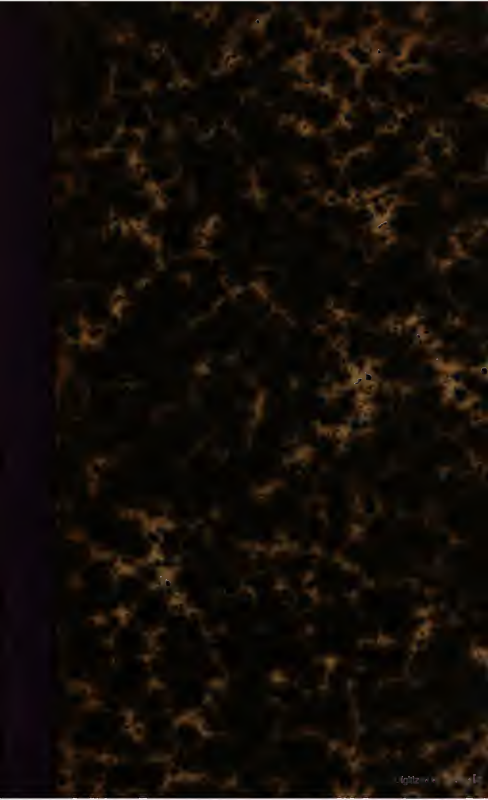




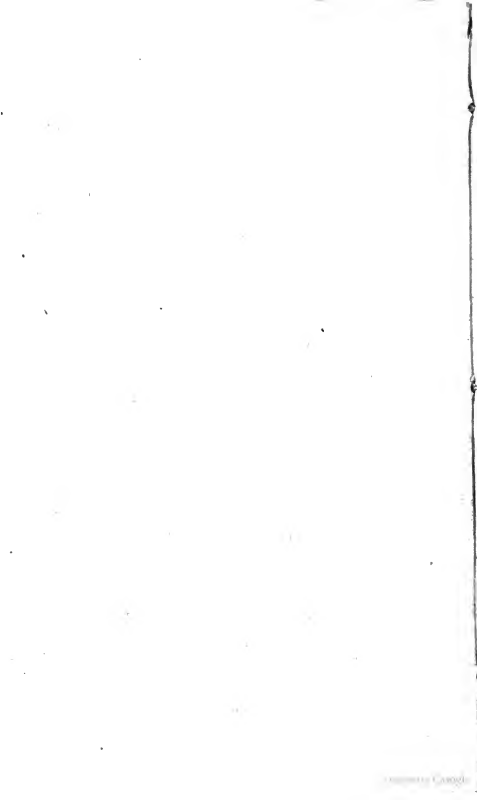
1/6/6.

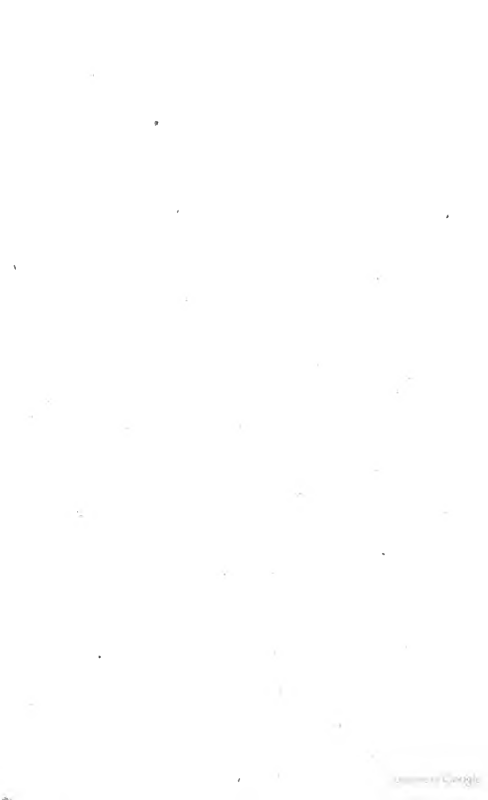


Ex Libris Joannis Nencini

1874







HISTOIRE
DE
MARTIN LUTHER.

LYON, IMPRIMERIE DE L. BOITEL, QUAI ST-ANTOINE, 36.

HISTOIRE
DE LA VIE, DES OUVRAGES ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER,

PAR

M. AUDIN.

—

TROISIÈME ÉDITION

abrégée.



PARIS.

MAISON, QUAI DES AUGUSTINS, 20.

—

1842.



PRÉFACE.

La réforme est un phénomène double, social et religieux. Schuderoff, Voigt, Buchholz, Thym, Schmidt, Charles Villers, en ont recherché les causes et les effets. A son avènement, Luther trouva les éléments de ce mouvement qui devait agiter le monde tout rassemblés : il ne les créa pas, ainsi qu'on l'a si souvent répété, il s'en servit. Car les idées ne naissent pas fécondées, il faut un cerveau pour les faire éclore. Le sol de l'intelligence ressemble au sol terrestre qui ne porte que s'il est ensemencé. Le germe du protestantisme existait donc quand vint Luther. L'action du docteur de Wittemberg sur son siècle a été le sujet d'un grand nombre d'ouvrages où sa parole est représentée plus puissante que celle d'aucun écrivain, où sa pensée est peinte saisissant l'avenir qu'elle a deviné d'intuition, où sa science du Verbe divin est mise au-dessus de celle de tous les génies catholiques, où sa mission est transformée en apostolat, et son œuvre comparée à la révélation. Nous verrons dans son duel avec l'autorité si le moine augustin est homme, et si les misères de notre nature lui ont manqué.

La réforme fut violente dans le principe. Elle ne se contenta pas de chasser nos religieux de leurs couvents et nos prêtres de leurs presbytères; elle les calomnia dans leurs mœurs et leurs doctrines, les rapetissa et brûla ou dispersa leurs livres : ces pamphlets catholiques surtout si âcres, si mordants, si incisifs, où l'écrivain, prêtre, moine, juriste, se prenait à l'enseignement du docteur, à sa mission évangélique, à son intérieur de ménage, à sa vie intime, à ses doctrines, et le jouait à son tour sur un théâtre où lui-même l'avait joué sans pitié. Le drame de la réforme accompli, Luther resta seul sur la scène, sans rivaux, sans contradicteurs. Pour juger ses adversaires, on n'eut donc plus que l'œuvre littéraire qu'il avait laissée après sa mort, où il trace un si abominable portrait des catholiques : êtres, selon lui, — déchus, sans savoir, sans discernement; misérables écoliers se traînant sur les pas d'Aristote qu'ils n'ont su jamais lire; humanistes tout farcis d'un latin qui ferait pitié à un pédant de village; chrétiens qui répudient la parole évangélique; théologiens qui chantent victoire quand ils ont cité Thomas ou Scot; — au moral, hommes de convoitise et de luxure; livrés au vin, aux femmes, esclaves de leurs appétits et prêts, comme Judas, à dire : *Que me donnerez-vous? je vous le livrerai.* A peine si, dans leur lutte avec Luther, vous pouvez saisir une noble parole qui sorte de ces cœurs de crétiens, à travers une phraséologie, se perdant dans un dédale d'arguments sans coloris, et souvent aussi gro-

tesques que leur figure; car talent et figure, tout est fait par Luther à la même image.

Voilà, si vous en croyez le réformateur, les hommes que Dieu avait suscités au seizième siècle, pour défendre l'église d'Allemagne!

L'ame se serre en assistant à ces débats, où Luther se donne une parole si éblouissante et en fait une si terne à ses adversaires : l'un véritable géant, les autres misérables pygmées! chez lui une organisation de feu, chez ses antagonistes une organisation décrépète. Ils ont à leur disposition les eaux vives où Tertullien, Cyprien, Lactance puisaient des flots d'images, et ils n'osent en approcher leurs lèvres! On rougit pour des rhéteurs encapuchonnées qui ne savent lire ni la Bible, ni les Pères. La foi, qui transporte des montagnes, ne leur délègue pas même la langue. Maintenant étonnez-vous que des historiens, qui ne connaissent la polémique du seizième siècle que par les récits de Luther, aient une idée si triste de nos docteurs, et qu'ils se passionnent pour leur apôtre! étonnez-vous qu'ils le comparent à saint Paul, qu'ils en fassent un autre Arminius et un Romain des anciens temps!

Luther a fait de la caricature, et on a cru à la ressemblance; mais Dieu n'a pas plus manqué à son Eglise au temps de la réforme que le talent à ses défenseurs. Dans l'intérêt de l'histoire, nous nous sommes constitué à notre tour juge d'un homme qui jugea ses frères avec tant de sévérité; c'était notre droit. Nous avons dit à chacun de ces morts qu'il coucha

dans la tombe : Lève-toi ! Nous les avons éveillés de leur sommeil et cités devant notre tribunal ! On verra si la poussière catholique ne recouvre pas des ombres illustres, des hommes de foi et d'inspiration, des âmes de poète, des cœurs chauds, de dignes héritiers des gloires de notre école. On verra si toute étincelle de génie manquait à ces moines à la façon de Luther ; si Eck est un théologien sans science, Aleandro un esprit vulgaire, Caletano un diplomate inhabile, Léon X l'Antechrist prédit par les prophètes. On verra qui a soutenu les arts, qui a veillé sur les monuments de notre foi. Si, comme Kant l'a défini, le beau n'est que le symbole de la moralité, on saura qui, dans cet antagonisme des deux cultes, a fait défaut à la mission du Christ, mission de civilisation et de progrès social.

Il n'est pas d'écrivain, quelque faible part qu'il ait prise à ces débats, soit qu'il appartienne à notre école ou à celle de Luther, dont nous n'ayons soigneusement étudié les productions. Pour juger le réformateur, nous avons visité une à une ces vastes nécropoles où dorment pêle-mêle les cendres des réformés et des catholiques. Nous avons fouillé les bibliothèques de Mayence, d'Erfurt, de Cologne, de Strasbourg, de Lyon, de Florence et du Vatican surtout où tant de trésors sont enfouis : diamants que trois écrivains contemporains, tous trois de la réforme, ont attachés à leur couronne littéraire : — Ranke dans son histoire de la papauté, Raumer dans ses annales de la maison de Hohenstaufen, et Adolphe Menzel dans sa chronique allemande

depuis les temps de Luther jusqu'à nos jours : nobles intelligences, dignes de toute admiration, qui ont cru le moment venu où l'esprit de secte ne pouvait prévaloir contre la vérité.

Il est une œuvre littéraire dont la seule transcription userait une vie de scribe, car celui qui la produisit ressemblait au fantôme de la ballade allemande, *il allait vite* ; chaos où l'auteur a jeté de tout : poésie, éloquence, images, colère, boue, mensonge et jusqu'à des vérités ; épopée où il a mis en scène des papes, des empereurs, des pères, des docteurs, des juristes, et le diable, son héros, qui tient suspendues par un fil toutes ces têtes qu'il agite et fait mouvoir. C'est cette œuvre où Luther représente Démosthènes, le paysan du Danube, et souvent même Pétrone, qu'il faut étudier, si l'on doute, pour cesser de douter ; symbolique in-folio de l'inanité des doctrines protestantes. En effet, assemblez ces pages ; rapprochez celles que sa main desséchée, qui déjà touchait les premières ombres de l'éternité, laissait tomber à Eisleben, de celles qu'il écrivait presque enfant au sortir du couvent d'Erfurt ; comparez-les, et vous n'en ferez jamais surgir une dogmatique. Car les enseignements, pour nous servir de l'expression d'un poète, « s'y brisent comme des avalanches, les doctrines s'y heurtent à l'instar des tempêtes ; » pas un rayon de soleil qui vous indique la voie du salut ; c'est un abîme de néologies, de contradictions et d'antilogies. Quelque haute que soit la colonne où ils placent leur Stylite, nous portons le défi aux

apologistes de Luther de le grandir jusqu'à l'affirmation : il n'a su que nier, et nier c'est détruire.

C'est parce que nous l'avons lu et médité que nous en parlons ainsi. Plusieurs fois notre cœur s'est contristé en voyant l'usage que le moine augustin a fait des dons que Dieu lui avait accordés. Nous avons mis en relief ses variations continuelles, les impossibilités qu'il donne pour des évidences, ses prophéties sur la chute de l'église romaine, ses blasphèmes contre la chaire de saint Pierre, ses outrages aux lumières de la tradition, aux splendeurs du sacerdoce et de l'humanité, et tout ce merveilleux de fiel et d'injures dont il se sert pour flétrir quiconque ne croit pas en lui. Notre livre tombera souvent des mains ; le doute se dressera contre notre récit : mais qu'on se débâte tant qu'on voudra, notre preuve est là, il faut s'y soumettre ou renier Luther. (1)

Quand ce Samson de la réforme, s'attacha, pour les renverser, aux colonnes du temple, de nombreux ouvriers vinrent à son aide : c'étaient Carlstadt, OEcolampade, Schwenkfeld et beaucoup d'autres encore, auxquels, pour récompense, il décernait des couronnes sur la terre et dans le ciel. Mais ces esprits voulurent travailler pour leur compte et se passer de Luther. Alors se produit un drame trop sérieux pour prêter aux rires. — Qui êtes-vous, crie le docteur, pour an-

(1) Dans cette édition abrégée de notre premier travail et destinée surtout aux jeunes lecteurs, nous n'avons laissé subsister aucune image qui put offenser l'oreille.

noncer un autre évangile? Quels sont vos miracles? Où sont les signes que vous avez posés dans le ciel? Pas un ne répond; pas un qui ait seulement, suivant Erasme, redressé un cheval boiteux. Ils ne sont pas interdits : ils demandent à leur tour à Luther : — Et toi, qui l'a envoyé? A quels signes pouvons-nous reconnaître ta mission? Quel miracle as-tu opéré? Luther n'a pas même ouvert les yeux à un aveugle. A défaut de signes, il a sa grande colère. Donc il s'irrite, il bondit, il se met à fouiller les livres de ces nouveaux apôtres qu'il pousse pêle-mêle devant son tribunal; qu'en plein prétoire, et aux éclats de rire des assistants, il fustige et marque au front comme Caïn; puis de sa voix de prophète, il les chasse en ces mots : — Allez au diable si vous ne vous repentez. Tous moururent dans l'impénitence. Mais avant de quitter cette vie, ils eurent leur tour, et citèrent à leur barre le réformateur. N'attendez pas d'eux des mouvements oratoires, leur parole est rampante, mais vive; nous l'avons recueillie dans des feuilles rares à trouver.

Ainsi voilà l'anarchie dans l'église de Wittemberg! Les frères utérins de la réforme allaités de son lait, se maudissant entre eux, et s'appelant l'un l'autre aux pieds du juge suprême, Luther pour demander compte à Münzer de toutes les âmes qu'il a enivrées de ses poisons, et Münzer pour lui jeter à la face le sang des anabaptistes;

Carlstadt pour accuser Luther d'avoir perverti le

Verbe divin, et Luther pour se moquer des visions de l'archidiacre;

Zwingli et OEcolampade pour expliquer à Luther le sens des paroles de la Cène; et Luther pour proscrire l'interprétation des Suisses.

N'est-ce pas un singulier spectacle que ce drame où ne parait aucune individualité catholique, et dont tous les acteurs sont des moines, des clercs, des prêtres, qui ont pris femme? évangélistes qui se croient illuminés d'en haut et se disent anathème; prophètes et apôtres du Christ qui se vantent de posséder le criterium de la vérité et ne s'entendent pas plus entre eux que les ouvriers de Babel! — Nous avons découvert cette plaie de la réforme personnifiée dans ses athlètes les plus connus. C'est le Saxon qui les jugera.

Un homme tel que Luther ne revit pas seulement dans ses œuvres et dans les récits de ses contemporains. Son pied, partout où il a posé, s'est si fortement empreint au sol, qu'il y a laissé des traces impérissables. La vie du docteur fut à la fois un combat et un pèlerinage à travers l'Allemagne. Des âmes enthousiastes vont visiter aujourd'hui les lieux où se passèrent les phénomènes de la réforme, comme autrefois nos pères étaient poussés vers la Terre-Sainte. Nous aussi, nous avons entrepris ce voyage. Nous avons vu Eisleben, Eisnach, Erfurt, Worms, Spire, Wittemberg; recueillant des souvenirs et des images qui aideront à la compréhension de notre narration, et qui nous fourniront quelquefois d'utiles enseignements. Ainsi

s'il arrive qu'on nous montre, avec un respect idolâtrique, le verre où s'attachèrent les lèvres de Luther, nous demanderons qu'on nous explique le dédain de nos adversaires pour les ossements des martyrs de notre foi ; si le protestant s'assied avec émotion sous l'arbre qui abrita Luther près d'Oppenheim ; il nous sera bien permis à nous de baiser la main de l'un de nos saints qui préféra la mort au parjure ; et si l'on nous fait voir les gouttes d'encre qui jaillirent de l'écritoire que Luther jeta à la tête du diable, nous aurons moins de peine à obtenir grâce pour les superstitions de quelques-unes de nos campagnes.

Notre Histoire est un livre de conviction et de bonne foi : qu'on le juge comme nous l'avons écrit. (1)

(1) Dans notre ouvrage en deux volumes in-8° nous avons indiqué soigneusement nos sources. Il faudra donc recourir à cette édition si l'on a besoin de conférer nos citations avec les livres originaux.

INTRODUCTION.

DU DOUTE OU PROTESTANTISME AU SIÈCLE DE LUTHER.

La réforme ne fut pas, comme on l'a cru, un accident, mais quelque chose de plus grand, l'œuvre progressive de siècles. Luther fut suscité de Dieu pour accomplir ce que le Rationalisme en travail cherchait depuis si longtemps. Il souffla comme Elisée sur un cadavre ; mais si l'étincelle de vie n'eût point existé, il ne lui aurait pas été donné de la rallumer ; à moins d'un miracle, il n'eût pu dire au cadavre : Lève-toi et marche.

On trouve dans l'histoire de l'intelligence en Allemagne un moment où la pensée ne donne plus signe apparent d'existence ; c'est un demi-siècle avant Luther. A peine l'homme se doute-t-il qu'il y a en lui autre chose que de la matière. S'il souffre, s'il meurt, c'est pour gagner quelques miettes de pain. Il a oublié qu'il a une âme qui vit de sa vie propre, c'est-à-dire de tout ce qui procède de la bouche de Dieu qui le créa à son image. Il la délaisse, cette pauvre âme, emprisonnée qu'elle est dans des liens terrestres, où elle languit et se dessèche comme une plante dans une terre sans soleil. Si dans ce sommeil des esprits nous cherchons un front où se lisent les signes de notre origine, il nous faut entrer dans la chapelle d'un couvent. Là, quelques moines représentent seuls la substance immatérielle qui ne finira jamais ; l'esprit pur, la foi qui se nourrit de science ; l'ange déchû qui a retrouvé par l'expiation la vie à venir. Otez ces moines ,

tout un symbole s'efface : il n'y a plus dans le jardin mystérieux d'Edcu qu'un seul arbre, l'arbre de mort : le monde retombe dans l'idolâtrie, mais la pire de toutes, l'idolâtrie de la force brute.

Jusqu'au quinzième siècle, la voix du prêtre allemand, le représentant de la science et de la foi, avait presque toujours été écoutée dans un religieux recueillement ; c'était plus que l'écho du Verbe vivant, c'était comme la voix de Dieu même et sa lumière. Pauvres et riches, sujets et monarques, obéissaient à cette parole qui domine tous les bruits du monde, comme celle qu'entendit Moïse sur la montagne. Si par intervalles une nature rebelle essayait d'interpréter ou d'altérer l'enseignement du prêtre, alors on s'écartait d'elle comme si elle eût été frappée de la lèpre ; on la laissait seule, abandonnée à sa folie, jusqu'à ce qu'elle eût pleuré et fait pénitence. Persistait-elle dans son péché ; alors l'âme hautaine était condamnée, anathématisée ; les portes du temple lui étaient fermées et la table sainte refusée, jusqu'à ce qu'elle se fût amendée dans les larmes et la prière. Toutes les pompes que l'Eglise déployait dans sa colère servaient en Allemagne à accroître le respect et l'effroi des peuples. Comme il n'y avait de science que dans le cloître, la révolte sortait ordinairement du sanctuaire. C'était un pauvre moine tout épris de passion pour ses livres, sa seule joie, ses seules amours en ce monde, dont il rêvait la nuit et jusque dans ses prières, et qui, devenu fou à force d'étude, jetait toutes sortes de capricieuses imaginations à la multitude, qui, ne comprenant rien à sa parole, le laissait dire. Mais le moine averti par ses supérieurs se hâtait de revenir sur ses pas, et d'expié ses hardiesses par le jeûne et la mortification. Dans ces temps anciens, le clergé malheureusement négligea trop le culte de la science à l'aide duquel il eût pu opérer de si grandes merveilles. Parce que le monde moral était à lui, il estima que le monde ne pourrait lui échapper. En Saxe, cette flamme pour l'étude, si noble, si pure, qui détache le prêtre de tous les hommes soumis à l'empire de la matière, va s'affaiblissant tellement à partir du quatorzième siècle, qu'il n'en reste au quinzième que quelques lueurs. Le prêtre redevient homme, de pur esprit qu'il nous apparaissait d'abord. La langue de Virgile, qui revit en écho affaibli dans les poèmes de Prudence, dans Lactance, dans

saint Augustin, et qui devrait se refléter dans la parole du prêtre catholique, perd sa grace, se rouille, se ternit, et n'est bientôt plus une langue, mais un idiôme barbare. En vain les papes essayèrent à divers intervalles de raviver en Allemagne le culte des lettres antiques, comme ils l'avaient fait en Italie, soit par de simples exhortations, soit par des honneurs rendus à ceux qui les cultivaient à l'imitation d'Erasme : leur voix, pas plus que l'aiguillon de la gloire, n'était assez puissante pour secouer des âmes endormies depuis trop de temps dans un sommeil de chair. Les libéralités de Charlemagne, après la défaite des Saxons, s'étaient répandues sur les évêques allemands, qui se servaient des grâces du prince, non point en prêtres du Seigneur, pour distribuer des aumônes, mais en seigneurs féodaux, pour traîner à leur suite des cavaliers bardés de fer, des lances, des instruments de guerre. Sous Louis-le-Débonnaire, le fils de Charlemagne, on entendit dans la Westphalie une voix qui criait : « Malheur, malheur ! aujourd'hui, le poison a été versé sur l'Eglise ! » Cette voix avait prophétisé l'avenir de l'épiscopat allemand corrompu par le grand empereur.

Tous les prélats germaniques ne ressemblaient pas du reste à celui qu'a peint Erasme dans sa lettre à François I^{er}. L'évêque de Brandebourg s'était placé noblement à la tête des lettrés ; Albert de Mayence protégeait les humanistes ; les évêques de Paderborn et de Posen aimaient les sciences et entretenaient dans leur diocèse de nombreuses écoles. Mais d'autres membres du haut clergé étaient malheureusement trop occupés du monde matériel, pour penser à l'âme et à ses besoins intellectuels. Il eût fallu, pour briser leur vie de mollesse, de faste et de sensualisme, une secousse imprévue : elle eut lieu, lorsque un pauvre ouvrier eut trouvé l'imprimerie.

La pensée sortit alors de son cercueil et prit des ailes ; ce fut comme un nouvel arbre de la science. Prêtres et laïques, hommes de robe et d'épée, moines et magistrats, artistes, ouvriers, jusqu'aux femmes, voulurent y cueillir des fruits. Plus ce mouvement des esprits se répandait, plus l'enseignement oral du prêtre perdait de sa puissance sur les masses. Les âmes avaient trouvé une existence nouvelle, une source inconnue de jouissances. Milton a peint cette ivresse des sens,

quand l'homme ouvre pour la première fois ses yeux à la lumière. Les disciples les plus fervents abandonnèrent leurs maîtres, dès qu'ils purent lire ailleurs que dans ces livres éblouissants d'or et de peintures, que les couvents conservaient si précieusement, et qu'on vendait auparavant à si haut prix.

L'imprimerie devait être une arme puissante dans les mains du Rationalisme. Le clergé allemand eût pu imiter l'exemple du clergé d'Italie, s'emparer de cet instrument, le manier, s'en servir à son profit et à sa gloire, et personne, assurément, n'eût été tenté de lui en disputer la possession. Malheureusement les évêques de la Germanie en général ne parurent pas assez comprendre l'enseignement que Dieu leur donnait et la mission qu'ils pouvaient accomplir ; ils ne s'aperçurent pas assez des changements qui s'étaient opérés dans la société ; ils ne pressentirent pas complètement l'avenir. Quelques vives sympathies, il est vrai, se manifestèrent dans le sacerdoce pour l'amélioration de l'esprit humain ; mais au lieu d'aller s'inspirer, comme en Italie, aux sources antiques, le sacerdoce aima mieux rester dans ses cloîtres, y étudier, pour ressusciter les lettres, les œuvres de ses théologiens, admirables comme enseignement dogmatique, mais dont la forme avait vieilli. Tout ce qu'il fit pour se donner un air d'érudition mondaine, ce fut d'associer, dans ses études psychologiques, Aristote à saint Thomas. Mais Aristote, avec sa terminologie bride, sa froide raison et sa parole incolore, ne pouvait toujours avoir prise sur l'imagination d'un peuple qui tôt ou tard devait appartenir à la poésie.

Or, cette poésie se trouvait répandue à pleines mains dans la philosophie de Platon. Les Grecs bannis de Constantinople l'avaient récemment emportée de l'exil, et révélée aux âmes italiennes qui s'étaient tout à coup éprises d'amour pour les rêves mystérieux du maître de Soerate. Ainsi deux grands systèmes de philosophie venaient d'être mis en présence et se disputaient le domaine de l'esprit : l'un représenté par Aristote, grave et systématique ; l'autre par Platon, brillant et coloré ; l'un ne parlant qu'à la raison, l'autre enchantant les sens. Aristote, positif dans ses déductions comme une formule algébrique, répudiait toute parure comme une folie ; Platon, vague comme

un rêve, pouvait revêtir dans ses révélations les formes les plus musicales de la langue. L'Italie tout entière, avec ses clercs, ses laïques, et jusqu'à ses papes, embrassa avidement les théories platoniciennes, tellement qu'un instant les chaots de son Eglise en furent tout imprégnés. L'Allemagne, en tant que représentée dans le mouvement progressif de l'intelligence, adopta Aristote; mais en dehors du clergé, Platon trouva plus d'une âme enthousiaste. Les humanistes, les lettrés penchaient pour Platon; Ulrich de Hutten, Reuchlin, natures poétiques, répudiaient Aristote, et poussaient la multitude vers l'antiquité. La multitude obéissait et se moquait des moines, qui, à l'aide de Pierre Durand, de Gabriel, de Scot, de Thomas et de tous les anges du couvent, espéraient régénérer l'entendement humain. Reuchlin avait pris une autre voie, celle qu'on suivait à Florence et à Rome. Vous concevez maintenant que le jour où le prêtre allemand put être raillé, et sa parole discutée; où l'on put rire en toute quiétude de ses doctrines littéraires, le Doute, par une réaction naturelle à notre orgueil, dut se prendre nécessairement à la parole dogmatique. L'examen vint donc affaiblir la foi. Pour un peuple léger ou indifférent, c'eût été une bonne fortune que ce mystère de l'infériorité sacerdotale se dévoilant à tous; il y aurait eu de quoi amuser longtemps la malignité française; mais pour une population aussi religieuse que celle de l'Allemagne, c'était un malheur qui brisait le cœur. Ainsi, parce que quelques moines ont mal compris leur siècle, ont eu peur à tort des lumières, que de bruit firent Reuchlin et son école! « Comment voulez-vous que je croie à ce purgatoire, disait-il, annoncé par une bouche poilue, qui ne sait pas même décliner *musa*? » On riait, et pas un de ses écoliers ne se levait pour lui dire: « Maître, est-ce que Sadolet, qui chante en latine comme Horace, n'enseigne pas aussi ce dogme? » Reuchlin s'en aperçut plus tard.

C'était alors la coutume en Allemagne, qu'au sortir des écoles de droit ou de médecine, les jeunes gens allassent compléter leurs études en Italie, à Bologne ou à Padoue. Car poésie, peinture, musique, science naturelle, tous les modes de la pensée s'épanouissaient à la fois sur cette terre privilégiée. Tandis qu'à Rome et à Florence l'artiste cherchait ses inspirations dans la contemplation des chefs-d'œuvre

antiques ; ses universités de Padoue ou de Bologne la science étudiait l'homme dans l'homme, sans s'inquiéter des doctrines des maîtres anciens. Ce double spectacle de spontanéité et d'imitation artistique, également fécond en résultats, dut frapper vivement des imaginations allemandes, qui n'avaient encore poursuivi la science dans aucune intuition active ou passive. Tous quittaient donc l'Italie emportant des germes d'indépendance intellectuelle qu'ils allaient répandre à leur retour dans leur pays, ou de nouvelles idées sur la résurrection de l'art par l'imitation, qui devaient également développer en Allemagne le goût et l'amour de l'étude. Le Donte trouvait son compte à ces pèlerinages dont il entretenait le goût ; il y applaudissait, il y poussait les esprits, persuadé que de ces migrations scientifiques naîtrait quelque beau triomphe pour lui, et pour la foi, un obscurcissement prochain. Ce qui devait aider au triomphe du Rationalisme, c'était justement le spectacle moral qui avait frappé ces écoliers, plus que les fêtes du catholicisme, que les splendeurs de la cour de Rome, que la vie joyeuse des artistes ou les miracles de l'art : l'état de la pensée, qu'ils avaient laissée en Allemagne si soumise, si austère, si dévote, et qu'ils trouvaient à Rome, à Venise et à Florence, affranchie, ne relevant de personne, ne reconnaissant ni jong ni maître. Rieuse, libertine, incrédule, cette pensée va se jouant de tout, du christianisme, de la morale, du clergé et des papes eux-mêmes. Elle a pour organes Dante qui jette des pontifes tout vifs dans les enfers ; Pétrarque, qui fait de Rome une prostituée, et jusqu'à un moine nommé Baptiste de Mantoue, qui s'est mis à chanter les amours des prêtres. Leurs livres, quoique défendus par la censure, circulaient dans Rome sous Jules II et Léon X, et se trouvaient dans la bibliothèque de la plupart des cardinaux. Sadolet et Bembo en savaient par cœur de longs fragments qu'ils s'amusaient à réciter tout haut. Ce n'était pas seulement une parole froide et morte de quelques hardis penseurs, que ces écoliers emportaient pour la réchauffer bientôt de leur souffle et lui donner la vie ; mais bien d'autres trésors. D'abord des livres de poésie, comme ceux de Dante, de l'Arrioste, que ne connaissait pas encore l'Allemagne, qui ne les fêta que plus tard ; puis des livres d'art comme ceux de Vitruve ; des historiens comme Macchiavelli, des livres de critique sacrée, des Bibles en lan-

gue vulgaire. Quand quelques théologiens de Cologne essayaient de persécuter Capnion qui voulait ranimer l'étude des langues d'Orient, Léon X appelait à Rome un savant pour professer l'hébreu, et plaçait dans sa bibliothèque le lexique du juif David Kimchi, imprimé à Venise; un Camaldule traduisait en italien la Bible; Sadolet commentait l'épître aux Romains et corrigeait le latin de la Vulgate; et ce livre inspiré, qu'on accusait l'Eglise d'Allemagne de cacher au peuple ou de n'expliquer que dans un latin barbare, était publié dans toutes les langues que parlent les hommes. Les pèlerins littéraires emportaient avec eux les cantiques de Salomon en éthiopien, œuvre de Jean Potken, le Psautier chaldéen, arabe, grec, latin, de l'évêque Justinien et dédié à Léon X; l'Evangile en syriaque, etc.

Au moment où ces nouveaux anges venaient annoncer à leurs compatriotes l'étoile lumineuse qui les avait guidés en Italie, où ils étaient allés l'adorer; en Allemagne, une révolution s'était opérée, qui allait puissamment contribuer à étendre le règne des idées; — les communes achevaient lentement leur affranchissement, et la bourgeoisie se formait des débris de la féodalité. La force brute, ou le travail, avait graduellement amélioré le sort de quelques individus, êtres privilégiés qui avaient fini par se grouper, s'entendre et se constituer; hommes nouveaux dans la famille sociale, qui participent à la fois du seigneur et du vassal. C'est le bourgeois du seizième siècle, qui, dans le mouvement des idées de cette époque, joue un rôle, et un rôle important. Propriété d'autrui d'abord, esclave de ses mains ensuite; et à la fin ne relevant plus que de Dieu seul, quand ses mains ont été assez puissantes pour assurer son avenir; le bourgeois commence à sentir le prix de son triomphe, qu'il veut conserver à tout prix. Il comprend que la force assemble bien des pierres, mais que l'intelligence seule élève les édifices; que la force livrée à elle-même peut faire des conquêtes, mais fragiles, qui usent et meurent bien vite, si l'intelligence n'est commise à leur garde. Aussi vit-on ces affranchis de la veille, une fois que le corps eut son avenir gagné, songer aussitôt à délivrer leur âme. Cette lumière spirituelle qui se dégageait des Alpes attira tout d'abord leurs regards: livres, arts, idées, philosophie, tout ce qui venait d'Italie occupa leur pensée. Les bourgeois saxons sont les pre-

miers disciples de l'école philosophique allemande représentée par Reuchlin, école sceptique et railleuse, et qui a pour devise : haine aux moines et à tout ce qui vient des couvents. Vous les voyez se prendre, comme s'ils les comprenaient, à ces disputes platoniciennes et aristotéliennes, qui commencent à agiter en Allemagne toutes les existences, et, comme à Rome, adopter pour représentant celui qui parle à l'âme, qui rêve, qui met de la poésie dans toutes ses spéculations. Ces disputes, où le monachisme laissait une trop large part aux humanistes laïques, contribuèrent à l'avancement de la réforme, en donnant à un peuple singulièrement méditatif le goût de discussions tout excentriques, où l'esprit venait jouer avec des forces qu'il n'avait appliquées qu'à la contemplation intérieure.

L'Allemagne voulut imiter l'Italie ; Tubingue, en 1477, Mayence en 1482, Wittemberg en 1502, et Francfort-sur-l'Oder en 1506, avaient élevé et doté des écoles, et comme au delà des Alpes, des universités où l'antiquité était expliquée, commentée devant une foule de disciples fervents, parmi lesquels venaient s'asseoir d'autres figures, toutes balées par le travail : hommes de chair et de matière, qui n'entendaient que peu de chose sans doute à ce culte d'âmes épurées par l'étude pour un passé tout intellectuel, dont la forme ne pouvait tomber sous les sens. Mais les signes destinés à représenter la pensée du maître n'avaient pas besoin cette fois d'être traduits, et pouvaient sans truchement parvenir jusqu'à leur oreille ; car c'était dans le langage du peuple que se faisaient les leçons orales du professeur allemand, suivant la coutume observée en Italie. C'était toute une révolution que ce simple changement de langage. L'Italie l'avait fait la première sans danger pour la foi. Mais un peuple rêveur, comme le peuple german, devait tôt ou tard abuser d'un aliment qui exaltait avec trop d'énergie son penchant au mysticisme. Ainsi les évêques, en fondant ces universités, avaient, sans s'en douter, travaillé au triomphe du Rationalisme, et préparé la voie aux nouveautés religieuses.

Le clergé catholique eût pu dispenser au peuple la manne nouvelle s'il eut voulu la chercher où la trouvaient les laïques : mais il prit un autre chemin, et comme il vit que le passé était la grande source d'inspiration, il songea à l'appeler ; mais au lieu de ces ombres qui

avaient rempli l'antiquité de leur gloire, il invoqua d'autres morts. C'étaient Durand, d'Ailly, saint Thomas, Scot. On vit donc tous ces dieux de l'école théologique, troublés dans leur silence, sortir de la tombe, ressusciter à la voix du prêtre et reparaitre sur les bancs témoins de leurs triomphes. Dieux disputeurs, qui soufflèrent à leurs disciples un esprit de chicane, de ruses, d'équivoques, de subtilités grammaticales, et les aidèrent à recommencer des luttes dont ils avaient emporté le secret. Ce secret était retrouvé. Ce n'étaient pas ces nobles et savantes joûtes où l'âme cherche à dérober à la divinité la source mystérieuse d'où naissent la pensée, l'idée, la volonté humaine ; mais des polémiques frivoles, où des moines tourmentaient leur imagination exaltée par la solitude à deviner les problèmes de morale, dont les naïves hardiesses eussent effarouché des âmes moins pures. La joie de ces cénobites, quand le problème était résolu, aurait dû mourir dans le cloître, mais elle franchissait les grilles et allait trouver, au milieu de leurs investigations, les humanistes qui s'amusaient à l'expliquer au peuple. Après l'avoir dépouillé du pudique vêtement de la parole monacale, ils le reproduisaient dans toute la crudité de l'idiôme vulgaire. Ainsi, malgré lui, sans s'en apercevoir, le peuple était poussé dans un mouvement intellectuel et dans une sphère d'idées nouvelles qu'avaient apportées d'Italie les émigrants allemands. Le bruit de ces discussions arrivait donc incessamment à ses oreilles. Avant que Luther parût, il savait que l'école était troublée et le monde théologique en émoi, et que les hommes qui passaient pour des apôtres de science riaient effrontément des criailleries des couvents. Quand donc les novateurs viendront remuer en plein air des questions qui ne s'agitaient jusque alors que dans l'intérieur des communautés, et qu'ils diront à haute et intelligible voix, comme Luther : « Vous examinez bien, vous, si Jésus-Christ est le Fils de Dieu, si Marie est sa mère, et moi, sous forme de discussion, je ne pourrai suspecter la vertu des indulgences ? » le peuple sera tout prêt à donner raison aux prédicateurs nouveaux, et à se laisser séduire et entraîner.

Ainsi, au moment où allait apparaître Luther, tout se préparait, comme on voit, pour une révolution intellectuelle. Elle eût eu lieu sans secousse et sans violence, si la rédemption des esprits se fût accomplie

par l'action que l'Italie aurait exercée nécessairement sur les destinées de l'Allemagne; il fallait laisser faire la foi. Le Rationalisme l'emporta sur le sentiment intime, mais aux dépens du repos de la Germanie, du sang de ses enfants, des arts et des lettres. Le Doute ou protestantisme semait à chaque heure contre l'autorité du passé, de nouveaux levains de révolte qui n'avaient plus besoin pour éclore que d'un souffle puissant. Les voies étaient préparées pour un autre Arius. La presse, qui avait déjà répandu en Allemagne des libelles hardis contre les droits du saint-siège; la vive lumière qui, née d'Italie, avait franchi les Alpes pour illuminer la Saxe; la fermentation intérieure de la société saxonne, et la personnification d'une forme sociale nouvelle dans cet homme à double nature, qu'on nomme bourgeois; les subtilités théologiques remuées dans toutes les écoles; l'insouciance ou le dédain d'une partie du clergé pour les sources antiques; la croisade de quelques théologiens contre les lettres hébraïques; l'ignorance dont certains ordres faisaient parade; le faste turbulent de quelques évêques; l'antiquité découverte avec l'Amérique: voilà quelques uns des spectacles qui frappèrent l'œil de Luther à son entrée dans le monde, et les rudiments de l'œuvre qu'il devait achever. L'œuf était pondu, suivant la pittoresque expression d'Erasme, Luther devait le couvrir et le faire éclore.

HISTOIRE

DE

LUTHER ET DE SES ÉCRITS.

CHAPITRE I^{er}.

PREMIÈRES ANNÉES DE LUTHER. 1483—1508.

Le père de Luther, Hans, était un pauvre paysan du petit village de Mœhra (Moer), dans le comté de Mansfeld; sa mère, Marguerite Lindemann, était une servante de biaux, craignant Dieu, vertueuse, chaste surtout, aimant la prière, et l'ornement de son sexe à Eisleben. « Je lui ai demandé souvent, dit Mélanchthon, quand était venu au monde Martin : elle se rappelait bien le jour et l'heure de la naissance, mais l'année elle l'avait oubliée. Elle racontait qu'elle était accouchée le 10 novembre, la nuit, à onze heures, qu'on avait baptisé l'enfant le lendemain, et qu'on lui avait donné le nom du saint dont on célébrait la fête. Le frère de Luther, Jacobus, honnête jeune homme, qui aimait Dieu, croyait que Martin était né l'an du Seigneur 1483. Toute sa famille, son père, son aïeul, travaillaient aux champs. Peu de temps après la naissance de Martin, Hans quitta Eisleben et vint habiter la petite ville de

Mansfeld, où il abandonna le métier de laboureur pour prendre celui de mineur. Hans acquit un modeste coin de terre. Plus tard nous le trouvons exerçant une magistrature où l'avaient appelé l'amitié et l'estime de ses concitoyens. Il travaillait jusqu'au soir pour nourrir ses enfants, passait les fêtes et les dimanches au logis, et n'allait que rarement au cabaret. Avant son arrivée à Mansfeld, cette famille vivait dans un grand dénuement. Chaque fois que les souvenirs d'enfance revenaient à son esprit, Luther aimait à s'en entretenir avec ses amis : — mes chers parents étaient bien pauvres, disait-il : pour nous nourrir mon père était obligé de bêcher la terre, et ma mère de porter du bois sur ses épaules ; bonnes gens qui ont bien eu du mal, et dont la race est éteinte aujourd'hui. » Dieu bénit tant de pauvreté et de labeur. Hans passa maître mineur, il eut des ouvriers, et il put élever sa nombreuse famille. On ne sait pas combien il eut d'enfants : deux moururent de la peste qui désola l'Europe au commencement du seizième siècle ; une de ses filles épousa le scribe Rübel de Mansfeld, dont le nom revient quelquefois dans la correspondance de Luther.

Hans était donc un de ces bons paysans d'Allemagne, dont le type se retrouve encore dans la Haute-Saxe : ardent au travail et à la prière, amoureux de sa famille, et de sa fille surtout ; jamais ne murmurant contre la Providence, mais la bénissant chaque fois qu'elle lui envoyait un nouvel enfant. Il aimait à se délasser, le soir, auprès d'un grand pot de bière, en écoutant quelque récit biblique que lui lisait Jacobus, dans un de ces livres que leur prêtaient les pères du couvent ; car ils étaient chers, l'imprimerie ne faisant que de naître. Il se couchait de bonne heure, faisait sa prière, et venait souvent s'agenouiller au pied du lit de Martin, en demandant à Dieu que l'enfant grandit dans la crainte du Sei-

gneur. Hans avait des armes à l'instar des nobles de son temps, un marteau de mineur, dont Martin était fier comme Sickingen de son épée. Souvent il invitait à sa table le prieur ou le maître d'école de Mansfeld qui se plaisait à questionner l'enfant, dont l'œil s'arrêtait déjà sans sourcil-ler sur l'interrogateur. Il avait six ans et savait lire et écrire couramment. Quand Mélanchthon se maria, Hans fut de la noce, et vint s'asseoir à la table du festin parmi les hellénistes, les docteurs, les savants, les lettrés que Philippe avait conviés. Johann Reineck fut le premier et le meilleur camarade d'enfance de Martin Luther.

L'an 1497, au mois de mai, deux écoliers cheminaient sur la grande route de Mansfeld à Bernbourg, le havre sac sur le dos et le bâton à la main, le cœur et les yeux gros de larmes. C'étaient Martin Luther qui avait quatorze ans, et son camarade Reineck du même âge à peu près, et qui tous deux venaient de quitter la maison paternelle, et se rendaient à pied à Magdebourg, siège archiépiscopal, pour fréquenter les *Curren-Schule*, gymnases célèbres dans le moyen-âge et qui subsistent encore en Saxe. Là, chaque enfant payait sa nourriture, son entretien, son éducation, à l'aide des petites aumônes que lui faisaient les riches, sous les fenêtres desquels il allait chanter deux fois par semaine, ou qu'il amassait à l'église en psalmodiant au chœur : école d'épreuves, de misères et d'abnégation, d'où sont sorties de grandes lumières qui ont illuminé l'Allemagne. Mais les riches de Magdebourg étaient bien peu charitables, puisque Luther, malgré sa belle voix, ne put trouver de quoi payer ses maîtres pendant plus d'une année. Johann Reineck fut plus heureux. Donc Martin, ayant épuisé son dernier gröschel, quitta la cité au cœur d'airain, dit adieu à ses camarades et à son petit ami, prit son bâton et son sac de pèlerin, se re-

mit en route, et se dirigea vers Eisenach, petite ville de la Thuringe, appartenant aux ducs de Saxe, où sa mère avait des parents. En entrant dans la ville, il posa son sac par terre, et se mit à chanter sous une fenêtre d'assez belle apparence. Une femme parut, qui, charmée des accents que le besoin rendait pénétrants, jeta au pauvre écolier deux ou trois pièces de monnaie de cuivre, qu'il ramassa tout joyeux en levant les yeux sur sa bienfaitrice. Cette femme, qui se nommait Cotta, à la vue des yeux de l'enfant tout humides de larmes, lui fit signe de la main de monter, et Martin n'eut pas à se plaindre de son inspiration musicale, car elle lui valut l'amitié de la veuve.

A l'abri du besoin, Luther se mit avec ardeur au travail. « Ne dites pas du mal, répétait-il, des petits chanteurs qui vont de porte en porte, demandant le pain du bon Dieu, *panem propter Deum*, car j'ai aussi chanté aux portes pour avoir le pain du bon Dieu, et surtout à Eisenach, ma chère Eisenach. »

Il se trouva que cet enfant qui avait une si belle voix aimait la musique avec passion. Cotta lui acheta une flûte et une guitare, dont il apprit à jouer sans maître. Quand il avait étudié et mendié, il revenait au logis hospitalier, et sur un de ces instruments chéris il essayait quelque vieux cantique allemand qu'il avait retenu dans son chemin, comme : *Bénissons le petit enfant qui nous est né* ; ou *Bonne Marie, étoile du pèlerin* : la veuve l'écoutait et l'applaudissait.

Il est vraisemblable qu'il puisa dans cette existence voyageuse, où il était obligé de triompher de la misère sous peine de mourir, ces germes de force contre l'adversité que l'âge ne fit que développer, et cette colère toujours grandissante contre l'humanité à laquelle il avait été obligé de tout payer, jusqu'à l'air qu'il respirait.

A Eisenach, Luther étudia la grammaire sous un maître renommé, Trebonius, qui avait coutume de donner ses leçons la tête découverte, pour honorer, disait-il, les consuls, les chanceliers, les docteurs et les maîtres qui sortiraient un jour de son école. L'esprit vif, l'éloquence naturelle, la rare facilité d'élocution, l'habileté à composer en vers et en prose de l'écolier, le firent bientôt remarquer : il n'avait pas de rival parmi ses condisciples.

Quand il eut goûté de la douceur des lettres, il jeta les yeux sur Erfurt (1501) où brillait une académie célèbre, et où il avait hâte d'aller se désaltérer, dit son disciple bien aimé, à la source des bonnes doctrines. Son père céda facilement à ses désirs. « Mon cher Hans, dit Luther, m'a permis de fréquenter l'université d'Erfurt, où, grâce à son amour et à son travail, j'ai pu achever mes études scolastiques. » Il se fût aisément initié à tous les arts libéraux, s'il eût trouvé des maîtres dignes de lui. Peut-être que les charmes de la philosophie, que l'harmonie de la parole antique, s'il eût pu s'y livrer plus à son aise, auraient contribué à adoucir son caractère. A Erfurt, il s'abandonna avec toute l'effervescence de la passion à l'étude si difficile de la dialectique, qu'il délaissa ensuite pour pratiquer les beaux génies de l'antiquité : Cicéron, Virgile, Tite-Live, qu'il lisait, non pas en écolier qui ne cherche qu'à deviner des mots, mais en intelligence supérieure, tâchant d'y cueillir des enseignements, des conseils, des maximes pour la vie à venir. De toutes ces fleurs il formait une sorte de bouquet, dont la douce odeur devait embaumer le chemin qu'il avait à parcourir, et calmer un jour ses souffrances de tête et de cœur.

Il eut pour professeur, à Erfurt, Jolocus qu'on nommait alors le docteur d'Eisenach, et dont il s'accusa plus tard

d'avoir hâté le trépas par ses mutineries contre la théologie scolastique.

Alors chaque ville d'Allemagne, les villes universitaires surtout, avait des bibliothèques, composées en partie de manuscrits aux belles miniatures rehaussées d'or et d'argent, œuvres patientes où étaient reproduits les trésors de l'antiquité profane, qui sans les moines seraient à jamais perdus. C'était à la bibliothèque d'Erfurt que Luther passait ses plus douces heures. Grâce à Gutenberg, pauvre ouvrier, on allait se passer désormais du travail des cénobites : l'imprimerie avait été trouvée. Mayence, Cologne reproduisaient les livres saints dans tous les formats. Erfurt avait acheté à grand prix quelques bibles latines qu'il montrait difficilement aux visiteurs. Luther put en ouvrir une, et ses yeux tombèrent avec un ravissement de cœur inexprimable sur l'histoire de Hanna et de son fils Samuel : « Mon Dieu ! murmura-t-il, je ne voudrais pour tout bien qu'un livre semblable. » Alors une grande révolution s'opéra en lui. La parole humaine, parée de poésie, lui parut misérable au prix de la parole inspirée ; il se dégoûta de l'étude du droit, auquel Hans, son père, avait voulu qu'il se livrât. Que Jodocus Truttvetter, son maître, qui jouissait comme canoniste d'une réputation méritée, lui semblait petit quand il le comparait à Moïse ou à saint Paul ! Il avait vingt ans et le travail avait épuisé ses forces ; il tomba malade. Un vieux prêtre vint le visiter : l'adolescent était pâle, défait et s'abandonnait à des pensées qui aggravaient ses souffrances. « Allons, mon ami, lui dit le bon prêtre, du courage ; vous ne mourrez pas de cette maladie, Dieu vous réserve de belles destinées ; il fera de vous un homme, et vous consolerez les autres à votre tour, car Dieu vous aime, puisqu'il vous châtie. » Assurément ce confesseur ne lisait pas dans l'avenir,

et ne se doutait pas des desseins de la Providence sur son pénitent.

Luther allait être mis à d'autres épreuves.

Il avait, en 1505, reçu ses grades en philosophie, et il se mettait à étudier la physique et la morale d'Aristote, lorsqu'un événement fortuit vint donner une autre direction à ses idées : son meilleur ami, le jeune Alexis, mourut à ses côtés frappé du tonnerre. Luther ferma les livres d'Aristote qu'il avait à peine ouverts : Dieu inconnu pour lui, qu'il ne cessa de poursuivre jusqu'à la mort, et dont il appelait la philosophie une œuvre diabolique. Effrayé comme Paul sur la route de Damas, l'écolier leva les yeux au ciel et crut entendre une voix qui lui criait : Au couvent ! Alors, après avoir invoqué le secours de sainte Anne, il fit vœu d'embrasser la vie monastique. La nuit venue, il quitta sa chambre, sans dire adieu à ses condisciples, un petit paquet sous le bras, où il avait enfermé soigneusement un Plaute et un Virgile, et il alla frapper à la porte du couvent des Augustins. « Au nom de Dieu, ouvrez. — Que voulez-vous ? demanda le frère portier. — Me consacrer à Dieu. — *Amen*, » répondit le frère, et il ouvrit. Le lendemain Luther renvoya à l'université ses insignes de maître, l'habit et la bague qu'il avait reçus en 1503.

Cette fuite précipitée fit du bruit ; les professeurs dépêchèrent à Luther quelques-uns des élèves qu'il aimait particulièrement ; mais il refusa de les voir et resta caché à tous les regards pendant un mois. Il écrivit à son père la résolution qu'il avait prise de se consacrer à Dieu. Hans entra en colère et menaça Luther dans une lettre, où, au lieu de l'appeler allemand qu'il lui donnait pour honorer le savant, il ne lui adressait plus la parole qu'en se servant du *du* de colère ou de mépris. Mais l'adolescent croyait en Dieu : la voix pater-

nelle ne fut point écoutée. Qui sait ce qu'une ame comme la sienne fût devenue après ce coup de foudre qui avait frappé de mort celui qu'il aimait si tendrement? Peut-être se fût-elle livrée au désespoir; peut-être serait-elle tombée dans la folie, si elle n'eût eu devant elle un asile pour se guérir de ses terreurs et trouver un repos perdu. Ainsi, c'est à de pauvres ermites que Luther dut sa raison et sa vie sans doute: il faut avouer que le malade oublia bien vite le souvenir du médecin!

Luther entra donc au couvent l'imagination troublée de la mort subite de son ami, et tremblant que la terre ne s'ouvrit sous ses pieds, et, qu'il ne tombât sans avertissement, ainsi qu'Alexis, dans les mains de la divinité. Cette vision tourmenta longtemps son sommeil; la nuit il lui semblait entendre la voix du mort qui venait l'avertir de faire pénitence. Luther, qui n'avait encore goûté d'aucune des joies mondaines, lui, si pur alors et si candide, se croyait un grand pécheur! Pour détourner la colère de Dieu, il jeûnait, il se mortifiait comme un anachorète de la Thébaïde. Surtout il avait peur du démon, et ce n'était qu'à force de prières qu'il parvenait à en chasser le fantôme. Un jour que le prêtre récitait à la messe l'évangile et qu'il prononçait ces mots : *Erat Jesus ejiciens dæmonium et illud erat mutum*, Martin saisi de terreur, se leva et s'écria, *ha! non sum ego, non sum ego.*

« Si jamais, disait-il, Augustin alla droit au ciel par les murs d'une abbaye, je mérite d'y entrer : c'est un témoignage que tous mes frères me rendront. Je jeûnais, je veillais, je me mortifiais, et je pratiquais les rigueurs cénobitiques jusqu'à compromettre ma santé; ce ne sont pas nos ennemis qui croiront à mon récit, eux qui ne parlent que des douceurs de la vie monacale, et qui n'ont jamais aucune tentation spirituelle! »

Parfois une hymne ou une prose d'église allégeait ses ennuis : il aimait surtout le chant grégorien, et son plus grand bonheur était de faire sa partie avec quelque enfant de chœur. Il avait une belle haute-contre.

Son noviciat fut pénible ; ses supérieurs, qui s'étaient aperçus de son penchant à l'orgueil, tentèrent sa vocation par d'énergiques épreuves : Luther était obligé de balayer les dortoirs, d'ouvrir et de fermer les portes de l'église, de monter l'horloge et d'aller, un sac sur le dos, mendier publiquement. Le frère murmura ; l'université de Wittemberg intervint et mit fin à de semblables épreuves où il était à craindre qu'il ne succombât.

Il prononça ses vœux en 1507, et reçut la prêtrise la même année. — Promettez-vous, dit le prélat ordinateur Lasph, de vivre et de mourir dans le sein de l'église catholique, notre bonne mère ? — Le néophyte répondit : Je le promets. Ce fut un jour mémorable, une grande solennité dans sa vie, que celui où il célébra le saint sacrifice, le 2 mai, le quatrième dimanche après Pâques. « C'est aujourd'hui, écrivait-il à Johann Braun d'Eisenach, que je dirai ma première messe ; viens-y. Pauvre jeune homme, indigne pécheur ! Dieu, dans ses trésors de miséricorde, a daigné me choisir ; je tâcherai de me rendre digne de sa bonté, et autant qu'il est possible à de la poussière comme moi, d'accomplir ses desseins. Prie pour moi, mon cher Braun, que mon holocauste soit agréable au Seigneur. »

Luther avait eu pour maître en théologie Carlstadt, qui trouva moyen, pendant plus de quinze ans, d'amuser le monde de ses apostasies, de ses bouffonnes imaginations, de ses prétentions à jouer le rôle d'apôtre et de prophète. Hutten s'était donné trop de peine pour chercher la sottise autour de lui ; elle était incarnée dans Carlstadt : pauvre ame

plus digne de pitié que de colère, qui court après la vérité et ne trouve que le ridicule ! Catholique en 1513, luthérien en 1521, anabaptiste en 1525, sacramentaire en 1530, il change de croyance comme de vêtement pour obéir à quelque texte biblique dont lui seul prétend avoir sondé le mystère, et finit par prendre le tablier de boulanger parce qu'il est écrit : Tu travailleras à la sueur de ton front.

Le sacerdoce exaltait la piété de Luther dont le temps se passait à étudier ou à prier ; ses joues se fanèrent, son teint se décolora, et l'adolescent, si frais, si rosé, quand il allait chanter aux portes, tomba dans une sorte de marasme qui faisait pitié à Mosellanus. Ce savant nous le représente usé et flétri, et tellement amaigri, qu'on eût pu compter ses côtes. Ses supérieurs craignirent un moment que cette fièvre de dévotion ne nuisît trop à son intelligence et à son corps, et ils essayèrent d'y remédier. Staupitz, le vicaire-général de l'ordre des Augustins, qui l'avait pris en vive amitié, et que Luther aimait toujours si tendrement, lui disait : « Assez, assez, mon enfant : tu parles de péché ; tu ne sais pas ce que c'est que le péché ; si tu veux que Dieu t'assiste ne joue donc plus à la poupée. » Un jour qu'il confessait de misérables peccadilles, tout contrit comme si c'eût été autant de crimes, le prêtre l'arrêta en riant : « Tu es donc fou, lui dit-il, Dieu ne t'en veut pas, c'est toi qui lui en veux. »

Mais Luther n'écoutait ni les conseils de Staupitz, ni les avis de son confesseur. On le voyait au pied des autels les mains jointes, les yeux levés au ciel et tout pleins de larmes, demandant pardon à Dieu. Souvent la nuit il s'agenouillait au chevet de son lit, et restait en oraison jusqu'au lever du soleil. Un jour la porte de sa cellule ne s'ouvrit pas à l'heure accoutumée ; ses maîtres étaient inquiets ; on frappa à la cloison de son oratoire : personne ne répondit. On prit

Le parti d'enfoncer la porte, et on trouva le frère dans un état extatique, la face contre terre et respirant à peine. Un peu de musique lui fit reprendre ses sens, et lui rendit la connaissance. Avouons que ces couvents d'Allemagne, où le supérieur, comme Staupitz, se délasse dans l'étude et la lecture des poètes profanes, où l'on guérit les maladies de l'âme à l'aide de l'harmonie, et où des moines se meurent d'amour pour Dieu, ne ressemblent pas beaucoup à l'image qu'en ont donné les philosophes du dix-huitième siècle !

Pauvre Martin, qui ne trouvait qu'amertume et désespoir dans le service de Dieu ; qui essayait tous les moyens pour l'aimer, et dont toutes les aspirations vers le ciel s'arrêtaient en chemin ; qui se consumait à prier, à jeûner, à se mortifier, et à qui les prières, les jeûnes incessants, n'apportaient ni joie ni soulagement, comme si son cœur se fût flétri dans le crime !

Un jour qu'il se promenait, en proie à ces noires mélancolies, il trouva sur son passage un moine, qu'il interrogea douloureusement :

— Mon frère, lui dit le moine, je sais un remède aux maux qui vous tourmentent.

— Et lequel ? reprit Martin, avec une voix tremblante.

— La foi, dit le religieux.

— La foi ? reprit Luther que ce mot avait bouleversé, la foi ?

— Oui, mon frère, la foi : croire c'est aimer, et qui aime sera sauvé.

Les yeux du fils du mineur brillèrent d'un feu nouveau.

— La foi ! répétait-il, croire ! aimer ! comme une âme qui sort d'un long rêve.

— Oui, continua le frère, n'avez-vous pas lu ce passage de saint Bernard dans le sermon sur l'Annonciation ? « Crois

que par Jésus tes péchés te seront remis , c'est le témoignage que l'Esprit saint met dans le cœur de l'homme ; car il a dit : Crois , et tes péchés te seront pardonnés. »

La foi par l'amour, la justification par la foi, et la justification gratuite, voilà tout ce que Luther vit dans la parole du frère augustin. Ce fut un éclair, mais un éclair trompeur, jeté dans son âme, qui s'en allait au désespoir ; un éclair au moment où s'ouvrait à ses pieds un précipice ; un flot de salut, quand il allait se briser sur un rocher. Un pauvre frère, qui vraisemblablement n'a vu dans le texte sacré et dans la glose des pères que ce que l'Eglise y a trouvé jusqu'alors : la nécessité de la foi, de la foi vivante, animée, produisant à l'extérieur des œuvres, portant des fruits, et se manifestant par l'amour, les désirs et les actes du salut, rappelle Luther de son désespoir, le sauve de ses terreurs, le délivre de ses tentations, mais pour le pousser dans un autre abîme qu'il n'a pas le temps de sonder au premier moment de sa joie !

A partir de cet entretien si court où chaque interlocuteur eut à peine le temps d'échanger quelques mots, plus de terreurs ou d'obsessions nocturnes : Luther sommeille en paix. Plus d'épouvantes intérieures dans le jour : il se livre à l'étude sans distraction ; il assiste aux offices comme les autres moines avec un recueillement qu'aucune frayeur ne vient troubler ; il prie, il jeûne et ne se croit plus déshérité du ciel. Un mot avait opéré tout ce changement ; à l'aide de ce mot, LA FOI, tout s'explique pour lui. S'il était assailli de vaines terreurs, s'il tombait dans le désespoir, s'il doutait de son salut et de la miséricorde de Dieu, c'est qu'il ne croyait pas ; — s'il avait souffert dans son âme depuis qu'il se connaît, c'est qu'il n'avait pas la foi ; — si ses supérieurs ont essayé inutilement de le consoler, c'est qu'il n'entendait

pas le langage que parlait si admirablement le pauvre frère, ou que peut-être il n'aimait pas comme lui. Avec la foi il a reçu une nouvelle vie. Il était encore malade, mais d'une autre affection, malade d'amour et non plus de crainte et de désespoir ; chez lui tout était passion. La foi gratuite ou la grâce devint donc pour lui une symbolique qui formulait la pure essence du christianisme ; un miroir, ou, comme il l'appelait, une vérité qu'on avait obscurcie et cachée jusqu'alors, ou remplacée par des pratiques, des observances, un culte extérieur, des traditions, qu'il faudrait tôt ou tard effacer, si on voulait revenir à la parole divine dans sa pureté primitive. Un chapitre de saint Paul aux Corinthiens, sur lequel, au sortir de son colloque avec le moine, tombèrent ses regards, lui parut comme une illumination de Dieu même, qui prenait soin de confirmer par l'apôtre la grande vérité qu'il venait de trouver. Il referma le livre, tout joyeux de sa bonne fortune.

Cette joie devait passer bien vite.

CHAPITRE II.

VOYAGE A ROME. — 1510.

De vagues récits, donnés par les voyageurs qui venaient d'Italie, circulaient dans l'Allemagne. Ces récits ressemblaient aux narrations fabuleuses que les pèlerins apportaient d'Orient, et étaient empreints d'un merveilleux propre à sai-

sir l'imagination. On avait prononcé le nom de Rome. Martin y rêvait constamment; il rêvait surtout à cette image du pape, objet de la vénération des peuples, et qu'il voulait voir face à face pour comprendre la fascination qu'elle exerçait sur les intelligences. Staupitz, soit qu'il crût qu'un voyage sur une terre lointaine apaiserait une fièvre d'esprit qui menaçait d'être mortelle, soit qu'il eût à régler quelques difficultés survenues entre Rome et son ordre, résolut de l'envoyer dans la capitale du monde chrétien. Luther, qui d'abord avait refusé, était trop fatigué des assauts répétés du doute pour résister plus longtemps.

Les préparatifs du voyage furent bientôt terminés. Il partit à pied avec un de ses frères, un bâton à la main, et du pain dans leur besace pour la nourriture du premier jour. Le lendemain, la charité des cloîtres devait fournir aux voyageurs le viatique nécessaire. Luther emportait avec lui six ducats pour payer le cicérone chargé de lui montrer les merveilles de la ville sainte.

On sait l'empire d'une première impression : elle flétrit ou colore pour jamais toutes les autres. Dès les premiers pas que nos pèlerins ont faits hors du sol allemand, ils ne trouvent qu'un temps triste, de lourds et épais nuages, une hospitalité équivoque. Alors leurs yeux se tournent en arrière, et ils regrettent leur Sion, cette Souabe et cette Bavière, où tous deux ont voyagé autrefois, « où les auberges sont si bonnes, où les hôteliers sont si affables et traitent si bien l'étranger. » Après une longue route, bien fatigante, bien ennuyeuse, ils atteignent l'Italie; et les rêves si beaux de Luther s'enfuient. Ses yeux ne peuvent supporter l'éclat de son horizon immense; son ciel lui semble trop ardent, ses crépuscules du soir trop chauds, et ses nuits trop fraîches. Son vin lui brûle la tête, et ses eaux même sont mortelles. Un jour qu'il che-

minait avec son compagnon, et qu'il avait fait un long chemin par une chaleur insupportable, il se pencha pour prendre, dans le creux de la main, un peu d'eau jaunâtre : cette eau, qui avait été toute la journée sous un soleil de plomb, l'enivra comme du vin. Il chancelait et se désespérait, quand Dieu lui fit trouver des grenades, dont la douce liqueur le rendit à la vie. Luther, dix ans après, remerciait encore le ciel de cette miraculeuse fortune.

En Allemagne, au convent et chez son père, il se levait de bonne heure, pour respirer l'air du matin, et jouir de la vue des campagnes, si vertes à cette heure dans le Wittemberg; souvent même il dormait la fenêtre ouverte, pendant les chaleurs de l'été. Il crut qu'il ne fallait rien changer à ses habitudes. Un soir, en se couchant, par oubli, il ne ferma pas la fenêtre de sa petite chambre, et, quand il se réveilla, sa tête souffrait horriblement; elle était lourde, pesante, en sorte que le lendemain c'est à peine si nos deux pèlerins purent faire un mille d'Allemagne.

Arrivé à Montefiascone, au sommet de l'Apennin, Luther regarda devant lui, et il vit s'étendre au loin une terre stérile et aride, des rochers nus et décrépits, lui qui s'attendait à voir partout les myrtes et les orangers. Quel contraste avec la Saxe qu'il venait de quitter, où les fleurs sont si belles, les bois si touffus, la verdure si brillante et si fraîche! Son œil était désenchanté. Il était descendu dans une petite hôtellerie où des moines assis buvaient, gesticulaient, bavardaient avec une volubilité tout italienne, et s'entretenaient cavalièrement, nous dit-il, de choses saintes. Il avait cru que l'ombre du Vatican devait s'étendre comme un manteau sur la nature humaine: c'était un miracle qu'il attendait de la papauté. Comme il n'arrivait pas, il se leva, de peur de quelque mauvais parti, dont on menaçait son compagnon de voyage, qui avait

défendu trop courageusement l'honneur du capuchon, dont ces moines se moquaient hautement.

L'humanité lui apparut, comme la nature, appauvrie, méchante, tracassière, déshéritée de ses anciens et nobles penchans, et hors des voies de Dieu. Partout, sur son passage, il voyait des saints placés dans des niches, devant qui fumait l'encens, que l'on couronnait de fleurs, qu'on implorait les mains jointes. « Misérables, s'écrie-t-il douloureusement, qui craignent beaucoup plus saint Antoine ou saint Sébastien que notre Seigneur Jésus, et qui, pour préserver une maison, y peignent l'image d'un de ces bienheureux; gens sans Dieu, qui ne croient pas à la résurrection du corps, à l'éternité, et ne redoutent que les maux de cette terre! » Comme si cette dévotion aux saints ne témoigne pas d'une croyance à une autre vie! Si, dans la pensée d'un Italien, il n'y a pas d'éternité, pourquoi ce culte pour des êtres qui ne sont plus que poussière? Evidemment il y a trop de sang du vieil Allemand dans les veines de Luther, qui obéit, sans qu'il s'en doute, à la haine innée dans le cœur germanique pour tout ce qui vient de par delà les Alpes. Le prêtre ressemble au peintre Lucas Cranach, qui donne dans ses tableaux une belle barbe, des yeux noirs, un front élevé, aux têtes allemandes, et peint les têtes italiennes avec un menton dépouillé, un regard sévère et des traits efféminés. Luther a remarqué le peu d'empressement des maris ultramontains auprès de leurs femmes, et il conclut que le mariage n'est point en honneur parmi eux; il les appelle les enfants du péché.

Enfin le voilà dans Rome: toutes ses illusions de bonheur, d'espérance, de joie, reviennent l'assailir. Son cœur bat violemment. A genoux, les mains levées au ciel, il baisse la tête, en saluant la ville de toutes sortes de noms d'amour et de respect: Rome sainte, trois fois sanctifiée par le sang de

tes martyrs. » Il avait à peine dépassé la porte du Peuple, que ses songes se dissipaient.

Le pauvre moine n'avait appris l'homme que dans son livre d'heures. Il connaissait ces vieux Romains, dont il touchait le sol; leur mythologie, leurs dieux, leurs héros peut-être; ce que frères et laïques étudiaient sur les bancs de l'école; mais Rome moderne, la Rome des papes, était un livre fermé pour lui. Quand donc il passa sous la porte du Peuple, sa pensée ne ressuscita pas cet empereur allemand qui, venu, avec de nombreux soldats, pour éteindre jusqu'au nom de la cité antique, n'ose pas aller plus loin, de peur de ce glaive tout spirituel qu'un pontife tient dans ses mains débiles. Il ne vit pas non plus les ombres de Philippe-Auguste de France et de Jean d'Angleterre s'arrêter tremblantes devant ce vieillard, qui n'a à leur opposer que des soldats manquant de pain et de vêtements: c'étaient là cependant de magnifiques images! Quand il approche du Vatican, et que le pape lui apparaît, qu'aperçoit-il? Des courtisans qui baisent avec humilité la mule du pape, et son œil ne distingue pas, parmi les flots adulateurs, ces âmes qui « viennent, dit Navagero, solliciter une nouvelle croisade, afin de reconquérir, en Orient, quelques vieux manuscrits. » Tout le passé est mort pour Luther: il ne sait pas ce que Rome a fait pour l'humanité. De tous les papes qui ont passé sur la chaire de Saint-Pierre, il ignore les titres à l'admiration et à la reconnaissance. Il quitte une contrée que menace le Turc, et il oublie que si le Koran n'est pas l'Evangile du Nord, c'est qu'un pape en arrêta le triomphe. Il a bien vu la force brutale régner en Allemagne, et ses barons poser leur gantelet de fer sur toute intelligence rebelle à leurs volontés; et il ne se doute pas que l'intelligence n'a de protecteur, après Dieu, que dans son vicaire sur la terre; que la papauté, en brisant la force matérielle et en la contraignant de

plier devant les lois de la morale, a donné le plus beau spectacle auquel l'homme pourra jamais assister.

Laissons-le donc se réfugier dans le silence de la contemplation pour échapper aux fêtes païennes de la papauté, et se scandaliser de tout ce luxe de cérémonies, chaudes et brillantes comme le soleil qui les éclaire, et dont la vue le poursuit incessamment ! S'il n'a pas compris Rome, il ne comprendra pas davantage ses habitants. Au peuple romain il faut des fêtes, parce que, sous un ciel toujours paré, un culte est plus qu'un symbole. Là, l'idée, pour pénétrer dans l'esprit, a besoin de se transfigurer en images ; pour Luther, la forme intérieure peut suffire ; pour l'Italien, ce n'est point assez, il faut l'apparence, la visibilité. Si l'Italie s'est montrée toujours indocile aux tentations de la Réforme, n'est-ce pas que la réforme, méconnaissant le génie des peuples, n'a voulu parler qu'à leur raison ? Plus tard, n'a-t-elle pas été forcée, là où repose son berceau, d'emprunter aux catholiques quelques-unes de leurs pompes extérieures, de parer la nudité de ses temples et de séduire l'œil matériel ? C'est un prince luthérien, le chef de la maison de Brunswick, qui a le premier compris toute l'influence des signes sur l'intelligence. Ainsi l'étonnement de Luther, et, si l'on veut, sa pruderie enfantine dans ce monde semi païen, prouvent combien il était étranger aux simples notions de l'esthétique. Quand donc les iconoclastes de la Souabe renverseront les images, si Luther s'émeut, ce ne sera pas dans l'intérêt de l'art, comme Erasme, mais parce qu'il aura trouvé dans la Bible quelques passages en faveur des signes symboliques : si le texte eût été à ses yeux obscur, il eût brûlé les images. Des merveilles que Rome étalait au temps de Jules II, il ne vit rien. Aucun rayon de la couronne de Raphaël, de Michel-Ange, n'éblouit ses regards ; il resta froid et muet devant tous les trésors de peinture et de sculpture ras-

semblés dans les églises; son oreille fut fermée aux chants de Dante que le peuple répétait sur son chemin. Plus tard le nom de la cité revint souvent à sa pensée et dans ses souvenirs : on voudrait surprendre alors en ses récits une aspiration poétique ; mais en vain.

Trois siècles justement après que Luther avait fait son entrée à Rome, une ame d'imagination et de sentiment, qui avait embrassé le culte du réformateur, Owerbeck, le plus grand peintre de l'Allemagne moderne, quittait son pays natal et allait visiter l'Italie : et quelques semaines s'étaient à peine écoulées en contemplation devant toutes les grandeurs catholiques, qu'il retournait à la foi de ses pères !

CHAPITRE III.

LUTHER DOCTEUR. — 1512.

Frédéric, électeur de Saxe, était un prince ami des lettres et des arts, un habile musicien, et un humaniste qui savait par cœur les poètes classiques de l'antiquité. C'est à lui que Wittemberg doit cette université qui, dans le seizième siècle, jeta un si vif éclat : Il l'avait fondée en 1502. Staupitz, dont le nom reviendra souvent dans l'histoire de la réformation, était alors vicaire général des Augustins, maître d'éloquence sacrée, et doyen de la faculté de théologie. Le prince le consulta sur le choix des professeurs qu'il voulait attacher à son

institution. Staupitz lui désigna Luther comme un des jeunes prêtres sur qui l'Allemagne fondait de brillantes espérances. Luther reçut aussitôt sa nomination à la chaire de philosophie de Wittemberg. La lettre du prince était si pressante qu'il n'eut que le temps de prendre congé de ses maîtres. « A peine, écrit-il à un de ses amis, ai-je pu faire mes paquets, et embrasser ceux que j'alme. » Sa malle était légère; elle renfermait une robe de bure, deux Bibles, une grecque et l'autre latine, quelques livres ascétiques, et un peu de linge. En quittant Erfurt, des pleurs virent mouiller les yeux du jeune religieux: il lisait peut-être dans l'avenir, et il prévoyait qu'il allait trouver du bruit et des chagrins; mais il n'y avait pas à désobéir. Il partit, et descendit au couvent des Augustins.

C'étaient deux sciences pour lesquelles il n'avait pas grand goût que la physique et l'éthique. Combien il eût préféré la théologie qu'il aimait passionnément, « cette maîtresse du monde, cette reine des arts », qu'il a si magnifiquement glorifiée pendant toute sa vie! Aussi, à un de ses amis qui lui demande des nouvelles de sa vie collégiale, répond-il: « Grâce à Dieu, je me trouve bien; mais je serais encore mieux, si je n'étais contraint de professer la philosophie. »

C'était celle d'Aristote, « ce maître en diable, comme l'appelait plus tard Luther, qui voulait bâtir sur l'homme, au lieu de bâtir sur Dieu. » Il paraît que la jeunesse wittembergeoise se porta bientôt en foule aux leçons du professeur. On admirait sa parole claire, incisive, et toute remplie d'ironie; son mépris pour les astres de l'école, pour les maîtres de la parole venus avant lui, « échos du passé, qui ne rendent que des sons humains, comme tous les philosophes imbécilles qui cherchent l'explication des phénomènes moraux dans l'homme, au lieu de remonter à la source, c'est à dire à Dieu et à son verbe. »

Le sénat de Wittemberg, à la recommandation de Staupitz, le nomma prédicateur de la ville : l'évêque approuva ce choix. C'était une mission nouvelle pour Luther, dont la responsabilité l'effrayait. Il avait peur de succomber, et il disait à son ami quelles terreurs l'assiégeaient. Le docteur relevait son courage. Luther insistait, et se fâchait presque. « Vous voulez donc ma vie, docteur. Je ne ferai pas ce métier-là trois mois. — Eh bien, répondait le maître en théologie, vivre ou mourir pour le Seigneur, quel beau sacrifice ! » Luther se résigna.

Il monta donc en chaire et prêcha tour à tour dans le cloître, dans la chapelle du château, et dans l'église collégiale. Il avait tort de se défier de ses forces ; car son succès fut grand. Sa voix était belle, sonore, éclatante ; ses gestes, larges et nobles. Il avait dit à Staupitz qu'il n'imiterait pas ses devanciers, et il tint parole. Pour la première fois, on vit un orateur chrétien cesser d'invoquer les maîtres de la scolastique, et puiser ses textes et ses images dans les livres inspirés. Dans ce mépris affecté pour les formes de l'école, il était aisé de surprendre des germes d'indépendance contre l'autorité.

L'exercice journalier de la parole le préparait ainsi à ces grandes luttes qu'il allait soutenir contre la papauté. Son auditoire était nombreux et formé en partie de jeunes écoliers qui connaissaient les écrits de Hutten, et avaient pris part aux débats intellectuels qui troublaient l'Allemagne depuis 1500. L'université de Wittemberg grandissait de jour en jour dans l'opinion ; elle devait sa gloire aux leçons du moine augustin. Erfurt en était jaloux et se repentait d'avoir perdu Luther. Il avait raison, car on n'avait encore entendu dans aucune chaire saxonne une exégèse aussi lumineuse que celle du professeur, sur l'Ancien et le Nouveau-Testament. C'était la Vulgate dont il expliquait le

texte, version qu'il regardait alors comme une belle création, et qu'il devait dénigrer plus tard. Il s'était pris de passion pour ce travail philologique : il y passait les nuits et les jours, et mangeait et dormait à peine. Parfois des docteurs venaient assister à ses énonciations et se retiraient émerveillés.

Staupitz veillait sur Luther, auquel il n'épargnait ni conseils, ni leçons, ni applaudissements. Pour le récompenser de ses travaux, il lui offrit le grade de docteur. C'était un titre qui coûtait assez cher, et Luther ne possédait rien, ses leçons étant gratuites. Il n'avait pas même toujours à son service une robe de professeur. L'électeur s'était chargé de la garde-robe du frère qui, dès que sa soutane commençait à s'user, recevait une belle pièce de drap qu'il donnait au tailleur, et dont le prince payait encore la façon.

Le 16 octobre 1512, jour de la fête de saint Luc, Luther reçut ses grades de docteur. L'assemblée était nombreuse. Elle était présidée par Andreas Bodenstein (Carlstadt). C'est cet archidiacre dont Luther vantait alors les lumières, et qu'il devait plus tard immoler à la risée du monde saxon. « Pauvre diable, dit-il dans ses *Tisch-Reden*, qui n'a jamais rien su; piètre dialecticien, ignare rhéteur, qui pour deux gouldes donnait le grade de théologie, bien qu'il sût que le *nolite vocari Rabbi* de l'Écriture lui en déniait le droit. » Luther prononça ce jour la formule ordinaire d'obéissance à l'Église et à ses canons. « Alors, dit-il plus tard, pour justifier sa révolte, j'étais dans les langes du papisme, et Dieu n'avait pas encore dessillé mes yeux. » Le 17, Carlstadt revêtit Luther des insignes du doctorat, aux sons de la grosse cloche. Le moine put se livrer à tout son mépris pour Aristote, et faire rire Wittemberg aux dépens du philosophe grec. Ces ris étaient si bruyants, qu'on les entendit jusqu'à Er-

furt et à Cologne. Erfurt vit avec douleur que son élève attaquât si rudement un de ces demi-dieux qu'il avait couronnés, et Cologne fut tenté de prendre en pitié ce duel entre deux adversaires d'une aussi inégale valeur ; mais les humanistes de ces deux villes se réjouissaient de la venue de ce nouveau combattant qui essayait, à l'aide de l'Ecriture, de renverser l'autorité de la scolastique. Reuchlin surtout triomphait, car il savait tout ce que valait le frère augustin. Capnion avait imaginé une conspiration en forme contre les lettres, où il faisait entrer tout ce qui portait froc ou capuchon. L'Allemagne se réveilla donc un matin, menacée, disait-on, dans sa pensée par quelques moines, dont le repos n'était nullement attaché à l'obscurcissement des lettres, comme on affectait de le répandre. Dans leur zèle exagéré, ils auraient voulu anéantir des livres où la révélation de Jésus était attaquée. Selon Reuchlin, si on les eût laissés faire, ils auraient jeté aux flammes tous les écrits qui sentaient le judaïsme, comme fit Calvin du *Traité sur la Trinité*, de Servet ; seulement ils n'auraient pas brûlé l'espagnol ; c'est une justice qu'Erasme leur a rendue hautement. Luther dans sa haine contre le froc prit naturellement le parti de Reuchlin.

Alors régnait à Dresde le duc Georges, vaillant homme de guerre, qui se mêlait de théologie ; catholique ardent, dont toutes les calomnies des réformés n'ont pu flétrir le caractère. Le duc voulut entendre Luther, sur le récit de Staupitz. Luther prêcha donc devant la cour, et, suivant sa coutume, il se moqua de la scolastique, maîtresse à Dresde. Ses partisans, et le duc George entre autres, écoutèrent froidement l'orateur. Ce prince, cependant, au dire de Luther, avait étudié la Bible mieux qu'aucun homme de la Germanie.

Martin quitta la chaire un moment, pour d'autres occupations que lui avait confiées le vicaire général. Staupitz fut obligé de s'absenter, et il chargea son protégé de visiter les couvents de la province. Ce fut pour Luther une occasion d'études morales sur la vie intérieure des cloîtres. S'il faut l'en croire : « La Bible était un livre qu'on trouvait rarement dans les mains des religieux, qui connaissaient beaucoup mieux saint Thomas que saint Paul ; » c'est le plus grand reproche qu'il fait du reste aux moines, à cette époque, et il n'était pas mérité.

Ses pouvoirs étaient très étendus : il devait déposer ceux qui mettraient le scandale parmi leurs frères. A Erfurt, il reconnut pour supérieur Johann Lange, qui depuis fut un des premiers à jeter la robe monacale pour prendre femme. Le couvent de Neustadt était en proie à des querelles qui en troublaient la paix : Luther la rétablit en demandant au prieur dont la faiblesse avait entretenu ces désordres intérieurs, la démission de sa charge et le sceau de l'ordre. Sa lettre à ce moine est un mélange de fermeté et de douceur ; s'il ouvre des plaies, il a du miel tout prêt pour les adoucir. L'humilité et l'amour sont les deux vertus qu'il recommande surtout ; l'Humilité, dit-il, la mère de la Charité. Comme sa parole a pu affliger le frère, il se hâte de le consoler en mettant les zizanies du couvent sur le compte d'occupations, qui ne lui auront pas permis d'arracher du champ du Seigneur la mauvaise herbe. Peut-être aussi, ajoute-t-il, parce que vous n'avez pas prié devant le Seigneur, notre père et notre créateur, et que, « les mains jointes, vous ne lui avez pas demandé de diriger vos voies et de vous illuminer de sa justice. »

Luther avait toutes les tentations à la fois. Voilà ce que lui procurait la gloire qui commençait à le visiter dans sa cel-

lule ; il ne pouvait acheter le bruit que Dieu le condamnait à faire dans le monde, que par des tourments d'esprit et de corps. Que deviendra-t-il donc quand il entrera dans la révolte à pleines voiles ? La gloire est son premier châtiment, et il souffre déjà si vivement qu'il n'y peut plus tenir, et qu'il est obligé de prier son ami Christophe Scheurl d'avoir pitié du moine de Wittemberg, de cesser de l'exposer aux agaceries de cette femme adultère, de cette séductrice des adolescents dont parle Salomon dans ses Proverbes, de qui le poison brûle les veines, et qu'on nomme vanité mondaine. Il ne veut pas qu'on loue celui qui n'est qu'ignominie et péché, le pauvre Luder.

Détails pleins de charmes, page qu'on ne voudrait pas arracher de la biographie du réformateur ! Mais autant il est humble en face de la gloire, autant il est fier devant un autre fléau qui ne tue que le corps : ce moment de la vie de Luther est encore plus beau. La peste était à Wittemberg. Les amis du docteur le conjuraient de les imiter et de fuir : « Fuir ! dit le frère Martin, mon Dieu, non ! Pour un moine, le monde ne périra pas ; je suis à mon poste, j'y reste par obéissance, jusqu'à ce que l'obéissance me fasse un devoir de m'éloigner ; non pas que je n'aie aucune crainte de la mort, je ne suis pas l'apôtre Paul, mais le Seigneur me délivrera de la peur. »

Voilà le langage d'un prêtre catholique. Quand Luther en aura dépouillé le vêtement ; il ne parlera plus de même. Si la peste s'abat de nouveau parmi son troupeau, il repoussera les âmes qui viendront à la table de la communion s'abriter contre l'ange de la mort. « C'est bien assez, dira-t-il, qu'elles reçoivent publiquement quatre fois par an le corps de Jésus : l'Eglise n'est point une esclave ; donner le sacrement à quiconque s'approcherait de la table sainte, surtout en temps de peste, serait un poids trop lourd pour les ministres.

Luther était-il encore catholique ? aucune pensée mauvaise n'était-elle entrée dans son âme ? le doute ne l'avait-il pas souillée ? A toutes ces questions il répond d'abord affirmativement. « J'étais aviné et noyé tellement dans le papisme, que j'aurais tué, ou aidé du moins à tuer quiconque aurait dénié une seule syllabe d'obéissance au souverain pontife. » Il nous trompe.

Sa correspondance démontre, au contraire, que sa foi, si elle n'avait pas succombé, allait bientôt fléchir ; que le doute l'obsédait ; qu'il s'enivrait au fond du cœur du scandale que commençait à faire son nom, de ses hardiesses oratoires et des louanges de Huttén. Il s'était essayé contre la scolastique dans des Positions, thèses qu'il n'ose pas montrer au grand jour, mais qu'il avoue en secret à Christophe Scheurl, pour que son ami, cet homme érudit en dise son opinion. A Lange, il adresse les Quarante Préceptes qu'il a prêchés à Wittemberg, et où on retrouve le germe de son symbolisme futur. A son langage embarrassé, à ce titre de paradoxe sous lequel il désigne ces thèses, on voit clairement qu'il sait bien tout ce qu'il y a de caché. C'est un duel théologique qu'il offre par l'organe de Lange à qui voudra se présenter, « afin qu'on apprenne désormais qu'il n'est pas homme à emprisonner dans un coin du monastère ces positions, si toutefois l'université n'est pas assez niaise pour l'enfermer dans un cercle aussi étroit. » Il n'est pas heureux. Le doute lui fait la guerre. Incapable de trouver en lui assez de force pour le repousser, il demande le secours d'un ami dont il sait la prière puissante auprès de Dieu : « Priez pour moi, écrit-il au prêtre Leitzken, car chaque jour m'amène une misère de plus, chaque jour je fais un pas vers l'enfer. » Cette lettre est signée Martin Luther, fils exilé d'Adam.

Pauvre Cotta, bon ange de l'écolier, qu'êtes-vous devenue ?

CHAPITRE IV.

TEZEL ET LE SERMON SUR LES INDULGENCES. — 1517.

Albert, archevêque de Mayence et évêque d'Halberstadt, devait au pape Léon X 45,000 thalers pour droit de pallium. Les écrivains réformés nous représentent ce prélat menant une vie fastueuse, ayant une cour brillante, et réduit, à cause de ses dépenses, à ne pouvoir payer ce qu'il devait au saint-siège. Il fallait s'acquitter : le pape lui en donna le moyen. Léon avait, en 1516, publié des indulgences qu'il permit de prêcher en Allemagne : leur produit devait être employé à l'achèvement de l'église de Saint Pierre, cette merveille de Bramante et de Michel-Ange, que son prédécesseur Jules II n'avait pu terminer. A son avènement à la tiare, Léon avait trouvé le trésor pontifical épuisé par les guerres de Jules II. Une nouvelle Rome, que la papauté voulait faire plus belle que la Rome païenne, commençait à sortir de terre. Parmi les ouvrages d'art destinés à effacer tout ce que l'antiquité nous avait légué, l'église de Saint-Pierre étalait aux regards son dôme qui semble appartenir au ciel. La piété des fidèles allait terminer l'œuvre colossale. Jean-Angelo Arcimbold, doyen d'Arcisato, et depuis archevêque de Milan, avait été chargé de prêcher en Allemagne. C'était un ecclésiastique de bonnes mœurs, d'une foi vive, qui aimait les lettres, mais qui se laissait facilement séduire par les apparences. A

Rome, la chancellerie avait coutume d'aliéner dans chaque état catholique le droit de publier et de distribuer les indulgences. Albert l'acheta et le revendit à Fugger d'Augsbourg, un de ces riches banquiers du moyen-âge qui faisaient argent de tout, et dont Luther, dans ses *Tisch-Reden*, a flétri la vénalité. Albert exerçait donc la charge de commissaire de la cour de Rome pour toute l'Allemagne. Arcimbold gagna le Danemarck et la Suède, où dans quelques années il recueillit d'abondantes aumônes, dont le produit était versé dans le trésor pontifical. Malheureusement l'infidélité de quelques agents en dérobait une partie. L'honneur d'Arcimbold est resté pur.

Albert choisit pour prédicateur Tezel, qui avait eu déjà la confiance d'Arcimbold et jouissait de la réputation d'un orateur. A entendre les historiens protestants, c'était une imagination malheureuse, exaltée par des lectures ascétiques, sans savoir ni prudence, et toute remplie de fatuité. Fils d'un orfèvre de Leipzig, il était entré en 1487 dans l'ordre des Dominicains, et avait prêché avec succès à Zwickau. Tezel prit les titres d'inquisiteur de la foi et de nonce du pape. Avant de se mettre à l'œuvre, le moine avait fait imprimer à Mayence une Instruction sur les devoirs des prédicateurs d'indulgences. Il choisit Leipzig pour débiter; mais les princes saxons refusèrent de le recevoir, parce que cette ville avait été déjà visitée par d'autres missionnaires. Tezel jeta les yeux sur l'électorat de Mayence, et parcourut successivement Halberstadt, Anhalt et Brandebourg, accompagné d'un moine dominicain, nommé Bartholomée, et de deux scribes.

Dans les derniers mois de 1517, le dominicain vint à lüterbock, petite ville de la principauté de Magdebourg, et huit milles de Wittemberg qui s'émut vivement et devint

bientôt désert, tant ses habitants avaient hâte d'entendre le moine ! Luther essayait en vain de retenir ses pénitents qui voulaient, à toute force, acheter des lettres de pardon. Dans un premier mouvement de colère, il écrivit à l'évêque de Misnie une lettre pressante, où il suppliait le prélat de mettre fin au scandale que Tezel promenait en Allemagne, et qui affligeait les âmes religieuses. La réponse de l'évêque n'arrivait pas, et la tête du moine fermentait. Le confessionnal des pères augustins était désert ; la foule allait à Tezel, et revenait à lüterbock gaie, insouciant, sans signe extérieur d'affliction, comme si elle fût sortie du cabaret. Luther n'y put plus tenir. Il avait annoncé qu'il prêcherait sur les indulgences, et, depuis plusieurs jours, enfermé dans sa cellule, il travaillait à son sermon. L'église était toute pleine. Amsdorf, Lange, Wolfgang s'étaient placés en face de l'autel, pour le soutenir de leurs regards ; car ils savaient que Luther allait accomplir une grande pensée. Presque tous appartenaient à l'école d'Erasme, école railleuse, dénigrante, qui, à table, dans ses discours, dans ses œuvres, se servait de la moquerie pour attaquer Rome qu'elle ne connaissait pas ; qui mit le rire à la mode et le fit entrer dans la peinture, la sculpture et les livres. Ils étaient curieux de voir comment la parole, ordinairement si grave du frère, se prendrait aux indulgences, et si elle se tremperait dans les *Epistolæ obscurorum virorum*, ou bien dans saint Augustin, son auteur de prédilection, pour faire justice de Tezel.

Tous les germes du symbolisme de Luther sont déposés dans cette instruction religieuse, qui est vive et pressée, et coupée en alinéas qui forment autant de sentences ou de propositions. La pensée du moine saxon ne s'enveloppe pas de ténèbres : elle se produit aux intelligences, ainsi qu'elle a été

conçue, novatrice, hostile aux doctrines reçues jusqu'à ce jour, insolente pour la tradition, dédaigneuse de ménagements, et hautaine, comme elle subsistera dans toute la vie du réformateur. Luther se complaît dans son œuvre : ce n'est plus une lutte académique entre lui et son ennemi, mais un duel en champs clos. S'il eût voulu d'une dispute à la manière de l'école, pourquoi le grand jour de la chaire évangélique ?

Un moine qui a pris soin de nous dire lui-même qu'il ne sait pas au juste ce qu'on appelle indulgences, les attaque le front découvert, comme s'il avait étudié la question toute sa vie. Car, remarquons-le bien, ce n'est pas seulement l'abus qu'il combat, c'est au remède spirituel qu'il en veut. Toute la vie à venir de Luther se produit dans ce sermon ; vous le trouverez là avec sa foi exaltée, son moi qui s'appuie sur la parole de la Bible, son dédain de la tradition, son insolence envers l'école, et son rire qui ne le quittera plus, pour tout ce qui s'appellera scotiste ou aristotélécien.

C'était une œuvre révolutionnaire qu'un semblable sermon : le couvent des Augustins n'était pas accoutumé à entendre une parole si brève et si tranchante ; il en fut effrayé. Si Staupitz eût été là lorsque Luther monta en chaire, peut-être la phrase du moine se fût-elle accommodée à l'oreille de religieux qui n'avaient rien tant à cœur que de vivre en paix avec la cour de Rome. Certainement Luther n'aurait pas imprimé son discours tel qu'il l'avait prêché.

Un des pères, s'étant approché du prédicateur, le tira par la robe et, hochant la tête : — Savez-vous, mon frère, lui dit-il, que vous avez été bien hardi : n'allez pas nous faire de mauvaises affaires au moins ; les Dominicains rient déjà dans leur barbe ; notre ordre pourrait en souffrir.

— Cher père, répondit Luther en riant, si cela ne vient pas de Dieu, cela tombera ; si cela procède de son saint nom, cela ira.

C'était le propos de Jean Huss, de Wicleff : le succès fondant le droit, la glorification du Koran.

Il n'y avait pas à se méprendre, le sermon de Luther ne pouvait passer pour un badinage scolaire. Tezel le prit au sérieux, monta en chaire, et examina une à une les propositions du frère augustin, et montra qu'elles offensaient la doctrine commune. Mélanchthon a écrit que le Dominicain fit allumer un grand feu sur la place de Iüterbock où il jeta le sermon du Saxon ; et Hutten n'a pas manqué de railler en citant cette phrase de Tacite : « Comme si la flamme pouvait étouffer la voix du genre humain. » Mais nous qui ne croyons pas sur parole, nous avons cherché, sans la trouver, la source où Mélanchthon a puisé le récit de cet exploit monacal ; Luther n'en parle pas ; vous croyez bien qu'il ne l'eût pas oublié.

Alors, nous l'avouons, un scrupule nous est venu : si, sur la foi d'écrivains réformés, et catholiques même, on avait calomnié le Dominicain ? Les morts reviennent quelquefois.

Voici un livre d'instruction signé Tezel, curiosité bibliographique, qu'on ne nous a montré à Mayence qu'avec une craintive complaisance, et où nous avons trouvé un enseignement simple, décent, sur l'indulgence, en tout conforme à la doctrine théologique : « L'Eglise a reçu de son divin chef le pouvoir d'absoudre le pécheur de la peine qu'il a encourue ; mais cette absolution obtenue, il doit satisfaire à la justice divine par une peine temporelle dont l'Eglise peut le dispenser en lui appliquant les mérites de Jésus-Christ. C'est presque la définition de Bossuet. Il nous répugnait aussi de penser que l'archevêque de Mayence eût donné sa confiance à un moine imbécille, à un prêtre ignare, tel que la réforme nous représente Tezel ; cet Albert si soucieux de la gloire des lettres, si passionné pour les progrès intellectuels de sa chère Allemagne, lui qui écrivait à Erasme : « Allons, mon ami, courage,

continuez de travailler à enrichir de vos veilles les lettres sacrées et la divine théologie ; grâce à vous, notre Teutonie va sortir de sa barbarie : c'est un beau triomphe que nous secondons de toutes nos forces.

Tezel ne mit qu'une nuit à réfuter son adversaire. Son travail est calqué sur l'œuvre luthérienne, et divisé en vingt paragraphes ou propositions. La polémique tézélienne n'a rien de vif, et après l'avoir lue, on ne comprend pas le bruit que l'inquisiteur a fait en chaire, car nulle part le lecteur n'est arrêté par ces images de mauvais goût, par ces comparaisons dévergondées, et ce luxe de figures insolentes, dont on disait qu'il semait ses discours. C'est un professeur de théologie, qui n'a pas même besoin d'injures, tant il se sent fort et assuré de son triomphe. Sa péroration seule réveille le lecteur assoupi qui aime à lui voir jeter à son rival le défi de l'eau et du feu.

Luther ne l'accepta pas, il voulait que la querelle se vidât en champ-clos à Wittemberg. Il répondit à Tezel : « Je me moque de tes cris comme des braiements d'un âne : au lieu d'eau, je te conseille du jus de la treille ; et, en place du feu, hume, mon ami, l'odeur de la marmite. Je suis à Wittemberg. Moi, docteur Martin Luther, à tout inquisiteur de la foi, mangeur de fer rouge, et pourfendeur de rochers, fais savoir qu'on trouve ici bonne hospitalité, porte ouverte, table à convenance et soins empressés, grâce à la bienveillance de notre duc et prince, l'électeur de Saxe. »

Tezel ne vint pas au rendez-vous ; il avait raison : la partie n'était pas égale. Le Dominicain, dans sa discussion, n'eût pu se servir ni du jus de la treille, ni de l'odeur de la marmite. Il n'y avait qu'un moine au monde qui put employer de semblables figures.

CHAPITRE V.

LES THÈSES. ECK, EMSER ET PRIERIAS. — 1517.

Ce ne fut pas seulement Hutten, Reuchlin, Eobanus et les lettrés d'Allemagne, qui applaudirent au défi jeté par Luther à l'autorité et à son représentant Tezel; mais les gantelets de fer qui saluèrent en lui l'Arminius qu'ils rêvaient depuis si longtemps; le peuple qui se passionne toujours pour une parole virile; les écoliers qui se voyaient affranchis du joug d'Aristote; les Augustins, par haine du capuchon dominicain; quelques âmes vivant dans l'attente d'un libérateur, et croyant au Messie promis par Clémangis, qui devait réformer non pas la foi catholique, inaltérable de son essence, mais les abus dont l'Eglise « s'était en quelque sorte enivrée. » Erasme a peint cet état des esprits à la venue de Luther. Une réforme était nécessaire; les papes l'avaient dit eux-mêmes : c'était plus qu'un besoin, un désir; c'était une aspiration immense de toute la catholicité. Le sermon de Luther, dans l'église de Wittemberg, fut donc regardé comme le premier souffle de vie et de régénération nouvelle. Nul ne se doutait des voies où le Saxon allait jeter le monde. Dieu seul le savait.

Luther fut effrayé du bruit de sa prédication. Une colère puissante pouvait compromettre son œuvre et l'étouffer avant le temps : c'était celle de l'archevêque de Mayence, prince de la maison de Brandebourg, et électeur de l'empire, dont il

lui importait de se concilier l'affection, ou du moins le silence. Il lui écrivit : sa lettre est d'un moine qui a coutume de baiser, à l'élévation, le pavé de l'église. Elle est humble, soumise, dévoto.

L'archevêque ne répondit pas. Luther écrivit en même temps et à peu près dans les mêmes termes à l'évêque de Braudebourg qui lui recommanda la prudence sur des matières aussi irritantes. — Ce qui prouve bien, disait plus tard Luther, que l'évêque était alors possédé du diable. Une troisième, adressée à son évêque, Jérôme Scultet, fut plus heureuse. Scultet appartenait, par ses études, au parti des humanistes. Il fut effrayé en lisant le sermon manuscrit et les thèses de Luther. Il se hâta donc de lui envoyer un prêtre, homme de science et de foi, porteur d'une lettre où l'évêque donnait de fines louanges à la science du moine, manifestait son mécontentement contre Tezel et demandait à Luther, dans l'intérêt des esprits, d'oublier le passé. « Sa grâce vous conjure, disait l'abbé de Lenin, de ne publier ni votre sermon ni vos thèses qui troubleraient l'église de Wittemberg? » Cette prière émut le cœur de Luther, qui répondit : « Je suis satisfait, j'obéirai ; j'aime mieux obéir que de faire des miracles. »

L'abbé de Lenin prit congé du docteur. Quelques jours après, le sermon paraissait en langue allemande et les thèses étaient affichées à la porte de l'église de Tous les Saints. Véritable prodige, en effet, mais d'hypocrisie et de mensonge. Le jour même que choisissait Luther pour publier ses Positions témoigne assez du bruit qu'il voulait faire.

Il y avait de l'audace chez Luther à venir afficher un programme de révolte sur un des piliers de l'église de Tous les Saints, un jour comme celui du 1^{er} novembre, où le temple ne pouvait contenir la foule qui se répandait au dehors ; où

l'université, les divers couvents de moines et de religieuses, l'électeur Frédéric et sa cour, et les lettrés de la ville, venaient assister à l'office. C'était une vieille coutume universitaire de disputer, la veille de quelque fête, sur une matière dogmatique, afin d'avoir de nombreux auditeurs. Staupitz et les professeurs étaient inquiets depuis qu'ils connaissaient la résolution de Luther; ils auraient bien voulu de la gloire que promettait à leur ordre ce moine à la parole ardente, mais de la gloire sans la colère des puissances. Or, ils n'étaient pas entièrement rassurés sur les dispositions de l'électeur, depuis qu'il avait si hautement manifesté sa désapprobation du sermon contre Tezel. Il paraît que, pour plus d'éclat, Luther avait voulu d'abord écrire ses thèses en allemand; tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il les publierait dans une langue que le vulgaire ne pourrait comprendre : il y consentit.

Donc, le 31 octobre 1517 à midi, le portier du couvent des Augustins affichait, sur les piliers extérieurs de l'église de Tous les Saints, le manifeste de « frère Augustin, docteur en théologie, maître en écriture sainte, contre frère Jean Tezel, de l'ordre des prédicateurs, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Depuis l'appel prophétique du prêtre de Rohême sur son bûcher, jamais parole plus hardie n'avait retenti en Allemagne. Les humanistes, les bourgeois et les nobles, crurent que le cygne de Huss avait paru. Voltaire a dit qu'au moyen-âge « la papauté c'était l'opinion ; » on conçoit donc le bruit que durent faire ces thèses. C'était un duel proposé à la papauté en face du monde entier. Luther, qui savait bien quelles émotions il allait exciter, avait eu soin de se présenter à l'Allemagne, comme un écolier qui veut jouer avec son maître, comme un moine « tout frais sorti de la cuisine du

cloître » qui, sur le banc de l'école, jette tout ce qui lui passe par la tête, bon ou mauvais, et sous forme de doute ; comme un adepte en théologie, épilogueur de mots, qui veut s'amuser, avant tout, et de la colère de ses adversaires, et de leur ignorance. — Sur mon salut, disait plus tard Luther, je ne savais pas plus à cette époque ce que c'était qu'une indulgence qu'aucun de ceux qui venaient me consulter. « C'était un jeu qu'il jouait. » Que s'il perdait la partie, il avait pour excuse son âge, son peu d'expérience dans la matière, et les protestations même qu'il publiait avec ses paradoxes : mais si son adversaire qui représentait Rome était battu, Rome nécessairement succombait. Cette protestation était humble, obséquieuse, et d'un véritable enfant de l'église, « qui ne veut tenir pour vrai que ce qui est appuyé sur l'Écriture sainte, les pères, les décrétales et les canons, et qui cherche à disputer sur ce qu'il y a de douteux ou d'embarassé dans certaines sentences des pères ou décrétales des papes ; toujours soumis à ses supérieurs, mais qui veut profiter de la liberté qu'a tout chrétien d'attaquer les folles imaginations, qui dans saint Thomas, saint Bonaventure, et les autres scolastiques et canonistes, ne reposent pas sur la lettre biblique : suivant ce passage de saint Paul : Epreuvez et choisissez ce qui est bon.

Les propositions allèrent donc remuer l'Allemagne ; « elles marchaient, selon l'expression de Myconius, comme si des anges les eussent portées sur leurs ailes. »

Eck se présenta pour soutenir le principe catholique.

C'était un nom connu dans l'Allemagne savante, que celui d'Eck, docteur en théologie, chancelier à l'université d'Ingolstadt ; homme d'érudition et d'esprit. C'est le témoignage qu'en rendit d'abord Luther en 1518. Deux ans plus tard, ce n'était plus — qu'un valet de Satan, qu'un ennemi insigne du

Christ, qu'un théologastre, et un malheureux sophiste. Eck dépensa beaucoup de travail et de veilles, répandit à pleines mains les textes profanes, les citations des pères; parfuma ses Obélisques d'une odeur d'antiquité, à méprendre même Erasme; obtint pour sa phrase cicéronnienne les éloges des savants; étonna par sa vaste mémoire, et ce fut tout.

Emser, l'aristotélicien de Dresde, voulut s'essayer avec Luther; il obtint deux réponses de son rival, toutes pleines d'insolences contre la papauté. Le Saxon faisait ainsi ses adieux à Rome. — Adieu Rome, ville de scandale! La colère de mon Maître qui est au ciel va se lever sur toi: adieu séjour des dragons, adieu nid des vautours, des hiboux et des chauvesouris, — adieu retraite des fouines, des lutins, des gnomes et des diables!

Sylvestre Prierias (Prierio), dominicain, maître du sacré palais, ne fut guère plus heureux. Elevé à la cour des Médicis, l'ami, le Mécène, le familier des artistes, qui s'y étaient donné rendez vous; homme poli, brillant, il ne porta point dans sa dispute avec Luther la mauvaise humeur de style qu'on est en droit de reprocher aux adversaires du moine augustin. Sa parole fut constamment calme, ornée, parée avec trop de soin peut-être. La forme même qu'il adopta pour répondre à Luther était une heureuse inspiration; c'était le dialogue aux allures franches, à la marche sans gêne, insouciant, divaguant; comédie à deux personnages, où l'adversaire se tait quand on veut, parle comme on l'entend; où le maître a toujours le dernier mot, et où le disciple est sûr d'être battu.

Prierias, qui avait passé ses vieux jours dans cette atmosphère d'adulations que peuples et rois rendaient à Léon X, ne vit que la papauté dans la question agitée par Luther. Vieux débris de la cour des Médicis, où son enfance avait été élevée, il ne put supporter que Luther eût la pensée de toucher aux

rayons de la tiare de Léon X, son bienfaiteur. On voit, en le lisant, qu'il était sous l'empire de la fascination que le pontife exerçait sur toutes les intelligences. Il est certain que son culte pour la papauté va jusqu'à l'adoration. Il ne faut pas lui faire un reproche de son enthousiasme : il y a quelque chose de chevaleresque dans le dévouement de cet homme à cheveux blancs, qui n'a plus que quelques jours de vie, et qui va se commettre, cassé, usé, malade qu'il est, avec une imagination de trente ans.

Erasmus, qui de Bâle épiait les fautes que pouvaient commettre les moines, pour les livrer aux moqueries de ses amis, ne laissa point tomber certaines paroles de Prierias ; il en rit, et fit rire aux dépens du Dominicain. Luther fut moins sérieux, et vit dans le maître du sacré palais un scribe de Satan, qui avait tenu la plume pendant que le maître dictait.

Avec un homme comme Luther, la question grandissait : chaque parole, ou douteuse ou hostile, échappée à l'un de ses adversaires, était pour lui le texte d'une glose nouvelle. C'était une bonne fortune, à ses yeux, qu'un moine ignorant ou passionné : le combat se perpétuait. Ses amis, ses mauvais penchants, son amour du bruit, l'œil de l'Allemagne ouvert sur lui ; tout l'entraînait à disputer : c'était sa joie, sa vie, son destin. Et puis, comme il dit, « les luttes incessantes de la parole secouaient ce corps ou ce corpuscule qui sans elles aurait succombé à d'autres tentations. Chanter au Seigneur, c'est à dire combattre, voilà son lot sur cette terre ».

Mais comme on va vite dans la voie de la révolte ! témoin Luther. D'abord c'est de la colère contre les vendeurs d'indulgences, mais il croit à l'efficacité du remède spirituel et au pouvoir qu'a le chef de l'église de le conférer. Anathème, dit-il, à qui nie la vérité des pardons ! Puis dans un de ces jeux

d'esprit, qu'aimait avec tant de passion l'homme du cloître, il essaie de soumettre cette doctrine touchant la grâce spirituelle à l'examen, prêt, si l'on veut, à jeter aux vents, aux flammes, ce qu'il donne pour de vains caprices d'esprit, des rêves de folle imagination, des bulles de savon. Qui veut argumenter ? mais comme on dispute sur la puissance du Créateur, sans que la majesté divine souffre, dans son repos, de ces vaines criailleries d'enfants : voici Luther. Personne n'étant venu, et voyant que sa parole se répandait au loin, il se résout à imprimer sa thèse, qui bientôt s'étend, s'élargit et devient un chaos de doutes : — doutes sur l'efficacité des indulgences, — doutes sur le mérite des bonnes œuvres, — doutes sur la puissance du prêtre dans le sacrement de pénitence, — doutes sur la justification du pécheur. En vain prétend-il qu'il dispute et qu'il n'affirme pas ; ce jeu hardi devait troubler les consciences. L'Allemagne religieuse s'émut, en effet. Elle s'émut bien plus vivement quand Luther eut imaginé de traduire ses propositions en langue vulgaire. Dans quel dessein, s'il était, comme il le dit, aussi affligé de tout le bruit que son nom faisait ? Pourquoi transporter au milieu du peuple des débats qui devaient s'agiter tout au plus dans l'intérieur d'un cloître ? Le motif qu'il allègue est singulier. — C'est bien malgré lui qu'il donne ainsi au monde ce spectacle, pauvre enfant sans intelligence ; mais il aime mieux qu'on le traite de fou que d'exposer le salut des âmes. Et puis, il ne fait que proposer : Alors pourquoi s'adresse-t-il au peuple ? pourquoi a-t-il abandonné l'usage de la langue latine ? S'il ne dogmatise pas, pourquoi donc accuser d'astuce, d'ignorance et de blasphème, tous ceux qui ne croient point en lui ? si parmi ces questions frivoles, légères, ineptes, il en est de vraies, d'autres de douteuses et beaucoup d'obscures dont il faut déférer la solution au souverain arbitre de l'église ; pourquoi de-

mander qu'on détruise les canons, les décrétales, la théologie, la philosophie, la logique, c'est à dire l'église elle-même?

Soit que Luther s'effrayât des tempêtes qu'il préparait à l'Allemagne, que cet accord des voix catholiques à condamner ses propositions l'étonnât, ou que les prodiges de sa doctrine troublassent son ame; un moment il recula devant l'œuvre commencée, et la lettre qu'il écrivit à l'évêque de Brandebourg témoigne de toutes ses anxiétés. Cette lettre, trop affectueuse pour être sincère, resta sans réponse. On fut contristé du silence de l'évêque ; on aimait à se persuader que des paroles d'amour pouvaient arrêter Luther sur le bord de l'abîme. La grande plaie du frère augustin, c'était l'orgueil. Il ne put pardonner au prélat. On dit que Scultet, persuadé que la voix du moine ne trouverait pas d'échos, dormit tranquille au milieu de ses ouailles. Sleidan, Burnet et tous les écrivains réformés se sont trop hâtés de condamner cet évêque qui mourut en gardant le secret de son silence. Il est facile à deviner.

Scultet, mélange de finesse italienne et de bon sens allemand, ne pouvait être la dupe de Luther, il le connaissait depuis l'ambassade de l'abbé de Lenin. Que vouliez-vous qu'il dit charitablement à un prêtre qui, dans sa réponse à l'Epitome de Prierias, appelle Rome Babylone empourprée, et synagogue de Satan? Pouvait-il embrasser au front une tête folle qui conseillait aux empereurs, aux rois, aux princes de la terre, de « revêtir leur armure et de chasser, non pas avec des édits, mais à l'aide du fer, les Romanistes pensant comme Prierias; et qui voulait qu'on se lavât les mains dans le sang des cardinaux, des papes, comme on met au gibet un voleur, à la potence un meurtrier, au feu un hérétique? »

Scultet n'était pas seulement prêtre, il était prophète.

CHAPITRE VI.

LUTHER CITÉ A ROME. — 1518.

« Maintenant donc, vivons en paix, la hache ne frappe plus l'arbre au pied, elle ne fait qu'en émonder les branches: » Léon X avait raison. Jamais à aucune époque du christianisme la tiare n'avait brillé de tant de splendeur : toutes les couronnes s'effaçaient devant elle. Le pape était véritablement le monarque universel : rois, princes, grands du monde, peuple, c'était à qui briguerait un de ses regards : on le chantait dans tous les idiomes, et ses images étaient dans les palais comme dans les chaumières. C'est que le nom de Léon X réveillait à la fois toutes les idées d'art, de poésie et de gloire.

Après un long règne, il se reposait enfin dans cette Rome qui éclipsait les cités anciennes et modernes. C'est au sein de ces hommages universels que Léon apprit qu'un moine, qui avait nom Luther, troublait dans un coin de sa cellule la paix de l'Allemagne. Les thèses de Martin, imprimées par Froben de Bâle, avaient traversé les Alpes, et commençaient à se répandre à Rome et à Venise. Léon ne fut point effrayé, car il ne connaissait ni l'humeur ni le génie du Saxon. Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, étaient à ses yeux des leçons données aux novateurs tentés de les imiter, et les troubles venus à leur suite, un grand enseignement pour les peuples

qui voudraient remuer. Le passé n'était pas encore assez loin pour qu'il fût oublié ; et d'ailleurs dans la vie religieuse d'une nation, rarement deux révolutions s'essaient dans le même siècle. Ce qui devait le rassurer, c'est la lettre même que venait de lui adresser Luther.

Tout colère du nom d'hérétique que lui donnaient ses ennemis, et qui retentissait à ses oreilles « comme le bruit des cymbales, » Luther avait pris le parti d'en appeler au pape. Jamais paroles plus humbles, mais d'une humilité plus apprêtée ; rien dans sa lettre d'inspiré, de spontané : tout y respire l'étude, tout y sent la gêne, le travail de tête. Prierias même aurait à peine osé dire au pape : « Vivifiez, tuez, appelez, rappelez, approuvez, réprouvez ; votre voix est la voix du Christ qui repose en vous, qui parle par votre bouche. Si je mérite la mort, je mourrai avec joie. »

Au moment même où Luther protestait si humblement de son dévouement et de sa soumission au pape, il attachait à un livre ascétique : « Sur la mort d'Adam et la résurrection du Christ dans l'homme, » une préface où il parlait insolemment du pouvoir des clefs. Loïn de se taire, comme il l'a promis en attendant la décision du pape, il répand sa doctrine, l'enseigne publiquement au peuple, monte en chaire, soumet au doute la vertu de l'excommunication, et se rit en face de l'autel de l'ignorance et de la tyrannie des colporteurs des foudres spirituelles. Il déchirait ainsi page à page le catéchisme de son église.

Cependant à Rome on était incertain sur le parti à prendre avec Luther. Quelques cardinaux voulaient qu'on en finit par le feu. C'était, assurent les écrivains protestants, le conseil de Jacobus Hochstraet de Cologne. D'autres, en repoussant ces voies de rigueur, demandaient que le pape le déclarât hérétique, sans citation et sans procès ; mais les plus éclairés,

ceux qui connaissaient l'Allemagne, opinaient pour qu'on l'appelât à Rome, qu'on lui donnât des juges, et qu'on ne le condamnât qu'après l'avoir entendu. Léon X se laissait aller à sa nature amoureuse du repos. Comment punir un homme dont l'Allemagne savante s'enorgueillissait, « ce frate Martino, disait-il, doué d'un si beau génie, et qu'on ne haïssait que par jalousie de couvent? » Il aima mieux tenter une réconciliation. Jérôme Staupitz exerçait une grande influence sur Luther. Il lui écrivit; c'était le vicaire général de l'ordre des dominicains, en qui Luther révérait une piété sans faste, des mœurs d'une évangélique pureté, des lumières étendues. Il est probable que, pour plaire à Léon X, il essaya des conseils timides. Luther ne l'écouta pas, et continua de prêcher.

Il commençait à avoir des disciples. C'étaient quelques frères du couvent des Augustins, tout fiers de la gloire de Luther; des princes à qui pesait le joug fiscal de la chancellerie romaine; des écoliers que sa parole avait conquis; de pauvres ouvriers mineurs qui croyaient en lui comme à un prophète. Parmi ses apôtres les plus fervents, on citait alors Carlstadt et Mélanchthon.

Des princes, des électeurs, des nobles, des chevaliers encourageaient, tantôt ouvertement, tantôt en silence, les entreprises de Luther. Ni les uns ni les autres ne prévoyaient l'avenir, ne devinaient comment finirait la lutte. Nul n'avait examiné la question religieuse. Si elle se fût présentée à eux sans chances de bénéfices à venir, sans espoir de gain, comme pure spéculation théologique, ils l'auraient résolue contre Luther, et se seraient constitués en juges souverains de la conscience populaire : mais l'intérêt dominait la querelle. Les vendeurs d'indulgences, qui se répandaient dans les hameaux, recueillaient partout d'abondantes aumônes.

Quand les princes envoyaient percevoir les impôts, les portes se fermaient, et souvent on usait de violence contre les collecteurs... Obligés de représenter, ils avaient à leur solde de nombreux courtisans, des chevaux, des meutes, des valets. La sécularisation des couvents, inévitable si Luther triomphait, était un appât pour la cupidité de ces hommes de table, de chasse, mais de peu de foi en général. Tant d'abus s'étaient glissés dans le trafic des indulgences, qu'en se déclarant pour le prêtre de Wittemberg, ils avaient l'air de servir les intérêts de la religion.

Maximilien, l'empereur, ne ressemblait pas à ces princes; refroidi par l'âge, il voulait mourir en paix. Il fut le premier à dénoncer au pape les troubles qui menaçaient l'Allemagne.

Le pape, avant d'avoir reçu la lettre de l'empereur, s'était décidé à intervenir. Il chargea donc l'évêque d'Ascoli de sommer le moine de se rendre, dans soixante jours, à Rome, pour y répondre sur ses doctrines. L'évêque obéit. Luther continuait de prêcher et d'écrire. Alors Léon X ordonne à son légat à la cour de Maximilien, le cardinal Caetano, de mander Luther, en provoquant, au besoin, l'assistance de l'empereur, des princes de l'empire, des universités, et de l'enfermer jusqu'à ce que de nouveaux ordres lui enjoignent de l'envoyer à Rome. « Si Luther se repent, disait le pape, pardonnez-lui; s'il s'opiniâtre, interdisez-le. »

Luther ne manifesta ni dépit ni colère, en recevant le bref. On avait répandu le bruit, en Allemagne, qu'il n'arriverait pas à Rome sain et sauf. On devait lui dresser des embûches sur la route, et le noyer, ou « le rebaptiser, » comme il dit en riant. Ces bruits étaient sans fondement.

« Mon âme est sans angoisse, écrit-il à Wenceslas Linck; que peut-on me faire à moi, pauvre malade, tout usé, tout

détrir? S'ils m'ôtent la vie, c'est deux heures, une seule heure peut-être d'existence qu'ils m'enlèveront. Chantons avec Reuchlin : Qui est pauvre n'a rien à craindre, rien à perdre. »

Cependant ses amis intervinrent. Résolu d'abord d'aller à Rome, Luther hésite ; il cherche et trouve, pour refuser d'obéir à la citation, un misérable subterfuge, indigne d'une âme telle que la sienne : c'était d'écrire à l'électeur de Saxe, Frédéric, et de lui demander un sauf conduit qu'il refuserait ; « et alors, disait Luther, voilà une bonne excuse pour ne pas comparaître. »

Le rouge lui vint bientôt à la figure : il eut honte de son expédient, et résolut de désobéir, et de ne reculer ni devant les dangers, dont ses amis essayaient de lui faire peur, ni devant les monaces d'excommunication du Saint-Siège. Il écrivait :

« D'excommunication humaine, je n'en crains qu'une seule, c'est la vôtre.... Il y a trop longtemps aussi que ces Romanistes se moquent de nous, nous calomnient et nous traitent comme des niais... Toute leur étude, à eux, est que le règne du Christ ne soit pas le règne de la vérité ; que la vérité ne règne pas, qu'elle soit étouffée, emprisonnée, bâillonnée dans son propre empire... J'en veux être de cet empire, sinon par une vie sans reproche, du moins par un cœur et une bouche purs de tout mensonge... Le peuple soupire après la voix du Christ, son pasteur... Je suis sur les épines de tous côtés. Mais le Christ vit ; il régnait hier, il régnera aujourd'hui et dans tous les siècles. J'ai enseigné la vérité : ma conscience me le dit ; mais la vérité, sortie de ma bouche, est odieuse. C'est le ventre de Rébecca ; il faut que ses enfants y soient froissés, même au péril de la mère. »

La pensée que ses ennemis pouvaient regarder son refus

de comparaitre à Rome comme une faiblesse de caractère, peut-être même comme l'aveu qu'il n'osait rendre compte de sa foi, tourmentait Luther ; il ne persista pas longtemps dans son projet de désobéissance. On le vit même, au dehors, étaler dans ses paroles un grand respect pour Léon X et une entière soumission au bref. Il s'abstint un moment de prêcher. La multitude fut trompée. Pour colorer son refus de comparaitre à Rome, il prétexta la longueur du voyage, l'inclemence de la saison, les dangers de la route, son état d'affaissement et les longs travaux qui avaient usé son corps. « Il était prêt à confesser sa foi devant des juges de capacité à Wittemberg, à Augsbourg, ou dans quelque ville d'Allemagne qu'on voudrait lui désigner. »

Ses sollicitations furent vaines : celles de ses amis ne furent pas plus heureuses. Les jours s'écoulaient, et le terme assigné par Léon X approchait. On pouvait craindre que Luther ne fût condamné sans être entendu.

C'est alors que l'université de Wittemberg écrivit au pape pour appuyer la demande de Luther. Les motifs qu'elle alléguait pour le dispenser de se rendre à Rome étaient à peu près les mêmes qu'il avait inutilement fait valoir.

L'électeur lui-même, Frédéric, écrivit au nonce Caietano, pour le prier d'obtenir du pape que Luther fût dispensé d'aller à Rome, et qu'il rendit compte de ses doctrines à Augsbourg.

Caietano, légat à la diète Impériale, avait toute la confiance de Léon ; il ne lui fut pas difficile de réussir. Le pape consentit à ce que Luther comparût devant le cardinal à Augsbourg.

Cette concession de la cour de Rome étonna Luther et ses partisans. Ils s'attendaient que Léon serait inflexible. L'obstination eût avancé les affaires de la réforme. Quelques-uns des amis du moine, Hutten par exemple, dissimulèrent mal

leur dépit. Ils croyaient que Luther serait obligé d'aller à Rome, et ils célébraient d'avance son dévouement, rêvaient des périls et arrangeaient un drame qui finissait à la manière de celui de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Ils connaissaient mal les Médicis.

Ce juge, dont le pape avait fait choix, était un homme éclairé, un exégète habile, un savant théologien, un courtisan de mœurs élégantes, ennemi de toute violence.

CHAPITRE VII.

LUTHER DEVANT CAIETANO. — 1518.

Luther se mit en route, à pied, sans un pfenning dans sa poche, et couvert d'un froc si usé qu'il fut obligé d'en emprunter un à Wenceslas Linck, en passant à Nuremberg. Des grands, des seigneurs, des ouvriers surtout, l'attendaient aux portes de la ville. En l'apercevant, ils crièrent : « Vive Luther ! »

« Vive le Christ, et sa parole ! » reprit le Saxon. Quelques-uns se détachèrent de la foule et vinrent s'incliner devant le prêtre.

— Courage ! maître, disaient-ils, que Dieu vous soit en aide !

— *Amen* ! répondit Luther.

Ses amis l'accompagnèrent jusqu'à quelques lieues au delà

de Wittemberg. On se sépara, après un nouvel échange de caresses et de douces paroles.

— *In manus tuas, Domine, commendo animam meam*, dit Luther.

« Amen, répondirent en chœur ses disciples.

Luther se mit gaiement en chemin. Souvent il fut sur le point de regarder en arrière et de s'arrêter, tant étaient vjolentes ses souffrances d'estomac : mais son cœur était plus fort que le mal. Il continua sa route, acceptant l'hospitalité qu'on lui offrait quand il ne pouvait pas loger dans quelque couvent.

Après une longue marche il aperçut les clochers d'Augsbourg et pleura de joie. Une grande foule s'était rassemblée aux portes de la ville pour voir le docteur dont le nom était populaire. Les poètes à l'instar de Hans Sachs qu'on appelait *chanteurs*, pour la plupart cordonniers, charrons, chapeliers de leur métier, le regardaient avec orgueil ; ses amis l'attendaient. Le docteur Conrad Peutinger le mena chez lui où était préparé un souper frugal. C'était le vendredi 8 octobre.

Le troisième jour ses amis lui remirent le sauf-conduit impérial qu'ils attendaient avec tant d'impatience.

Il écrivit alors au légat qu'il était prêt à paraître devant lui. Caietano lui avait déjà envoyé un prêtre pour le presser de se rétracter. Il n'avait pas voulu l'écouter.

Le lendemain Luther fit sa prière accoutumée, lut quelques versets des psaumes, son livre de prédilection, et se présenta chez le légat. Ses amis l'accompagnèrent : quelques groupes de peuple rassemblés sur les degrés du palais l'accueillirent affectueusement. Le légat parut, vint au devant du moine qu'il embrassa. Luther se jeta aux pieds du cardinal : « Pardonnons, monseigneur, disait-il, si quelques paroles imprudentes me sont échappées ; je proteste que je suis prêt à les désavouer, si vous me montrez qu'elles sont coupables. »

Caietano le releva. » Frère, lui dit-il, mon intention n'est pas de disputer ; je vous demande, par ordre de Sa Sainteté , de rétracter vos erreurs, et de vous abstenir de rien enseigner désormais qui puisse troubler la paix de l'église. »

« Mon père, dit Luther, montrez en quoi j'ai péché.

— Encore une fois, mon fils, reprit Caietano, je ne viens pas ici pour disputer avec vous comme dans une école. Je ne suis point votre juge, je suis envoyé par notre père commun, à qui vous écriviez il n'y a pas longtemps : — Approuvez, condamnez, appelez, rappelez, je suis prêt à écouter votre voix comme la voix de Dieu.... — Rétractez-vous donc, car telle est sa volonté.

— Me rétracter ! dit Luther ; mais quelle erreur ai-je enseignée ?

Le cardinal lui cita deux propositions.... La première : « que les mérites de Jésus-Christ ne sont pas les trésors des indulgences... La seconde, que pour être justifié la foi seule suffit. » Et il lui rappela la bulle de Clément VI sur les indulgences, *Extravagans, in sexto decretalium*, et l'enseignement universel de l'Eglise sur la nécessité de la foi associée aux œuvres.

Luther se mit à citer les articles principaux de l'Extravagante, avec une netteté de paroles et une assurance de mémoire qui étonna le cardinal.... « Je la connais cette bulle, ajouta-t-il, cette bulle, œuvre tout humaine du reste, et où l'esprit et la lettre des Ecritures sont étrangement torturés. »

Le cardinal haussait la voix : « Voici saint Thomas, voici l'Extravagante. » Luther impatienté se mit à crier plus fort : Si votre Extravagante enseigne que les mérites de Jésus-Christ sont les trésors des indulgences, je me rétracte.

— Mais voyez donc, dit le cardinal avec un rire fou : *Christus sua passione acquisivit.*

— Pesez bien cette expression, révérend père, *acquisivit*. Si le Christ a acquis des mérites, les mérites ne sont pas un trésor. »

Le cardinal sourit de dépit, et l'interrompit en répétant : « Vous rétractez-vous, oui ou non ? »

L'entretien, repris, interrompu, tantôt froid et calme, tantôt agité et véhément, se traînant en longues citations, dura ainsi pendant plusieurs heures ; lorsque le légat se ressouvint de la parole qu'il avait donnée de ne pas disputer, et la rappela en riant à Luther.

« Donc, ajouta-t-il, finissons... Vous rétractez-vous, oui ou non ? »

Luther demanda trois jours pour répondre. On se sépara.

Il n'attendit pas le troisième jour. Le lendemain il vint accompagné de quatre sénateurs, de témoins nombreux, et d'un notaire, et remit au nonce une protestation en forme, où il déclarait « qu'il n'avait jamais eu l'intention de rien enseigner qui pût offenser les doctrines catholiques, les divines Ecritures, l'autorité des saints pères, les décrets des papes. Que du reste, s'il avait erré, homme faible qu'il était, il offrait de soumettre ses écrits au jugement du saint père, des universités de Bâle, de Fribourg, de Louvain et de Paris surtout, la mère et la patronne des bonnes études. »

Caletano se mit à lui rappeler les paroles de la veille.

« Hier, répondit Luther, nous avons fait trop longtemps métier de gladiateurs : c'est assez de paroles humaines, l'Ecriture-Sainte peut seule nous mettre d'accord. »

— *Non digladius sum*, reprit le cardinal en jouant sur le mot échappé à Luther. Il ne s'agit pas de disputer... Je suis venu pour recevoir votre rétractation et vous réconcilier avec l'Eglise. »

Le moine resta muet, comme s'il se fût repenti intérieurement de l'expression dont il s'était servi.

Alors Staupitz, qui était à l'écart, s'approcha du cardinal, et demanda que Luther pût se défendre par écrit...

« Et devant témoins, reprit le docteur. »

Le cardinal fit un signe de tête négatif.

« Oui, continua Staupitz, devant quelques témoins. »

Le cardinal hésitait... « Eh bien, j'y consens, dit-il ; allez, je vous entendrai, mais encore une fois, n'oubliez pas que je ne fais pas l'office de juge. »

Luther passa la nuit à préparer sa défense. C'était une thèse, le programme plutôt que la justification de ses doctrines.

Au moment même où il écrivait cette défense « qui devait confondre Caietano » il préparait son appel au pape : car à aucun prix il ne voulait « se rétracter même d'une syllabe. »

Il présenta le lendemain sa lettre au nonce : Caietano la parcourut. « Mais c'est une apologie, dit-il aux premières lignes, et non une discussion... Voyez, reprit-il en montrant du doigt le passage de Panormitan, voilà qui est monstrueux ! et vous voudriez que je misse sous les yeux de Sa Sainteté de si odieuses paroles, après toutes les assurances que vous lui avez données de votre obéissance filiale ! »

Il continua de lire, jetant par intervalle des regards de courroux sur Luther, haussant les épaules ou faisant craquer ses doigts à la manière italienne.

« Mais, reprit Luther en colère, et cessant de s'adresser directement au légat, qu'on lise donc ! je n'affirme rien... je m'en rapporte au témoignage de Léon X. »

— Frère, frère, vous étiez hier si doux, et aujourd'hui comme vous vous emportez, dit Caietano ! En vérité Sa Sainteté vous a jugé, vous et vos doctrines... Voyons, reprit-il en se rapprochant et prenant la main du moine, il est encore

temps : comme vous le dites, je suis prêt à intercéder pour vous auprès de notre père commun ; mais qu'une vaine gloire, que de mauvais conseils, qu'une obstination aveugle, ne vous retiennent pas : rétractez-vous ! »

Luther garda le silence.

— Eh bien, ajouta Caietano, ne revenez plus... tout est fini entre nous.

Luther s'inclina et s'éloigna.

Mais ce soir même, après le souper, Caietano manda Staupitz et Wenceslas Linck ; il eut avec eux un long entretien, et les chargea d'essayer sur l'esprit de Luther quelques paroles plus efficaces que les siennes. Il les pressa si vivement au nom de Léon X, de la paix publique, du repos de la Saxe, qu'ils lui promirent d'aller sur le champ trouver Luther. Ils tinrent parole.

Luther fut ému jusqu'aux larmes de cette mission de charité, et il écrivit au nonce une lettre pleine de sentiments affectueux, dont nous ne citons que des fragments.

« ... Je l'avoue maintenant. Oui, j'ai été violent, hostile, insolent envers le nom du pape. Poussé à tous ces emportements, j'aurais dû traiter avec plus de révérence une matière si grave, et, en répondant à un fou, éviter de lui ressembler. Je suis affecté, repentant ; je vous demande pardon ; je dirai mon repentir à qui voudra m'entendre. Désormais je vous promets, mon père, de parler et d'agir tout autrement ; Dieu m'aidera. Je ne dirai plus rien des indulgences, pourvu que vous imposiez silence à tous ceux qui m'ont jeté dans cette tragédie.

« Quant à la rétractation, mon révérend et doux père, que vous et notre vicaire demandez avec tant d'insistance, ma conscience ne me permet en aucune manière de la donner, et rien au monde, ni des ordres, ni des conseils, ni la

voix de l'amitié, ne pourrait me faire parler ou agir contre ma conscience. Il reste une voix à entendre, qui vaut toutes les autres, c'est celle de l'épouse, qui n'est que la voix même de l'époux.

« Je vous supplie donc en toute humilité de porter cette affaire sous les yeux de notre saint-père le pape Léon X, afin que l'Eglise prononce sur ce qu'il faut croire ou rejeter. »

Que restait-il à faire à Caietano, qui avait épuisé, quand le témoignage de Luther ne suffirait pas pour l'attester, les exhortations bienveillantes, les paroles de paix, les conseils de la prudence et de l'amitié? Il se flattait encore d'un rapprochement, quand l'appel de Luther au pape, affiché sur les murs de la cathédrale et du couvent des carmélites, fit évanouir toutes ses espérances : l'illusion n'était plus permise.

Luther s'était hâté de quitter Augsbourg. Staupitz avait fait préparer un cheval, et donné à son ami pour guide un paysan qui connaissait les chemins.

Le docteur écrivait :

« En vérité, c'est à peine si je puis croire que quelque chose d'aussi monstrueux vienne d'un pape, et surtout de Léon X. Quelque soit le polisson qui, sous le nom de Léon X, essaie ainsi de me faire peur avec son décret, qu'il sache que je comprends la plaisanterie; s'il vient réellement de la chancellerie, je leur apprendrai leurs superbissimes iniquités et leur iniquissime ignorance. Les romanistes commencent à trembler et à mettre peu de confiance en leurs œuvres. »

Il n'est pas possible de croire que Luther eût lu le bref du pape; car rien, dans ce bref, n'explique ou n'excuse ses emportements contre Léon X. Le nom du moine n'y est pas même prononcé. .

Le pape aurait pu excommunier Luther. Il préféra, ainsi que le remarque l'historien anglican Roscoe, mettre à l'épreuve

la sincérité du docteur. Chef visible de l'Eglise, image vivante du fils de Dieu sur la terre, Léon venait, au nom de la toute-puissance du Christ, dire à un prêtre : « Voilà l'enseignement de l'Eglise, crois et obéis, ou tu seras retranché de la communion des apôtres. C'est un dogme de foi que l'efficacité des indulgences. Ta raison le repousse, tu n'es plus mon fils ; tu n'es plus un anneau de cette grande chaîne qui te liait aux disciples de Jésus ; tu n'es plus une goutte d'eau de cet océan catholique qui ne se desséchera qu'à la fin des siècles : je te renie au nom du Christ, comme ont été reniés Jean Huss, Wiclef, et tous ceux qui, ainsi que toi, ont voulu marcher dans leur sagesse, au lieu de suivre cette lumière qui éclairera tout enfant docile jusqu'à l'expiration des temps.

CHAPITRE VIII.

LE PEUPLE ALLEMAND. MILTITZ. 1518. — 1519.

L'appel au futur concile parut : Luther l'avait préparé de longue main. Comme Abraham il est tout prêt à aller où le guidera la voix de Dieu, affrontant la malédiction de Rome « le siège de l'Antechrist. » Il eût attendu, s'il faut l'en croire, de connaître l'opinion du souverain pontife avant de livrer son appel à l'impression ; mais son libraire, bonhomme comme il le représente, entendant à merveille ses intérêts,

au lieu de déposer l'édition tout entière chez l'auteur, ainsi qu'il en était convenu, mit en vente le pamphlet, dont tous les exemplaires furent enlevés en quelques semaines.

Dans cet appel, Luther qui prévoit que Rome doit le condamner, élève, pour la première fois des doutes sur l'infaillibilité du pape, qu'il n'a point encore ouvertement niée.

Comme s'il eût voulu connaître l'effet qu'allait produire en Allemagne son invocation au futur concile, formulée en termes pleins d'arrogance, et sa leçon donnée à Léon X sur la fragilité humaine, Luther rentre un moment dans sa cellule, ferme ses cahiers de théologie et semble écouter ce qui se dit autour de lui. Un moment cette pauvre Allemagne respire. Qui eût alors parcouru la Saxe, le Wittemberg, la Thuringe, les eût trouvés plus calmes. Mais au fond de la solitude où Luther s'était réfugié, son repos était à chaque moment interrompu. A toute heure du jour la cloche du couvent venait réveiller le cénobite d'un sommeil qu'il aurait voulu goûter plus longtemps. C'était tantôt un pèlerin de naissance qui frappait pour voir et écouter le frère Martin; tantôt des théologiens qui l'interrogeaient sur saint Thomas, dont le nom seul lui fait mal et qu'il voudrait chasser des écoles, pour lui substituer Ovide et ses Métamorphoses; tantôt une docte consultation sur la guerre des Turcs et le culte rendu aux saints qu'on lui demande par écrit. Une autre fois c'est Hutten qui l'encourage : « Allons, frère, tout va bien; sus, sus, guerre aux moines! » ou Erasme qui le félicite sur ses commentaires des psaumes. Luther est un véritable père de l'Eglise, qui de son oratoire rend des décisions, et dont la parole est écoutée comme celle d'un pape. Il suffit à tous. Les heures mêmes du sommeil il les emploie à répondre à ses amis. Il blâme ouvertement une croisade contre les Turcs : « A quoi bon ces guerres toutes charnelles? c'est une guerre

intellectuelle contre nous-mêmes qu'il faut entreprendre. Ah ! quand Rome laisse si loin la tyrannie des Turcs, et qu'elle s'élève par tant d'abominations contre le Christ ; que le clergé se noie dans une mer d'avarice, d'ambition, de luxure ; que la face de l'Eglise est si piteuse ; il n'y a plus d'espérance d'une bonne guerre, d'une heureuse victoire. Dieu combat aujourd'hui contre nous : il faut le vaincre par nos larmes, nos prières, la sainteté de nos mœurs, la pureté de notre foi. » Sa doctrine sur le culte des saints est encore toute catholique. Il ne veut pas qu'on taxe de superstition l'invocation aux bienheureux, les prières qu'on leur adresse, même pour les besoins corporels, comme font quelques hérétiques de la Bohême. « Les saints sont des avocats auprès de Dieu ; seulement il faut se garder de ne les invoquer que pour guérir les infirmités de la chair. »

Luther n'oubliait pas sa promesse. Il écrivit au pape le 3 mars. — Chaque date est une sentence :

« Très saint père, la nécessité me contraint de nouveau, moi lie des hommes et poussière de terre, à m'adresser à une aussi grande majesté que la vôtre. Que votre sainteté daigne prêter une oreille miséricordieuse à une pauvre petite brebis, et écouter mes bêlements...

« Charles de Miltitz, le chancelier privé de votre sainteté, cet homme de probité, m'a accusé en votre nom, auprès de l'illustre prince Frédéric, de présomption, d'irrévérence envers l'Eglise romaine, et votre sainteté en demande satisfaction. J'ai été contristé d'être assez malheureux pour qu'on me soupçonnât d'irrévérence envers la colonne de l'Eglise, moi qui n'ai en vue que d'en défendre l'honneur...

« Que faire, très saint père ? Les conseils me manquent. Je ne puis m'exposer à votre colère : comment y échapper ? je ne le sais. Me rétracter ? Si la rétractation qu'on me de-

mande est possible, je suis prêt. Grâce à mes adversaires, à leurs résistances et à leurs hostilités, mes écrits se sont répandus beaucoup plus que je ne m'y attendais. Mes doctrines ont pénétré trop profondément dans les cœurs, pour qu'il soit possible d'en effacer les traces. L'Allemagne fleurit aujourd'hui en hommes de génie, d'érudition, de jugement. Si je veux honorer l'Eglise romaine, c'est de ne rien révoquer. Une rétractation ne ferait que la souiller et la livrer aux accusations des peuples.

« Ah ! très saint père, devant Dieu et la création, j'affirme que je n'ai jamais eu la pensée d'affaiblir ou d'ébranler l'autorité du saint siège. Je confesse que la puissance de l'Eglise romaine est au-dessus de tout ; ni au ciel, ni sur la terre, il n'est rien au-dessus d'elle, Jésus excepté. Que votre sainteté n'ajoute aucune foi à ceux qui parlent autrement de Luther. »

Léon X voulait la paix dans son Eglise d'Allemagne : c'était le vœu de son cœur, son œuvre de prédilection, le plus beau joyau de sa tiare. Nous en avons un témoignage dans l'envoi du cardinal Caietano, qui avait échoué malheureusement devant l'inflexible volonté de Luther. Le pape s'obstinait : cette fois il avait jeté les yeux sur un négociateur d'un esprit moins orné que Caietano : c'était un allemand, un noble saxon, d'une douceur de caractère que quelques historiens catholiques ont taxée de mollesse. Miltitz ne voulait pas non plus disputer. Le silence qu'il allait demander à Luther, il l'imposait aux prédicateurs d'indulgences. Il écrivit à Frédéric de Saxe le but de sa mission, en l'exhortant à le seconder de tout son pouvoir, à suivre l'exemple de ses ancêtres, et à ne rien faire qui fût indigne de leur mémoire. En même temps il faisait remettre à Georges Spalatin une lettre autographe où Léon X le priait de ramener Luther à l'obéissance.

Miltitz avait demandé une entrevue au docteur : elle eut lieu à Altenburg, à la manière des vieux Germains, à table. Point d'amères paroles, de plaintes, point de menaces de part ni d'autre ; on se fêta comme de bons convives, on s'embrassa, et Miltitz pleura de joie. Luther promit de vivre désormais en paix et d'écrire au pape. Il protesta de son amour et de son respect pour Léon X, de sa foi humble et soumise, et s'engagea à choisir pour juge de ses écrits l'archevêque de Salzbourg. Miltitz de son côté jura d'imposer silence aux adversaires du moine, et surtout à Tezel, auquel il écrivit, suivant Seckendorf, une lettre pleine de reproches amers. Le malheureux dominicain ne pouvant supporter la colère du légat, tomba malade et se mit au lit. Luther eut pitié de Tezel auquel il adressa quelques paroles de consolations. Elles arrivèrent trop tard : le moine mourut victime des calomnies de son ennemi, sans avoir pu se justifier, sans qu'il lui fût permis de réfuter publiquement ce que les augustins avaient répandu en Allemagne sur ses blasphèmes contre la vierge.

Miltitz s'était imaginé ramener Luther à force d'adulations. Il lui disait, s'il faut en croire les écrivains réformés, qu'il entraînerait à lui le monde, et l'enlèverait au pape ; que de Rome à Altenburg à peine s'il y avait encore deux ou trois « papistes. »

Tous deux vinrent de compagnie, suivis d'une cavalcade nombreuse, à Liebenwerda, où ils menèrent vie joyeuse, mangeant et buvant du soir au matin, parlant, dit-on, fort peu de Dieu, mais beaucoup de bonne chère et de vin. On se sépara bons amis : Miltitz était content et riait de Caletano. Jamais diplomate n'avait été aussi complètement joué.

A peine les conférences étaient-elles terminées, que Luther écrivit à l'électeur Frédéric :

« Mon cher et honoré seigneur, j'ai vu Charles de Miltitz, et voici ce dont nous sommes convenus : 1^o Que je cesserai

de prêcher et vivrai en repos, pourvu, bien entendu, que mes adversaires en fassent autant; 2^o que j'écirai à sa sainteté que je n'ai jamais été qu'un enfant docile, et que je suis attristé que mes dernières prédications aient pu soulever tant d'injustes préventions et de haines contre l'Eglise de Rome; 3^o que j'inviterai le peuple à persévérer dans son obéissance au saint siège, et à interpréter mes œuvres, non comme hostiles, mais comme pleines de respect envers la papauté; 4^o que je prendrai pour juge de ma foi et de mes écrits le docte archevêque de Salzburg. Que si votre seigneurie trouve que cela ne suffit pas, je suis tout prêt, pour l'amour de notre Seigneur, à faire ce qu'il vous plaira. »

Miltitz n'eût pas dicté une autre lettre à Luther. Comment n'eût-il pas été joyeux? Pouvait-il supposer qu'il était la dupe du moine; que la soutane de bure cachait sous ses plis plus de finesse, d'astuce et de rouerie qu'il n'en pouvait entrer sous la robe d'un diplomate; que l'hôte d'une cour où les lèvres ne disaient pas toujours ce que pensait le cœur, était joué par un petit frère allemand? Et Léon X, comme il dut être trompé par cette phraséologie caressante, obséquieuse, qui baise la terre et rampe en serpent; par ces flots d'encens qui s'exhalent de chaque période; par ce parfum de louanges qui semble si pur; par ces hyperboles latines, qui, pour être reproduites dans leur candeur native, défieraient la langue la plus riche en images!

Le voilà tel qu'il se montre à l'envoyé du pape, comme il veut qu'on le juge à la cour de l'électeur de Saxe, son protecteur. C'est Luther se posant en public, devant ses juges, en face de l'Allemagne. Mais attendez, le rôle change; il va se dépouiller de sa toison de brebis pour revêtir une peau de couleuvre; et au lieu de bêlements plaintifs, il reprendra cette voix de tonnerre que nous lui connaissons. Le voici en tête à

tête avec ses amis d'enfance, Spalatin, Egranus, Staupitz ; sans témoins, sans mystère. Écoutons :

Vouléz-vous savoir ce qu'est ce Miltitz, cet *honestus hic* vir de la lettre à Léon X, du 3 mars ? « Un trompeur, un menteur, qui l'a quitté lui donnant un baiser, baiser de Judas, et en versant des larmes de crocodile ; avec qui il a fait bonne chère, vraiment, et dont il a feint de ne comprendre ni la ruse, ni les italianités (20 février) ; qui venait armé de soixante-dix brefs apostoliques pour le prendre et le conduire captif dans son homicide Jérusalem, dans sa Babylone pourprée, comme on l'a dit à la cour du prince. »

Désirez-vous connaître ce qu'il pense de la cour de Léon X ? « Ah ! que je voudrais qu'on répandit ce dialogue de Jules et de Pierre, où nous sont révélées les abominations de Rome ; révélées, non pas, car où ne sont-elles pas connues ? et que les cardinaux vissent leur tyrannie et leur impiété traduites à tous les regards. »

Sur la proposition de Miltitz il a consenti à choisir pour juge de sa doctrine un évêque ; tournez quelques feuillets de sa correspondance, et vous verrez quel cas il fait de l'épiscopat : « Ils m'appellent superbe et audacieux, ces évêques ; je ne dis pas non ! mais que sont-ils ces hommes-là, pour savoir ce qu'est Dieu, ou ce que nous sommes ? »

Il s'est prosterné jusqu'à terre en confessant qu'il n'est sous le ciel aucun pouvoir au-dessus du pouvoir des clefs ; il a conjuré avec humilité Léon X de ne point ajouter foi aux calomnies de ses ennemis, qui le peignent comme voulant toucher à l'autorité pontificale. Attendez quelques heures seulement, donnez-lui le temps de clore sa lettre au pape et de la remettre à Miltitz : à peine a-t-elle eu le temps de sécher. En voici une autre qu'il écrit à Spalatin, son ami de cœur : « Faut-il que je vous le dise à l'oreille ? en vérité, je

ne sais si le pape est l'Antechrist en personne ou son apôtre, tant le Christ, c'est-à-dire la vérité, est corrompu, est crucifié dans ses décrets. Je suis déchiré en voyant qu'on se joue ainsi du peuple de Jésus. »

Maintenant qu'on nous dise si dans cette grande querelle religieuse, où Rome est si intéressée, la papauté a failli à ses devoirs ; si elle n'a pas accompli les préceptes du Christ et les maximes de l'Evangile, et épuisé envers Luther tous les trésors de la patience et de la douceur. Voici près de trois ans que le monde est tout plein de querelles sur les indulgences : vous ne trouverez pas à cette heure un village d'Allemagne où le nom de Luther n'ait retenti, et où on ne se passionne pour ou contre ses thèses. A mesure que le temps a marché, ses doctrines ont grandi ; elles gagnent du chemin, cessent d'être modestes et vont le front levé. Luther n'est plus ce pauvre moine trop heureux de quelques auditeurs ; sa chaire est partout, il n'est plus maître même de sa pensée. Veut-il la tenir cachée jusqu'à des temps plus propices ? l'imprimeur ne craint pas de lui désobéir, et il publie par feuilles détachées des opinions qui se répandent de toutes parts. A Rome, Miltitz vous le dira, on eût donné tous les trésors du Vatican pour assoupir ce grand tumulte, que François 1^{er}, dans toute sa gloire, et Charles d'Autriche, n'ont pu faire oublier que pendant les jours d'élection : et ces jours se sont vite passés. Pour détourner la tempête, quels moyens Léon X n'a-t-il pas employés ? C'est d'abord, comme nous l'avons vu, dès que l'intégrité du dogme catholique est menacée, des brefs adressés à des archevêques et évêques d'Allemagne, aux divers ordres, aux couvents de la Saxe et du Wittemberg, dont la voix n'est point entendue de Luther. Alors le pape a recours à la puissance civile ; Maximilien n'est pas plus heureux. Peut-être que la pompe ro-

maine éblouira les regards du moine ? Luther la voit et sourit. Caetano est usé au bout de deux conférences. Voici Miltitz qui tue de quelques paroles amères le chef des quêteurs Tezel ; puis Staupitz, puis Jérôme Spalatin, que sais-je ? jusqu'à de pauvres moines de Jüterbock, qui à défaut de science, eux, n'ont à faire parler que leur conscience troublée de tant de bruit. Ainsi passaient en s'inclinant devant Luther, tiare, diadème, robe rouge et robe de bure. Il y avait là, certes, de quoi émouvoir une intelligence, quelque inflexible qu'on la suppose ; et pourtant Luther résiste. Il ne veut rien écouter : pourquoi ? A l'entendre, c'est Dieu qui le presse et le pousse, *rapit et pellit* ; il n'est plus maître de lui ; ce mouvement des esprits, ce désordre des intelligences, « cette grande plaie du ciel, » n'ont rien qui l'effraie ; il veut à toute force accomplir sa mission, sans souci du jugement des hommes, des avis de ses compagnons d'étude, des menaces, des foudres de l'Eglise, de l'exil ou de la mort. Il ne craint qu'un homme, et ses lettres témoignent combien ses craintes sont vives, c'est l'électeur de Saxe qui grandit lui de toutes les adulations de Luther. Aussi bien Frédéric de Saxe d'un mot pouvait briser cet instrument de trouble, et faire de Luther ce que le bras séculier fit de Jérôme de Prague ou de Jean Huss : mais il ne le fera pas ; non que sa foi flotte indécise, qu'il se tourmente de la question des indulgences, qu'à ses yeux la grace ne puisse s'allier à notre libre arbitre, ou qu'il ait la conviction que les écrivains réformés lui accordent ; mais il a un enfant naturel auquel Rome a refusé un bénéfice, et voilà vraisemblablement l'explication de son penchant pour Luther et de sa politique envers le saint-siège. Aussi, maintenant que Miltitz et les évêques pressent Luther de remplir sa promesse, et de porter sa cause devant l'évêque qu'il a choisi lui-même dans leur colloque d'Altenburg,

Frédéric se tait et ne s'étonne même pas du refus du moine. Ses motifs à lui, Luther, pour ne pas céder à Miltitz, les voici, énumérés dans une lettre au camérier du pape.

« C'est qu'à Altenburg il jugeait que sa comparution devant l'archevêque était nécessaire, mais maintenant que ses doctrines sont produites au grand jour, à quel bon ? Qu'on lui indique les articles qu'il doit rétracter, en lui donnant les raisons de cette rétractation. C'est ensuite qu'une dispute solennelle lui est offerte à Leipzig, par Eck, l'archevêque n'ayant pas voulu qu'elle eût lieu à Augsbourg. Or, s'il refusait d'accepter ce défi, quelle ignominie rejaillirait sur lui et ses amis, sur son ordre, sur l'université et l'électeur de Saxe son protecteur ? Est-ce que tant d'illustres personnages qui assisteront à ce tournoi ne sont pas des docteurs aussi compétents qu'un archevêque ou un cardinal ?

Et puis, ajoutait-il, je ne veux pas pour juge d'un Caletano, qui aurait voulu me faire renoncer à la foi chrétienne, et qui n'est rien moins que catholique. »

CHAPITRE IX.

PROGRÈS DE L'IDÉE LUTHÉRIENNE. — 1520.

Charles V était empereur d'Allemagne. Luther avait besoin de la protection du prince. Il sait changer de nature, et au

besoin baiser les pieds du monarque, sauf à rire plus tard, avec ses amis, de la bonhomie de l'empereur.

Il écrit donc à Charles une lettre où il témoigne de son désir ardent de rester caché « dans son petit coin de terre ; » où il demande grâce, lui, pauvre enfant, à ses ennemis ; où il offre son silence comme gage de ses bonnes volontés pour la paix de l'Eglise. Cette lettre fut lue de l'Allemagne entière. Miltitz y trouva une profession de foi. Le nonce du pape se rendit donc à Wittemberg, vit plus tard les pères du couvent, et obtint que Staupitz et Wenceslas engageraient Luther à écrire au souverain pontife. Les pères eurent une longue conférence avec le docteur. Staupitz se montra si pressant, que Luther promit tout ce qu'on lui demandait. Les pères firent part au nonce du succès de leur mission. Luther, cet ange déchu, comme le nommait Miltitz, allait pleurer ses erreurs dans la solitude. Staupitz et Wenceslas étaient dans la joie. Mais ce jour même de feinte réconciliation, le Saxon écrivait à un de ses bons amis : « Je me donnerai bien garde dans ma lettre au pape de traiter trop rudement le siège pontifical ; mais cependant je l'aspergerai de mon sel. » Dans une lettre adressée quelques jours auparavant à Jean Voigt, moine augustin de Magdebourg, il se montrait encore plus franc. « Mon frère en Jésus-Christ, lui disait-il, j'achève en ce moment, en langage vulgaire, un livre contre le pape ; *De statu ecclesiæ emendando*. J'y mène le pontife, comme l'Antechrist ; priez que mes paroles fassent fructifier l'Eglise. » Spalatin recevait en même temps d'autres confidences de son ami. « Savez-vous ce que je penso de Rome ? c'est un ramassis de fous, de niais, d'imbéciles, d'ignares, de bûches, de bornes, de diables. Voyez donc ce qu'il y a à espérer de Rome, qui vomit sur l'Eglise un semblable tartare. Je vais traiter cet âne d'Alfed de façon que le pontife romain s'en souviendra. Il ne faut

pas les épargner, c'est de nécessité ; produisons au grand jour les mystères de l'Antechrist. »

Le pape Antechrist ! C'est un mot nouveau qui de Wittemberg va retentir dans toute l'Allemagne. Il y a trois ans, si Luther l'eût proféré, on se fût séparé de lui sur le champ ; on eût ri de pitié peut-être. Luther savait bien ce qu'il faisait, lorsque, au milieu des docteurs de Leipzig, il appelait à comparaître la grande image de la papauté, et qu'il dissertait froidement sur le genre d'obéissance et de respect qu'on lui devait. Alors il en niait seulement l'origine divine ; aujourd'hui le pape n'est plus qu'un envoyé de Satan sur la terre. Que lui répondre ? Lui citer les pères ? les docteurs ? Hommes que tout cela ! crie-t-il en chaire en montrant la Bible. Il a été conséquent. En ruinant l'école, il a rendu impossible une discussion sérieuse. Car il est là avec son livre ouvert, où il a lu que le pape opérant des œuvres sataniques, n'est que le vicaire de Satan. Que lui font le sens commun, la conscience humaine, la voix des siècles ? Lisez mon livre ! dit-il, le nom d'Antechrist n'est-il pas marqué en toutes lettres sur le front de celui qui s'appelle le successeur des apôtres ? En vain lui répondrez-vous que son œil n'y voit pas : vous ferez comme Staupitz. Luther vous appellera hérétique, inepte, ignare, enfant de la grande prostituée ; car Rome, siège de l'Antechrist, n'est plus Rome, c'est Babylone.

C'est une chose prodigieuse que de la symbolique luthérienne, Wittemberg n'ait gardé que l'article qui enseigne que le pape est l'Antechrist ! L'église wittembergeoise ne croit plus à l'impanation, au serf arbitre, à la grâce du docteur, mais elle tient fermement que le souverain pontife est l'Antechrist prédit par Daniel : un moment sa foi parut faiblir, Wigand, Gallus, Judex, Amsdorf, travaillèrent efficacement à la relever : Joh. Wigand, en prouvant dans son *Synopsis An-*

tichristi Romani, spiritu oris Christi revelati, et Mat. Judex dans son Gravissimum et severissimum edictum et mandatum æterni et omnipotentis Dei, quomodo quisque sese adversus papatum nimirum Antichristum gerere et exhibere debeat, que le pape est bien le fils de perdition. Il est vrai que Jean de Muller remarque ingénieusement qu'il est plus probable que l'Antechrist s'est incarné dans le corps de quelque ministre qui nie la divinité du Christ.

Erasme a raison : « Qui jamais eût cru que le réformateur, du premier bond, vint se heurter contre la morale, le dogme, la foi ; que le génie séditionnaire d'un moine causerait tant de tempêtes ? »

En proclamant l'omnipotence du sens individuel, qu'il compare ailleurs à un homme ivre à cheval et trébuchant des deux côtés, il a fait toute une révolution. La raison l'a pris au mot, et l'anarchie est entrée dans l'Eglise d'Allemagne. A l'heure qu'il est Carlstadt n'écoute déjà plus la voix de son disciple ; son orgueil l'emporte, il marche quand Luther lui dit de s'arrêter. Mélanchthon hésite et semble voir ouvert devant lui un abîme. Ulrich de Hutten croit à sa seule épée. Le souffleur du moine saxon est venu remuer la Suisse. Le curé d'Ensielden a entendu la voix de Luther ; mais déjà Zwingli, pour renverser le vieil édifice catholique, s'y prend d'une autre façon que le réformateur. Luther détache une pierre ; Zwingli en abat une autre. L'un dit : Cette pierre doit être conservée, c'est le Seigneur qui l'a posée de ses mains ; et l'autre, brisons-la, car c'est l'œuvre de Satan : la réforme n'a que trois ans de vie, et elle est déjà décrépite.

Qu'on ne nous dise pas que Luther doit son triomphe aux lumières nouvelles qu'il apportait à l'Allemagne, lui qui bannissait, en prêchant son nouvel évangile, les sciences comme inutiles et damnables, la philosophie comme diabolique, et

dont le disciple bien aimé mettait en question l'utilité des écoles. On a voulu que le monde se fût épris pour les dogmes nouveaux, parce que celui qui les prêchait était doué d'un esprit surnaturel : mais, est-ce que le catholicisme était à cette heure si mal représenté par Emser, par Eck et par Caietano ? On dit que la pensée opprimée dormait enchaînée, et qu'à la voix de Luther elle s'éveilla ; et, en vérité, que faisait donc Luther, sinon de fonder un esclavage sous le nom de raison individuelle, instrument de vérité à ses yeux, vérité absolue ne procédant que d'elle-même, rayon qui n'a qu'une source humaine, le cerveau d'où il s'échappe ? Voyez donc comme Luther pèse sur la pensée, obligée de reconnaître le moine pour son père, sans quoi Luther lui dit : « Tu n'es plus ma fille, tu t'égaras dans des voies de perdition, tu te livres à tes caprices, tu viens des ténèbres et non de la lumière, tu es la progéniture de l'école. » Et par école vous savez ce qu'il entend, l'enseignement de l'Eglise qui s'est perpétué d'âge en âge, du Christ à son vicaire, du vicaire aux évêques, des évêques aux prêtres, du prêtre à la communion des fidèles ; divine et merveilleuse chaîne d'or qu'il est venu briser de son autorité privée ! car pontife, évêque, Eglise du Christ, sacerdoce, tout cela est l'œuvre de Satan. Il n'y a plus qu'un prêtre, c'est lui, c'est Carlstadt, c'est l'homme. Voilà cette autre grande nouveauté qui lui valut tant de partisans, surtout dans les cours et parmi les princes ! Cette proposition qu'il vient d'enseigner, « que nous appartenons tous également au sacerdoce, et que l'Ecriture ne fait aucune différence entre le laïque et le prêtre, que le prêtre s'appelle évêque ou pape, » n'était-ce pas la confusion des deux puissances, la tiare attachée à la couronne ducal ou impériale, l'encensoir aux mains de qui-conque porte l'épée, l'Eglise livrée pieds et poings liés aux princes séculiers, Henri VIII, chef des consciences, la papauté

détruite, et par conséquent le catholicisme? Nous ne nions pas du reste que l'éloquence de Luther, que sa tête, ou plutôt sa poitrine d'Achille, comme la nomme Mélanchthon, que son apparente pureté de mœurs, n'aient été pour lui de pulsants auxiliaires : mais le peuple n'eût pas été entraîné aussi facilement si ses princes ne se fussent montrés séduits les premiers. Car, était-ce autre chose, qu'une apostasie à peine dissimulée, que cette protection accordée à Luther par l'électeur de Saxe? Le peuple fit ce qu'il vit faire à ses maîtres. A la cour de l'électeur, le nom de Luther était en vénération: Frédéric l'appelait son père, son aml, l'élu du Seigneur, l'homme de Dieu; les courtisans, pour plaire à sa grâce, répandaient les écrits de l'augustin, les lisaient, livraient à leurs moqueries tout ce qu'il raillait : les indulgences, Rome, les moines et le pape.

Mettez Luther à la place de Jean Huss, et il sera plus heureux que le prêtre bohémien. Jean Huss a bien ce qui séduit la multitude : du courage, de l'opiniâtreté, et une conviction extérieure. Mais il eut grand tort, non pas de se laisser brûler, mais de prêcher au début de sa mission contre les vices, l'avarice, la lubricité et les richesses des grands, et de prendre en pitié les larmes et les sueurs du peuple. Les grands l'abandonnèrent au jour du danger, et proscrivirent ses disciples par le fer et la flamme. Luther, si vous avez lu sa correspondance, n'eut d'abord que des paroles de miel pour les nobles Saxons; à Rome et à ses cardinaux, les outrages et les bouffonneries. Un chapeau rouge le met en fureur; qu'il aperçoive l'hermine ducale, alors il s'épuise en adulations; c'est un prêtre courtisan, aussi trouva-t-il dans la plupart des princes d'Allemagne d'ardents protecteurs; mais cette aide qu'ils lui prêtaient, ils savaient bien à quel intérêt. Vous les verrez bientôt briser avec le catholicisme; non pas qu'ils croient le

moins du monde, pas plus que Luther peut-être, que l'idolâtrie et la fornication aient établi leur siège à Rome, mais pour ne plus payer à la chancellerie leurs redevances annuelles ; un jour ils ouvriront la porte des couvents ; non pas qu'ils regardent les vœux monastiques comme défendus par l'Evangile, mais parce qu'ils trouveront dans les monastères des vases d'or et d'argent, des pierres précieuses. Ils appelleront la réforme une œuvre de liberté ; non pas qu'elle ait affranchi le peuple, mais parce qu'elle les a délivrés du « joug sacerdotal. » Voici d'autres germes de révolution ; Erasme indique l'un : « La réforme fait des progrès, qui s'en étonnerait ? le peuple aime à prêter l'oreille à des prédicateurs qui lui enseignent que la contrition n'est pas nécessaire, et que la satisfaction est chose vaine. » Calcagnini a trouvé l'autre : « Soyez tranquille, vous crie Luther, le sang du Christ et la foi en sa parole suffisent pour obtenir le salut éternel : ainsi, que les hommes se livrent à leurs penchants, voici le ciel qui s'ouvre, si la foi au sang de Jésus n'a point abandonné le pécheur. » Mélanchthon signale le troisième : « On ne s'est attaché à Luther que parce qu'il nous a délivrés des évêques, on ne l'aime que parce qu'il nous a arrachés à leur juridiction. »

Un écrivain allemand, M. Heine, qui reproche aux Français de n'avoir jamais compris que le côté négatif de la réforme, n'a vu dans la lutte de Luther contre Rome que le triomphe du spiritualisme contre le sensualisme : le spiritualisme, bien entendu, c'est la réformation, « médiatisant, dit-il, les saints ; coupant les ailes aux anges ; ôtant à la Vierge ses droits à la couronne du ciel, faisant de Dieu un célibataire céleste, et contestant rudement la légitimité de son fils. »

CHAPITRE X.

LETTRE DE LUTHER A LÉON X, — 1520.

Miltitz arrivé à Rome, déposa aux pieds de Léon X les paroles de soumission du moine, et la promesse d'une lettre qui terminerait bientôt tout débat avec le saint siège. Le pape embrassa Miltitz, le combla de caresses et répéta devant les cardinaux que la paix était enfin rendue au monde catholique. Quelque vague pressentiment l'avertissait de sa fin prochaine, et il disait « qu'il serait heureux, avant de mourir, de laisser en repos l'Eglise de Jésus Christ, et de rendre compte au juge éternel de sa mission sur la terre. » Et puis Léon X, comme on sait, aimait Luther; il aimait en lui surtout son ardeur pour le travail et sa science des Ecritures. Mais longtemps avant l'arrivée de la lettre si impatientement attendue de « son cher fils, » le pape apprit de tous les points de l'Allemagne à la fois combien Miltitz avait été cruellement joué, et les fureurs de Luther contre l'autorité.

La lettre promise est à Rome : œuvre brutale, que ni Wiclef, ni Jean Huss, ni Jérôme de Prague, ni Arius, ni Pélagé, n'auraient osé tracer; que deux hommes seuls alors pouvaient signer dans tout le monde chrétien, Luther d'abord, puis de Hutten: éternel cri de réprobation contre la mémoire de celui dont le doigt ne se sentit pas dessécher en l'écrivant; ineffaçable souillure pour le front où germa une parole si insultante.

tante; poids énorme qui pèsera dans l'éternité sur la poitrine du chrétien qui en remua les caractères. Qu'on la juge, en se rappelant que la veille encore, la main qui va former ces lignes touchait celle de Miltitz en signe de bonne amitié, le pressait sur son cœur, et que les lèvres d'où va tomber tant de fiel prononçaient des paroles de soumission et d'obéissance au saint siège.

« Au milieu des monstres de ce siècle, avec qui je suis en guerre depuis trois ans, ma pensée et mon souvenir se lèvent vers vous, très saint père... Je le proteste, et ma mémoire est fidèle, jamais je n'ai parlé de vous qu'avec honneur et respect... S'il en était autrement, je serais tout prêt à me rétracter. Ne vous appelai-je pas le Daniel dans la fournaise? n'est-ce pas moi qui défendis votre innocence contre un homme tel que Sylvestre Prierias, qui osait la souiller?... Vous ne sauriez le nier, mon cher Léon, ce siège où vous êtes assis, surpasse en corruption et Babylone et Sodome; c'est contre cette Rome imple que je me suis révolté. Je me suis soulevé d'indignation en voyant qu'on se jouait si indignement sous votre nom du peuple de Jésus-Christ; c'est contre cette Rome que je combats, que je combattrai tant qu'un souffle de foi vivra en moi. Non pas que je croie, ce qui est impossible, que mes efforts prévaudront contre la tourbe d'adulateurs qui règnent dans cette Babylone désordonnée; mais chargé de veiller sur le sort de mes frères, je voudrais qu'ils ne fussent pas la proie de toutes les pestes romaines. Rome est une sentine de corruption et d'iniquité. Car il est plus clair que la lumière, que l'église romaine, de toutes les églises la plus chaste autrefois, est devenue une caverne fétide de voleurs, un lupanar de débauches, le trône du péché, de la mort et de l'enfer, et que sa malice ne pourrait pas monter plus haut, quand l'Antechrist y règnerait en personne...

» Vous, Léon, vous voilà comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel au milieu des lions, comme Ezéchiel parmi les scorpions. A tous ces monstres qu'allez-vous opposer ? trois ou quatre cardinaux, hommes de foi et de science : qu'est-ce que cela au milieu de ce peuple de mécréants ? Vous mourrez de leur venin, avant même d'avoir songé au remède... Les jours de Rome ont été comptés, la colère de Dieu a soufflé sur elle. Elle hait les sages conseils, elle craint la réforme, elle ne veut pas qu'on mette un frein à sa fureur d'impiété. On dira d'elle ce qu'on a dit de sa mère : Nous avons prévenu Babylone, elle ne peut être guérie, laissons-la. C'était à vos cardinaux à remédier à tant de maux, mais la podagre rit de la main du médecin, le char n'écoute plus les rênes...

» Plein d'amour pour votre personne, j'ai souvent gémi de vous voir élevé sur le siège pontifical, dans un siècle comme le nôtre : vous méritiez de naître à une autre époque. Le siège de Rome n'est pas digne de vous, il devrait être occupé par Satan, qui, en vérité, règne beaucoup plus que vous dans cette Babylone... N'est-il pas vrai que sous ce vaste ciel il n'y a rien de plus corrompu, de plus inique, de plus pestilentiel que Rome ? Vraiment, Rome surpasse en impiété le Turc lui-même ; elle, autrefois la porte du ciel, est aujourd'hui la gueule de l'enfer, que la colère de Dieu empêche de fermer ; à peine s'il nous est permis de sauver quelque âme du gouffre infernal... »

Après avoir raconté comment la querelle s'est engagée entre lui et « les courtisans » du pape, Luther termine ainsi :

« Je ne veux pas venir à vous les mains vides, je vous offre un petit traité, sous votre nom ; gage de mon amour pour la paix, témoignage de ce dont j'aurais aimé à occuper mes loisirs, si vos adulateurs me l'avaient permis ; présent de peu

de valeur si vous considérez la forme de l'œuvre, bien précieux si je ne me trompe, si vous vous attachez à l'esprit du livre. Moi, pauvre moine, je n'ai rien de mieux à vous offrir, vous n'avez besoin d'autre don que d'un don tout spirituel. »

Veut-on connaître maintenant ce livre de prédilection que Luther envoie à Léon X en témoignage d'amour et de piété filiale ? C'est son traité de la *Liberté chrétienne*, où il établit comme doctrine fondée sur la parole évangélique, non seulement la justification sans les œuvres, mais l'impossibilité de la foi avec les œuvres, qu'il regarde comme autant de péchés ; la sujétion de la créature au démon, même quand elle fait effort pour lui échapper, et son incarnation au péché, quand elle s'élève vers le Créateur ; quand sa pensée, détachée des liens de la terre, s'abîme dans la contemplation des mérites du Sauveur ; quand sa main répand l'aumône ; quand ses lèvres s'ouvrent pour prier ou bénir ; quand elle pleure ou se repent ; car, dit-il, tout ce qui est en nous est culpé, péché, damnation, et l'homme ne peut faire le bien. Affreuse doctrine, dont il veut rendre responsable l'apôtre saint Paul ! et à côté de ces monstrueux enseignements, il pose comme axiome l'impeccabilité de l'âme qui n'a pas cessé de croire. « Parce que si j'ai péché, le Christ qui est en moi n'a pas péché, ce Christ en qui je crois, qui opère, qui pense, qui agit et qui vit avec moi, et qui seul accomplit la loi. »

« Il nous suffit de croire à l'Agneau qui efface les péchés du monde, le péché ne saurait nous arracher à cet Agneau, quand nous forniquerions et tuerions mille fois par jour. »

C'est là qu'il s'efforce encore d'établir que le sacerdoce est infus dans l'humanité, comme l'âme au corps ; qu'il appartient à tout homme qui croit, parce que le Christ s'étant uni à l'humanité par une union toute mystique, l'âme est devenue son épouse, et qu'elle participe alors de tous les dons que l'é-

poux répand sur sa bien-aimée ; quo tous les vocables de prêtre, de clerc, d'ecclésiastique, ne signifient rien, sont un outrage à la parole de Dieu, parce que nous sommes tous ses enfants au même degré, ses économies et ses ministres, et que les vêtements, la pompe extérieure, les cérémonies, ne sont que de vaines figures, des formes humaines que l'esprit du Christ doit bannir du milieu des chrétiens. Et, comme le remarque ici le Dr J. Marx, le sacerdoce n'est point une figure, mais une réalité, qui confère au laïque tous les pouvoirs du prêtre catholique, la prédication, le pardon des fautes, l'absolution, la dispense des sacrements. Mais quo signifie ce signe, que la seule foi nous confère, comme l'eau du baptême le titre d'enfants de Dieu ; que l'homme quitte et reprend à son gré, selon qu'il embrasse la foi ou le doute ? Qu'est-ce donc que cette foi luthérienne qui nous rend semblables à l'ange, et change tout à coup notre nature d'homme ? Est-ce la foi, moins les indulgences, comme en 1518 ; la foi moins le sacerdoce, comme en 1520 ; la foi moins les sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction ; la foi avec deux seuls sacrements comme en 1521 ; la foi moins la messe, moins le culte des saints, comme en 1522 ? Mais qui dit foi, dit confession. Or, Luther ne peut établir de confession sans l'autorité. Si la raison individuelle de Carlstadt, par exemple, comme nous le verrons, s'insurge contre la croyance du docteur, qui les jugora ? Qu'est-ce donc que la foi suivant Luther, sinon un caprice, une fantaisie, un fantôme ; maladie chez l'un, fièvre cérébrale chez l'autre, exaltation du système nerveux, prostration ou exubérance de vitalité, lumière ou ténèbres ? — Luther dit : « Croyez » : mais alors qu'il n'enseigne point que « la mission des évêques est double, médiate et immédiate ; de nos jours médiate, c'est à dire dérivant de l'homme, mais immédiate chez les apôtres qui la tenaient de Jésus même, immédiate

chez les prophètes qui la tenaient de Dieu ; que les apôtres ont transmis cette mission à leurs disciples ; saint Paul à Timothée et à Tite, qui la transmettent aux évêques leurs successeurs, les évêques à ceux qui leur succèdent ; ainsi jusqu'à nos jours et jusqu'à la consommation des siècles, en sorte que cette mission, bien que médiate, est cependant toute divine. »

Voilà donc que la foi seule ne suffit plus pour donner le sacerdoce, qui est un véritable héritage par délégation divine : tout homme n'est donc pas prêtre ; tout homme n'a donc pas mission d'enseigner ?

Il est dit, dans l'histoire de Cromwell, qu'un soldat de son armée passa la Tamise pour se rendre à Londres. Il portait avec lui une lanterne où brûlaient cinq chandelles. Arrivé sur le rivage, il appela à haute voix la multitude, et ouvrant sa lanterne, il prit une d'elles, souffla dessus et dit : Qu'ainsi meurent les dîmes ! puis une seconde : Qu'ainsi meurent les parlements ! puis une troisième et une quatrième. Enfin la cinquième, et il cria : Qu'ainsi meure la Bible ! Or, le peuple commençait à s'ameuter et à le maltraiter de paroles. Un des assistants dit au soldat : « Où as-tu pris tout cela ? — C'est la parole de Dieu, reprit le soldat, que je vous prêche : Luther a bien fait une religion nouvelle, Calvin a soufflé dessus : Calvin a fait une religion nouvelle, Cranmer, le grand archevêque, a soufflé dessus, et la reine Elisabeth a soufflé sur tout cela. Eh bien, moi, à mon tour, je viens, au nom de la parole du Christ, balayer de mon souffle tout ce qui a été dit... » Le peuple se tut. Ce soldat n'avait-il pas raison ? Il était prêtre selon l'ordre de Luther, car il croyait au Christ et à sa sainte parole.

CHAPITRE XI.

LES DEUX BULLES. — 1520.

Maintenant, qu'il nous soit permis d'adjurer tout homme dont la raison n'est point obscurcie par l'esprit de secte de poser la main sur son cœur, et le saint Evangile ouvert sous ses yeux, de nous dire si Luther, tel qu'il s'est montré en Saxe et dans ses livres, n'a pas dépassé toutes les bornes; s'il lui reste un outrage à imaginer contre Rome; une raillerie vieille ou moderne à rajeunir ou à rajuster; une insolence à reprendre dans les livres des hérésiarques qui l'ont précédé.

Si pendant trois ans il a été donné à un moine sans mission de troubler l'ordre moral des sociétés, d'y jeter le désordre, d'agiter les consciences, de soulever les esprits; ne sera-t-il pas permis à la papauté de se faire entendre?

C'était assez de longanimité; Léon X ne pouvait plus longtemps rester sourd aux pleurs de l'Eglise catholique. Il fallait qu'il parlât, sous peine de voir les esprits errer à l'aventure, en cherchant la lumière que le Christ leur avait promise: Léon X hésita longtemps.

Parmi les membres du sacré collège, le frère Martin comptait beaucoup de protecteurs, Sadolet, surtout, qu'Erasme nomme l'attique, pour peindre dans un seul mot l'élégance de ses

manières et de sa diction ; « dont le stylo tullien est toujours pur, lin pîde, doux et nombreux ; tissu, non pas comme le lin, mais uni et coulant comme l'eau. » Pendant plusieurs jours lo conseil de Léon se tint assemblé. Luther n'y manqua pas d'avocats, mais que pouvaient-ils ? retarder de quelques jours peut-être une condamnation écrite à chaque page dans le livre du Christ ; Léon l'ouvrit enfin. Il ne nous appartient pas d'apprécier la bulle de Léon X, ce magnifique enseignement de notre Eglise, comme œuvre chrétienne. Aussi bien la parole du successeur des apôtres est placée trop haut pour être soumise à notre examen. Mais si, descendant des hauteurs de la foi, nous la considérons d'un œil humain et comme ouvrage d'art, il nous sera impossible de ne point y trouver la révélation la plus complète de la régénération intellectuelle de Rome à cette époque. Qu'on nous dise si pareilles fleurs de poésie sont jamais tombées de cet arbre quo la réforme avait fait reverdir en Allemagne ? Oserait-on comparer, comme création littéraire, cette glorieuse composition à rien do ce qui est sorti de la main des protestants ? Erasme lui-même, qui passa longtemps pour avoir hérité de tous les trésors de la parole latine, a-t il jamais jeté dans ses écrits autant de richesse et d'harmonie, cadencé aussi musicalement sa période, et reflété l'antiquité avec autant de charme que le cardinal Accolti dans cette bulle contre Luther ? On voit que l'Italie avait fait une curieuse étude du style cicéronien : parure mondaine sans doute, quo revêtit aussi la réforme, et que nul des catholiques qui jusqu'ici ont défendu l'intégrité de nos dogmes n'a rejetée comme vaine, quo qu'en ait pu dire Luther. A l'entendre, pourtant, la Rome de Léon X no renfermait alors que deux ou trois cardinaux hommes d'intelligence. Il no comptait pas le cardinal Accolti, dont le nom n'est pas même venu jusqu'à nous. Et quel écrivain ! quel poète !

l'exorde est à lui seul un vaste tableau dessiné à la manière de Michel-Ange.

Le ciel s'ouvre, et Dieu le père se lève dans toute sa majesté : il incline l'oreille et écoute les gémissements de son Eglise qui lui crie de chasser ce renard qui infeste la vigne sainte, ce sanglier qui désole la forêt du Seigneur. Puis vous voyez saint Pierre, le chef des apôtres, attentif aux supplications de sa fille chérie, de cette église de Rome, la mère des églises, la maîtresse de la foi, dont il arrosa la première pierre de son sang. Il se lève tout armé contre ces maîtres de mensonge, dont la langue est un charbon ardent, dont la bouche distille le venin et la mort. Voici saint Paul qui a entendu les pleurs des fidèles, et qui vient pour défendre son œuvre toute teinte de son sang aussi, contre un nouveau Porphyre dont la dent s'attache aux pontifes morts dans la foi, comme jadis l'ancien Porphyre aux saints apôtres. Puis enfin le firmament tout entier se déplote ; vous apercevez l'Eglise universelle, la nuée céleste, les anges et les trônes, les chérubins et les dominations, les prophètes de l'ancienne loi, les martyrs, les docteurs, les apôtres, les disciples du Christ ; et toute cette cohorte de bienheureux, les mains tendues vers le trône du Dieu vivant, ayant en tête les deux apôtres Pierre et Paul, criant de mettre fin au triomphe de l'hérésie et de conserver à la sainte Eglise du Christ la paix et l'unité !

A ce tableau d'une si grande ordonnance, si vif, si animé, aux couleurs toutes bibliques, et qui nous donne une belle idée du talent d'Accolti, opposons un tableau d'un autre genre, tel que Luther l'a peint dans une débauche d'imagination, ou le jour d'une orgie : d'un côté la pourpre romaine, de l'autre le capuchon monacal, la soutane rouge et l'habit de bure, l'Italie et la Saxe, Rome et Wittemberg. « On m'ap- prend, mon cher lecteur, qu'une bulle a été lancée contre

moi : le monde la connaît ; elle n'est pas venue jusqu'ici. Peut-être que, fille de la nuit et des ténèbres, elle aura eu peur de me regarder en face... Enfin il m'a été donné de la voir, grâce au zèle de mes amis, cette chauve souris (*noctua*), et dans toute sa beauté. En vérité, je ne sais si les papistes se moquent de moi. Non, ce ne peut-être que l'œuvre de Jean Eck, cet homme de mensonges, d'iniquités, ce damné d'hérétique. Ce qui ajoute à nos soupçons, c'est que cet Eck vient de Rome, bel apôtre, bien digne d'un tel apostolat!... Il y a quelques jours que j'avais entendu dire qu'on préparait dans la ville une bulle bien méchante à l'instigation de ce bourreau d'Eck, qui y a répandu son style et sa bave... Qui a écrit cette bulle, je le tiens pour l'Antechrist ; je la maudis comme une insulte et un blasphème contre le Christ fils de Dieu : *Amen*. Je reconnais, je proclame en mon âme et conscience, comme vérités, les articles qui y sont condamnés : je voue tout chrétien qui la recevrait, cette bulle infame, aux tortures de l'enfer. Je le tiens pour un païen, pour l'Antechrist en personne. *Amen*. Voilà comme je me rétracte, moi, Bulle, fille d'une bulle de savon, Mais, dis-moi donc, ignorantissime Antechrist, tu es donc bien bête pour croire que l'humanité va se laisser effrayer ! S'il suffisait, pour condamner, de dire : Ceci me déplaît, non, je ne veux pas ; mais il n'y a pas de mulet, d'âne, de taupe, de souche qui ne pût faire le métier de juge.

« On dit souvent que l'âne ne chante mal que parce qu'il entonne trop haut. Cette bulle eût bien mieux chanté si d'abord elle n'eût posé sa bouche de blasphème sur le ciel... Ah ! bullistes, vous ne tremblez pas que la pierre et le bois ne suent du sang à l'ouïe des blasphèmes que vous vomissez ? Où êtes-vous donc, empereurs ? Où êtes-vous, rois et princes de la terre ? Vous avez donné votre nom à Jésus dans le baptême, et vous souffrez cette voix tartaréenne de l'Antechrist ?

Où êtes-vous, docteurs ? où êtes-vous, évêques ? vous tous qui prêchez le christianisme, garderez-vous le silence devant un tel prodige d'impiété ! Malheureuse Eglise ! devenue le jouet et la proie de Satan ! Misérables qui vivez dans ce siècle ! voici , voici venir l'ire de Dieu sur tout ce qui a nom papiste. Léon X et vous, nosseigneurs les cardinaux romains, écoutez : je vous le dis à la face, si c'est vous qui avez enfanté cette bulle, si vous l'avouez comme votre œuvre, j'use, moi, de la puissance que Dieu m'a faite dans le baptême, en m'instituant son fils et son héritier. Appuyé sur ce roc qui ne craint ni les portes ni l'enfer, ni le ciel, ni la terre ; je vous le répète : revenez à Dieu, renoncez à vos sataniques blasphèmes contre Jésus-Christ, et tout de suite : sachez-le bien : le Christ vit et règne encore : voici venir le Seigneur qui d'un souffle de sa bouche dissipera cet homme d'iniquité, ce fils de perdition. Si le pape a écrit cette bulle, je le proclame l'Antechrist, venu pour bouleverser le monde. »

Ulrich de Hutten commenta la bulle : le disciple est digne du maître.

« C'est toi, dit-il à Léon, qu'il appelle Dix, c'est toi qui es un renard, qui as volé la Germanie. Va, le Christ ne t'entend plus, tu n'es qu'un menteur. L'Evangile t'a toujours déplu, tyran que tu es ! Tu as avalé l'Allemagne, Dieu la tire de ton ventre. Tu as soufflé, extorqué notre argent... Les maléfices, les fables, dont toi Dix et tes ancêtres nous repaissaient, avaient amolli nos cœurs... Qu'appelles-tu liberté de l'Eglise ! La faculté de nous voler sans doute ? Il n'y a que toi d'hérétique. Va, Dix, n'oublie pas que la Germanie nourrit contre toi des lions, s'il ne suffit pas de ses aigles. Tu es devenu lion, tu voudrais nous manger... Tes cardinaux sont des gloutons, des libertins, des ivrognes.

Hutten était d'avis qu'on en finit avec Léon X et Albert de

Mayence, par la voie des armes. Il proposait à Luther une croisade où Sickingen et ses nobles amis les gantelets de fer étaient prêts à entrer. Albert (Albrecht) de Mayence était le même archevêque qui avait prêté au poète 400 ducats en diverses fois, et dont Ulrich avait célébré les vertus dans une pièce de vers qui a pour titre : — *In laudem reverendissimi Alberthi archiepiscopi Moguntini, Ulrichi de Hutten equitis panegyricus*.

Revenons à la bulle de Léon X. Ce fut Eck sur qui le pape jeta les yeux pour la répandre et la publier en Allemagne. Celui qui avait soutenu avec tant de gloire dans la dispute de Leipzig les intérêts de la tlaire, méritait l'honneur que lui faisait aujourd'hui le saint-siège. Nous ne concevons pas comment des auteurs catholiques ont pu blâmer le choix du souverain pontife, qui dut paraître à Luther, dit Pallavicini, l'inspiration de la haine de ses ennemis, plutôt qu'un conseil de sagesse et de prudence. Mais à quel négociateur plus habile le pape pouvait-il remettre les saintes vengeances de la foi outragée? Qui mieux que ce théologien connaissait l'état des esprits en Saxo, les ressources du docteur et de son parti; les dispositions des princes, des cours, des universités, des prélats et du clergé? qui alliait à plus de fermeté des formes plus conciliantes? Eck partit de Rome, traversa rapidement une partie de l'Allemagne; fit parvenir la bulle aux évêques de Misnie, de Mersbourg et de Brandebourg; s'arrêta à Louvain, à Cologne, et dans chaque ville universitaire, où les écrits de l'hérésiarquo furent brûlés publiquement, en même temps que la bulle était affichée aux portes des églises. Luther a rendu compte de cette mission qui ne fut pas toujours heureuse, ni toujours sans danger. « Mon cher Jean, vous avez montré beaucoup d'esprit dans tout ce bruit que traîne après elle la bulle. Eck a voulu la faire recevoir à Erfurth, on s'est

moqué de lui ; on a dit : la bulle n'est pas légitime. De nombreux écoliers l'attendaient ; il n'a pas paru. On a brûlé la bulle, puis on l'a jetée à l'eau, aux cris de : *Bulla est, in aquâ natet*. Le libraire a demandé le prix de son impression, le consulat a feint de ne rien entendre. Voilà une bulle qui n'est qu'une bulle... Les Colonlens et les Loviniens ont incendié mes écrits : beau zèle, mais qui n'est pas selon la science ! pauvres aveugles, dont la sottise me fait mal. Comme il est facile de brûler quand on ne peut pas répondre ! Le roi Joakim, lui aussi, fit brûler le livre du prophète Jérémie. C'est là bien la révélation de la vertu humaine : les clercs étouffent la vérité, le peuple l'embrasse avec avidité... L'évêque de Misnie a fait un auto-da-fé de mes écrits, et ce petit saint de Mersburg aussi, cet évêque tout enflé d'orgueil et d'avarice. A Leipzig on a lacéré, après l'avoir embarbouillée, la bulle papale ; ainsi a-t-on fait à Torgau ; même cérémonie à Deblin ; on l'a pendue avec cette inscription : *Das West ist hie, die Vogel sind ausgeflogen*. A Magdebourg on a attaché le livre d'Emser *in publico infamiae loco* avec cet écriteau : *ce lieu est digne d'un tel livre*. Ces jours-ci, jours de bacchanale, nos écoliers se sont amusés à représenter le pape en personne, tout habillé, dans toute sa pompe ; puis ils l'ont promené processionnellement, et, arrivés à la grande place, ils ont poursuivi pape et cardinaux, évêques et familiers, de leurs brocards et de leurs risées : l'ennemi du Christ méritait bien un châtiment si comique, lui qui se joue des rois et du Christ lui-même. On rime la farce. »

Luther avait le premier fait brûler publiquement la bulle du pape.

Le 10 décembre s'élevait à Wittemberg, près de la porte orientale, un vaste bûcher ; tout autour des échafauds en bois, disposés en gradins à l'instar de l'amphithéâtre des an-

ciens. A dix heures parurent quelques membres de l'université, des frères du couvent des Augustins, et une foule d'écoliers et d'habitants : multitude joyeuse qui venait par ordre de Luther assister au spectacle qu'il leur avait promis la veille. Bientôt on vit venir le docteur en habit de solennité, portant sous le bras les décrétales des papes, les constitutions nommées Extravagantes, la bulle de Léon X qui apparaissait à tous les yeux, imprimée en gros caractères. D'autres suivaient tenant les écrits d'Emsér, d'Eck, de Prierias, de tous ceux qui étaient entrés en lice avec le père de la réforme. A la vue de Luther le peuple poussa des cris de joie. Luther imposa silence de la main et du regard et fit signe à un bedeau d'allumer le bûcher. Quand la flamme brilla, il prit la bulle qu'il montra aux spectateurs, et la jeta dans le feu en criant : Tu as troublé la maison de Dieu : c'est pourquoi tu seras livrée au feu éternel ; le peuple dit : Amen, et se répandit autour du bûcher, tâchant d'enlever à la flamme dévorante quelque parcelle de ces livres qu'il s'amusait à lancer dans l'air aux cris de « Vive Luther ! à bas les papistes ! » L'électeur de Saxe, le sénat, les consuls, nul ne vint inquiéter cette fête luthérienne, que le docteur annonça le lendemain au monde catholique, comme un général une victoire. Elle ne coûta ce jour-là que des larmes ; le sang devait venir après.

« L'an de J.-C. MDXX, le 10 décembre, à neuf heures, ont été brûlés à Wittemberg, à la porte orientale, en face de l'église de la Sainte-Croix, tous les livres du pape, les rescrits, les décrétales de Clément VI, les Extravagantes et la nouvelle bulle de Léon X, ensemble la Somme de l'Ange de l'école, le Chrysoprasus d'Eck, et d'autres écrits du même auteur, ainsi que d'Emsér, afin que les papistes incendiaires apprennent qu'il ne faut pas grand courage pour brûler des livres qu'on ne peut réfuter. »

Le lendemain Luther monta en chaire. La veille il avait annoncé qu'il prêcherait. L'église était pleine. « J'ai fait brûler hier, dit-il, en place publique, les œuvres sataniques des papes. Il vaudrait mieux que ce fût le pape qui eût rot ainsi, je veux dire le siège pontifical. Si vous ne rompez avec Rome, point de salut pour vos âmes... Que tout chrétien réfléchisse bien qu'en communiant avec les papistes il renonce à la vie éternelle ! Abomination sur Babylone ! Tant que j'aurai un souffle dans la poitrine, je dirai : Abomination !

La guerre était déclarée, et la scission opérée. L'Eglise en ce jour falsait une grande perte ; quelques milliers d'âmes brisaient violemment le lien qui les unissait à la famille, dont le berceau était à Bethléem. Que de pleurs et de sang la voix d'un moine devait faire répandre ! Que de désordres dans le monde moral et dans le monde matériel allait semer le nouvel évangile ! A peine enfantée, l'œuvre luthérienne, « le flambeau du chrétien, sa lumière dans cette vie, son gage d'immortalité pour la vie future, » était un sujet de division parmi ceux qui l'avaient adoptée !

Les âmes que la réforme a séduites sont les premières à donner l'exemple des discordes. Les voilà à leur tour qui interprètent la parole du maître, et qui la soumettent au doute de leur intelligence. Eclosa à peine, la réforme a besoin d'être réformée.

Mais en même temps que le vieil arbre du catholicisme se dépouillait de quelques branches, d'autres rameaux naissaient au soleil d'Amérique. Dieu suscitait un homme dont les disciples devaient porter la foi dans les contrées les plus lointaines, et gagner à la papauté plus d'âmes que la révolte de Luther ne lui en avait enlevé : Ignace de Loyola naissait, et avec lui cette milice qui pendant plusieurs siècles remplira le monde des prodiges de sa prédication, de sa science, de ses écrivains et de ses martyrs.

CHAPITRE XII.

LÉON X.

Laissons un moment l'Allemagne, et transportons nous à Rome pour étudier l'action de la papauté sur la pensée humaine, et voir si la réalité ressemble à l'image qu'en a tracé Luther.

A l'exaltation de Léon X, le trésor du Vatican était pauvre, les guerres de Jules II l'avaient ruiné. Le pape eut l'idée d'achever la plus belle œuvre qu'architecte tentera jamais, un autre temple de Salomon, quelque chose de plus beau peut-être : Saint-Pierre de Rome. Ce fut sa première pensée ; la seconde fut de rassembler autour de lui tout ce que l'Italie possédait d'artistes, et ils étaient nombreux. A leur tête apparaissait Raphaël. « Mon cher Sanzio, lui écrivait le pontife, le plus ardent de mes désirs est que cette basilique se termine avec toute la magnificence possible.... Tu es jeune, Raphaël, c'est le moment de jeter les fondements de ton immortalité, et de te rendre digne de la confiance que j'ai mise en toi, de l'affection que je te porte, digne de l'œuvre que tu es appelé à terminer. »

Car Raphaël était grand architecte. Bramante, l'homme de Jules II, venait de mourir : qui choisir pour continuer son œuvre ? Trois concurrents se présentèrent : Balthazar Peruzzi, Raphaël et Fra Giocondo, ce moine versé dans les

langues anciennes, qui fit deux belles choses presque à la fois : Jules Scaliger et le pont Notre-Dame à Paris. Mais Raphaël était le bien aimé de Bramante. Sur son lit de mort, près duquel Léon X était confondu avec les princes de l'Eglise, Bramante avait regardé Sanzio, lui avait tendu sa main défaillante en lui disant : « Tu seras mon successeur. » Léon ne répudia pas le testament, il donna l'or à pleines mains pour l'exécuter, et tout le marbre des environs de Rome, toutes les ruines qu'on découvrait et qu'on était obligé, sous peine d'amende, de restituer au préfet de Saint-Pierre, qui les achetait en les payant des fonds du trésor papal. Ce qui n'était en apparence qu'un honneur décerné à Raphaël fut la cause des plus admirables bonnes fortunes. Pendant quelques mois on se mit à creuser la terre, à la fouiller d'un œil curieux pour y trouver des trésors, et on en trouvait en abondance. Tout autour du Vatican, sur la place Saint-Pierre, s'éleva un musée que visitait chaque matin Raphaël qui touchait cette pierre et disait : « Pour le temple; cette frise, pour servir d'étude; cette colonne, pour Fra Giacondo; cette inscription, pour Chigi, le marchand qui invitait à sa table Léon X, et le repas fini jetait l'or et l'argenterie de service dans le Tibre; à mon ami Marc-Antoine Raimondi, ces bas-reliefs; à André del Sarte, car Raphaël ne connaissait pas l'envie, cette statuette grecque. »

Le soir, Raphaël, après avoir veillé avec un amour d'artiste à cette exhumation de l'Olympe païen, se rendait au palais du Vatican, où Léon dissertait sur l'art ancien, et étonnait par sa parole facile et son goût exquis. C'est dans un de ces colloques, où la majesté de la tiare s'effaçait tout entière, où il ne restait du vicaire de Jésus-Christ que le poète, où la parole passait et repassait de l'un à l'autre, sans que pas un songeât à la demander, comme dans un simple atelier, que

Léon X conçut un grand projet : c'était de ressusciter en quelque sorte la vieille Rome, de la relever dans toute sa gloire et avec toute sa splendeur d'édifices, de portiques, de palais d'or et de marbre, de théâtres, de jardins ; plus belle que la Rome d'Auguste ; telle qu'elle était sortie des mains de Néron. C'est à Raphaël que le pape confie cette grande tâche qui sourit à l'architecte.

Malheureusement la mort surprit Sanzio avant qu'il trouvât Rome dans Rome, « avant qu'il pût rappeler à la vie ce grand cadavre ; au moment, dit Paul Jove, où grâce à un instrument qu'il avait imaginé, il allait montrer la ville antique aux regards des hommes. » La pensée de Léon X resta incomplète ; personne ne vint, qui voulût continuer Sanzio. Mais la terre fouillée avait rendu trop de richesses archéologiques, pour que les travaux d'exhumation fussent interrompus. On les continua donc, et l'on vit bientôt combien l'idée du pontife avait été féconde.

La mort, en enlevant Sanzio à trente-sept ans, le déroba aux bienfaits du pape. Léon X rêvait des honneurs inouis pour son favori : la pourpre romaine, dit-on ; car de l'or, il avait voulu lui en donner à pleines mains, et le peintre avait toujours refusé. Au moment où le cadavre de Raphaël, après avoir traversé les rues de Rome, accompagné du clergé de toutes les paroisses, des cardinaux, des évêques, des ambassadeurs, des artistes, de tout ce que la ville avait de noble et d'illustre, entra dans la salle où il devait rester exposé, le canon du fort Saint-Ange tonna comme pour l'exaltation du pape ; et tout à coup deux rideaux de velours aux armes de la maison de Médicis s'écartèrent et laissèrent voir le tableau de la Transfiguration, la plus grande page de peinture qu'exécuta jamais la main d'un homme, s'élevant comme un rayon d'immortalité sur le front découvert de l'artiste ! Et le lende-

main Léon, en signe d'admiration, venait y poser lui-même une couronne, et Bembo se chargeait de son épitaphe ; tous les honneurs à la fois !

A son exaltation, Léon X n'oublia pas qu'il était de la race des Médicis, l'héritier de Pierre et de Laurent le magnifique. Le Bramante mort, il en lègue l'héritage à Raphaël, car il a deviné, lui, que Sanzio est architecte. Michel-Ange, par ses ordres, est chargé d'élever à Florence l'église Saint-Laurent, toute pleine de la majesté de ce grand génie ; et plus tard il achève la grande figure de Moïse pour le tombeau de Jules II, son œuvre adorée. Michel-Ange sympathisait beaucoup plus avec Jules II qu'avec Léon X. A lui, comme vous savez, les natures homériques. Jules II qui caracolait à cheval avec son armure brillante ; qui marchait suivi de soldats et d'archers, qui, au lieu d'excommunier ses ennemis, prenait son épée et sa cuirasse, et se battait comme un soldat, était une de ces ames vers lesquelles il se sentait entraîné. Buonarotti aimait cet œil de feu sortant d'une orbite osseuse, cette figure amaigrie par la colère, cette parole brève et coupée. Un pape qui lui demandait : « Quand finiras-tu cette chapelle, » et à qui il pouvait répondre : « quand je pourrai ; » et qui, rouge de dépit, ajoutait : « Tu veux donc que je te fasse jeter en bas de ton échafaud, » était l'homme de Michel-Ange. C'était son pape, son maître, son type. Raphaël, s'il eût pu donner la tiare, ne l'eût pas donnée à d'autre qu'à Léon X. Vous comprenez l'attraction de ces deux natures de pape et d'artiste, l'une vers l'autre, en les contemplant telles que Sanzio s'est plu à les représenter ; — le peintre d'abord, dans presque tous ses tableaux, avec sa figure de jeune fille, pâle et mélancolique, ses beaux cheveux tombant en boucles sur ses épaules, son cou nu et blanc, sa main toute grecque, sa toque de velours bleu ou rouge coquettement rabaissée sur l'oreille,

son pourpoint serré sur la hanche, sa jaquette coliante et ses souliers ornés de rubans : — Léon X comme dans le cadre de la tribune de Florence, le front large et sans aucun pli, l'œil plein de douceur céleste, et le visage tout empourpré de vives couleurs qui le chagrinaient, et qu'il essayait en vain de faire passer dans de violents exorcices de chasse. A voir cette tête, calme comme celle d'une statue antique, on devine que ce n'est pas là le Jules II de Michel-Ange. Buonarrotti, toutefois, n'eut point à se plaindre de Léon X ; seulement Raphaël resta le favori du pontife. Cette prédilection, bien loin d'être funeste à l'art, lui imprima une direction nouvelle, lui ouvrit un autre horizon. C'est sous Léon X que finit le règne de l'école florentine, et que commença l'ère de l'école romaine, qui brilla par la savante réunion de la couleur et du dessin, mais qui sacrifia trop peut-être au naturalisme païen. Après Raphaël, c'est André del Sarte qu'allèrent chercher les faveurs de Léon X ; André del Sarte, le peintre de tant de madones, reflet affaibli de la madone de Sanzio, tombée de son pinceau comme une vision céleste. La mort vint encore lui enlever cet artiste ; mais elle lui laissa tout le temps de jouir du triomphe d'André Contucci, si connu sous le nom de Sansovino : grand sculpteur, mais à d'autres titres que Michel-Ange, et qui après avoir étudié Raphaël avec passion, fit passer dans ses bas-reliefs quelque chose de la suavité, de la morbidesse, de l'angélique harmonie du peintre d'Urbino.

Il faut avouer que Léon X était heureux ! jette-t-il les yeux sur un artiste, souvent obscur, ignoré, perdu au milieu de la foule, mais que son instinct lui a fait découvrir ; cet artiste s'exalte, grandit, et tout fier du regard du pape enfante des prodiges. Voyez Marc-Antoine qui vit sans gloire à Venise, obligé de tromper le public en signant ses œuvres du nom d'Albert Durer. A peine est-il arrivé à Rome que Raphaël le

présente au pape, et voilà Marc-Antoine qui élève le métier de graveur jusqu'à la hauteur de la peinture, et dont le burin donne à quelques unes de ses figures des contours si purs, qu'on les croit tracés par Raphaël lui-même.

Mais la terre était aussi reconnaissante que l'art. Chaque fois que Léon X la faisait fouiller il en sortait une merveille nouvelle : tantôt une médaille destinée à Sadolet qui la lisait sur le champ ; tantôt un camée qu'on enchâssait dans de l'or ; tantôt une statue qu'on promenait sous les fenêtres du pape, et qu'il saluait de la main ; tantôt un vase de porphyre qu'il faisait placer comme un diadème sur le front du Panthéon. Quels monarques que les Médicis ! Jules II donne à Félix de Fredis, qui avait trouvé dans les thermes de Titus le groupe de Laocoon, et à ses enfants, une partie des reveus de la gabelle de la porte de Saint-Jean-de-Latran. Léon X fait entrer en grande pompe le Laocoon au Vatican, et nomme de Fredis notaire apostolique. Le jour où l'on déterra cette statue de Laocoon fut un jour solennel pour Rome : les vers coulaient comme le vin aux fêtes de Bacchus : on jetait des fleurs et des hymnes à la statue qui passait en triomphe dans les rues ; les dames étaient aux fenêtres applaudissant des mains ; les prêtres rangés en haie se découvraient à la vue du chef-d'œuvre, et Sadolet interrompait ses commentaires sur saint Paul, pour chanter le retour à la lumière du marbre grec, dans une ode que les humanistes savent par cœur.

Quelquefois Léon était si enivré de joie, qu'il semblait perdre la tête, comme lorsque étant cardinal on déterra la statue de Lucrèce. Alors il quittait la pourpre romaine, se ceignait de laurier, et improvisait des iambes latins sur l'exhumation du marbre. Avec lui Rome se prenait d'un fièvre poétique : hexamètres, pentamètres, iambes, pleuvaient en rosée sur la statue découverte, qui, réveillée au son de cette mélodie,

semblait prêter l'oreille à un idiome qui avait dormi près d'elle pendant tant de siècles, et qui ressuscitait avec elle dans toute sa grâce primitive. Ce culte pour la langue des vieux Romains, que favorisèrent surtout Léon X et Jules II, contribua puissamment à réveiller le goût des lettres. Il est facile en étudiant les grands écrivains de cette époque, de voir combien la langue de Dante, qui s'en va se tremper dans la langue de Virgile, se nettoie, s'épure des vieilles souillures, et puise une limpidité de sons qui en ont fait la langue la plus musicale que l'homme ait parlée. Un tel idiome seul, et sans auxiliaire, devait tôt ou tard, véritable musique aérienne, réveiller les esprits paresseux. En ce siècle des Médicis, pour parvenir il faut avoir sacrifié aux grâces : c'est une nécessité de l'époque ; Raphaël, Michel-Ange et Fra Giacondo s'y soumettent ; et si, comme Bembo et Sadolet, la muse parle grec et latin, alors les portes du Vatican s'ouvrent pour la recevoir, elle entre dans le conseil du prince, et en devient la confidente et le secrétaire.

Parcourez cette chaîne non interrompue de lettrés, depuis Basile Ficin, au temps de la fondation de l'académie platonique, sous Laurent de Médicis, jusqu'à Sadolet, au temps de Léon X et plus loin encore ; pas un qui n'ait chanté en latin ; les papes eux-mêmes sont obligés de faire comme les autres ; ils chantent donc, et souvent, ainsi que Léon X, aux applaudissements du monde. Jugez où va cet amour du lyrisme ! Le vieux Nyphus, qui avant Spinosa enseigna le dogme de l'ame universelle, et qui eût couru quelques dangers, non pas de la part du pouvoir qui était alors un modèle de tolérance, mais de quelques professeurs jaloux, si son évêque Barrozzi ne l'eût caché sous sa robe ; Nyphus, l'homme de l'enthymème et du syllogisme, à soixante-dix ans prenait un luth et essayait de chanter à la manière de Properce !

Ainsi donc, longtemps avant la réforme, « qui, selon Bacon, se prit à admirer les anciens et à étudier les langues, » l'antiquité était en Italie l'objet d'un culte ardent et passionné. La linguistique était protégée par les papes et en honneur chez les gens de lettres, qui tantôt, comme Sadolet, se cramponnaient à la phrase cicéronienne, l'étudiaient le jour et la nuit, et finissaient par en deviner le secret ; tantôt, comme Bembo, calquaient la phrase sentencieuse de Tacite ; ou, comme Thomæus de Padoue, rappelaient dans leur dialogue la majesté de Platon. Etude toute plastique, qu'il faudrait bien se garder de mépriser, car elle enrichit la langue italienne d'une foule d'expressions, de tours, de tropes d'un rare bonheur ; travail de mots que ne dédaignaient pas les Latins, qui allaient, eux aussi, à la découverte dans la langue hellénique, et y trouvaient des archaïsmes qu'ils faisaient entrer de force dans l'idiome natal, et dont l'origine finissait par se perdre avec le temps, et à tromper l'oreille la plus exercée.

Nous avons vu avec quelle splendeur Léon X a traité l'architecture et la peinture ; quand la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne ne comptaient aucun historien, l'Italie citait déjà Poggio Braccolini, Léonard Arétin, Marc-Antoine Cocchi, Bernard Corio, froids annalistes, qui se contentaient de remuer la poussière des tombeaux, mais qui ne savaient pas donner le souffle de vie ni la parole aux ombres qu'elle recouvrait. Enfin parurent Machiavelli et Guicciardini ; Machiavelli qui, dans son Histoire de Florence, a le nombre, la période élégante, la phrase ornée de Tite-Live et quelquefois la savante combinaison de mots et la profondeur de Tacite ; esprit de trouble et de désordre ; factieux qui allait, après avoir trempé dans la conspiration de Capponi et de Boscoli, mourir de la corde à laquelle il n'avait échappé que par miracle, si Léon X n'eût jeté sur l'historien un pan de sa robe de

pape, et ne l'eût dérobé à la justice du pays. Clément VII avait accepté la dédicace de l'Histoire de Florence, et donné à un imprimeur de Rome, Antoine Blado, un privilège pour l'impression du livre du Prince. Est-ce là un bel exemple de tolérance ? et à cette époque trouverait-on beaucoup de monarques qui eussent laissé se répandre les maximes politiques de Machiavelli ?

Ce ne fut pas non plus un courtisan du pouvoir, que ce Guicciardini, qui écrivit des mémoires où il avait été souvent acteur ; maniant avec une égale habileté la plume et l'épée. Son épée, jusqu'à ce que la mort l'eût brisée, resta fidèle à ses maîtres ; mais sa plume les peignit quelquefois avec une sévérité qui ressemble à de l'injustice. En 1515 il fut chargé de complimenter Léon X à son entrée à Florence. Le pape fut enchanté de la phrase patavinienne de l'orateur, de sa parole ornée, polie, cadencée, et de sa grâce de figure et de maintien, et le lendemain Guicciardini recevait le titre d'avocat consistorial. Dès ce jour il fut attaché à la fortune du pape, qui après son retour à Rome le nomma gouverneur de Modène et de Reggio. On l'a mis à côté des historiens antiques. Il est certain que son nom vivra dans la postérité. Il a du feu, de l'âme ; il est dramatique et décrit admirablement un champ de bataille. C'est dommage qu'on sente en le lisant le rhéteur du jardin de Ruccelaj où il aimait à deviser avec Valerianus, Bandetto, Machiavelli, Calcagnini ; et que sa phrase ait un peu de l'exubérance et de la monotonie de ces beaux arbres sous lesquels il allait chercher des inspirations.

Paul Jove, qui fréquentait aussi l'Elysée de Ruccelaj, conçut le projet d'écrire l'histoire de son temps. Il se mit à l'œuvre. Quand il en a achevé quelques fragments, il part pour Rome et demande une audience au pape. Le lendemain il est introduit au Vatican. Le pape était entouré des cardinaux. Paul

commence la lecture de son œuvre historique, et Léon lui donne le titre de Tite-Live italien que la postérité n'a pas confirmé, le nomme chevalier et lui assigne sur le trésor une pension considérable. Plus tard Adrien VI le fait chanoine de Côme, et plus tard encore Clément VII le loge au Vatican, lui donne comme à un prince, une nombreuse suite de domestiques, et enfin l'évêché de Nocera. Tout cela était beau, trop beau peut-être, mais non pas pour Paul Jove qui mourut, dit-on, de douleur parce que Paul III ne voulait pas lui donner la barette de cardinal. C'était une tête encyclopédique que celle de ce Valérianus que nous venons de citer : théologien, juriste, professeur d'éloquence, archéologue et l'émule d'Horace, ainsi que l'appelle Arsilli dans son poème de *poetis urbanis*. La pauvreté l'attache comme domestique au service d'un gentilhomme vénitien. Jean Lascaris et Marc-Antoine Sabellicus sont ses premiers maîtres. A vingt ans il quitte sa patrie envahie par les troupes impériales et cherche une ville où il puisse se livrer en paix à l'étude. Rome se présente à son imagination : son premier protecteur fut un cardinal ; et son ami, son courtisan, un pape, Léon X. Pendant que ce pontife fouillait le sol romain, Valerianus, initié aux langues d'Orient, se prenait à l'Egypte, à cette terre mystérieuse que personne ne connaissait encore, et quelques obélisques récemment découverts étaient un livre où il essayait de lire l'alphabet du plus ancien peuple du monde.

Il est un savant qui a célébré en latin et en grec les libéralités de Léon X ; qui ne lisait pas seulement Homère, mais Isaïe et les prophètes dans leur langue native, un ardent admirateur de saint Thomas, d'Augustin et des pères dont il avait pratiqué les écrits, Calcagnini qui complimenta Erasme à son passage à Ferrare dans un style « si pur, si coulant, que le philosophe resta muet et hors d'état de lui répondre. »

Luther l'eut pour adversaire. Le réformateur le traita comme il avait traité Prierias, Eck, c'est à dire qu'il en fit une sorte de moine bien crasseux, bien idiot. Erasme était plus juste. Quand il reçut le manuscrit de Calcagnini : *De Libero Arbitrio*, où la doctrine luthérienne sur la prédestination est combattue avec une grande force de logique, il en fut si enchanté qu'il fut sur le point de le faire imprimer « pour la gloire de votre nom, disait-il, sans un maudit passage où vous avez l'air de croire que je me complais à ce spectacle de dissensions religieuses, la langue enchaînée, les mains jointes en face du sanglier qui dévaste la vigne du Seigneur. »

Au seizième siècle l'Italie était une véritable terre promise, que toute intelligence demandait à voir, avant de retourner à Dieu. Alors les Alpes s'abaissaient, non plus devant un nouvel Annibal, mais sous les pas de quelques hommes obscurs, qui venaient étudier le mouvement des esprits, interroger des ruines ou des manuscrits récemment retrouvés, s'arrêter d'admiration en face des peintures de Giotto, entrer sous un des dômes sortis des mains d'Arnolfo ou de Brunesco, s'inspirer à la vue des merveilles qu'étaït chaque ville, écouter des chants de poète, quand ailleurs toute lyre était encore muette. Tout s'y réveillait à la fois, artistes, philosophes, grands seigneurs, monarque et peuple. Quand l'Allemagne se passionnait pour des thèses de théologie; à Florence, le peuple, la tête nue, des branches d'olivier à la main, accompagnait processionnellement une Vierge de Cimabuë qu'on venait de retrouver; à Ferrare, des portefaix répétaient les strophes de l'Orlando, et dans les Apennins des brigands s'inclinaient en signe de respect devant l'Arioste. Au moment où Luther donnait le signal de la révolte du sens intime, Bandinelli créait le groupe du maître-autel de Santa-Maria del Fiore, Ange Politien et Giovanal Picco della Mirandola descendaient en triomphe

dans leurs tombeaux de l'église de Saint-Marc, et Buonarrotti créait la Nuit, le Jour, le Penferio et la statue colossale de David ; Venise, Ferrare, Milan, Boulogne, Parme, Ravenne, Florence et Rome, chaque cité italienne devenait un foyer d'art, de lumières et de sciences, qui allait envelopper de son réseau de flammes le monde entier.

Alors il n'y avait pas de réceptions pareilles à celles des Médicis, arrivés par le commerce au pouvoir souverain, les banquiers de l'Europe, les protecteurs des lettres. Celles de Léon X au Vatican effacèrent toutes les splendeurs des cours les plus brillantes. Jamais aussi plus hautes intelligences ne s'étaient donné rendez-vous dans le palais d'un prince ! — Vous allez en juger. Voici d'abord Louis Arioste, venu de Ferrare à Rome pour remercier le pape de l'excommunication qu'il a prononcée contre quiconque imprimerait les ouvrages du poète sans son consentement : noble bulle dirigée contre la convoitise de quelques forbans qui avaient établi une véritable croisière pour saisir et vendre chaque vers qui échappait au chantre de Renaud. Léon exalte l'Orlando dont il aime à reciter quelques strophes, de cette voix si douce qui va jusqu'à l'ame. Puis vient l'évêque de Fossombonne, Paul de Midlebourg, pour offrir à sa Sainteté le traité : *De rectâ Paschæ celebratione*, qu'on dirait échappé un siècle plus tard à quelque savant bénédictin ; ou Basile Lapi, l'élève de Vespuce, qui veut lui dédier son livre : *De ætatum computatione et dierum anticipatione*, car Léon s'occupe de la correction du calendrier, et il a écrit aux Pères du concile de Latran, aux savants de l'Italie, de lui adresser le résultat de leurs travaux sur cette réforme si désirée, qui ne put s'accomplir que sous le pontificat de Grégoire XIII. On annonce Celio Calcagnini de Ferrare, qui enseigna, malgré le texte apparent de la Bible, et longtemps avant Copernic, la rotation

de la terre ; et une députation de pauvres religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui viennent déposer aux pieds du père commun des fidèles leurs plaintes amères sur les souffrances que les conquérants du Nouveau-Monde font subir aux Indiens, qu'ils parquent, emprisonnent et vendent comme des esclaves. Le pape, au nom de l'Evangile et de la nature, a flétri ce honteux trafic ! Dans ces solennités, tous les rangs sont confondus , et la robe noire d'un dominicain effleure en passant la robe de pourpre de Castiglioni, le courtisan le plus accompli de son siècle, l'homme des palais et des cours. Il est l'auteur du *Libro del Cortegiano*, œuvre de moraliste, beaucoup moins futile que le titre ne semblerait l'indiquer, et où l'on peut étudier, à défaut de théâtre véritable, le côté comique de la société italienne au seizième siècle. Près de cet écrivain aux vêtements si beaux et si riches, voyez cette espèce de nain qui tâche de se grandir, se lève sur les pieds, et à la vue de ces flots de courtisans qui entourent Léon X, rit d'un rire satanique : c'est l'Arétin qui a pris le titre de *Divino*, de *Flagello dei principi*, et qui n'est encore connu que comme l'homme de la satire et de l'ironie ; l'Arétin qui, au rapport de Bandello, attirait le stylet et la massue ainsi que l'aimant attire le fer, et dont le dos, véritable carte nautique, portait les stigmates de ses nombreux ennemis. Chassé d'Arezzo, sa patrie, pour quelques sonnets, il est arrivé à Rome presque sans vêtements. Léon X l'a vêtu, logé, et lui a fait de riches présents. Un jour entre autres il lui a donné une somme qu'on offrirait à un prince, non pas pour acheter son silence, car l'Arétin a calomnié son bienfaiteur, mais parce que la renommée a publié jusqu'à Rome les talents de ce poète. Suivez l'Arétin, lorsque après avoir baisé les mains du pape, il descendra les degrés du Vatican pour retourner à sa demeure. Il loge sur la place du Peuple. C'est lui qui, dans un style

étourdissant d'hyperboles, va vous peindre son intérieur : « C'est à mourir d'ennui; les grands seigneurs me rompent la tête avec leurs visites; mon escalier est usé par des courtisans, comme les marches du Capitole par les roues des chars de triomphe. Non ! Rome dans ses rues n'a jamais vu ce mélange de nations qu'offrent aux regards mes appartements. Il y a des Turcs, il y a des Juifs, il y a des Indiens, il y a des Français, il y a des Allemands, il y a des Italiens ! Je vous laisse à penser si les Espagnols manquent au rendez-vous commun ; je ne vous parle pas du peuple. Voyez-vous, impossible à moi de rester une minute sans avoir sur les bras des soldats, des écoliers, des frères, des prêtres. Je suis devenu l'oracle de la vérité : l'un vient me conter ce qu'il a à souffrir d'un prince, un autre les méfaits d'un prélat : je suis le secrétaire du monde : n'oubliez pas de me donner ce titre sur la suscription de vos lettres. » On annonce un autre Arétin ; celui qu'a célébré l'Arioste,

I gran lume Arétin, l'unico Accolti,

le fils de Benoît Accolti, l'auteur d'une histoire des Croisades qu'on lit encore en Italie ; le frère de Pierre Accolti qui rédigea la bulle d'excommunication contre Luther, cette œuvre magnifique de latinité. Bernard Accolti est poète. Rome était folle de ses vers ; elle l'appelait le *Céleste*. Quand il devait chanter, les boutiques se fermaient, et les ouvriers de tout état accouraient pour l'entendre. Il marchait au milieu d'une haie de soldats suisses que Léon lui avait donnés en signe d'admiration, et l'auditoire était éclairé aux flambeaux. Quand le nom d'Accolti a été prononcé par l'introduit du Vatican, le saint-père s'est levé. — Ouvrez les portes, dit-il, et que la foule entre. Le peuple s'est précipité dans le palais du pape. Accolti récite un ternale en l'honneur de la Vierge :

les oreilles et les ames sont émues; on crie : Vive le poète divin! Vive le céleste Accolti!

Mais attendez! Tout à coup cette foule de courtisans qui se presse autour d'Accolti, qui l'interroge de la voix et du regard, s'émeut de nouveau et prête l'oreille. Il y a du bruit au dehors; l'escalier du Vatican retentit de pas d'hommes; le pape a souri en signe d'intelligence. C'est Raphaël qui arrive, Raphaël tel que vous l'avez dû voir dans le tableau d'Horace Vernet, Raphaël grand seigneur, plus grand seigneur que Chigi; devant lequel s'inclinent les gardes du palais pontifical, et qui vient entouré d'un cortège de pages, dans toute sa fleur de jeunesse et de beauté. A sa vue va se former une double haie, l'une de cardinaux et de nobles Romains, l'autre de théologiens et de savants, au milieu de laquelle s'avance l'artiste avec cette grâce que vous lui connaissez. Il fléchit le genou et baise l'anneau du pêcheur. Il n'y a pas six mois que le pape, voulant orner les murs du Vatican de tapisseries à l'instar de celles que Florence exécute si habilement, a dit à son artiste de lui dessiner des sujets propres à inspirer l'ouvrier. Ce jour-là est arrivé. Sanzio apporte douze cartons où il a représenté les scènes principales des Actes des Apôtres; chacun de ces cartons est entouré d'une bordure en clair-obscur où le peintre a placé quelque événement de la vie de Léon X. A la vue de ces merveilleuses esquisses, où Raphaël, pour plaire à son protecteur, avait dépensé tout ce qu'il avait d'imagination et de génie, il se fit parmi les spectateurs un de ces grands silences où l'âme et le sang semblent suspendus à la fois; puis tout à coup les regards se portèrent des cartons sur le peintre, et le pape cria : *divino!* et tous les assistants répétèrent l'exclamation!

Parmi la foule on aperçoit un homme à la tête chauve, qui vit de travail et non d'inspiration, et qui, un moment, s'est

posé le rival de Sanzio, dont plus qu'un autre il admire le génie : c'est Sébastien del Piombo, qui vient pour présenter au pape l'esquisse du Lazare, dont Michel-Ange a fait le dessin, et quo Sébastien doit revêtir de ce coloris dont il déroba le secret à Vecelli le vénitien. Deux hommes pour vaincre Raphaël, Michel-Ange et Sébastien del Piombo ; l'un enfantant la pensée, créant le sujet, imaginant le drame ; l'autre lui donnant la couleur, c'est à dire la vie. Il est dit dans l'histoire de la peinture que Buonarrotti, las d'entendre appliquer à Raphaël des louanges qu'on n'avait encore décernées qu'à la Divinité, voulut, lui dont la palette ne pouvait lutter avec celle du jeune peintre, et dont la main tremblait déjà sous le poids des années, recourir à Sébastien del Piombo, le rival et peut-être le maître de Raphaël dans l'art du coloris. La résurrection du Lazare, œuvre de deux maîtres, était le défi jeté au favori de Léon X. Sanzio se sentit le courage de lutter avec de tels hommes : il prit son pinceau, s'enferma durant quelques semaines, renonça au Vatican, au pape, à ses amis, à la Fornarina elle-même, pour travailler à son œuvre. Le jour vint bientôt de juger les deux compositions ; mais à la vue de la Transfiguration, Rome jeta un cri de surprise et d'admiration, et répéta avec Mengs : C'est le type du beau idéal, le parangon de l'art, la merveille de la peinture, l'effort le plus sublime du génie de l'homme. Sébastien del Piombo s'avoua vaincu : mais quelle défaite ! Longtemps la France, à qui le cardinal de Médicis avait fait don du tableau de Sébastien, crut qu'elle avait possédé le chef-d'œuvre de la peinture. La victoire ne nous avait pas encore mis en présence de la page capitale de Sanzio.

Maintenant, dites-nous, que vous semble de ces grandes réceptions papales ? Où trouverez-vous dans les temps modernes des salons où l'épopée, l'histoire, la peinture, la scul-



pture, la grammaire, l'éloquence, la théologie, tous les arts libéraux, et jusqu'à la musique, aient leurs représentants? Jean Maria, israélite, pendant le dîner du pape, jouait de la lyre, et Léon tombait souvent dans une sorte d'extase où il oubliait le monde extérieur.

Terminons cette esquisse si décolorée du règne de Léon X. A ceux qui voudraient en connaître les merveilles, il y a Paul Jove et William Roscoé qui les ont décrites. Honneur surtout à l'historien anglais qui s'est montré reconnaissant envers la mémoire des Médiéls! Son livre, malgré quelques taches inséparables d'un travail où perce encore une pensée de réforme, est un beau chant en l'honneur du restaurateur des lettres, une noble page dans la vie de l'écrivain anglais. Après avoir raconté longuement l'histoire de ce pontife, et l'avoir montré avec cette auréole de gloire que lui avaient faite les artistes, Paul Jove nous le peint échappant aux bruits et aux pompes du Vatican, aux fêtes de Rome, à l'enivrement de cet encens qu'on brûlait pour lui en Italie; aux joies comme à l'esclavage de la papauté, et sans rien dire partant tout à coup en fugitif pour visiter sa villa Malliana. A son approche, les cloches du pauvre village s'ébranlent, les paysans accourent, jonchent la terre de feuilles, arrêtent la litière du pape et viennent lui offrir des fleurs. Léon descendait de sa chaise, leur prenait la main, les interrogeait, aimait à baiser les blancs cheveux des vieillards, caressait les petits enfants, dotait les jeunes filles, et payait les dettes des indigents; car il avait pour maxime qu'il est du devoir d'un prince de soulager la misère, et de renvoyer avec la joie dans le cœur et sur la figure quiconque veut l'approcher.

Ce fut le 1^{er} décembre 1521, que mourut Léon X : quelques jours avant d'expirer il faisait remettre au curé d'Ein-siedeln, à Zwingli, le diplôme de chapelain acolyte du Saint

Siège; à Reuchlin, dont l'apologie avait été condamnée au feu par les universités de Paris et de Cologne, et qui était venu se réfugier à Rome, des marques de sa munificence; c'était finir comme il avait commencé.

En ce moment une petite nacelle quittait sans bruit la ville de Bâle : celui qui la montait saluait la cité ingrate qui l'exilait, dans des vers latins que sa bouche laissait tomber quand son cœur était gros de chagrin : « Adieu, Bâle, adieu, toi qui fus si longtemps pour moi si hospitalière et si tendre ! Adieu de cette barque qui va m'emporter à jamais ! sois heureuse de tous les bonheurs à la fois, et puisses-tu n'avoir jamais d'hôte plus incommode que moi ! »

Celui qui chantait ainsi était Erasme, que le protestantisme intolérant chassait de Bâle qui lui devait une partie de sa gloire, Froben, Amerbach et Holbein.

Nous connaissons Léon X. Qu'on nous dise qui, de lui ou de Luther, dut mettre obstacle à la paix de l'Eglise ? Figurez-vous Jules II à la place de Jean de Médicis : alors la papauté eût été inflexible; elle n'aurait pas même voulu entendre la voix du novateur, elle lui eût imposé silence, sans l'écouter. Mais ne semble-t-il pas que la Providence ait placé sur le trône un prêtre comme Léon, « un agneau au milieu des loups, un Daniel dans la fosse aux lions, un Ezéchiel au milieu des scorpions, » dont les mœurs sont si pures, que le souffle de la calomnie n'a pas même tenté de les ternir, afin que la révolte n'eût aucun prétexte pour se justifier aux yeux des hommes ? Et pourtant ne s'est-il pas trouvé des âmes, Hutten par exemple, qui, après que Luther eut crié à l'Antechrist, ont répété : Antechrist ! Léon X, l'Antechrist ! Est-ce assez de folie ? La Providence qui veillait sur son œuvre, voulut encore que ce pape, ange de douceur, fût aussi un ange de lumières, afin que la réforme ne pût être tentée de l'accuser

de baïr ou de persécuter les dons de Dieu ; et cependant n'a-t-elle pas imprimé que, sans Luther, le monde gémirait encore dans les ténèbres.

Quand Luther disputait sur les indulgences, l'Italie avait une épopée !

CHAPITRE XIII.

LUTHER A WORMS. — 1521.

L'électeur de Saxe protégeait Luther. Il obtint que le moine, avant de partir, se ferait entendre à Worms, où la diète était assemblée.

Gaspard Sturm d'Oppenheim partit de Worms avec un saufconduit pour Luther, auquel il remit des lettres de l'électeur Frédéric, de Jean son frère, et du duc George qui l'engageaient à obéir à l'empereur, et à se fier à une parole dont ils se portaient garants. George Spalatin lui écrivait en même temps et le pressait de se rendre à la diète, en lui indiquant quelques articles qu'il pouvait rétracter dans l'intérêt de la paix et des consciences.

Voyons quelles étaient les dispositions de Luther.

« Non, mon cher Spalatin, je ne veux pas me rétracter. Je répondrai à l'empereur que, s'il m'appelle pour chanter la palinodie, je n'irai pas. Je n'aurais pas besoin d'aller à Worms pour me rétracter, si j'en avais l'intention, je le ferais tout aussi bien ici. Mais si l'empereur insiste, et si cette réponse

m'attire son inimitié, j'irai. Je ne fuirai pas, je ne désertai pas la cause ou la parole du Christ. Je sais bien que ces furieux n'auront de repos que quand ils m'auront tué. Je tâcherai qu'il n'y ait que des papistes qui soient coupables de mon sang... Si je vais à Worms, voici comment je me rétracterai : je dirai : J'avais d'abord soutenu que le pape est le vicaire du Christ, je me rétracte et je déclare aujourd'hui que le pape est le vicaire du diable. »

Quand il eut reçu le message impérial, il montra une énergie de résolution qu'il n'avait pas eue d'abord, et répondit à Spalatin qui lui rappelait le sort de Jean Huss : « J'irais à Worms, quand il y aurait autant de diables que de tuiles sur les toits de Wittemberg. »

Luther autrefois s'était acheminé vers Augsbourg, à pied, couvert d'une soutane d'emprunt, un bâton à la main et obligé de mendier son pain. Aujourd'hui c'était une puissance aussi grande que l'empereur Charles V. On l'attendait avec une anxiété inexprimable. Tous les cœurs battaient d'émotion à son approche. Il avait quitté Wittemberg dans les premiers jours d'avril, et était monté dans un char couvert de toile que lui avait prêté le sénat, ayant à ses côtés Schurf le docteur en droit, Juste Jonas le prévôt, Amsdorf le théologien, et Pierre Suaven, qui devaient lui servir de conseillers et d'avocats. Sturm le précédait à cheval, portant les insignes des hérauts d'armes. La population, avertie longtemps d'avance, accourait sur son passage. Quelques spectateurs se découvraient en signe de respect, d'autres s'approchaient pour lui presser la main. Luther chantait cet hymne dont il avait composé les paroles et la musique, et que M. Heine appelle si bien la *Marseillaise* de la réforme.

C'est une forte citadelle que notre Dieu,
Une bonne lame, une bonne armure, etc.

En s'approchant d'Erfurth, le cœur de Luther s'épanouit de joie à l'aspect du couvent des Augustins, où peu d'années auparavant il avait pris la robe de moine. Il y descendit. C'était le 6 avril, la veille du premier dimanche de Pâques. La nuit allait tomber ; une petite croix de bois, élevée sur la tombe d'un frère qu'il avait connu, et qui était mort doucement au Seigneur, frappa sa vue et troubla son âme. Il la montra au docteur Jonas : « Voyez donc, mon père, il repose là, et moi ! » Et ses yeux se levèrent au ciel. Avant de se coucher il vint s'asseoir sur cette pierre, et y demeura en méditation pendant près d'une heure ; Amsdorf fut obligé de lui rappeler que la cloche du couvent avait sonné l'heure du sommeil. Il demanda au supérieur et obtint la permission de prêcher le lendemain. C'était désobéir formellement aux ordres de l'empereur. Sturm ferma les yeux, car il avait appris à aimer son compagnon de voyage plus encore que ses doctrines. Luther, qui l'avait en chemin conquis à la réforme, justifia cette infraction au message du souverain, en disant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Le lendemain la petite église d'Erfurth était pleine avant l'heure des offices. On voulait entendre la parole de ce moine qui faisait un si grand bruit depuis trois ans, et qui de sa cellule remuait les empires. Au milieu du discours de l'orateur, tout à coup une partie des murs extérieurs s'écroula avec fracas ; l'épouvante se répand parmi les auditeurs qui fuient en tumulte et brisent jusqu'aux vitraux pour échapper à une mort qu'ils croient imminente. Luther restait en chaire sans s'émouvoir. Il fit un signe que comprit la foule qui s'arrêta pour recueillir ses dernières paroles. « Eh ! ne voyez-vous pas, dit l'orateur en souriant, le doigt du démon qui veut vous empêcher d'ouïr la parole de Dieu que je vous annonce ? restez, le Christ est avec nous. » Et aussitôt, dit

Daniel Greser, la multitude s'arrêta et se rapprocha de la chaire pour écouter la parole sainte.

Alors Erfurth comptait un grand nombre de moines, d'abbés, que le prédicateur, ajoute le même historien, flagella vivement.

Quelques semaines après le départ de Luther s'étaient à peine écoulées, que la populace se porta en fureur à la demeure des chanoines, brisant tout ce qui tombait sous sa main, les livres, les images, les tableaux, les meubles, les lits dont elle jetait la plume au vent, qui retombait ensuite comme une neige épaisse dans les rues et voilait la clarté du jour : « présage funeste d'autres désordres que Luther devait bientôt susciter. »

Non loin d'Oppenheim, le dominicain Martin Bucer se présenta à Luther. Il venait de la part de Franz de Sickingen, et au nom de l'empereur, disait-il, pour conduire le moine au château d'Ebernburg. Comme il n'avait aucun rescrit qui prouvât sa mission, Sturm, en se tournant vers Luther, auquel il montrait l'ordre de l'empereur dont il était porteur, lui dit : « Maître, c'est à Worms que j'ai ordre de vous conduire. — Amen. » Et se tournant vers Bucer dont il prit la main : « Merci, dit Luther, l'empereur me mandate à Worms, j'irai. » La mission de Bucer était réelle. A Ebernburg se serait trouvé le franciscain Glapion, confesseur de Charles V, qui devait conférer avec Luther et lui promettre la protection de l'empereur, au prix seul du désaveu de quelques doctrines enseignées dans la captivité de Babylone. Luther s'y serait refusé.

On s'arrêta devant Oppenheim pour prendre un peu de repos. Il eût été facile à Luther de s'échapper, car Sturm lui laissait toute liberté. Ses compagnons, dont le cœur battait de frayeur, lui conseillaient de fuir.

« Fuir ! répéta Luther ; oh ! non, j'irais, j'entrerais dans la ville au nom de Jésus-Christ, même quand il y aurait autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits. »

Le 16 avril, il fit son entrée dans Worms, au chant de cantiques sacrés, au bruit de pas et de voix de plusieurs milliers de spectateurs, dont beaucoup avaient embrassé ses opinions, et qui accouraient pour contempler celui que ses disciples nommaient le prophète, l'apôtre du nouvel Evangile et dont le nom était sur toutes les lèvres. Il descendit à la maison des chevaliers de Rhodes, à côté de l'auberge du Cygne, où logeait l'électeur palatin.

Le lendemain de son arrivée, le noble maître de cavalerie, maréchal d'empire, Ulrich de Pappenheim, vint le trouver précédé du héraut d'armes Sturm, pour lui intimer l'ordre, au nom de l'empereur, de comparaître à quatre heures du soir devant sa majesté, les princes, les électeurs, les généraux et les chefs des Ordres de l'empire. Martin répondit : « Que la volonté de Dieu soit faite, j'obéirai. »

A l'heure indiquée revint Ulrich de Pappenheim précédé de Sturm. Afin que la foule répandue dans les rues, et surtout autour du palais de l'empereur, ne pût molester le docteur, on eut soin de l'introduire par des portes dérobées, en lui faisant traverser les jardins. On eut beaucoup de peine à retenir les flots du peuple qui se précipitait par toutes les issues pour voir le docteur : les toits des maisons étaient remplis de spectateurs.

Jamais diète aussi nombreuse ; Charles V siégeait entouré de sept électeurs, de vingt-quatre ducs, de huit margraves, de trente évêques, et d'une grande quantité de députés des villes de l'empire. Le moine s'inclina, ému de recueillement et d'admiration à la vue de ses juges. Friendsberg, qui commandait les gardes-du-corps, s'approcha, et le frappant

de son gantelet de fer : « Petit moine, lui dit-il, voilà une fière marche que tu vas faire ; toi de gentilhomme, ni moi ni aucun général n'en avons fait de semblable dans les affaires où nous nous sommes trouvés, et il y en avait de bien chaudes, par Dieu ! Si tu es sûr de toi, en avant mon garçon ! en avant, au nom de Dieu... — Oui, au nom de Dieu, dit Luther en relevant fièrement la tête, en avant ! »

Les yeux s'étaient fixés sur le docteur ; les députés se levaient de leurs fauteuils pour contempler cette figure impassible qui se recueillait dans l'attente et semblait ne pas appartenir à ce monde. Il y eut un moment où chacun voulut communiquer à son voisin les impressions diverses qui l'agitaient ; ce fut alors que quelques spectateurs s'approchèrent et murmurèrent tout bas : « Frère, courage ! Ne crains pas ceux qui peuvent tuer le corps seulement, mais plutôt celui qui peut perdre, dans la géhenne éternelle, l'âme et le corps. » Un autre dit assez haut : « Quand tu seras devant les rois, ne pense pas à ce que tu devras dire, car le Seigneur t'inspirera. » Luther se retourna, et son œil animé d'un feu subit montra qu'il avait entendu.

Alors Jean d'Eck, non pas le théologien d'Ingolstadt, mais l'official de l'archevêque de Trèves, se leva et commença ainsi l'interrogatoire de Luther, d'abord en latin, puis en langue allemande.

« Martin Luther, sa sacrée et invincible majesté, d'après l'avis des Ordres de l'empire, vous appelle devant sa face, afin que vous répondiez aux deux questions que je vais vous adresser : — Vous reconnaissez-vous l'auteur des écrits publiés sous votre nom et que voici devant vous, et consentez-vous à rétracter quelques-unes des doctrines qui s'y trouvent enseignées ? »

Luther allait répondre, lorsque Jérôme Schurf, assistant de Luther, demanda qu'on lût les titres des ouvrages.

L'official les prit un à un, récitant les titres divers : c'étaient des Commentaires sur les psaumes, le traité : *De bonis operibus*, l'Exégèse sur l'oraison dominicale.

Luther se leva. « Sa majesté, dit-il, me fait adresser deux questions : la première, si je reconnais comme de moi les livres qui portent mon nom ; et la seconde, si je veux rétracter les enseignements que j'y établis.

« Je ne saurais refuser de reconnaître pour mes œuvres les livres dont on a lules titres, jamais je ne nierai que je ne les aie écrits. Quant à la question si je consens ou non à rétracter les doctrines qu'ils renferment, question de foi où mon salut éternel et la libre expression de la parole divine sont intéressés, cette parole qui ne connaît de maître ni sur la terre ni dans les cieux, et que nous devons adorer tous tant que nous sommes, il serait téméraire et dangereux pour moi d'y répondre sur le champ, avant d'avoir médité en silence, de peur d'encourir la sentence de Jésus-Christ : — Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon père qui est dans les cieux. Je supplie donc sa sacrée majesté de m'accorder le temps nécessaire pour répondre en toute connaissance de cause, et sans crainte de blasphémer la parole de Dieu et d'exposer le salut de mon âme. »

A l'ouïe de ces mots il y eut un léger murmure parmi les assistants, dont quelques uns croyaient à une inspiration du Saint-Esprit toute soudaine. Maimbourg a raison de dire que cette réponse ne respirait pas le génie prophétique dont Luther se vantait d'être illuminé, quand il écrivait à Spalatin, « je sens Dieu, l'Esprit-Saint me possède et me pousse ; » car elle impliquait nécessairement l'éventualité d'une rétraction des dogmes qu'il avait annoncés. Aussi l'empereur, en voyant hésiter Luther, dit-il : « Cette homme ne me rendra pas hérétique. »

Les chefs des Ordres délibérèrent un moment, et l'official se leva de nouveau.

« Martin Luther, dit-il, bien que vous connaissiez depuis longtemps le message de sa majesté impériale, et le but de votre comparution devant la diète, et qu'on pût vous refuser le délai que vous demandez ; toutefois, la clémence insigne du souverain veut bien vous accorder un jour pour préparer votre réponse. Vous comparaitrez donc ici, demain, à la même heure, sous condition que vous proposerez vos réponses de vive voix, et non par écrit. »

Luther revint le lendemain à la même heure que la veille, mais il fut obligé d'attendre, au milieu d'une grande foule de peuple, que les Ordres ouvrissent la séance, car ils délibéraient en ce moment.

On introduisit le docteur ; l'official prit alors la parole en ces termes :

« Martin Luther, hier vous reconnûtes les livres imprimés sous votre nom. Rétractez-vous ou non ces livres ? C'est la questions que nous vous adressâmes et que vous déclînâtes, sous prétexte que c'était une question de foi que nous vous faisons, et que vous aviez besoin de réflexion pour y répondre, bien qu'un théologien tel que vous sache pertinemment qu'un chrétien doit toujours être prêt à répondre sur sa croyance. Donc expliquez-vous. Voulez-vous défendre toutes vos œuvres, ou bien en désavouer quelques-unes ? »

Luther répondit :

« Sérénissime empereur, princes de l'empire, aux deux questions qu'on me fit hier, si je reconnais comme miens les livres publiés sous mon nom, et si je persévérerais à les défendre, j'ai dit : Je persiste — et persisterai jusqu'à la mort dans cette réponse : Oui, ce sont bien là mes livres ; les livres que j'ai publiés ou qu'on a publiés sous mon nom.

je les reconnais, je les avoue et avouerai toujours, pourvu que la méchanceté, la fourberie, une sagesse hors de propos, ne viennent y apporter quelque altération : je reconnais que ce que j'ai écrit de ma main est mûri par ma pensée.

» Avant de répondre à la seconde question, je supplie votre majesté et les Ordres de l'empire de considérer que mes livres ne traitent pas tous de la même matière. Il en est de diactiques, destinés à l'édification des fidèles, à l'avancement de la piété, à l'amélioration des mœurs, que la bulle, en reconnaissant l'innocence de semblables traités, n'a pas moins condamnés. Si je le désavouais, que ferais-je, que proscrire un enseignement que tout chrétien admet, m'élevant ainsi contre la voix universelle des fidèles ?

» Il est une autre espèce d'écrits où j'attaque la papauté, les croyances des papistes, comme des monstruosité, comme la ruine des bonnes doctrines et la damnation du corps et de l'âme. Ah ! je ne saurais le nier ; et personne pas plus que moi, tant les cris et les témoignages de la conscience parlent haut : — les décrétales des papes ont jeté le désordre dans le christianisme, surpris, emprisonné, torturé la bonne foi des fidèles, et dévoré comme une proie cette noble Germanie, qui n'a cessé de protester contre des doctrines menteuses, contraires à l'Evangile et au sentiment des Pères.

» Si je reniais mes écrits, je prêterais une force et une audace nouvelle à la tyrannie romaine, j'ouvrirais au torrent de l'impiété une digue par où elle déborderait dans le monde chrétien. Ma palinodie n'aurait servi qu'à étendre et accroître le règne de l'iniquité ; surtout quand on saurait que c'est par ordre de sa majesté et des sérénissimes princes messeigneurs, que j'ai fait cette rétractation....

Alors l'orateur de l'empire se leva et dit : Que Luther n'avait pas répondu à la question ; qu'il ne s'agissait pas de dis-

cuter des maximes déjà condamnées par les conciles ; qu'il demandait une réponse simple et non cornue : — s'il voulait ou non se rétracter.

Luther reprit :

« Puisque votre sacrée majesté et vos dominations demandent une réponse simple, je la ferai : elle ne sera ni cornue, ni dentée, et la voici. A moins qu'on ne me convainque d'erreur par le témoignage de l'Ecriture ou de l'évidence, (car je ne crois pas à la seule autorité du pape et des conciles qui si souvent ont erré ou se sont contredits, et je ne reconnais de maître que la Bible et la parole de Dieu ;) je ne puis ni ne veux me rétracter, car il ne faut pas agir contre sa conscience.

« Telie est ma profession de foi ; n'attendez rien autre de moi : que Dieu me soit en aide. *Amen.* »

Les Ordres se retirèrent pour délibérer, puis l'official prit ainsi la parole :

« Martin Luther, vous venez de parler avec un ton qui ne sied point à un homme tel que vous ; et vous n'avez point répondu à la question. Sans doute vous avez composé divers écrits dont quelques-uns pourraient n'être l'objet d'aucune censure. Si vous aviez desavoué les livres où sont répandues vos erreurs, sa majesté, dans sa bonté infinie, n'aurait pas permis qu'on poursuivît ceux où ne sont enseignées que de pures doctrines. Vous venez de ressusciter des dogmes condamnés par le concile de Constance, et vous demandez à être convaincu par les Ecritures. Mais si chacun avait la liberté de disputer sur des points, depuis tant de siècles désapprouvés par l'Eglise et les conciles, il n'y aurait plus de doctrines, plus de dogmes, rien de certain, rien de fixe ; plus de croyances qu'on devrait tenir sous peine du salut éternel. Car aujourd'hui, vous qui rejetez l'autorité du concile de Constance, demain vous proscrirez tous les conciles, puis les pères, les docteurs ;

alors plus d'autorité que cette parole individuelle que vous invoquez en témoignage et que nous invoquons aussi. C'est pourquoi sa majesté demande une réponse simple et précise, affirmative ou négative. Voulez-vous défendre comme catholique tous vos enseignements, ou en est-il que vous soyez prêt à désavouer ? »

Luther demanda ici que sa majesté ne souffrit pas qu'il mentît à sa conscience, enchaînée par les saintes Ecritures. On voulait une réponse catégorique : il l'avait donné. Il ne pouvait que répéter ce qu'il avait déjà déclaré ; — que si on ne lui prouvait par d'irrésistibles arguments qu'il avait erré , il ne reculerait pas d'une semelle en arrière ; que ce qu'avaient enseigné les conciles n'était pas article de foi ; qu'ils avaient failli et s'étaient contredits ; que leur témoignage n'était donc pas convaincant ; qu'il ne pouvait désavouer ce qui était écrit dans les livres inspirés.

L'official répondit qu'il ne démontrerait pas que les conciles eussent erré.

Le docteur prit l'engagement de le prouver.

Deux jours après, les princes électeurs, les grands officiers et les Ordres de l'empire s'étant assemblés de nouveau, on annonça un message de l'empereur. Tous les Ordres se levèrent en signe de respect, et le secrétaire de la diète lut à haute voix le rescrit impérial conçu en ces termes :

« Nos ancêtres, les rois d'Espagne, les archiducs d'Autriche, les ducs de Bourgogne, protecteurs de la foi catholique, en ont défendu l'intégrité de leur sang et de leur épée, en même temps qu'ils veillaient à ce qu'on rendit aux décrets de l'Eglise l'obéissance qui leur est due. Nous ne perdrons pas de vue ces beaux exemples, nous marcherons sur les traces de nos aïeux, et nous protégerons de toutes nos forces cette foi que nous avons reçue en héritage. Et comme

il s'est trouvé un frère qui a osé attaquer à la fois et les dogmes de l'Eglise et le chef de la catholicité, défendant avec opiniâtreté les erreurs où il était tombé, et refusant de se rétracter ; nous avons jugé qu'il fallait s'opposer aux progrès de ces désordres, même au péril de notre sang, de nos biens, de nos dignités, de la fortune de l'empire ; afin que la Germanie ne se souillât pas du crime de parjure. Nous ne voulons plus désormais entendre Martin Luther, dont les princes ont appris à connaître l'inflexible opiniâtreté : et nous ordonnons qu'il aille à s'éloigner et à se retirer sous la foi de la parole que nous lui avons donnée, sans qu'il puisse dans son chemin prêcher ou exciter des désordres. »

Il n'y avait plus de séance publique, mais les Ordres voulurent tenter, dans l'intérêt du repos de l'état, de fléchir l'obstination de Luther. Ils députèrent quelques membres de la diète dont on connaissait l'esprit conciliant auprès de l'empereur, qui consentit à ce qu'on essayât de nouvelles voies d'accommodement.

L'archevêque de Trèves pria Luther de venir le trouver : Luther se présenta précédé du commissaire impérial et accompagné de ses amis qui l'avaient suivi de la Saxe et de la Thuringe. On l'introduisit dans l'appartement de l'archevêque où se trouvaient réunis Joachim de Brandebourg, le duc de Saxe George, les évêques d'Augsbourg et de Brandebourg, le comte George, grand-maître de l'ordre teutonique, Jean Boeck de Strasbourg et le docteur Peutinger. Veh (Vehus), chancelier de Bade, prit la parole au nom des nobles assistants, en déclarant qu'on n'avait pas appelé Luther pour faire de la polémique, mais par pur esprit de charité et de bienveillance.

Alors Veh commença un long discours sur l'obéissance qu'on devait à l'Eglise et à ses décisions, aux conciles et à leurs décrets. Il soutint que l'Eglise, comme tout pouvoir, avait ses

constitutions, qui pouvaient être modifiées par le génie des peuples auxquels elles s'appliquaient, la diversité des mœurs, des lieux, des époques; que c'étaient là les contradictions apparentes que Luther trouvait dans le régime de l'Eglise, qui ne prouvaient au fond que le soin religieux avec lequel elle réglait son administration spirituelle et n'intéressaient nullement l'intégrité du dogme catholique. Ce dogme était hier ce qu'il sera demain et jusqu'à la consommation des siècles. Il appela l'attention sur les troubles qu'excitaient partout les nouvelles maximes. « Voyez, dit-il, le livre: *De la liberté chrétienne*; qu'enseigne-t-il, sinon à secouer toute espèce de joug, à ériger en axiome la désobéissance? Le temps n'est plus où chaque enfant de la famille chrétienne n'avait qu'un cœur et qu'une âme : alors le précepte était un comme la société; la règle était commune et générale. Il a fallu la modifier lorsque le temps a lui-même modifié et altéré cette société, sans toutefois que jamais l'essence ou le dogme catholique ait reçu aucune atteinte. Je sais bien, Martin, ajouta-t-il, que beaucoup de vos ouvrages respirent une douce odeur de piété, mais on a jugé l'esprit général de vos œuvres, comme on juge l'arbre, non pas sur ses fleurs, mais sur ses fruits. Ce sont ici des conseils de paix que vous adressent les Ordres de l'empire. Ils ont été établis de Dieu comme toute puissance, pour veiller à la sûreté d'un état dont vos doctrines compromettent le repos. Leur résister, c'est résister à Dieu. Sans doute il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, mais croyez-vous donc que nous soyons sourds à son verbe, et que nous ne l'ayons pas médité?

— Merci, dit Luther, de toutes vos paroles de charité et de paix. » Alors il se mit à répondre à ce que Veh avait dit touchant l'autorité des conciles; il soutint que le concile de Constance avait erré en condamnant cette proposition de Jean

Huss : *l'Eglise du Christ est la société des Elus*. Point de rétractation, reprit-il d'une voix forte et animée : ma vie et mon sang, plutôt qu'une parole de désaveu, car il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Luther allait se retirer ; on le retint, et Veh recommença son argumentation et ses instances, en l'adjurant de soumettre ses écrits au jugement des princes et des Ordres de l'empire.

Le docteur répondit qu'il ne voulait pas qu'on crût qu'il déclinât le jugement de l'empereur et des Ordres ; mais que la parole de Dieu sur laquelle il s'appuyait était à ses yeux si claire, qu'il ne pourrait se rétracter qu'autant qu'on apporterait dans la discussion une parole plus lumineuse ; — que saint Paul avait dit : « Si un ange vient du ciel avec un nouvel évangile, qu'il soit anathème ; » qu'on voulût bien ne pas violenter sa conscience enchaînée dans les liens de l'Ecriture.

— Mais, reprit le marquis de Brandebourg, n'avez-vous pas dit que vous ne cèderiez qu'autant que vous seriez convaincu par le texte même de l'Ecriture ? — Ou par des raisons de toute évidence, reprit Luther. — Mais vous admettez donc une raison supérieure à la parole de Dieu, objecta vivement Veh ? Luther resta silencieux.

On se sépara. L'archevêque de Trèves retint le moine et le fit passer dans une autre pièce, où Jérôme Schurf et Nicolas Amsdorf le suivirent ; là se trouvaient Jean Eck et Cochlée, doyen de l'église de la Sainte-Vierge à Francfort. Eck prit la parole :

« Martin, il n'est aucune des hérésies qui ont déchiré l'Eglise, qui ne soit née de l'interprétation des Ecritures : la Bible est l'arsenal où chaque novateur est venu puiser des arguments ; c'est avec des textes bibliques que Socin, Pélage, Arius soutenaient leurs doctrines. Arius, par exemple, trouvait la négation de la divinité de Jésus-Christ, divinité que

vous admettez, dans ce verset du Nouveau-Testament : *Joseph non cognovit conjugem suam donec paturit primogenitum* : et il disait, comme vous, que cette parole l'enchainait. Quand les pères du concile ont condamné cette proposition de Jean Huss : *l'Eglise de J.-C. est la communion des Elus*, ils ont condamné un blasphème, car l'Eglise, comme une bonne mère, entoure de ses bras tout ce qui a nom chrétien, tout ce qui est appelé à jouir de la béatitude céleste... » Luther et Jérôme Schurf répliquèrent ; Cochlée se contenta de conjurer Luther de rendre la paix à l'Eglise en se rétractant : on se sépara.

Le soir, l'archevêque de Trèves annonça à Luther que, par ordre de l'empereur, le sauf conduit était prorogé de deux jours, et il lui indiqua pour le lendemain une nouvelle conférence.

Peutinger et le chancelier de Bade vinrent donc trouver Luther à sa demeure, reprirent la conversation où elle était restée la veille, en s'efforçant d'amener le moine à soumettre ses écrits au jugement de l'empereur.

« Oul, répondit Luther, j'y suis prêt, pourvu qu'on vienne à moi les Ecritures à la main : sinon, non ! Dieu a dit par le prophète roi : ne vous fiez pas aux princes, aux fils des hommes, car en eux n'est pas le salut ; et par Jérémie : Maudit soit qui met sa confiance dans l'homme. » Comme on le pressait plus vivement : « Tout au jugement des hommes, dit-il, excepté la parole de Dieu. » On le quitta en lui annonçant qu'on reviendrait le soir, et qu'on espérait le trouver dans d'autres dispositions.

Mais ce fut en vain, Luther demeurait inflexible. « Consentez-vous au moins, dirent les envoyés, à soumettre au jugement d'un concile à venir vos doctrines, comme vous l'avez écrit, il n'y a pas longtemps ? — Eh bien, oui, dit Luther, mais à condition qu'on extraira de mes livres les articles sur

lesquels devra prononcer le concile, et que sa sentence sera tirée des livres saints.

— Alors si cette voie est tentée, vous promettez bien de vous taire jusqu'à ce que le concile ait prononcé?

— Oui, dit Luther,

Aussitôt les délégués vont trouver l'archevêque de Trèves et lui disent : « Voici que Luther a promis de s'en rapporter à la décision du concile, et de ne plus dogmatiser jusqu'à ce que sa cause ait été jugée. »

L'archevêque, tout joyeux, fit appeler Luther, et lui demanda si ce qu'on lui avait rapporté était vrai : Luther le détrompa.

« Mais il semble, cher docteur, insista le prélat, que vous ne pouvez repousser une voie de paix que vous indiquez vous-même dans votre appel récent au futur concile? ne venez-vous pas encore de déclarer que vous étiez prêt à soumettre vos écrits au jugement de l'empereur et des Ordres?

— Ah! reprit Luther, m'abandonner au jugement de ceux qui ont condamné mes livres? jamais.

— Mais alors dites-moi donc, mon cher docteur, le moyen de prévenir les troubles qui menacent l'Eglise : quels remèdes faut-il employer?

— Il n'y en a pas de meilleurs que ceux dont parle Gamaliel, selon le témoignage de saint Luc: « Si l'œuvre est de l'homme, elle périra; si elle vient de Dieu, elle ne mourra pas. » César et les Ordres peuvent écrire au pape ce peu de mots : Si l'œuvre de Luther n'est pas une inspiration d'en haut, dans trois ans on n'en parlera plus. »

L'archevêque insistait : « Voyons, dit-il : si on extrayait de vos livres des articles qu'on soumettrait ensuite à la décision du concile?

— Pourvu que ce ne soit pas, reprit Luther, ceux que le concile de Constance a déjà condamnés.

— Peut-être, dit le prélat.

— Oh, alors, non, non! je ne veux pas, car je suis certain que les décrets du concile ont condamné la vérité : j'aimerais mieux perdre la tête que de désertir la parole divine, si claire et si rationnelle.

— Eh! bien donc, dit l'archevêque, puisque vous persistez dans votre résolution, Dieu vous jugera. »

Peu d'instants après l'official de Trèves manda Luther en présence du chancelier de Maximilien, afin de lui lire la sentence impériale.

— Luther, dit-il, puisque vous n'avez pas voulu écouter les conseils de sa majesté et des Ordres de l'empire, et confesser vos erreurs, c'est à César d'agir maintenant : De par ordre de l'empereur, il vous est accordé vingt jours pour retourner à Wittemberg, libre, et sous la sauve-garde de la parole du prince, pourvu que sur votre passage vous n'excitez aucun trouble par vos paroles ou vos discours. »

Sturm inclina le caducée de l'empereur en signe de respect.

Luther courba la tête et dit : « Qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur, béni soit le nom de Dieu. » Il ajouta des paroles de reconnaissance et de remerciements envers la personne de l'empereur, ses ministres et les Ordres de l'empire, pour lesquels il était prêt à sacrifier la vie, l'honneur, la réputation, tout, excepté la parole de Dieu.

Mais pourquoi ces protestations de reconnaissance, quand Luther était sûr, comme il l'a dit, « que s'ils ne versaient pas son sang, ce n'était pas que la volonté du meurtre leur manquât, et que l'homicide était dans tous les cœurs! »

Le 26 avril, après un repas que lui donnèrent ses amis, le docteur reprit le chemin de Wittemberg.

Ainsi finit le drame de Worms, un des plus remarquables

de la vie du réformateur, et que nous avons reproduit d'après les notes mêmes de Luther, sans rien changer à cette simplicité de paroles qui ne manque pas de charmes, et à cette fidélité de détails qui donne à sa narration quelque ressemblance à des paraboles. On regretto seulement que Luther, ou celui qui a pris la plume en son nom, fasse disparaître si vite cet archevêque de Trèves, qui a un rôle si noble, et dont le moine même s'est plu à reconnaître la bienveillance et la charité.

Au point de vue d'un penseur, Delalot, résumons les débats de Worms.

Dans l'homme est une double individualité, l'une religieuse, l'autre sociale, chacune soumise à des lois qui régissent ses rapports avec Dieu et ses semblables. Dans chaque hiérarchie il y a donc dépendance ou servitude : dépendance de l'être qui le créa, dépendance de la société où il vit. Eriger en dogme la souveraineté de la raison individuelle, est une véritable hérésie. Quand Jésus vint régénérer le monde, il apportait, suivant la remarque de M. de Villers, une véritable réforme : sur les ruines de la vieille société, il en fondait une nouvelle qui grandit comme toute famille. Il convenait de modifier ses formes. De là le pouvoir que dut transmettre le législateur à la future Eglise. Cette théorie de M. de Villers, comme on le voit, reproduit celle que nous venons d'entendre à Worms. Le chancelier de Bade établissait que l'Eglise a besoin, comme tout pouvoir, d'une constitution. Dès lors, et par une conséquence qui découle du principe posé par M. de Villers, la nécessité de lois qui régissent la manifestation de la pensée religieuse ou la conscience, et par conséquent d'un enseignement un et invariable ; et le pouvoir donné à l'Eglise d'établir des règles de foi, de discipline, qui obligent tout être qui lui appartient, sous peine, s'il désobéit, d'être retranché de sa

communion. Lors donc que Luther vient, proclamant que les enseignements dogmatiques de l'Eglise peuvent être soumis à l'examen, d'un mot il efface la communion catholique, détruit le lien unitaire, et change l'essence même du pouvoir spirituel. Car l'examen, c'est le doute qui amende, admet ou rejette suivant ses caprices ; c'est le désordre introduit dans la famille chrétienne, l'anarchie érigée en principe, la tyrannie de tous, ou le despotisme d'un seul qui voudra que la foi commune ploie devant la sienne. Ainsi le faisceau est rompu, l'arbre est attaqué dans sa racine, il n'y a plus d'Eglise. Le principe qui permet aux hommes de se révolter contre l'autorité religieuse, doit permettre de se révolter contre l'autorité politique : aussi M. de Villers pense-t-il que les nouveautés de Luther tendaient à détruire toute monarchie divine et humaine. On comprend le catholique qui récite le *credo* d'Athanase, mais le réformé ne peut avoir d'autre symbole que sa raison.

Il y a donc nécessité d'une autorité infaillible et impérissable pour veiller au salut de l'œuvre que Jésus apporta aux hommes. C'est frappé de cette grande vérité que Leibnitz écrivait à Fabricius : « Puisque Dieu est l'ordre, il s'en suit qu'il y a de droit divin dans son Eglise un magistrat spirituel. Or, une telle autorité est légitime. »

« Mais, dit Luther, ouvrez-moi le livre de la loi, et que j'y lise cette autorité pour la reconnaître, et les doctrines de mensonge que vous me reprochez, pour les rétracter. » Le livre est ouvert : Luther repousse le signe. Qu'on nous donne une parole scripturaire rayonnant d'une telle clarté, qu'elle fasse refluer le doute dans le cœur, comme le soleil fait disparaître les ténèbres. Luther s'écrie : « La divinité de Jésus qui est écrite dans le Nouveau-Testament en signes que tout le monde peut lire. » — Trois siècles après Luther, un disciple de la réforme, un docteur en théologie, un ministre de

l'Eglise évangélique a écrit en plein Genève un livre contre la divinité de Jésus. Et ne croyez pas qu'il se serve, pour soutenir son blasphème, du vieil argument d'Arius, dont nous parlait tout à l'heure le docteur Eck : il en a bien d'autres dans son livre, et tous tirés du Nouveau-Testament. Le docteur Paulus, professeur à Heidelberg, n'a-t-il pas enseigné publiquement que J.-C. est homme? Le docteur Hade, dans un manuel à l'usage des étudiants, ne cherche-t-il pas à montrer comment Jésus est devenu, par le libre arbitre de son esprit, et par les circonstances de son époque, le sauveur des hommes? Et chez la plupart des ministres silésiens, la divinité de Jésus-Christ est-elle invoquée autrement que dans le style figuré?

Voici un autre article de la symbolique luthérienne écrit en toutes lettres dans un des livres déferés à la diète de Worms, et que le moine n'a pas voulu désavouer, parce qu'il l'avait lu ainsi que les autres dans la Bible de Dieu. — C'est qu'en combattant les Turcs on s'élève contre le Seigneur. Qui dira que cette pensée venait du ciel? Si mon œuvre est une œuvre humaine, répétait Luther, elle périra; si c'est une œuvre divine, elle est éternelle; argument qui, suivant la remarque d'un protestant, contriste le cœur, car le catholicisme, qu'il venait renverser, était debout à Worms, et après trois siècles vit encore. Et qu'est-ce aussi que prouverait la prospérité d'un fait au détriment d'un principe qu'on abandonnerait momentanément? Les lois de la logique ne s'abaissent pas jusqu'aux chiffres.

CHAPITRE XIV.

LA WARTBOURG. APPARITION. — 1521.

Homme de lutte et d'action, se croyant appelé de Dieu pour fonder son œuvre, au besoin par l'épée, Luther n'était pas fait pour garder de vains ménagements avec l'empereur. Ses ennemis, en le voyant partir de Worms, avaient compté que son caractère se ferait bientôt jour, et qu'il enfreindrait les ordres du prince. Ils avaient raison. Si l'électeur de Saxe n'eût en silence veillé sur l'œuvre de son protégé, Luther l'eût compromise, en délivrant la parole divine qu'il s'accusait d'avoir laissé trop longtemps captive. Une imprudence aurait pu lui être funeste. Il fallait donc le dérober aux tentations de son apostolat et enchaîner sa langue. A l'abbaye d'Hirschfeld, l'abbé le reçut dans son couvent, l'admit à sa table et lui prêta son lit. Le jour paraissait à peine qu'il venait frapper à la porte de l'Augustin pour le prier de prêcher la parole de Dieu. Luther monta en chaire, contre l'ordre formel de l'empereur. — Après tout, disait-il, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. A Eisenach, malgré l'apparition du curé, d'un notaire et de deux témoins qui viennent pour constater officiellement la contravention du moine au mandat impérial, Luther parle et s'emporte contre la papauté. Tout cela est avoué par le récit officiel et par la correspondance du docteur.

Il était parti sous la conduite d'hommes fidèles, entre autres du capitaine Prélops. Jacob, son frère, Amsdorf et Schurf l'accompagnaient. Comme ils approchaient d'Altenstein, des chevaliers masqués se présentèrent tout à coup à l'entrée d'une forêt, se jetèrent sur les rênes des chevaux et feignirent d'enlever le moine. C'était une comédie jouée et arrangée par l'électeur, du consentement de Luther. Jacob sauta à bas de la voiture et prit la fuite, Amsdorf disparut dans la forêt. Un cheval était tout prêt ainsi qu'un vêtement de cavalier et une barbe postiche pour déguiser le fugitif. On erra dans la forêt pendant quelques heures, et la nuit venue, vers les onze heures on frappait à la porte du château de la Wartbourg. Dans ce château, élevé comme un nid sur le haut d'une montagne isolée, Luther n'avait point à redouter l'œil de ses ennemis. Amsdorf se prêta à merveille au rôle que lui avait confié l'électeur, et garda le silence. Ses autres compagnons de voyage crurent un moment que leur père était tombé dans une embuscade; ils prièrent Dieu pour lui, et répandirent à Wittemberg le bruit de sa mort. On racontait déjà qu'il n'avait échappé au poison que par la protection miraculeuse de la providence. A la table de l'archevêque de Trèves, il avait fait suivant sa coutume le signe de croix avant de boire et son verre s'était brisé. La scène a été reproduite par la gravure et la peinture. Luther a confirmé le récit, seulement il parle d'un évêque sans le désigner autrement, ne dit rien du signe de croix, et pense que la rupture du verre n'est due qu'à l'intromission d'une eau trop froide.

La Wartbourg est une vieille citadelle, comme on en retrouve sur les bords du Rhin, à demi ruinée aujourd'hui et posée au sommet d'une montagne d'où l'œil s'étend sur toutes les vallées de la Thuringe, ce pays d'or que le comte de Mansfeld préférait à la terre promise. Il n'y a pas dans

toute l'Allemagne de ruines aussi poétiques et qui fassent battre aussi violemment le cœur d'un étudiant. C'est à l'ombre de ces vieux débris du moyen-âge, qu'en 1817, la jeunesse des universités rhénanes vint évoquer le souvenir du père de la réforme, et se constituer en société sous le nom *Bürschenschaft*, pour travailler à la fois à l'émancipation de la pensée et à la conquête des libertés que les princes leur avaient promises, quand l'aigle de Napoléon menaçait l'indépendance germanique. L'aigle en fuite, les princes oublièrent leurs promesses.

C'est dans cette Pathmos, dans cette région des oiseaux « qui chantent sur les arbres, et louent le Seigneur le jour et la nuit, » que Luther vécut caché jusqu'à la mort de Léon X.

On dirait que la vue des montagnes bleuâtres qui encignent la Wartbourg comme d'un cercle de verdure, se rompant par intervalles pour laisser voir les plaines de la Thuringe à l'horizon ; que l'air de ces hauteurs, frais et embaumé ; que le chant des oiseaux qui saluent Luther à son réveil ; que son isolement de toute créature humaine ; que ce repos inaccoutumé qu'il peut goûter à loisir, sans crainte d'être réveillé par le bruit des passions humaines, ont changé complètement le caractère du moine. Son âme s'est amollie, l'air suave des montagnes a passé sur son cerveau et l'a rafraîchi : sa parole si amère et si désordonnée s'est adoucie. Ce n'est plus ce sectaire emporté qui voudrait que sa langue fût une épée, mais le frère que nous avons connu à Eissleben, et qui se retrouve dans cet ermitage, seul avec son Dieu et cette nature des champs, qu'enfant il aimait d'un si vif amour. On dirait qu'un miracle s'est opéré et que l'ange de charité, sainte Elisabeth qui habita ces hauts lieux, est descendue visiter le Saxon. On se plaît à le contempler à la Wartbourg causant avec ses amis

dont le souvenir charme sa solitude ; se transportant en pensée dans cette ville de Wittemberg dont la destinée évangélique l'occupe si tendrement ; s'inquiétant de tout ce qu'il y a laissé de cher à son cœur, et surtout de son disciple bien aimé, de Philippe, en qui il a mis toute sa joie et toute son espérance, et dont il exalte la science avec une tendresse paternelle. Tel est le charme de ces épanchements poétiques, qu'on s'associe à ses douleurs, à ses larmes, et qu'on souffre de ses souffrances. A peine est-il entré au château, que d'affreuses douleurs d'entrailles le clouent au lit ! Et le voilà obligé de quitter ses livres et d'interrompre ses travaux littéraires. En ce moment il s'occupe d'une œuvre colossale, qui effraierait tout autre que lui : de la traduction de la Bible en langue allemande, création linguistique qui a jeté sur son nom une si belle auréole. Il n'a pour tromper ses maux que le soleil qui vient le visiter de bonne heure, le chant de quelques rossignols qui se posent sur sa fenêtre et le saluent comme un ami, et cette flûte qu'il appelle à son secours dans les grandes angoisses et qui ne le quitte pas plus que la Bible. On croit rêver : on voudrait que ce rêve durât toujours, car on s'attache à cette nature merveilleuse. Il y a, dans les lettres qu'il écrit de sa Pathmos, une foule de peintures d'intérieur, qui vous captivent par le fin des détails, presque comme un tableau de Karle du Jardin. Ecoutez, et dites si jamais partie de chasse intéressa plus vivement que celle qu'il conte, mais en luthérien, dans sa lettre à Spalatin.

« J'ai chassé pendant deux jours entiers, j'ai voulu connaître cette volupté de héros *γλυκύπικρον*, j'ai pris deux lièvres et deux pauvres petites perdrix. Belle occupation d'un homme qui n'a rien à faire ! Je théologisais pourtant au milieu des lacets et des chiens, et je trouvais un mystère de douleur dans ce tumulte joyeux. N'est-ce pas là l'image du diable

allant, lui aussi, à la chasse de pauvres bestioles, à l'aide de trébuchets et de chiens exercés, je veux dire de ses évêques et de ses théologiens ? Et voyez, l'image et le mystère vont devenir plus visibles : j'avais conservé vivant un tout petit lièvre, que j'avais caché dans une manche de ma robe et auquel j'allais rendre la liberté quand les chiens sont venus, qui lui ont cassé la cuisse et puis l'ont tué sans pitié. Voilà bien le pape et Satan, perdant les âmes que je voudrais sauver. Mais je suis rassasié de chasse ; il en est une plus douce où j'aimerais à percer de traits et de flèches ours, loups, renards et tout le troupeau des impies. »

C'étaient des plaisirs qu'il ne goûtait pas sans mélange, et que le duc Frédéric lui avait ménagés pour lui rendre plus supportables les ennuis de l'exil ; car il savait combien pèserait à cette âme ardente le souvenir de Wittemberg. Sa table était bien servie, fournie tous les jours de gibier et de bon vin du Rhin ; le gardien du château était empressé et complaisant, aux petits soins pour son prisonnier, qui craignait un moment d'être à la charge de ce bon geôlier. « Je crois bien que c'est le prince qui paie, disait-il, car je ne voudrais pas rester une heure ici, si je savais que je mange le pain de mon hôte. Le pain du prince soit ; car enfin s'il faut manger la fortune de quelqu'un, ce doit être celle des princes ; car prince et larron, c'est à peu près synonyme. Mais enfin, sachez la vérité et dites la moi. »

Il est probable que Spalatin ne montra pas cette lettre au duc Frédéric, que Luther traitait avec plus de politesse quand il en avait besoin. Nous l'avons vu, du reste, avec des paroles caressantes pour les princes dont il implore l'assistance, qu'il délaisse dès qu'il peut s'en passer, et qui ne sont plus alors à ses yeux que de grands fous, de grands coquins, les geôliers et les bourreaux de Dieu.

Ainsi violemment arraché à cette vie de combats qu'il menait à Wittemberg, Luther, qui n'avait rien à la Wartbourg pour occuper ses vives facultés, ne tarda point à tomber dans une rêverie malade, qu'accroissaient encore des souffrances d'entrailles. Alors il avait des visions, l'avenir lui apparaissait sous une forme sanglante. Il voit la colère de Dieu se répandant sur la Germanie, et frappant jusqu'à l'enfance ; « l'enfer qui se réjouit dans son cœur ouvre la bouche, et Satan qui s'ébaudit à la vue de ses futures moissons d'âmes. » Pour pleurer ce grand désastre, il joint les mains et demande à Dieu deux fontaines de larmes ; il crie à Jonas : « Il en est temps, revêtez-vous du vêtement des saints, c'est-à-dire des divines Ecritures ; soyez un autre Aaron ; l'encensoir de la prière à la main, venez pour arrêter ces incendies allumés par Rome et qui menacent de consumer le monde. » Tout à coup la prière, sa seule consolation, l'abandonne, et au milieu de cette solitude si calme il éprouve, comme une âme abandonnée aux voluptés mondaines, des assauts charnels.

— Ah ! c'en est fait, dit-il tristement, je ne puis plus prier ni gémir ; la chair me brûle, cette chair qui bout en moi quand ce devrait être l'esprit. Paresse, sommeil, mollesse, volupté, toutes les passions m'assiègent : c'est sans doute parce que vous avez cessé d'intercéder pour moi que Dieu s'est ainsi retiré... Voilà huit jours que je n'écris ni ne prie, à cause des tentations de la chair.

On dirait que de ces hauts lieux il plane sur l'avenir : « Oui, Dieu, répète-t-il, va visiter la Germanie, et il la traitera comme le mérite le mépris qu'elle fait de l'Evangile ; car elle a péché. » Et quelques lignes plus bas, la tête toute troublée, sans doute, il dit à Mélanchthon : « Sois pécheur et pêche énergiquement, mais que ta foi soit plus grande que ton péché... Il nous suffit que nous ayons connu l'Agneau de Dieu

qui efface les péchés du monde ; le péché ne peut détruire en nous le règne de l'Agneau, quand nous forniquerions et tue- rions mille fois par jour.

Luther est ici véritablement prophète ! Quel avenir pour l'Allemagne si de semblables doctrines peuvent s'y établir ! Münzer saura bien trouver ces lignes dans les œuvres du ré- formateur, quand il promènera l'orgie dans la Thuringe ; alors il dira, lui aussi : Qui croit ne peut plus pécher !

On voit que Luther est revenu ici à sa mauvaise nature. Ses douleurs physiques étaient intolérables, la dispute avait brûlé ses entrailles. Un moment son courage d'homme l'aban- donne, le mal est plus fort et il va succomber si la prière de Mélanchthon, qu'il invoque comme son bon ange sur cette terre, ne désarmo la colère du ciel.

Mais bientôt il se raidit contre ses maux, et il lève les yeux au ciel : regard de colère et non d'amour. « Qui chan- gera, s'écrie-t-il, mes yeux en deux fontaines, pour pleurer sur la chute de ces âmes qu'entraîne dans l'abîme le monar- que du péché et de la perdition (le pape) ? c'est au milieu de l'Eglise que ce grand prodige d'iniquité a établi son siège, c'est là qu'il s'étale, le dieu ; là que les pontifes l'adulent, que les sophistes l'encensent. »

Quand il aurait tant besoin de pitié, il est inexorable pour tout ce qui ne veut pas écouter sa voix et suivre ses conseils. Malheureuse intelligence si bien faite pour aimer et pour être aimée, et qui n'a de puissance que pour haïr ! Elle est venue comme messagère de la grâce et de l'amour, et son bonheur est de déchirer les images de celui qui donna son sang pour l'homme pécheur. La pierre même scellée sur la tombe de ses frères ne peut pas résister à Luther ; il l'ouvre cette pierre, et sur des restes défigurés par le ver du tombeau, il s'amuse à jeter du fiel et de l'absinthe. Il change les princes catholi-

ques en Roboam et en Benhadad ; Emser en bouc, les décrétales en portes d'enfer, les sorbonistes en ânes ; et lorsque, haletant de fureur, il tombe épuisé, il se baisse pour ramasser du fumier dont il couvre la tête de ses adversaires.

Qu'il salisse la figure d'Emser, de Latomus, des sorbonistes, d'Eck : ses amis peuvent le concevoir ; mais celle de l'archevêque de Mayence, si noble, si belle, et dont les lèvres ne se sont jamais ouvertes que pour lui donner de charitables avis : Dieu ne le lui pardonnera pas. Spalatin, l'électeur, pleins de vénération pour le prélat, essayaient inutilement d'imposer silence au Saxon : « Plutôt que de me taire, écrivait-il, je vous perdrai, vous, l'archevêque et toute créature humaine. » Et de son lit de douleur il adressait au Mayençais un « Avertissement amical, » où il l'appelle papiste, idolâtre ; où il le compare à un cèdre que Dieu saura bientôt briser, à un Pharaon au cœur endurci, à un loup dévorant. « Mon Dieu, dit-il, vit encore, et il saura bien le moyen de jouter avec un cardinal de Mayence, quand il aurait à ses côtés quatre Césars... Et Luther aussi n'est pas mort, il s'appulera sur ce Dieu qui a humilié le pape, et il jouera avec l'archevêque de Mayence un jeu dont on ne se doute pas.... Vous voilà averti ; si votre grâce ne veut pas renverser des pratiques idolâtres, ce sera mon affaire à moi, homme de foi et d'éternité ; je vous traiterai comme j'ai fait du pape, et je montrerai au monde la différence qu'il y a entre un loup et un évêque. Que votre grandeur se tienne pour avertie, qu'elle se conduise en conséquence. Si on me méprise, il en viendra un autre qui méprisera le mépris, suivant la parole d'Isaïe.

« Je vous déclare que si, dans quatorze jours, je n'ai pas reçu une réponse précise de vous, je publierai mon petit livre « de l'idole de Halle ; » tant pis si vos gens retiennent ma

lettre et l'empêchent de parvenir jusqu'à vous : c'est le devoir d'un évêque d'avoir des gens probes et fidèles. »

Le pamphlet parut sans que Luther voulût attendre le terme qu'il avait fixé ; c'est un ramas d'ordures, de lâches outrages envers l'archevêque, qui s'était déjà vengé en répondant à « l'Avertissement » du moine : « Qu'il se reconnaissait pour pécheur, pour un vil et inutile fumier ; que désormais il se conduirait en prince et en évêque qui met toute sa confiance en Dieu. »

Et veut-on connaître la cause de la colère de Luther ? c'est que le prélat avait interdit à Halle un prêtre qui s'était marié et que le sens d'un texte paulinique, demeuré caché jusqu'à ce jour à Luther, venait après une exégèse laborieuse d'être révélé au moine : décidément le célibat était une œuvre de Satan.

En 1836 nous visitâmes la Wartbourg ; le gardien du château aimait Luther avec passion ; il nous contait avec un abandon plein de charmes le récit de l'entrée du chevalier George, par une nuit obscure dans ce nid où il venait se réfugier pour échapper, lui le cygne prédit par Jean Huss, aux serres de l'aigle impériale. Il ouvrait les fenêtres du donjon et nous montrait la belle vallée du Hellthal toute peuplée, comme au temps de Luther, d'oiseaux au doux chant, toute fraîche de verdure, toute brillante de soleil et de roses, et, jusqu'au grand chêne, où, la tête appuyée, le chevalier écoutait les modulations du rossignol, on redisait lui-même ces cantiques qui, à Magdebourg, touchaient à peine le cœur des riches, et qui alors avaient le pouvoir de mettre en fuite les puissances infernales. Car ce gardien croyait aux apparitions qui avaient tourmenté Luther, et il nous disait comment le démon, une nuit, vint remuer le sac de noix dont on avait fait présent au docteur, qui, impatienté, cria de sa grosse voix : Veux-tu bien t'en aller ! Mais le diable tenait

bon : il venait de se changer en mouche, dont le bourdonnement entraînait dans les oreilles du moine, qui finit par prendre son encrier et le jeta sur les ailes de l'insecte... — Voyez, ajoutait-il, voilà la tache d'encre que le temps n'a pu effacer. Une nuit qu'il méditait sur l'abolition de la messe, le diable vint se poser à ses côtés, et disputer avec lui. Et le gardien allait commencer un récit que nous ne fûmes pas tentés d'écouter, car celui qu'il nommait son père l'avait autrefois narré bien plus dramatiquement. Vous allez l'entendre.

CHAPITRE XV.

CONFÉRENCE AVEC LE DIABLE. — 1521.

« Il m'arriva une fois de m'éveiller tout d'un coup sur le minuit, et Satan (1) commença ainsi à disputer avec moi : — Ecoute, me dit-il, docteur éclairé. Tu sais que durant quinze ans tu as célébré presque tous les jours des messes privées. Que serait-ce, si de telles messes privées étaient une horrible idolâtrie ? Que serait-ce si le corps et le sang de J.-C. n'y avaient pas été présents, et que tu n'eusses adoré et fait adorer aux autres que du pain et du vin ? Je lui répondis : J'ai été fait prêtre, j'ai reçu l'onction et la consécration des mains de l'évêque, et j'ai fait tout cela par le commandement de mes supérieurs et par l'obéissance que je leur devais. Pourquoi n'aurais-je pas consacré, puisque j'ai prononcé sérieusement

(1) Récit fait par Luther; traduction anonyme.

les paroles de J.-C., et que j'ai célébré ces messes avec un grand sérieux, tu le sais ? — Tout cela est vrai, me dit-il ; mais les Turcs et les païens font aussi toutes choses dans leurs temples par obéissance, et ils y font sérieusement toutes leurs cérémonies. Les prêtres de Jéroboam faisaient toutes choses avec zèle et de tout leur cœur contre les vrais prêtres qui étaient à Jérusalem. Que serait-ce si ton ordination et ta consécration étaient aussi fausses que les prêtres des Turcs et des Samaritains sont faux et leur culte faux et impie ?

« Premièrement tu sais, me dit-il, que tu n'avais alors ni connaissance de J.-C., ni vraie foi, et qu'en ce qui regarde la foi tu ne valais pas mieux qu'un Turc, car le Turc et tous les diables croient l'histoire de J.-C., qu'il est né, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, etc. ; mais le Turc, et nous autres esprits réprouvés, nous n'avons point de confiance en sa miséricorde, et nous ne le tenons pas pour notre médiateur et notre sauveur ; au contraire, nous avons peur de lui comme d'un juge sévère. C'était là ta foi, tu n'en avais point d'autre quand tu reçus l'onction de l'évêque, et tous ceux qui donnaient ou qui recevaient cette onction avaient ces sentiments de J.-C. : ils n'en avaient point d'autres. C'est pour cela qu'en vous éloignant de J.-C. comme d'un joug cruel, vous aviez recours à la vierge Marie et aux saints, et vous les regardiez comme des médiateurs entre vous et J.-C. Voilà comme on a ravi la gloire à J.-C. C'est ce qu'aucun autre papiste ne peut nier. Vous avez donc reçu l'onction, vous avez été tonsurés, et vous avez sacrifié à la messe comme des païens et non comme des chrétiens. Comment donc avez-vous pu consacrer à la messe ou célébrer vraiment la messe, puisqu'il y manquait une personne qui eût la puissance de consacrer, ce qui est, selon votre propre doctrine, un défaut essentiel ? Secondement tu as été consacré prêtre et tu as abusé de la messe contre son institu-

tion et contre la pensée et le dessein de J.-C. qui l'a instituée; car J. C. a voulu que le sacrement fût distribué entre les fidèles qui communient, et qu'il fût donné à l'Eglise pour être mangé et pour être bu. En effet, le vrai prêtre est établi ministre de l'Eglise pour prêcher la parole de Dieu et pour donner les sacrements comme le portent les paroles de J.-C. sur la cène, et celles de saint Paul dans sa 1^{re} aux Corinthiens, en parlant de la cène du Seigneur. De là est venu que les anciens l'ont nommée communion, parce que, selon l'institution de J.-C., le prêtre ne doit pas user seul du sacrement, mais les autres chrétiens qui sont ses frères en doivent user avec lui. Et toi, pendant quinze ans entiers, tu t'es toujours appliqué à toi seul le sacrement lorsque tu as dit la messe, et tu n'y as pas fait participer les autres. Il t'était même défendu de leur donner tout le sacrement. Quel sacerdoce est cela, quelle onction? quelle messe et quelle consécration? Quelle sorte de prêtre es-tu, qui n'a pas été ordonné pour l'Eglise, mais pour toi-même? Il est certain que J.-C. n'a point connu et ne reconnaît point ce sacrement et cette onction. — Troisièmement la pensée et le dessein de J.-C., comme ses paroles le marquent, est qu'en prenant le sacrement nous annonçons et nous confessons sa mort : « Faites ceci, dit-il, en mémoire de moi, » et comme dit saint Paul jusqu'à ce qu'il vienne. Mais toi, diseur de messes privées, tu n'as pas seulement une fois prêché ou confessé J.-C. dans toutes tes messes; tu as pris seul le sacrement et tu as marmotté entre tes dents, et comme en sifflant, les paroles de la cène pour toi seul. Est-ce là l'institution de J.-C.? Est-ce par de telles actions que tu prouveras que tu es prêtre de J.-C.? Est-ce là faire le prêtre chrétien, as-tu été ordonné pour cela? — Quatrièmement, il est clair que la pensée, le dessein de l'institution de J.-C., sont que les autres chrétiens participent aussi au sacrement;

mais toi tu as reçu l'onction, non pour leur distribuer ce sacrement mais pour sacrifier. Et contre l'institution de J.-C. tu t'es servi de la messe comme d'un sacrifice, car c'est ce que signifient clairement les paroles de l'évêque qui donne l'onction : lorsque, selon la cérémonie ordinaire, il met le calice entre les mains de celui qui vient de recevoir l'onction, il lui dit : « Recevez la puissance de célébrer et de sacrifier pour les vivants et pour les morts. » Quelle est cette onction et cette ordination sinistre et perverse ? J.-C. a institué la cène comme une viande et comme un breuvage pour toute l'Eglise, et pour être présentée par le prêtre à tous ceux qui communient avec lui, et tu en fais un sacrifice propitiatoire devant Dieu. O abomination, qui passe toute abomination ! — Cinquièmement, la pensée et le dessein de J.-C. est, comme nous avons dit, que le sacrement soit distribué à l'Eglise et aux communicants, pour relever et pour affermir leur foi dans les combats des diverses tentations qui viennent du diable, du péché, même pour renouveler et pour prêcher les bienfaits de J.-C. ; mais toi tu l'as regardé comme une chose qui t'était propre, que tu pouvais faire sans les autres, et quo tu pouvais leur donner gratuitement et pour de l'argent ; dis-moi, que peux-tu nier de tout cela ? As-tu donc été fait prêtre de la sorte, c'est-à-dire sans J.-C., sans foi ? Car tu as reçu l'ordination et l'onction contre le dessein et l'institution de J.-C., non afin de donner le sacrement aux autres, mais afin de sacrifier pour les vivants et pour les morts ; tu n'as pas été ordonné pour être ministre de l'Eglise, etc. De plus, comme tu n'as jamais distribué le sacrement aux autres, tu n'as pas prêché J.-C. à la messe, et par conséquent tu n'as rien fait des choses que J.-C. a instituées. As-tu donc reçu tout-à-fait l'onction et l'ordination contre J.-C. et son institution pour faire tout ce qui est contre lui ? Et si tu as été consacré et ordonné par les

évêques contre J.-C., il est hors de doute que ton ordination et ta consécration est impie, fausse et anti-chrétienne. Je soutiens donc que tu n'as pas consacré à la messe, et que tu n'as offert et fait adorer aux autres que du pain et du vin seulement.

• Tu vois maintenant qu'il manque dans ta messe, premièrement, une personne qui puisse consacrer, c'est-à-dire un homme chrétien ; qu'il y manque en second lieu une personne pour qui on consacre, et à qui on doit donner le sacrement, c'est-à-dire l'Eglise, le reste des fidèles et le peuple,

• Tu es là debout tout seul, et tu t'imagines que J.-C. a institué pour toi seul le sacrement, et que tu n'as qu'à parler pour consacrer dans la messe le corps et le sang de J.-C., quoique tu ne sois pas membre de J. C., mais son ennemi. Il y manque en troisième lieu la fin, le dessein, le fruit et l'usage pour lequel J.-C. a institué ce sacrement, car J.-C. l'a institué en faveur de l'Eglise pour être mangé et pour être bu, pour fortifier la foi des fidèles, pour prêcher et pour révéler dans la messe les bienfaits de J.-C. Or, tout le reste de l'Eglise, qui ne sait pas même que tu dis la messe, n'apprend rien par toi, et ne reçoit rien de toi ; mais toi seul, dans ton coin, muet et sans rien dire, tu manges seul, tu bois seul, et ignorant que tu es de la parole de J.-C., moine indigne et sans foi, tu ne communies personne avec toi, et suivant la coutume qui est parmi vous autres, tu vends pour de l'argent, comme une bonne chose, ce que tu fais. — Si donc tu n'es pas une personne capable de consacrer et que tu ne le doives pas, s'il n'y a personne à ta messe pour recevoir le sacrement, si tu mets à l'envers, si tu changes et si tu renverses entièrement l'institution de J.-C. ; enfin si tu n'as reçu l'onction que pour faire ainsi toute chose contre J.-C. et son institution, qu'est-ce que ton onction, et que fais-tu ensuite, en disant la messe et en consacrant, que blasphémer et tenter Dieu ? tellement

que tu n'es pas véritablement prêtre, ni par conséquent véritablement corps de J.-C. Je te donnerai une comparaison. Si quelqu'un baptisait quand il n'y a personne à baptiser, comme si quelque évêque, selon la coutume ridicule qui s'est introduite parmi les papistes, baptisait une cloche ou une sonnette, ce qui ne doit ni ne peut recevoir le baptême ; dis-moi, serait-ce là un vrai baptême ? Tu seras contraint d'avouer ici que ce n'en serait pas un. Car qui peut baptiser ce qui n'est point ou ce qui ne peut recevoir le baptême ? Que serait-ce que ce baptême, si je prononçais en l'air ces paroles : Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et que je répandisse de l'eau ? Qui est-ce qui recevrait là la rémission de ses péchés ou le Saint-Esprit ? Serait-ce l'air ou la cloche ? Il est palpable qu'il n'y a point là de baptême, quoique les paroles de baptême soient prononcées, ou que l'eau soit répandue, parce qu'il y manque une personne qui puisse recevoir le baptême ; que dirais-tu si la même chose t'arrivait dans ta messe, que tu prononçasses les paroles, que tu crusses recevoir le sacrement, et que cependant tu ne reçusses que du pain et du vin ? car l'Eglise qui est la personne qui reçoit n'y assiste pas, et toi qui es un impie, un incrédule, tu n'es pas plus capable de recevoir le sacrement, qu'une cloche ne l'est de recevoir le baptême. C'est pourquoi tu n'as rien du tout quant au sacrement. — Tu me diras peut-être ici : Quoique je ne présente pas le sacrement aux autres qui sont dans l'Eglise, je ne laisse pas de le prendre et de le donner à moi-même, et il y en a plusieurs parmi les autres qui, tout incrédules qu'ils sont, reçoivent le sacrement ou le baptême, et cependant ils reçoivent un vrai baptême et un vrai sacrement. Pourquoi n'y aurait-il pas dans une messe un vrai sacrement ? Mais ce n'est pas la même chose, parce que dans le baptême, lors même qu'il se donne dans une nécessité pressante, il y a au moins

deux personnes, celle qui baptise et celle qui doit être baptisée, et souvent plusieurs autres personnes de l'Eglise. De plus, la fonction de celui qui baptise est telle qu'il communique quelque chose aux autres personnes de l'Eglise comme à ses membres, et qu'il ne leur ôte rien pour se l'appliquer à lui seul, comme tu fais dans la messe. Et toutes les autres choses qui se passent dans l'action du baptême sont selon le commandement de l'institution de J.-C., mais la messe est contre l'institution de J.-C. En second lieu, pourquoi n'enseignez-vous pas qu'on peut se baptiser soi-même ? Pourquoi désapprouvez-vous un tel baptême ? Pourquoi rejetteriez-vous la confirmation si quelqu'un se confirmait lui-même, comme l'on confirme parmi vous ? Pourquoi la consécration ne vaudrait-elle rien si quelqu'un se consacrait prêtre lui-même ? Pourquoi n'y aurait-il point d'onction si quelqu'un étant à l'extrémité se la donnait lui-même comme on la donne parmi vous ? Pourquoi n'y aurait-il point de mariage, si quelqu'un se mariait lui-même, ou voulait forcer une fille, et dire que cette action devrait être un mariage malgré cette fille, car ce sont là vos sept sacrements ! Si donc personne ne peut faire aucun de vos sacrements ou en user par soi-même, pourquoi veux-tu faire ce sacrement pour toi seul ? Il est bien vrai que J.-C. s'est pris lui-même dans le sacrement, et que tout ministre en le donnant aux autres, le prend aussi pour lui-même. Mais il ne le consacre pas pour lui seul, il le prend conjointement avec les autres et avec l'Eglise, et tout cela se fait selon le commandement de J.-C. Quand je parle ici de consécration, je demande si quelqu'un peut consacrer et faire le sacrement pour lui seul ; parce que je sais fort bien qu'après la consécration chaque prêtre peut user comme les autres, car c'est la communion et la table du Seigneur qui est commune à plusieurs ; comme lorsque j'ai demandé si quelqu'un pou-

vait se donner l'onction et s'appeler lui-même, je savais fort bien qu'ayant été appelé et qu'ayant reçu l'onction, il pouvait se servir ensuite de sa vocation. Et enfin lorsque j'ai demandé si, quelqu'un ayant violé une fille, c'était assez pour que celui qui l'avait déshonorée appelât mariage cette conjonction, je savais bien aussi que quand la fille consent d'abord au mariage, la conjonction qui suit ce consentement est un mariage.

« Dans cette détresse et dans ce combat contre le diable, je voulais repousser l'ennemi avec les armes auxquelles j'étais accoutumé sous la papauté, et je lui objectais l'intention et la foi de l'Eglise, en lui représentant que c'était dans la foi et dans l'intention de l'Eglise que j'avais célébré ces messes privées. — Je veux, lui disais-je, que je n'aie pas cru comme je devais croire, et que je me sois trompé dans ma pensée ; l'Eglise, néanmoins, a cru en cela comme il fallait croire et ne s'est pas trompée. Mais Satan me prenant avec plus de force et de véhémence qu'auparavant : — Ça, me dit-il, fais-moi voir où il est écrit qu'un homme impie, incrédule, puisse assister à l'autel de J.-C., consacrer et faire le sacrement en la foi de l'Eglise : où Dieu l'a-t-il ordonné, où l'a-t-il commandé ? Comment prouveras-tu que l'Eglise te communique son intention pour dire ta messe privée, si tu n'as point la parole de Dieu pour toi, et que ce soient les hommes qui t'aient enseigné sans cette parole ? Toute cette doctrine est un mensonge. Quelle est votre audace ! Vous faites ces choses dans les ténèbres, vous abusez du nom de l'Eglise, et après vous voulez défendre toutes vos abominations par le prétexte de l'intention de l'Eglise. Tu n'as que faire de m'alléguer l'intention de l'Eglise ; l'Eglise ne voit rien et ne pense rien au delà de la parole et de l'institution de J.-C., et beaucoup moins encore contre son dessein et son institution, dont j'ai déjà parlé, car saint Paul dit dans sa 1^{re} aux Corinthiens,

ch. 2, en parlant de l'Eglise et de l'assemblée des fidèles : Nous connaissons les sentiments de J.-C.

» Mais comment apprendras-tu qu'une chose est selon le dessein et l'intention de J.-C. et de l'Eglise, que par la parole de J.-C., par la doctrine et par la profession publique de l'Eglise ? Comment connais-tu que l'intention et la pensée de l'Eglise est que l'homicide, l'adultère et l'incrédulité soient mis entre les péchés pour lesquels on peut être damné ? Et comment sais-tu d'autres choses semblables, que par la parole de Dieu ?

» Si donc on doit apprendre de la parole et du commandement de Dieu ce que l'Eglise pense des œuvres bien ou mal faites, ne doit-on pas, à plus forte raison, apprendre de la parole de Dieu ce qu'elle pense de sa doctrine ? pourquoi donc, blasphémateur, contreviens-tu dans la messe privée aux paroles claires et à l'ordre de J.-C. ? et pourquoi te sers-tu ensuite de son nom et de l'intention de l'Eglise pour couvrir ton mensonge et ton impiété ? Tu pares de ces misérables couleurs ton invention, comme si l'intention de l'Eglise pouvait être contraire aux paroles de J.-C. ? Quelle est cette audace prodigieuse, que tu puisses profaner le nom de l'Eglise par un mensonge si impudent !

» Puisque l'évêque ne t'a donc fait diseur de messe par l'onction qu'il t'a donnée, que pour faire en disant des messes privées tout ce qui est contraire aux paroles claires et à l'institution de J.-C., à la pensée, à la foi, à la profession publique de l'Eglise, cette onction est profane et n'a rien de saint et de sacré. Elle est même plus vaine, plus inutile, et aussi ridicule que le baptême qu'on donnerait à une pierre ou à une cloche. Et Satan poussant encore plus loin ce raisonnement me dit : — Tu n'as donc pas consacré, tu n'as offert que du pain et du vin comme tous les païens ; par un trafic infâme

et injurieux à Dieu, tu as vendu ton ouvrage aux chrétiens, servant, non à Dieu, non à J.-C., mais à ton ventre. Quelle est cette abomination inouïe au ciel et sur la terre ? Voilà à peu près le sommaire de cette dispute.

» Je vois d'iciles saints Pères qui rient de moi et s'écrient : Quoi ! c'est là ce docteur célèbre qui est demeuré court , et n'a pu répondre au diable ? Ne vois-tu pas, docteur, que le diable est un esprit de mensonge ? Grace, mes Pères ; j'aurais ignoré jusqu'à présent que le diable est un menteur, si vous ne me l'aviez affirmé, mes doctes théologiens. Certes, s'il vous fallait souffrir les rudes assauts de Satan et disputer avec lui, vous ne parleriez pas comme vous le faites de l'exemple et des traditions de l'Eglise ; car le diable est un rude joueur, et il vous presse si violemment qu'il n'est pas possible de lui résister sans un don particulier du Seigneur. Tout d'un coup, en un clin d'œil, il remplit l'esprit de ténèbres et d'épouvante-ments, et s'il a affaire à un homme qui n'ait pas pour lui répondre une parole de Dieu toute prête, il n'a besoin que du petit doigt pour l'abattre. Il est vrai que c'est un menteur ; mais il ne ment pas quand il nous accuse ; car alors il vient au combat avec le double témoignage de la loi de Dieu et de notre conscience. Je ne puis nier que je n'aie péché, je ne puis nier que mon péché ne soit grand, je ne puis nier que je ne sois coupable de mort et de damnation ! »

Tel est le récit de cette vision, où Luther paraît avec moins de gloire qu'à Worms. Le diable ne s'y montre pas aussi bon argumentateur que le dominicain dans la dispute de Leipzig, où Satan parlait cependant par la bouche d'Eccius, audire de Luther : le maître est ici plus faible que le disciple. A moins que le réformateur n'ait voulu nous celer les raisonnements puissants dont le diable le terrassa, il n'est pas d'écolier en théologie qui ne refutât aisément la thèse satanique. Luther,

qui, sans doute, avait sous la main un des cathéchismes qu'on trouve encore dans toute famille allemande, n'aurait eu besoin pour le confondre que d'ouvrir la page où l'Eglise enseigne— que le prêtre en célébrant le sacrifice de la messe en applique les mérites à tous ceux qui l'entendent dévotement. Et puis Satan connaît aussi peu le cathéchisme que l'histoire. Nous ne savons pas ce qu'il aurait pu répondre à Luther qui lui aurait demandé où il avait lu que les Turcs croient à la mort de Jésus-Christ, quand Mahomet, dans le Koran, dit positivement que Dieu enleva Jésus-Christ, et qu'un autre, mis à sa place, fut crucifié. Luther aussi a trop ménagé son adversaire. Si le docteur d'Ingolstadt, ou Tezel, ou Emser, lui avaient objecté l'indignité du prêtre pour prouver l'inefficacité du sacrement, il leur aurait répondu :

« Si le diable apparaissait et que j'apprisse qu'il s'est mêlé de l'office du pasteur ; qu'ayant revêtu une figure d'homme il a prêché, enseigné, baptisé, messé, absous, et fait ces fonctions selon l'institution de Jésus-Christ : nous serions forcés d'avouer que ces sacrements ne sont pas inefficaces, mais que nous aurions reçu un vrai baptême, un véritable Evangile, une vraie absolution, un vrai sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ; car notre foi et l'efficacité des sacrements ne reposent pas sur la qualité de la personne. Qu'importe qu'elle vaille quelque chose ou rien ; qu'elle ait reçu l'onction ou non ; que sa vocation soit légitime ou non ; que ce soit un diable ou un ange ! »

Il nous paraît impossible que le Saxon fût éveillé quand Satan lui apparut ; car nous ne le connaissons pas à cette parole molle et craintive qu'il hasarde pour réfuter son adversaire. Nous ne concevons donc pas les beaux témoignages que rendent du moins, en cette dispute, quelques réformés, le ministre Drelincourt, entre autres, qui affirme « que le

serpent ancien attaqua Luther, s'en promettant la victoire, parce que le serviteur de Dieu avait été prêtre et que durant quinze ans il avait célébré des messes privées; et que Satan prouve par des arguments invincibles que ces messes sont contre Dieu et contre l'Ecriture divinement inspirée. » Le ministre donne dans cette lutte un trop beau rôle à Satan.

Il faut convenir que cette entrevue a merveilleusement contribué au progrès de l'œuvre de la réforme. Ce qu'il y avait encore d'indécision dans l'ame de Luther sur la valeur des textes bibliques tomba devant les arguments du diable. Convaincu par l'esprit de ténèbres, le moine ne vit plus dans le sacrifice de la messe qu'une idolâtrie papiste, et cessa de célébrer. Pour prouver que la messe n'est qu'une œuvre païenne, les réformés, à l'imitation de Drelincourt, ont depuis renvoyé nos prêtres au témoignage de Satan. De leur côté les sacramentaires, comme Pareus, invoquent cette apparition pour convaincre les luthériens et les calvinistes que si le diable s'est montré au père de la réforme afin de lui révéler l'idolâtrie cachée dans la célébration de la messe, un ange a bien pu apparaître à Zwingli pour lui enseigner le véritable sens des paroles de la cène. Luther s'est moqué de cette vision, au grand scandale des zwingliens, qui n'ont jamais refusé de croire à son colloque avec Satan.

— Savez-vous pourquoi les sacramentaires Zwingli, Bucer, Œcolampade, n'ont jamais eu l'intelligence des divines Ecritures? C'est, dit Luther, qu'ils n'ont jamais eu pour adversaire le démon; car, quand nous n'avons pas le diable attaché au cou, nous ne sommes que de tristes théologiens.

Un écrivain qui eut la gloire de disputer souvent avec Bossuet, M. Claude ne veut voir dans cette conférence qu'une parabole, une espèce de mythe imaginé par Luther, qui était

nourri , dit-il , de la lecture des écrits des moines, où le tentateur apparaît si souvent. Satan, au lieu d'une réalité, ne présenterait plus qu'une abstraction philosophique : le cri des mauvaises passions. Pour nous, M. Claude, eût-il toute l'éloquence que Luther prête au démon, ne nous convaincrait pas, tant le texte du narrateur est clair et positif!

Luther s'est chargé lui-même de donner un démenti à ce maladroit apologiste ; car, dans le traité de *Missa privata*, où est rapportée la vision, après avoir exalté la puissance dont est doué Satan, qui ne souffre pas qu'on dispute longtemps avec lui : « Voilà, dit-il, qui m'explique comment il arrive quelquefois qu'on trouve des hommes morts dans leur lit : c'est Satan qui leur tord le cou et qui les tue. Emser, Oëcolampade et d'autres qui leur ressemblent, tombés sous les griffes et les carreaux de Satan, sont morts ainsi subitement. » Hospinian croit bien qu'Emser est mort de la mort diabolique dont parle Luther ; mais il ne peut abandonner au démon Oëcolampade , « évangeliste à la vie pure et sainte, qui, selon le témoignage de Bèzo, après un doux trépas, alla rejoindre Zwingli son frère, » le curé d'Einsiedeln qui prétendait que Luther « n'était pas possédé par un esprit impur, mais occupé comme un château fort par une légion de diables. »

Comment s'étonner maintenant du bruit répandu en Allemagne que Luther avait un commerce avec les puissances invisibles , des entretiens nocturnes avec Satan , qui , pour entretenir plus aisément à la Wartbourg , prenait la figure d'une jeune femme de la famille des Berlipz? Luther a parlé de cette visite. Qui avait ouvert à cette dame les portes du château dont l'escalier était fermé avec des chaînes et une porte de fer? Qui la laissait pénétrer dans cette solitude! Quelle était sa mission? Ce sont des questions auxquels Luther seul aurait pu répondre, et il a gardé le silence. Quelques histo-

riens réformés ont prétendu qu'elle lui apportait le décret de l'empereur ; mais il semble qu'on pouvait confier à d'autres qu'à une femme un semblable message.

CHAPITRE XVI.

DÉSORDRES DANS LES INTELLIGENCES LUTHÉRIENNES.

1521 — 1522.

On a blâmé certaines formes de langage du décret impérial, où Luther est transformé en démon sous la figure d'un homme et sous l'habit d'un religieux : c'était l'œuvre d'Aleandro ; peinture vive et animée de l'hérésie nouvelle. L'empereur parle de sa foi, de ses ancêtres, de tout ce qu'il a fait inutilement pour étouffer l'erreur ; son langage est noble. Il veut qu'on proscrive les livres luthériens des états impériaux, et qu'on les brûle partout où on les trouvera. La flamme était alors la peine infligée aux écrits hérétiques, l'empereur usait de son droit. Mais dans aucune ville de ses états on ne sévit d'abord contre les novateurs ; seulement on jetait au feu leurs pamphlets. Luther et ses disciples allumèrent à leur tour d'autres bûchers, où ils brûlèrent les ouvrages de leurs adversaires. A la lueur de ces flammes on voyait sourire ceux qui les avaient allumées : les uns croyaient y étouffer le catholicisme, les autres la réforme, ils se trompaient. Le catholicisme avait en lui une immortelle source de vie ; la réforme renfermait en

elle un élément plus actif que le feu , le principe même en vertu duquel elle se constituait parmi les hommes : le rationalisme devait vivre longtemps.

L'appel à la parole de Dieu fait en pleine diète à Worms, et du haut de la montagne, à la Wartbourg , avait eu du retentissement. La réforme, qui devait mettre fin au règne de la théologie disputeuse , avait au contraire éveillé dans tous les esprits un amour de discussion qui fut poussé jusqu'au fanatisme ; c'était une fièvre de logomachie. Un demi-siècle auparavant on disputait aussi ; mais le dogme était hors de cause, tandis qu'à cette heure il était en jeu de tous côtés. L'Allemagne voyait s'élever dans chaque université, et souvent dans l'intérieur des familles , une tribune pour toute âme qui croyait avoir reçu le don d'intuition de la parole divine. A la tête de cette génération de docteurs dont l'Esprit-Saint délire l'entendement, était le prêtre Bernhard, de Feldkirch, abbé de Kemberg, qui, ayant lu dans saint Paul : *melius est nubere quam uri*, d'abord quitte sa soutane, annonce au monde qu'il a rompu ses vœux, et puis se marie publiquement. Homme aux exigences d'un double abdomen, suivant Luther, plus grand buveur que Hesus Eobanus, plus gourmand que Sickingen et d'une ignorance si crasse que pour justifier son incontinence il fut obligé d'emprunter la plume de Mélanchthon qui lui fit l'aumône de vingt-quatre pages in-8°. Après lui vient le pasteur de Hirschfeld, qui se marie aussi, mais en invoquant un autre verset paulinien ; ensuite Carlstadt, dont les cheveux ont grisonné dans le chœur de l'Eglise de Tous les Saints où il est archidiacre depuis près de quinze ans, et qui, voulant rompre les liens qui lui pèsent , à lui dont l'âge n'a pu glacer les sens, cherche dans la Bible une parole qui calme ses remords, et en trouve une qui eût fait rougir le front de celle qu'il devait épouser et dont se rit Luther.

Ce fut sur un texte de l'Ecriture, mais du vieux Testament, que Gerbel de Strasbourg résolut de prendre femme. A chaque vœu de chasteté rompu, Luther applaudissait de son ermitage.

Et comme si les tentations de la chair n'étaient pas assez vives et que les joies du paradis, que Luther promettait à ceux qui se mariaient, n'eussent pas donné assez de vertiges aux pauvres têtes de moines et de religieuses, on vit un jour l'autorité frapper à la porte des couvents, et annoncer de la part du Seigneur et son Verbe, que les reclus étaient libres. Il s'en trouva qui demandaient à mourir dans la solitude; on n'écoula ni leurs larmes ni leurs prières, et la grille de cet asile de paix, où ils avaient trouvé le repos, se ferma pour toujours. Quelques moines, quelques nonnes acceptèrent avec joie la liberté qu'on leur imposait: ils quittaient l'état cénobitique comme ils l'avaient embrassé, par la grace du ventre, ainsi que le remarque Luther. Le réformateur flétrit d'abord de son indignation cette brutale violence faite à la conscience de religieux qu'on plaçait ainsi entre la misère et l'apostasie; et si le sénat s'amenda, c'est à la parole du Saxon, qui tonnait de la Wartbourg comme la voix de Dieu, qu'on dut un retour inespéré à la légalité. Ce n'est pas nous assurément qui refuserons notre admiration à la belle colère de Luther. « Point de violence, s'écriait-il de sa montagne, point d'autre arme que la parole! Que celui qui veut croire croie; que celui qui refuse de croire suive sa voie; ne jetons personne dans la foi de vive force, mais par l'ascendant irrésistible du Verbe. Ecoutez l'apôtre saint Paul: C'est avec le lait qu'il faut nourrir ceux qui naissent à la vérité. Voyez l'enfant quand il vient au monde, on lui donne une douce nourriture: d'abord du lait; quand il se développe, de la bouillie, et plus tard du pain et du fromage. Ainsi devez-vous faire,

ainsi devez-vous traiter votre prochain. Est-ce qu'une mère maltraite son nourrisson parce qu'il refuse de manger ? »

Son langage devait bientôt changer.

D'autres docteurs se trouvaient alors, qui prirent la Bible et dirent à l'Eglise catholique : Vous êtes fille de l'erreur, car vous enseignez que le mariage est un et indissoluble; vous n'avez pas eu la compréhension du Verbe divin. C'étaient Bucer marié quatre fois, et Capito, et d'autres évangélistes, qui prêchèrent un beau jour que l'homme pouvait renvoyer sa femme, en prendre une autre et plusieurs au besoin, à l'exemple des pasteurs de l'ancienne loi. Il y eut des chaires où l'on fit un cours de divorce et de polygamie. Ces prédications portaient leurs fruits. On vit des catholiques qui après avoir résisté à toutes les tentations intérieures, succombaient aux paroles de ces casuistes nouveaux, et rompaient publiquement des nœuds qui leur pesaient, ou introduisaient une concubine dans le ménage pour ressembler aux hommes de l'Ancien Testament : on les appelaient des fils de la liberté. A Strasbourg il y avait des primes attachées au mariage des prêtres, un joli jardin, une habitation commode et une bonne cave. Ces désordres se répandaient partout où pénétraient les prédications de Luther. Erasme qui les avaient prédits, en riait aux larmes. Toutes les hallucinations qui peuvent traverser un cerveau malade furent, un moment, prises pour des illuminations de l'Esprit saint. Jamais la lumière divine ne s'était communiquée plus abondamment à l'entendement humain. La Bible fut étendue comme un cadavre sur la table de l'opérateur, et là, chaque docteur armé de son scalpel, vint, comme plus tard Dumoulin, faire l'anatomie de l'œuvre de Dieu, et y chercher le souffle caché à l'œil du catholique jusqu'à la venue de Luther : ce fut le règne des gloses et des commentaires, dont le temps heureusement n'a pas seul fait justice,

car le rire aussi s'en mêla et fut impitoyable. Il y eut des réformés qui, pour reconstituer le christianisme, vinrent annoncer qu'ils avaient trouvé un irrésistible argument contre la messe, le purgatoire et le culte des saints : c'était de nier l'immortalité de l'ame. Or, cette idée avait été conçue par des réfugiés italiens. On s'en moqua hautement. Ils quittèrent Wittemberg et allèrent s'établir à Genève, où nous les retrouverons en 1565, soutenant en pleine école, dans des thèses imprimées, — que tout ce qu'on a dit de l'immortalité de la pensée a été inventé par l'Antechrist pour faire bouillir la marmite du pape. Et ils citaient Luther qui avait dit : « On a beau s'escrimer à prouver que l'ame est produite par voie de propagation, qu'elle s'infuse dans le corps au moment de la création ; je soutiens que le poète a raison en chantant que l'enfant suit le père. »

CHAPITRE XVII.

RÉVOLTE CONTRE LUTHER. 1520 — 1522.

Assailli par les maladies, par les attaques des catholiques, les décrets de la Sorbonne, les arrêts des universités, par la défection de plusieurs de ses disciples, par tout ce qui pourrait briser le courage le plus héroïque, Luther ne se laissait pas ébranler. Son ame n'est pas un seul moment en défaut ; elle ne ploie ni ne s'humilie. De son Belvédère de la Wartbourg, son œil peut voir les flammes qui dévorent ses écrits : et on

dirait que de ce bûcher élevé par ordre de l'empereur, quelque étincelle s'est échappée qui a volé sur ces hauteurs et allumé un autre foyer qui ne pourra désormais s'éteindre. A peine donne-t-il au sommeil deux ou trois heures ; tout le reste de la nuit est employé à correspondre avec ses amis, à exciter leur zèle qui faiblit loin du maître, et à élargir la brèche qu'il a ouverte de vive force dans l'édifice papal, malgré les cris : « Au feu ! du bois, du charbon, pour brûler le téméraire, » qu'il ouit de tous côtés. Sa parole est plus vive encore que celle que nous entendions. Elle convoque ses disciples à la destruction de l'œuvre traditionnelle de notre Eglise. Avant son exil on pouvait croire qu'il épargnerait quelques pierres de l'édifice catholique ; mais aujourd'hui que la solitude lui laisse tout loisir, il n'en est pas qu'il ne veuille frapper du marteau. C'est d'abord la confession qu'il aime de cœur, dit-il, mais qu'il ruine en la représentant comme un précepte humain, et en conseillant à ses amis de Wittemberg « de traduire le pamphlet latin, où son cher Œcolampade tourmente si cruellement l'Antechrist et ses satellites. » C'est encore le célibat sacerdotal qu'il traite d'inspiration satanique, et qu'il loue Carls-tadt et le prêtre de Kemberg, Bernhard, d'avoir secoué publiquement. C'est le culte rendu aux saints qu'il voudrait abolir comme idolâtre ; la messe qui a cessé à ses yeux d'être un sacrifice ; le purgatoire qu'il admettait naguère, et qu'il rejette comme une illusion ; l'ordre qui n'est plus qu'une vaine cérémonie, l'extrême-onction qu'une pratique née il y a quelques siècles seulement, les vœux monastiques qu'une inspiration gastrique. C'est le cathéchisme catholique tout entier qu'il veut réformer et refaire, bien que la parole divine ne l'illumine pas toujours, ainsi qu'il le confesse, et que la terminologie scripturaire lui paraisse souvent assez obscure pour en demander l'élucidation à son disciple Mélanchthon. S'il arrive

que le signe divin ne se ploie pas suffisamment à son entendement pour en trouver la valeur réelle ; alors l'Esprit-Saint lui faisant défaut, il en appelle pour l'intelligence du passage à l'autorité de l'Eglise : et ici les paroles de Luther méritent d'être citées. Il s'agit de ce texte *qui crediderit et baptisatus fuerit salvus erit*, dont s'étayait Carlstadt pour prouver la nécessité d'une seconde ablution. « Au demeurant que confesse l'Eglise ? Il y a ici une question de fait et non de droit : nous ne pouvons disputer si l'Eglise doit croire que la foi s'infuse dans l'enfant baptisé, car il n'est pas de texte scripturaire qui l'y contraigne. Que faire ? le droit, nous ne le prouvons pas ; la croyance, qui la voit ? mais nous avons la confession : que confesse l'Eglise ? n'est-ce pas que l'enfant au baptême devient participant des mérites du Christ ? On objecte : mais si Augustin et ceux que vous nommez l'Eglise ont erré sur ce point, d'où viendra notre certitude, puisque nous ne pouvons prouver au demeurant que telle ait dû être leur foi ? Toujours même réponse : à défaut de droit, le fait matériel de la confession. Qui nous assurerait qu'Augustin a dit la vérité, si nous n'acceptons sa confession comme suffisante ? or, cette confession concorde avec l'Ecriture. Mais qu'il ait cru ce qu'il confesse, c'est ce que je ne saurais prouver. N'est-ce donc pas un singulier miracle de Dieu, que la nécessité du baptême des enfants n'ait jamais été niée même par les hérétiques ? que jamais aucune voix ne se soit élevée contre cette pratique ? que toutes les voix au contraire l'aient admise et respectée ? Nier que c'est la confession de l'Eglise serait une impiété : autant vaudrait nier l'Eglise elle-même. Si le baptême des enfants n'était pas un article de son symbole, ses enseignements auraient varié : or, l'Eglise n'a jamais confessé que ce qu'elle croit. »

Est-ce un rêve ? On cherche la date de cette lettre à Mé-

lanchthon, afin de voir si elle a été écrite quand Luther marchait encore, selon son expression, dans les langes du papisme : mais lorsqu'il formulait ce superbe témoignage en faveur de l'autorité, il était libre, il avait secoué tous les liens et les souvenirs du passé. Ce n'est pas le moine qui parle ici, mais le docteur, l'Ecclésiaste de Wittemberg qui reposait alors dans cette atmosphère des hauts lieux, où Dieu aime à visiter ses élus et à les illuminer de sa lumière. Ainsi donc, quand Eck à Leipzig, et Veh à Worms, en appelaient à l'autorité, n'était-ce pas pour défendre des croyances que l'Eglise avait constamment confessées ? Et alors la raison du réformateur se dressait indignée et demandait des textes qui saisissent l'intelligence, comme le soleil les ténèbres. Les rôles sont changés, voici que Carlstadt aujourd'hui parle comme Luther à la diète, et Luther comme Veh. Contre les menaces du panabaptisme naissant, Luther soulève le même argument que le prêtre catholique contre les nouveautés de la réforme. Ainsi Luther n'a usé son entendement, n'a troublé le repos de l'Eglise et la paix de l'Allemagne, n'a fait tout ce bruit qui émeut l'univers, que pour retomber dans le sépulcre de la lettre, où il veut coucher à son tour ses adversaires ! il appelle un père de l'Eglise en garantie de sa foi. Et heureusement pour notre consolation, ce n'est pas la seule transfiguration que nous pourrions surprendre dans son long apostolat. Sa vie en est toute pleine. Nous ne parlons pas seulement de cette vie monacale qu'on pourrait à toute force nous représenter comme s'inspirant des images encore récentes de l'enfance ; mais de sa vie d'athlète quand il combat ou enseigne sous l'inspiration de son Seigneur et Dieu. Dans sa *Captivité de Babylone*, écrite en 1520, ne maintient-il pas l'intégrité des sacrements de l'Eglise, que plus tard dans sa lettre à Mélanchthon il réduit à deux, puis à trois dans la

confession d'Augsbourg? Dans cette nouvelle exomologèse ne le voit-on pas admettre que le corps et le sang de J.-C. sont sous les espèces du pain et du vin, au grand chagrin de Swenkfeld qui lui reproche amèrement cette évolution de doctrine? Dans le colloque de Marbourg avec Bucer, n'est-il pas contraint d'avouer que le pain reste avec le corps? S'il adore d'abord le Christ dans l'Eucharistie avec l'Eglise de Wittemberg, il ne tarde pas de proscrire cette adoration. Ouvrez le livre *Adversus Bohemos*, le livre de *Captivitate Babylonica*, quelques-unes de ses lettres, la communion sous les deux espèces y est traitée de pratique indifférente, de misère, et plus tard ne l'érige-t-il pas en dogme? Que voulez-vous de plus? Qu'il demande des signes et des miracles à ceux qui apportent au monde des doctrines nouvelles? Il en viendra là.

Car « Satan s'était glissé dans le troupeau de Wittemberg; » Satan, c'est à dire le démon de l'orgueil et de la révolte. Loin de cette prunelle qui lançait des éclairs, et où brillait une lumière fantastique comme celle des maniaques, quelques disciples enhardis voulurent sonder le mystère de la conception luthérienne. Cela devait arriver : on traitait Luther comme il avait traité l'autorité ; on lui rendait doute pour doute, négation pour négation ; on voulait se séparer de lui en vertu même du principe qui l'avait retranché de l'Eglise ; et comme il avait contristé le cœur du père commun, on abreuvait le sien de fiel et d'amertume.

Voici ce qui arriva au commencement de l'an 1522.

Carlstadt, suivi de Didyme et de quelques hommes du peuple fanatisés par ses prédications, entre un jour au moment de la prière dans l'église de Tous les Saints, et se met à briser les statues, les tableaux, les images du culte, en criant aux assistants : « Tu ne te feras point d'images taillées, ni

aucune ressemblance des choses qui sont aux cieux, ni ici sur la terre, ni dans les eaux qui sont sous la terre. »

A ce texte qui semblait éblouir leurs yeux, les magistrats de Wittemberg restèrent muets : pas un n'eut le courage de porter la main sur l'iconoclaste et de le chasser du temple. Carlstadt va profaner d'autres églises toutes pleines aussi de statues filles de l'art germanique, qui pour les produire n'avait pas eu besoin d'aller s'échauffer au soleil d'Italie ; inspirations spontanées qui avaient fait de chaque temple un musée où l'on allait étudier ces types tout personnels qui témoignaient à quelle hauteur pouvait s'élever la statuaire nationale sans la contemplation de l'antique. C'est une grande leçon que celle qui ressort des effets produits par le double principe en qui se résument le catholicisme et la réforme luthérienne : l'un ployant sa raison à la foi, mais honorant l'œuvre humaine ; l'autre qui veut émanciper la raison, et trouve un texte dans l'Écriture pour justifier son vandalisme. Voyez ces moines apostats qui restent froids à toutes ces saturnales, eux qui riaient si haut de leurs frères quand ils attaquaient jadis Reuchlin ! Sous ces robes de cénobite, pas un cœur qui batte à de si cruelles profanations. Le cœur n'est chaud que pour les joies du mariage promises par Luther. Un de ces religieux dénonce ces attentats à Luther ; mais savez-vous de quoi Staupitz s'inquiète ? de tous ces trésors archéologiques à jamais perdus pour la science ? point, mais de savoir si le texte biblique a été bien appliqué par Carlstadt.

— Mais, disait l'archidiacre qui continuait avec ses disciples ses croisades contre les images, à quoi bon s'en rapporter à un homme ? Dieu a parlé par la bouche de son prophète. Voici l'Écriture ; n'est-il pas écrit : « Tu ne feras point d'images taillées ? » est-ce donc un crime de briser des idoles ? Et tous ceux qui promenaient la dévastation dans les tem-

ples catholiques répétaient : « Tu ne feras point d'images taillées. »

A Zürich on voulut faire le procès aux images avant de les condamner. On cria donc un acte d'accusation en forme sous le titre de : *Jugement de Dieu sur les images*, où ces signes muets sont mis en cause et condamnés comme idolâtres. Puis un artisan, nommé Hottinger, se chargea d'exécuter la sentence de Dieu, et, suivi de quelques bourgeois, alla briser le Christ en bois élevé aux portes de la ville.

Zürich s'émut, le conseil s'assembla, et Hottinger fut mis en prison. Alors Zwingli monte en chaire et déclame contre les images que proscriit la loi de Moïse, et l'Evangile qui n'a point révoqué le commandement du législateur des Hébreux. Et ce n'était pas seulement des toiles ou du marbre qu'on allait mutilant dans les villes où avait pénétré la réforme, mais qui le croirait? on livrait aux flammes des manuscrits où toute une génération de moines avait, dans la solitude du cloître, essayé de faire revivre, sous des couleurs que le temps ne pouvait effacer, les scènes principales de notre régénération dans le Christ; on brisait à coups de marteau, jusque dans les habitations privées, ces vitraux peints dont l'art protestant tente aujourd'hui de faire renaître le secret; on emprisonnait les âmes pieuses qui gardaient au logis l'image de leur saint patron.

Tout ce qui avait le sens artiste, parmi les lettrés de l'époque, ressentit comme un outrage les fureurs de Carlstadt. Erasme protesta le premier contre ces actes de fanatisme, et plaida la cause des images avec une grande éloquence de cœur.

« Qui ôte la peinture de la vie, écrit-il à un de ses amis, ravit à l'existence ses charmes les plus doux : la peinture est souvent un interprète meilleur que la parole. Il est faux que

l'image soit inutile. Jadis il y avait des images dans les temples des Juifs, des chérubins, des figures fantastiques d'hommes et d'animaux. Les symboles qui décorent nos temples chrétiens ne sont pas offerts à l'adoration des fidèles ; ce sont d'élégantes parures ou des souvenirs pieux. Croyez-vous donc que si les scènes de la vie de J.-C. étaient peintes sur nos édifices sacrés, ces représentations matérielles ne porteraient pas l'âme à la contemplation intime de la vie du Sauveur ? Non, encore une fois, les catholiques n'offrent pas les images au culte des hommes, et les hommages qu'on leur rend on les reporte naturellement au saint qu'elles représentent. Bannissez donc, puisque vous ne voulez pas d'images, bannissez les atlas, les joueurs de flûte à l'aide desquels l'artiste soutient tantôt une chaire, tantôt une colonne, et le coq même qui surmonte la flèche du clocher ! »

Luther aussi s'indigna, non pas par affection poétique pour l'art, mais dans l'intérêt de la liberté dont il était par intervalles l'apôtre ardent.

— Et moi aussi, criait-il de sa Pathmos, je condamne les images ; mais je veux qu'on les attaque par la parole et non par la flamme, afin qu'on n'ait pas foi en elles comme on l'a eu jusqu'à ce jour. Elles tomberont d'elles-mêmes quand le peuple éclairé saura qu'elles ne sont rien aux yeux de Dieu ; c'est ainsi que je veux effacer des consciences, mais par le verbe seul, toutes ces imaginations du pape, sur la confession, la communion, la prière, le jeûne. J'ai pitié de ce peuple qui, oubliant Dieu, sa foi, sa charité, se glorifie de son christianisme, parce qu'en présence d'âmes infirmes il ose faire usage de viande, d'œufs, de lait ; qu'il communie sous les deux espèces, et qu'il cesse de jeûner et de prier.

La voix de Luther tonnait de trop loin pour être entendue à Wittemberg. Carlstadt, les images abattues, se mit à pré-

cher contre leur culte ; c'est alors que Staupitz lui montra la lettre du réformateur. Carlstadt sourit et répondit : « Il est écrit : il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Staupitz insistait et parlait du chagrin qu'avaient causé à leur père commun ces profanations du lieu saint. L'archidiacre reprit : « Ce n'est point une nouveauté que le monde soit troublé pour la parole de Dieu. Hérode fut agité avec toute sa cour en apprenant la naissance de Jésus ; la terre s'émut et le soleil fut obscurci dans sa lumière à la mort du Christ. Un signe que ma doctrine est vraie, c'est que la multitude et les sages s'en offensent. Ecoutez le psalmiste : Dieu a fait choix des infirmes et des insensés ; l'entendement de sa parole est à ceux qui marchent dans la simplicité du cœur. »

L'iconomaque traduisait en ce moment ce que Luther écrivait quelques mois auparavant à Heinrich de Bünau, archidiacre d'Elsterwick.

— Sans doute, ajoutait Staupitz, notre père condamne comme vous le culte des images ; mais il ne veut pas de violence. Il demande qu'on les attaque dans la chaire évangélique.

— Tais-toi, reprit Carlstadt, tu oublies donc que Luther a écrit : La parole du Seigneur n'est pas une parole de paix ; mais un glaive ?

Staupitz le menaça des rigueurs du pouvoir.

Carlstadt sourit, et lui prenant brusquement le bras : « Mon père, dit-il, c'est la menace qu'adressait à frère Martin le cardinal Caietano ; et que répondait le frère au cardinal, t'en souviens-tu ? — J'irai où Dieu voudra, sous son ciel. »

L'entretien cessa, et Staupitz en écrivit le résultat à Luther, qui voua dès ce jour à son ancien maître en théologie une haine que le temps ne put ni éteindre ni affaiblir. Le disciple n'eut aucune pitié des cheveux blancs du vieux pro-

fesseur, dont il avait longtemps exalté la science. Mélanchthon le poursuivit jusque dans la tombe de ses sarcasmes, le représentant, lui naguère l'étoile de l'école de Wittemberg et l'aigle de la théologie scolastique, comme un fou furieux, sans génie, sans doctrine, sans bon sens, n'ayant jamais compris les lettres humaines, et en qui ne s'était reposée aucune étincelle d'esprit divin. Carlstadt aurait pu mettre en relief la parole de Luther, flottante à tous vents, qui le même jour jetait au même homme de la boue ou des couronnes. Il eut tort de se croire encore sur les bancs de l'école et de juger son élève d'après les principes du syllogisme aristotélicien. Luther avait donné un diadème à la raison humaine. Carlstadt prit cette royauté au sérieux et fit de la logique un monarque; il ne comprit pas que Luther, au besoin, ravirait à la raison les ailes qu'il lui avait prêtées. Carlstadt voulait voler, et il retombait en se brûlant au soleil allumé par la main de son disciple : doutait-il, Luther lui imposait la foi; examinait-il, Luther voulait être cru sur parole! Au premier usage que Bodenstein voulait faire de sa raison éclairée par les lumières de l'esprit de Dieu, qu'il avait appelées à son secours, Luther vint qui lui dit : ta lumière luit, *ut stercus in lucerna*. Carlstadt, comme nous le verrons bientôt, tenta d'autres folies, et se reprit à l'Ecriture-Sainte dans la question du baptême des enfants. Au dire de Luther, l'Esprit-Saint manqua de nouveau à l'archidiacre, qui depuis un an le cherchait vainement, et ne le trouva qu'une fois, lors de son mariage, dont l'église de Wittemberg avait été édifiée et réjouie.

C'était la destinée du principe protestant, de livrer au désordre toute âme dont il prenait possession : l'admirable constitution catholique une fois détruite, l'anarchie entra dans les églises luthériennes.

Jetons un regard autour de nous, et voyons où en est à

cette heure la réforme. Elle règne dans Wittemberg et dans tout le rayon où se meut Luther, intolérante et haineuse, car Luther ne dit plus : c'est par le Verbe seul qu'il faut fonder le royaume de Dieu, mais : « Le moment est venu d'oser quelque chose de hardi au nom de Jésus ; de formuler une messe, une communion ; d'agir, et par la parole, et plus efficacement encore par des œuvres, en nous emparant de l'administration spirituelle. Et pourquoi aussi aurions-nous peur de trois ou quatre cochons qui règnent dans cette maison de perdition qu'on nomme l'église de Tous les Saints ? Peste fétide qui s'empoisonne elle-même et donne des nausées à tout ce qui est chrétien. »

De Wittemberg la réforme commence à gagner le Palatinat, la Saxe, les bords du Necker. Quelques hommes hardis vont essayer de la porter dans les Pays-Bas, à Bruxelles, à Louvain, à Anvers ; mais ils payeront de leur sang ou de leur liberté une désobéissance aux ordres de Charles V. Les agiographes protestants ont inscrit ces noms dans leur martyrologe. Les troubles qui ont agité le Danemarck ont permis à des sectaires d'y semer la foi nouvelle. L'exemple du prince entraînera les sujets qui bientôt rompront pour toujours avec le catholicisme. La Poméranie a donné asile aux missionnaires luthériens ; la Prusse les a écoutés avec joie ; l'Alsace flotte entre l'autorité de Luther et celle du pape, gâtée par les prédications de l'anabaptisme. La Suisse est en émoi, il y a duel entre les deux cultes : tous deux ont promis de disputer devant le peuple qui se décidera et passera à Zwingli ou restera à l'Eglise romaine. Le jour venu, les bannières des cantons sont déployées dans les airs, un vaste camp est formé, Zwingli et Eck sont en présence. La controverse finie, les uns crient : Vive le pape ! les autres, Vive Zwingli ! Les trois cantons de Schwytz, d'Uri, d'Unterwalden, fondateurs de

l'indépendance helvétique, restent fidèles au culte de leurs pères, et reprennent sous la conduite de leurs prêtres le chemin des montagnes où trois siècles après nous les voyons mourir en défendant avec Aloys Reding leur liberté et leur pays. A Bâle, le sénat, à l'instigation d'Œcolampade, renie sa foi ; et pour prix ou peut-être pour condition de leur apostasie la réforme donne aux magistrats les biens du clergé catholique. Puis on chasse les vaincus, qu'il faudrait nourrir, comme des factieux et des idolâtres.

Or, veut-on savoir les blessures qu'a faites au catholicisme la révolte saxonne, les voici : Abolition de la confession, de la messe, de la prière pour le repos du mort, du culte des saints et des images, de l'onction sacerdotale, des vœux monastiques, des jeûnes, de l'abstinence, de l'extrême-onction, des œuvres, du libre arbitre. Le croirait-on! elle veut étouffer jusqu'à ce cri que l'âme en peine pousse incessamment vers le trône de toutes les miséricordes ; car, dit Luther, c'est assez de prier une ou deux fois, puisque Dieu a dit, Matth. II, 22 : « Ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez ; » prier et prier encore, c'est témoigner que nous n'avons pas foi au Seigneur. »

A côté de ce qu'elle a détruit, voici ce qu'elle a fondé : des négations, la foi sans l'œuvre ou l'impeccabilité de l'homme, le serf arbitre ou le désespoir, le fatalisme ou la tyrannie divine, le mariage des prêtres, la bigamie, le divorce, le désordre dans l'Eglise et les consciences, un royaume divisé contre lui-même. A l'époque où nous sommes l'hydre luthérienne a près de cent têtes : les anabaptistes, qui croient avec Münzer, qu'à moins d'un second baptême l'homme ne peut être sauvé ; les Carlstadiens, qui prêchent la polygamie ; les Zwingliens qui repoussent la présence réelle ; les Osiandristes, qui enseignent que Dieu n'a prédestiné que les élus ; les Majoristes, qui

croient que l'œuvre est inutile au salut ; les Flaciens, qui traitent l'opinion des Majoristes de papiste ; les Synergistes, qui prêchent la liberté de la volonté dans l'homme ; les Ubiquitaires, qui estiment que l'humanité du Christ repose partout où se trouve sa divinité ; les Substantiaires, que le péché originel est l'essence, la nature et la substance de l'être humain ; les Accidentaires, qui ne le regardent que comme un mode. Et toutes ces sectes, qui donnaient l'Évangile comme un règle suffisante, dressent des confessions, formulent des symboles et imposent des dogmes. Nées du même père qu'elles ont renié, elles se maudissent et se proscrivent entre elles ; elles s'appellent hérétiques ; elles se ferment l'une à l'autre la porte du ciel. Si vous les interrogez séparément, vous trouvez bien un Évangile, mais pas de croyants ; une révélation, mais pas de chrétiens ; car Luther damne Œcolampade, qui damne Mûnzer, qui damne Zwingli. Mais où donc est la vérité, où le Christ ? là précisément où toutes ces sectes s'accordent à dire que vous ne sauriez le trouver : dans l'unité catholique.

Luther porte donc la peine de sa révolte contre l'Eglise catholique : autour de lui il ne voit plus que déception, doute et scepticisme : on lui renvoie le gant qu'il a jeté à l'autorité, et il est obligé de le ramasser pour le jeter de nouveau à tous ces prophètes d'erreurs qu'il a enfantés. Il faut le voir à la Wartbourg, abattu sous la main de Dieu, l'œil fixé sur ces tempêtes de Wittemberg que sa grande voix ne peut conjurer, exhalant de sa poitrine des cantiques de douleur que Dieu ne veut point écouter. On le quitte, on l'abandonne : ses amis, ses disciples, ses ouailles chéries, ses maîtres, se choisissent un autre chemin. — « Oh ! mon Dieu ! crie-t-il, tu me délaisses, la colère a soufflé sur ma tête. Que t'ai-je fait, Seigneur ? » Voyons si sa voix sera entendue : — Des verges aux écoliers

mutins qui brûlent leurs livres de classe. — Les écoliers répondent : il est écrit dans saint Mathieu : ne prenez pas le nom de « maîtres, » et dans le docteur Martin contre Catharin : — Pour arracher l'évangile du cœur des hommes, Satan ne pouvait rien inventer de mieux que les universités. — Dites à Carlstadt d'épargner les images ; Carlstadt lui répond : Tu ne te tailleras pas d'idoles. — Baptise l'enfant, dit-il à Didyme ; et Didyme lui répond : — Celui qui croit et sera baptisé entrera dans le royaume des cieux, l'enfant ne croit pas. — Mais lis donc, malheureux, crie-t-il à Stork, le prophète, c'est l'enseignement de l'Eglise ; et Carlstadt, et Didyme, et Stork, répètent en chœur : — Papiste : il n'y a d'autorité que la Bible, de lumière que celle dont l'Esprit saint nous éclaire : nous marchons dans les voies de Dieu. — Vous ne verrez pas la face du Seigneur, je vous maudis, reprend Luther. Et les prophètes rient de sa colère, comme il a ri de celles de Tezel et de Caletano, et l'erreur marche aussi vite que la peste.

Si Luther ne succombe pas, c'est qu'il y a en lui une ame d'enfant, qu'un nuage au ciel bizarrement découpé, un rayon prismatique de soleil, le gazouillement d'un oiseau sur sa fenêtre, ou un verre de bière d'Eimbeck, ont le pouvoir de le ravir à sa tristesse.

Quand sa tête s'était alourdie, que son front brûlait, et que son œil cessait de voir, il ouvrait sa fenêtre, et tout inondé d'air et d'ambrosie, passait la main dans ses cheveux, respirait et oubliait le monde extérieur. C'est Mathesius son disciple qui donne ces détails.

Un matin, c'était en hiver, en se penchant sur le petit toit de sa fenêtre, il aperçut un pot de violettes que le gardien, qui connaissait les goûts du prisonnier, avait attaché la veille à l'aide de quelques fils de laiton. Presque toutes étaient ca-

chées et comme ensevelies dans un tombeau de neige. Une seule perçait son blanc suaire, étalait toute tremblante sa corolle humide, et semblait à chaque rafale de vent courber la tête pour ne plus la relever. Luther écarta doucement les plis de cette robe neigeuse, essuya du bout du doigt la tige, puis la réchauffa de son haleine. Bientôt les filaments de la plante s'allongèrent, la fleur agitée se dressa après quelques mouvements convulsifs sur sa hampe, et parut reverdir. Jamais le pauvre molne n'avait goûté de joie semblable ! il était hors de lui ; il ne pensait, ne respirait, ne vivait plus que pour sa petite violette. D'un air amoureux il suivait les phases de cette palingénésie par insufflation, de ce réveil après une léthargie de plusieurs heures, de cette vie nouvelle qu'il avait rendue à sa captive par un léger souffle de sa bouche, de ce prodige qu'il avait accompli avec quelques gouttes d'air refoulé de ses poumons ! Comme sa main tremblait quand il essayait de rompre les fils qu'avait si bien noués le gardien ! Il était impatient de transporter le pot de terre dans sa chambre pour renouveler le miracle de la résurrection des autres fleurs malades. Enfin il vint à bout de rompre les liens scellés sur les barreaux de la fenêtre, et, joyeux, il alla poser son trésor sur sa table de travail, il alluma sa lampe en toute hâte, et recommença son œuvre hermétique : elle réussit à sa grande joie. A mesure que ces linuels de frimas disparaissaient à son haleine, et se résolvaient en eau, la plante semblait s'épanouir, se colorer, et renaître à la vie. Une seule ne put revoir la lumière : elle était morte. Luther regardait tristement la tête de la petite fleur, fanée, décolorée, qu'il essayait, mais en vain, de fixer sur sa tige qui se courbait et fléchissait sous son poids. Pauvre fleur ! disait-il, Dieu seul pourrait à cette heure lui redonner la vie..... Adieu ! adieu pour toujours ! et il pleurait comme un enfant.

Le soir, quand le soleil se couchait derrière le Wartbourg, Luther quittait sa prison, et suivi du chien du gardien, il allait se coucher au pied d'un arbre, Il aimait à écouter les cris sauvages d'un oiseau nocturne qui passait au-dessus de sa tête, le souffle du pin, l'écho des rochers, le bruit cadencé de la hache du bûcheron. Cet indéfinissable mélange de sons harmonieux et de voix formait comme un langage magnifique qui calmait ses douleurs, Il tombait alors dans une douce rêverie, et parfois dans un demi-sommeil, que les pas du gardien venaient trop tôt interrompre. Il se levait sans murmure, et reprenait le chemin de sa Pathmos, où ses nuits, comme à l'ordinaire, allaient être troublées par des apparitions.

Et tout en marchant, il chantait ainsi que sur la route de Worms :

Mon Dieu est une citadelle.

Toujours le cantique d'un gantelet de fer !

CHAPITRE XVIII.

TRAVAUX LITTÉRAIRES, LA BIBLE. — 1521.

Luther s'occupait alors, dans sa solitude, de fonder le signe auquel on pût reconnaître désormais l'ame révoltée. Les catholiques lui reprochaient son incessante mobilité de doctrines. Ils se réjouissaient hautement en face de cette pensée

novatrice, si capricieuse, si changeante, que ses disciples mêmes ne pouvaient ni saisir ni formuler, et qu'Emser comparait avec raison aux figures bizarres que la mer jette sans cesse sur la grève. Ils demandaient enfin à ceux qui venaient tenter leur foi, de leur donner une symbolique où vinssent se représenter les croyances de leur maître. Luther avait compris que sur les ruines de la vieille église devait s'élever la Jérusalem nouvelle qu'il annonçait aux hommes, et qu'il n'en était pas de la foi comme de l'intelligence, dont les conquêtes sont indéfinies et le progrès incessant. C'est à sa symbolique qu'il travaillait nuit et jour à la Wartbourg. Dans ce dessein il composa divers traités, où sont posés assez clairement les points fondamentaux de la doctrine protestante. Ce sont : l'écrit sur l'abrogation des messes privées adressé à ses frères augustins ; celui qu'il dédie à son père Hans sur les vœux monastiques, et où, tout en écartant ce qui se rattache à la dogmatique, on surprend une effusion de piété filiale qui honore le cœur de Luther ; ses pamphlets contre Amb. Catharin où il s'attache à prouver l'écriture à la main que la bête de l'apocalypse vit et règne dans Rome ; enfin des commentaires sur quarante versets de David, pour entretenir le courage du troupeau de Wittemberg.

Mais de tous ces ouvrages, celui auquel il travaillait avec le plus de constance, parce qu'il devait avoir le plus d'influence sur la destinée de la réformation ; son œuvre de prédilection, sa gloire aussi comme écrivain, c'est la traduction en langue vulgaire des Saintes-Ecritures. A l'entendement maladif ou sain, riche ou pauvre, élevé ou infime qu'il constitue à des titres égaux interprète de la lumière scripturaire, il fallait un livre qui n'eût désormais aucun mystère de linguistique. Comme il avait détruit le sacerdoce, ou plutôt comme il l'infusait dans l'être humain, l'homme-prêtre devait posséder la charte

où son apostolat fût écrit de la main même de Dieu. A l'ame indocile qui se repait d'illusions et qui s'évanouit en pensées d'orgueil ou en saillies extatiques, comme celles de Münzer et de Storck ; à l'ame rêveuse, hallucinée comme celle de Carlstadt ; à l'ame qui se laisse emporter à tout souffle comme celle de Didyme ; à l'ame simple comme celle des enfants de l'anabaptisme, Luther avait dit : « Voici le livre de vie, il n'y a plus de voiles, plus de ténèbres pour vous ; vous êtes juges du sens de l'Ecriture ; à vous de le traduire, que Dieu vous ait accordé ou refusé le don si difficile de l'interprétation ! » Chose étonnante ! au moment même où il parle ainsi, lui, Luther, cet homme de savoir, qui avait lu et pratiqué la Bible toute sa vie, demande une scholie nouvelle sur un verset des Corinthiens, qui semble d'abord aussi clair que le soleil ; *alioqui filii vestri immundi essent, nunc autem sancti sunt*. Et le voilà à cette heure même qui se croit le droit de rire des folles interprétations de Carlstadt ou de Münzer. Mais quand le souffle de l'esprit descendait dans Münzer ou Carlstadt, c'est que tous deux avaient lu la parole divine dans un livre dont les signes immuables ne craignaient plus désormais ni la rouille des ans, ni les fantaisies de la critique qui corrompt un texte bien autrement que le temps. A l'Evangile il faut une langue morte. Jugez du sort à venir de ce livre, s'il arrive à l'entendement à l'aide d'images qui passent de mode comme des vêtements qui changent ou s'altèrent à chaque transformation de l'humanité, et suivent toutes les lois du progrès matériel. L'autorité veille en vain sur la destinée de la parole révélée, comme sur les préceptes qu'elle renferme ; ce verbe, que Dieu nous a donné pour notre salut, n'est plus qu'un signe capricieux et menteur. Avec une langue morte qui a cessé d'être en travail, la parole de l'Esprit, c'est l'arche sainte surnageant au dessus des flots qui ne peuvent arriver jusqu'à

elle. Voilà pourquoi le catholicisme a conservé dans sa liturgie l'usage du latin.

L'idiôme dont s'est servi Luther, souple et docile, obéissant à tous ses caprices, cédant à toutes ses fantaisies ; cet allemand saxon aux formes si viriles, à l'allure si franche ; cette vieille langue d'Hermann que n'avait pu tuer l'épée romaine, la seule qui convint peut-être pour reproduire sans trop de désavantage le texte sacré, a vieilli et éprouvé le sort de toutes les langues humaines. C'est toutefois un noble monument élevé aux lettres, que la traduction de la Bible ; vaste entreprise qui semblerait défier la vie d'un homme, et que Luther accomplit dans l'espace de quelques années. Que la critique lui reproche d'avoir commencé ce travail avec une intelligence trop faible encore des termes hébraïques qu'il n'étudia sérieusement que dans sa solitude de la Wartbourg ; l'âme du poète doit admirer une version où la muse biblique revit fraîche, colorée, mélodieuse. Il est certain que la parole de Luther reproduit souvent la phrase originale avec un charme de simplicité qui va jusqu'au cœur, et qu'au besoin elle s'empreint de pompe et de lyrisme, et subit toutes les transformations que l'artiste veut lui imposer : naïve dans le récit du patriarche, emportée avec le roi prophète, populaire avec les évangélistes, causeuse et intime dans les épîtres de saint Paul et de saint Pierre. Partout l'image suit l'image, et c'est souvent lumière pour lumière, flamme pour flamme. Ajoutez ce parfum de vieillesse que porte avec elle la langue dont se sert Luther, et qui séduit comme la teinte rembrunie qu'on voit aux gravures des anciens maîtres allemands.

Donc il ne faut pas s'étonner de l'enthousiasme qu'excita en Saxe la version de Luther, qui ne parut pas d'abord tout entière, mais dont il détacha le Nouveau-Testament, c'est à

dire le plus merveilleux fragment du code inspiré. Pour les catholiques et pour les réformés, qui ne voyaient dans ce travail d'artiste que la glorification de l'idiôme national, ce dut être, en effet, une curieuse nouveauté, que le vieux saxon réfléchissant comme un miroir fidèle les beautés diverses de l'original. Les lettrés surtout étaient dans le ravissement. Cette traduction réhabilitait à leurs yeux la langue populaire qui pouvait désormais lutter avec toutes les langues orientales. Ils appelaient cette œuvre lexicologique, un prodige ; ses disciples la nommaient un miracle, une inspiration céleste. La presse, alors dirigée par des typographes qui avaient suivi le mouvement religieux des esprits, et s'y étaient associés dans des intérêts matériels, prit soin de reproduire le chef-d'œuvre du moine, avec une élégance, une pureté de types, inconnues à cette époque, et qu'on admire même aujourd'hui. Hans Lufft fondit des caractères exprès ; il tirait jusqu'à trois mille feuilles par jour. De 1537 à 1574, il jeta en Saxe cent mille Bibles allemandes. La calcographie vint aussi, qui ne pouvant mêler ses merveilles à celles de l'imprimerie, dans un moment où on faisait une guerre si cruelle aux images, mit sur les couvertures en bois des festons, des arabesques, des fleurs et des figures fantastiques, dont Lucas Cranach ou Albert Dürer donnèrent plus d'une fois le dessin. Le Nouveau-Testament de Luther devint donc un livre à la mode qu'on trouvait alors jusque sur la toilette des femmes, qui se prirent d'une belle passion pour la Bible de Luther. Elles la portaient avec elles à la promenade, la lisaient et la commentaient avec une ferveur tout ascétique, et en soutenaient le texte, dit Cochlée, contre les prêtres, les moines, les docteurs en théologie, les magistrats catholiques, qu'elles taxaient d'ignorance crasse ; envieux qui n'entendaient rien aux Ecritures, qui ne comprenaient ni le grec, ni l'hébreu, ni le latin, dont Luther

avait seul l'intelligence ! Le docteur a loué le prosélytisme d'une dame nommée Argula, issue d'une illustre famille de Bavière, qui prit la défense d'un moine chassé d'Ingolstadt, et demanda à disputer en pleine chaire sur l'Écriture, en latin ou en allemand. « Le Christ, disait-elle, n'a pas rougi de parler religion avec Magdeleine, et avec une autre pauvre petite Samaritaine ; ni saint Jérôme d'entretenir un commerce épistolaire avec des femmes. Honte à qui tient pour suspecte la version de Luther ! La parole du docteur est un son divin : même quand le réformateur déserterait cette parole, je la défendrais et en soutiendrais l'honneur. » Les magistrats d'Ingolstadt ne voulurent pas laisser monter en chaire ce théologien en jupon.

Le catholicisme veillait sur le dépôt de la foi. Au moment où l'Allemagne réformée recevait la version du Nouveau-Testament, en livre tombé du ciel, un homme parut, que le réformateur avait appris à connaître, aux rudes coups qu'il lui avait portés : c'était « ce bouc » que Luther demandait à Dieu, pour toute grâce, d'ôter de son chemin : le bouc l'attendait. Emser épiait de l'œil son ennemi, au moindre signe prêt à accepter un autre duel. Celui-là fut vif. Emser prit la version nouvelle, disséqua la préface, où le lait de la doctrine luthérienne était si adroitement répandu, découvrit le venin des notules attachées à la marge du livre, où le docteur faisait de l'autorité en père de l'Eglise, et imposait au lecteur une terminologie « préférable » à celle des Septante. Emser releva sans aigreur, mais avec une grande force de vérité et de science, les corruptions systématiques du texte. Luther avait affaire à un hébraïsant, à un helléniste, à un humaniste rompu aux mystères des trois idiomes du monde savant. Le moine fit de la colère : il appela de nouveau à son aide ces vocables impertinents dont aucune langue comme l'allemand ne pos-

sède des trésors. Emser reparut aux yeux de la réforme sous la figure d'un âne, d'une bûche, d'un culstre de collège, d'un basilic et d'un disciple de Satan. C'étaient les mêmes masques, mais les lettrés no riaient plus comme la première fois. On eut même l'audace de se moquer du traducteur quand on le vit revoir son travail et en effacer un grand nombre de fautes grossières que lui avait signalées son adversaire, tout en protestant de son superbe mépris pour ces ânos de papistes, indignes de juger son livre. Triste ouvrage, disait Emser, où le texte est falsifié presque à chaque page, où l'on pourrait compter plus de mille altérations ! où Luther tombe à chaque pas, ajoutait Bucer !

Le temps a donné gain de cause à Emser : la traduction de Luther est regardée aujourd'hui en Allemagne comme insuffisante et fautive ; le vieux Testament comme incompréhensible pour le fidèle ; les épîtres comme obscures ; la version comme si pleine de ténèbres , qu'en 1836 quelques consistoires exprimèrent le vœu qu'elle fût revue tout entière.

La réforme accuse le catholicisme d'avoir caché le verbe de Dieu jusqu'à la venue de Luther. Qu'un écrivain comme M. de Villers ose imprimer que « c'eut été une témérité digne du dernier supplice, que de traduire les livres saints en langue vulgaire, » c'est ce qui nous surprend au plus haut degré ; car enfin Bossuet avait écrit ces lignes dans son Histoire des Variations : « Nous avons de semblables versions à l'usage des catholiques dans les siècles qui ont précédé les prétendus réformés. » La parole de l'évêque de Meaux n'est pas une de ces paroles vaines qu'on a le droit de mépriser ! Jean Lefèvre d'Étaples, en effet, avait publié en 1523 la traduction de la Bible, à laquelle il travaillait avant même que le nom de Luther fût connu en France. Seckendorf écrivait avant M. de Villers, que des versions allemandes de la Bible avaient paru

à Wittemberg en 1477, 1483 et 1490, à Augsbourg en 1518. Tout préoccupé de la gloire de l'Allemagne, jamais il n'arrive à M. de Villers de jeter les yeux sur les autres pays pour y étudier le mouvement des idées. S'il eût connu l'Italie, il aurait vu que ce fut elle encore qui devança les autres nations dans l'élucidation du texte sacré. C'est un évêque de Gênes, Jacques de Voragine, l'auteur de la légende dorée, qui vers la fin du treizième siècle, à peu près au même temps que chantait Dante, traduisait en italien la Bible. A Venise, vers 1421, un moine camaldule, Nicolo Malermi ou Malerbi, translatait l'œuvre de Dieu avec un si grand succès, que sa version était réimprimée neuf fois dans le quinzième siècle, et jusqu'à vingt fois dans le siècle suivant. Un autre moine, frère Guido, « vulgarisait » les quatre évangélistes avec des expositions de Simon de Cascia, et maître Federico de Venise commentait l'Apocalypse en 1391; enfin Brucioli donnait en 1530 une traduction complète des livres saints : Brucioli auquel l'Arétin écrivait en 1537 : « Vous êtes un homme sans pareil dans l'intelligence des langues hébraïque, grecque, latine, chaldéenne, » et italienne, aurait dû ajouter le poète; car Brucioli, c'est Luther écrivant en allemand; il possède tous les secrets du vieil idiome de Dante, comme Luther du saxon. L'autorité ecclésiastique condamna cette traduction; Brucioli se soumit.

Qu'on cesse donc de nous dire que la papauté s'oppose à la diffusion de la parole divine. Et pourquoi? Cette parole qu'est-elle donc! sinon la manifestation de la vérité et de l'immortalité de notre église. Mais ce qu'elle ne peut souffrir, c'est que cette parole de vie soit abandonnée comme une phrase profane à tout commentateur sans mission; que toute intelligence, qu'elle s'appuie ou non sur la foi en Jésus-Christ, vienne s'y essayer comme sur un texte ordinaire, afin de don-

ner au monde le témoignage de sa folie ou de ses misères ; qu'on traite enfin le verbe de Dieu comme un poème antique qu'on trouverait pour le première fois et que personne n'eût encore expliqué. L'Ecriture, a dit Platon, ne ressemble pas à la parole : la parole se défend, mais l'Ecriture, son père n'est pas là pour la défendre. Cette parole a parlé par la bouche des pères, des docteurs, des martyrs de la nouvelle loi. Est-ce que l'exemple des hérésiarques n'est pas là pour justifier ce grand souci du verbe divin ? Quelle serait sa destinée, si l'Eglise n'eût veillé de tout temps sur ce dépôt sacré ? Que le protestantisme nous dise s'il ne verrait pas avec quelque effroi la parole sainte abandonnée aux interprétations de l'un de ses savants, à Eichhorn, par exemple, dont la science linguistique ne saurait être mise en doute, et pour qui trois de nos Evangiles ont perdu l'autorité qu'une croyance de dix-huit siècles semblait avoir rendue inébranlable, et qui auraient été composés sur un Evangile des Hébreux écrit en araméen, que nous n'avons plus ? Où est l'Ecriture, cette règle de la foi, quand il plait à l'un de rejeter une épître de saint Paul, à l'autre l'Evangile de saint Jean, à un autre trois Evangiles à la fois ? Et Luther s'il revenait à la lumière, ne tremblerait-il pas pour cette parole, si ceux qu'il a enfantés à sa doctrine, les Damm, les Semler, les Teller, les Bauer, les Woltmann, les Paulus, les Strauss, essayaient après lui de traduire les livres saints, qu'ils regardent comme des livres sortis de la main des hommes.

Mais que l'Eglise soit sûre de la foi d'un interprète, voyez ce qu'elle fait ! Bossuet distribue dans les provinces de France cinquante mille exemplaires du Nouveau-Testament du père Amelotte, et autant de livres de prières liturgiques en français. Voilà comme elle cherche à celer aux fidèles la parole de Dieu !!

Au moment où Luther s'occupait de sa traduction biblique, son œuvre était menacée.

Ses disciples s'insurgeaient, et en appelaient à la parole même dont il se servait pour prouver son apostolat.

CHAPITRE XIX.

LES PROPHÈTES. — 1521. — 1522.

Il n'avait pas détrôné l'autorité ; seulement il avait ôté au pape ou à l'autorité vivante son diadème pour le poser sur un signe muet qu'il appelait Verbe de Dieu, et qui, tombé de ses lèvres, n'était déjà plus pour ses disciples qu'une parole humaine. Carlstadt traitait le symbole luthérien comme Luther le symbole catholique. Au lieu donc d'une théocratie vivifiante, on allait avoir, pour soumettre l'entendement dans les vérités du salut, une démocratie religieuse ; le sacerdoce s'était incarné au peuple : par la consécration du principe de libre examen, le peuple gagnait une royauté, celle du dogme. Car la croyance par le doute, c'est le royaume de la foi abandonné à qui sait lire. Du moment que la réforme se réfugiait dans l'Écriture pour échapper au pouvoir d'un prêtre qui, pendant quinze siècles, avait été regardé comme le vicaire de Jésus sur la terre, les livres saints devaient fournir des textes nombreux à toute individualité qui aspirerait à se révolter contre Luther et ses néologies. La grande loi du talion allait être appliquée à Martin. Le peuple auquel il jetait la couronne, dès

son premier acte de royauté, devait briser l'instrument qui l'avait fait roi. Tant que Luther avait été à Wittemberg au milieu de son troupeau, l'esprit de révolte s'était tenu caché, effrayé du docteur comme d'une apparition. S'il montait en chaire, le peuple attendait avec anxiété la parole qui devait sortir de sa bouche. Son œil qui semblait rouler dans un orbite de feu, son large front de prophète, sa figure empourprée, comme après les grandes colères, son geste menaçant, sa voix qui tonnait en rugissant, le souffle ardent dont sa poitrine était pleine, jetaient l'âme dans la terreur ou l'extase. On devinait que Luther était en chaire à la respiration entrecoupée de l'auditoire, qui écoutait comme si Dieu, dit Calvin, eût fulminé par la bouche de l'orateur.

Ce n'est pas nous qui chercherons à obscurcir la gloire littéraire de Luther. Jamais il n'a été aussi magnifiquement célébré que par les écrivains catholiques. Un d'eux, trop peu connu, a fait une esquisse admirable du moine saxon, qu'on dirait échappée en quelques parties à notre Bossuet.

« La nature l'avait assez avantagé, soit au corps, soit à l'esprit. Car, pour un homme né en Allemagne, nation ordinairement pesante et grossière, il avait l'esprit prompt et vif, une heureuse mémoire, beaucoup de facilité à s'expliquer, éloquent et disert en sa langue plus qu'autre de son âge. Quand il était en chaire, tout transporté d'ardeur et de passion, il savait aisément donner vie à ce qu'il disait, et comme un torrent, emporter les esprits des auditeurs qu'il rencontrait ; grace qui n'est pas naturelle aux peuples du Nord, gens massifs, qui sans action, font leurs sermons et lectures, attachés à leurs chaires, les mains clouées dessus, comme s'ils étaient des statues immobiles. Il fut au reste infatigable à toute sorte de travail qui lui tenait lieu de repos ; toujours sur les livres, la plume en la main, s'il n'était entre les bras de sa moinesse,

qui lui fut un pesant fardeau et fâcheux empêchement aux progrès de ses études. Homme d'un grand cœur, et hardi pour entreprendre et exécuter ce que la haine et la passion lui fournissait. Et en ses propos ordinaires, familier et affable, qui savait pourtant se rehausser, même parmi les plus grands, lorsqu'il faisait du prophète. Il était homme de beaucoup de leçon, ayant assez heureusement manié de bons livres pendant quatorze ans qu'il demeura dans le cloître ; aussi n'y avait-il sophiste qui ne trébuchât devant lui, s'il l'osait attendre de pied-coi à la dispute, soit en philosophie, soit en théologie.. Mais toutes ces belles qualités furent enlaidies et eurent pour contrepoids beaucoup de grands et si graves vices ! Car il fut d'une part grossier, hautain, insolent et insupportable. Il avait ordinairement la langue trempé dans le vin, et la médiosance à la bouche ; aussi peu réglé en ses mœurs que constant et arrêté en sa doctrine, laquelle il a changée et rechangée tandis qu'il a vécu presque autant de fois que le soleil a recommencé sa course ; mortel ennemi et capital de toute sujétion, austérité et pénitence qui assoupit l'ire de Dieu..»

Luther connaissait le secret des dons que Dieu lui avait accordés. Sa parole s'associait merveilleusement en lui aux formes extérieures. Tantôt elle flottait dans un désordre prophétique, on sentait l'ivresse, suivant l'expression d'Erasme ; tantôt coquette comme une femme, elle se servait de l'allégorie en guise de voile, pour se laisser deviner ; tour à tour naïve comme la parabole, lyrique comme l'ode ; aigle au vol audacieux ou colombe au blanc plumage, suivant Menzel ; et quelquefois si peu soucieuse de l'art humain, si dédaigneuse de tout frein, si folle dans ses allures, qu'elle ne semble plus la parole d'un prêtre, mais bien d'un autre Hans de Sachs. Les catholiques étaient séduits eux-mêmes, et attribuaient à l'influence des mauvais anges, ainsi que du Préau, ce charme décevant

qui, au dire de ses disciples, soufflait de l'Esprit Saint : merveilleuse organisation née pour être maîtresse partout où il y aurait manifestation de trouble ! Placez-la à l'époque des Gracques, et elle entraînera le sénat et le peuple ; au temps des Croisades, et elle fera, si elle croit, les miracles de saint Bernard ; dans une assemblée publique semblable à la Constituante, et elle sera quelque chose de plus grand que Mirabeau, parce qu'elle aura de la foi ; au dix-septième siècle, dans notre chaire, et vous aurez Bridaine.

L'astre luthérien une fois caché derrière la Wartbourg, on ne craignit plus à Wittemberg d'être brûlé de ses rayons. Tout à coup on vit sortir du sol, que sa lumière avait fécondé, des embrions d'évangélistes qui se posaient comme autant de soleils dont la clarté devait désormais guider les intelligences. Ils montaient en chaire, ou plus souvent de la première borne qu'ils trouvaient sur leur passage ils formaient une tribune oratoire. « C'est ici qu'est le Christ, disaient-ils, en empruntant les paroles d'un apôtre, vous le trouverez sur les montagnes : il s'est retiré sur nos pas dans la solitude, il habite les forêts ; venez écouter la voix qui parle au dedans de vos cœurs. » Luther, en faisant de l'Écriture le code unique de la foi, établissait implicitement la nécessité d'une flamme intérieure éclairant celui qui veut la lire, et transformant tout d'abord l'homme en ange de lumière, en qui vient s'incarner l'esprit de Dieu. La Bible était le trépied où le feu du ciel venait remplir celui qui s'y asseyait. Luther, qui reniait pour ses enfants les prophètes, avoue cependant qu'ils sont issus de ses œuvres. Et les protestants aujourd'hui admettent généralement cette genèse.

Faisons connaître maintenant ces chétifs avortons qui brisaient la coquille où Luther eût voulu les emprisonner. C'étaient Marcus Stübner l'humaniste, Claus Storch le boulanger, et

Münzer le prêtre, trois hommes d'organisation toute diverse, qui pâissent devant Luther ; mais qui, nés un demi-siècle plus tôt, eussent bien pu comme lui entraîner dans leur révolte contre le catholicisme une partie de l'Europe. Pour apprécier leurs instincts, gardez-vous d'étudier Mélanchthon ou Luther, qui les ont calomniés ; Mélanchthon surtout, qui, séduit un moment par leur langage, et bientôt détrompé, crut venger sa foi compromise en les dénigrant, et expier son péché en les immolant à la gloire de son maître.

Marc Stübner était une de ces ames malades à forco d'étude et de méditations, que le monde traite de visionnaires, les médecins d'hypocondres, et les romanciers de poètes. Fous malheureux qui, ayant abandonné les voies du salut, s'envoient dans des horizons imaginaires, pour trouver la vérité, qui toujours leur échappe ; monomanes qui, tout éveillés, croient être visités de Dieu, « et songer des songes » à la manière des prophètes de l'ancienne loi. Si un moment vous consentez à les suivre dans les mondes fantastiques produits d'un cerveau halluciné, alors vous êtes émerveillé de toute cette poésie dont leur conversation est empreinte, et vous risquez d'être leur dupe ou leur conquête. Tel était Marc Stübner, dont Mélanchthon lui-même a loué le savoir littéraire.

Nicolas Storch, qui avait embrassé la réforme avec tout l'empressement d'un néophyte, était né à Zwickau ; il changea son nom ineuphonique et qui eût pu prêter à la raillerie, en celui de Pelargus, que lui fournit le lexique d'Aleandro. Vous cherchiez en vain dans sa parole d'artisan quelque une de ces flammes ardentes que darde celle de Luther, ou dans ses regards quelque un de ces éclairs dont l'œil du réformateur fascinait qui l'écoutait. Sa phrase est maigre, décharnée, incolore comme sa face : mais cette parole avait aussi ses séductions, car elle était douce, limpide, et allait au cœur. Sa

figure sillonnée de rugosités, plissée par le travail, et livide comme celle d'un cadavre, saisissait vivement : on eût dit un mort qu'on verrait ressusciter et qui monterait en chaire pour annoncer le Seigneur. Et comme un mort prêté à la lumière se débattrait contre la tombe qui voudrait le ressaisir, ainsi Storch se heurtait contre son auditoire, et rarement il manquait d'en triompher. Il avait le vêtement et la mimique d'un goujat.

Münzer, curé d'Alstaedt dans la Thuringe, était tout autre : son organe vibrail à l'instar d'une cloche. Des livres saints il n'avait étudié que les prophètes pour leur emprunter leur audace d'expression et leurs hypallages fougueuses. S'apercevait-il que son auditoire s'évanouissait en des pensées étrangères au sujet, et se laissait aller à des distractions, il frappait le sol du pied, c'était sa chaire, et donnait à sa voix l'éclat d'une trompette. L'auditoire se réveillait alors de son sommeil et frémissait comme s'il entendait l'ange du jugement. Ses vêtements amples et en désordre, ses cheveux flottants en boucles sur ses épaules et autour de sa figure, ses yeux que l'on comparait à deux charbons ardents, et ses lèvres épileptiques lui donnaient l'air d'un possédé. Satan l'eût copié s'il eût prêché. Il aimait à parler en plein air, au milieu des champs où les merveilles de la création servaient souvent de texte à ses discours. Le ciel était pour lui un livre autrement fécond et puissant que la Bible. Quand son regard inspiré se portait sur le firmament pour y montrer l'image et la volonté de Dieu, cette immense cohue d'hommes et de femmes qu'il entraînait à sa suite, et dont les flots se perdaient à travers les arbres de la forêt, éclatait en gémissements et en cris qui donnaient à cette scène quelque chose de sauvage et de fantastique.

Münzer était véritablement l'homme du carrefour, le diable incarné suivant Mélanchthon, en révolte ouverte contre qui-

conque portait tiare , diadème , hermine ou épée. Tandis que Luther écrivait : Prions pour le prince Frédéric, car cette tête de moins, adieu le salut de notre Syrie ; lui Mûnzer criait à la multitude : — Malheur à qui se dit notre maître, nous n'avons de maître que le Seigneur qui est dans les cieux ! Voilà qui explique comment l'anabaptisme ne put jamais avoir d'autel en Saxe. Mûnzer avait mal étudié son siècle. Ce sont les grands qu'il devait séduire d'abord, le peuple serait venu de lui-même. Les princes avaient tout à gagner en embrassant l'Evangile luthérien. L'apostasie leur donnait de l'or à foison. En tuant le vieux culte, ils héritaient de ses dépouilles : la curée était belle. Le nouveau baptême des fanatiques, loin d'ajouter un seul clou d'or à leur trône, le brisait comme du verre, effaçait tous leurs signes de royauté, et en faisait de simples enfants de Dieu. Mûnzer entreprenait donc une œuvre de difficile succès, et sans les voies de révolte que lui avait ouvertes Martin, son règne eût été de courte durée. Il eut tort de ne pas ménager Luther ; il lui écrivait : — Je vous aime, vous autres Wittembergeois, quand je vous vois attaquer si courageusement le pape ; mais vos mariages de nonnes et de moines sont de vrais incestes !

Voyons comment Mûnzer et Storch s'y prirent pour prévaloir sur Luther.

Storch vint d'abord avec cette parole que nous lui connaissons, douce et caressante. Il disait : — Gloire à Luther qui a brisé la tyrannie de Rome, qui nous a délivrés du papisme et de la superstition ! Gloire au docteur qui nous a appris la véritable nature des sacrements de Jésus ! Gloire à l'apôtre du Seigneur qui nous a enseigné que la foi seule justifie ! Oui, la foi seule justifie. Quelle efficace donc pourrait avoir le baptême quand nous l'avons reçu ? Croyions-nous alors ? Or, il faut croire pour mériter.

L'argument du boulanger était spécieux, car l'enfant ne croit pas; donc la nécessité d'un second baptême : mais Storch ne concluait pas.

Le lendemain, la foule se pressait plus nombreuse autour du prédicateur.

Storch disait :

— Croire? Mais qui nous dira si nous croyons? Dieu seul, qui se révèle à l'homme, qui le visite dans son sommeil, qui lui envoie des songes, qui lui fait lire dans les mystères, qui l'illumine des clartés de ses révélations.

La foule écoutait en silence et demandait à qui Dieu se manifestait ainsi.

Storch la laissait s'égarer dans ses pensées, rompait l'assemblée, et remettait au lendemain la manifestation de nouvelles paroles.

La foule croissait de plus en plus : les ouvriers quittaient leurs travaux, les femmes leur ménage, pour écouter le nouveau prophète ; les savants et les magistrats se mêlaient parmi le peuple. Le peuple repoussait les savants et les magistrats pour se rapprocher de l'orateur. Storch gagnait de plus en plus de l'empire sur la multitude : sa parole devenait plus franche.

Un jour il tint ce langage à ses disciples :

« Voici ce que je vous annonce : Dieu pendant la nuit m'a
« envoyé son ange qui m'a dit que je m'assiérai sur le même
« trône que Gabriel. Que l'impie tremble, que le juste espère.
« L'impie sera opprimé, et l'élu de Dieu sera roi sur la terre.
« C'est à moi Storch que le ciel a promis l'empire du monde.
« Voulez-vous comme moi être visités de Dieu? Préparez vos
« cœurs à recevoir l'Esprit-Saint. Plus de chaire pour annon-
« cer la parole divine, plus de prêtres, plus de prédicateurs,
« plus de culte extérieur : des vêtements simples, une nourri-
« ture grossière, du pain et du sel, et Dieu descendra sur vous. »

La populace se laissait emporter : on ne parlait plus que de vislons, de commerce intime avec l'Esprit-Saint. Des humanistes étaient ébranlés, quelques-uns même tout à fait séduits.

On vit un jour Carlstadt parcourir les rues de Wittemberg la Bible à la main, arrêtant les passants pour leur demander le sens de quelques passages difficiles des livres saints. — Que faites-vous ? lui disaient les moines augustins : vous prostituez le titre de docteur.

— N'est-il pas écrit, répondait l'archidiacre, que le lait de la vérité découle des lèvres de l'enfant ? J'accomplis l'ordre du Ciel.

Ce n'était pas la vérité que le malheureux cherchait : qui eût pu lire dans son cœur y eût vu la piqure du ver de l'orgueil qui le déchirait. Le joug de Luther lui pesait, il le jetait bas. Luther avait trop longtemps occupé le monde. Avant de mourir, Carlstadt voulait dérober au chef de son disciple quelques rayons de lumière, pour en couronner son front décrépit. C'était pour faire un peu de bruit qu'il avait renoncé au catholicisme, et malheureusement sa chute ne lui avait pas même valu un seul regard des maîtres de la réforme. Cette fois il reniait Luther pour se débattre contre le silence satanique qui s'obstinait à ne le quitter que sur le bord de la tombe ; et pour être plus sûr d'y échapper, il allait briser les images qui ornaient l'église de Tous-les-Saints. Erostrate à cœur froid, sans entrailles, sans foi, qui tomba non pas sous le poids de statues de pierre, mais sous le faix autrement écrasant du ridicule. Pour lui le coq chanta plus de trois fois, car il apostasia encore avant de mourir. Il quitta Storch et l'anabaptisme pour se faire sacramentaire.

Münzer était un autre homme que Carlstadt et un rival bien plus dangereux pour Luther. Vous allez voir s'il comprenait la théorie d'une révolution religieuse. Il fait bien autre chose

que de poser des dogmes ; il s'insurge tout d'abord contre la société. C'est Samson qui secoue les colonnes du temple sans crainte d'être écrasé dans leur chute : d'un bond il arrive au but que Storch n'eût atteint qu'après de longs détours ; c'est la révolte qu'il veut organiser, et du vent qu'il veut semer pour recueillir des tempêtes.

— Frères, disait-il, nous sommes tous enfants d'Adam ; notre père c'est Dieu. Et voyez ce qu'ont fait les grands ! Ils ont refait, les maudits, l'œuvre de Dieu, et créé des titres, des privilèges, des distinctions. A eux le pain blanc, à nous les rudes travaux ; à eux les beaux vêtements, à nous les guenilles. La terre n'est-elle pas notre bien à tous, notre héritage commun ? Et on nous les ravit ! Voyons, quand donc avons-nous renoncé à l'hoirie de notre père ? Qu'on nous montre l'acte de cession. Il n'y en a pas : riches du siècle qui nous tenez en esclavage, qui nous avez dépouillés, pressurés, sucés, rendez-nous notre liberté, rendez-nous notre pain. Ce n'est pas seulement comme hommes que nous venons aujourd'hui redemander ce qu'on nous vola, mais encore comme chrétiens. A la naissance de l'Evangile, les Apôtres partageaient avec leurs frères en Jésus-Christ les deniers qu'on jetait à leurs pieds : rendez-nous les græschen des Apôtres que vous retenez injustement. Malheureux troupeau de Jésus, jusques à quand gémi-ras-tu dans l'oppression, sous la verge du magistrat ?

Puis tout à coup le prophète tombait dans des syncopes d'épilepsie ; ses cheveux se hérissaient, son front ruisselait, un flocon d'écume coulait de ses lèvres.

Le peuple criait ! — Silence : Dieu visite son prophète.

L'extase durait quelques instants. Münzer reprenait ses sens et racontait les visions qu'il avait vues : puis tombant tout à coup à genoux et les deux mains étendues vers le ciel : — Dieu éternel, disait-il, versez dans mon âme les trésors

de votre justice, sinon vous aurez affaire à moi, je vous renoncerais vous et vos Apôtres.

Un jour, un disciple de Luther, qui s'était mêlé parmi les flots du peuple pressés autour du prédicateur fanatique, l'interrompit pour en appeler à la Bible.

— Bibel, Babel! cria Münzer.

— Et puisque tu rejettes l'Écriture, reprit le luthérien, qui te conduira dans tes voies?

— Le Seigneur! S'il manquait de me visiter, comme il a visité les prophètes, je le renierais. C'est par un souffle que l'Esprit du Seigneur entre en moi, c'est par un autre souffle qu'il en sortirait. Je voudrais bien que Dieu ne vînt pas à moi pour m'entretenir. Savez-vous ce que je ferais; et montrant le ruisseau, je lui jeterais cela à la face?

Le peuple suivait Münzer en foule, baisait ses vêtements, et jusqu'à la poussière de ses souliers : il aimait son idiome grossier, ses emportements et ses extases. Les écoliers répétaient son cri de guerre : Bibel, Babel! quittaient l'université et brûlaient dans le cimetière leurs livres d'étude, dont ils éparpillaient la cendre. Luther eut son tour comme Léon X. Les mêmes mains d'enfants, qui trois ans auparavant jetaient de la boue à la face du pape, barbouillaient d'encre la figure du réformateur qui s'épanouissait naguère si joyeusement aux insultes de ces théologiens imberbes. Et en l'absence du moine, personne n'osait protester contre l'outrage fait au père de la réforme, parce que tous les esprits qu'avait su ébranler la voix de Luther ne savaient à quel verbe s'attacher, entre tous ces flots de paroles humaines.

Un jour, toutefois, un disciple se trouva, qui, consultant son zèle bien plus que sa science, demanda à disputer avec les prophètes. C'était Michel Cellarius, qui parut tenant en main la Bible ouverte aux paroles du Sauveur : « Laissez ve-

nir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est à eux. »

— Ecoutez, disait Cellarius; si le royaume des cieux appartient à l'enfant circoncis, comment ne serait-il pas à l'enfant baptisé? Si l'enfant circoncis croit, pourquoi l'enfant baptisé n'aurait-il pas la foi? Donc point de nouveau baptême. » L'argument est spécieux, et Luther en sa vaste science des livres saints n'en a pas trouvé de plus fort pour combattre l'anabaptisme.

Malheureusement Cellarius abandonna l'Ecriture, et se cramponna à Luther, comme un catholique à l'autorité; il invoquait les écrits du moine saxon. L'anabaptiste saisit vivement son argumentateur, ouvrit les livres publiés par Martin, et lut une foule de propositions qui semblaient favoriser les doctrines de Storch et Münzer. Cellarius bégayait : sa langue embarrassée ne trouvait que des paroles inarticulées, des sons mous et efféminés. Assailli, pressé, terrassé par son adversaire qui ne lui donnait pas un moment de repos, Cellarius perdit la tête, et n'ouvrit plus la bouche que pour se confesser vaincu.

CHAPITRE XX.

RETOUR A WITTEMBERG. LE SERMON SUR LE MARIAGE.

1521 — 1522.

Luther, de la Wartbourg, voyait toutes ces tempêtes. Ses amis l'appelaient ; Mélanchthon, Jonas, Amsdorf lui écrivaient : Venez, ou nous périssons.

« Oui, j'irai, répondit-il, le temps presse, Dieu m'appelle, j'entends sa voix. A Wittemberg est mon troupeau, là sont mes enfants en Jésus-Christ ; je serais coupable de leur sang si je ne venais à leur aide : pour eux, je suis prêt à tout souffrir, la mort même. Satan a profité de mon absence pour jeter le trouble parmi mes brebis ; je veux les lui arracher, car elles sont à moi, j'en ai répondu au Père éternel. J'irai donc, car ma plume est ici inutile, il faut ma bouche et mes oreilles... Priez pour moi, afin que je brise la tête du serpent qui se dresse à Wittemberg contre l'Evangile. Sous les rayons de l'Evangile, je combattrai avec l'ange de la lumière, l'ange des ténèbres. Que Carlstadt s'obstine ou non, le Christ saura bien venir à bout de son mauvais vouloir. Nous sommes maîtres de la vie et de la mort, dès que nous avons foi dans le Seigneur de la mort et de la vie. »

C'est ici la page la plus brillante de Luther, et que pour tout au monde nous ne voudrions pas arracher de son histoire ; car le réformateur nous plaît à nous autres catholiques,

lorsque, sans peur, il rompt son ban, pour relever toutes ces statues qu'avait abattues Carlstadt ; pour purifier l'église de Tous-les-Saints, souillée de tant de profanations, et fermer la bouche aux prophètes. Luther est beau dans son indignation. Que les réformés nous montrent avec orgueil leur père à Worms, l'œil levé, comme un juge, sur l'empereur ; nous ne saurions voir dans Luther à la diète qu'un héros de théâtre qui a étudié d'avance le rôle qu'il doit jouer, et qui ne saurait trembler un instant, parce qu'il sait bien que le seul homme qui pourrait le rendre sanglant, n'en a à cette heure ni la volonté ni la puissance ; qu'à vingt ans un roi n'a pas fait encore apprentissage du parjure, et qu'un cheveu enlevé de sa tête, à lui petit moine, mettrait l'Allemagne en feu. Jean Huss à Prague ne ressemble en aucune manière à Luther à Worms. Outre que le temps est une école où les rois comme les peuples viennent s'instruire, les rôles des deux sectaires ne sont pas les mêmes. Jean Huss s'annonçait pour changer à la fois le dogme catholique et le dogme politique de l'Allemagne, il en voulait aux couronnes ; Luther, lui, avait eu grand soin, dès son début dans la révolte, de séparer le fait politique du fait religieux. Il fit d'abord la cour aux grands, c'est le reproche que lui adresse Erasme. Il fallait bien les enivrer, leur tourner la tête ; sans eux il ne pouvait commencer son duel avec Rome. Si Rome eût pu succomber sous ses attaques, la royauté allemande se serait crue à l'abri de tout danger, parce qu'elle n'avait pas compris que la papauté même au point de vue temporel est aussi une royauté ; qu'un pape, aussi bien qu'un roi, est marqué au front du signe de Dieu ; que pontife et monarque sont deux souverains, ou plutôt un seul et même principe aux yeux de Dieu.

En rompant son ban, ce n'est plus la papauté que Luther atteint, mais la royauté de Charles V ; c'est l'empereur qu'il

méconnaît, lui proscriit, qui s'échappe de sa prison pour venir, malgré les ordres de la diète, prêcher en plein Wittemberg et remuer de nouveau le monde de sa parole, quand il avait promis de se taire. Aussi s'émeut-on en le voyant quitter la Wartbourg ; car c'est sa vie qu'il va jouer, et avec elle le sort même de sa doctrine, dont ses disciples se disputeront l'héritage, et qui périra faute d'une intelligence capable d'en porter le poids. Si cette œuvre, qui, à l'entendre, vient de Dieu, est de son vivant livrée à de tels chocs, qu'on ne sait plus la reconnaître souvent, saignante et mutilée qu'elle est ; jugez ce qu'elle fût devenue, Luther dans le tombeau !

Aussi s'est-il rencontré de graves esprits, qui regrettent que Charles V n'ait pas fait usage de l'épée qu'en ceignant lors de son élection il avait promis de tirer au besoin pour la défense de l'ordre social : hommes politiques qui voudraient que les rois se souvinsent plus souvent qu'ils représentent ici bas la divinité, et que le glaive qu'ils portent à leur côté ne leur a pas été donné pour rester inutile. Ils croient que si le jeune empereur l'eût tiré, l'Allemagne n'aurait pas été en proie à ces guerres cruelles où coula le sang de ses enfants. Quelques gouttes seulement, prises en expiation par la loi, en auraient épargné des flots à la Germanie. Ils demandent si le matelot, pour échapper à la tempête, ne sait pas au besoin déchirer l'une de ses voiles, et si le cours d'un fleuve est interrompu pour un peu de limon dont on débarrasse son lit. Logiciens terribles qui ne veulent pas, dans l'intérêt de l'humanité, qu'on joue avec des principes d'ordre éternel, et qui justifient leurs théories par l'histoire. Pour se renfermer dans cet espace où ils débattent cette grande question du droit de vie et de mort, donné au prince sur quiconque veut renverser la croyance commune : Voyez, disent-ils, ce que l'oubli de la justice a répandu de maux sur la malheureuse Allemagne !

le sang de cent mille paysans versé sur les champs de bataille ; les franchises municipales détruites ; les droits de propriété renversés ; les lois civiles violées ; le pouvoir confiscant à son profit les libertés du peuple ; le glaive et la crosse passant dans la main séculière ; l'art dégradé, l'humanité pleurant sur des ruines : et tant de sacrifices, de larmes, de misère et de sang, pour qu'un jour on dit tout haut que le luthéranisme n'est pas le christianisme !...

Cette œuvre, qui eût pu mourir de mort violente à Worms sous le glaive de l'empereur, périssait aujourd'hui dans une lente agonie, si Luther fût resté à la Wartbourg. Ce n'était pas le tranchant d'une épée qu'elle avait à craindre à cette heure, mais l'instrument dont elle était éclos, la parole. Luther comprit le danger. Ses amis, qui n'en avaient pas la préscience, parurent intimidés du conseil qu'ils lui avaient donné de revenir ; et pour l'effrayer, ils le menacèrent de la colère de César.

Ce n'était pas du zèle de la parole divine qu'était tourmenté l'électeur qui croyait toujours voir entre lui et Luther le spectre de l'empereur. En proie à des peurs toutes charnelles, il dépêchait au moins courrier sur courrier ; mais Luther marchait toujours, riant de ces folles considérations humaines dont on voulait l'effrayer. A quelque distance de Wittemberg il vit venir à lui son ami Schurff qui avait ordre du prince d'essayer, pour le détourner d'entrer à Wittemberg, des conseils d'amitié. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut quelques mots en échange de ceux que lui transmettait le message.

« J'irai, disait Luther ; le temps presse, Dieu m'appelle, il crie ; que la destinée s'accomplisse, au nom de Jésus-Christ maître de la vie et de la mort. Satan, en mon absence, s'est introduit dans ma bergerie de Wittemberg et y a fait des ravages que ma présence seule peut réparer : il me faut les

yeux et la bouche pour voir et pour parler. Ce sont mes brebis que Dieu m'a données à garder, ce sont mes enfants au Seigneur. Pour eux je suis prêt à souffrir le martyre : je viens accomplir, avec la grace de Dieu, ce que le Christ demande à qui le confesse (Jean, 10, 12). Si ma parole suffisait pour chasser le mal, m'appellerait-on à Wittemberg? Plutôt mourir que de différer, mourir pour le salut de mon prochain. »

Et il congédia l'envoyé.

Ces paroles allaient à Luther, qui avait laissé pousser sa barbe, qui avait dépouillé ses vêtements de prêtre, jeté son bâton de pèlerin pour monter à cheval et revêtir la cuirasse de fer, la grande épée, le casque, les éperons et les bottes de l'homme d'armes du seizième siècle. C'est sous ce costume de guerrier, au milieu d'un nuage de valets et de poussière, que le peintre Lucas Cranach l'a représenté faisant son entrée à Wittemberg. On ne l'appelait plus Luther, mais le chevalier George.

Pour nous, nous n'aimons pas ce travestissement. Nous regrettons son long habit noir, et son capuchon de moine qu'il avait quand nous le rencontrâmes sur le chemin de Worms.

A peine est-il arrivé à Wittemberg, qu'il monte en chaire dans cette Eglise de Tous-les-Saints où six ans auparavant il avait jeté son premier cri de révolte contre la papauté. Elle était jonchée de débris de statues, et ressemblait à un atelier de sculpteur beaucoup plus qu'à une maison de prière. Carlstadt se tenait caché derrière l'une d'elles pour échapper à l'œil de son disciple qui le cherchait dans la foule. L'archidiacre n'avait pas osé rendre visite au docteur.

Le regard de Luther se promena long-temps en silence sur ces vestiges de la fureur anabaptiste : l'auditoire, pressé autour de la chaire, était dans l'attente de la parole de son maj-

tre. Luther bénit l'assemblée suivant la coutume catholique, mais cette fois sans invoquer Marie. Il ne fit pas d'exorde et entra tout d'un bond en matière.

« C'est du cœur, dit-il en montrant les statues brisées, qu'il fallait les arracher, et bientôt on les aurait vues tomber d'elles-mêmes, ou la main des magistrats les aurait renversées. Mais il ne fallait pas donner à un zèle déréglé l'air d'une révolte que je ne puis approuver. Satan en mon absence est venu vous visiter, il vous a dépêché ses prophètes. Il connaît à qui il a à faire, vous deviez savoir que c'est moi seul qu'il fallait écouter. Dieu aidant, le docteur Martin Luther a marché le premier dans la voie nouvelle, les autres ne sont venus qu'après : ils doivent se montrer dociles comme des disciples ; obéir est leur lot. C'est à moi que Dieu a révélé son verbe, c'est de cette bouche qu'il sort pur de toute souillure. Je connais Satan : je sais qu'il ne s'endort pas, qu'il a l'œil ouvert dans les temps de trouble et de désolation. J'ai appris à lutter avec lui, je ne le crains pas, je lui ai fait plus d'une blessure dont il se sentira longtemps. Que signifient ces nouveautés qu'on a essayées en mon absence ? J'étais donc bien loin pour qu'on n'ait pu venir me consulter ? Est-ce que je ne suis plus le principe de la pure parole ? Je l'ai prêchée, je l'ai imprimée, et j'ai fait plus de mal au pape en dormant, ou à Wittenberg au cabaret, en buvant de la bière avec Philippe et Amsdorf, que tous les princes et les empereurs ensemble. Si j'avais eu l'âme sanguinaire, si j'aimais les tempêtes, que de sang j'aurais fait répandre en Europe ! L'empereur lui-même eût-il été en sûreté à Worms, si je n'avais épargné ses jours ? Esprits de brouille et de désordre, répondez ! Que pense le diable quand il vous voit bâtir toutes vos imaginations ? Le rusé, il se tient coi en enfer, comptant sur les tragédies que ces extravagants docteurs vont exciter. Je voudrais

que moines et moniales quittassent leurs cellules pour venir m'entendre ; voici ce que je leur dirais : il n'est permis ni défendu d'avoir des images. A la vérité, j'aimerais mieux que la superstition ne les eût pas introduites parmi nous ; mais encore une fois, ce n'est pas tumultuairement qu'on devait les renverser. Oui, quand le diable m'en aurait prié, j'aurais fait la sourde oreille."

Luther tint son auditoire captif pendant près de deux heures : l'église était muette, fascinée par cette parole de Martin, si vive, si claire, si entraînante.

Le surlendemain, Luther tonnait encor. Il tenait cette fois les prophètes et les fouettait de sa parole. Ne vous semble-t-il pas entendre une voix catholique ? De quels autres arguments se servirait pour châtier le fol orgueil de nos novateurs un prêtre de notre Eglise ?

" Vous voulez fonder une Eglise nouvelle : voyons, qui vous envoie, de qui tenez-vous votre mission ? Comme vous rendez témoignage de vous-mêmes, nous ne devons pas vous croire tout d'abord, suivant le conseil de saint Jean, mais vous éprouver. Dieu n'a envoyé personne dans le monde qui n'ait été appelé par l'homme ou annoncé par des signes, pas même son fils. Les prophètes tiraient leur droit de la loi et de l'ordre prophétique comme nous des hommes. Je ne veux pas de vous si vous n'avez qu'une révélation toute nue à mettre en avant. Dieu n'aurait pas voulu que Samuel parlât autrement qu'en vertu de l'autorité d'Héli. Quand on vient pour changer la loi, il faut des miracles. Où sont vos miracles ? Ce que les Juifs disaient au Seigneur, nous vous le redisons : Maître, nous voulons un signe. Voilà pour vos fonctions d'évangélistes.

" Voyons maintenant quel esprit souffle en vous. Je vous demande si vous avez éprouvé ces angoisses spirituelles, ces

enfantements divins, cette mort, cet enfer dont parle l'Écriture. Si vous ne parlez que des paroles douces, tranquilles, pieuses, nous ne vous croirons pas, même quand vous diriez que vous avez été enlevés au troisième ciel : le signe du Fils de l'homme vous manque, le Basanos ou pierre de touche du chrétien. Voulez-vous connaître le lieu, le temps, la forme des colloques divins, écoutez : Il a brisé mes os comme un lion, j'ai été jeté loin de la face de ton œil, mon âme a été remplie de maux, ma vie a approché de l'enfer.... La Majesté ne parle pas immédiatement, afin que l'homme voie ; elle dit : L'homme ne me verra pas, et il vivra. Notre nature ne pourrait supporter une étincelle de son verbe : elle parle donc par la bouche des hommes. Voyez Marie qui se trouble à la vue de l'ange. Que vous dirai-je encore ? Comme si la majesté de Dieu pouvait s'entretenir familièrement avec le vieil homme et ne pas le tuer ou le dessécher, pour en chasser les immondes odeurs, car c'est un feu qui consume. Les songes et les visions des saints sont terribles quand on les comprend bien. Voyez ! Jésus n'est glorieux lui-même qu'après son crucifiement. »

Les prophètes n'assistaient pas au sermon, mais ils y étaient représentés par leurs disciples ; un d'eux, au sortir du temple, s'écria dans son enthousiasme qu'il venait d'entendre un ange. Marcus Stübner arriva le lendemain à Wittemberg pour consoler ses frères et entrer en lutte avec l'orateur. Il fit porter son défi à Luther, qui, après une longue conférence avec Philippe, consentit à recevoir le prophète, et Cellarius le néophyte. Luther a raconté l'entrevue.

« J'ai reçu, dit-il à Spalatin, la bordée des nouveaux prophètes, Satan s'est em.... dans sa sagesse. Esprits brouillons et superbes qui ne peuvent souffrir de douces admonitions, et veulent qu'on les croie de pleine autorité et dès le

premier mot ; qui n'endurent ni discussion ni examen ! Quand je les ai vus s'opiniâtrer, mentir à eux-mêmes, et tâcher de m'échapper dans leur lubricité de paroles, j'ai bien vite reconnu le vieux serpent. Prouvez-moi au moins votre doctrine par des miracles, ne cessais-je de leur répéter ; car elle n'est pas dans l'Ecriture. Eux de se récuser, et de me refuser des signes. Je les menaçai alors de les forcer de me croire. Maître Martin Cellarius frémissait, tempêtait comme un possédé, parlant sans être interrogé, et sans me laisser placer une parole. Je les ai renvoyés à leur dieu, puisqu'il refusait au mien des miracles. Ainsi finit l'entrevue... »

Camerarius ajoute que Marcus Stübner interrompit Cellarius et s'adressant au docteur : — Pour preuve que je suis possédé de Dieu, je puis vous dire ce que vous pensez maintenant. — Bah ! dit Luther d'un air moitié bouffon, moitié sérieux. — Oul, vous pensez que ma doctrine pourrait être bien véritable. — Luther sourit : justement à ce moment, il roulait dans sa langue : va au diable, malheureux !

Luthern'a pas tout dit. Les historiens anabaptistes prétendent que leur prophète Stübner ainsi que Cellarius demandèrent au réformateur à quels miracles lui aussi pouvait faire connaître qu'il était envoyé de Dieu. Question indiscrete qui mit si fort en colère Martin, qu'il congédia l'assemblée sans vouloir plus rien entendre.

C'est un spectacle, du reste, bien remarquable, que Luther se réfugiant dans le catholicisme pour confondre son adversaire, et employant contre les fanatiques l'argument de saint Athanase contre Arius : cette grande preuve écrite dans les cieux, que Thomas, dont il s'est si hautement moqué, veut qu'avant tout on demande à qui s'est révolté, contre l'unité ! Quelques années plus tard, un autre réformateur, Zwingli, placé en face de la soutane bleue, George Blawrock, un autre

illuminé, enfanté par l'anabaptisme, ne sollicite pas des signes dans le soleil, mais il invoque contre lui l'autorité et la tradition.

« Si nous permettions, disait-il, à tout homme à tête chaude et à esprit tracassier de répandre en public toutes les folles élucubrations de son cerveau, de faire des disciples, d'instituer une secte, nous verrions les sectes et les factions pulluler dans cette église du Christ qui n'a conquis l'unité qu'après de si grands travaux et de si constantes luttes. Il est donc nécessaire en cette occasion de consulter l'Eglise ; et de ne pas écouter la passion et les préjugés. L'intelligence de l'Ecriture n'appartient ni à vous ni à moi, mais à l'Eglise ; à elle les clefs et la puissance des clefs.

Bullinger rapporte que la soutane bleue s'écria : N'avez-vous pas, vous autres sacramentaires, rompu avec le pape, sans avoir consulté l'Eglise dont vous sortiez, et une Eglise qui ne datait pas d'hier ? Et il ne nous serait pas permis d'abandonner la vôtre, qui n'a que quelques jours d'existence ; ce que vous avez fait, nous ne pourrions le répéter ? » Bullinger se tait ici. Nous eussions voulu connaître la réplique de Zwlngli.

Cellarius n'était pas un adversaire dont Luther eût pu tirer vanité, mais bien Münzer qu'il aurait voulu ramener par une sympathie secrète pour cette âme ardente. Münzer, de son côté, pensait que s'il pouvait entretenir Luther, il le gagnerait à sa cause. On ménagea une entrevue entre ces deux hommes.

Münzer vint à Wittemberg ; les conférences furent longues, et tinrent les esprits dans l'attente. Luther employa la raison, la passion, la prière, la menace ; son rival, les mêmes armes. Après d'inutiles échanges de paroles, les deux adversaires se séparèrent pour ne plus se revoir que dans l'éternité ; Luther

accusant Münzer d'être un démon incarné, Münzer protestant que Luther était possédé d'une légion de diables. Luther, qui avait promis de n'employer contre ses adversaires que la logique, sollicita du duc Frédéric un édit de proscription contre Storch et ses adhérents; et Münzer, chassé de ville en ville, se réfugia, pour se soustraire aux vengeances du père de la réforme, dans une chaumière de la Thuringe, d'où sa voix appela bientôt les paysans à la révolte.

Nous les retrouverons à Frankenhäusen.

C'était un beau triomphe assurément que la parole luthérienne avait obtenu sur le fanatisme ! Les prophètes, n'osant plus soutenir le regard du moine, quittaient Wittemberg et cherchaient à répandre leurs visions dans les campagnes et à entraîner les âmes à leurs rêveries : elles succombaient en foule. Plus hardi que Luther, Münzer secouait sur les provinces des paroles enflammées qui empruntaient « l'aile des anges pour messagère, » comme autrefois, si nous nous le rappelons, les propositions de Luther contre les indulgences. Les paysans se révoltaient contre leurs seigneurs. Une lutte s'annonçait où le peuple jouerait son jeu, jeu de dupe et de martyr. Luther voyait l'orage, et prophétisait le jour où l'Allemagne se débattrait dans le sang. Ces tempêtes populaires lui avaient été annoncées par des signes qu'il était accoutumé à interpréter : d'abord des feux qui s'éteignaient le soir, puis la découverte de deux monstres, un pape-âne, un moine-veau, qu'on avait trouvés l'un dans le Tibre, l'autre à Freyberg; comme si sa doctrine elle-même n'était pas un augure assez éclatant de calamités, et la parole qu'il méditait pour être prêchée en chaire, un manifeste assez clair contre l'ordre social et religieux de l'Allemagne !

C'est quelques jours après sa grande colère contre les prophètes qu'il prêcha, sur le mariage, ce sermon que Bossuet a

qualifié de fameux, ne trouvant probablement dans son idiôme d'évêque aucun terme qui le peignît sans offenser les oreilles.

Comprend-on qu'aucune voix ne se soit élevée pour imposer silence à l'orateur ; que la mère n'ait pas pris par la main sa fille pour l'entraîner hors du sanctuaire ; qu'aucun magistrat ne se soit armé de lanières pour chasser de la chaire ce marchand de paroles lubriques qui change le lieu saint en maison de prostitution ? Qu'on nous dise si jamais avant la réforme prédicateur étala en chaire de semblables images ? Si un évêque catholique n'eût pas interdit le prêtre qui aurait eu le front de parler un semblable langage ? Remarquons que ce n'est point ici une improvisation, mais un discours fait à la manière de l'école ancienne, composé dans le cabinet, à froid, coupé selon les lois de la rhétorique, ayant son texte, ses divisions, ses points ou parties, sa péroraison ; et qu'une fois prononcé, Luther traduit en latin, afin qu'aucune parole sortie de sa bouche ne soit perdue pour les oreilles savantes.

Erasmus, en lisant le sermon de Luther sur le mariage, s'était écrié : — C'est une farce ! Voilà bien l'homme qui voit le rire au fond de toute chose ! comme si Luther, avec ses imaginables libertés, avait eu pour but de faire rire son auditoire ! comme s'il eût été assis alors à table, à côté de Jonas, de Mélanchthon, d'Amsdorf, commensaux joyeux de ses soupers de tabagie ! Les moines n'étaient pas ici en jeu ; ce n'est donc point une facétie que son sermon. Ces transports érotiques pour le mariage avaient un but, c'était de préparer l'émancipation des couvents, l'hymen des prêtres et du prédicateur lui-même. Car, s'il est vrai que le célibat est un état contre nature, une offense envers Dieu, une révolte de la chair contre l'esprit, il est aisé de pressentir que celui qui se

dit envoyé du ciel, pour réformer la société chrétienne, ne restera pas longtemps en lutte avec le Seigneur. Toutes ces paroles, tombant de la chaire évangélique, devaient troubler la jeune fille consacrée au Seigneur, le lévite qui s'apprêtait à monter à l'autel, le prêtre qui vivait dans la chasteté.

Il n'y eut dans toute l'Allemagne qu'un prince qui s'effraya des hardiesses de Luther, c'était le catholique George ; les autres n'y prirent pas garde.

Le duc écrivit à Luther pour se plaindre de la corruption des mœurs, de l'adultère et du libertinage que la parole saxonne menait avec elle, depuis qu'elle avait dit à la femme stérile de s'adresser à un autre qu'à son mari impuissant, et au mari de nourrir et d'élever le fruit adultère.

Le D. de Wette a cherché vainement, dans les archives d'Allemagne, la réponse de Luther au duc George.

Vous rappelez-vous cet ancien vicaire général des Augustins, Staupitz, le meilleur ange que Luther ait eu sur cette terre après Cotta ? Il ne put lire sans rougir le discours de Martin sur le mariage, et tout à coup illuminé du ciel il abandonna à la fois le docteur et ses doctrines. Dieu devait éclairer, d'un rayon de miséricorde, ce père dont l'âme était toute charité. Staupitz revint à la vieille foi de son couvent. Il avait fait ses adieux au monde dans un petit traité, espèce de bon jour bon an, que les moines avaient coutume, à Pâques, d'adresser aux âmes qu'ils chérissaient le plus vivement. Son petit livre est dédié à la duchesse de Bavière. Ecoutez, ne diriez-vous pas des lignes échappées à l'auteur de l'Imitation ? — Almer, c'est prier ; qui aime, prie ; qui n'aime pas, ne prie pas. Qui aime Dieu, le sert ; qui ne l'aime pas, ne saurait le servir, même quand il aurait le don d'élever montagne sur montagne. Aime donc, ô homme ! si tu veux plaire à Dieu. »

Staupitz était un Allemand de vieille race, d'une rare franchise. Il disait à Luther : — Mon frère, je vous quitte depuis que j'ai vu que vous trainiez après vous toutes les passions désordonnées.

CHAPITRE XXI.

ADRIEN VI. DIÈTE DE NUREMBERG — 1522 ET SUIVANTES.

Pendant que Luther prononçait dans l'église de Wittemberg son sermon sur le mariage, un autre moine, sur qui la Providence avait aussi ses vus, enseignait la théologie à Louvain. On l'appelait le docteur Florent. Dieu ne lui avait pas accordé les dons qui remuent la multitude : sa parole était simple, sans ornements mondains, comme ses vêtements. Il habitait, à l'université, une petite chambre, véritable cellule où Erasme eût peine à trouver un siège quand il traversa Louvain pour se rendre à Rotterdam. Il se levait de bonne heure pour étudier, et ne faisait qu'un repas par jour. Il aimait les pauvres et partageait avec eux les mille florins que lui rendait sa place, et leur abandonnait une de ses deux robes de professeur que la ville lui donnait chaque année. Un jour, Dieu prit par la main le principal de Louvain et le conduisit à Rome pour monter sur le trône de Léon X : ce docteur était Adrien VI.

Adrien était d'une tout autre nature que son prédécesseur.

Il n'aimait ni le faste ni la représentation. Il n'élèvera pas de monuments; il ne dépensera pas les trésors du Vatican à enrichir Rome de chefs d'œuvre; il ne creusera pas la terre pour en retirer des statues antiques; il ne marchera pas dans les rues au milieu de flots de peintres, de poètes et d'historiens. Il a d'autres goûts et une autre mission. Elevé loin de l'Italie, dans une petite ville de Hollande, Utrecht, il a puisé sur les bancs de l'école une grande simplicité de mœurs et de manières. Il aime les lettres toutefois, parce qu'elles polissent l'âme, ornent l'esprit, et donnent de l'élégance aux mœurs. Pardessus tout, c'est une organisation empreinte de bonté, d'amour et de charité, d'une ineffable douceur, et qui, pour donner la paix à l'Eglise, sacrifierait son repos et sa vie.

En Hollande, il s'était pris d'amitié pour tous ses compagnons d'étude; son premier souvenir, à Rome, fut pour Erasme; deux intelligences que le bruit des disputes religieuses fatiguait, parce qu'il les arrachait à ce qu'il y avait de plus doux pour elles, la quiétude d'esprit. Aussi, en montant sur le trône, Adrien se hâte d'écrire à son ancien camarade d'université. Dans une lettre où le souverain a bien soin de se cacher, il le conjure de travailler à la pacification de l'Eglise, au nom de la gloire, de l'avenir, du Dieu qui le récompensera magnifiquement dans l'éternité, et aussi de leur vieille et sainte intimité. Il ne cache pas les torts de la papauté, peut-être même, tant il a désir d'en finir avec les troubles, les exagère-t-il à dessein pour exciter le zèle d'Erasme; c'est du moins le reproche que lui font des historiens catholiques. Il eût voulu que le philosophe prit en main la défense du catholicisme, et qu'il entrât en lutte ouverte avec le réformateur.

« Levez-vous, levez-vous, disait le pape à Erasme, pour la défense du Seigneur; et pour le glorifier, servez-vous,

comme vous l'avez fait jusqu'à présent, des dons merveilleux qu'il vous accorda. »

Erasmus hésite ; il n'ose s'associer à l'œuvre que lui propose le chef de l'Eglise ; il balbutie je ne sais quelles timides excuses sur son âge, sur ses infirmités, sur son imagination qui se glace avec ses doigts, et sur la difficulté d'aller jusqu'à Rome, où le pape le presse de venir. A l'entendre pourtant il connaît les maux de l'Eglise et les remèdes qu'on doit leur appliquer ; mais ces remèdes, il ne peut les confier qu'à des messagers fidèles, et il n'en trouve pas. Il est tout fier d'avoir, dès le début, deviné le drame qui allait se jouer, et quand il pourrait le dénouer, lui, ce Dieu envoyé exprès du ciel, recule lâchement. Ecoutons-le :

« J'ai crié sur les toits, dès le principe, que les moines servaient la cause de Luther, et on ne m'a pas écouté. Plus tard, j'indiquai comment on pouvait en finir avec le mal et le couper dans sa racine, on a rejeté mes conseils. Enfin, je me suis expliqué dans des lettres au pape Adrien ; mais il faut que mes avis n'aient pas été goûtés, car je n'en reçois pas de réponse. »

C'était un véritable allemand que le pape Adrien, allemand dans son langage, dans ses vêtements, dans ses mœurs, dans sa foi qui, pour être excitée, n'avait pas besoin, comme celle des Italiens, de symboles et de simulacres. Véritable chrétien de la primitive Eglise, qui, malheureusement, ne comprenait pas que la forme extérieure, si elle veut durer, doit se renouveler avec les mœurs d'un peuple. Vêtu plus que simplement, on ne le reconnaissait quand il parcourait les rues de Rome, qu'au cortège de boiteux, de paralytiques, d'aveugles, de mendiants de tout sexe qui s'assemblaient sur son passage, et auxquels il faisait l'aumône. D'artistes, aucun, car il ne les aimait pas, et leur reprochait de voler le bien des pauvres ;

non qu'il fût étranger à l'esthétique, car il était poète avant d'être pape ; mais la charité était sa seule muse. Un jour qu'on lui parlait de la magnifique pension que Jules II avait faite au seigneur qui avait trouvé le groupe du Laocoon, il hocha la tête : — Ce sont des idoles, dit-il ; je connais d'autres dieux que je préfère : les mendiants, mes frères en Jésus-Christ. On voit si la Providence fut sage en donnant à Léon X un successeur tel qu'Adrien. S'il fût venu plus tôt, quand l'art avait besoin d'un pont d'or pour entrer dans Rome, peut-être Adrien eût-il passé outre ainsi qu'il fit quand on lui montra le Laocoon, et Rome eût été déshéritée d'une de ses plus belles gloires. Tous deux accomplirent leur mission, l'un en s'associant au mouvement des idées, en élevant et dotant magnifiquement tout ce qui possédait une âme d'artiste, pour faire comprendre aux peuples que la papauté, loin d'être l'ennemie des lumières, les glorifie comme un don qui vient de Dieu ; l'autre quand l'art était créé et ne craignait plus de tempête, en oubliant un moment la forme pour ne songer qu'aux maux de l'Eglise, c'est-à-dire à une œuvre qui a bien aussi sa poésie, et que nul mieux qu'Adrien ne pouvait opérer. Car il brillait par toutes les qualités que l'Allemagne reprochait à Léon X de dédaigner. Il aimait la solitude, la bure, une table frugale, la simplicité dans le culte et les cérémonies, la science qui se cache et la piété qui tremble d'être devinée. Longtemps avant que Luther touchât de sa main ardente aux indulgences, il avait étudié la nature de ces œuvres de satisfaction, posé leur limite et assigné leur véritable caractère, séparant admirablement l'usage de l'abus, et conciliant l'exigence du dogme avec les lumières de la raison. A son exaltation au pontificat, il avait donné une bulle où l'on retrouve les doctrines qu'il avait professées d'abord avec un si grand talent, sur le mérite du sang de Jésus-Christ, trésor

d'indulgences, comme l'enseigne l'Eglise. C'est là qu'il s'élève, avec une énergie que quelques casuistes n'ont pas approuvée, contre les scandales qu'avait donnés au monde la papauté; sur la nécessité d'une réforme vive et efficace dans les membres et le chef; sur les dissolutions des prélats et leur luxe scandaleux; sur le trafic honteux des choses saintes dont Rome avait la première donné l'exemple : et pour montrer que les plaintes n'étaient pas vaines, il s'était mis à l'œuvre sur le champ, et avait réduit le prix des dispenses qu'on était obligé d'acheter à Rome pour contracter des mariages aux degrés défendus. On se plaignait, en Allemagne surtout, des prérogatives des coadjuteurs de la chancellerie. Adrien les leur retira en partie. Aux quêteurs, il ôta le pouvoir de distribuer et de vendre les indulgences. Ce n'était que le commencement des réformes qu'il méditait, si l'Allemagne eût voulu le suivre dans ces voies d'améliorations : mais la bonne volonté du pape devait se briser contre les caprices du corps germanique.

L'édit de Worms, donné par l'empereur, avait eu le sort de toutes les lois qu'on est décidé d'avance à ne pas appliquer, et qui ne sont destinées qu'à faire peur; on s'en moqua quand on vit la réforme marcher la tête levée et répandre au grand jour ses doctrines. Il n'y avait pas en Allemagne de main assez forte pour faire exécuter les ordres de l'empereur. Charles V, alors en Espagne, semblait ne point entendre le bruit de querelles religieuses qui troublait la Germanie. De grandes pensées l'occupaient. Il rêvait, dit-on, une monarchie où le soleil ne devait pas se coucher.

Avant de partir il avait choisi pour le représenter Frédéric Palatin, prince efféminé, ami des plaisirs, et qui peut-être aurait consenti à sévir contre les réformés, s'il eût trouvé autour de lui des consciences disposées à s'associer à des mesures

de rigueur ; mais presque toutes étaient tombées dans l'indifférence, comme si elles avaient attendu l'effet de ces paroles de Luther à la diète de Worms : « Si mon œuvre est une œuvre de Dieu, elle s'accomplira. » D'ailleurs beaucoup d'entre elles ne pouvaient que gagner au triomphe du principe réformateur, et les dépouilles opimes que le moine saxon avait livrées aux princes qui avaient fermé les yeux étaient bien faites pour les séduire.

Luther travaillait sans relâche à gagner le peuple à sa cause. Le peuple comprenait le langage qu'il parlait, et accueillait avec joie des déclamations contre l'oppression ; plein d'espoir que son tour viendrait, et qu'il pourrait un jour compter avec ses maîtres, et de gré ou de force jouer aussi son jeu. Le manifeste que publia à cette époque Luther devait susciter des troubles, en exaltant cette fièvre d'indépendance dont la multitude était malade. Il avait donné à son livre le titre de : la *Magistrature séculière*. Son exorde est tout plein de colère. « Dieu, s'écrie-t-il, enflamme le cerveau des princes. Ils croient qu'il faut obéir à leurs caprices ; ils se mettent à l'ombre de César, dont à les entendre ils ne font qu'exécuter les ordres, en sujets obéissants, comme s'ils pouvaient cacher leur iniquité à tous les yeux ! Polissons qui voudraient passer pour chrétiens ! Et voilà les mains auxquelles César a confié les clefs de la Germanie : insensés qui extermineraient la foi de notre sol et y feraient croître le blasphème, si on ne leur résistait au moins par la force du verbe. Si j'attaquai en face le pape, cette grande idole romaine, est-ce que je pourrais avoir peur de ses écailles ou de ses bulles ? »

Luther entre ensuite en matière, et met en présence quelques maximes de l'Écriture qui traitent du pouvoir civil, et de l'obéissance du sujet, et qui au premier aspect semblent se

contredire ; il s'attache à les concilier. Il partage la société en deux fractions, l'une qui appartient au royaume de Dieu, l'autre au royaume de ce monde ; la première, congrès de fidèles, Jérusalem de chrétiens, qui n'a besoin pour se gouverner, ni de glaive, ni de magistrature, ni de ministère politique ; où nulle anarchie n'existe ; où tous les membres sont égaux ; où il n'y a de maître que le Christ ; où évêques et prêtres ne se distinguent que par le ministère qui leur a été dévolu ; où l'on ne peut établir des lois et faire des règlements sans l'assentiment de la volonté commune.

« Ce n'est pas pour cette société d'élite qu'ont été faites les lois, établies les magistratures et fondés les tribunaux, mais bien pour cette assemblée d'infidèles qui ne sauraient exister sans toutes ces inventions humaines. Que les prêtres ou les évêques portent le glaive et exercent la magistrature politique, mais seulement dans cette société civile d'hommes qui n'ont de chrétien que le nom. Nulle âme chrétienne ne doit se mettre à l'abri sous le glaive de la loi civile, se revêtir de l'office de juge pour administrer la justice. Qui dispute devant les tribunaux, qui vient y mendier ou défendre son honneur, ou des biens temporels, est indigne de porter le beau nom de disciple de Christ : c'est un gentil, un infidèle ; tous ont reçu le baptême, mais parmi ceux qui ont été régénérés, combien peu de vrais chrétiens que le Christ peut confesser ! »

Après quoi Luther se hâte d'abandonner la déduction de théories métaphysiques qui ne sont pas faites pour le peuple, et qui l'ennuieraient si elles se prolongeaient trop longtemps ; formes logiques qui ne s'adressent qu'à des intelligences élevées, comme Mélanchthon, Jonas, Spalatin ; et il revient à la lutte passionnée de la parole où il est si puissant et n'a pas de rival ; à cette langue de feu, qui enflamme, remue, élec-

trise comme un hymne de combat, et dont ses disciples s'effrayaient eux-mêmes.

« Voici que Dieu livre les princes catholiques à leur sens réprouvé ; il veut en finir avec eux et avec tous les princes de l'Eglise : leur règne est clos ; ils s'en vont descendre dans la tombe couverts de la haine du genre humain, princes, évêques, prêtres, moines, polissons sur polissons. Depuis que le monde est monde, c'est un oiseau rare sur la terre, qu'un prince sage et prudent, mais plus rare encore un prince honnête homme. Que sont la plupart des grands ? des fous, des vauriens, et les plus grands vauriens qui vivent sous le soleil ; licteurs et bourreaux, dont Dieu se sert dans sa colère pour punir les méchants et conserver la paix des nations : car notre Dieu est grand, et il est nécessaire qu'il ait à son service des nobles, des riches, d'illustres bourreaux, et il lui plaît que nous appelions Maîtres très cléments, ses bourreaux et ses licteurs. Princes, la main de Dieu est suspendue sur vos têtes ; la contemption se répandra sur vous ; vous mourrez ; votre puissance fût-elle au-dessus de celle du Turc lui-même. Déjà votre récompense est arrivée ; on vous tient pour polissons et bêtises : on vous juge d'après le rôle que vous jouez : le peuple vous connaît, et ce châtiment terrible que Dieu appelle le mépris vous presse de tous côtés ; vous ne pourrez pas le détourner. Le peuple lassé ne peut plus supporter votre tyrannie et votre iniquité. Dieu ne le veut pas. Le monde n'est plus le monde d'autrefois, où vous chassiez aux hommes, ainsi qu'aux bêtes fauves. »

Placez à Florence Luther, comme Savonarola, et cet hymne soulèvera la multitude qui courra aux armes et brisera ces instruments d'iniquité, auxquels on donne le nom de princes. En Allemagne, la parole du réformateur ne pouvait produire le même effet sur un peuple froid de sa nature, de qui le cer-

veau ne recevait l'attente que d'un pâle soleil, et accoutumé d'ailleurs à une obéissance passive aux puissances de ce monde, dont le catholicisme lui faisait un impérieux devoir. La révolte ouverte eût pu s'organiser difficilement, car un lien commun ne réunissait pas les populations. Quand les paysans s'insurgeront, ce ne sera point au nom de la religion, mais d'intérêts tout matériels : guerre d'esclaves, qu'un autre Spartacus entreprendra. Et Luther connaissait les chances de ses paroles et la nature des intelligences auxquelles elles s'adressaient. Ces âmes façonnées depuis longtemps au joug avaient pressenti les destinées de Charles V ; elles savaient qu'il n'était pas si loin qu'il ne pût rebrousser chemin, et venir noyer dans le sang une révolte ouverte. Au lieu donc de s'attaquer de front au pouvoir, le peuple se contenta de l'embarrasser dans sa marche, de multiplier les obstacles sur ses pas, de créer des défiances, de l'importuner de ses plaintes, de l'étourdir de ses doléances, de calomnier ses intentions, de lui prêter des désirs de sang, et de l'accuser de chercher dans un repos hypocrite à refaire ses forces pour frapper ensuite les consciences avec plus de sécurité. Les princes catholiques avaient surtout à souffrir. La réforme avait trouvé moyen de se glisser jusque dans leur cour. Elle les dénonçait à Luther qui pouvait passer quelquefois pour jouir du don de seconde vue : car il prophétisait des événements qui s'accomplissaient plus tard : c'est ainsi qu'il connaissait les secrets de l'archevêque de Mayence que lui livrait son secrétaire, Wolfgang Capito, qui ne tarda pas à embrasser la réforme : et les projets de Frédéric l'électeur, que lui révélait le secrétaire du prince George Spalatin. Quand s'ouvrit la diète de Nuremberg, en 1522, au mois de novembre, Luther était instruit d'avance des dispositions des princes qui devaient en faire partie. La majorité, sans pencher pour les doctrines nouvelles,

redoutait l'immense popularité dont le moine jouissait en Allemagne, et plus encore sa parole, qui brûlait comme du feu tout vêtement auquel elle s'attachait, et surtout la pourpre ou l'hermine. Il était certain qu'aucune voix ennemie ne crierait : « Malheur à l'évangélisme ! » et que s'il s'en élevait du banc des princes catholiques, elle serait étouffée sur le champ par des voix autrement nombreuses que la peur saurait rendre éloquentes. A ce congrès de Nuremberg, toutes les opinions religieuses de l'époque étaient représentées : il y avait des catholiques tièdes, des luthériens, des anabaptistes, des sacramentaires, des zwingliens, des mélanchthoniens, qu'on nommait hiérarchistes, des carlstadiens et des athées. Les opinions politiques offraient la même confusion. En l'absence de l'empereur, toutes ces voix s'agitaient, faisaient du bruit, voulaient sauver l'Allemagne. La diète n'offrit que le triste spectacle d'une assemblée où les princes séculiers firent de la théologie, et les princes ecclésiastiques du pouvoir. Si le nonce du pape Adrien, Chérégat, eût eu l'éloquence d'Alexandre, l'ambassadeur de Léon X, il aurait certainement entraîné toutes ces pâles volontés : aucune n'eût essayé de faire résistance. Il n'y avait pas dans l'assemblée une seule tête forte. Le moment était favorable : la révolte aurait pu être réprimée. Mais au lieu de cette parole d'Alexandre, vive, impétueuse, étincelante d'images, qui séduisait avant de convaincre, ce n'est plus qu'une phrase traînante, incertaine, molle et pleine de timidité. Chérégat était un patient sur la sellette au lieu d'un juge. La diète parut frappée d'étonnement, et elle s'attendait à un autre ton. Comme cela arrive, le cœur revint à tous ces hommes qui en manquaient, en face de ce nonce qui abaissait la pourpre jusqu'à la prière, car c'était une véritable confession que sa harangue, faite bien plus par un luthérien que par un catholique. — Le pape reconnaissait humblement « que la

chaire de Saint-Pierre s'était la première souillée, que l'Eglise avait besoin de réforme; que si Dieu l'avait si cruellement punie, c'était à cause des fautes de ses prélats et de ses prêtres; que, depuis quelques années, l'abus des choses saintes, l'insolence du pouvoir, le scandale venaient de Rome; que son vœu ardent était de travailler à réparer le passé, à faire descendre la réforme de la tête aux membres; que la chaire pontificale, le siège principal du mal, devait être traité d'abord, et qu'une fois guérie, la plaie de l'Eglise se fermerait bien vite. » Le nonce ajoutait qu'il fallait cependant se garder de toute exaltation, repousser des remèdes héroïques qui ne feraient qu'accroître la maladie, employer des liniments qui guériraient le malade, et qu'à l'aide de Dieu, le pape qui ne s'était chargé du gouvernement des âmes que pour obéir à une volonté supérieure viendrait à bout de rendre la paix à l'Eglise. Ensuite, s'adressant aux membres de la diète: « Je suis prêt, disait-il, à écouter vos plaintes: si vous avez des griefs, formulez-les; le pape est disposé à les accueillir dans sa bonté paternelle. N'oubliez pas que les Ordres lui doivent le concours de leurs volontés; qu'un édit existe, celui de Worms, qu'en l'absence de l'empereur vous êtes chargés de maintenir, et qu'il dépend de vous d'arrêter les mesures les plus opportunes pour que le cœur du père commun des fidèles ne soit pas contristé par le triomphe de l'hérésie; que l'Eglise a parlé, et qu'enfants dociles vous devez lui obéir et veiller à l'exécution de ses décrets. »

On voit tout ce qu'il y a de mou, d'embarrassé et d'imprudent dans ce langage du représentant d'une cour accoutumée à parler si haut. Il n'était pas fait assurément pour donner une grande idée ni du souverain au nom duquel on le tenait, ni de l'orateur qui s'en faisait l'organe. Les membres de la diète ne se seraient jamais grandis d'eux-mêmes à la hauteur où les élevait le nonce de Sa Sainteté. Luther n'était pas

entièrement rassuré sur leurs dispositions, il redoutait les princes catholiques. Pour les compromettre aux yeux de la nation allemande, il avait eu soin de les représenter comme des instruments de vengeance dans les mains de Dieu. La harangue du nonce fit autant de petits despotes aux mains de fer, d'hommes qui, livrés à leurs instincts, seraient venus se briser contre un souffle énergique. Au delà des monts, elle jeta dans le cœur des prélats italiens la défiance et le découragement. On trouva que la langue de Chérégat convenait à des enfants du siècle, mais qu'elle était un contresens dans la bouche d'un nonce. L'Allemagne ne put se dissimuler que la cour de Rome était singulièrement déchue, et Luther ne manqua pas, à Wittemberg, de mettre en parallèle les paroles de Chérégat à la diète de Nuremberg et celles de Caïetano à Worms, et de montrer aux réformés combien sa cause avait fait de progrès, puisqu'un nonce était obligé de confesser au monde—que tout ce qu'il y avait eu de troubles jusques alors avait sa source dans le désordre de la cour de Rome.

L'assemblée de Nuremberg n'eut pas besoin de méditer longtemps sa réponse. Il fallait commenter la harangue officielle. Elle déclara que si on n'avait pas exécuté l'édit impérial contre les partisans de Luther, la faute en était à Rome, dont l'Allemagne avait tant à se plaindre ; que des mesures de rigueur n'auraient servi qu'à répandre au lieu d'étouffer les doctrines nouvelles ; que le peuple se serait ému et révolté contre le pouvoir, sous prétexte qu'on voulait éteindre la lumière de l'Evangile. Elle félicitait le pape, qui avait si noblement reconnu la nécessité d'une réforme dans le clergé, et témoignait l'espoir qu'on ne détournerait plus désormais le produit des annates de leur destination primitive : la guerre contre les Turcs et les infidèles.

Aux yeux de la diète il n'y avait plus qu'un moyen de ren-

dre la paix à l'Allemagne, c'était de convoquer un synode national où toute voix dissidente pourrait se faire entendre. En attendant, les Ordres promettaient de travailler à la réconciliation commune, à obtenir de l'électeur que Luther gardât le silence; que les prédicateurs ne prêchassent plus que la parole de Dieu, appuyée sur la doctrine et la tradition de l'Eglise; qu'on laissât à l'Ordinaire le soin de punir des peines canoniques les prêtres mariés et les moines qui avaient abandonné leur couvent, et qu'on les privât de leurs bénéfices ou de leurs privilèges sans que le magistrat pût y mettre obstacle.

Quelques voix essayèrent de demander des mesures énergiques contre le prosélytisme luthérien et les débordements de la presse qui inondait les campagnes d'écrits anticatholiques : la majorité leur imposa silence, et s'occupa de formuler son édit qui fut publié le 6 mars au nom de l'empereur absent. Luther attendait impatiemment cette délibération : ce fut un triomphe pour lui que le rescrit de cette assemblée. Il eut soin de relever sa victoire sur la papauté, dans un écrit plein d'artifices, où la louange envers les Ordres est adroitement tempérée par des avertissements qui ne partent pas de lui, dit-il, mais de Dieu même dont il accomplit le commandement : « lui qui n'est entre les mains du Seigneur qu'un faible roseau, tout pareil à ceux qui sont élevés en honneurs et en dignités, et que le Seigneur renverserait d'un souffle si jamais sa parole était méconnue. » Il demande grace pour tous ces prêtres, pour ces moines, qu'on voudrait punir parce qu'ils ont obéi au précepte de Dieu donné à Adam et à toute sa postérité. — Triste aveuglement, disait-il, impitoyable dureté du pontife ! Prescription qui sent le diable !

La diète s'était occupée de formuler ses griefs : il y en avait cent, *centum gravamina*, dont elle demandait le redressement. C'étaient des remontrances plutôt que des plaintes,

faites avec dureté, et auxquelles, en général, le pape n'eût pu faire droit sans toucher à son autorité, à la discipline ecclésiastique et aux plus saintes traditions. Chérégat fut effrayé en fixant les yeux sur ce cahier de doléances que lui remit le secrétaire des Ordres. Il portait la peine de ses timidités. La diète refusa formellement de revoir son travail : d'ailleurs la presse s'en était emparée, l'avait reproduit et répandu dans toute l'Allemagne ; Chérégat dut se résigner.

Pendant qu'il était en route pour Rome, J. Lufft, l'imprimeur de Wittemberg, publia l'exposé des *Centum gravamina* en allemand et en latin, à l'usage des savants et du peuple, avec des scholies et des gloses demi-sérieuses, demi-bouffonnes, toujours insultantes pour le catholicisme, et toutes pleines de Luther. C'est lui qui a dicté ces lignes âpres et mordantes, qui a remué tout ce fiel, qui a pétri toute cette boue : c'est son souffle et son haleine ; car Ulrich de Hutten était malade et mourant. Or, il n'y a pas à s'y méprendre. Lui-même a pris soin d'indiquer le procédé de divination, et il est bien simple. « Quand, sur une belle page blanche, vous trouvez de petits points noirs et visqueux, vous dites : une mouche a passé par là. » Et nous, quand nous voyons une belle face de vieillard, celle d'Adrien, ou du cardinal archevêque de Mayence, toute rouge d'un soufflet que lui imprima une main de prêtre, nous disons : Cette main est celle de Luther, et nous ne nous trompons pas.

Le malheureux Adrien, ce pape si pur, ce chrétien de la primitive Eglise, ce bon pasteur qui aurait donné sa vie pour ses brebis, cet apôtre qui « ne pensait pas le mal » et dont le monde n'était pas digne, suivant la belle expression d'un historien protestant, eut le cœur brisé quand il revit Chérégat, et la douleur le tua. Tous les pauvres de Rome suivirent son convoi en pleurant, ils criaient : Notre père est

mort ! Et, sur leur passage, le peuple agenouillé versait des larmes. Jamais pompe funèbre n'avait fait éclater semblable douleur : Rome enfin comprit tout ce qu'elle avait perdu. Quelques cardinaux accompagnèrent le corps à l'église de Saint-Pierre : c'étaient les amis d'enfance du moine d'Utrecht. Par leur soin, un petit monument fut érigé qui devait garder ses restes chéris ; et sur la pierre on lisait : — « Ci-gît Adrien VI, qui regarda le pouvoir comme le plus grand des malheurs. » Plus tard, un cardinal allemand fit élever, à ses frais, dans une autre église, un cénotaphe moins simple ; qui portait ces paroles qu'aimait à répéter Adrien : — A l'ame la plus honnête, rien n'importe comme le temps où elle a vécu.

Quelques jours avant de mourir, Adrien avait canonisé Benno, évêque de Misnie, saint prêtre dont la mémoire est encore vénérée dans toute la Saxe catholique : c'était un autre Martin, qui souvent, après avoir vendu ses bijoux, coupait sa robe en deux pour la donner aux pauvres. Luther, qui proposait à la vénération des chrétiens ceux de ses disciples qui avaient trouvé la mort dans le cours de leur apostolat, voulut empêcher qu'on ne fêtât ce nouveau saint. Il écrivit son livre — Touchant la nouvelle idole et le vieux démon —, où il trouva moyen d'outrager les vivants et les morts.

En ce moment, l'ame d'un moine que Luther avait un moment égarée, s'envolait de sa cellule dans le sein de Dieu : c'était celle de Staupitz, qui murmurait en mourant : aimer, c'est prier.

CHAPITRE XXII.

NUREMBERG ET RATISBONNE. — 1523, 1524.

Les ordres se rassemblèrent de nouveau à Nuremberg, en 1524. Clément VII venait d'être exalté. La guerre désolait l'Italie, où deux princes se disputaient l'empire du monde, Charles V et François I^{er}. Le pape avait fait alliance avec le roi de France par peur des armes de l'empereur. Ces troubles occupaient la pensée et servaient les progrès de la réforme. Charles V fut plus heureux que son rival ; il le battit, et Clément VII se jeta dans les bras du vainqueur. L'empereur fut grand et généreux ; il oublia le passé et promit de songer aux affaires religieuses de l'Allemagne. Le pape fit choix, pour le représenter à la diète, du cardinal Campegio, homme de tête et de caractère, théologien habile, rhéteur exercé à la parole, l'admirateur et l'ami d'Erasme. Mais les esprits en Allemagne s'irritaient de plus en plus : le luthéranisme gagnait chaque jour de nouvelles forces, et croissait en audace, comme en puissance. Déjà les signes du catholicisme lui déplaisaient tout autant que ses dogmes, et il leur faisait une guerre ouverte. Il abattait sur les grands chemins les croix, les images, les statues des saints et les tableaux, et proscrivait ou honnissait la soutane du prêtre et le froc monacal. Campegio, en entrant à Augsbourg, voulut donner sa bénédiction, et le peuple se prit

à rire et à se moquer du légat. Les princes qui étaient allés le recevoir aux portes de Nüremberg le prièrent de se dépouiller des marques de sa dignité, de peur que la populace ne lui fit quelque insulte. Campegio fut donc obligé de revêtir des habits séculiers, et d'entrer à Nüremberg sans aucune espèce de pompe. Le cardinal croyait trouver l'électeur Frédéric, auquel il était chargé de remettre, de la part du pape, un bref plein de bienveillance. Il se fiait sur son éloquence naturelle pour décider ce prince à embrasser les intérêts de l'Eglise catholique ; mais l'électeur s'était éloigné. Campegio expédia le bref. On ne connaît pas la réponse de l'électeur.

Le lendemain le cardinal fut reçu en audience solennelle par les princes et les députés des villes impériales. Il s'était préparé. Sa harangue ne manque ni d'adresse ni d'habileté. La peinture qu'il fit des maux auxquels les doctrines nouvelles avaient livré l'Allemagne, et de l'avenir qu'elles préparaient, est vive et prophétique. Il ne parla pas du concile national que les états avaient réclamé avec tant d'instance, mais il affecta de s'étendre sur les griefs dont la diète avait demandé le redressement, et il promit en son nom qu'on écouterait les plaintes et qu'on ferait droit à leurs doléances, sous la condition toutefois que de cet exposé de griefs les Ordres voudraient retrancher quelques articles qui tendaient manifestement au renversement de l'autorité pontificale et des privilèges de l'Eglise.

Les forces des deux partis dans la diète étaient ainsi partagés : le légat pouvait compter sur la voix de l'archiduc Ferdinand, frère et lieutenant de l'empereur, sur celles des ducs de Bavière, du cardinal-archevêque de Salzbourg, de l'évêque de Trente et de dix autres princes séculiers ou ecclésiastiques. Presque tous les députés des villes voisines étaient infectés de luthéranisme : ils formaient la majorité. La délibération fut longue

et orageuse : l'ambassadeur de Charles V insista sur l'exécution de l'édit de Worms et menaça les états de la colère de l'empereur. Les princes luthériens auraient voulu, ce jour-là même, proclamer la liberté de conscience, en d'autres termes, la révolte contre l'édit impérial : on prit un moyen terme. La diète décréta que le pape convoquerait, du consentement de l'empereur, un concile général en Allemagne pour y terminer les différends religieux ; qu'on tiendrait une nouvelle assemblée à Spire le jour de la Saint-Martin, où les Ordres, après avoir fait examiner par d'habiles docteurs ce qu'on devait retenir ou rejeter des doctrines de Luther, formuleraient ensuite leur décret. En attendant la décision du concile, elle promettait d'examiner, et, s'il est possible, d'amender en quelques points l'exposé des *Centum gravamina* contre la cour de Rome, et pour obéir à l'empereur, de tenir la main à l'exécution de l'édit de Worms.

La diète était absurde : elle choquait toutes les consciences. Aux laïques, elle remettait le droit de juger de nouveau des doctrines que le Saint-Siège avait condamnées ; aux vassaux de Charles, le pouvoir de désobéir à un rescrit impérial. Elle admettait le décret de Worms comme loi de l'empire, et provoquait l'Allemagne à s'en affranchir. Les Ordres se constituaient juge en matière de foi et de législation, et par une contradiction manifeste, absolveaient et condamnaient Luther, en approuvant l'édit de 1520, où il avait été déclaré hérétique, et en prescrivant un nouvel examen de sa symbolique à Spire.

Le légat protesta, et l'ambassadeur de Charles V déclara qu'il porterait ses plaintes aux pieds de son maître.

L'empereur était alors absent. Le pape lui avait appris la résolution de la diète et le mépris qu'on faisait de ses ordres et des décisions de l'Eglise. Charles, irrité, adressa aux princes allemands un rescrit où il menaçait de la peine de mort

quiconque désobéirait à l'édit de Worms. Ce n'était qu'une menace, dont les états ne tinrent aucun compte. Le luthéranisme ne se cachait pas : il allait tête levée, affrontant pape et empereur, proclamant ses croyances et forçant la porte des églises catholiques quand on refusait de lui en livrer les clefs. Magdebourg, Nüremberg, et Francfort changeaient ouvertement la forme du culte catholique. A Magdebourg, la bourgeoisie s'assemblait le 24 juin 1523, intimait l'ordre au magistrat civil de fermer les couvents, de chasser les prêtres, de reconnaître les ministres envoyés de Wittemberg et d'établir la communion sous les deux espèces ; et les magistrats, qui n'avaient pas assez de force pour faire exécuter l'édit de l'empereur, en trouvaient pour obéir à cette bourgeoisie fanatique. Des chevaliers offraient sérieusement aux habitants de Nüremberg, si on voulait les soutenir, de ne pas laisser une tête d'évêque dans un espace de vingt milles ; à Neustadt, des luthériens tendaient une embûche au chapelain de Ferdinand et le mutilaient. Luther n'était pas satisfait ; l'édit de la diète le mit en fureur. Jamais assemblée politique ne subit un châtiment tel que l'infligea le moine saxon. S'il y avait eu quelques gouttes de sang allemand dans les veines de l'un des membres de la diète, on aurait mis Luther au ban de l'empire, pour châtier son insolence.

Les princes catholiques furent effrayés. En sûreté à Wittemberg, le réformateur bravait l'empereur et le pape. Ses doctrines gagnaient du terrain. De la haute Saxe, elles s'étaient répandues dans les provinces septentrionales, puis établies, moitié par force, moitié par entraînement, dans les duchés de Lunebourg, de Brunswick et de Mecklembourg. La Poméranie, Magdebourg, Brême, Hambourg, Vismar, Rostock leur avaient ouvert leurs portes : elles avaient traversé la mer Baltique et envahi la Livonie, puis étaient descendues en

Prusse, où le marquis Albert de Brandebourg, grand-maitre de l'ordre teutonique, leur avait donné asile, et où l'évêque George les avait confessées hautement en se mariant ! Les deux cultes se dressaient en face l'un de l'autre : le luthérisme voulait traiter avec le catholicisme de puissance à puissance ; d'opprimé, il était devenu oppresseur. Il ne se contentait pas de se faire bâtir des temples, il prenait les églises catholiques, après en avoir renversé les images, et là il conviait, au son des cloches, les évangélistes à ses cérémonies, et, de la chaire, il tonnait contre les superstitions d'une religion qu'il disait éteinte à jamais, et qu'il se vantait d'avoir blessée mortellement. Les princes catholiques, par intérêt pour la foi menacée, ou par crainte pour leur couronne, sentirent la nécessité de s'unir plus étroitement. Trois hommes nobles se liguèrent contre l'hérésie, à Ratisbonne : le duc de Wilhem, le duc Louis de Bavière et l'archiduc Ferdinand d'Autriche. Le 6 juillet 1524, les archevêques et évêques de Salzbourg, de Trente, de Bamberg, de Spire, de Strasbourg, de Constance, de Bâle, de Freisingen, de Passau, vinrent trouver les princes et conclurent un traité d'alliance où ils déclaraient — que l'édit de Worms contre Luther et ses adhérents devait être observé comme une loi de l'empire ; qu'on ne changerait rien ni dans l'administration des sacrements, ni dans les cérémonies, ni dans les commandements et les traditions de l'Eglise catholique ; que les ecclésiastiques qui se mariaient et les moines apostats seraient punis suivant toute la rigueur des canons ; qu'on prêcherait l'Evangile d'après l'interprétation des pères et des docteurs ; que ceux de leurs sujets qui étudiaient à Wittemberg seraient contraints de quitter cette université dans l'espace de trois mois, sous peine de confiscation de leurs biens, et que ceux qui y avaient fait leurs études ne pourraient jamais posséder de bénéfice ; qu'aucun luthérien banni ne

trouverait asile dans les états confédérés, et que secours et assistance seraient donnés à tout prince attaqué pour l'une des clauses de la confédération.

Le légat qui assistait à cette conférence demanda le premier qu'on satisfît aux justes réclamations des Ordres de Nuremberg contre certains abus qui s'étaient glissés dans le clergé. Il fit publier une constitution en 35 articles, pour régler le régime ecclésiastique, l'administration des paroisses, l'oblation des dîmes : quelques unes des dispositions de ce règlement peignent les mœurs de l'époque. Dans un article, par exemple, on prescrit aux ecclésiastiques de porter un habit décent et de cesser de faire du commerce ; dans un autre on leur défend de fréquenter les tavernes, et de disputer à table entre deux vins sur des matières religieuses.

Seckendorf a vu dans le colloque de Ratisbonne, le tocsin qui souleva l'Allemagne ; comme si le catholicisme, spolié, chassé, qui ne pouvait plus arborer ses images dans des cathédrales édifiées à ses frais, prêcher les peuples qu'il avait convertis à la foi, devait souffrir qu'on le livrât à ce que Luther nommait les bêtes de l'arène, la populace et les grands ! Un homme court au martyre sans se plaindre ; mais un culte a une autre mission, c'est de vivre. Si vous voulez lui donner la mort, il doit la repousser, au nom même de celui qui lui a donné et lui conserve la vie. Il y a deux prophéties, l'une de Jésus-Christ qui a promis à son église de l'assister jusqu'à la consommation des siècles, l'autre de Luther qui assignait le terme où Dieu cesserait de prêter secours au catholicisme. Les princes luthériens croyaient que le moment prédit par le moine était venu, et ils travaillaient à l'accomplissement de l'oracle. Contre la vieille foi allemande, tout leur était bon : la moquerie, l'outrage, la persécution, le vol, l'exil ; et ils s'étonnaient qu'un culte « qui avait fait son temps » levât la tête,

et étreignit de ses embrassements une terre tout arrosée du sang de ses martyrs ! Comme si la violence n'avancait pas assez l'œuvre de la réforme, on a recours à la calomnie. Un misérable, Othon Pack, vice-chancelier du duc George, se vante d'avoir surpris le secret de son maître, et fabrique un projet de conspiration catholique qu'il scelle du sceau du duc George. L'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse allaient en venir aux mains, quand le mensonge d'Othon Pack fut découvert. Mais l'Allemagne s'était émue ; le peuple fanatisé croyait de bonne foi à un attentat médité contre la vie de ses princes et ses croyances religieuses. Il le désigna sous le nom de ligue de Passau, que les historiens lui ont conservé comme à une réalité et qu'on range aujourd'hui, si l'on n'est point aveuglé par l'esprit de parti, parmi ces fables qui naissent toujours si à propos, quand on a besoin d'entretenir ou de soulever les haines populaires.

Les princes luthériens jouèrent admirablement leur rôle : ils simulèrent la peur, et feignirent de croire aux révélations d'Othon Pack. On les vit alors tenir des assemblées en plein jour, où ils s'exaltaient à la révolte. Luther, de Wittemberg, applaudissait au courage de ceux qu'il appelait des enfants de lumière. Les enfants de ténèbres, c'étaient le duc George, le duc de Bavière, et les autres princes qui voulaient obéir aux ordres de l'empereur : l'obéissance était traitée de rébellion par les réformés, et la révolte exaltée comme une inspiration du ciel. Il y avait des couronnes toutes prêtes pour la félonie et l'apostasie, et des mépris et des haines pour la fidélité envers Dieu et le monarque. Les circonstances servaient Luther. La guerre venait d'éclater entre l'empereur et le pape Clément VII, qui avait embrassé le parti de François I^{er}. Pavie voyait finir en Italie la gloire de ce monarque : les armes de son rival étaient victorieuses ; Rome avait été prise et pillée

par le connétable de Bourbon. Son armée, formée en partie de luthériens, avait rempli d'abominations la ville sainte : les goujats de ce prince avaient changé la basilique de Saint-Pierre en écurie, donné pour litière à leurs chevaux les bulles papales, et, revêtus de chapes de cardinaux, proclamé pape Luther dans une chapelle du Vatican. Clément s'étant déclaré pour la France, Charles V se vengeait en vomissant sur l'Italie des flots de luthériens qu'il voulait exterminer de l'Allemagne : dociles instruments de colère qui brûlaient jusqu'à l'herbe des champs, et vendaient au poids de l'or les oreilles de leurs prisonniers. C'en était fait de la ville éternelle, si Dieu n'eût jeté sur elle un regard de pitié. Il se servit de la peste que cette horde avait répandue sur son passage pour la chasser d'Italie. En même temps, Soliman menaçait la Hongrie, et tôt ou tard devait forcer Charles V à repasser les Alpes pour venir au secours de l'archiduc Ferdinand. La paix rendue à l'Italie, l'empereur tourna ses regards vers l'Allemagne. Une nouvelle diète fut convoquée à Spire. Les catholiques furent en majorité. Elle avait pour présidents et commissaires le roi Ferdinand, Frédéric, comte palatin, Guillaume, duc de Bavière, et les évêques de Trente et de Hildesheim. Les sacramentaires s'étaient décidés à y faire tête aux luthériens. Les villes impériales étaient presque toutes infectées de zwinglianisme. La division était parmi les sectaires. Le landgrave de Hesse, comprenant le danger d'une semblable scission, dut travailler à l'éteindre, mais ses efforts étaient restés inutiles. Les catholiques se comptaient enfin. Après de longues contestations l'assemblée décréta : que partout où l'édit de Worms aurait été reçu, il serait défendu de changer de religion ; que les villes qui auraient embrassé les doctrines nouvelles les garderaient jusqu'à la tenue du concile, sans que toutefois elles pussent abolir la messe, ou enlever aux catholiques le

libre exercice de leur culte; que les sacramentaires seraient bannis de l'empire, et les anabaptistes punis de mort.

Les princes luthériens, Jean, électeur de Saxe, George, marquis de Brandebourg, Ernest et François, ducs de Lunebourg, Philippe, landgrave de Hesse, et Wolfgang, prince d'Anhalt; les députés de quatorze villes impériales, de Strasbourg, entre autres, qui venait d'abolir la messe, se rassemblèrent deux jours après, et dans un écrit public protestèrent au nom de Dieu et des hommes — qu'ils ne pouvaient obéir à un décret si hostile aux vérités évangéliques, et ils appelèrent du concile général à l'empereur et à tout juge non suspect. Ce jour-là les réformés reçurent le nom de *Protestants*, qu'ils adoptèrent comme un nom glorieux.

La diète avait demandé et voté des subsides pour la guerre contre les Turcs : les catholiques apportèrent de l'or, les protestants en refusèrent : mais l'or des catholiques n'était pas assez abondant pour arrêter Soliman. Ses deux cent mille hommes s'avancèrent donc dans la Hongrie, et le vingt-six de septembre 1529 allèrent planter leurs échelles contre les murailles de Vienne. C'est une tache ineffaçable pour le protestantisme que le lâche abandon de ses frères. En présence d'un péril qui menaçait la croix de Jésus, tout dissentiment eût dû cesser. La patrie était en danger, le nom chrétien allait être effacé, et l'islamisme triompher, si derrière ces murailles battues en brèche n'avaient combattu des cœurs généreux. Honneur à ces chefs vaillants, Philippe, comte palatin, Nicolas de Salm, Guillaume de Regendorf, et à cette population de vieillards, de femmes et d'enfants qui, en proie à la famine, aux maladies, à la peste, car tout se réunissait pour les accabler, ne désespérèrent pas du ciel, et chassèrent jusqu'à Constantinople l'armée de Soliman! Après Dieu, ils durent ce succès à leurs bras, car l'empereur, l'empire et ses

princes les avaient abandonnés. Une voix, celle de Luther, avait crié : *Paix aux Turcs* ! qui avait été plus forte que la voix de la patrie en pleurs et de la croix du Christ. Que le lecteur prononce entre les réformés et les catholiques ! qu'il dise dans quelles veines coulait le sang chrétien ?

Le jour même où Soliman comptait changer en mosquée l'Eglise de Saint-Etienne, les députés de la minorité entraient dans le camp de Charles V, alors à Bologne, et lui présentaient leur protestation.

— Dieu vous jugera, dit l'empereur, vous avez refusé le secours de vos bras et de votre argent à vos princes assiégés, et vous avez violé une loi fondamentale de l'empire.

Et il les congédia en leur promettant d'aller bientôt avec toutes ses forces régler les affaires d'Allemagne.

Il y a dans Luther des instabilités que les historiens catholiques constatent avec soin, sans en sonder les causes. Ainsi, au sujet de la guerre contre les Turcs, s'attachent-ils à décrier ses mobiles opinions, afin de faire le procès à cet esprit saint dont il se disait l'organe : argument scolaire, admirable sur les bancs d'un couvent ! Mais ces antilogies annoncent autre chose que la misère ou le désespoir d'une intelligence.

En 1520, Luther affiche sur les murs de l'église de Tous les Saints que les Turcs sont des instruments de la colère de Dieu, que se révolter contre eux c'est désobéir à la Providence. Il va son chemin et continue d'enseigner cette doctrine que ses adversaires traitent d'absurde.

En 1524, il ne veut pas qu'on donne une obole pour repousser ces ennemis de notre foi, qui valent mieux, à son sens, que les papistes, et ce n'est pas sa faute si le Danube n'a pas porté jusqu'à Pesth les cadavres catholiques.

Mais en 1528, dans son traité de *Bello turcico*, qu'il

adresse au landgrave de Hesse, comme il flagelle ces misérables histrions, demi-hommes, demi-démons, qui s'en vont sur les places publiques, dissuadant le peuple de prendre les armes contre les Ottomans, et qui enseignent dans les carrefours qu'un chrétien ne peut porter l'épée ou exercer de magistrature politique : justement ce qu'il chantait sur les toits hier encore dans son livre « de la magistrature séculière ! »

Tout ceci est facile à expliquer :

Jusqu'en 1528, Luther avait besoin d'occuper la maison d'Autriche, son implacable ennemie. Les troubles sont une bonne fortune pour Luther. La guerre des paysans entravera l'exécution de l'édit de Worms, et lui servira à répandre ses doctrines, à soulever les populations, à changer la liturgie, à remuer les couvents, à exciter la convoitise des moines, à faire parler le démon de la chair.

L'empereur en Italie, Luther peut travailler sans crainte à son œuvre ; que Charles retourne en Allemagne, Luther doit s'inquiéter. Donc voici le moment pour lui de formuler son code politique, où on lira — qu'un chrétien ne peut, sans péché, porter le glaive, ou exercer une magistrature séculière. Si le prince, pour l'exécution de ses édits, a recours à la force, il n'y aura plus aux yeux du réformateur que des bourreaux et des martyrs ; les bourreaux, vous devinez que ce sont les juges ; les martyrs, les révoltés.

Sa doctrine grandit. Elle a conquis des villes, des duchés, des électors, des royaumes. Il faut bien au nouveau culte une police, c'est-à-dire un glaive. Nous nous rappelons qu'il voulait ôter de toute main chrétienne ; aujourd'hui il en arme ses magistrats. L'Écriture se ploie à ses caprices. Comme elle lui avait tour à tour dénié et octroyé le purgatoire, la prière pour les morts, la confession et la messe, elle

lui rendra l'épée qu'elle lui avait retirée. Voilà sa société constituée et son glaive levé, dont il menace à la fois et le Turc et le mauvais chrétien qui ne veut pas combattre l'infidèle.

En 1521, c'est un crime de donner une obole pour faire la guerre aux Turcs : il en avait besoin.

En 1528, damnation à ces orateurs de tabagie, qui détournent le peuple de s'armer contre les infidèles : il en avait peur.

En 1522, porter un glaive ou s'en servir, c'est renverser les lois constituantes d'une société chrétienne : il en avait peur.

En 1528, le glaive est un attribut chrétien du pouvoir : il en avait besoin.

Nous allons le voir aux prises avec un roi thomiste, traverser ces doubles phases de l'audace et de la versatilité.

CHAPITRE XXIII.

HENRI VIII. — 1522-1523.

La Captivité de l'Eglise à Babylone est le premier livre qui, sorti de la plume de Luther, répandit son nom en Allemagne : c'est une amplification de collège où l'écrivain a rassemblé toutes les lamentations de ses devanciers contre le siège de Rome, et tout ce qu'on a déjà lu dans Pierre de Vaud

et dans Savonarola. On surprend, à chaque page, une plume qui s'essaie, hésite, et s'arrête, quand elle devrait se donner carrière et jeter à ses lecteurs de vives lumières. Luther est encore dans les « langes du catholicisme, » et c'est ce qui explique, par exemple, les timidités et les tâtonnements du moine. Toutefois il est déjà dans cette œuvre plus hardi que dans ses thèses de Wittemberg. Il avait nié d'abord, comme on se le rappelle, que la papauté fût d'origine divine ; il en faisait une institution humaine, qui se perdait dans le passé, et qu'on pouvait adorer de ce culte qu'on porte à toutes les institutions dont le berceau repose dans la nuit des temps. Mais dans sa *Captivité*, la papauté n'a pas même pour elle le prestige du lointain ; c'est une pensée toute mortelle qui l'a enfantée, née d'hier, qu'un accident doit effacer un jour ; une anomalie dans le gouvernement ecclésiastique qu'il faut se hâter de corriger ; une usurpation que les peuples ont laissé passer pour leur malheur ; c'est la source des misères qui de siècle en siècle ont assailli le troupeau du Christ, des plaies qui ont rongé les vérités primitives de la révélation, et de l'état de captivité où gémit la fille de Sion. Trois siècles après l'apparition de ces élégies menteuses sur l'influence de la papauté, un historien, Ranke, qui appartient à l'école luthérienne allait s'inspirer dans la Babylone de son maître et boire aux eaux corrompues. Et sous le regard du Némrod moderne, il écrivait ces pages où il venge Rome des outrages de son père dans la foi, en nous la montrant d'âge en âge gardienne de la civilisation, des lumières et de la moralité des peuples.

La *Captivité de Babylone*, répandue en Allemagne avec profusion, lue avidement et louée par les antagonistes de l'école de Cologne, vint en Angleterre exciter quelque bruit. La scholastique avait à Londres, dans le clergé et les séminaires,

de chauds défenseurs. La révolte de Luther y avait causé un étonnement mêlé d'effroi. Par hasard le théologien de l'époque était justement le monarque qui régnait sur la Grande-Bretagne. Henri VIII lut un des premiers le pamphlet de Luther, et sur le champ il se proposa de le réfuter. Erasme eut connaissance de cette fantaisie royale et il y applaudit. Le prince, pendant quelques semaines, s'enferma avec son chancelier, l'archevêque d'Evora et d'autres prélats, qui, s'il faut en croire Luther, prêtaient à leur maître leurs sophismes et leur colère. La réponse parut sous le titre de : *Défense des sept sacrements contre le docteur Martin Luther*.

Une nuit, une apparition bien plus réelle que celle de Satan vint tourmenter le réformateur à la Wartbourg, ce fut le fantôme de Henri VIII. Il descendit au château, non pas tel que les historiens nous le représentent avec cette « bonne mine » qui ne le cédait qu'à celle de François I^{er}, ou comme Holbein l'a peint avec son hermine chatoyante, sa figure encadrée dans une collerette à petits plis, et l'œil fauve du renard ; mais sous la cape d'un moine, et tenant en main la *Défense de la Foi catholique* qu'il avait dédiée à Léon X.

Ce fut un grand événement dans le monde religieux que cette apologie du catholicisme par une tête couronnée. L'œuvre de Henri VIII traversa bientôt la mer, et fut reproduite sous tous les formats en Hollande, en Belgique, en Allemagne et en France. En Italie, il y eut une pluie de sonnets, d'odes, de poèmes, en l'honneur du monarque. Vida et Cicoli célébrèrent l'œuvre royale en vers latins ; Erasme chanta la prose, Eck l'argumentation du prince. Pendant plus de six mois, le monde ne s'occupa que de Henri VIII et de sa gloire littéraire. Cette gloire est oubliée, et son livre gît enterré, en un suaire de parchemin, dans quelques bibliothèques allemandes, où nous l'avons retrouvé, à côté des œuvres de Prierias, de

Latomus, de Cochlée, qui firent, eux aussi, tant de bruit sur cette terre. Il fallait bien l'y chercher, pour en remettre en lumière quelques lambeaux. Ecoutez donc.

— Il fut un temps, dit Henri, où la foi n'avait pas besoin d'être défendue : elle n'avait pas d'ennemis. Aujourd'hui il en est un qui surpasse en malignité ses devanciers, qui a les instincts du démon, qui se couvre du bouclier de la charité, et, tout plein de haine et de colère, vient vomir son venin de vipère contre l'église et le catholicisme. Il faut donc que toute âme chrétienne, que tout serviteur du Christ, que tout âge, que tout sexe, que tout ordre, se lèvent, à leur tour, contre cet ennemi commun...

« Quelle peste semblable s'abattit jamais sur le troupeau du Seigneur? Quel est le serpent qu'on pourrait comparer à ce moine qui a écrit sur la Captivité babylonique de l'Eglise; qui se joue de la langue sacrée pour attaquer les sacrements; railleur de nos vieilles traditions, qui n'a foi aux saintes intelligences, aux vieux interprètes de nos livres sacrés qu'autant qu'ils abondent dans son sens; qui compare le Saint-Siège à l'impure Babylone, traite de tyran le souverain pontife, et fait de ce nom sacré le synonyme d'Antechrist? Homme d'orgueil, de blasphème et de schisme! Loup dévorant, qui voudrait déchirer la chair du troupeau chrétien! Enfant satanique qui cherche à détacher les ouailles du Christ, leur pasteur. Ame de boue, qui tente de ressusciter des hérésies couchées dans la tombe depuis des siècles, qui mêle des erreurs nouvelles aux vieilles erreurs, et, semblable à Cerbère, ramène des enfers la lumière des hérésies qui dormaient honteuses dans les ténèbres, et met sa gloire à troubler de sa parole l'Eglise et la communion catholique! »

Henri entre aussitôt en matière, et combat et détruit la symbolique saxonne. Le théologien couronné est serré, pres-

sant, incisif. Il ne ressemble pas à ces argumentateurs que nous avons vus à Worms, à ces robes rouges de cardinal qui flattent Luther, lui prodiguent l'encens et le miel, et essaient, par des paroles de lait, de faire rentrer l'âme égarée dans la voie de l'autorité.

Henri VIII, c'est le monarque de l'histoire et de la peinture : l'œil flamboyant, le front plein de colère, les lèvres agitées de jureur. Le théologien voudrait bien jeter le froc et saisir l'épée pour faire entrer son argument dans la gorge de son adversaire.

— Malheureux, dit-il à Luther, tu ne comprends pas combien l'obéissance l'emporte sur la victime ! Tu ne vois pas que si la peine de mort est prononcée dans le Deutéronome contre tout esprit d'orgueil en révolte contre le prêtre, son maître ; tu mériterais tous les supplices pour avoir désobéi au prêtre suprême, au grand juge sur cette terre....

Il y a parfois dans l'écrit de Henri VIII des mouvements d'éloquence. Lorsqu'il parle de la majesté des fronts couronnés, du respect des sujets envers leur prince, des humiliations qu'a fait subir Luther à la tiare, il s'anime, se colore et jette du feu. Sa phrase s'épand, et il s'en échappe des images pleines de grandeur : voyez.

— Qu'il nie donc que la communion chrétienne tout entière salue dans Rome sa mère et son guide spirituel. Jusqu'aux extrémités du monde, les chrétiens séparés par l'Océan et la solitude obéissent au Saint-Siège ! Donc, si ce pouvoir immense n'est échu au pape ni par l'ordre de Dieu, ni par la volonté de l'homme ; si c'est une usurpation et un vol : que Luther nous en assigne l'origine ! La source d'un si grand pouvoir ne saurait être enveloppée de ténèbres, surtout si le souvenir peut en retenir l'époque. Veut-il que son berceau remonte à un ou deux siècles au plus ? voilà l'histoire, qu'il en ouvre les pages.

« Mais si ce pouvoir est si vieux que son principe repose dans la nuit des temps, alors il doit savoir que les lois humaines établissent que toute possession dont la mémoire est impuissante à désigner la source est légitime, et que du consentement unanime des nations il est défendu de toucher à ce que le temps a fait immuable.

« Il faut avoir une rare impudence pour affirmer, quand on a soutenu le contraire, que le pape n'a fondé son droit qu'à l'aide du despotisme. Mais pour qui nous prend donc Luther ! Nous croit-il assez stupide pour nous persuader qu'un pauvre prêtre ait pu parvenir à établir un pouvoir tel que le sien ? Que sans but, sans mission, sans aucune espèce de droit, il ait soumis tant de nations à son sceptre ? Qu'il se soit trouvé tant de villes, tant de royaumes, tant de provinces assez prodigues de leurs libertés pour reconnaître ainsi un étranger auquel on ne devait ni foi, ni hommage, ni obéissance.... »

La page la plus curieuse du livre de Henri VIII, est celle où il défend la messe contre les arguments du moine augustin, sous le double point de vue dogmatique, de bonne œuvre et de sacrifice, qualités que Luther dénie à ce sacrement. En lisant cette argumentation solide, bien tissée, brillante de poésie quelquefois, et où apparaît le rhéteur rompu aux cavillations de l'école, à l'intelligence des textes sacrés, et aux raffineries de la langue latine, nous n'avons pas de peine à comprendre, d'un côté, que Luther ait soupçonné que le monarque n'était qu'un écolier écrivant sous la dictée d'un de ses évêques ; de l'autre, que le pape ait donné au théologien le titre de défenseur de la loi. Sadolet, le secrétaire du pape, n'eût pas été certainement plus élégant, ni sa période plus cicéronienne.

Luther soutenait que ces paroles du Christ : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, » s'adres-

salent à la communauté des fidèles, à tout chrétien, homme ou femme ?

Henri VIII quitte ici le rôle de théologien : il n'a garde de s'embarrasser dans les langes de l'école : il se rappelle tout à coup son histoire ancienne, et évoque une des grandes ombres romaines pour confondre son adversaire, celle d'Emilius Scaurus.

— « Quirites, s'écriait le vieux Romain accusé par un homme sans foi devant le peuple romain ; Varus affirme, et moi je nie. Qui croirez-vous ? » Et le peuple battit des mains, et l'accusateur fut confondu. Je ne veux pas d'autre argument dans cette question du pouvoir des clefs. Luther dit que les paroles d'institution s'appliquent aux laïques. Augustin dit non ; qui croirez-vous ? Luther dit oui, Beda dit non ; qui croirez-vous ? Luther dit oui, Ambroise dit non ; qui croirez-vous ? Luther dit oui, l'Eglise toute entière s'est levée et dit non ; qui croirez-vous ?

Le théologien n'a laissé aucune des assertions de Luther sans réponse : Eck à Leipzig n'était assurément ni plus pressant, ni plus incisif. Aussi, comme il se complait en lui-même, comme il déroule avec orgueil toutes les erreurs du moine, comme il cite les textes sacrés pour faire montre de sa science scripturaire, et les historiens profanes pour prouver qu'il n'est pas tellement couvert de la poussière scholastique, qu'on ne puisse voir en lui l'écolier qui a fait une cour assidue aux muses grecques et latines ! Arrivé au terme de sa longue apologie, il s'est fait rhéteur à l'instar d'Isocrate, et, dans un flux de périodes cadencées avec art, il va vous montrer Luther tel qu'il l'a compris et qu'il a dû sortir de ce duel théologique :

— Ainsi donc, il n'est pas de docteur si ancien au monde, pas de saint si élevé en béatitude, pas de savant si versé dans la connaissance des Ecritures, que ce docteur-là, ce petit saint,

cette ombre d'érudit ne rejette de sa superbe autorité. Puisqu'il méprise tout le monde, puisqu'il ne croit qu'en lui, pourqu'il s'indignerait-il qu'on lui rendit mépris pour mépris et dédain pour dédain ?.. A quoi bon désormais un duel avec Luther qui n'est de l'avis de personne, et qui ne s'entend pas lui-même, qui nie ce qu'il avait d'abord affirmé, qui affirme ce qu'à l'heure même il niait ? Si vous vous armez de la foi pour le combattre, il vous oppose la raison ; si vous vous enveloppez du bouclier de la raison, il se jette dans la foi ; si vous citez les philosophes, il en appelle à l'Ecriture ; si vous invoquez les livres saints, il s'entortille dans ses sophismes : écrivain éhonté qui se met au-dessus des lois, qui méprise nos vieux docteurs, et, du haut de sa grandeur, se rit des lumières du jour ; qui poursuit de ses insultes la majesté des pontifes, qui outrage les traditions, le dogme, les mœurs, les lois, les canons, la foi et l'Eglise elle-même, qu'il ne trouve nulle part, si ce n'est au milieu de ce cénacle de deux ou trois novateurs dont il s'est constitué le chef.

Il y avait dans l'organisation de Luther une fibre irritable au suprême degré : la fibre de l'orgueil ; malheur à qui osait y toucher ! Henri connaissait son adversaire. Il voulut lui faire explorer les louanges qu'on lui décernait de tous côtés, et, avec une joie cruelle, il offensa et railla sa vanité littéraire. Voyez un peu, Luther traité de *doctorculus*, de *sanctulus*, d'*éruditulus*, diminutifs que vous ne trouverez certainement pas dans les écrivains du règne d'Auguste, et qu'Henri emploie justement pour que son mépris semble tomber de plus bas. Mais Eck, mais Miltitz, mais Latomus lui-même s'étaient montrés plus courtois et n'avaient pas nié ses titres de docteur et de lettré. Ah ! si Luther avait eu le gantelet de son rival, comme il aurait aimé à l'enfoncer dans les chairs royales ! Mais il avait heureusement une plume qui lui avait déjà servi dans

plus d'un duel, et qui pouvait jeter de la boue et salir une figure à la rendre méconnaissable ; nous disons de la boue par pudeur, car Thomas Morus prétend qu'il alla chercher ailleurs l'ordure dont il couvrit le front de son rival.

La réponse à Henri d'Angleterre ne se fit pas attendre : Luther no mit que quelques heures à la composer , et bientôt l'Allemagne toute entière fut conviée à un spectacle inoui.

C'est au tour du moine maintenant.

— Il y a deux ans, jo publiai un petit livre sous le titre de : *La Captivité de Babylone*. Il a troublé le cerveau des papistes, qui ne m'ont épargné ni mensonges, ni colères, je leur pardonne volontiers. D'autres l'auraient avalé de gaité de cœur, mais l'hameçon était trop dur et trop pointu pour ces gosiers. Tout dernièrement le seigneur Henri, par la non graco de Dieu roi d'Angleterre, a écrit en latin contre ce traité. Il en est qui croient que ce pamphlet n'est pas sorti de la plume du roi Henri : de la plume du roi Heintz, du diable ou de l'enfer, c'est chose indifférente. Qui ment est un menteur : je n'en ai guère peur. Voici ce que je pense : que le roi Henri a donné une ou deux aunes d'un drap grossier, et que ce sophisto pituiteux, cet élève du troupeau thomiste (Lée) qui a écrit contre Erasme, a pris l'aiguille et le ciseau, et en a fait une cape. »

Luther alors fait comme Henri : il passe en revue les assertions de son rival et les réfute.

« Si un roi d'Angleterre me crache à la figure ses effrontées menteries, j'ai le droit à mon tour de les lui faire rentrer jusqu'à la gorge. S'il blasphème mes sacrées doctrines ; s'il jette sa boue puante à la couronno de mon monarque et de mon Christ ; pourquoi s'étonnerait-il si je barbouille d'une bave semblable son diadème royal, et si je proclame que le roi d'Angleterre est un menteur et un maraud ?

« Il a pensé peut-être : Luther est pourchassé, il ne pourra pas me répondre ; ses livres sont rôtis, mes calomnies passeront : je suis roi, on croira que je dis la vérité ! Je puis me donner le courage de jeter à la face du pauvre moine tout ce qui me vlandra à la tête, de publier tout ce qui me fera plaisir, et de chasser à sa réputation en champ vide. Ah ! mon petit, dis tout ce que ta tête te chantera ; moi, je te forcerai bien d'écouter de bonnes vérités qui ne t'amuseront guère : je veux qu'il t'en cuise pour tes piperies. — Il m'accuse d'avoir écrit contre le pape par haine et méchanceté, d'être hargneux, médisant, orgueilleux, et de me croire seul sage au monde !.. Mais si je te demandais, mon petit, qu'importe ici que je sois vaniteux, acariâtre et méchant ? la papauté est-elle innocente parce que je ne vauz rien ? donc le roi d'Angleterre est sage, parce que je le tiens pour fou ! que dirais-tu ? Mais le cher roi, qui a tant en horreur le mensonge et la calomnie, en a plus rassemblé dans son livre empoisonné que moi dans tous mes écrits. Peut-être faut-il en cette querelle faire acception des personnes : un roi injuriera à son aise un pauvre moine, mais fera le papelin avec le pape. »

Nous avons vu que le roi d'Angleterre soutenait avec quelque éclat de paroles que la vieillesse, dans l'humanité ainsi que dans les institutions, a droit à nos respects, et que la papauté, par conséquent, ne devait pas être traitée comme si elle était née d'hier. Le moine n'a garde de discuter la proposition, il a recours pour la combattre à son arme ordinaire, la raillerie.

« J'en veux finir avec les papistes une fois pour toutes, et leur répondre, en m'adressant au roi d'Angleterre : Ton juste, vieux d'un siècle, ne saurait être juste une heure seulement. Si la vieillesse faisait le droit, le diable serait sur cette terre la chose la plus juste du monde, car il a plus de cinq mille ans. »

Il poursuit son adversaire à travers l'œuvre théologique, s'occupant fort peu de questions dogmatiques; ne s'inquiétant ni de la voix de la tradition que le roi fait parler si haut, ni du témoignage de ces grandes lumières catholiques que Henri appelle à son secours, ni de ces terribles déductions pour le repos des sociétés que le thomiste tire des propositions de son rival. Il a réservé pour la fin de son plaidoyer ses meilleurs arguments : le diable et la loi du sang.

« Ce qui m'étonne, dit-il, ce n'est pas l'ignorance de Heintz le roi d'Angleterre, ce n'est pas qu'il entende moins la foi et les œuvres qu'une bûche qui ressent son Dieu ; c'est que le diable joue ainsi le rôle de paillasse à l'aide de son Heintz, quand il sait bien que je me ris de lui. Le roi Henri connaît le proverbe : Il n'y a pas de plus grands fous que les rois et les princes. Qui ne voit le doigt de Dieu dans l'aveuglement et la folie de cet homme !.... Je veux le laisser un moment en repos, car j'ai sur le dos la Bible à traduire, sans compter d'autres occupations qui ne me permettent pas de barboter plus longtemps dans la fange de sa majesté. Mais je veux, si Dieu le permet, prendre mon temps une autre fois pour répondre à mon aise à cette bouche royale qui bave le mensonge et le poison. — Je pense qu'il assume son livre par esprit de pénitence, car sa conscience lui crie assez haut qu'il a volé la couronne d'Angleterre, en faisant mourir d'une mort violente le dernier rejeton de la lignée royale, et en tarissant la source du sang des rois de la Grande-Bretagne. Il tremble dans sa peau que ce sang ne retombe sur lui. »

Puis, laissant là cette majesté du néant comme si elle ne méritait pas même un de ses regards, il évoque les plus glorieux représentants de l'école, les thomistes, et leur jette à la tête ce superbe défi :

« Courage, cochons que vous êtes : brûlez-moi donc, si

vous l'osez ! Me voici, je vous attends. Je vous poursuivrai de mes cendres après ma mort, quand vous les auriez jetées à tous les vents et à toutes les mers. Vivant, je serai l'ennemi de la papauté ; brûlé, je serai deux fois son ennemi. Porcs de thomistes, faites tout ce que vous pourrez, Luther sera pour vous l'ours dans votre chemin, la lionne dans votre sentier ; il vous poursuivra partout, se présentera incessamment à votre face, ne vous laissera ni paix ni trêve, tant qu'il n'aura pas brisé votre cervelle de fer et votre front d'airain, pour votre salut ou votre perdition. »

Ce sont là d'étranges paroles sans doute, et qu'un disciple de Luther pourtant n'a pas craint de mettre sur le compte du Saint-Esprit. « Un moment j'ai cru, disait Pomer, que notre père Luther avait été trop violent contre Henri d'Angleterre, mais je vois bien maintenant que je m'étais trompé, et qu'il n'a été que trop doux ; c'est l'esprit du ciel qui a dicté toutes ces paroles : esprit de sainteté, de vérité, de constance et de force invincible. »

Erasme, au lieu d'inspiration divine, ne trouvait dans la réponse de Luther que des signes de démente et de grossièreté.

Luther pensait comme Pomer, et s'applaudissait dans l'épilogue de son livre de sa modération et de sa douceur.

Qu'on fouille tous les pamphlets religieux et politiques, on ne trouvera nulle part un cynisme aussi révoltant de paroles, si ce n'est peut-être dans le Vieux Cordelier du père Duchesne ; mais ce journaliste faisait son métier et ne croyait peut-être pas en Dieu ; et le moine interrompait sa traduction de la Bible pour répondre à Henri.

Mais voici qui étonne encore plus douloureusement : c'est le silence des princes réformés ; pas un, même l'électeur de

Saxe, qui veuille donner une leçon à ce moine effronté et lui apprendre qu'on ne soufflète pas ainsi une face royale. Le libelle est édité en plein jour, signé du nom de l'auteur et du chiffre de l'imprimeur ; on le vend publiquement à la foire de Francfort ; il traverse les mers, il se répand parmi le peuple : et ce scandale n'excite dans l'ame des souverains ni émotion, ni pitié, ni colère ! Henri se plaint à l'électeur de Saxe d'une si cruelle offense, et l'électeur se contente d'avertir le moine du courroux royal !

Nous allons juger Luther.

La lettre de l'électeur ne renferme ni menace ni indignation, mais de timides conseils et de doux reproches, et Luther a peur : il ne se rappelle plus sa parole de Worms : « Si mon œuvre vient de Dieu, elle ne saurait périr ; » et il chante un hymne en l'honneur de la bouche royale qui a souillé la couronne de son Christ. Autant il s'était montré insolent, autant il est petit et rampant. Il n'y a pas de plume monacale aussi obséquieuse : il faut l'entendre.

« Sérénissime roi, illustrissime prince, écrit-il, je devrais craindre en vérité de m'adresser à Votre Majesté, quand je me rappelle combien j'ai dû l'offenser dans le libelle que, cédant à des conseils ennemis, et non à mes instincts, j'ai publié contre elle, moi, homme d'orgueil et de vanité ; mais ce qui m'encourage et m'enhardit, c'est votre bonté royale qu'on ne cesse chaque jour de me vanter dans mes entretiens et dans mes correspondances. Mortel, vous ne nourrirez pas une colère immortelle. Ajoutez que je sais, de témoignages certains, que l'écrit publié sous le nom de Votre Majesté n'est pas du roi d'Angleterre, ainsi que voudraient le persuader quelques sophistes éhontés, qui n'ont pas compris l'ignominie dont ils couvraient par là Votre Majesté, et entre autres cet ennemi de Dieu et des hommes, l'archevêque d'Evora

(Léc). Je rougis aujourd'hui, et à peine si j'ose élever jusqu'à vous mes regards, moi qui, grace à ces ouvriers d'iniquité, n'ai pas craint d'insulter un si grand prince, moi, ver de terre et pourriture, qui ne mérite que mépris et dédain.

« Prostrné à vos pieds dans toute mon humilité, je prie et supplie votre majesté, par la croix et la gloire du Christ, de me pardonner mes offenses selon le précepte du Seigneur. Que si votre grandeur juge nécessaire que dans un autre écrit je renie mes paroles, et que je glorifie votre nom, qu'elle daigne me transmettre ses ordres, je suis prêt, et plein de bonne volonté. Luther, qu'est-il comparé à votre majesté ? un néant. Toutefois, la gloire de mon Dieu gagnera, si on ne me permet d'écrire au roi d'Angleterre dans l'intérêt de la cause évangélique. »

Il y eut deux hommes qui comprirent leur mission, et songèrent à défendre la royauté blasphémée : Fisher, évêque de Roschester, dans un savant écrit publié sous le nom de William Ross, et Thomas Morus qui, au lieu d'appeler à son aide la haute raison dont il était doué, aima mieux faire de la rablerie à l'instar de Luther. Par malheur, la sienne est apprêtée, et sans spontanéité; elle sent l'huile et la nuit. Le sarcasme ne sort pas tout armé de sa tête, mais traverse, avant d'arriver au cœur de son adversaire, les satyriques de l'antiquité, et surtout Lucien, dont il avait fait une étude spéciale. C'est la langue de la taverne que le chancelier croit parler, mais qu'il balbutie et écorche faute d'usage. On sait l'habileté de Luther, quand il veut prendre le style d'un homme ivre. Les bons mots, les saillies, les pointes, les concetti coulent de ses lèvres comme la bière de son verre. Vous allez voir que la fable seule imaginée par Morus est spirituelle.

Luther est à table au milieu de ses camarades de bouteilles, de son sénat bachique, méditant, après de longues rasades de

bière d'Eimbeck, sa réponse au roi d'Angleterre. Un de ses commensaux le tire d'embarras : — Des injures qui tombent à gros flocons pareils à la neige, ce sont les seules armes, dit-il, qu'il faille employer contre le roi.

Luther applaudit ; mais il se consulte, et trouve que son dictionnaire, tout volumineux qu'il est, ne pourrait jamais lui fournir une moisson assez abondante de bouffonneries, et il donne la volée à cette tourbe d'âmes damnées pour en aller cueillir partout où il en pousse. Qui s'en va d'un côté, qui de l'autre, et ces guêpes reviennent bientôt au logis commun avec un butin copieux.

Ils s'abattent dans les carrefours, les voitures, les bateaux, les bains, les tripôts, les boutiques de barbier, les tavernes, les moulins, les maisons publiques, prêtant l'œil et l'oreille, et transcrivant soigneusement les grossièretés des cochers, les insolences des valets, le caquetage des portiers, les joyusetés des courtisanes, les bouffonneries des parasitos, les saletés des baignours, les obscénités d'autres individus.

Et après une chasse de quelques mois aux injures, aux sarcasmes, aux paroles libertines, indécentes, infâmes, à travers la boue, le fumier et la fange, ils reviennent, injectent toutes ces matières dans le « cloaque de Luther, » dont la bouche mâche, triture, et vomit ensuite une à une toutes ces immondices, et le livre du moins est composé.

On avouera que l'honneur du diadème pouvait être défendu autrement. Nous n'admettons pas l'excuse d'Erasme : que le chancelier, en répondant au pamphlet luthérien, s'était inspiré des écrits du moins saxon.

Le catholicisme n'a, dans cette polémique, qu'un digne représentant, c'est le duc George qui, au nom de Dieu, de la morale et de l'Allemagne, vient dénoncer aux comices de Nuremberg les blasphèmes de Luther, et en demander

justice. Les Ordres de l'empire ne comprirent pas leur dignité.

Le duc aussi se faisait prophète dans sa lettre aux états, et il assignait même une époque rapprochée où les violences de Luther contre les papes et les monarques porteraient leurs fruits. Vous allez voir s'il avait raison.

CHAPITRE XXIV.

LES PAYSANS. — 1524-1525.

L'aristocratie épiscopale avait été reconstruite par Charlemagne. Le clergé allemand était puissant. Il possédait de riches abbayes, qu'au besoin il transformait en forteresses, où souvent on le vit braver l'empire. Les évêques de Minden, de Münster, de Paderborn, étaient les véritables souverains. On leur payait le cens, les corvées, les péages, tous les droits de suzeraineté. Ces impôts étaient souvent bien pesants ; le peuple ne pouvait se délibérer ; on employait la force pour l'y contraindre, et il murmurait.

Un jour, à Schœndorf, en Bavière, un paysan, nommé Konrad, dit à ses camarades de venir le trouver le dimanche suivant pour rire et boire à pleins verres. Konrad était un franc buveur, sans souci de l'avenir, riant de tout, même de son curé. On fut exact au rendez-vous. Konrad était à cheval sur un large tonneau, la face enluminée par d'amples libations vineuses qu'il avait faites avec ses voisins, suivant sa coutu-

me. De son tonneau il faisait le prophète, et promettait à tous ceux qui voudraient être de sa confrérie des terres au pied de la montagne de la famine, des troupeaux dans le pâturage de la gueuserie, des viviers dans la mer de la mendicité. L'association fut bientôt formée; Konrad enrôla tous ceux qui aimaient à boire en cachette dès qu'ils avaient pris un groschen pour acheter du vin à l'abbé. En 1502, une confrérie s'était déjà élevée; elle avait pris pour signe un soulier (Brundschuch), et avait été obligée de se dissoudre, de par ordre de l'empereur Maximilien.

Konrad ne voulait pas faire la guerre à l'empereur; mais rire, et ses armes étaient un tonneau. Chaque ville eut bientôt des confréries à l'instar de Schœndorf. On riait, on chantait, on dansait, on s'enivrait: le pouvoir laissait faire.

En 1514, le duc de Wurtemberg, qui comptait dans ses états un grand nombre de confréries du tonneau, augmenta l'impôt du vin. Konrad fit une vilaine moue d'abord, mais le rire revint ensuite plus fort, et il se mit dans la tête (il avait bu ce jour-là plus que de coutume) d'appeler son maître en jugement. Les assises devaient se tenir sur la place de Schœndorf; les juges étaient tout trouvés: c'étaient ses compagnons de table. Il faut vous dire que le duc, avare et besogneux, avait fait ce qu'on pratiquait autrefois à Constantinople: diminué les poids et les mesures. Or, banquier, marchand, facteur privilégié du duché, il était sûr de faire de bonnes affaires, et il ne s'était pas trompé.

Donc le tribunal est rassemblé: tout le village pour assistant; au milieu, un grand haquet d'eau et à côté les pièces du délit, les poids limés par sa grace. Konrad les pousse et les laisse tomber: ils vont au fond de l'eau. La foule bat des mains et éclate de rire: Dieu a prononcé la sentence: le duc est condamné. Huit jours après, on traduisait, dans un grand

nombre de villages, ducs, électeurs, barons, abbés, au tribunal de Dieu, et partout leur symbole, le morceau de fer jeté dans l'eau, était trouvé trop léger, et on criait *hura ! hura !* Les confréries du pauvre Konrad se propageaient, mais ses associés n'étaient pas tous d'humeur aussi gaie que le paysan bavarois. C'était le moment même où Luther apparaissait dans la chaire de Wittemberg, et venait pour délivrer l'Allemagne du « joug de la papauté. » Les disciples de Konrad se ralliaient autour de lui, parce qu'il faisait la guerre aux nobles et qu'il promettait aux pauvres les miettes qui tombaient de la table des mauvais riches. Konrad riait toujours ; on lui coupa la tête pour le faire taire, mais le rire ne mourut pas : on riait en Karinthie, en Bavière, en Wurtemberg, dans la Saxe électorale surtout, cette contrée d'Allemagne où les fondations de Charlemagne étaient si opulentes. Luther continuait à poursuivre de sa colère les prélats qui « s'engraissaient aux dépens de la Germanie ; » il les nommait tout haut en chaire des voleurs et des fripons. Or ces prélats, c'étaient souvent les maîtres temporels des communes qui avaient à leur payer des redevances, des impôts, des droits de toute espèce, à eux, enfants de coureuses, suivant l'expression du docteur, larves d'enfer et secrétaires ici-bas de Satan. Menzel reconnaît positivement que la parole de Luther n'était pas seulement une parole religieuse, mais une parole politique qui devait à la fin jeter des germes de révolte parmi les populations.

Entendez le Mirabeau des cloîtres :

« Ecoutez : je suis l'évangéliste de Wittemberg ; c'est le Christ qui me nomme de ce nom ; au jour du jugement, il dira que c'est sa doctrine et non la mienne que j'enseignai.

« Désirez-vous des évêques, comme du diable lui-même — S'ils vous disent qu'il faut se garder de s'insurger contre le pouvoir ecclésiastique, répondez : — Vaudrait-il mieux se

heurter contre le Seigneur et son verbe ? Vaudrait-il mieux que le monde périclît, que les âmes fussent tuées dans l'éternité, et laisser ces momies épiscopales dormir d'un doux sommeil ?

« Meurent évêques, monastères et collèges plutôt qu'une seule âme.

« Mourir pour un tas d'idoles et de poupées qui ne sont bonnes qu'à vivre aux dépens du travail et de la sueur des autres !

« Evêchés, collèges, monastères, universités, nids où s'engouffrent les richesses des princes. »

On ne joue pas impunément avec la bière de Munich, dit un vieux proverbe bavarois : la parole de Luther était bien autrement capiteuse. Son manifeste, après la tenue des états de Nuremberg, était un hymne de révolte magnifique. Ces pauvres paysans donnaient tête baissée dans les chants du docteur, croyant l'aurore levée où la tyrannie monarchique et papale allait descendre au tombeau avec tous ses suppôts, prélats, abbés, princes et seigneurs. A la même heure on voit s'agiter une partie des états d'Allemagne : partout ce sont des paysans qui portent la bannière. A Reichenau, près de Constance, ils s'insurgent contre leur abbé qui voulait repousser un prédicateur luthérien : à Tengen, ils se réunissent par milliers pour délivrer un prêtre novateur qu'on tenait enfermé. L'abbé de Kompten essaie inutilement de s'opposer au rassemblement séditionnaire de ses serfs : son château est assiégé et réduit en cendres, et sur ses ruines les vainqueurs plantent un drapeau où est écrit : liberté. Quelques chevaliers vinrent s'associer, pour les diriger, à ces mouvements populaires : c'étaient Franz de Sickingen qui se déclara le chef de la ligue de Franconie, et Goetz de Berlichingen dont la main de fer écrasait tout ce qui s'élevait trop haut dans le champ

clérical, et qui finit par mourir dans une prison, où il eût voulu étouffer le dernier des prêtres. C'était encore Hutten qui se servait de son épée et de sa plume pour encourager les révoltés. Les paysans n'étaient que de grossiers instruments dont les nobles s'aidaient pour voler les richesses du clergé, au nom du ciel et de la liberté. Ils lisaient à leurs vassaux les manifestes de Luther et les traduisaient au besoin en style populaire.

Leur ministère presque toujours était inutile, car la parole de Luther était une courtisane sans voile. Ainsi au moment où la Saxe était pleine de mouvements insurrectionnels, Luther qui voulait en faire porter la peine aux princes, parce qu'ils ne devinaient pas le caractère politique que ces mouvements devaient revêtir, s'adresse à la noblesse d'Allemagne, et ses conseils ressemblent aux transports des prophètes contre les enfants d'Israël, plutôt qu'aux avis d'un médiateur.

« A vous d'abord la responsabilité de ces tumultes et séditions, princes et seigneurs; à vous surtout évêques aveugles, prêtres insensés et moines.

« Vous qui vous obstinez à faire les fous, et à vous ruer contre l'Evangile, tout en sachant bien qu'il restera debout et que vous ne prévaudrez pas.

« Comment gouvernez-vous ? vous ne savez que pressurer, déchirer et dépouiller, pour soutenir votre pompe et votre despotisme. Le peuple et le pauvre sont souls de vous.

« Le glaive est levé sur vos têtes : et vous croyez être assis si fortement sur votre siège que vous ne puissiez être renversés !

« Aveugle sécurité qui vous rompra le cou, vous le verrez..... Dieu vous presse et vous menace ; sa colère fondra sur vous, si vous ne faites pénitence.

« Voyez les signes du ciel, ces avertissements de Dieu ! cela ne vous dénote rien de bien, mes chers maîtres.

« Ce sont des prédictions d'en haut, mes bons seigneurs, qui vous disent qu'on est las de votre joug, et que le temps est venu où l'on s'apprête à le jeter bas.

« Il faut changer. Gare à la colère de Dieu ! si vous n'y mettez de la bonne volonté, on emploiera la force brutale.

« Si les paysans ne s'étaient pas levés, d'autres seraient venus ; et quand vous anéantiriez tous les révoltés, d'autres apparaîtraient : Dieu en susciterait de nouveaux. Il veut vous châtier, et il vous châtiara.

« Mes bons seigneurs, ce ne sont pas les paysans qui s'insurgent contre vous, c'est Dieu lui-même qui vient vous visiter dans votre tyrannie.

« A un homme ivre on fait une litière de paille, au paysan il faut un lit encore plus doux. N'allez pas guerroyer avec eux, car vous ne savez pas comment cela finira. »

Les paysans répondirent à cet appel, et se levèrent en masse.

La Thuringe, l'Alsace, une partie de la Saxe, la Lorraine, le Palatinat se soulevèrent ; les champs étaient couverts de tentes rustiques d'où s'exhalaient, au lieu de cris de guerre, des cantiques sacrés. Les paysans accouraient en chantant, armés de pieux qu'ils coupaient dans les forêts, et gardés dans leurs camps par d'épaisses murailles de charrettes élevées en guise de retranchement : ils disaient que Dieu, le jour du combat, saurait bien les couvrir de son bouclier. Dieu semblait combattre pour eux : la victoire leur eut bientôt fourni des lances, des piques, des chevaux et jusqu'à du canon. Mais quelle artillerie eût valu cette parole ardente de quelques-uns de leurs chefs, qui balayait devant elle les campagnes, les dépeuplait pour jeter les habitants dans la ré-

volte! Storch n'était plus. On dirait que la nature crée exprès des ames pour ces temps d'orage, et qu'elle les tient en réserve pour les montrer quand la tempête doit éclore. Voici un homme tout nouveau qui se présente au nom du ciel pour remplacer le prophète absent : c'est un renégat du catholicisme, un moine Prémontré en commerce avec le Seigneur qui lui révèle sa volonté dans des songes. Pfeifer ne va pas chercher ses inspirations dans la Bible; il raconte les merveilles de son sommeil, et ce récit soulève la multitude.

Voici une de ses visions.

« J'ai vu, dit-il, un nombre prodigieux de rats qui allaient se jeter sur une grange pour en dévorer les grains ! Princes, vous êtes ces rats qui nous pillez ; magistrats, vous êtes ces rats qui nous opprimez ; nobles, vous êtes ces rats qui nous dévorez. Mais pendant le sommeil, je me suis élancé sur ces bestioles, j'en ai fait un grand carnage : aux armes donc ! hors de vos champs ! Israël, à vos tentes ! voici le jour du combat ; tombent nos tyrans et leurs châteaux ! Un riche butin nous attend, que nous apporterons aux pieds du prophète qui le partagera entre nous. »

Münzer, de son côté, descendait dans les mines de Mansfeld.

« Réveillez-vous, mes frères ! réveillez-vous, criait sa voix, vous qui dormez, prenez vos marteaux et frappez la tête des Philistins. La victoire vient de se déclarer pour nos frères à Eichsfeld : gloire à eux ! Que leur exemple vous serve de leçon. Balthazar, et toi Barthélemy Krump, à nous ! Prenez soin de l'œuvre de Dieu. Frères, que vos marteaux ne restent pas oisifs ; frappez à coups redoublés sur l'enclume de Nemrod ; employez contre les ennemis du ciel le fer de vos mines : Dieu sera votre maître ! Qu'avez-vous donc à craindre, s'il est avec vous ? Quand Josaphat entendit les paroles du pro-

phète, il se jeta la face contre terre. Frères, courbez vos fronts, car voici que Dieu vient en personne à votre secours. »

Alors vous eussiez vu ces arsenaux souterrains vomir des bataillons d'hommes tout noirs de fumée, armés de pelles, de ploches, de fer rouge, et répondant à la voix qui les appelait par des cris de sang contre les nobles et les prêtres. Münzer, comme un autre Satan, car on croit lire une scène de Milton, les compte, les range en ordre de bataille et leur indique le lieu du rendez-vous général. Aucun d'eux n'y manqua.

Au sortir des mines, il adresse à d'autres frères en révolte cet appel énergique :

« Vous dormez donc, chers frères ? allons combattre le combat des héros : la Franconie tout entière s'est levée, le maître va jouer son jeu, les méchants tombent. A Fulda, dans la semaine de Pâques, quatre églises de poison ont été renversées : les paysans de Klegen ont couru aux armes. Quand vous ne seriez que trois confesseurs de Jésus, vous n'auriez pas à craindre cent mille ennemis. Dran, dran, dran ! voici le temps : les méchants seront chassés comme des chiens. Point de pitié pour ces athées ; ils vous prieront, vous caresseront, pleurnicheront comme des enfants ; point de pitié, c'est le précepte de Dieu par la bouche de Moïse, 5, 7. Dran, dran, dran ! car le feu brûle : que le sang ne se refroidisse pas sur la lame de vos épées. Pink, pank sur l'enclume de Nemrod ; que les tours tombent sous vos coups. Dran, dran, dran ! voici le jour : Dieu vous précède, suivez-le. »

Luther avait formé l'orage : c'était à lui maintenant de le conjurer s'il était possible. Il le tenta, en secouant, dans leur sommeil, tous ces princes à demi-luthériens, à demi-catholiques, qui dormaient dans la plume, et qui n'avaient montré

de courage que pour fermer les couvents, en chasser les nonnes tremblantes ou les moines infirmes ; pour abolir la messe, et porter en cachette quelques coups de pied au catholicisme. Mais à cette heure que les armes à la main on leur demande la liberté de conscience, ils sont effrayés, ils tremblent ; tout ce que Luther peut obtenir d'eux, c'est qu'ils prièrent les révoltés de formuler leurs griefs.

Un prêtre, Suisse de naissance, Christophe Schappler, avait dressé le manifeste des paysans. Ils voulaient :

1^o Qu'on leur permit de choisir leurs pasteurs parmi ceux qui prêcheraient l'Evangile dans toute sa pureté ;

2^o Qu'on ne fit payer les dîmes qu'en froment ;

3^o Qu'on ne les traitât plus en esclaves ; car le sang de Jésus les avait rachetés ;

4^o Qu'on leur permit de chasser et de pêcher, puisque Dieu leur avait donné, dans la personne d'Adam, l'empire sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel ;

5^o Qu'ils pussent quérir dans les forêts du bois pour se chauffer, préparer leur nourriture, et s'abriter ;

6^o Qu'on adoucit les corvées ;

7^o Qu'il leur fût permis de posséder des fonds de terre ;

8^o Que les impôts ne dépassassent pas le revenu du fonds ;

9^o Qu'on abolit le tribut qu'ils étaient obligés de payer aux Seigneurs après la mort d'un père de famille, afin que la veuve et l'orphelin ne fussent plus réduits à mendier leur pain ;

10^o Que s'ils se trompaient dans leurs griefs, on les reprit à l'aide de la parole de Dieu.

Luther se chargea de répondre aux paysans révoltés.

« Mes frères, les princes qui s'opposent parmi vous à la propagation de la lumière évangélique sont dignes des vengeances de Dieu ; ils méritent de tomber du trône. Mais ne seriez-

vous pas aussi coupables, si vous souilliez vos mains et vos âmes du sang que vous songez à répandre? Je sais que Satan cache parmi vous, sous prétexte de l'Evangile, des hommes au cœur cruel, dont la langue irritée essaie de me déchirer ; mais je les méprise, je ne crains pas leurs fureurs. On vous dit que vous triompherez, que vous êtes invincibles. Mais le Dieu qui renversa Sodome ne peut-il vous écraser? Hommes du glaive, vous périrez par le glaive. Vous dites : le joug de nos maîtres est insupportable : brisons-le, car ils nous ravissent la liberté d'entendre la voix du Seigneur. Mais la loi naturelle défend de se faire justice : vous le demandez, au nom d'une autorité qui vous fut déniée. Ne parlez pas de révélations qui autorisent votre révolte ! Où sont les miracles qui les attestent ? Quoi ? l'esprit du Seigneur viendrait confirmer par des prodiges le larcin, le meurtre, le brigandage, l'usurpation du droit des magistrats ! — Ils vous enlèvent vos biens, iniquité ! Vous leur ravissez leur juridiction, iniquité ! Que serait le monde, si vous triomphiez, qu'un repaire de brigands, où règneraient la violence, le pillage, l'homicide?.. Jésus n'a pas besoin, pour être défendu, de la force brutale. Pierre tire l'épée : on voulait arracher la vie au Rédempteur, et l'Evangile à ses disciples. Que fait le Seigneur ? Il ordonne à Pierre de remettre l'épée dans le fourreau : bel enseignement que la patience doit être notre seule arme au jour des épreuves. Voyez si je n'ai pas toujours respecté le souverain. Sous sa protection puissante, j'entendais les cris de vengeance des papistes, et j'étais inébranlable. Du reste, je ne prétends pas justifier vos magistrats : je connais leur injustice, je la déteste, mais attendez, votre jour se lèvera.

« Vous demandez qu'on vous laisse entendre en liberté la parole de l'Evangile ; mais cette parole, on l'annonce en plus d'un endroit. Ne pouvez-vous pas changer de toit, et venir

ici boire aux sources du verbe divin ? Venez, vous y trouverez Jésus. Vous voulez cholsir vos pasteurs : vos magistrats sont là ; portez-leur vos vœux ; s'ils refusent de les écouter, alors vous êtes libres ; si on emploie la force contre vous, que le pasteur fuie, et avec lui son troupeau. — Plus de dimes ! criez-vous. De quel droit les enlevez-vous à leurs légitimes possesseurs ! C'est pour les convertir en aumônes. — Mais est-ce d'un bien usurpé qu'on peut se montrer ainsi libéral ? — Vous voulez vous affranchir de l'esclavage, mais l'esclavage est aussi vieux que le monde. Abraham avait des esclaves, et saint Paul établit des réglemens pour ceux que le droit des gens a réduits en servitude. Les droits de pêche, de chasse, de pâturage sont réglés par la jurisprudence du pays. Vous allez jeter les hauts cris à la lecture de ma lettre, et vous direz que Luther est devenu le courtisan des princes ; mais, avant de rejeter mes conseils, examinez-les : surtout n'écoutez pas la voix de ces nouveaux prophètes qui vous trompent : je les connais. »

Münzer, pour toute réponse, déchira une page du pamphlet qui a pour titre : *Contra falso nominatum ordinem ecclesiasticum*, et l'envoya à Luther. C'était celle-ci :

— Attendez, messeigneurs les évêques, larves du diablo : le docteur Martln veut vous faire lire une bulle qui sonnera mal à vos oreilles : bulle luthérienne. — Quelconque aidera de son bras, de sa fortune, de ses biens, à ruiner les évêques et la hiérarchie épiscopale, est un bon fils de Dieu, un vrai chrétien, qui observe les commandemens du Seigneur.

Osiander, le sacramentaire, regrette que Münzer n'ait pas connu ce passage du libelle de Luther contre Sylvestre Priorias :

— Si contre les voleurs nous employions la potence, contre les meurtriers le glaive, contre les hérétiques le feu, nous ne laverions pas nos mains dans le sang de ces maîtres de perdi-

tion, de ces cardinaux, de ces papes, de ces serpents de Rome et de Sodome, qui souillent l'église de Dieu ?

— Pauvres paysans, ajoute Osiander, que Luther flatte et caresse, tant qu'ils n'attaquent que l'épiscopat et le clergé ! Mais quand la révolte grandit, et que les rebelles, se riant de sa bulle, le menacent lui et ses princes, alors paraît une autre bulle, où il prêche le meurtre des paysans, comme il ferait d'un troupeau. Et quand ils sont morts, savez-vous comme il chante leurs funérailles ? En se mariant avec une nonne !

Et, à la voix d'Osiander, vient se joindre celle d'Erasme pour accuser Luther :

— C'est en vain que, dans votre cruel manifeste contre les paysans, vous repoussez tout soupçon de révolte ; vos libelles sont là, ces libelles écrits en langue vulgaire, où, au nom de la liberté évangélique, vous prêchez une croisade contre les évêques et les moines : c'est là que repose le germe de tous les tumultes.

— Allons, mes princes, criait Luther, aux armes ! Frappez, aux armes, percez ! les temps sont venus, temps merveilleux, où, avec du sang, un prince peut gagner plus facilement le ciel, que nous autres avec des prières.

« Frappez, percez, tuez en face ou par derrière : car il n'est rien de plus diabolique qu'un séditieux : c'est un chien enragé qui vous mord, si vous ne l'abattez.

« Il ne s'agit plus de dormir, d'être patient ou miséricordieux : le temps du glaive et de la colère n'est pas le temps de la grace.

« Si vous succombez, vous êtes martyrs devant Dieu parce que vous marchez dans son verbe : mais votre ennemi, le paysan révolté, s'il succombe, n'aura en partage que la géhenne éternelle, parce qu'il porte le glaive contre l'ordre du Seigneur, c'est un enfant de Satan.»

Mélanchthon s'unissait à son maître pour accabler les paysans. Il disait aux princes :

— Ces rustres sont en vérité déraisonnables ; que veulent-ils donc, ces hommes des champs qui ont encore trop de liberté ? Joseph charge le dos de l'Egyptien, parce qu'il sait bien qu'il ne faut pas lâcher la bride au peuple.

Les révoltés, placés tout à coup entre la mort et l'apostasie, n'hésitèrent pas : la mort, c'était le martyre ; l'apostasie, le châtimement de l'éternité. Leur courage ne faillit pas, et, en face du gibet qu'on lui promettait, Münzer conserva toute sa fierté. Vaincu, il trouvait encore moyen d'insulter à ses maîtres, et d'ébranler la fidélité douteuse de leurs vassaux.

La lettre qu'il écrivit au comte de Mansfeld est un testament de mort à la manière de Catilina.

« Au frère Albert, comte de Mansfeld, pour sa conversion :

« Frère, tu abuses d'un texte de l'apôtre pour nous prêcher la soumission aux magistrats. Tu es encore dans les langes de la superstition papiste qui nous a fait deux tyrans de Pierre et de Paul. Tu ne sais donc pas que Dieu, dans sa fureur, charge souvent les peuples de fustiger les princes avarés, et de jeter bas de leurs trônes les mauvais rois ? C'est de toi et de tes pareils que la mère de Dieu chante : — Le Seigneur a déposé les puissants de leur siège, et exalté les petits. Dans les joyeux repas à la luthérienne que tu fais chaque jour, et dans la comode doctrine du docteur de Wittemberg, tu n'as pu apprendre que le Seigneur, ainsi que l'écrit le prophète, nourrit les oiseaux du ciel pour qu'ils dévorent la chair des princes, et boivent leur sang ? Ce peuple que tu opprimes n'est-il pas plus agréable, aux yeux de Dieu, qu'un impie qui s'engraisse de sa substance ? Idolâtre qui prends le nom de chrétien ! Et tu as à la bouche la parole de saint Paul : tu cours à ta perte. Au peuple désormais la souveraineté. Romps les liens qui t'unis-

sent à nos tyrans ; viens à nous ; nos bras te sont ouverts. Si tu marches contre nous, viens encore, nous méprisons tes menaces et ton glaive. Bientôt la main de Dieu s'appesantira sur ton front. Thomas Münzer, armé du glaive de Gédéon, te saluc. »

En même temps, Münzer faisait parvenir au comte Ernest, le frère d'Albert de Mansfeld, ce cartel :

« Comte, c'est de toi que le prophète Abdias a dit : Ton nid sera arraché et détruit. J'attends une réponse à l'heure même, ou, par Jésus, nous irons la chercher. Mes frères et moi nous saurons bien exécuter les ordres d'en haut. »

Les deux frères ne manquèrent pas au tournoi.

Arrivons au dénouement de ce drame religieux qui saisit si vivement le cœur.

Le lieu de la scène était à Frankhausen, où tous les princes s'étaient donné rendez-vous. L'armée des seigneurs confédérés était commandée par le landgrave de Hesse et le duc George de Saxe, ce prince dont Erasme a vanté l'amour pour les lettres, et que Luther outrage à chaque page de sa correspondance. Le duc se vengea noblement du réformateur ; il se battit en soldat.

Thomas Münzer avait choisi pour camp un monticule, dont il avait entouré la base de débris d'arbres et de charriots, pour n'être pas entamé par la cavalerie.

Ce fut un spectacle curieux que le lever du soleil sur les deux armées. Celle des confédérés était rangée en bataille dans une vaste plaine. Ses deux ailes étaient défendues par des escadrons de cavalerie, dont les cuirasses scintillantes semblaient inonder de leurs feux les parois de la montagne où s'étaient amoncelés les paysans. Au centre, l'infanterie présentait une masse noire, rompue à quelques intervalles, par des bannières où flottait l'image d'un saint, ou les couleurs de

la maison qu'elles représentaient. Quelques vieux canons arrachés des arsenaux où ils dormaient depuis longtemps, ou des fortifications qu'ils n'avaient pas défendues depuis des siècles, roulaient devant les lignes pour effrayer les paysans.

La montagne, dont tous les plis étaient sillonnés de soldats, offrait un autre coup d'œil. Le regard eût cherché vainement un ordre, une combinaison stratégique dans ces groupes irréguliers de combattants. On n'apercevait que des masses inégales, séparées l'une de l'autre par quelque accident de terrain, et pareilles, dans leurs mouvements, à des nuages qui rouleraient l'un sur l'autre. Sans les cris de guerre qui, par instant, s'en échappaient ; sans les étendards que le vent agitant au-dessus de ces têtes, et où était peinte la roue de la fortune, on eût pu prendre cette cohue de révoltés pour un de ces auditoires que traînait après lui Münzer.

Les princes auraient dû prendre pitié de ces malheureux qui marchaient à leur perte. Quelques coups de canon en eussent fait justice. Mais Luther ne le voulait pas. On dirait d'un combat romain. Tout se passe comme dans le récit de Tite-Live ; d'abord la harangue militaire, puis la charge que sonnent les trompettes

Les rebelles n'avaient pas d'artillerie, et presque pas d'armes à feu : au moment où ils entendirent les clairons ennemis, ils se jetèrent à genoux, et entonnèrent un cantique au St-Esprit. Un arc-en-ciel parut tout à coup au-dessus de leurs têtes : les rebelles le saluèrent comme un présage de victoire.

Ce fut une boucherie plutôt qu'une lutte régulière. Les paysans tendaient le cou en chantant au seigneur qui n'envoya pas son ange pour les délivrer, suivant la promesse de Münzer. Le fer était las de donner la mort : on envoya la cavalerie pour passer sur le ventre de tout ce qui respirait encore. Les mineurs seuls qui se confiaient à leurs marteaux opposèrent

une vigoureuse résistance. Ils combattaient encore quand les trompettes de l'armée des princes avaient sonné la victoire. Aucun ne demanda quartier. Tous mouraient en vomissant avec leur sang des imprécations contre leurs tyrans, et, dit Sleidan, pour la gloire du nom de Dieu et l'affranchissement de leur patrie.

Un de ces malheureux qui s'était vaillamment battu fut pris et conduit devant le landgrave Philippe de Hesse. — Voyons, lui dit le landgrave, qui aimes-tu mieux du régime des princes ou de tes paysans ? — Ma foi, monseigneur, lui répondit le prisonnier, les couteaux ne couperaient pas mieux quand nous autres paysans serions les maîtres. On lui accorda sa grace.

On amena dans le camp des vainqueurs Münzer qu'on avait trouvé à Franckhausen, étendu dans un lit qu'on lui avait prêté sans le connaître, tout sanglant, la poitrine à demi brisée, et la pâleur de la mort sur les lèvres. Les soldats qui le cherchaient passèrent outre pour ne pas troubler les derniers moments d'un moribond. Mais le valet d'un gentilhomme de Limbourg le reconnut et le traîna en triomphe, dans la tente des princes. Sa vue les fit sourire; mais, au lieu de reproches, le landgrave de Hesse voulut essayer avec son prisonnier une controverse. Le prophète s'y prêta : ni l'un ni l'autre n'eut à se réjouir. De la torture, Münzer passa dans les cachots, où descendit aussitôt un prêtre catholique qui réconcilia l'anabaptiste avec l'Eglise, le confessa et lui administra la communion. Münzer, jusqu'à son dernier soupir, ne cessa d'accuser Luther de tous ses malheurs. La religion, beaucoup plus que l'approche de la mort qu'il avait bravée si souvent, avait éteint sa fierté. Il tremblait, mais dans l'épouvantement des jugements de Dieu. L'heure du supplice venue, il but d'un trait une pinte de vin, puis il fit sa prière, et marcha la tête haute

vers Heldringen, lieu de l'exécution. Le prêtre lui ordonna de s'agenouiller et de réciter le *Credo*. La voix de Münzer s'éteignit au premier mot du symbole. Alors le duc de Brunswick et le prêtre récitèrent la prière, dont Münzer répétait chaque mot à voix basse. On eût dit qu'une lumière surnaturelle était venue tout à coup reconforter son âme. Il se leva, promena de nobles regards sur la multitude, et adressa aux princes qui faisaient cercle autour du gibet une exhortation qui mouilla leurs yeux de pleurs. Cela fait, il dit au bourreau, allons ; au prêtre qui l'accompagnait, adieu. Le bourreau fit rouler sa tête à six pas. Un soldat la repoussa du pied. L'exécuteur la prit, la planta sur une pique que surmontait un écriteau où on lisait : Münzer, criminel de lèse Majesté.

La rébellion des paysans s'éteignit dans le sang de leur chef. Ses disciples s'éloignèrent en hâte d'une terre où la mort les menaçait à chaque pas : les uns se réfugièrent en Moravie ; les autres, en plus grand nombre, dans la Suisse qui les accueillit avec pitié. Elle n'eut pas à se repentir de son hospitalité. Cette ardeur de révolte se dissipa en disputes religieuses. Zwingli ouvrit à Zürich et à Zollikon des assises, ou anabaptistes et sacramentaires purent, en paix et sous l'abri de la magistrature, discuter les points fondamentaux de leurs croyances. Chaque secte ne manqua pas de s'attribuer la victoire. Zwingli finit par triompher de ses adversaires, parce qu'il avait pour lui la magistrature. Les anabaptistes durent une seconde fois s'exiler. Leurs débris, sous le nom de frères Moraves, vivent dispersés dans quelques provinces de Hollande, réconciliés, sinon avec la grande loi catholique, du moins avec le pouvoir dont ils ne troublent plus le sommeil.

Si nous élevions un cri accusateur contre Luther, notre témoignage serait suspect peut-être. Mais qui oserait contredire ces deux voix ennemies de notre culte, l'une du sacra-

mentaire Hospinian, disant à Luther : C'est toi qui as excité la guerre des paysans ; l'autre de Memmo Simon, en appelant à la conscience des luthériens eux-mêmes, sur l'origine et la propagation de la sédition ? Nous avons entendu le dernier souffle de Münzer s'exhalant en malédictions contre le réformateur ; Erasme qui lui reproche en face d'avoir fomenté la révolte dans ses libelles contre les moines et les têtes rasées. et Luther lui-même dans tout ce que nous en avons cité. Que faut-il de plus pour formuler la sentence de l'historien ?

— Au jour du jugement dernier, a dit Cochlée, Münzer et ses paysans crieront devant Dieu et ses anges : Vengeance contre Luther.

Telle fut la fin de la guerre des paysans. Dans le peu de temps qu'il leur fut donné de châtier l'humanité, on compte plus de cent mille hommes tués sur les champs de bataille, sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises incendiées, et d'immenses trésors de peinture, de sculpture, de vitrerie, de calcographie anéantis. S'ils eussent triomphé, la Germanie serait tombée dans le chaos : belles lettres, arts, poésie, morale, dogmes, pouvoir, auralent péri dans la même tempête. La révolte, engendrée de Luther, fut une fille désobéissante, du moins son père sut la châtier. S'il y eut du sang Innocent, qu'il retombe sur sa tête. — Car, dit le réformateur, c'est moi qui l'ai versé, par ordre de Dieu, et quiconque a succombé dans cette lutte est perdu de corps et d'âme, et appartient au démon.

C'était un sang de paysan dont Luther n'avait plus de pitié, car ce sang ne lui était plus utile.

— A l'âne, du chardon, un bâton et le fouet ; c'est le sage qui l'a dit, écrit-il à Rühel ; aux paysans, de la paille d'avoine. Ne veulent-ils pas céder ? le bâton et la carabine ; c'est de droit. Prions pour qu'ils obéissent, sinon point de pitié ; si

on ne fait siffler l'arquebuse, ils seront cent fois plus méchants.

L'anabaptisme éteint dans le sang de ses disciples, tout n'était pas fini pour Luther.

CHAPITRE XXV.

CARLSTADT. — 1524.

Un homme errait de ville en ville, exhalant partout sa colère contre l'œuvre du réformateur, attaquant en face ses doctrines, montrant tout leur néant, et ameutant le peuple contre le levain de superstitions « papistes » dont le moine de Wittemberg n'avait pu se purifier encore. Un grand nombre d'âmes se laissaient entraîner, parce que le prédicateur annonçait d'autres nouveautés plus merveilleuses que celles qu'avait enseignées Luther. C'était Carlstadt, qui d'anabaptiste s'était fait sacramentaire. Au moment où une étude plus patiente du texte sacré lui découvrait le sens caché des paroles de la cène, un ange, comme on sait, en révélait le mythe à Zwingli. Alors naquit la secte des sacramentaires, qui nient la présence réelle dans le sacrement eucharistique, et l'oblation en chair et en sang du corps de Jésus-Christ dans la communion. Si les conditions de l'intuition de la vérité sont telles que les exige Luther, il faut admettre le témoignage de Zwingli. Car savez-vous pourquoi les sacramentaires n'ont jamais eu le sens des

Ecritures? — c'est qu'ils n'ont pas le diable pour adversaire ; si le diable n'est pas attaché à notre cou, nous ne sommes plus que de piètres théologiens. Or, cet ange qui apparut à Zwingli, et dont il n'a pu dire précisément la couleur, était, au dire des théologiens luthériens, un ange déchu, un ange des ténèbres : le démon. Comment se fait-il maintenant que Zwingli et les sacramentaires, en niant que le corps et le sang de Jésus-Christ sont reçus en réalité dans l'Eucharistie, ne soient que des hérétiques qui ont brisé avec l'Eglise de Dieu?

Quelques amis communs essayèrent, mais en vain, de réconcilier Carlstadt et Luther. Aucun d'eux ne voulait se prêter à l'entrevue qu'on voulait leur ménager : Carlstadt, pour ne pas recevoir de leçons de celui dont il avait été le maître ; Luther parce qu'il ne regardait plus son professeur que comme un « vieil écolier et un charlatan qui avait pour compère un chapelain, chargé du rôle de l'esprit dans les apparitions du Seigneur. »

Cependant Luther, en parcourant les villes où s'était glissé l'anabaptisme, vint à Iéna encore tout troublé des prédications de Carlstadt, qui y avait fondé une imprimerie. Iéna n'avait pas encore entendu le moine de Wittemberg. Il monta dans la chaire où la veille avait paru Carlstadt. L'église était toute pleine. Il prêcha contre les prophètes, moins en orateur chrétien qu'en lettré du seizième siècle, tout à fait à la manière d'Erasmus, égayant son auditoire aux dépens des fanatiques, auxquels il jetait à pleines mains son rire railleur. Tous les yeux cherchaient le pauvre archidiacre, qui cette fois ne s'était pas caché derrière des débris de statue comme dans l'église de Tous les Saints, mais était venu se placer en face même de la fenêtre méridionale, concentrant sur sa tête une nappe de lumière éblouissante. Luther l'aperçut, et sa parole,

qui s'ébattait çà et là sans but fixe, tomba tout à coup comme un marteau de mineur sur le chef de Carlstadt. Ce n'était plus une de ces peintures vagues et indécises, applicables dans leur généralité à tous ceux qui avaient rompu avec l'Eglise de Wittemberg; mais la silhouette du malheureux anabaptiste, à laquelle il ne manquait rien pour la rendre reconnaissable, pas même les rares cheveux blancs de celui qui posait en plein auditoire. Jamais martyr semblable. Carlstadt se levait, se rasseyait, se levait encore, s'agitait en possédé. Luther, sans prendre garde à toutes ces contorsions, à cette mimique de bras et de jambes par lesquelles on essayait de l'interrompre, continuait son discours, qui à chaque période devenait plus amer et plus insultant. Enfin Carlstadt, ne pouvant plus y tenir, alla se cacher derrière un pilier de la nef. La scène n'était pas finie.

Dès que Luther descendit de chaire, Bodenstein se pencha vers l'oreille du prédicateur, qui fit un signe affirmatif. C'était un défi que Luther acceptait. L'auberge de l'*Ours noir*, où logeait le moine, était le lieu du rendez-vous.

A peine Luther était-il arrivé à l'auberge qu'il reçut une lettre où Carlstadt lui demandait une conférences en termes formels, le signe muet ne lui paraissant pas suffisant.

— Qu'il vienne, dit Luther au messager; qu'il vienne, au nom du Seigneur : je suis prêt.

Il parut bientôt, amenant avec lui quelques-uns de ses disciples, Gérard Westenberg de Cologne, entre autres. L'auberge n'avait jamais vu d'aussi nombreux buveurs. Luther était confondu dans la foule, assis à table, ayant à sa droite le consul qu'il avait mandé pour assister à la conférence.

Carlstadt vint se placer à ses côtés, et commença la dispute sur la Cène, d'abord avec assez de calme : on discutait à voix basse, et sans s'échauffer : mais quand Luther eut développé

son opinion sur la présence réelle, assez haut pour que les convives applaudissent à son improvisation, Carlstadt ne se content plus : alors s'établit entre les deux docteurs le dialogue suivant :

CARLSTADT. Il faut avouer, maître, que vous m'avez rudement mené dans votre sermon, en m'assimilant à ces esprits brouillons qui ne respirent que sédition et homicide. Je proteste, de toutes mes forces, contre semblable comparaison : je n'ai rien de commun avec de pareils hommes. Entre nous, vous leur attribuez, sur la révélation interne, des idées qu'ils n'ont jamais eues. Je ne viens pas ici faire leur apologie : je parle pour moi. Je tiens pour un méchant homme, pour un menteur, quiconque voudrait me rendre responsable des doctrines de sang de ces fougueux prédicateurs. J'ai entendu ce que vous avez prêché : je veux parler seulement de ce qui a trait, dans votre discours, à l'Eucharistie. Je soutiens que, depuis les Apôtres, jamais on n'ouït, sur cette matière, doctrine pareille à la vôtre ; je le dis, voyez-vous, le front levé : j'ai prêché aussi sur l'Eucharistie ; mais ma parole est fondée sur le roc de la vérité, et vous ne me démontrerez pas le contraire, voyez-vous !

LUTHER. Mon cher docteur, commençons *ab ovo*.

Vous ne me prouverez jamais que j'aie voulu vous désigner dans mon discours. Vous dites que vous vous y êtes reconnu, que vous avez senti le trait : à la bonne heure : il a frappé. Vous avez écrit d'assez mordantes épîtres contre moi ; dans quel but ? Je ne le devine pas, puisqu'il n'y a pas de discussion entre nous. Vous vous plaignez que mes paroles vous aient blessé : tant pis et tant mieux ; tant mieux, puisque vous venez me déclarer que vous n'avez rien de commun avec tous ces prédicants ; tant pis, si vous vous reconnaissez au portrait. J'ai parlé contre les prophètes ; je parlerai

de nouveau. Si je vous ai blessé, je vous blesserai encore.

CARLSTADT. Vous avez beau dire ; vous avez voulu me désigner, en parlant sur le sacrement ; mais vous n'avez fait que pervertir l'Evangile, et je le prouverai : vous me faites injure, en m'assimilant à ces esprits homicides ; je proteste, devant mes frères ici rassemblés, que je n'ai rien de commun avec eux,

LUTHER. Pourquoi cette protestation, docteur ? J'ai lu les lettres que vous adressiez, d'Orlamünde, à Thomas Münzer, et j'ai vu que vous repoussez les doctrines séditieuses des prophètes...

CARLSTADT. Alors pourquoi chanter que l'esprit qui anime les prophètes est l'esprit qui a renversé les images ? et qui enseigne qu'il faut prendre et recevoir l'Eucharistie de ses mains ?

LUTHER. Mais je n'ai nommé personne : vous moins qu'un autre, docteur !

CARLSTADT. Mais je suis suffisamment désigné ; car je suis le premier qui enseignai publiquement la nécessité d'une communion immédiate. Vous soutenez que l'esprit qui parle ainsi est l'esprit qui souffle, par la bouche des prophètes d'Alstedt, le meurtre et la sédition : cela est faux. Quant aux lettres que je vous ai écrites, je suis prêt à en conférer avec vous.

Il y eut un moment de silence. Puis Carlstadt reprit ainsi la conférence.

— Si j'étais dans l'erreur, et que vous eussiez voulu faire une œuvre de chrétien, il fallait m'avertir d'abord charitablement, avant de venir, en chaire, me darder vos traits empoisonnés : vous criez sans cesse : charité, charité ! Belle charité, vraiment, que de jeter une miette de pain au pauvre

et de laisser sur le chemin son frère égaré, sans vouloir le ramener au bercail !

LUTHER. Quoi ! je n'ai pas enseigné l'Evangile ? Qu'ai-je donc fait ?

CARLSTADT. Attendez ; je vous dis, et je prouverai, que le Christ que vous enseignez dans votre sermon sur l'eucharistie n'est pas le Christ qui a été attaché à la croix, mais un Christ fait de vos mains et à votre image ; j'ajoute qu'il y a contradictions palpables dans vos enseignements.

LUTHER. Allons, docteur ! montez en chaire, venez, à la face du ciel, comme cela convient à un honnête homme, et montrez en quoi j'ai erré.

CARLSTADT. C'est ce que je ferai ; car, voyez-vous, je ne suis pas le grand jour, comme vous le dites. Voulez-vous disputer à Wittemberg, à Erfurt, à table dans une collation amicale ? nous dirons nos raisons : on nous jugera. Je ne crains pas la lumière du jour ; je demande seulement sûreté pour ma personne.

LUTHER. Est-ce que vous auriez peur ? à Wittemberg, par exemple, n'êtes-vous pas en sûreté ?

CARLSTADT. Si, mais pas toujours. Dans une dispute publique, nous nous traiterions trop mal l'un l'autre, et je sais, à mes dépens, que vous avez su vous attacher le peuple.

LUTHER. Eh, docteur, venez, je vous promets que personne ne vous molestera.

CARLSTADT. Hé bien ! je disputerai en public, et je manifesterai la vérité de Dieu, ou ma honte.

LUTHER. Dites vos sottises, docteur.

CARLSTADT. Ma honte que je porterai pour la glorification du Seigneur.

LUTHER. Et qui retombera sur vos épaules. J'aime bien vos menaces ! Qui vous craint ?

CARLSTADT. Et moi qui pourrait me faire peur? Ma doctrine est pure, elle vient de Dieu.

LUTHER. Ah! si elle vient de Dieu, pourquoi n'avez-vous pu insuffler dans autrui cet esprit qui vous porta à frapper les images à Wittomberg?

CARLSTADT. C'était une œuvre que je n'avais pas seul entreprise; mais d'après une triple résolution du sénat, et à l'aide de quelques-uns de vos disciples qui s'enfuirent au moment du danger.

LUTHER. Faux! je protesto.

CARLSTADT. Et moi aussi.

LUTHER. Je vous conseille de ne pas venir à Wittemberg; vous n'y trouveriez pas des amis aussi zélés que vous pensez.

CARLSTADT. Ni vous non plus, peut-être, des créatures aussi dévouées. Au moins, puis-je me consoler, puisque la vérité est de mon côté. Le jour du Seigneur dira bien des mystères : alors les voiles seront levés, et Dieu manifestera nos œuvres,

LUTHER. Je vous admire! toujours le jugement éternel. C'est sa miséricorde que j'invoque.

CARLSTADT. Eh, pourquoi non? Dieu ne fait acception de personne : il ne regarde pas à l'homme : le faible et le puissant seront pesés dans la même balance. Je désire que Dieu me juge selon sa justice et sa miséricorde. Mais maintenant que vous méprisez l'esprit qui vit en moi, et que vous vous enquérez pourquoi je ne marche pas, pourquoi je me suis trouvé arrêté en mon chemin, je puis vous répondre : c'est que vous meliez les pieds et les mains, et que, nu et désarmé, vous me frappez.

LUTHER. Je vous frappe, moi?

CARLSTADT. N'est-ce pas me lier, et puis me frapper, que d'écrire contre moi, de déclamer en chaire contre moi, d'im-

primer contre moi des libelles, et de m'empêcher de prêcher, d'écrire, d'imprimer? Si vous m'aviez laissé la parole et la plume, vous auriez appris quel esprit vit en moi!

LUTHER. Prêcher sans vocation! Qui vous avait donné mandat d'enseigner le peuple?

CARLSTADT. Parlez-vous de vocation humaine? Je suis archidiacre, et par conséquent maître d'enseigner. De vocation divine? J'ai aussi ma mission.

LUTHER. Mission de prêcher dans l'église paroissiale?

CARLSTADT. Est-ce que le peuple qui fréquente la collégiale n'est pas le même que celui qui assiste à l'église paroissiale?

LUTHER. C'est vous, docteur, qui m'attaquez et me déchirez dans vos nombreux libelles!

CARLSTADT. Des libelles? Quels? Mon Traité de la Vocation, peut-être? Mais quand m'avez-vous averti charitablement? Je vous défie de trouver, dans le cours de ma vie, une seule heure où, démentant mon caractère, j'aie manqué de charité envers vous; tandis que la violence est votre arme d'habitude. Si vous ne vouliez pas m'avertir seul, il fallait venir avec quelqu'un de vos amis.

LUTHER. Et c'est ce que j'ai fait, en amenant avec moi Philippe et Pomer, dans votre hypocauste.

CARLSTADT. Cela est faux : vous êtes venu peut-être, mais jamais pour m'avertir, jamais pour me montrer des articles erronés, extraits de mes ouvrages ou de mes prédications.

LUTHER. Je vous apportai une cédule de l'université, où étaient notés les articles qui nous paraissaient condamnables.

CARLSTADT. Docteur, vous offensez la vérité : jamais je n'ai vu semblable cédule.

LUTHER. Je vous citerais mille faits, que vous m'accuseriez toujours de mensonge.

CARLSTADT. Si vous dites vrai, que le diable me mette en pièces.

LUTHER. Mais c'est moi qui vous ai porté à votre logis ces articles-là ?

CARLSTADT. Eh mais, docteur, que diriez-vous si je vous montrais une lettre où Jérôme Schurff me dit qu'on pourrait, si je le voulais, me montrer des erreurs où j'étais tombé. L'université ne s'était donc pas encore assemblée pour désigner ces articles !

Luther se tut : il y eut un nouveau silence que Carlstadt rompit bientôt pour adjurer les assistants de lui pardonner s'il mettait un peu trop de vivacité à se défendre.

LUTHER. Docteur, je vous connais : je sais que vous voulez voler dans les nues, marcher dans votre orgueil, vous exalter seul dans vos sublimités.

CARLSTADT. C'est vous qui m'auriez donné l'exemple, vous qui ne cessez de vous montrer, qui chassez aux honneurs, à la célébrité.

LUTHER. Rappelez-vous qu'à Leipzig, je vous repris publiquement de votre arrogance : vous vouliez que je vous laissasse disputer le premier ; je vous cédai cet honneur que je n'enviais pas.

CARLSTADT. Ah ! cher docteur, quel front vous avez ! Vous savez bien qu'au début de la controverse on agita s'il fallait ou non vous laisser disputer. J'en appelle aux conseillers du duc George et à l'université de Leipzig.

LUTHER. Finissons : j'ai parlé aujourd'hui contre les prophètes ; je prêcherai de nouveau : nous verrons qui m'en empêchera.

CARLSTADT. Prêchez tant que vous voudrez ; nous verrons ce que nous ferons, nous autres.

LUTHER. Allons, docteur, si vous avez quelque chose sur le cœur, dites-le, et tout haut.

CARLSTADT. Je le ferai, et sans peur.

LUTHER. Vous n'oublierez pas de soutenir ces pauvres prophètes.

CARLSTADT. Toutes les fois que la vérité sera pour eux ; s'ils tombent dans l'erreur, le diable leur servira d'accolyte.

LUTHER. Vous écrirez contre moi, docteur, ouvertement ?

CARLSTADT. Si cela vous plaît, docteur, on ne vous ménagera pas.

LUTHER. Tenez, voilà un florin pour arrhes, docteur.

CARLSTADT. Que je sois un vaurien, si je n'accepte pas la gageure, docteur !

Alors Luther tira de sa poche un florin d'or qu'il présenta à Carlstadt, en lui disant : Prenez et conduisez-vous bravement. — Vous le voyez, dit Carlstadt en montrant le florin d'or aux assistants, le docteur Martin me donne ce florin en gage et en signe du pouvoir qu'il me fait d'écrire contre lui : Luther lui tendit la main. — Assurément, dit-il ; et remplissant un grand verre de bière qu'il offrit à son adversaire : — A votre santé, docteur. Carlstadt prit le verre, et remplissant celui de Luther : — A la vôtre, dit-il ; mais cela est bien convenu, sous condition que vous ne tourmenterez plus mes pauvres imprimeurs, et que l'affaire vidée, vous ne mettez aucun obstacle au nouveau genre de vie que je veux embrasser ; car, notre querelle est terminée, je veux vivre en labourant la terre.

LUTHER. Ne craignez rien, je laisserai en paix vos imprimeurs, puisque c'est moi qui vous provoque à m'attaquer ; je vous ai donné un florin pour ne pas m'épargner ; plus l'attaque sera vive, plus je serai content de vous.

CARLSTADT. Que Dieu vous soit en aide, je tâcherai de vous contenter. Cela dit, ils se touchèrent la main et se séparèrent.

Luther quitta Iéna et partit pour Cala, où la population venait de briser le crucifix de la cathédrale; Luther en ramassa les débris qu'il plaça secrètement dans une chapelle fermée, puis il monta en chaire et prêcha sur les prophètes et l'obéissance aux magistrats.

Il prit ensuite la route de Neustadt, et arriva le 24 août à Orlamünde où il était attendu avec impatience. Il avait envoyé Wolfgang Stein au consul de la ville pour l'avertir de son arrivée, et le prier de convoquer le sénat et les citoyens, afin de conférer avec eux selon qu'ils en avaient manifesté le desir.

Le consul sortit accompagné des magistrats pour recevoir et complimenter le docteur aux portes de la cité. La figure du moine était sévère et presque colère. Il n'ôta pas son bonnet carré pour saluer ses hôtes, et se contenta d'incliner légèrement la tête. Le consul allait le haranguer, mais il l'interrompit sous prétexte qu'on aurait le temps de discourir au prétoire. Luther entra à Orlamünde, dans un char que suivaient de chaque côté les magistrats et les sénateurs.

Au prétoire le consul reprit sa harangue, remercia Luther au nom du sénat et du peuple de ce qu'il avait bien voulu venir les visiter, et le pria de prêcher la parole de Dieu.

Luther répondit qu'il n'était pas venu à Orlamünde pour prêcher, mais pour conférer avec le sénat et le peuple au sujet de quelques lettres qu'il en avait reçu.

On se mit à table, on fit venir de la bière. Luther et les magistrats échangèrent, suivant la coutume allemande, de nombreux toasts. Le bruit de l'arrivée de Luther s'était répandu dans la ville. On vit bientôt accourir une foule de citoyens qui désiraient voir et entendre le docteur de Wittemberg. Les uns et les autres priaient Luther de prêcher; car, disaient-ils, nous savons que nous vous sommes suspects, et

que vous accusez notre foi ; montez donc en chaire, et si votre parole est une parole de vérité, nos yeux se dessilleront et nous confesserons nos erreurs.

— Je ne suis pas venu pour prêcher, dit Luther : et tirant de sa poche une lettre qu'il avait reçue le 17 du mois : — Dites-moi, demanda-t-il, de qui est ce cachet ? — Ce sont les armes de la ville, répondit le consul. — Cette lettre, reprit Luther, n'est-elle pas de Carlstadt qui, sans doute, pour mieux me tromper, aura mis le sceau d'Orlamünde ? — C'est bien la lettre, ajouta le consul, que nous vous avons adressée, je la reconnais. Carlstadt n'en a pas écrit ou dicté une syllabe, et le sceau de la ville est trop bien gardé pour qu'on puisse soupçonner qu'il s'en soit emparé.

Luther, impatienté, ouvrit la lettre et en fit lecture.

« La paix de Dieu par le Christ notre Sauveur. Cher frère, à son retour de Wittemberg, André Carlstadt, notre pasteur, nous a appris que du haut de votre chaire vous invectiviez contre nous et nous représentiez comme des esprits de désordre et d'erreur, bien que vous ne nous ayez jamais visités ou entendus. Vos écrits prouvent que notre pasteur ne nous a pas trompés. Dans l'un d'eux, dans celui que vous adressez aux princes saxons, ne jetez-vous pas votre mépris à ceux qui, fidèles au précepte de Dieu, ne veulent ni de muettes idoles, ni d'images païennes ? Chrétiens que vous peignez sous des couleurs que vous avez bien pu trouver dans votre cerveau, mais jamais dans l'Écriture. Nous qui sommes les membres du Christ et la vigne du père, nous ne saurions regarder comme la chair de Jésus celui qui, au lieu de nous reprendre dans un esprit de charité, nous déchire de ses poignantes ironies !

« Au nom de Dieu, nous vous en conjurons, ne flétrissez pas ainsi ceux qui ont été rachetés au prix du sang de Jésus,

le fils unique de Dieu. — Voyez, direz-vous, ces disciples du Christ qui ne peuvent pas supporter le moindre reproche, eux qui se disent les enfants de celui qui a tant souffert ! Cela est vrai. Mais ne savez-vous pas, vous, que Jésus rudoyait énergiquement les Scribes et les Juifs qui passaient pour justes, et qu'il a prié pour ses bourreaux ? Nous sommes prêts, du reste, à rendre compte, partout où vous nous appellerez, de notre foi et de nos œuvres. En attendant, venez nous visiter, venez conférer avec nous, et si nous nous trompons, retirez-nous de l'erreur par des paroles de douceur et de charité, au nom de Jésus et de la gloire de son nom et de son église. Répondez-nous dans un esprit de paix.

« Orlamünde, 17 août 1524. »

— Vous voulez, dit Luther, que je vous dise en quoi vous avez péché ; c'est d'abord en donnant le nom de pasteur à Carlstadt auquel ni le duc de Saxe ni l'académie de Wittemberg n'ont jamais reconnu ce titre.

— Mais, dit un des sénateurs, si Carlstadt n'est pas notre pasteur légitime, la doctrine de saint Paul est un mensonge, et vos livres une déception ; car, nous l'avons choisi et élu, comme le témoignent nos missives à l'académie de Wittemberg.

Luther ne répondit rien ; mais, passant à un autre endroit de la lettre : — Vous avez péché, en second lieu, en renversant les images et les statues.

Il allait continuer, quand entra Carlstadt qui vint prendre place parmi les assistants après avoir salué Luther : — Docteur, dit-il, en le saluant de nouveau, avec votre permission, je viens me mêler à l'entretien.

— C'est ce que je ne souffrirai pas, dit Luther.

— Comme vous voudrez, docteur.

— Non, non, vous êtes mon ennemi, mon adver-

saire, je vous récluse; ne vous ai-je pas donné un florin d'or?

— C'est vrai, docteur, adversaire et ennemi de quiconque prendra Dieu à partie et combattra contre le Christ et la vérité.

— Laissez-nous donc, reprit vivement Luther, nous n'avons pas besoin de vous ici.

— Mais n'est-ce donc pas une action publique, demanda l'archidiacre, et si vous avez la vérité pour vous, pourquoi avoir peur de moi?

— C'est que vous m'êtes suspect, reprit Luther, vous seriez juge et partie.

— Suspect ou non, je ne me constitue pas votre juge : votre ennemi, à la bonne heure; qu'est-ce que cela fait?

Alors, Wolfgang Stein se tournant vers l'archidiacre : Docteur, lui dit-il, vous avez été envoyé à Iéna, retournez-y. — Êtes-vous mon maître, dit Carlstadt, pour me donner des ordres? montrez-moi les ordres du prince ?

Luther, impatient, fit signe à son cocher d'atteler les chevaux, et menaça de quitter Orlamünde si Carlstadt ne se retirait.

Quelques assistants entourèrent l'archidiacre, lui parlèrent bas à l'oreille, et Carlstadt quitta la salle.

Luther reprit alors son discours, et soutint que jamais, soit en chaire, soit dans ses écrits, il n'avait parlé des habitants d'Orlamünde, et qu'il avait bien autre chose à faire à Wittemberg que de s'occuper d'eux. — Cependant, dit le secrétaire de la ville, vous avez comparé dans plus d'un libelle, à des esprits de ténèbres, ceux qui proscrivent les images; comment ne nous serions-nous pas reconnus, puisque nous avons renversé de nos mains les statues de nos temples? Vous mentez donc, docteur?

— J'ai parlé en général, reprit Luther ; il y a d'autres cités que la vôtre qui ont fait la guerre aux images ; vous m'accusez à tort , votre lettre est insultante. Vous m'y déniez un titre d'honneur, que les princes, les grands, le peuple et jusqu'à mes ennemis m'accordent. La suscription porte : Au docteur chrétien Martin Luther : et, dans le courant de la lettre, vous me traitez comme si je n'étais pas chrétien.

— Nos expressions sont polies et fraternelles, dit le consul.
— Citez donc, ajouta avec emportement un homme du peuple, une seule expression outrageante? — Voilà bien, dit le docteur, le ton et la colère des prophètes ; vos yeux, mon ami, sont comme deux charbons ardents : ils ne me brûleront pas... Mais, voyons, où avez-vous lu dans l'Ecriture qu'il fallait abolir les images? Il se fit un moment de silence.

— Je vais vous répondre, dit un sénateur : Maître, cher frère, tenez-vous Moïse pour le promulgateur du Décalogue?
— Sans doute. — Eh bien ! n'est-il pas écrit dans le Décalogue : Vous n'aurez aucun autre Dieu devant moi , et Moïse n'ajoute-t-il pas à ce précepte divin, pour l'expliquer : Vous ôterez du milieu de vous toutes les images, et vous n'en garderez aucune?

— Mais cela s'entend des idoles ou des images qu'on adore ; ce n'est pas l'image de Jésus crucifié que j'adore , répondit Luther.

— Eh bien ! moi, dit un cordonnier, en passant devant des images peintes sur les murailles ou élevées sur les grands chemins, je me suis souvent découvert : c'était un acte d'idolâtrie que Dieu condamne assurément : il faut donc abolir les images.

— Mais c'est un abus, et si pour cause d'abus il faut proscrire les images, chassez donc vos femmes, et défoncez vos tonneaux.

— Du tout, dit un autre, car femme et vin sont créés de Dieu pour notre sustentation et notre aide, et Dieu ne nous a pas ordonné de nous en débarrasser; tandis que le précepte sur les images faites de la main des hommes est formel.

— Encore une fois, reprit Luther, il n'est question dans le Décalogue que des idoles qu'on adore.

— Je vous le concéderais, dit le cordonnier, si Moïse n'avait pas entendu parler de toute espèce d'images.

— Moïse? dit Luther.

— Disputons, ajouta le cordonnier, mais, avant tout, donnez le gage du combat. Alors, Luther tendit la main, que le cordonnier prit et serra pendant qu'on allait chercher la Bible.

La discussion était vive et animée : le cordonnier criait et gesticulait en véritable possédé, citant tous les lambeaux de parole sainte qui lui venaient à la mémoire : — Êtes-vous chrétien? dit-il à Luther d'un ton furieux; puisque vous rejetez Moïse, vous accepterez au moins l'Evangile que vous avez traduit. — Voyons, que dit l'Evangile? — Jésus dit dans l'Evangile, je ne sais pas l'endroit, mais mes frères le savent pour moi : Que la mariée doit ôter ses vêtements quand elle veut se coucher.

Luther, qui se tenait debout, s'assit à cette singulière citation, et se couvrit la figure pour cacher sa folle gaité : — Attendez donc, dit-il après un long rire, cela signifie bien qu'il faut abolir les images : admirable germanisme, en vérité!

— Oui, sans doute, dit une autre voix, cela signifie, en effet, que Dieu veut que l'âme se dépouille de toute idée terrestre. Quand nous mettons notre oblectation dans une créature dont nous pouvons jouir, notre cœur alors s'emplit de son image. A plus forte raison, notre âme est-elle souillée quand elle se réjouit avec des images défendues.

On apporta les livres de Moïse, traduits en allemand par Luther, et quelqu'un fit lecture des chapitres 20 de l'Exode, et 4 du Deutéronome, et conclut, de ce double texte, que les images et toutes les autres figures étaient défendues de Dieu, et qu'un chrétien ne pouvait ni en faire, ni en garder.

— Mais lisez donc, répétait le docteur : il s'agit d'idoles que vous n'adorez pas.

— Il n'y a pas d'idole dans le texte, dit une voix : « Vous ne ferez ni ne garderez aucune image. »

— Mais le texte du Deutéronome est clair et précis, reprenait le cordonnier. « Prenez soin de vos âmes ; le jour où le Seigneur vous parla, vous ne vîtes aucune ressemblance, de peur que vous ne vous corrompiez, et que vous ne vous fassiez quelque image taillée ou quelque représentation sous la forme d'un mâle ou d'une femelle. » Est-ce clair ?

— Continuez, je vous prie, dit Luther.

— « Afin que vous n'éleviez pas vos regards vers le ciel, et que, voyant le soleil et la lune, vous n'adoriez pas, par une grossière erreur, les astres du ciel. »

— Eh bien ! poursuivit Luther, pourquoi ne retranchez-vous pas le soleil et la lune de la création ?

— C'est que les étoiles du ciel, cria le cordonnier, n'ont point été faites de nos mains : le précepte divin ne les regarde pas.

Alors, le consul prétendit et soutint qu'ils suivaient la parole de Dieu : qu'il était écrit qu'on ne devait rien ajouter au verbe du Seigneur, ni rien en retrancher.

— Ainsi donc, dit Luther, vous me condamnez ?

— Certainement, dit le cordonnier, vous et quiconque parle et enseigne contre la parole de Dieu.

— Injure qu'un enfant pourrait me jeter à la tête, dit Luther en montant en voiture.

Mais un des garçons le retint par le pan de sa robe :

— Avant de partir, maître, un mot sur le baptême et sur le sacrement de l'Eucharistie.

— N'avez-vous pas mes livres? lui dit le moine, lisez-les.

— Je les ai lus, et, en conscience, ils ne me satisfont pas.

— Si quelque chose vous y déplaît, écrivez contre moi; et il partit.

— Au diable, à tous les diables, criaient tous les assistants à la fois, qu'ils te cassent les reins et les jambes avant que tu sortes d'ici.

L'histoire de la réforme offre des phénomènes qu'on n'a pas assez remarqués, et d'où l'on peut tirer de hautes leçons de moralité! A Orlamünde, avant Luther, les prêtres catholiques vivaient en paix avec leurs ouailles. Luther vient, et on les enlève violemment à leur troupeau, on les chasse de leur presbytère, on les dépouille, et leur ministère passe comme un héritage à Carlstadt.

Carlstadt, élu selon le rit paulinique (vous avez entendu le théologien cordonnier), à son tour est proscrit par Luther, et remplacé par un ministre nourri de la parole du pontife de Wittemberg. La paix est rendue à l'église d'Orlamünde, jusqu'à l'arrivée d'autres pasteurs, qui ont changé de nom, et s'appellent calvinistes. Ces nouveaux venus amentent les consciences contre les enfants du diable; c'est ainsi qu'ils nomment les luthériens qu'ils chassent de leur siège, dont ils s'emparent à leur tour!

— Chose lamentable! voici plus de mille ministres luthériens qu'on a proscrits avec leurs femmes et leurs enfants, et réduits à mendier le pain de la charité, dit Oléarius. Le calvinisme ne voulait pas souffrir le luthéranisme. Il avait fait un

appel au prince Casimir, et formulé son manifeste dans deux vers latins, où il laissait au choix du souverain, pour éteindre le culte rival, l'épée, la roue, l'eau, la corde ou le feu.

O Casimire potens, servos expelle Lutheri;
Ense, rola, ponto, funibus, igne neca.

Le vieux Tossanus (Daniel) proposait un moyen plus simple pour détruire les sièges luthériens; c'était de couper le cou à tous ceux qui les occupaient. — Si j'étais empereur romain, disait-il, je ne laisserais la vie à mes sujets qu'autant qu'ils auraient ma foi et ma croyance.

Carlstadt ne tarda pas à porter la peine de son colloquio d'Iéna. L'électeur Frédéric l'exila de ses états, lui et le prédicateur Reinhard qui avait rassemblé et publié les actes de la dispute. Carlstadt fut obligé de voyager en mendiant son pain. En partant, il écrivit aux habitants d'Orlamünde pour se plaindre de son rival. La lettre est signée André Bodenstein, *chassé par Luther sans avoir été entendu.*

Quittons un moment le réformateur, et voyons par quels moyens humains son œuvre révolutionnaire triomphe en Allemagne.

Ces moyens sont — la sécularisation des couvents et le mariage des moines, — la spoliation des biens du clergé, — les usurpations du pouvoir civil.

CHAPITRE XXVI.

SÉCULARISATION DES COUVENTS ET MARIAGE DES MOINES.

La sécularisation des moines fut la grande mesure imaginée par le réformateur pour tuer le catholicisme : elle entraînait nécessairement la spoliation des couvents.

Parmi les réformés, quelques âmes timorées cherchaient dans les livres saints des textes pour apaiser le cri de leur conscience, et légitimer le vol et l'exil des religieux. Un ange semblait tenir la Bible ouverte à cette page où Dieu défend de dérober. Elles consultèrent Luther ; voici la réponse du casuite saxon.

« On dit qu'il est défendu de forcer les consciences ; cependant nos princes n'ont-ils pas chassé les moines de leur asile ?

« — Oui, il ne faut contraindre personne à croire à nos doctrines : nous n'avons jamais violente la conscience ; mais ce serait un crime de ne pas s'opposer à ce que notre enseignement fût profané. Repousser le scandale, ce n'est pas violenter le moi intérieur. Je ne puis forcer un fripon à devenir honnête homme, mais je puis l'empêcher de mal faire. Un prince ne peut pas contraindre un voleur de grand chemin à confesser le Seigneur ; toutefois, il a une potence pour les malfaiteurs.

« — Mais, les juifs qui blasphèment le Seigneur, ne les tolérons-nous pas ?

« — Les juifs n'appartiennent ni au corps ecclésiastique ni au corps séculier. Ce sont des captifs parmi nous, et nous ne les laisserions pas blasphémer en notre présence le Seigneur notre Dieu. Un fripon pendu à un gibet peut bien se répandre en outrages contre ses juges ; qui pourrait l'en empêcher ? Mais nos moines veulent être *de utroque jure* ; blasphémer à la face du soleil , et en avoir le droit ! Ils auraient envie de ressembler aux juifs, de n'appartenir ni au Christ ni à César, de se proclamer ennemis du Christ et de César ; et nous devrions souffrir que, dans leur synagogue, ils blasphémassent le Seigneur tout à leur aise, et tant qu'il leur plairait !

« — Ainsi, quand nos princes doutaient si la vie monacale et la messe privée sont une offense à Dieu , ils auraient été coupables de fermer les couvents ; mais dès qu'ils ont été illuminés, et qu'ils ont vu que la vie de couvent et la messe sont une insulte à la divinité, ils auraient été coupables de ne pas employer ce qu'ils avaient reçu de pouvoir à les proscrire ; car il est écrit : Tu aimeras Dieu de tout ton cœur et de toutes tes forces. »

Erasme, qui était en Allemagne à l'époque où parut le libelle de Luther contre le célibat, nous a laissé de curieuses révélations sur les désordres que cet écrit jeta dans les couvents. Il représente certaines villes de la Germanie sillonnées de déserteurs en capuchon, d'apostats nomades, de prêtres mariés, de moines faméliques et nus, sautant, dansant, s'enivrant, mangeant ; demandant dans leurs prières le viatique pour le reste de leurs jours ; et une compagne pour s'ébaudir ; et de l'Evangile ne faisant pas plus de cas que d'un poil de leur barbe. Des femmes, ils en avaient à foison ; quand ils n'en

trouvaient pas dans les couvents de religieuses, ils allaient en chercher dans des maisons infâmes. Que leur importait la bénédiction du prêtre? Ils se mariaient les uns les autres, et célébraient leurs noces dans des orgies, où rarement les deux époux manquaient de perdre la raison.

— Autrefois, ajoute Erasme, on quittait sa femme par amour de l'Evangile ; aujourd'hui, on dit que l'Evangile fleurit quand un moine est parvenu à épouser une femme bien dotée.

Ces échappés de couvents épousaient ordinairement des religieuses.

Où trouver des mères assez effrontées pour donner leurs enfants à l'un de ces moines qui, au dire de Luther lui-même, n'avaient rompu avec la continence que dans l'intérêt de leur ventre? Du reste, bon nombre d'entre eux n'avaient pour se couvrir que l'habit de bure emporté du couvent. La plupart s'étaient mis au service d'imprimeurs ou de libraires. Malheureusement, il y en avait qui savaient à peine lire, et qui, après avoir pendant plusieurs jours succombé à toutes les tentations de la chair, n'avaient plus de quoi vivre, et étaient obligés de demander l'aumône ; c'était un trop rude métier, qui aurait fini par dégoûter le pauvre moine de la vie des champs, et un spectacle qui eût fait honte à la réforme. Luther l'avait prévu, et, du bien des monastères, il avait fait plusieurs parts, dont une devait appartenir aux religieux sécularisés.

Ce furent les auxiliaires les plus actifs de la réforme ; une fois la révolte avec leur conscience annoncée hautement, ils firent orgueil de leur apostasie. A cette époque, on les voit réunis par bandes attaquer les couvents de nonnes, et promener ensuite sous le bras les filles qu'ils ont déhonorées. Erasme rencontra sur son chemin des moines parés des dépouilles

volées aux églises, chancelant sous les fumées du vin, et courant aux femmes pour s'étourdir. Quelques-uns, cédant au dieu qui les tourmentait, montaient dans une chaire déserte, débitant au peuples les doctrines que leur maître avait enseignées dans ses dissertations sur les vœux monastiques, savoir : — que, comme aux premiers jours du christianisme, l'église avait eu besoin d'exalter l'état de virginité au milieu d'une société païenne, où l'adultère était en honneur ; ainsi fallait-il, aujourd'hui que le Seigneur avait fait luire la lumière de son Evangile, relever le mariage et le glorifier aux dépens du célibat papistique ; et puisque Daniel et saint Paul représentaient l'antechrist comme l'adversaire du mariage, on devait accomplir la loi imposée de Dieu à nos premiers pères, si on ne voulait être marqué au front du signe de la bête.

Il en était qui débitaient de longues tirades extraites du Sermon sur le Mariage. Des prêtres, plus effrontés encore, comme certain desservant à Strasbourg, tiraient de leur soutane une confession générale, et disaient le jour où ils avaient contrevenu au sixième commandement de Dieu.

Il y avait des Augustins qui falsaient métier de répandre dans les campagnes les pamphlets luthériens, empoisonnant ainsi les consciences et vivant aux dépens des pauvres intelligences qu'ils tuaient ainsi pour la vie éternelle. Cochlée nous représente ces moines étalant leur boutique jusqu'aux portes des églises, et souvent, pendant l'office divin, criant : achetez, achetez les Prophéties contre l'Antechrist ; achetez le Pape-âne, le Moine-veau ; achetez le Pape et la Truie. Rarement le magistrat osait les chasser ; d'abord parce que lui aussi guettait les trésors que la fermeture du temple catholique et l'expulsion des religieux allaient lui livrer pour prix de sa tolérance, et ensuite, parce qu'ils étaient protégés par toutes les mauvaises passions de la populace avec qui ces moines

partageaient souvent le prix de leurs ventes. D'ailleurs qui sait si ce zèle du pouvoir subalterne n'eût pas déplu à la cour, où le prince faisait profession de luthéranisme ? A la vérité les édits de l'empereur proscrivaient les livres luthériens, mais à l'exception du duc George, aucun des grands princes chrétiens de l'Allemagne ne penait soin de les faire exécuter ; c'était une vaine menace dont les novateurs se moquaient. Les magistrats et les sénateurs, qui avaient commission de rechercher les pamphlets hétérodoxes, fermaient les yeux : comment le peuple se serait-il montré plus soucieux de garder la loi du prince que les magistrats ? Les libraires venaient se prêter à cette propagation de libelles luthériens, en les réimprimant sous toutes sortes de format, et les jetant à vil prix dans toutes les foires d'Allemagne, et souvent en les décorant de titres menteurs pour tromper la plété des âmes simples. Froben, de Bâle, gagna à ce métier une belle fortune ; pendant un grand nombre d'années ses presses ne furent occupées qu'à reproduire les écrits des réformateurs, Erasme, lui-même, craignit longtemps de ne pouvoir trouver un imprimeur qui se chargeât de publier son *Trakté sur le libre arbitre*. Il écrivait au roi d'Angleterre : — Si votre majesté et les doctes de votre cour ont goût à mon œuvre, je l'achèverai et je tâcherai de la publier quelque part, car je ne trouverais pas ici de typographes qui oseraient imprimer une seule ligne contre Luther ; contre le pape, c'est autre chose. Il faut voir avec quelle effusion de joie marchande Froben raconte ses succès, dans une épître à Luther ! — Tous vos ouvrages s'enlèvent, lui dit-il, il ne m'en reste pas dix exemplaires ; jamais livres ne se vendirent si bien. Cochlée, Hochstraet, ou quelque moine, se chargent-ils de répondre au réformateur : à peine si un imprimeur veut publier leurs élucubrations. Ils sont obligés de recourir à des ouvriers sans talent, qui tachent leur œuvre de solé-

cismes et de barbarismes, lesquels apprêtent à rire aux lettrés et livrent les noms des écrivains aux sarcasmes des réformés. Les moines, qui après le manifeste de Luther contre la vie cénobitique se sont répandus pour vivre dans les imprimeries, et ont loué leurs bras et leur intelligence à des typographes qu'enrichit la réforme, reproduisent avec une ardeur inconcevable les libelles des novateurs. S'il arrive qu'un catholique ait assez d'or pour tenter la cupidité d'un imprimeur, son écrit sort des mains apostates de l'ouvrier, tout marqueté de fautes, et après une longue attente, une perte irréparable de temps, le pamphlet malencontreux vient étaler sur les bancs des libraires de Francfort, à la grande foire de Pâques, ses difformités d'idiome, son format disgracieux, ses caractères à tête de clou, son papier d'épicier, à côté du libelle luthérien tout glorieux de la blancheur transparente de ses feuillets, de ses types harmonieux, de l'intelligence typographique de l'ouvrier et de la science réviseuse du prote. Alors, dit Cochlée, il n'y a pas assez de rires parmi les marchands de la cité de Francfort pour se moquer de l'ignorance des papistes.

Cochlée, s'il vivait de nos jours, aurait peu de traits à ajouter à son tableau. Qu'un de ces écrits destinés à remuer tout un monde théologique, comme la symbolique de Mœhler, paraisse en Allemagne, vous pouvez être sûr que les feuilles protestantes n'en parleront presque pas, tandis qu'elles réserveront toutes leurs colonnes à l'examen des fantaisies impies de Strauss.

On vit des moines qui, après quelques mois de mariage, retournaient au célibat, et répondaient à qui leur reprochait de repudier leurs femmes : — que Luther n'avait trouvé dans l'Écriture aucun texte qui défendit le divorce ; d'autres qui, pour mieux obéir au précepte de Dieu : *Croissez et multipliez*, prenaient deux femmes à la fois. Au premier

exemple de bigamie donné par un moine, les vieilles mœurs de la famille allemande s'indignèrent ; on cherchait curieusement dans la Bible du docteur de Wittemberg quelque glose qui pût autoriser la polygamie. On consulta le traducteur, et telle fut la décision qu'il formula : — Voici ce que doit demander le prince au bigame : Est-ce à ta conscience ou à la parole de Dieu que tu as obéi ? S'il répond : c'est à Carlstadt ou à un autre, le prince n'a plus rien à objecter ; car ce n'est pas lui qui peut troubler ou apaiser la voix intérieure de cet homme, ou décider dans une matière tout entière du ressort de celui à qui, suivant Zacharie, il a été donné d'expliquer la loi divine. Pour moi, je vous l'avouerai, je ne vois pas comment j'empêcherais la polygamie : il n'y a pas dans les lettres saintes le plus petit mot contre ceux qui prennent plusieurs femmes à la fois ; mais il y a beaucoup de choses qui sont permises et qu'on ne saurait décemment pratiquer : la bigamie est de ce nombre.

CHAPITRE XXVII.

SPOLIATION DES BIENS DU CLERGÉ.

Jurieu a reconnu que Genève, la Suisse, les républiques et les villes libres, les électeurs et les princes d'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse, la Suède et le Danemark n'ont chassé le « papisme » et fondé leur révolution religieuse qu'à l'aide du pouvoir. En Saxe, le luthéranisme, abandonné aux instincts

populaires, au prosélytisme, à l'action du réformateur sur les intelligences, ne se fût développé que lentement ; sa marche aurait été contrariée à chaque instant. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la cour du duc Georgo de Saxe, où personne ne se laissa séduire pour comprendre la force attractive du pouvoir sur les idées religieuses. A peine est-il mort, que la réforme entre dans le palais électoral, et du palais gagne aussitôt la Misnie et la Thuringo. L'esprit humain se passionne rarement pour des idées qui ne donnent aucun profit. Mélanchthon avoue que, dans le triomphe de la réforme, les princes ne cherchaient ni l'épuration du christianisme, ni la propagation des lumières, ni la glorification d'un symbole, ni l'amélioration des mœurs, mais de misérables intérêts, tout profanes et tout terrestres. Luther, pour les entraîner, leur offrit en perspective les biens du clergé et des monastères. Il n'y avait qu'un duc Georgo capable de résister. La figure de Georgo se détache admirablement au milieu de toutes celles des princes de son temps. C'est une âme droite, ardente, austère, qu'aucun intérêt mondain ne saurait émouvoir ! Les bons luthériens, disait le docteur en parlant des princes saxons, qui s'adjugent les trésors des cloîtres, et regardent pieusement les bijoux des églises !

L'Allemagne, au moyen-âge, s'étendait depuis le lac de Constance ou la mer de Souabe jusqu'aux confins de la Pologne. Dès les premiers jours du christianisme, elle avait reçu la foi : les disciples des Apôtres y avaient prêché l'Évangile ; c'était le christianisme qui avait adouci les mœurs sauvages de ses habitants, défriché ses forêts, changé ses solitudes en villes, et qui l'avait aidée à secouer le joug des Romains. Tout ce qu'elle possédait de poésie, de musique, d'art intellectuel, quand vint Luther, elle le devait à ses anciens évêques. Sur son sol avait fleuri tout d'abord l'arbre de la féodalité. Elle avait des élec-

teurs, des ducs, des barons, des princes, qui souvent étaient évêques ou archevêques ; c'était un des états européens où l'action de la papauté s'était le plus vivement fait sentir. Souvent ces demi-souverains avaient essayé de s'affranchir de la dépendance ultramontaine ; mais leurs efforts avaient été vains, parce qu'ils n'avaient pas trouvé un protectorat assez efficace dans l'empereur. Frédéric III eût pu stipuler avec Rome et obtenir pour ses vassaux plus d'indépendance, lorsqu'il signa à Aschaffembourg un concordat sanctionnant toutes les prétentions de la papauté. On peut voir le tableau des efforts tentés par le corps germanique pour fonder sa liberté, à la diète de Nuremberg, où les princes séculiers et ecclésiastiques formulèrent, au nom de la nation, des doléances qu'ils communiquèrent au légat du pape, du consentement de Ferdinand, le frère et le représentant de l'empereur Charles V. Ils demandaient, dans un intérêt tout mondain, le redressement de cent griefs, comme condition indispensable du maintien de la paix de l'Eglise germanique. Le pape Adrien était allé au devant de leurs vœux, disposé à leur accorder quelques-unes des immunités qu'ils réclamaient ; mais le mauvais vouloir et les exigences sans cesse croissantes des princes réformés qui voulaient se séparer à tout prix de Rome, empêchèrent cette œuvre de conciliation. Il ne faut pas perdre de vue que, sous prétexte de liberté, les seigneurs réformés voulaient un schisme. Alors Rome n'eût pu intervenir, comme elle l'a fait si souvent, dans la querelle entre le prince et le sujet, c'est à dire entre l'oppresser et l'opprimé. Combien de fois l'œil du pape, levé sur le grand corps germanique, empêcha les feudataires de fouler aux pieds les privilèges et les franchises de leurs vassaux ! Les protestants eux-mêmes ont reconnu l'efficacité de cette intervention sacerdotale dans les querelles de l'empire.

C'est que, il faut bien le dire, ces abbés mitrés, ces laïques prébendiers, ces princes séculiers qui portaient la crosse, avaient reçu du pape des palais, de belles terres, de riches abbayes, et supportaient impatiemment le joug étranger. Ils auraient voulu lever des impôts à leur gré, fouler leurs sujets suivant leur bon plaisir, et vivre de brigandage comme leurs ancêtres, à l'abri des terreurs de Rome. Ils préféraient aux palais les grands chemins et n'avaient pu dépouiller cette nature sauvage dont ils avaient hérité pour le malheur de l'humanité. Ils aimaient avec passion à courir une bête fauve, à sonner du cor, à monter des chevaux fougueux. Qui n'a point entendu parler des exploits de Goetz de Berlichingen, de Guillaume de Grumbach, de François de Sickingen ? Un historien nous représente à cette époque l'Allemagne transformée en un véritable repaire de voleurs, et les hommes nobles luttant entre eux de rapacité. La chancellerie de Rome leur faisait payer de fortes sommes pour le droit de pallium, les annates, la guerre contre les Turcs, les actes judiciaires de divers tribunaux, les dispenses de certaines observances ecclésiastiques, sous peine d'interdit et d'excommunication. Or, voyez Luther convoquant tous ces chefs de peuplades, tous ces hommes de grand chemin, tous ces modernes Nemrods, et leur disant : Votre pouvoir ne relève que de Dieu, vous n'avez pas de maîtres sur cette terre, vous ne devez rien au pape, mêlez-vous de vos affaires, qu'il se mêle des siennes ; c'est l'antechrist prédit par le prophète Daniel ; c'est l'homme de péché, le souverain de Babylone la prostituée ; vous ne lui devez ni annates, ni droit de pallium, ni redevances pour les abbayes qu'il vous a conférées. Ces abbayes sont à vous comme les oiseaux qui volent dans vos champs, comme les poissons qui nagent dans vos viviers. Les couvents, où vivent si grassement de pieux fainéants, sont des repaires de péchés, qui in-

festent vos possessions, des maisons d'abomination qui dévoreraient la nourriture de vos vassaux, des ronces stériles qu'il faut détruire, si vous voulez que Dieu vous bénisse dans cette vie et dans l'autre. Croisez-vous contre Rome, mettez entre elle et vous un mur éternel de séparation, et embrassez le nouvel Evangile. Secouez vos chaînes, et, comme Hermann, délivrez la Germanie des conquérants romains ; purgez-la terre de cette vermine de moines, théocratie plus honteuse mille fois que le joug de vos anciens maîtres.

Croyez-vous qu'un tel langage, et Luther le tint, dût mourir sans frapper au cœur tous ceux auxquels il s'adressait ? Et dans quel moment Luther le faisait-il entendre ? Quand la main de Charles V était à quatre cents lieues de là accomplissant les desseins de la providence ; qu'en Allemagne tout était désorganisé ; que l'autorité épiscopale était violemment attaquée, que les peuples croyaient à la venue d'un nouveau Messie, et que le Turc menaçait de renverser l'œuvre de Jésus.

Cette parole de Luther jetait partout le désordre. A ceux qui se mettaient en révolte contre l'autorité spirituelle et l'ordre social, le moine décernait une couronne terrestre formée des diamants, des pierreries, de l'or, de l'argent des monastères ; et une autre toute céleste, tressée des béatitudes divines ; c'en était bien assez d'une seule pour tenter la cupidité des princes. Les trésors des cloîtres ressemblaient à la semence sanglante de Tertullien, et enfantaient chaque jour à la réforme de nouveaux disciples. C'est, dit Arnold, qu'il y avait dans les couvents de quoi allécher la convoitise : du vin, du blé, de l'or, de l'argent, et jusqu'à des nonnes qui faisaient partie du butin. Nous avons le témoignage de Luther lui-même, qui affirme que les ostensoirs de l'église avaient fait beaucoup de conversions. C'est ainsi qu'Albert de Brandebourg

apostasie pour voler en sûreté de conscience le pays de Prusse qui appartient à l'ordre teutonique, et qu'il érige en principauté héréditaire ; et que François de Sickingen, à la tête de douze mille bandits recrutés dans les forêts envahit l'archevêché de Trèves, laissant sur son passages de longues traces de sang, pillant les églises et violant les femmes.

En 1530, des princes eurent le courage de se montrer à la diète d'Augsbourg avec des vêtements où ruisselait l'or des monastères. Un moment, les paroles de paix de Mélanchthon, qui blâmait hautement ces spoliations, laissèrent concevoir des espérances de rapprochement. Les théologiens catholiques insistaient pour que les princes restituassent, et que les prêtres mariés quittassent leurs femmes : les prêtres auraient cédé, mais les princes voulurent garder ce qu'ils avaient eu si peu de peine à s'approprier. Et, du reste, Luther n'aurait jamais consenti à semblable restitution. Pourtant, les seigneurs n'avaient pas rempli les conditions imposées. Il avait formulé, à l'usage de tous ceux qui convoitaient le bien d'autrui, un code en huit articles, où le vol légalisé devenait un commandement de Dieu : — Pour les curés et les prédicateurs évangéliques, la première et la plus large part du butin ; — la seconde, pour les maîtres et les maîtresses qui instruisaient l'enfance dans les couvents sécularisés ; — la troisième, pour les vieillards qui ne pouvaient plus travailler et pour les malades, — la quatrième, pour les orphelins ; — la cinquième, pour les pauvres des paroisses ; — la sixième, pour les étrangers et les voyageurs qui n'avaient pas de quoi se nourrir ; — la septième, pour l'entretien de l'édifice ; — et la huitième pour l'érection de magasins de blés, en cas de disette. Les princes, ne sont pas nommés dans ce plan de partage ; mais, comme Luther, dans son *Argyrophilax*, leur avait dit : — Encore un peu de temps, et vous verrez que de tonnes d'or il y

a de cachées dans les monastères, les menaçant du courroux céleste s'ils ne s'en emparaient; les princes s'étaient crus autorisés à régler eux-mêmes la répartition des dépouilles. — A eux bien entendu la part du lion; — par pitié, quelques vêtements aux moines entêtés, pour aller mendier sur les grands chemins; — un peu d'or aux moines qui avaient obéi à Luther, — et, comme une insigne générosité, les vases sacrés du monastère sécularisé au curé de la paroisse qui avait consenti à embrasser le luthéranisme; — tout le reste à leurs maîtresses, à leurs courtisans, à leurs chiens ou à leurs chevaux de chasse; et quand ils étaient aussi avares que le landgrave de Hesse, — à eux seuls les vêtements, les habits sacerdotaux, les tapisseries, l'argenterie ciselée, les vases des tabernacles. — Au diable, s'écriait Luther dans sa colère; au diable sénateurs, châtelains, princes et grands, et puissants seigneurs qui ne laissent pas aux prédicateurs, aux prêtres, aux serviteurs de l'Evangile de quoi nourrir leurs femmes et leurs enfants! C'est ce même landgrave qui, peu content des biens d'église qu'il a dérobés en plein jour, veut encore se mêler de l'organisation du culte, et, à force de supplications, obtient de Luther qu'on supprime, à la messe, l'élévation du calice. N'est-ce pas un spectacle honteux que ces larrons à couronne ducale, électorale ou princière, qui, n'ayant pas trouvé, comme Héliodore, d'anges à la porte des temples qu'ils sont venus piller, s'avisent encore de régler les formes liturgiques dans cette vieille basilique dont ils ont arraché l'image du Christ, chassé les prêtres, et métamorphosé les vases en vaisselle de table; de dire le nombre de grains d'encens qui doivent brûler dans un encensoir échappé, on ne sait comment, à la chasse qu'ils ont faite à tout ce qui avait couleur d'or ou d'argent, et d'apprendre aux évêques l'usage du ciboire? Ainsi, la réforme, qui, par la voix de son apôtre, s'était annoncée en

Allemagne pour affranchir le peuple du joug sacerdotal, créait une monstruosité païenne, hiérophante et magistrat, de son double bras aliant saisir l'acte externe ou politique, et l'acte intérieur ou religieux. L'œil de Mélancthon avait entrevu dans l'avenir l'immolation des libertés populaires dans ce pouvoir que conférait Luther au gouvernement civil. Il aurait voulu conserver la juridiction épiscopale que le fougueux réformateur brisait pour assurer le succès de ses doctrines. Il était naturel qu'une fois en possession d'un pouvoir aussi exorbitant, les princes ne voulussent plus en faire le sacrifice; et, à la paix de la Westphalie, on les vit stipuler, comme une des prérogatives du pouvoir civil, le droit de réforme, *jus reformandi*, dans les affaires spirituelles.

La confiscation des biens du clergé, attaque aux droits de propriété, subit la loi commune de toute mesure révolutionnaire, et marcha accompagnée du tumulte, du pillage à main armée, des colères du vainqueur, du sang vaincu, quand, fidèle à la loi de société, le vaincu essayait de défendre sa propriété, ou que, peu inquiet des biens périssables de cette vie, il luttait au nom de sa foi et de sa conscience. Un grand nombre de prêtres répétèrent les grandes leçons des chrétiens de la primitive Eglise, laissèrent passer la justice des hommes, et lui livrèrent sans murmure tout ce qui excitait sa convoitise. Nous avons les chants de victoire de quelques historiens protestants pour pièces justificatives.

— A Brême, dans le Carême, les bourgeois organisèrent une mascarade où figuraient le pape, les cardinaux, les moines. Ils élevèrent sur la place des exécutions un bûcher où toutes ces personnifications catholiques furent jetées et brûlées au milieu de cris de joie : le reste de la journée se passa à fêter, par de larges libations, la chute de la papauté.

— A Zwickau, le jour du Mardi gras, on avait tendu sur la

place du Marché des lacets à lièvre, où des moines et des nonnes pourchassés par des écoliers venaient tomber et se prendre. Non loin, s'élevait la statue de Saint-François engluée de plumes de coq. L'historien s'applaudit de cette moquerie comme d'une victoire, et termine en ces mots le bulletin de cette journée ; — Ainsi tomba, à Zwickau, le papisme ; ainsi vint y briller enfin la pure lumière de l'Evangile. Il ajoute qu'une bande de bourgeois s'était portée sur un couvent dont elle avait brisé les portes, pillé les caisses et les trésors, jeté les livres par les fenêtres, et cassé toutes les vitres. L'autorité était là les bras croisés, et n'avait pas même de colère menteuse pour flétrir ces attentats aux yeux du pays.

— A Stralsund, un jour quelques mauvais sujets s'avisent de chasser à coups de pierre moines et nonnes de leurs couvents. Survient le duc absent, qui s'empare des biens délaissés et les confisque pour la plus grande gloire de Dieu.

— Aileurs, A Elembourg, la maison du pasteur est livrée pendant plusieurs heures au pillage, et l'un des écoliers, acteur de ce drame qui excite les rires de la multitude, s'affuble des habits sacerdotaux du curé, et, monté sur un âne, fait son entrée dans l'église.

On croit lire quelquefois une verrine de Cicéron. Le proconsul de Sicile n'est pas plus ingénieux que le duc Jean de Saxe à dépouiller un monastère. Quelques jours avant de se mettre en campagne, il envoyait demander les registres de la maison, puis il partait avec une forte escouade de soldats ; on entourait le couvent, on appelait l'abbé, et le prince, le registre à la main, se faisait délivrer tous les trésors annotés. Cet exemple ne fut pas perdu, il eut des imitateurs, à Rostock par exemple ; là, c'étaient des sénateurs en habits de cérémo-

nie qui prenaient possession du couvent au nom de la ville, et apposaient les scellés sur les objets volés.

— A Magdebourg, le conseil des magistrats consulaires faisait de la clémence, arrêta le pillage, et décida que les moines pendant leur vie resteraient dans leurs cellules, et qu'ils continueraient à être nourris aux frais de la maison, sous la condition qu'ils se dépouilleraient de leur habit religieux et embrasseraient la réforme. La faim faisait de nombreux apostats ; beaucoup de moines consentaient à échanger l'exil ou la misère contre l'Evangile de Luther : c'étaient des conquêtes que la réforme enregistrait et dont elle se vantait ensuite. Il existe une vieille chronique, imprimée à Torgau en 1524, où Léonard Kœppe et quelques jeunes écoliers de la ville font le récit d'une expédition nocturne contre le couvent des Franciscains, parlent de moines rebelles qu'ils ont jetés par les fenêtres et de nonnes auxquelles ils ont laissé la vie parce qu'elles n'ont pas crié.

Luther tonna souvent contre ces désordres ; on l'entendit dire un jour : — Au jugement dernier, qui sait si ces moines ne seront pas nos juges à tous ? Comme s'il n'avait pas soulevé les passions du peuple et la colère des seigneurs contre les couvents ! Il voudrait qu'on eût pitié d'un moine qui a pris, selon lui, tous les péchés du monde ; qu'on pardonnât à un catholique, lui qui s'attriste qu'on ne puisse jeter au feu le pape comme on le ferait de ses armes. Il voudrait qu'on épargnât un franciscain, quand il rit à la seule idée de voir pape, cardinaux et « consorts » attachés au carcan, la langue autour du cou en guise de cravate et pendant derrière le dos. Il voudrait que la main d'écoliers indisciplinés épargnât les vitres des maisons religieuses, lui qui « a voué les monastères aux feux du tonnerre, aux flammes de l'enfer, aux lèpres de saint Antoine, au charbon, à toutes les plaies de l'ancienne Egypte ; pour

punir dans leurs hôtes une raison déchuë si bas qu'elle s'ignore elle-même. » Il voudrait qu'on liât les mains de la populace, lui qui a crié aux rois, aux princes, aux seigneurs, à quiconque a pu l'entendre : « Voici Rome, la Romagne, le duché d'Urbain ; voici Bologne et toutes les terres de l'Eglise, prenez, tout cela est à vous ; prenez, au nom de Dieu, tout cela vous appartient. » Osiander, OEcolampade et tant d'autres voix, lui ont reproché la rébellion et la chute des paysans de la Thuringe ; aujourd'hui nous n'avons pas besoin d'appeler en témoignage ses disciples ; c'est dans ses livres que nous trouvons presque à chaque page un appel brutal contre les évêques, un cri de fureur contre les prêtres, la sanctification du vol, et la glorification du rapt. Les textes sont formels, ce n'est pas nous qui les avons inventés.

CHAPITRE XXVIII.

USURPATIONS DU POUVOIR CIVIL.

S'il est une étude curieuse, c'est celle des envahissements du pouvoir réformé et de ses attentats à la liberté de conscience, aux immunités épiscopales, au droit sacerdotal, aux franchises du pays dont Dieu lui donna le gouvernement. Il obéissait aux penchants de sa nature. Quand le catholicisme régnait en Allemagne, ces instincts étaient combattus par une force puissante, placée hors de la sphère d'action du gouverne-

ment ; c'était la papauté, avec ses menaces, ses anathèmes, ses foudres. La réforme usa ces armes, à la grande joie du peuple, qui ne comprit pas qu'à la place d'un joug de bois, comme dit Mélanchthon, Luther substituait un joug de fer.

Autour de chaque couvent étaient des écoles, où le catholicisme appelait l'enfant du pauvre, pour le nourrir en l'instruisant ; c'est de ces asiles de piété que sont sorties toutes les grandes lumières du seizième siècle en Allemagne : Luther, Erasme, OEcampade, Zwingli, Eck, Faber, Bucer. Le premier livre où l'enfance apprenait à lire était la Bible, qui ne restait point un livre scellé, quelqu'en ait dit Luther ; mais dont la lettre était expliquée par une exégèse orale. Cette lumière du commentaire était toujours la même ; le texte dogmatique, dans toute la latitude catholique, avait un sens uniforme : c'était la même pensée, seulement peinte aux yeux par des signes divers.

Or il arriva que, les évêques chassés de leur siège, les prêtres de leur presbytère, les moines de leur couvent, l'enfance manqua du double pain de vie. C'est cet état de misère qu'Erasme a si bien peint en nous représentant la réforme comme donnant la mort aux lettres humaines, partout où elle pénétrait, pendant que Luther, attentif à un autre spectacle, flétrissait le délaissement des choses saintes par la noblesse et la classe riche, qui ne songeaient qu'à bien vivre, et n'avaient aucun souci de la gloire de l'Evangile. Etrange étonnement chez l'apôtre saxon, remarque ici un historien réformé, Menzel ! Luther se plaignant qu'on oublie de payer au clergé les dîmes, lui qui n'a cessé de prêcher que l'humiliation et la pauvreté sont les attributs de tout chrétien qui a pris pour modèles Jésus et ses Apôtres !

Tous les princes ne pouvaient impunément, et sous l'œil de Luther, laisser mourrir ainsi de faim ceux dont ils avaient

dérobé les richesses ; quelques cœurs s'émurent. Mais en donnant la nourriture du corps, ils crurent qu'il leur appartenait de distribuer la manne spirituelle, de remplacer l'évêque, le prêtre, le moine ; de désigner l'aliment qui convenait aux âmes, la forme du culte, l'ordre des cérémonies et la police intérieure des églises. Ils voulurent aussi régler l'enseignement sans l'assistance du sacerdoce. Ce fut Luther qui encouragea d'abord cette insolente prétention du pouvoir, dans des plaintes d'une amertume éloquente contre le délaissement de l'Évangile.

« Je ne m'étonnerais pas, disait-il, que Dieu ouvrit à la fin les portes et les fenêtres de l'enfer, et qu'il fit neiger et grêler des flots de diables, ou pleuvoir du ciel sur nos têtes le soufre et la flamme, et qu'il nous ensevelît dans les abîmes de feu, comme Sodome et Gomorrhe. Si Gomorrhe et Sodome avaient reçu les dons qui nous ont été accordés, si elles avaient eu nos visions et entendu nos prédications, elles seraient encore debout. Mille fois moins coupables cependant que l'Allemagne ; car elles n'avaient pas reçu la parole de Dieu de ses prédicateurs. Et nous qui l'avons reçue et ouïe, nous ne cherchons qu'à nous élever contre le Seigneur. Des esprits indisciplinés compromettent la parole divine, et les nobles et les riches travaillent à lui ôter sa gloire, afin que, nous autres peuple, nous ayons ce que nous méritons : la colère de Dieu ! Les autres détournent la main et refusent de nourrir leur pasteur et leur prédicateur, et même de les entretenir. Si l'Allemagne doit vivre ainsi, je rougis d'être un de ses fils, de parler sa langue ; et s'il m'était permis de faire taire la voix de ma conscience, je voudrais appeler le pape, et l'aider, lui et ses suppôts, à nous enchaîner, à nous torturer. Autrefois, quand nous étions au service de Satan, que nous profanions le sang du Christ, toutes les bourses étaient ouvertes ; on avait de

l'or pour doter les églises, pour élever des séminaires, pour entretenir la superstition. Alors rien n'était épargné pour mettre les enfants au cloître et les forcer d'aller à l'école ; et aujourd'hui qu'il faut élever des gymnases pieux, doter l'Eglise de Jésus, la doter ! non, mais aider à la conserver ; car c'est le Seigneur qui l'a édifiée, cette Eglise, et qui veille sur elle ; aujourd'hui que nous connaissons la parole sainte et que nous avons appris à honorer le sang de notre Dieu martyr, les bourses sont fermées avec des cadenas de fer ! Personne qui veuille rien donner ! Des enfants qu'on délaisse et auxquels on ne veut pas apprendre à servir Dieu, à vénérer le sang de Jésus, et qu'on sacrifie joyeusement à Mammon ! Le sang de Jésus qu'on foule aux pieds ! Et voilà les chrétiens ! Plus d'écoles, plus de cloîtres ; l'herbe est séchée et la fleur est tombée ! Isaïe, ps. 7. — Aujourd'hui que des hommes de chair sont sûrs de ne plus voir désormais leurs fils, leurs filles, jetés dans les cloîtres, dépouillés de leurs patrimoines, personne qui cultive l'intelligence des enfants. Que leur apprendrait-on ? disent-ils, puisqu'ils ne doivent être ni prêtres, ni moines ! Dix Moïse lèveraient pour nous les mains et se mettraient en prière, que leur voix ne serait pas écoutée ; et moi, si je voulais apitoyer le ciel sur ma patrie bien aimée, Dieu refoulerait ma prière, elle ne s'élèverait pas jusqu'à son trône. Dieu sauvera Loth et détruira Sodome.

« Depuis la chute du papisme, de ses excommunications et de ses châtimens spirituels ; le peuple s'est pris de dédain pour la parole de Dieu : le soin des églises ne l'inquiète plus ; il a cessé de craindre et d'honorer Dieu. C'est à l'électeur, comme au chef suprême, qu'il appartient de surveiller, de défendre l'œuvre sainte, que tout le monde abandonne ; c'est à lui de contraindre les cités et les bourgs qui en ont le moyen à élever des écoles, des chaires, à entre-

tenir des pasteurs, comme ils doivent le faire des ponts, des grandes routes et des monuments. Je voudrais, si cela était possible, laisser ces hommes sans prédicateur ni pasteur, et vivant en pourceaux. Il n'y a plus ni crainte ni amour de Dieu ; le joug du pape brisé, chacun s'est mis à vivre à sa guise. Mais à nous tous, et principalement au prince, c'est un devoir d'élever l'enfance dans la crainte et l'amour du Seigneur ; de lui donner des maîtres et des pasteurs ; que les vieillards, s'ils n'en veulent pas, s'en aillent au diable ! Mais pour le pouvoir il y aurait honte à laisser les jeunes gens se vautrer dans la fange. »

Il ajoutait que si la commune n'était pas assez riche pour élever à ses frais des écoles, il fallait nécessairement s'emparer des biens des couvents, qui n'avaient été destinés primitivement qu'à faire fleurir l'Evangile et à répandre la discipline scolaire ; qu'un cri de réprobation s'élèverait si on laissait tomber les gymnases et les presbytères, et si la noblesse s'appropriait à elle seule les trésors des monastères. Il voulait que l'électeur nommât une commission de quatre personnes pour visiter les pays soumis à la réforme, dont deux s'occuperaient de l'administration des biens des monastères, des dîmes et des redevances, et les deux autres de l'enseignement et du choix des maîtres.

Ce projet resta longtemps sans application ; car l'électeur, auquel Luthers s'adressait, n'était pas assez puissant encore pour se jouer ainsi des prérogatives cléricales. Plus tard, en 1527, le prince, qui n'avait plus rien à redouter de Rome, et qui pouvait, sans péril, braver l'empereur, occupé ailleurs à de plus grandes choses, voulut s'affranchir de la domination du clergé, et le moyen le plus efficace, c'était d'appliquer immédiatement les théories réformatrices de Luther dans l'organisation des paroisses. Une commission d'ecclesiastiques et de laïques fut

donc nommée, au choix de l'électeur, laquelle devait s'occuper de la visite des communes et de leur administration. C'était une véritable révolution. L'église perdit jusqu'à son nom : ce fut un temple païen. L'église vivante ne fut plus une communion, mais une agrégation d'êtres, où chacun relevait de son intelligence, c'est à dire de ce qu'il y a de plus capricieux au monde. Le pouvoir politique fut chargé de veiller sur les destinées liturgiques d'un temple, comme sur la propreté de ses murailles.

Le despotisme, cette autre renommée qui acquiert des forces en marchant, devint de jour en jour plus intolérant, flatté dans ses caprices par les juristes. Ces courtisans en manteau noir, qu'a si rudement flagellés Luther, ressuscitèrent, au profit des princes, toutes les folies ergoteuses de l'ancienne scholastique, en se mêlant de questions théologiques, sous prétexte que la théologie leur appartenait, puisque c'était une science ou un droit divin : prétention que repoussait Luther d'une manière si bouffonne. — Il était ce jour-là en gaité et à table, à côté de ses vieux convives d'habitude. — Le droit, disait-il, le droit, jolie fiancée, quand elle veut rester dans son lit ; mais, quand elle essaie d'en sortir pour entrer à l'église et faire de la théologie, vilaine maquerelle.

Les légistes gâtèrent la pensée primitive de Luther, comme tout ce qu'ils touchaient, et encouragèrent les usurpations du pouvoir qui ne tarda pas à faire main-basse sur les vieilles franchises catholiques. Luther fut contraint de déplorer l'abaissement du ministre évangélique, qui ne pouvait se mouvoir dans son église que sous le bon plaisir du magistrat qu'il avait accepté d'abord comme protecteur, et qui avait fini par devenir son maître, et quel maître encore ! Il essaya de protester, au nom de l'Evangile ; mais l'historien Menzel, qui a suivi avec soin la marche progressive des usurpations poli-

tiques, remarque sagement que la voix de Luther n'avait plus alors l'ascendant des premiers jours, et qu'elle resta sans écho.

— Notre Evangile, disait-il en 1536, nous enseigne la nécessité de la séparation des deux polices, la police civile et la police religieuse ; il ne faut pas qu'elles se mêlent et se combinent : église et cité sont deux administrations distinctes, et le magistrat et le prêtre exercent deux pouvoirs indépendants qui ne doivent jamais se confondre, suivant ce que recommande l'apôtre Paul, en disant que nous ne devons pas être *allogtrio episcopi*, c'est à dire les curateurs ou les inspecteurs d'autrui. Le Christ a le premier établi cette division, et l'expérience est venue nous enseigner qu'il n'y a pas de paix à espérer, quand le magistrat ou l'état envahit le sacerdoce, et quand le sacerdoce veut exercer la magistrature.

Ce n'était pas ce qu'il avait d'abord enseigné.

Quelquefois le cœur de Luther se serre, ses yeux se mouillent ; alors il monte en chaire et laisse tomber des paroles de désespoir :

— Rois, princes, seigneurs, grands du monde abandonnent notre pauvre Allemagne ; ils nous délaissent, nous prêtres et prédicateurs ; ils nous foulent aux pieds comme des enfants de Satan.

CHAPITRE XXIX.

DÉSORGANISATION DU CULTE CATHOLIQUE. — 1524.

Münzer prêchait la polygamie, Storch la communauté des biens, Carlstadt l'abolition des formes liturgiques, Pfeiffer l'égalité politique et religieuse, les prophètes d'Alstedt le bris des images, des temples, des chapelles, et l'adoration du Seigneur sur les hauts lieux ; d'autres fanatiques l'inutilité de la loi, de la prière, de la confession, du baptême, du culte des saints, de l'intercession de Marie, des pleurs au lit du mourant, ou sur la tombe du mort.

L'Esprit saint n'avait pas un moment de repos ; chaque jour il soufflait une néologie nouvelle que Luther renversait d'un autre souffle : Martin en tua ainsi plus de cinquante de son vivant.

Par toute la Saxe, il n'y a plus de chants, plus d'encens, plus de lumières sur les autels ; les murs d'église sont nus : le jour n'arrive plus par des vitraux colorés, car on les a brisés sous prétexte qu'ils portaient à l'idolâtrie. Le temple réformé ressemble à tout, excepté à la maison de Dieu : splendeurs et poésies catholiques dont la réforme aujourd'hui regrette la disparition.

Ecoutez un moment ces hymnes qui s'élèvent en Allemagne pour glorifier notre vieux culte !

— Quand un pauvre pèlerin, harassé de fatigue, mais le cœur joyeux, s'agenouille sur les marches de l'autel pour rendre grâce à celui qui l'a sauvé des dangers d'une longue route; quand une mère désolée vient dans le temple désert prier pour son fils que les médecins ont abandonné; quand le soir, au moment où les derniers rayons du soleil se projettent, à travers les vitraux, sur la figure de la jeune fille; quand la lumière vacillante des cierges meurt doucement sur ces deux blanches lignes de lévites chantant les louanges de l'Eternel : ah! dites-moi si alors le catholicisme ne nous donne pas un grand enseignement, savoir que la vie ne doit être qu'une longue prière: que l'art et la pensée doivent s'unir pour glorifier Dieu, et que l'église, où tant de cantiques s'élèvent à la fois, où l'adoration revêt toutes les formes humaines possibles, a droit à notre amour et à nos respects. (1)

— Admirable culte tout plein d'harmonie! Diamant qui brille sur la couronne de la foi! Quiconque est poète ne peut manquer d'être entraîné vers le catholicisme. (2)

— Qu'elle est belle sa musique! comme elle parle à l'esprit et aux sens! Ils plaisent à Dieu ces chants empreints de spiritualisme, ces mélodies de notes et de voix, ces nuages d'encens, ces cantiques de cloches qu'une philosophie dédaigneuse a l'air de prendre en pitié! Architectes et sculpteurs, vous avez raison d'ennobler votre art en élevant des églises et des autels à la divinité. (3)

— L'église catholique avec ses portes ouvertes à tout passant, avec ses lampes incessamment allumées, ses voix qui pleurent ou se réjouissent, ses *hosanna* et ses lamentations,

(1) Clausen.

(2) Isidore de Lauben.

(3) Leibn. Syst. theol., p. 205.

ses cantiques, ses messes, ses fêtes et ses souvenirs, ressemblable à une mère qui a toujours les bras ouverts pour y recevoir l'enfant égaré; c'est une fontaine d'eau douce autour de laquelle se rassemblent tous les habitants pour y respirer la fraîcheur, la santé et la vie. (1)

— Je vois encore ce franciscain agenouillé en face d'un Christ peint à fresque sur les murailles du cloître, et admirable de vérité et d'expression! Il se leva en m'entendant venir.

— Mon frère, cela est bien beau! — Oui, mais l'original vaut mieux encore, dit le moine en riant. — Alors pourquoi avez-vous besoin d'une image matérielle pour prier? — Vous êtes protestant, dit-il, à ce que je vois; mais ne sentez-vous pas que l'artiste tempère et purifie les fantaisies de mon imagination? Avez-vous jamais prié sans que cette fée vous suscitât tout aussitôt mille formes diverses? j'alme mieux, en fait d'image, voyez-vous bien, celle de ce grand maître que celle de cette fée. — Je me tus. (2)

— Voici une coutume aussi belle qu'antique, d'entourer le 1^{er} et le 2 novembre la tombe des morts! Les paysans des villages se pressent dans les cimetières; ils s'agenouillent auprès d'une croix de bois, ou d'autres emblèmes funèbres; ils pensent au passé, à la brièveté des jours: alors la mort se couronne de fleurs en signe de la vie qui ne doit plus finir; la lampe s'allume pour nous rappeler la lumière qui ne s'éteindra jamais. (3)

— Aveugles qu'ils étaient nos chefs de secte! En détruisant la plupart des allégories de l'église catholique, ils croyaient

(1) Isidore de Læben.

(2) Fr. D. Schubart.

(3) C. Spindler.

faire la guerre aux superstitions. C'était l'abus qu'ils devaient proscrire. (1) — Luther a méconnu l'esprit du christianisme. (2)

Luther essayait de s'opposer aux folies des sectaires et de donner quelques formes de vie et de poésie à sa nouvelle église. Il conserva d'abord du baptême catholique le sel que le prêtre répand sur les lèvres de l'enfant, l'huile dont il touche ses oreilles et sa poitrine, la croix qu'il figure sur sa tête. (3) Plus tard, de ces rites il ne retint que l'exorcisme et le signe de croix. (4) Il blâme la confiance qu'on a dans Marie ; de la salutation il efface l'*Ora pro nobis*.

En 1521, le chapitre de Wittemberg avait, en l'absence de Luther, aboli la messe ; mais le peuple avait murmuré ; Luther la rétablit, non plus comme signe privé d'oblation, mais comme un symbole populaire. Il en effaça et l'*offertoire*, et le *canon*, et toutes les formules du sacrifice, en conservant l'élévation du pain et du vin par le prêtre, la salutation sacerdotale aux assistants, le mélange de l'eau et du vin et l'usage de la langue latine.

Il ne savait s'il devait abolir ou conserver la confession auriculaire. Du reste il lui ôtait son caractère catholique. Le pénitent s'approchait du ministre et disait : J'ai péché, et cela suffisait. Point d'énumération de fautes ; aux yeux de Luther le péché était le même : le mensonge et l'homicide étaient une égale offense envers la divinité.

Entre les mains des ministres qu'il ordonnait, et qu'il plaçait à la tête de ses églises, la confession telle que Wittem-

(1) Fessler.

(2) Novalis.

(3) Seckendorf comm. de Luth.

(4) Ib. p. 234.

berg eût même voulu la retenir, n'était plus de précepte. Se confessait qui voulait. Dans une lettre sacerdotale à ses paroissiens de Wittemberg, Bugenhagen soutint qu'il y a quelque chose en fait de confession de bien préférable à l'*Absoluto* : c'est la prédication de l'Evangile : lier et délier, c'est répandre l'Evangile.

Il y eut un moment où Luther en sa qualité d'ecclésiaste de Wittemberg était assourdi de projets de réforme. Ces réformateurs étaient de véritables niveleurs. — Hausmann avait imaginé une ordination par insufflation, sans autre cérémonie. — Carlstadt appelait messe diabolique, toute celle où on disait un seul petit mot de latin. — Amsdorf retenait l'excommunication qu'il lançait contre un pauvre barbier, dont Luther ne pouvait deviner le crime. — Un prédicateur d'Ollnitz voulait refaire à sa manière la liturgie, c'est-à-dire, écrivait Luther, jeter les vieux souliers par la fenêtre sans en avoir acheté auparavant de neufs.

Luther criait en vain, sa voix n'était pas écoutée. Il voulait qu'aux chants latins on mêlât des cantiques allemands.

Il en composa pour remplacer nos hymnes et nos proses, reliques précieuses de la poésie aux premiers âges du catholicisme.

Au lieu de ces mélodies, si fraîches, si douces, tantôt graves, tantôt austères, tour-à-tour joyeuses et lamentables, suivant la solennité, on n'eut plus dans le temple protestant qu'une mélopée criarde. Ce jour-là l'église réformée perdit tout un cycle de poèmes, inspirations et symboles de la muse catholique.

En 1525, Luther écrivait aux chrétiens de Strashourg : C'est nous qui les premiers avons révélé le Christ, nous osons nous en vanter. Nos cantiques sacrés vont lui donner un démenti.

Dans la prose *Veni, sancte spiritus*, l'Eglise chante : Sans toi, rien de pur sur cette terre.

Sine tuo numine
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.

Dans l'hymne de saint Thomas, *Adoro te devote latens deitas*, le pécheur s'écrie : Qu'une goutte de ton sang retombe sur cette terre, et le monde sera sauvé.

Cujus una stilla saluum facere
Totum mundum potest omni scelero.

Ecoutez le vieux choral que l'Eglise entonne sur la tombe des morts : *Dies iræ*, et dont le chant faisait pleurer Mozart : terrible majesté, tu sauves gratuitement.

Rex tremendæ majestatis
Qui salvando salvas gratis,
Salva me fons pietatis.

Voilà les chants de l'Eglise saxonne avant Luther. Magnifique témoignage de sa vieille foi : harmonies admirables, poésies célestes que le réformateur bannit de sa liturgie pour y substituer des cantiques qu'on rapièce à chaque instant comme de vieux habits, sans pitié pour l'inspiration du moine !

Nous nous rappelons son hymne de départ, quand l'empereur l'appela à Worms : la famille saxonne chantait avec lui dans l'idiome national des cantiques tout pleins de grâce naïve. Il en est un qu'on dit encore la veille de la Nativité, *un petit enfant nous est né*, et dont la mélodie enivre l'oreille de l'étranger. Luther, quoi qu'en aient ait dit ses panégyristes, eut tort de toucher à ces vieilles reliques.

Le sacerdoce à ses yeux était un signe et non point un sacrement ; dès lors, plus d'onction, plus d'indélébilité, plus de vêtement particulier, plus de tonsure, plus d'ordination ! Au peuple le droit de suffrage ; à la communauté ou à la paroisse de dresser des règlements, des ordonnances, des lois : parco que la paroisse représento le peuple, et que le clerc n'a que le ministère du verbe et non le pouvoir de le conférer.

Les cathédrales et les collégiales allemandes possédaient des rentes foncières qui provenaient de donations et de fondations pieuses. Conformément à une décision prise par l'assemblée populaire de Leisnïc, près de Leipzig, Luther voulait que ces revenus passassent dans les mains ou de la commune, ou du prince qui en réglerait l'administration et l'emploi. C'était un attentat à la propriété dont les princes luthériens se rendirent complices, un vol effronté que l'on colora du beau nom de charité, une prime assurée à tous les rénégats ! Qu'allaient devenir les évêques, les prêtres, les religieux, qu'on dépouillait ainsi violemment ? Luther eut d'abord pitié d'eux : il voulut qu'on leur assurât le viatique pour leurs vieux jours. Il était impossible que la victime supportât cette spoliation sans se plaindre : ses murmures furent bientôt regardés comme séditieux, et on la laissa manquer de pain.

C'était encore quelque chose d'exorbitant que le droit conféré au prince par Luther, de choisir les visiteurs qui devaient annuellement parcourir les paroisses, scruter la vie, les mœurs, les enseignements des ministres, et, au besoin, les déposer et les excommunier.

Les princes abusèrent de la concession.

CHAPITRE XXX.

LA RÉFORME AU TRIBUNAL D'ERASME.

Il y eut un moment en Allemagne, où le mensonge prévalut et où l'on put dire à haute voix, sans crainte de contradiction, — que la réforme avait ennobli l'homme, épuré la société, ressuscité les lettres; — que Luther devait être béni comme un envoyé du ciel, parce qu'il avait régénéré l'entendement, agrandi la sphère de l'intelligence et détruit la superstition. Alors aucune voix n'eût osé, ainsi que nous l'a dit Cochlée, repousser ces calomnies contre le catholicisme, qui n'avait pas d'imprimerie pour les réfuter. Trois siècles après, ces mêmes mensonges étaient couronnés en plein Institut, et le livre où ils étaient déposés, et qui outrageait à la fois la vérité et le goût, était proclamé une œuvre de courage et d'artiste.

Aujourd'hui, qui voudrait signer l'écrit de M. Charles Villers ? Quelques années ont fait justice de ses admirations et de ses paradoxes !

De même au temps de Luther. Après la mort d'Erasme, quand les colères religieuses se furent apaisées, parut la correspondance du philosophe, et justice aussi fut faite des folles prétentions de la réforme. Cochlée eût été suspect, Erasme ne saurait l'être ; écoutons-le donc, ce roi des intelligences :

« J'aime à entendre Luthér nous dire qu'il ne veut pas qu'on dépouille de leurs revenus les prêtres et les moines qui n'ont pas de quoi vivre. A Strasbourg, peut-être ; mais ailleurs?.... Il y a de quoi rire, vraiment : à qui veut quitter le froc on donne la nourriture : aille au diable qui veut le garder ! Riez donc encore en les entendant protester que leur intention est de ne faire de mal à personne..... Qu'est-ce à dire ? Est-ce ne pas faire de mal que de chasser les chanoines de leur collégiale, les moines de leur monastère, de dépouiller de leurs richesses les évêques et les abbés ? — Nous ne tuons pas ! — Mais à qui la faute ? A ceux qui prudemment prennent la fuite ! Et les pirates non plus ne tuent pas, si on ne leur résiste ! — Nous laissons vivre en paix au milieu de nous nos ennemis. — Qu'appellez-vous vos ennemis ? tous les catholiques ? Et nos évêques et nos prêtres, les croyez-vous en sûreté au sein de vos cités ? si vous êtes si doux, si tolérants, pourquoi donc ces émigrations, ces concerts de plaintes qui s'élèvent jusqu'au trône ? — A eux permis d'habiter parmi nous, sous la sauvegarde du droit des gens. — Oui : si tu ne viens à nos leçons tu ne recevras rien ; veux-tu bien tel jour de l'année ne pas aller en pèlerinage ! Veux-tu bien ne pas entendre la messe, ou communier dans une chapelle voisine, ou je te mettrai à l'amende ! Si, au temps de Pâques, tu ne t'approches pas de la table sainte, crains le jugement du sénat !.... — Plus que personne au monde nous abhorrons les dissensions.... tout notre désir est de conserver la paix avec les puissances de la terre... — Mais alors pourquoi renverser les temples qu'elles ont élevés ? — Quand les princes commandent l'impiété, nous nous contentons de mépriser leurs ordres. — Impiété ! vous voulez dire ce qui vous déplaît ? Mais vous oubliez donc que vous avez refusé à Charles V et à Ferdinand les subsides nécessaires pour faire la guerre au Turc,

sulvant la dogmatique de Luther, qui chante à cette heure la palinodie ? Est-ce que les Evangélistes n'ont pas fait entendre ces cris étranges : qu'ils préféreraient se battre pour le Turc non baptisé plutôt que pour le Turc baptisé, c'est à dire pour l'empereur ! N'y a-t-il pas de quoi mourir de rire ! A celui qui vous frappe la joue droite présentez aussitôt la gauche ; à qui enlève la robe donnez la chemise.... Et moi j'en sais qui ont été jetés en prison pour un mot échappé contre vos prêtres, et un autre qu'on a été sur le point de mettre à mort... Je n'ai pas besoin de parler de la mansuétude de Zwingli. Si vous pratiquez si bien le précepte de l'Evangile, pourquoi cette nuée de pamphlets que vous vous jetez à la tête ? Zwingli à la tête d'Emser, Luther à la tête du roi d'Angleterre, du duc George de Saxe et de l'empereur ; Jonas à la tête de Faber ; Hutten et Luther à la tête d'Erasme ?

« Ces gens-là nous envoient à pleines mains la calomnie. En voici un qui dit avoir connu un chanoine qui se plaint de ne pas trouver à Zürich le plus petit cabaret pour se soulager, tandis qu'avant la venue de Zwingli il y en avait de fort bien tenus et en grand nombre. J'ai montré au chanoine en question la page de la lettre, et il m'a affirmé en riant de pitié que jamais semblable propos n'était sorti de sa bouche. C'est avec la même candeur qu'ils reprochent à un autre prêtre d'être dissolu, quand moi, qui l'ai connu intimement, j'affirme, et tous ceux qui le connaissent rendront le même témoignage, qu'on n'a rien à lui reprocher, ni en paroles ni en actions. Ils en veulent au chanoine, parce que le chanoine a fort mauvaise opinion des sectaires ; au prêtre, parce qu'inclinant d'abord pour leur doctrine, il a eu hâte de l'abandonner.....

« Ils m'en veulent à moi, parce que je ne cesse de dire que leur Evangile refroidit l'amour pour les lettres ; et ils me di-

tent Nüremberg, où les professeurs sont largement rétribués. Soit, mais consultez les habitants, ils vous diront — que ces professeurs n'ont presque pas d'écoliers ; que le maître est aussi paresseux pour enseigner que l'écolier pour écouter la leçon ; en sorte qu'il serait nécessaire de salarier l'écolier autant que le maître. Je ne sais ce qui sortira de toutes ces écoles de villes et de bourgs, mais jusqu'à présent je n'ai pas encore vu une qui y ait appris les lettres.

« N'y a-t-il pas à se prendre d'un rire fou en voyant ces hommes de nouveauté se comparer aux Apôtres et au Christ ; se vanter orgueilleusement d'annoncer le seigneur, de proclamer la vérité, de répandre le goût des lettres, comme si parmi nous on ne trouvait ni christianisme, ni poésie, ni Evangile !.... Ecoutez-les parler des papes, des cardinaux, des évêques, des prêtres, des moines ; à les entendre, ce sont des hommes de mauvaise vie, de doctrine satanique. Ils célèbrent en termes magnifiques la pureté des mœurs, l'innocence, la piété de leurs disciples !.... comme si je ne pouvais pas citer telle de leurs villes où le libertinage, l'adultère, vont la tête levée ; comme si Luther n'avait pas été obligé d'envoyer des missionnaires pour ramener tout un peuple qui se précipitait dans la licence ; comme si ce docteur n'a pas confessé qu'il aimerait mieux retourner au joug antique des papistes et des moines, que de faire cause commune avec ces hommes de dissolution ; comme si Mélanchthon n'a pas fait la même confession, et Œcolampade aussi !.... Ecoutez-les vous dire qu'ils marchent à la lumière du Saint-Esprit. Mais cette lumière, quand elle illumine, elle brille dans les actions, dans l'œil et sur le front de l'homme inspiré : si Zwingli et Bucer sont tout remplis de ce souffle d'en haut, pourquoi parmi nous autres catholiques ne trouverions-nous pas de ces âmes privilégiées ? »

Voilà de nobles paroles que la vérité arrache à un écrivain qui s'était montré d'abord si favorable à Luther. Si nous ne comprenons pas la mission de l'historien, que de curieuses révélations nous pourrions extraire de ces pamphlets publiés par quelque chef de secte, de celui de Münzer entre autres, où Luther est traité « de moine honteux; de fils de la prostituée de Babylone, d'archichancelier du diable, de pape de Wittemberg, tuant tout ce qui contrarie son despotisme; hommes et pensées ! »

CHAPITRE XXXI.

MARIAGE DE LUTHER. — 1525.

Pour les intelligences que Luther avait séduites, toute chance de retour au catholicisme n'était pas perdue. Entraînées d'abord par cet amour des nouveautés auquel le cœur de l'homme se laisse si facilement aller, elles s'arrêtaient, et tout étonnées de leur chute se relevaient, et s'armaient du doute comme d'un miroir. Ainsi firent Staupitz, Miltisch, et Crotus et tant d'autres, dont Luther cachait soigneusement les défections, et qui finirent par reconnaître leur erreur et se reconcilier avec le catholicisme ; ce jour, il y avait fête dans nos églises.

Le prêtre était là qui veillait, et au moindre signe de repentir ou de regret de l'ange déchu, se hâtait de le reconcilier

avec Dieu. Sa voix aurait été impuissante à ramener le moine marié : la femme était le lien qui enchainait à jamais l'apostat à la réforme. Nous avons cherché vainement l'exemple d'un prêtre marié qui, dans la révolution religieuse du seizième siècle, ait abjuré ses erreurs ; le repentir ne vient pas même s'asseoir au chevet du mourant. Erasme avait donc tort de rire. Luther savait bien que chaque hymen sacerdotal valait à la réforme une âme, qui en procréerait d'autres à son image. Nous comprenons maintenant la lutte qu'il commence au sortir de la Wartbourg, et qu'il continue tous les jours de sa vie contre le célibat. Après le pape, Eck, Emser et Erasme, peut-être, Luther n'a pas d'ennemi qu'il ait plus rudement mené que le célibat ; aussi pour en triompher fait-il usage de toutes ses armes : colère, mépris, sophisme, épigramme, quolibet, bons mots ! Quelquefois on dirait d'un convive sortant d'un souper de Pétrone, et prêchant sur le mariage ; il faut éteindre alors les lampes ou prendre un éventail. Donc, que le lecteur hardi recoure aux œuvres de Luther en allemand ou en latin pour connaître l'écrivain ; car le moine n'a pas tout dit dans son sermon sur le mariage. A Naples est un musée secret qui, en une heure, peut initier le voyageur aux mœurs de l'ancienne Rome : le musée de Luther y ressemble assez, mais nous n'oserions y servir de cicérone.

Il était impossible qu'un panégyriste si pétulant du mariage gardât ses vœux de chasteté et mourût dans le célibat.

Les catholiques prévoyaient que Luther succomberait aux nécessités physiques qu'il a peintes si énergiquement. « Les Wittenbergeois, qui donnent des femmes à tous les moines, ne m'en donneront pas à moi », disait le Saxon. Les moines avaient besoin, pour le repos de leur âme, qu'il violât ses vœux de continence, aussi l'étourdissaient-ils de leurs criaileries. Aucun d'eux n'eût osé avouer en public un hymen ef-

fronté. Le peuple les montrait au doigt, et avait inventé pour peindre la fièvre génésique une expression devenue proverbiale : se démoiner ! Cette femme docteur qui faisait de la propagande et voulait proposer à Eck un tournoi théologique, Argula écrivait en 1524 à Spalatin : « Qu'il était temps que le nouvel Elie montât au ciel, écrasât sous ses pieds le serpent monacal, et se mariât. — Merci du conseil d'Argula, mon cher Spalatin, répondait Luther ; dites-lui que Dieu tient dans ses mains les cœurs qu'il change et change, qu'il tue et vivifie à son gré ; que le mien, tel qu'il est, n'a pas de goût pour le mariage. Non pas que je ne sente l'aiguillon de la chair et la voix impérieuse des sens, car je ne suis ni de pierre ni de bois ; mais j'ai bien le temps de penser au mariage, quand la mort me menace, et que le supplice de l'hérétique m'attend à chaque moment. »

Il est vraisemblable qu'il se serait marié plus tôt s'il n'avait craint d'encourir la disgrâce de l'électeur Frédéric, qui s'était expliqué franchement et tout récemment encore, dans sa lettre à l'évêque de Misnie, sur le mariage des prêtres et des moines, qu'il appelle « un concubinage déguisé. » Luther redoutait aussi les railleries d'Erasme, qui s'était moqué si hautement de Carlstadt ; de Schurff, qui avait écrit : Si jamais ce moine prend femme, le diable rira bien ! C'était ce Schurff qui ne voulait pas communier de la main d'un chapelain marié deux fois. D'ailleurs, dans une lettre confidentielle adressée à Rübel, en 1525, Luther témoignait quelques doutes sur ses dispositions au mariage.

Mais à la mort de l'électeur Luther s'enhardit. Il était alors à Seeburg, qu'il quitta pour retourner à Wittemberg. — Je pars, écrit-il à son cher Rübel... je veux épouser ma Kétha avant de mourir ! c'était du courage ; car, disait-il, nous autres moines et nonnettes nous connaissons le rescrit impérial :

Qui prend nonne ou moinillon mérite la corde. L'histoire, toutefois, ne parle du supplice ni de Wolfgang, ni de Carlstadt, ni des prêtres ou religieux qui avaient enfreint l'ordre de l'empereur : nous rapportons le propos sans en prendre la responsabilité.

Dans une lettre à l'archevêque de Mayence et de Magdebourg, Luther avait essayé de convertir le prélat et de lui prouver le bel exemple qu'Albert donnerait au monde, lui si haut placé dans la hiérarchie ecclésiastique, et à qui Dieu avait donné le don de chasteté, s'il se mariait publiquement.

Le cardinal ne répondit pas. Luther se vengea dans un débordement d'injures difficiles à traduire : — Va, bourreau de cardinal, fripon de valet, tête folle, religieux entêté, épiscorien renforcé, satan de papiste, chien enragé, vieux coquin, ver de terre, qui souilles de tes ordures la chambre de sa majesté impériale ! Que sa garde-robe te tombe sur la tête. On aurait déjà dû te pendre dix fois à une potence haute de trois potences ordinaires, enfant de Caïn, à qui Luther veut donner un joyeux carnaval ; apprête-toi à danser, il jouera du fifre !

Ce fut le 14 juin 1525 que Luther épousa Catherine Bora, nonne de vingt-six ans, du couvent de Nimptsch, d'où elle avait été enlevée par Léonhard Koeppé, jeune sénateur de Torgau.

Mélancthon reçut cette nouvelle comme un coup de foudre ; il n'en revenait pas. Martin, qui n'avait rien de caché pour son disciple chéri, ne lui avait pas dit un mot de ce mariage.

— Luther s'est marié inopinément, écrit Mélancthon à Camer ; ce n'est pas moi, en vérité, qui oserais condamner ce mariage subit comme une chute et un scandale, bien que Dieu nous montre dans la conduite de ses élus des fautes

qu'on ne saurait approuver ; malheur toutefois à celui qui rejetterait la doctrine à cause des péchés du docteur !

— Paix et salut, écrivait Justus Jonas à Spalatin ; ma lettre va vous apprendre une chose merveilleuse : notre Luther s'est marié à Catherine de Bora ; j'assistai hier à la noce. Je n'ai pu, à ce spectacle, me défendre de quelques larmes. Mon ame craint et souffre ; je ne sais ce que Dieu nous réserve ; je souhaite à cet homme au cœur si bon, si sincère, à notre frère en Dieu, toutes sortes de félicités. Le Seigneur est admirable dans ses conseils et dans ses œuvres, adieu... Aujourd'hui il y a un tout petit repas ; nous célébrerons, je pense, la noce plus tard, et vous y viendrez. J'envoie un exprès pour vous annoncer cette grande nouvelle. Nos témoins étalent : le peintre Lucas et sa femme, le docteur Pomer et moi.

Luther n'avait dit son secret qu'à deux de ses amis, Amsdorf et Koeppel.

Le bourgmestre de Wittemberg envoya aux nouveaux mariés douze bouteilles pour le repas de noces, dont quatre de Malvoisie, quatre du Rhin et quatre de Franconie. La ville leur fit présent de deux anneaux.

Ce fut le tour des moines. Luther, pendant quinze ans, les avait assez bafoués : ils prirent leur revanche, et il faut avouer qu'elle fut sanglante. Epithalames, odes, cantiques sacrés et profanes, distiques, poèmes héroïques et comiques, la muse monacale improvisa sur tous les tons et dans tous les idiomes. Si jamais il vous arrive de feuilleter quelques-uns de ces innombrables écrits inspirés par la réforme, et que vous lisiez sur l'un d'eux la date de 1525, attendez-vous, si le pamphlet est d'un moine, à y trouver le nom de Catherine Bora. A Horace le moine prend son iambique, à Salomon son style symbolique, aux poètes obscènes de l'anti-

quité leurs libertines images, à l'écolier d'Albert Dürer son crayon, pour peindre jusqu'aux joies nocturnes du couple réformé ; car ils étaient bien plus hardis qu'au début de la réforme. « En vérité, s'écrie piteusement Juncker, on ne saurait dire quelles gorges chaudes les papistes ont faites au sujet de cet hymen, qu'ils ont chanté jusqu'à représenter ces saintes noces comme incestueuses. » Un moine, Conrad Collen, donne à son ouvrage le titre de : — *Sur les noces canines de Luther.*

Emser, ce vieux théologien qui avait porté de si glorieux coups à Luther, improvisa un épithalame, paroles et musique :

— Adieu cucule, adieu cape, adieu prieur, gardien, abbé ;
adieu tous les vœux, et gai, gai, gai !

« Adieu matines, oraisons, adieu crainte et pudeur, adieu conscience, et gai, gai !

La réforme, pour populariser sa colère contre les moines, ne s'est pas contenté de la rimer ; elle l'a mise en musique. Il est un vieux cantique luthérien qu'on chante encore à Wittenberg, et dont les paroles et la mélodie ont vécu tout l'âge de la réforme et mourront peut-être avec elle.

Martin veut, das ri, ra, ritz

Qu'on tisonne les moines ; das, etc.

Qu'on rotisse les prêtres ; das, etc.

Qu'on émancipe les nonnes, etc.

Si vous parcourez les campagnes de Saxe, où triomphe le catholicisme, vous entendrez quelque bonne vieille grommeler, ou quelque pauvre du bon Dieu chanter d'un ton nasillard d'autres couplets qu'on fit sur la même mélodie, à peu près à la même époque :

Lucifer sur son trône,

Das ri, rum, ritz,

Etait un ange de beauté,

Das ri, rum, ritz ;

Il en est tombé,

Des ri, etc.

Avec ses compagnons,

Das ri, etc.

Le docteur Conrad Wimpina, celui qui avait soufflé les thèses de Tétel, si nous en croyons Luther, fit imprimer à Francfort-sur-l'Oder un recueil de controverses religieuses où se trouvent quelques gravures en bois curieuses à étudier. Sur l'une on a représenté la noce de Luther : à gauche, le moine donne l'anneau des fiançailles à Bora, au-dessus des époux on lit : *Vovete* ; à droite est le lit des époux, dont les rideaux sont tirés, et au pied : *Reddite* ; au milieu, le moine danse en tenant la main de la nonne ; un ruban flotte au-dessus de leurs têtes, sur lequel sont ces deux vers :

Discedat ab aris

Cui tulit hesternæ gaudia nocte Venus.

Dans la plupart des caricatures inspirées par le mariage de Luther, le docteur est représenté dansant avec Bora, ou assis à table le verre en main, et ces dessins doivent être consultés. La gravure ne ment pas ; elle invente rarement, seulement elle ne s'attache pas à la ressemblance, et ne cherche que l'effet. Seckendorf voudrait nous faire croire que Luther portait, le jour de son hymen, un front chargé de soucis ; la gravure lui donne un démenti : elle aurait trouvé moyen, sans doute, si Luther eût été aussi triste que le représente son panégyriste, de rire de cette gravité ; au lieu d'une scène de cabaret allemand, elle nous aurait donné une ronde satanique, un banquet infernal.

Longtemps après les noces, le bruit des hymnes moqueurs

dont elles avaient été saluées durait encore ; quelques amateurs avides de scandale ont enchâssé ces épithalames dans des recueils qu'on peut considérer aujourd'hui comme de véritables bijoux bibliographiques. Il nous a été donné d'en parcourir plusieurs d'une poésie hyperbolique, mais qu'il faut consulter pourtant, si on veut connaître une foule de détails dont la gravité historique ne s'accommoderait guère. Sans le poète, nous nous représenterions Luther au moment de ses noces sous la figure qu'un de ses disciples lui donne à Worms, si maigre qu'on eût put compter ses os ; tandis qu'alors c'était un moine à la face rubiconde, à l'abdomen rabelaisien, marchant difficilement sous le poids de chairs exubérantes. Hutten se serait moqué d'un catholique qui, avec une fleur de santé si vive, aurait parlé comme fait Luther des dangers de mort qui le menaçaient, et plus encore peut-être de cette atonie sexuelle dont il glisse quelques mots à son ami Rübel. Vous voyez maintenant comment la poésie corrige souvent l'histoire.

Erasme était à Basle quand il apprit le mariage de Martin, et aussitôt il écrivit à ses amis d'Italie :

— Voici un singulier événement : Luther a jeté bas le manteau du philosophe, et vient de se marier avec une fille de vingt-six ans, jolie et bien faite, d'une bonne famille, mais sans dot, et qui depuis quelque temps a cessé d'être vestale. Les noces ont été célébrées sous d'heureux auspices ; car peu de temps après les chants d'hyménée, la jeune fille est accouchée ! Luther s'ébat dans le sang, pendant qu'une centaine de milliers de paysans descendent chez les morts.

Cette lettre d'Erasme causa, lorsqu'on la connut, un grand scandale parmi les disciples de Luther : quelques-uns écrivirent pour défendre l'honneur de leur maître et la vertu de sa

compagne. Notre rôle, dans de pareils débats, n'est pas celui de juge, mais de simple rapporteur.

Les catholiques, dans l'examen d'un fait matériel qu'on avait intérêt à leur cacher, ont d'abord des inductions morales à faire valoir. Ils demandent comment, à moins d'un miracle, on peut croire à la vertu d'une jeune fille dans l'âge des passions, qui fuit de son couvent, va chercher un asile dans une ville telle que Wittemberg, toute pleine de moines lubriques, d'écolliers libertins ; que ses parents refusent de recevoir et qui, recherchée en mariage par le docteur Glaz, vient à Amsdorf en pleurant, déclarer qu'elle ne veut pour époux que Luther ou Amsdorf ? Quelle garantie, dit Wimpina, nous donnerez-vous aussi de la continence, de la chasteté d'un moine qui se complait à peindre avec de telles brutalités les joies du mariage, à en décrire tous les mystères ; qui entend et parle si bien la langue érotique ; qui est travaillé de si rudes tentations ; qui s'énivre d'images charnelles ? Comment, ajoutez-il, Luther serait-il resté chaste, quand sa parole est si dévergondée ? ange, avec des passions si brûlantes ?

Outre cette lettre si positive d'Erasme sur la chute de Bora, on cite une épître du même écrivain, et adressée longtemps après à Nicolas Everard, président du grand conseil de Hollande, à la Haye, où le même fait est rapporté à peu près dans les mêmes termes ; un sermon d'Agricola ; l'ouvrage de Jean Faber, évêque de Vienne, *Défense de la foi catholique*, où on lit qu'un mois environ après son mariage la jeune fille est devenue mère ; les témoignages d'Odoric Raynald, de Graveson et de beaucoup d'autres ; et le bruit de l'Allemagne tout entière.

Mais voici d'autres aveux : Luther écrit dans ses Colloques de table : — L'an 1525, le 14 juin, pendant la guerre des paysans, je pris femme ; en 1526, le 6 juin naquit mon pre-

mier né Jean ; en 1527, mon second enfant, ma fille Elisabeth ; en 1529, Madeleine ; en 1531, le 7 novembre, Martin ; en 1536, le 28 janvier, Paul ; enfin, en 1534, Marguerite.

Et dans ce même ouvrage est une lettre de consolation à Jérôme Weller, où se trouvent ces mots : — Si je n'avais puni des verges mon fils André.... Quel est donc cet André, dont parle Luther ici pour la première fois, et qui ne fait pas partie de la généalogie qu'il nous a donnée ? — Et ailleurs : — Ma femme, enceinte, allaitait encore un enfant adultérin. C'est chose désagréable d'avoir deux hôtes à nourrir, l'un dans la maison, l'autre hors du toit paternel ! — Quel est cet enfant adultérin ?

Ce qu'on ne saurait imaginer, c'est l'expédient trouvé par le réformé Malsch pour venger Luther : croiriez-vous qu'il charge de cet enfant le pauvre ouvrier imprimeur qui, au lieu de *famulum*, aurait écrit *filium* ! Un fils substitué à un valet ! Mais, lui dit-on, on ne fustige pas un valet ? — Je le sais, dit Malsch ; alors lisez : corriger au lieu de fustiger, et substituez *castigassem à virgis punissem*. Ulrich Hutten, que ne viviez-vous ! avec quels rires bouffons vous auriez fait justice de cette glose, surtout si elle avait été imaginée par un papiste ! Un catholique proposa à Malsch une autre émendation, celle de *adultum*, en place d'*adulterum*, un adulte au lieu d'un adultérin ; n'était-ce pas une variante qui valait celle de Malsch ?

Mais voici une rétractation importante :

— Je m'étais trompé, écrit Erasme à François Sylvius, Luther a bien pris femme ; mais le hâtif accouchement de Catherinen'était qu'un vain bruit : elle est enceinte. Vous savez ce que dit le peuple, que l'Antechrist doit naître des œuvres d'un moine et d'une moinesse ; mais alors que de milliers d'antechrists sont déjà entrés dans le monde ! »

Bayle et surtout Seckendorf se sont habilement servis de cet aveu d'Erasme pour montrer l'absurdité des bruits répandus sur la vertu de Catherine. Mais les critiques catholiques regardent comme apocryphes ces deux passages, glissés, disent-ils, par une main luthérienne dans le recueil des lettres du philosophe batave, lequel ne parut que longtemps après sa mort. Comment Froben, qui a rassemblé les épîtres d'Erasme, a-t-il ôté de celle à Daniel d'Ulm le passage relatif aux noces trop heureuses de Catherine Bora? S'il a maladroitement, et pour faire sa cour aux luthériens, retranché des épîtres ce qui pouvait faire tort au réformateur, pourquoi n'aurait-il pas interpolé quelques lignes en faveur du moine de Wittemberg?

Ceci n'est que le résumé d'une controverse ardente entre les catholiques et les réformés. Ceux qui aiment le scandale ont de nombreux pamphlets où cette question est agitée sous toutes ses faces. Nous les avons lus, et en conscience il nous est difficile d'émettre une opinion ; catholique d'ailleurs, nous nous récusons. Mais à la place de Catherine Bora mettez une servante de prélat, et comme Luther se serait égayé sur la vertu de la pauvre fille ! lui qui raconte sérieusement qu'un beau jour on trouva six milles crânes d'enfants nouveau-nés dans un étang de couvent !

Un homme prit au sérieux l'hymen luthérien ; et ce ne fut pas un théologien, mais une tête couronnée, Henri VIII. La paix n'était pas faite encore entre ces deux puissances. Luther, de son cloître de Wittemberg, continuait de braver la colère du monarque, et le roi, de son palais de Saint-James, ne savait plus quelles paroles nouvelles inventer pour les jeter à la tête de son adversaire. Erasme avait cru un moment que l'ardeur belliqueuse de Luther s'éteindrait dans les bras de Catherine Bora ; il se trompait ; l'hymen n'avait pu guérir lo

nouvel époux, qui, le lendemain même de ses nocés, avait repris sa plume encore toute trempée de cette encre si noire et si corrosive qu'il secouait de droite et de gauche sur toute figure papiste, et Henri VIII en avait reçu, à sa face royale, toute une écritoire.

Ni Erasme, ni Cochlée, ni l'Olympe des poètes, ni Henri VIII, n'avaient donc compris Luther. Il s'agissait bien vraiment pour lui de chercher dans le mariage des félicités sensuelles, qu'il aurait pu trouver si facilement ailleurs, lui que des essais de nonnes venaient troubler dans sa solitude? S'il n'eût voulu qu'apaiser des tentations trop violentes, il y avait pour lui des remèdes plus efficaces, surtout autrement secrets que le mariage ! Ses nocés furent plus qu'une exigence de la chair : une œuvre de politique religieuse. L'opinion avait jusqu'alors flétri tous les essais de mariage monacal. On se rappelle l'émotion des esprits quand le vieil archidiacre Carlstadt conduisit une religieuse à l'autel. Ces accouplements de nonnes et de prêtres causèrent d'abord un grand scandale ; on murmurait en voyant passer ces figures d'hommes et de femmes encadrées sous le même capuchon. Wolfgang resta caché longtemps pour ne pas amener la populace dans les rues de Wittemberg. Luther, dans sa solitude de la Wartbourg, en chaire et dans sa cellule, ne fut occupé pendant plusieurs mois qu'à recoudre des lambeaux de textes sacrés, qu'il jetait ensuite en guise de manteau sur toutes ces nudités ; mais il avait beau faire, le manteau restait percé. Il y eut un moment où les prédications du réformateur étaient infructueuses ; personne ne se trouvait assez hardi pour échanger les bénédictions de Luther contre le fouet de l'opinion.

Mais dès qu'il a prêché d'exemple, il est en Allemagne quelque chose de plus hardi que l'opinion, c'est la paillardise,

qui marche le front levé, se promène dans les rues en plein soleil ; car en cas de violence elle a pour se cacher la robe d'un prêtre marié.

Voici un vieil historien demi-gaulois, presque contemporain de Luther, qui a merveilleusement exprimé l'effet produit par le mariage des moines ; seulement il faut prendre garde qu'il est catholique dans ses croyances et païen dans son style tout trempé des souvenirs de l'école mythologique.

« Entendez-vous, dit Florimond de Raemond, les trompettes de Cupidon ? Voici les échelles placées aux murs des monastères, dont les fondements s'ébranlent et s'écroulent ; un régiment de moines s'élance à travers la brèche, haletant de desirs et courant après les jeunes religieuses et surtout après celles qui, réveillées par le son des fanfares luthériennes, ont rompu les grilles, déchiré leurs voiles et se répandent dans le camp voisin, laissant pour gage et loyer du couvent quelques-unes de leurs vieilles compagnes. »

C'est là ce que Florimond de Raemond appelle « les fruits de la copulation de Luther et de Catherine ! » Le moine savait bien ce qu'il faisait : aussi ses noces sont à peine célébrées, qu'on voit s'ouvrir la plupart des couvents d'hommes et de femmes, et des vierges folles et des moines libertins en sortir, se cherchant au grand jour, et au grand jour rendant l'Allemagne témoin d'unions que l'Eglise regardait comme incestueuses ; mais l'exemple de Luther venait d'en faire une œuvre méritoire. Des prêtres succombèrent parmi ces gens d'église qui portaient le vêtement sacerdotal aux yeux du monde, mais de qui Dieu s'était retiré ; hommes du monde, passant leur vie dans le luxe, à table ou à cheval. Ils remerciaient Luther, qui leur permettait de transformer une concubine en épouse légitime, et acceptaient la honte, mais sous bénéfice d'inventaire, pourvu qu'ils ne fussent pas obligés de rougir en public.

Il y eut des couvents, surtout autour de Wittemberg, où pas un moine ne resta, d'autres qui n'étaient abandonnés qu'en partie. Quelquefois, comme à Orlamünde ou sur la route que parcourut l'anabaptisme, le peuple, excité par quelque prédicant furieux, se portait sur les monastères, et en chassait les habitants. Le lendemain Glaz se présentait, montant en chaire et disait : Moi, magnifique recteur de l'Académie de Wittemberg, je me proclame pasteur d'Orlamünde. L'ordre rétabli et la tempête populaire apaisée, la puissance séculière venait prendre possession de l'asile abandonné, faisait un inventaire de ce qu'elle y trouvait, confisquait à son profit les dépouilles conventuelles, puis jetait quelques paroles de pitié à ceux auxquels elle voulait bien permettre d'y finir leurs jours, ou quelques aumônes quand elle prenait le parti de fermer le couvent. Alors l'Allemagne catholique eut un autre scandale à pleurer, nous l'avons dit, la spoliation opérée par le pouvoir au mépris du droit des gens et des chartes de possession, dont quelques-unes remontaient à une haute antiquité. On vit des vases saints, qui servaient à la célébration des mystères, passer sur la table de certains électeurs en guise de coupe, et plus tard de cette table, quand on eut appris à rougir, dans les musées publics. Ces manuscrits merveilleux, ces vieux christ en bois et en ébène ; ces bagues d'évêques, dons de papes ou d'empereurs ; ces broderies, ces vitraux, tous ces ciboires d'or et d'argent ; toutes ces reliques du moyen-âge, qu'on montre dans les riches collections d'Allemagne, appartenaient aux couvents et aux églises. Pour s'en emparer, on sécularisa les moines. En sorte qu'après trois siècles on ne trouve rien de mieux, pour nous donner une idée de l'art allemand à cette époque, que d'étaler les dépouilles de ceux qu'on volait de leur vivant et qu'on calomnie après leur mort.

CHAPITRE XXXII.

CATHERINE BORA. LUTHER DANS SON MÉNAGE.

Catherine de Bora ou de Bore, issue de la noble famille de Hugewitz, naquit le 26 janvier 1499. Ses parents étaient pauvres ; elle fut mise, à vingt-deux ans, au couvent de Nimptsch, de l'ordre de Saint-Bernard, près de Grimma, sur la Muldo, le 4 avril 1521. Un sénateur de Torgau, Léonhard Kœppe ou Kœppen, aidé d'un jeune homme de son âge, s'introduisit nuitamment dans le cloître, dont il avait fracturé les portes. Neuf jeunes filles étaient là toutes prêtes attendant leur libérateur. A la porte du monastère, il y avait un char couvert où Kœppe encaqua, dit la chronique de Torgau, les jeunes filles comme des harengs. Il fallait traverser les états du duc George et une ville peuplée comme Torgau. On échappa à tous les dangers. Bora avait, à Wittemberg, une chambre préparée d'avance dans la maison de l'ancien bourgmestre Ph. Reichenbach.

Werner, dans sa tragédie de Luther, a poétisé Catherine qui a des visions, tombe en extase, et, dans son sommeil, devine le mortel auquel elle doit un jour unir son sort : jeune vierge qui n'appartient à la terre que par son corps mortel, mais dont l'âme habite les sphères étoilées, et vit avec les purs esprits. Cette peinture idéale est un mensonge à l'histoire qui nous représente la nonne du couvent du Nimptsch,

une fois dans son ménage, s'occupant des détails matériels de la maison, avec tout le prosaïsme des femmes allemandes; aimant le vin, s'il faut en croire Kraus, beaucoup plus que la bière, le versant à son mari et à ses compagnons de table d'une main avare, et hantant la cave aussi souvent que la chapelle du cloître. Un jour qu'elle visitait le cellier que l'électeur de Saxe avait doté récemment d'une nouvelle tonne de Malvoisie, c'est Aurifaber qui le raconte, un bruit effroyable se fit entendre comme le glas d'une cloche ou le cri de quelque oiseau de proie. Le garçon eut peur et tomba à la renverse, et les deux époux faillirent à perdre connaissance, tant ils avaient été effrayés! Luther regarda ce bruit inconnu comme un avertissement du ciel. A table, dix ans plus tard, quand il en rappelait le souvenir, il disait à ses amis : « Le cœur endurci est remué par les promesses, ébranlé par les bienfaits, terrifié par les menaces, et corrigé par les coups du ciel. »

Luther fut-il heureux en ménage? c'est une question agitée et débattue par les historiens réformés, et résolue diversement. Bredow fait de Catherine une femme acariâtre, hautaine et jalouse, qui tourmenta le docteur. Bredow a partagé l'opinion d'un historien contemporain, de Nas, qui connut et fréquenta Catherine, qu'il représente infatuée de la gloire maritale, dédaignant la voisine, toute bouffie d'orgueil, et de méchante humeur. Ce n'est pas le portrait qu'en font Bugenhagen et Justus Jonas. Le docteur lui-même rend grâces au Seigneur, dans ses *Tisch-Reden*, « de lui avoir envoyé une compagne pieuse, sage, et sur laquelle le cœur d'un homme peut se reposer, suivant l'expression de Salomon, ch. 31, v. 11. » Meyer a recueilli des écrits de Luther tous les témoignages qu'il a pu trouver en faveur de Catherine, dont il fait un ange sur la terre, envoyé de Dieu pour faire le bonheur du

moine saxon. Il cite surtout ce passage d'une lettre du réformateur : « Mon maître Kéthä te salue, mon Kéthä part demain pour Zolsdorf. »

Mais il est à remarquer que ces expressions d'amour ne durèrent que peu de temps. Luther cessa de les employer en 1530, et *meus Ketha* n'est plus quand il écrit à ses amis que *Ketha uxor*. C'est vraisemblablement à cette époque que George Pontanus (Brück), chancelier de l'électeur Frédéric de Saxe, fait un si vilain portrait de la compagne de son ami qui, à l'entendre, « veut faire chez elle le majordome, trancher du maître, chiche et ladre, et regardant au boire et au manger. » Ce Pontanus était l'ami de la maison, le commensal du docteur et son bras droit.

Luther, après son mariage, dut regretter le silence du cloître si favorable à la méditation. Catherine l'interrompait dans ses études. Plus d'une fois, au moment où il avait besoin de toute sa colère pour répondre à quelque « papiste, » elle venait le troubler par des questions ridicules. Alors, pour fuir le bavardage de Kéthä, le docteur n'avait d'autre ressource que de prendre du pain, du fromage, de la bière, et de s'enfermer à clef dans son cabinet ; mais cet asile de paix n'était pas toujours impénétrable, et l'image de sa femme venait se placer entre celle du pape ou de quelque moine qu'il était occupé à souffleter.

« Un jour, c'est Meyer, le panégyriste de Catherine, qui raconte l'historiette ; un jour qu'il était clos, avec son viatique ordinaire, faisant la sourde oreille aux cris de Kéthä, et continuant, malgré un vacarme horrible qu'on faisait à la porte de sa chambre, de travailler à la traduction du vingt-deuxième psaume ; il entendit tout-à-coup ces mots qu'on lui jetait à travers une petite lucarne : — Si tu n'ouvres, je vais chercher le serrurier. — Le docteur, épanoui sur le livre du

Psalmist, se réveilla comme d'un sommeil profond, en priant sa femme de ne pas l'interrompre dans ce bienheureux travail. — Ouvre, ouvre, répétait Catherine. — Le docteur obéit. — J'avais peur, dit Kéthà, qu'il ne te fût arrivé quelque chose de fâcheux, depuis que tu es enfermé dans ce cabinet. — A quoi Luther répondit socratiquement : — Il n'y a de fâcheux que ce que j'ai devant les yeux.

Dans leurs premières années de mariage, plus d'une fois aussi Kéthà regretta les douces heures du cloître; car le monde où elle avait été jetée était méchant. Les femmes des bourgeois catholiques de Wittemberg détournaient la tête quand elles la voyaient, pour ne pas la saluer, et l'orgueil de Catherine était humilié; elle pleurait alors. Le docteur cherchait à la consoler.

Catherine lisait assidument l'Écriture, les Psaumes surtout, où elle trouvait de grandes consolations, mais souvent aussi des obscurités qui tourmentaient son intelligence, et que le docteur essayait de lui expliquer, en avouant toutefois — qu'il en était dont nous ne pouvions pas plus avoir l'intelligence qu'une oie.

C'était surtout après son travail, quand il se promenait avec Catherine dans le petit jardin du couvent, auprès des plates-bandes du vivier où se jouaient des poissons de couleur, qu'il aimait à expliquer à sa femme les merveilles de la création et les bontés de celui qui avait tout fait de ses mains. Un soir, les étoiles scintillaient d'un éclat extraordinaire, le ciel semblait en feu... — Vois donc comme ces points lumineux jettent de l'éclat, dit Catherine à Luther.... Luther leva les yeux. — Oh ! la vive lumière ! dit-il, elle ne brille par pour nous ! — Et pourquoi ? reprit Bora, est-ce que nous serions dépossédés du royaume des cieux ? Luther soupira.... — Peut-être, dit-il, en punition de ce que nous avons quitté no-

tre état. — Il faudrait donc y retourner? reprit Catherine. — C'est trop tard, le char est embourbé, ajouta le docteur, et il rompit l'entretien.

On pourrait induire de quelques passages de ses écrits que le réformateur eût plus d'une fois à exercer sa patience dans son intérieur de ménage, car il vante cette vertu et s'en fait gloire aux yeux de Dieu et de ses amis. — Patience avec le pape, patience avec les enthousiastes, patience avec mes disciples, patience avec Catherine de Bora; ma vie n'est qu'une patience continuelle. Je ressemble à l'homme du prophète Isaïe, dont la force réside dans la patience et l'espoir!

Il faut bien savoir souffrir, disait-il : l'arbre souffre une mauvaise branche, le corps une mauvaise digestion.

On voit quelquefois percer dans ses écrits une velléité de liberté que la nécessité le force de comprimer. — Pour être libre, dit-il, il me faudrait fouiller la pierre et en faire sortir une femme, elle serait docile, celle-là! Sans cette précaution, pas d'obéissance à en obtenir.

Bora lui faisait sentir assez souvent que le pauvre sculpteur n'avait pas encore trouvé le bloc d'où devait sortir la femme modèle. Un jour qu'elle voulait à toute force être maîtresse, le docteur prit sa grosse voix et lui dit : « Maîtresse, maîtresse! c'est bon dans le ménage; mais ailleurs je fais mes réserves. Les femmes ont été maîtresses depuis Adam, et qu'ont-elles fait de bien? Quand Adam commandait, avant sa chute, tout allait au mieux; mais vint la femme, et adieu la concorde et le repos : voilà de vos merveilles, Kétha! C'est pourquoi je me révolte. »

Cet empire ne lui avait pas toujours pesé cependant; il avouait le joug, et se glorifiait presque de le porter dans les premières années de son mariage, où Kétha était sa chère docteur.

Kétha aimait à le troubler dans sa docte retraite et à le tourmenter de puérides questions. Tantôt elle lui demandait si le roi de France était plus riche que son cousin l'empereur d'Allemagne, si les femmes d'Italie étaient plus belles que les femmes d'Allemagne, si Rome était aussi grande que Wittemberg, si le pape avait des diamants plus précieux que ceux de feu l'électeur Frédéric de Saxe.

— Maître, lui disait-elle un jour, comment se fait-il que quand nous étions papistes nous priions avec tant de zèle et de foi, et que maintenant notre prière soit si tiède et si molle ?

Catherine Bora eut de son mariage six enfants.

Elle voulut que son second enfant portât le nom d'Elisabeth. Amsdorf fut le parrain de Magdeleine, qui mourut à treize ans; Elisabeth ne vécut que quelques mois. Luther la pleura et écrivit sur sa tombe :

« Ici dort Elisabeth ; la petite de Luther : *Hic dormit Elisabeth filiola Lutheri.*

« Pauvre enfant ! murmurait Luther, dont la mort a déchiré mon cœur. Ah ! je n'aurais jamais cru que le cœur d'un père fût aussi faible ! Priez Dieu pour moi. »

Jean grandissait ; mais avec l'âge se développaient les germes de maladie qu'il avait apportés en naissant, en sorte que toutes les joies de Luther étaient empoisonnées. Il oubliait le monde pour parler de son enfant.

« Mon petit ne peut t'embrasser, mais il se recommande bien à tes prières. Il y a douze jours qu'il n'a pris nourriture ni boisson. Cela va un peu mieux aujourd'hui : il commence à manger et à boire. Pauvre petit, il aimait tant à jouer ! Mais cela est si mallogre ! »

Il y a un tableau d'un effet charmant dans la vie de Luther.

La diète est à Augsbourg, Charles V a voulu la présider en personne : le roi Ferdinand, le landgrave de Hesse, le nonce du pape, les électeurs de Saxe, tout ce que l'Allemagne a d'illustre dans les armes et dans les lettres s'y est donné rendez-vous. Mélanchthon doit présenter à l'assemblée la confession de foi des réformés. Luther est obligé de rester caché à Koburg, car l'empereur est colère. Donc Luther se promène à Koburg et s'arrête devant un marchand de joujoux, et soudain l'image de son petit Jean lui revient en souvenir, et de retour chez lui, il laisse le psaume *Quare fremuerunt gentes*, magnifique cantique qu'il essayait de faire passer en allemand avec toute la richesse de poésie de l'original, pour écrire à l'enfant de quatre ans une lettre d'un véritable enfant :

« Grace et paix dans le Seigneur, mon petit ; je vois avec plaisir que tu apprends bien tes leçons, et que tu pries bien le bon Dieu. Continue, mon petit, et à mon retour je t'apporterai un joli joujou.

« J'ai vu un joli jardin où il y avait beaucoup d'enfants habillés de robes d'or qui ramassaient sous des arbres de belles poires, des pommes, des cerises, des prunes et des pruneaux ; qui chantaient, qui sautaient de joie ; qui avaient aussi de jolis petits chevaux avec des brides d'or et des selles d'argent. Je demandai à l'homme à qui ce jardin appartient : — A qui sont ces enfants ? — Oh ! me répondit-il, ce sont des enfants qui prient bien, qui apprennent bien leurs leçons, et qui aiment bien le bon Dieu. Et je lui dis : — Cher homme, j'ai aussi un enfant, qui s'appelle Hans Luther, ne pourrais-je pas l'amener dans ce jardin, où il mangerait ces belles poires, où il galoperait sur ces jolis petits chevaux, et où il jouerait avec ces enfants ? Et l'homme me répondit : — S'il prie bien le bon Dieu, s'il apprend bien ses leçons, s'il est bien sage, il viendra avec Lippus et Jost, et quand ils seront ensemble,

ils galoperont, ils fifreront, ils timbaleront, ils danseront et tireront avec de petites arbalètes. Et l'homme me montra, au beau milieu du jardin, une grande pelouse pour danser, où il y avait des fifres d'or, des timbales et des arbalètes d'argent. Mais il était trop matin, les enfants n'avaient pas mangé, et je n'eus pas le temps de les voir danser. Et je dis à l'homme : — Ah ! mon cher monsieur, je vais tout de suite écrire à mon petit Jean qu'il apprenne bien ses leçons, qu'il prie bien le bon Dieu, qu'il soit bien sage, afin qu'il vienne dans ce jardin, il a une tante qu'il amènera avec lui. Et l'homme me répondit : — Allez, et écrivez à votre petit Hans.

« Mon petit chéri, apprends bien tes leçons et prie bien le bon Dieu, et dis à Lippus et à Jost (Philippe et Jacques) d'être bien sages, et vous viendrez tous ensemble dans le jardin. Salue ta tante, et donne-lui un baiser pour moi. »

Assurément, vous ne diriez jamais que la main qui joue avec tous ces badinages est la même que celle qui écrivait les lettres à Henri VIII et à Léon X ? Et si vous le voyez bêchant son jardin, sarclant ses mauvaises herbes, allant puiser de l'eau à sa fontaine pour arroser ses plates-bandes, et aussi fier de son parterre qu'autrefois de son Nouveau-Testament, vous ne reconnaissez pas le pèlerin qui en face de Worms s'écriait : Quand autant de diables m'attendraient là-bas qu'il y a de tuiles sur les toits, j'irai ! Mais savez-vous pourquoi il aime tant son jardin ? C'est que quand il est tenté du diable, il prend sa bêche, riant sous sa cape de son adversaire, auquel il échappe en se réfugiant parmi des fleurs.

« Mais envoie-moi donc les graines que tu m'as promises pour le printemps ; je les attends avec impatience, » écrit-il à son bon ami Link ; et quand ces graines ont poussé, vite une autre lettre où il annonce cette bonne nouvelle. — Mes melons montent, mes courges grossissent, c'est une bénédiction !

Il aimait, avec passion les fleurs ; souvent il se mettait à deux genoux pour les contempler plus à son aise. — Pauvre violette, disait-il, quel parfum tu exhalas ; mais il serait bien plus doux encore si Adam n'eût pas péché ! O rose, que j'admire tes couleurs, qui brilleraient d'un éclat bien plus vif sans la faute du premier homme ! O lis, dont la parure efface celle des princes du monde, que serais-tu donc si notre père n'eût désobéi à son créateur ? Il croyait qu'après la chute d'Adam la main de Dieu avait retiré à la création une partie des dons qu'il lui avait donnés ; mais du moins, pensait-il, la nature ne s'est pas montrée ingrato comme l'homme ; car le murmure des ruisseaux, le parfum des jardins, le souffle des vents, le bruissement des feuilles sont autant d'hymnes chantés au créateur ; tandis que l'homme créé à l'image de Dieu l'oublie entièrement depuis son péché ! O homme, que tes destinées auraient été grandes, si Adam n'eût pas failli ! Tu aurais étudié, admiré Dieu dans chacune de ses œuvres, et la plus petite fleur eût été pour toi une source intarissable de méditations sur la bonté et la magnificence de celui qui a formé les mondes ! Et si ce Dieu fait surgir des rochers tant de fleurs aux couleurs si brillantes, au parfum si odorant, que nul peintre ou apothicaire ne pourrait en créer de semblables ; que de fleurs encore de toutes couleurs, bleues, jaunes, rouges, il pourrait faire sortir de terre !

— Un jour que ses enfants s'émerveillaient à table sur la couleur d'une pêche, un fruit alors bien cher et dont on avait fait présent à Luther : « Voyez, mes amis, disait le docteur, ceci n'est qu'une faible image de ce que là-haut, au nouveau jour, vos yeux pourront contempler ! Adam et Eve avant leur chute avaient des pêches comme cela et de bien plus belles encore, au prix desquels les nôtres ne sont que comme des poires sauvages. » Il croyait qu'après le jour du jugement et dans

cette vie par-delà la tombe dont nous ne voyons que l'aurore, la créature revêtirait aux regards sa forme primitive ; que le soleil , dont il comparait la lumière à celle d'une de nos lampes, s'avancerait dans sa gloire pareil au géant de l'Écriture, et brillant de feux nouveaux dont l'éclat nous brûlerait les yeux. Les étoiles seraient autant de soleils dont la lune effacerait toutes les splendeurs ; alors d'autres cieux s'ouvriraient ; une terre, dont la nôtre n'est qu'une ombre, apparaîtrait parée de toutes les graces qu'elle avait perdues depuis la faute d'Adam. Et après avoir longtemps discoursu sur ces mondes fantastiques que l'œil de l'homme verrait un jour : « Pauvre Erasme, disait-il sans prendre garde que sa réflexion accusait profondément la misère de notre nature, tu ne t'inquiètes guère de cet avenir de la création.

« Nous autres, grace à Dieu, nous commençons à admirer le travail de l'ouvrier dans l'œuvre de ses mains ; que de magnificence recèle la seule fleur ! et dans ses créatures comme éclate la puissance de son verbe : qu'elles soient, et elles sont ! Voyez donc ce noyau de pêche, son fruit est amer au goût, mais il s'ouvrira, et de sa vulve va sortir un autre miracle. Dites à Erasme d'admirer ces merveilles, elles sont au dessus de son intelligence : il contemple les créatures comme la vache une porte neuve. »

En 1524, tous les moines quittèrent à la fois le couvent des Augustins : des frères il ne resta que le prieur et Luther. Le prieur vivait tranquille ; mais Luther eut à répondre longtemps aux moines qui avaient besoin pour vivre des revenus de la maison. Il constitua l'électeur héritier des biens délaissés et échappa ainsi à des détails d'administration où il n'y avait à recueillir souvent que des plaintes et des colères. Il avait quitté le capuchon d'ermite qu'il n'avait gardé que pour faire « niche » au pape. Le 9 octobre, il fit le sermon pour

la première fois en habit de prédicateur ; c'était un manteau à manches bouffantes, en forme de soutane, boutonnant jusqu'au milieu de la poitrine, où il s'écartait de chaque côté et laissait voir un gilet noir surmonté d'un petit col ou rabat de toile blanche. C'est ainsi que l'a peint son ami Lucas Cranach. L'électeur lui avait envoyé, quelque jours avant la prise de son nouvel habit, une belle pièce de drap de Prusse avec un billet ainsi conçu : « Pour vous faire une soutane de prédicateur, une robe de moine ou une cape espagnole. » C'est toute la garde-robe de l'époque. Eck portait la soutane à Leipzig, Prierias la robe de moine, et Erasme la cape espagnole. Luther ne voulait pas quitter le cloître. Une idée superstitieuse l'y retenait, il croyait qu'il devait y mourir.

Après le départ des moines, Luther prit un logement plus grand que celui qu'il avait d'abord occupé et où le diable l'avait si violemment tenté, que pour le chasser il avait été obligé de lui jeter son écritoire : la porte encore toute tachée d'encre témoigne assez de la vision. Ce n'était plus sa petite cellule de quelques pieds carrés, mais un appartement complet. Il y avait trois pièces, une chambre à coucher, une salle d'étude qui servait aussi de salon de réception, et une salle à manger. Les murs de la chambre à coucher étaient bariolés de sentences écrites au charbon et tirées de l'Écriture, comme celle-ci : *Verbum Domini manet in æternum*, qu'il avait brodée jusque sur les manches de ses serviteurs ; ou des poètes profanes, d'Homère surtout : — *Qui veille sur les destinées d'un peuple ou d'un pays, ne doit plus dormir toute la nuit*. C'était Staupitz qui avait fait le choix des sentences bibliques. Le cabinet de travail, passé au gypse et d'une blancheur de lait, était orné des portraits à l'huile de Mélanchthon et de l'électeur Frédéric, de la main de Lucas Cranach, et de quelques caricatures contre le pape dont il

avait donné le sujet dans le cours de ses conversations de table, et qu'un artiste nomade, comme ils l'étaient tous, avait recueillies et était allé porter à Nüremberg, à ce grand atelier d'où sortaient les gravures en bois. C'était, comme toujours, le pape sur une truie, le pape emporté par les diables, le pape sous la forme d'un veau ou d'un éléphant. Ces caricatures étaient encadrées dans une bordure d'érable d'où pendaient des cartouches renfermant des sentences bibliques et le plus souvent prophétiques, en langue allemande : Le jour du Seigneur approche, pape, je serai pour toi l'ours sur le grand chemin ; j'ai passé, il n'était déjà plus. Enfin le rayon visuel était heurté violemment par un grossier apprentis en bois où quelques volumes debout ou couchés formaient ce qu'il appelait sa bibliothèque. La Bible y tenait comme la parole divine dans son esprit la place d'honneur, la Bible en latin, en grec et en hébreu ; les psaumes de Mélancthon, le Nouveau-Testament d'Erasme ; à côté et pêle-mêle, les thèses sur les indulgences, les bulles de Léon X, les traités sur l'abrogation de la messe, sur la captivité de Babylone, les *Epistolæ obscurorum virorum*, plusieurs livres de Jean Huss, le Virgile et le Columelle de Froben, de Basle, et quelques ouvrages ascétiques imprimés à Mayence, dont on lui avait fait présent. La chambre formait une figure irrégulière de géométrie dont chaque ligne latérale se brisait, s'allongeait en saillie horizontale, puis fuyait de nouveau et venait mourir enfin à une large baie ou fenêtre en potence de cinq à six pieds de haut. Des vitraux colorés en forme de disque et soudés les uns aux autres par du plomb, laissaient tomber des jours de toutes sortes de nuances sur la table de travail. Cette table, qu'on a conservée précieusement, ressemble à une sorte de bureau à la Tronchin ; au milieu on voit encore le crucifix d'ivoire qui en faisait le plus bel ornement. C'est

l'œuvre d'un ouvrier de Nuremberg. La tête du fils de Dieu est admirable d'expression. L'ouvrier avait certainement visité l'Italie et connu les ouvrages de Michel-Ange. On croit que c'était un don de l'électeur qui l'avait trouvé peut-être dans un couvent. C'est cette image du Christ, mais grossièrement reproduite, qu'on trouve en tête de l'édition des œuvres du réformateur, publiée peu d'années après sa mort. Le vieux fauteuil où il s'asseyait, et où il a traduit probablement une partie de la Bible, existe encore : c'est aussi une relique monacale dont le prince fit don à son noble ami, la chaise de quelque évêque ; qui sait ? d'un disciple de Scot ou de Durand, d'un aristotélicien. A son retour de la Wartbourg, Luther avait amené un chien que lui avait donné le gardien du château, et qui mourut de vieillesse après avoir passé quinze ans de sa vie avec le docteur. Il se tenait couché aux pieds de son maître pendant qu'il travaillait : aussi Luther, en faisant allusion aux théologiens qui se vantaient d'avoir vu beaucoup de livres, disait-il en riant : — Et mon chien aussi a vu beaucoup de livres, plus peut-être que Faber qui est tout pères, tout pères, tout pères, tout conciles, tout conciles, tout conciles. Je sais que Faber a vu beaucoup de livres, c'est une gloire que je ne lui envie pas. Tout près de la porte d'entrée était un tour qu'il avait fait venir de Nuremberg afin de pouvoir gagner sa vie de ses mains si jamais la parole de Dieu ne suffisait pas pour le nourrir. « Mon cher Linck, écrit-il à son ami, nous n'avons ici que des barbares qui n'entendent rien aux arts : Wolfgang et moi, nous nous sommes mis dans la tête d'apprendre à tourner ; Wolfgang me servira de maître. Je t'envoie une goulde d'or en te priant de nous expédier les outils nécessaires pour forer et tourner : une paire de vis, tout ce qui est indispensable au métier que nous voulons apprendre ; nous avons bien quelques outils, mais

ceux de Nüremberg sont bien meilleurs, vos ouvriers valent mieux que les nôtres. Si la goulde ne suffisait pas, ajoute ce qui est nécessaire, je t'en tiendrai compte. »

A la porte d'entrée pendaient, au lieu de ces pipes que vous trouvez aujourd'hui dans toute chambre d'étudiant allemand, une flûte et une guitare, car il jouait de ces deux instruments. Quand il s'était longtemps fatigué à écrire, qu'il sentait son cerveau s'aourdir, et que la parole capricieuse ne pouvait suivre le mouvement de sa plume ; ou bien quand le démon lui jouait quelque tour, c'est lui qui nous l'apprend, et venait le tenter au-dessus de ses forces, il prenait sa flûte, exécutait quelque caprice, et ses idées redevenaient fraîches comme la fleur qu'on trempe dans l'eau ; le démon exorcisé s'enfuyait, et l'écrivain se remettait à l'œuvre avec une ardeur toute nouvelle. Il pensait que la musique ainsi que la parole était une révélation divine, qu'elle était d'origine céleste, et que l'homme sans Dieu ne l'eût jamais trouvée. A ses yeux, il n'y avait pas de remède plus efficace pour chasser les mauvaises pensées, les desirs de colère, les inspirations ambitieuses, les pensées de boue et de chair, héritage de notre premier père. C'était la voix la plus sûre dont l'homme pût se servir pour porter au trône de Dieu ses peines, ses soucis, ses larmes, ses misères, son amour et sa reconnaissance ; la langue des anges, dans le ciel, et sur la terre celle des anciens prophètes. Après la théologie, il plaçait dans son affection la musique, et répétait souvent : « Qui n'aime pas la musique ne saurait être aimé de Luther. » — Oh ! le bel art que la musique ! la note donne la vie à la parole ! elle chasse les soucis, les inquiétudes, les peines du cœur. Chantons ! que tout maître d'école soit musicien, qu'aucun prédicateur ne monte en chaire avant d'avoir appris à solfier. Qu'un musicien est heureux ! pour lui

point d'amers soucis : il chasse l'ennui à l'aide de quelques sons : *pacis tempore regnat musica*. Il avait retenu et il aimait à répéter, tout en bêchant son jardin, quelques vieux chants d'église : *A solis ortus sidere, Patris sapientia, et surtout Rex Christe factor amnium*, dont le chant et les paroles lui plaisaient beaucoup. Quand il entra dans Worms, il chantait un cantique dont il avait composé, dit-on, les paroles et la musique. Ce choral est un des plus vieux cantiques rimés dont l'Allemagne ait conservé le souvenir ; mais il n'est pas certain que le rythme musical soit celui qu'avait improvisé Luther, car la phrase mélodique de Worms ne ressemble en rien à celle de Wittenberg ; dans l'un ni dans l'autre nous n'avons trouvé que d'imparfaits éléments du choral de Meyerbeer. Le chant en Allemagne ressemblait alors beaucoup à la mélopée des Grecs ou à la psalmodie grégorienne ; et Luther avait raison de dire de la musique qu'elle était un don que l'homme recevait, dans son système, comme une grâce. En Italie, seulement, l'homme en avait fait un art.

Si Luther revenait au monde, il ne reconnaîtrait ni son évangile ni sa demeure. [Le couvent des Augustins d'Erfurt a subi le sort de ses doctrines ; il est tombé ; il ne reste plus que la cellule du moine qu'on a conservée religieusement et qu'on montre au voyageur curieux. C'est, en effet, la grande merveille de cette ville. Qu'on se figure une chambre de quelques pieds carrés où on pourrait placer un lit, une ou deux chaises, une table de travail. La fenêtre, démesurément élevée comme dans les couvents du seizième siècle, donnait sur les hautes tours de l'église voisine. Leurs flèches élancées, et travaillées avec une patience infinie d'artiste, étaient le seul spectacle extérieur qui pût le distraire. Elles ne sont plus. Entouré de murs épais, isolé de toute habitation, le cénobite ne pouvait entendre d'autre bruit que le vent qui soufflait à travers

les découpures des pyramides du temple, ou la chute monotone de quelques gouttes d'eau qui tombaient de la fontaine du couvent dans un vaste bassin de pierre.

Il est certain que Luther aimait les plaisirs de la table, le bon vin surtout, mais pris modérément. « Celui de l'électeur est excellent, et nous ne nous en faisons pas faute, » écrit-il à Spalatin. Frédéric lui avait fait présent de vin du Rhin, et à la sécularisation des Augustins, toute la cave du couvent lui avait été abandonnée par l'électeur saxon. Ces celliers étaient abondamment pourvus de vin d'Italie que les papes envoyaient souvent aux monastères qui avaient rendu des services à la cour de Rome. En outre les princes allemands, héritiers, grâce à Luther, des riches caveaux des abbayes réformées, manquaient rarement d'en distraire quelques tonnes pour en faire don au docteur de Wittemberg. On avouera que Luther, buvant le Malvoisie des moines, devait épargner un peu plus ceux qui lui faisaient faire si douce liesse. C'étaient presque tous des religieux défroqués qu'il traitait aux dépens des frères qui avaient voulu rester fidèles à leur culte et à leur cellier : Justus Jonas, Amsdorf, Spalatin, et Mélanchthon qui au moins eût pu s'enivrer sans manquer à la reconnaissance.

L'hôtel de ville de Wittemberg conserve des registres de dépense depuis le quinzième siècle. En voici un extrait pour l'an 1525 :

XX Grosch. pour un petit tonneau de Malvoisie, le 1/4 à 5 gros.

VI Grosch. pour un petit tonneau de vin du Rhin.

VII Grosch. pour six cannettes de vin de Franconie, le quart à XIV, pour le docteur Martin, le mercredi après la Trinité.

XVI Grosch. VI Stüb. pour un tonneau de bière d'Eim-

beck, pour le service du docteur Martin, le mardi après la Saint-Jean.

I Stüb. VII Grosch. III Hell. pour une coiffe de Souabe, à dame Catherine Bora, femme du docteur Martin, présent du nouvel an.

II Stüb. XVI Grosch. pour le vin pris par le docteur Martin dans les celliers de la ville.

XLII Grosch. payés, pour le docteur Martin, quand, à la demande du conseil et de la commune, il revint à Wittemberg, de son île de Pathmos.

VII Stüb. XX Grosch. pour le docteur Martin, à l'occasion de ses noces, tirés du trésor de l'hôpital (maison de Dieu).

Le réformateur était sobre, il buvait peu et apportait à la table tout ce qui en faisait le charme : les doux propos, une gaieté expansive, de pétulantes saillies, et le trésor de son inextinguible mémoire. On y parlait de tout, des moines d'abord, qu'on n'eût point épargnés, le vin eût-il été meilleur, du pape dont on tirait l'horoscope et dont le royaume, temporel et spirituel, devait être enterré longtemps avant Luther ; des femmes, du diable et de l'empereur. Après dîner, il ôtait en été sa robe, et faisait sa partie de quilles avec Amsdorf ou l'un de ses amis. Il disait en riant : — Mélanchthon sait mieux le grec que moi, mais je lui en revendrais aux quilles. »

Les plus hautes intelligences, celles dont Luther prenait conseil autrefois, entretenaient une correspondance suivie avec le réformateur : c'est le casuite universel, le père de l'Eglise saxonne ; il répond à toutes les lettres. — Docteur, lui demande-t-on, qu'entendez-vous par usurier ? — Tu n'as besoin que d'ouvrir mon traité *De Usuris*. Qui prête à cinq, à six pour cent, est usurier. Quand je te prête mon vase, que

me rends-tu ? mon vase et voilà tout ; tu me volerais en gagnant sur ton échange. Point de sacrement ni de terre sainte pour les usuriers.

Pendant plusieurs années la porte de sa petite cellule fut assiégée de religieuses et de moines, qui venaient lui demander un mari ou une femme. Luther allait en quête : il avait de nombreux sujets sous la main. Quelques-uns cependant perdaient patience et se livraient à tous les dérèglements du libertinage, comme ce Jean P..... qu'on trouva dans une maison infâme. « En vérité, nous nous essayons dans la turpitude ! » s'écriait Luther à la vue de tous ces scandales que donnaient les moines apostats. Quelques-uns violaient tout à la fois et leur vœu de chasteté et les conditions chrétiennes du mariage, en épousant des filles laides et décrépites, qui à défaut de jeunesse, offraient à leur convoitise d'abondantes richesses ! « Comme ce Wolfgang, prédicateur de la cour, qui vient, dit Luther, d'épouser une vieille folle chargée d'ans et d'or ! mariage digne de Mammon plutôt que de l'Evangile !

Luther était souvent dans le besoin : personne ne voulait lui prêter. Son imprimeur Hans Lufft, devenu luthérien parce qu'il gagnait beaucoup d'argent à vendre les écrits du docteur, n'était pas plus charitable que ses autres parolssiens. Et pourtant Luther ne recevait rien de ses travaux, pas une obole. Seulement il se réservait sur chaque édition quelques exemplaires, cinq ou six, qu'il tenait en réserve, pour les donner au premier pauvre qui viendrait lui demander l'aumône, dans le cas où son dernier Groeschel serait épuisé, ce qui était ordinaire.

Ce n'était pas la première fois qu'il avait à se plaindre de Lufft, qui lui rendait des épreuves criblées de fautes, revoyait fort mal les tierces, et souvent oubliait de reporter les cor-

rections de l'auteur. — Mon imprimeur s'appelle Jean, disait piteusement le docteur, et Jean il restera. Papier, caractères, tout ce qu'il a fait pour moi est détestable.... Ils sont tous comme cela, pourvu qu'ils gagnent de l'argent, cela suffit ; que les autres soient contents, ils ne s'en inquiètent guère. Qu'aurait donc dit Luther s'il était descendu dans une de ces imprimeries allemandes où la plupart des ouvriers, luthériens de leur métier, s'amusaient à maculer de fautes les écrits catholiques que des moines publiaient ?

L'électeur Frédéric faisait ordinairement honneur à la signature de Luther, mais son frère Jean la laissa protester plus d'une fois. Il croyait s'acquitter envers le docteur, en lui envoyant régulièrement chaque année une pièce de drap. Luther ne se hâtait pas de le remercier, car il était gueux, et fier comme un haut baron. Il attendait donc plusieurs semaines pour répondre au prince.

« J'ai tardé bien longtemps à remercier votre Grace de la robe et de la pièce de drap qu'elle a eu l'extrême bonté de m'envoyer. J'ai à cœur que votre Grace ne croie pas à ceux qui vous disent que je suis dans le besoin. Dieu merci, vous ne m'avez jamais laissé manquer de rien : j'ai même plus qu'il ne me faut en conscience : du superflu, je n'ai nul besoin ni désir. Et à vous dire vrai, je reçois les dons de votre Grace avec presque autant de crainte que de reconnaissance, car je ne voudrais pas être de ceux dont le Christ a dit : Malheur à vous, riches, vous avez trouvé votre récompense dans vos trésors. Je vous parle à cœur ouvert. Que je ne sois pas à votre charge au moins ; votre Grace a tant de secours à accorder que je craindrais qu'il ne lui restât plus rien : c'est trop souvent puiser à la même bourse. C'était bien assez et trop même de la belle étoffe brune, dont je vous remercie vivement. Mais je veux vous faire honneur : je porterai donc la

robe brune quoiqu'elle soit bien trop belle pour moi : si elle ne venait pas de vous, jamais je ne l'aurais mise. Je prie donc et supplie votre Seigneurie de ne pas tant se presser et d'attendre que je l'importune et lui demande, afin qu'une autre fois, quand l'occasion s'en présentera, je n'éprouve pas de honte à solliciter pour d'autres qui sont bien plus dignes que moi de vos bontés ; sans cela vos dons m'embarrasseraient. Que le Christ vous récompense comme vous le méritez : c'est une prière que je fais du fond de mon cœur. *Amen.* »

Avec les électeurs, les grands, les seigneurs de la cour ducale, il ne se gênait pas plus qu'avec ses amis. Nous avons vu des lettres adressées à Frédéric, écrites sur les gardes de livres, et dont les deux feuillets avaient été ensuite collés ensemble par Luther.

Pendant plus de deux ans on le laissa, lui, le prieur et les frères Augustins, sans leur payer leur modique revenu, en sorte qu'ils vivaient de la charité des fidèles : ce qui n'empêchait pas le quêteur de Wittemberg de revenir à chaque instant toujours plus furieux pour demander la redevance seigneuriale. — Toujours tendre la main et ne rien recevoir ! disait Luther. Mais quand cela finira-t-il donc ? le Christ, j'espère, y mettra bon ordre. Et n'espérez pas que chez lui la plainte prenne jamais le ton de la mauvaise humeur ; seulement elle élève un peu la voix quand un pauvre vient sonner à la porte du couvent en demandant. Luther, qui n'a souvent à lui donner, pour toute aumône, qu'une lettre de recommandation à l'un de ses amis de cour. Cela fait, le moine retourne à ses livres, à la Bible, car il n'en lit presque pas d'autres. Par intervalle, on le surprend revenant aux muses qu'il avait abandonnées, et qui savaient si bien le charmer et le consoler. Ces filles du ciel ne lui gardent pas rancune ; elles l'accueillent au contraire et le fêtent comme l'enfant prodigue ; l'inspirent et

lui procurent quelques heures de délicieux enivrement. Vous ne sauriez croire alors combien la parole de Luther fleurit et se colore : vous ne diriez jamais qu'elle ait touché au latin des couvents, tant elle est douce à l'oreille, tant elle exhale de parfum antique ! Il est redevenu poète. Erasme a-t-il une page plus belle que celle que Luther adresse à son ami Eobanus Hessus sur un poème latin ?

« Sans l'étude des langues, il n'y a pas de théologie ; théologie et belles-lettres nous les avons vues emportées dans le même naufrage. Jamais la grande voix de Dieu ne se révéla aux hommes sans que des intelligences d'élite lui aient préparé les voies, comme le précurseur au Messie. Que la jeunesse donc se livre aux muses, c'est mon vœu le plus ardent. Vient en foule et poètes et rhéteurs pour initier les hommes aux mystères des Ecritures et leur donner l'intelligence de la parole divine. La sagesse sait rendre éloquentes les lèvres de l'enfance, Gardons-nous de mépriser le don des langues. Mon docte ami, servez-vous de votre nom et du mien, si vous voulez l'invoquer, pour poétiser la jeunesse. Tout mon chagrin est que notre siècle et mes occupations m'empêchent de hanter les poètes et les rhéteurs anciens pour gréciser à mon aise. »

CHAPITRE XXXIII.

ZWINGLI. — COLLOQUE DE MARBOURG. — 1528, — 1529.

Luther après son mariage avait parcouru la Saxe pour y étouffer les derniers germes de fanatisme ; c'est alors que Zwingli, curé d'Einsiedlen, troublait la paix de la Suisse, et y jetait, suivant quelques historiens, longtemps avant Luther à Wittemberg, les premières semences de la réformation. Zwingli s'est fait gloire d'avoir ouvert les voies de la révolte, où Luther ne vint qu'après lui. « J'ai prêché, dit-il, l'Evangile avant d'avoir entendu parler de Martin, qui ne m'a rien appris. Carlstadt, bien que ce ne soit qu'un apprenti auquel ne manquent ni le cœur ni les armes, mais bien une tête, a entrevu la vérité ; mais il n'a jamais su comment il faut accommoder la figure sous laquelle le Christ a caché la réception de son corps. » Zwingli fut le premier qui nia la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, en donnant aux paroles du Christ un sens métaphorique que Luther repoussa constamment comme une monstruosité satanique.

— Il y a des Bibles hébraïques, grecques, latines, allemandes, écrivait le réformateur de Wittemberg, à ses frères de Francfort ; qu'ils nous montrent donc une version où soit écrit : — *Ceci est le signe de mon corps* ! S'ils ne le peuvent, qu'ils se taisent. L'Ecriture ! l'Ecriture ! exclament-ils sans cesse ; mais la voilà l'Ecriture, qui crie assez haut et assez claire-

ment ces paroles : *Ceci est mon corps*, qui abolent contre eux. Il n'y a pas un enfant de sept ans qui donnera à ce texte une autre interprétation. — Misérables ! qui ne s'entendent pas entre eux ; que Dieu pour notre enseignement laisse se mordre, se déchirer, se manger les uns les autres : car nous savons que l'esprit de Dieu est un esprit d'union, et que son Verbe est un : grande preuve que ces sectes de sacramentomagistes ne procèdent pas de Dieu, mais du diable.

Nous avons dit que ce fut en songe que Zwingli apprit le mystère de la lettre eucharistique ; or, voici ce songe, dont les confessionnistes d'Augsbourg se sont presque autant moqués que les sacramentaires de la conférence diabolique du réformateur.

— Advenant le premier jour d'avril, il me sembla de rechef en dormant que j'entrais en dispute avec le greffier mon adversaire (car le jour précédent il avait disputé avec le greffier de Fribourg sur le sacrement eucharistique), et j'avais été tellement niais que je ne savais que répondre. J'étais tout accablé d'ennui ; car les songes travaillent souvent ceux qui dorment, et encore que ce ne soit qu'un songe, si est-ce que ce que j'ai appris n'est pas de petite importance, par la grace de Dieu. Etant en cet état, il me sembla de voir quelqu'un comme venant porté par quelque machine, et ne saurais dire s'il était blanc ou noir, car je te raconte une vision, lequel me dit que je pouvais répondre facilement et clore la bouche au greffier, lui alléguant le passage de l'Exode 12; car le phase,—c'est-à-dire le passage du Seigneur, etc.. Je me réveille en sursaut et me jette hors du lit, et prends la version des Septante, et dès lors je l'expliquai et prêchai publiquement et devant tous. » Merveilleuse interprétation, dit le luthérien Westphal ; trouvée par un traducteur blanc ou noir !

Le dogme d'Ulrich Zwingli se répandit en Suisse, dans l'évêché de Bâle surtout, où Œcolampade l'enseigna publiquement, malgré l'autorité d'Erasme ; en Saxe où Carlstadt l'annonça comme une révélation de Dieu, « moins, du reste, par zèle pour la vérité, que par haine de Luther. » Les nouvelles églises étaient troublées ; les esprits en suspens ne savaient à quelle doctrine croire, à quel sens s'arrêter. Carlstadt appelait un bain de chien le baptême des catholiques, et se moquait du Dieu impané de Luther, fait de la main du boulanger.

Luther admettait la présence réelle, mais durant l'acte sacramentel, acte qu'il ne veut pas qu'on mesure mathématiquement, mais moralement, et qui peut durer le temps qu'on met à réciter l'oraison dominicale ou à communier les fidèles. Il tenait qu'en vertu des paroles de la consécration, Jésus-Christ descendait du ciel dans l'Eucharistie ; que la substance du pain et du vin ne se changeait point en corps et en sang, mais gardait sa matérialité. Il rejetait donc la transsubstantiation catholique, et expliquait sa pensée dogmatique par les termes d'impanation et d'invination. Carlstadt enseignait que la substance du corps de Jésus-Christ ne pouvait subsister dans le sacrement avec celle du pain et du vin, et que, si on voulait admettre la présence réelle, il fallait croire à la transélémentation.

Si le Christ est présent dans l'espèce eucharistique, il doit y être adoré. Luther hésita d'abord, et conserva l'élévation, puis la supprima, défendit de garder le pain ou l'hostie consacrée, et établit la communion sous les deux espèces.

La doctrine de Zwingli avait le double avantage de ne pas révolter les sens, et de froisser beaucoup plus le dogme catholique que l'impanation luthérienne. Or, la haine du « papisme » était le grand argument de Zwingli contre la présence réelle.

— Misérable argument, dit Luther. Niez donc alors l'Eccli-

ture ; car nous l'avons reçue de la papauté ! ridicule folie ; le Christ, parmi les Juifs, trouva des scribes et des pharisiens, et il ne rejeta pas tout ce qu'ils enseignaient. Avouons que dans le papisme il y a des vérités de salut, oui, toutes les vérités de salut dont nous avons hérité ; car c'est dans le papisme que nous trouverons les vraies Ecritures, le vrai baptême, le vrai sacrement de l'autel, les vraies clefs qui remettent les péchés ; la vraie prédication, le vrai catéchisme qui renferme l'oraison dominicale ; les articles de foi, les dix préceptes, j'ajoute le véritable christianisme.

Il fut un temps où Luther aurait voulu se servir de l'argument de haine si familier aux Zwingliens, c'était quand il écrivait : « Il y a cinq ans ; si Carlstadt, ou un autre, eût pu me démontrer qu'il n'y a que le pain et le vin dans le sacrement, il m'aurait rendu un grand service : cela aurait fait un fameux pouf à la papauté ; mais il n'y a rien à faire : le texte est trop formel. »

Les Sacramentaires ne se contentaient pas de répandre leurs dogmes par la prédication orale ; ils publiaient des écrits où la présence réelle était niée avec une habileté d'argumentation qui ébranla un moment et mit en péril la loi d'Erasme. Les luthériens comprirent le danger, et l'un d'eux, Brenz, fit imprimer, pour réfuter l'opinion zwinglienne, le *Syngramma*, qui parut d'abord en latin, fut traduit ensuite en allemand par Bugenhagen, et publié avec une préface de Luther. Cette œuvre théologique est écrite avec modération ; le style et la pensée sont calmes ; l'argumentation serrée, et la gravité de la matière tempérée par une ironie de bon goût. Luther veut qu'on se défie d'une secte qui a plusieurs corps comme la bête de l'Apocalypse ; l'un représenté par Carlstadt qui bâtit son système sur le *τοῦτο* de la version grecque ; l'autre par Zwingli qui veut qu'il soit traduit par : *signifio* ; le troisième par Oeco-

lampe qui prétend que la réalité n'est qu'une image, et que le corps n'est que la figure du corps.

Zwingli s'est plaint amèrement des attaques du luthéranisme, dans un écrit allemand qu'il publia vers la fin de 1526. — Voyez-les donc, disait-il, ces hommes qui ne sont ce qu'ils sont, que par la parole, et qui veulent aujourd'hui la baigner dans la bouche de leurs adversaires, chrétiens comme eux. Ils erlent que nous sommes hérétiques, qu'on ne doit pas nous écouter ; ils proscrivent nos livres, ils nous dénoncent aux magistrats ; n'est-ce pas, comme le pape autrefois, quand la vérité voulait lever la tête ?

La discussion ne se renfermait plus dans la chaire, elle était descendue dans les livres, tout aussi violente que celle de Luther contre le catholicisme ; et comme le moine de Wittemberg avait livré au diable son adversaire, Zwingli, pour dernier argument, donnait Luther à Satan ; le zwinglien appelait le luthérien mangeur de chaire divine, *Gottesfleischesser*, ou théophage ; le luthérien nommait le disciple de Zwingli, sacramentomagiste.

Le landgrave de Hesse, Philippe, qui craignait de nouveaux troubles pour son malheureux pays, écrivit aux deux chefs de secte pour les inviter à un colloque à Marbourg. Luther refusa d'abord, mais il céda aux instances de Mélanchthon et accepta l'entrevue. Le prince avait désigné le 23 septembre pour l'ouverture des conférences.

C'était la première fois que Luther et Zwingli, ces deux apôtres de l'Allemagne, comme les appelaient leurs disciples ; ces deux enfants de Satan, comme ils se nommaient l'un l'autre, allaient se trouver en présence : Zwingli, orateur froid et lourd, dialecticien sans saillies, théologien embourbé dans les pères, en face de Luther dont la parole enflammait et brûlait comme de l'huile. Pour qu'il n'y eût rien en lui de papiste,

Zwingli portait une espèce de sagum gaulois, avec un baudrier, d'où pendait une longue rapière. C'est sous ce costume qu'il se présenta à Marbourg.

Afin d'arriver au colloque tout bardé d'arguments, Luther voulut instituer un progymnase où quelques-uns de ses disciples joueraient le rôle de Zwingli et d'Œcolampade qui accompagnait le ministre de Zürich. C'étaient Vitus et Hermann, tous deux rompus aux disputes scolastiques, qui furent battus complètement par leur maître et s'avouèrent vaincus avec une abnégation d'amour-propre qu'on ne devait pas trouver dans les sacramentaires, moins encore dans Zwingli que dans Œcolampade qui flottait, lui, incertain dans ses croyances, prêt à abandonner le type de son maître, s'il eût pu se rétracter sans trop de honte aux yeux de ses coreligionnaires. Moine de Sainte-Brigitte, dont il avait quitté le capuchon, sans pouvoir en secouer la poussière, Œcolampade était un esprit fin, délié, mais ergoteur, qui croyait beaucoup plus à l'infailibilité d'Aristote qu'à celle de Zwingli, et qui souffla à Erasme tout ce qu'il savait d'hébreu, « fort peu, » dit Richard Simon.

Œcolampade avait publié à Bâle l'explication des paroles de l'institution de la sainte Cène, suivant les anciens auteurs, et il y avait dans son ouvrage, dit M. Adam, une si douce éloquence, que les élus mêmes, si Dieu l'eût permis, eussent été séduits.

Luther amena avec lui Philippe Mélanchthon, Justus Jonas et G. Cruciger ; Zwingli, Œcolampade, Martin Bucer et Gaspard Hedio qu'il prit en passant à Strasbourg. André Osiander partit de Nuremberg, Jean Brenz, de Halle et Etienne Agricola, d'Augsbourg, pour assister au colloque. Tous ces théologiens se trouvèrent réunis pour la première fois à la table du landgrave, où l'ancien curé d'Einsiedlen soutint vaillamment, dit-on, la réputation de buveur suisse. Lu-

ther, avant le repas, s'était amusé à écrire sur la table, avec la pointe de son couteau : *Ceci est mon corps*. La table du reste était splendidement servie, *plane βασιλικως*, dit Justus Jonas. Il fut convenu pendant le repas que, pour plaire au landgrave, avant d'en venir à une action publique, on disputerait par groupe binaire : Luther contre Oëcolampade, et Mélanchthon contre Zwingli. Le lendemain le double duel eut lieu, mais sans cris, sans bruit de voix ni de geste, sans colère. La dispute roula sur quelques points controversés par l'Eglise de Zürich : sur le péché originel, sur l'efficacité du baptême relative à la coulepe, sur l'opération du Saint-Esprit par la parole du ministre, sur la divinité de Jésus-Christ et sur le mystère de la sainte Trinité. La profession de foi de Zwingli fut claire, explicite, conforme à l'enseignement de Luther. Mais quand vint la question eucharistique, les débats s'animent : Oëcolampade et Zwingli s'obstinèrent et ne voulurent reconnaître de valeur à aucun des arguments de leurs adversaires. Le landgrave alors les convoqua à une controverse publique, où il voulut assister avec quelques courtisans.

On a beaucoup écrit sur les actes de Marbourg, mais les récits luthériens et zwingliens sont pleins de partialité. Un écrivain, Rodolphe Collin, qui assistait au colloque, a su retracer la physionomie vive et passionnée du débat sans laisser deviner à quelle communion il appartient. Nous extrairons de sa narration les parties qui ont le plus de relief.

Le premier argument des sacramentaires était tiré du chapitre VI de saint Jean.

OËCOLAMPADE. Voici le passage de l'Apôtre, *ego sum vilis vera*, qui n'impugne point le pouvoir divin, et qui de la manducation charnelle déduit la manducation spirituelle.

LUTHER. Il faut mettre à part et écarter le sixième chapitre de saint Jean dont une seule syllabe ne parle du sacre-

ment ; non seulement parce que le sacrement n'était pas encore institué, mais beaucoup plus parce que la suite des paroles et du sens montre que l'Apôtre parle de la foi en Christ. Je reconnais du reste la métaphore : mais *hoc est corpus meum* est une proposition démonstrative.

ŒCOLAMPADE. Mais *vitis vera* est démonstrative aussi.

LUTHER. Et bien loin que de la manducation charnelle on infère la manducation spirituelle, je vois que les Juifs crurent qu'il fallait manger le corps : *Sicut panis et caro editur ex patina*, et comme une roquette de cochon.

ŒCOLAMPADE. Cette idée est trop basse : du reste, croire que le Christ est du pain, c'est une opinion et non un article de foi. Il y a péril pour l'âme à trop attribuer à l'élément, à l'apparence.

LUTHER. Quand Dieu parle, l'homme, ver de terre, doit écouter avec tremblement ; quand il ordonne, ce ver doit obéir. Embrassons et étreignons le mot, sans chercher ailleurs de l'œil.

ŒCOLAMPADE. Mais puisque nous avons la nourriture spirituelle, pourquoi la corporelle ?

LUTHER. Cela ne me regarde pas, c'est l'affaire de Dieu. Il y a *accipite*, j'obéis et je m'incline : *man muss es thun*. Si Dieu me disait : Prends ce fumier et mange, je prendrais et mangerais, certain que ce que je ferais serait en vue de mon salut.

ZWINGLI. Mais est-ce que dans l'Écriture le signifiant n'est pas souvent pris pour le signifié ; le trope pour le réalisme, l'image pour le corps ? Ex. : la Pâque de l'Exode et le Rouleau d'Ezéchiel ; vous voulez que Dieu propose à sa créature des choses incompréhensibles ?

LUTHER. La Pâque et le Rouleau sont allégoriques ; je ne veux pas disputer avec vous sur un mot : qu'est-veuille dire

signifie, je m'en rapporte au Christ qui dit : *hoc est enim corpus meum* : le diable n'y peut rien. — *Da kann der Teufel nicht fur* : douter, c'est tomber de la foi. Pourquoi ne voyez-vous pas un trope dans : *ascendit in cælum*? Dieu fait homme, le verbe fait chair, Dieu souffrant la mort, voilà bien des choses incompréhensibles, que vous devez croire cependant sous peine de damnation éternelle!

ZWINGLI. Vous ne prouvez pas votre thème : point de pétition de principe : chantez-moi autre chose : *Ihr werdet mir anderes singen*. Croyez-vous que le Christ (St-Jean 6) ait voulu s'accommoder aux ignorants?

LUTHER. Vous niez, voilà une parole bien dure : *Durus est hic sermo*, murmuraient les Juifs qui parlaient de la parole comme de chose impossible et obscure : ce passage en question ne peut vous servir.

ZWINGLI. Bah! Il vous rompt le cou, *nein, nein, brecht euch den Hals ab*.

LUTHER. Tout doux ! ne faites pas tant le fier, vous n'êtes pas en Suisse, mais dans la Hesse, et on ne rompt pas ainsi le cou à son adversaire : *die Hælfte brechen nicht also*.

ZWINGLI. Mais dans vos postilles je lis que le Christ a dit : *Caro non prodest* : et Mélanchthon : que le corps *corporaliter* mangé, est une fausse locution.

LUTHER. Il s'agit bien de ce que j'ai enseigné ou Mélanchthon ! La parole de l'homme et la parole de Dieu ne se ressemblent pas. Si saint Pierre ressuscitait et qu'il vînt au milieu de nous, je ne lui demanderais pas ce qu'il croit. C'est la parole de Dieu qui sanctifie l'homme, et non la vie pure qu'il amenée. En un mot, le prêtre, même imple, opère la sainteté.

ZWINGLI. C'est une absurdité ! L'imple ne saurait opérer chose sainte.

LUTHER. Est-ce que le méchant ne baptise pas?

OEcolampade voulut ramener la question à ses premiers termes : « Vous faites grand bruit d'un trope que vous ne voulez pas nous passer, et vous vous servez d'une synecdoche contre le sens catholique. »

LUTHER. Il y a synecdoche aussi; c'est le glaive dans le fourreau, le corps est au pain comme le glaive dans sa gaine : c'est une figure que requiert le texte; mais il n'y a pas de métaphore; le corps n'est pas pour la figure du corps.

Zwingli se mit alors à citer Fulgence, Augustin, Lactance et un grand nombre d'autorités catholiques, qui soutiennent que le corps doit être dans un lieu, et ne peut être dans plusieurs. — *Ergo* le Christ qui est assis à la droite du Père ne peut être dans le sacrement de l'autel.

LUTHER. Bel argument de mathématiques : divisibilité, étendue ! il ne s'agit pas ici de ce qui tombe sous le sens.

ZWINGLI : *ὡς ἐν μορφῇ Θεοῦ ὑπαρχων*, Philippe 2.

LUTHER. Lisez en latin ou en allemand, et non en grec.

ZWINGLI. Excusez-moi, car depuis douze ans je ne fais usage que de la version grecque. Je dis donc : le Christ est fini afin que nous soyons finis.

LUTHER. *Concedo*. Exemple : la noix et la coquille, ainsi du corps de Jésus-Christ. Dieu peut faire qu'il soit et ne soit pas *in loco*.

ZWINGLI. Mais si vous accordez que le corps de Jésus-Christ est fini, *ergo*, local; s'il est local, *ergo*, il est dans le ciel et non dans le pain. Je reprends : le corps de Jésus-Christ est fini, *ergo in loco*.

LUTHER. *Non est in loco*. Quand il est dans le sacrement, il peut être dans le lieu et hors du lieu; exemple : le monde qui est un corps et n'est pas *in loco*; du reste que Dieu explique ce mystère, cela ne me regarde pas.

ZWINGLI. Vous faites une pétition de principe : c'est

comme si vous souteniez que Jean est le fils de Marie, parce que Jésus sur la croix lui a dit : — Femme, voilà votre fils.

LUTHER. Un article de foi ne se prouve pas comme un axiôme de mathématique.

ZWINGLI. Mais enfin donnez-nous une réponse précise. Le corps est-il ou non *in loco*?

BRENTZ. Le corps est *sine loco*.

ZWINGLI et ŒCOLAMPADÉ haussèrent la voix. Saint Augustin a écrit : *in uno loco esse oportet*.

LUTHER. Saint Augustin ne parle pas de la Cène; mais enfin, quand j'accorderais que le Christ n'est pas dans le sacrement, *tantum in loco*?

ŒCOLAMPADÉ en souriant : *Ergo*, il n'y est pas corporellement avec son vrai corps.

Alors la question changea de nouveau de face. Zwingli et Œcolampadé récitèrent une foule de textes des Pères de l'Eglise qui confirmaient, disaient-ils, leur doctrine, et Mélanchthon et Luther, à chaque texte humain, en opposaient un autre du même auteur. La question s'embrouillait, et Luther menaçait de la voix ses adversaires. Le landgrave demanda une conclusion.

— En présence de Dieu, dirent Œcolampadé et Zwingli, le Christ n'est qu'en esprit dans la Cène.

— En chair, dirent Mélanchthon et Luther, en chair véritable.

— Au moins, dit Zwingli en joignant les mains, vous ne refusez pas de nous tenir pour frères, nous voulons mourir dans la communion de Wittemberg?

— Non, non, reprit Luther, maudite soit cette alliance, qui met en danger la cause de Dieu et des âmes; allez, vous êtes possédés d'un autre esprit que nous; mais prenez garde, car avant trois ans, l'ire de Dieu descendra sur vous.

Terrible prophétie, disent les Luthériens, qui s'accomplit à la lettre, car Zwingli mourut misérablement sur le champ de bataille de Cappel, où son corps fut exposé aux sacrilèges moqueries de la soldatesque catholique, et OEcolampade, dans son lit, étranglé par le diable, ce bon maître qui lui avait appris et soufflé son interprétation de la Cène.

— « Misérable, dit Zwingli, en parlant de Luther, dont la jalousie causa le schisme des sacramentaires ! Le diable nous tente par des hommes obstinés, lesquels, marris de voir la vérité de la Cène du Seigneur découverte par autre que par eux, comme furieux et insensés, ne cessent de crier plus fort que les papistes. »

Avant de se séparer, le landgrave voulut faire ses adieux à table. On avait rédigé un formulaire que les deux églises signèrent : toutes deux protestaient de leur vive charité l'une pour l'autre, bien qu'elles n'eussent pu s'accorder sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Zwingli retourna à Zurich et Luther à Wittemberg ; et il y eut pendant quelque temps entre ces deux villes un échange continu de malédictions et d'anathèmes.

— Malheureux et méchant Zwingli ; entendait-on crier à Wittemberg, veux-tu perdre le christianisme avec ta nouvelle interprétation ! N'écoutez pas ces démons de sacramentaires ; fuyez-les comme Satan ! C'est toi, Zwingli, qui es un faux prophète, un bateleur, un pourceau, un hérétique.

Zürich répondait par l'organe de Campanius : — Comme il est clair que Dieu est Dieu, autant il est certain que Luther est un diable.

Zürich et Wittemberg chantaient à la fois la victoire de leur apôtre.

— Voyez, disait Zürich, ce n'est pas comme autrefois à Lelpzig, où le Saxon n'avait pour rivaux que des papistes : à

Marbourg il combattait un serviteur de Dieu, un homme embrasé de son souffle et plein de son esprit : aussi les ténèbres n'ont pu regarder en face la lumière ; merveilleuse intelligence, que celle qui a peur du grec, qui ne sait pas distinguer un trope, qui confond l'ombre et le corps !

Wittemberg répondit bientôt par un véritable manifeste :

— Ils disent qu'ils m'ont vaincu ; ils mentent comme à leur coutume : race d'hypocrites et d'imposteurs ! N'ont-ils pas révoqué au colloque tout ce qu'ils enseignaient sur le baptême, l'usage des sacrements, le pouvoir de la parole, et tant d'autres doctrines pestilentielles ? Moi je n'ai pas eu besoin de me rétracter. Harcelés, poussés, accablés, ils n'ont pas voulu confesser leur erreur sur l'Eucharistie, parce qu'ils craignaient la populace du canton, qui à leur retour leur aurait fait expier chèrement leur courage. Et comment m'auraient-ils résisté ? Zwingli rabâchait sans cesse le même argument : Un corps ne peut être sans espace et sans dimension. — Eh mais, la philosophie n'enseigne-t-elle pas que le ciel est naturellement sans espace ? Il n'y avait rien à répondre ; et Œcolampade avec ses Pères qui appellent signe le corps, *ergo* ce n'est pas un corps. Ils auraient bien voulu que nous leur donnassions le nom de frères. Zwingli, les yeux en larmes, prenait à témoins le landgrave et la cour qu'il n'y avait pas d'hommes au monde avec qui ils aimeraient mieux vivre qu'avec les Wittembergeois ; mais jamais je n'ai voulu leur donner le nom de frères. — Allez, vous avez en vous un esprit qui n'est pas le nôtre ! Ils étaient furieux. — Ils ont fait les petits et les modestes avec nous ; hypocrites qui voulaient faire de nous les enseignes et les patrons de leur hérésie ; ô astuce de Satan ! Mais le Christ nous couvrait de son bouclier. Je ne m'étonne plus s'ils mentent si impudemment :

le mensonge est leur élément, mais le mensonge les couvre de honte.»

Quel grand enseignement vient de nous donner la réforme au colloque de Marbourg ! Elle avait dit qu'on ne peut arriver à la vérité que par la Bible, et qu'il n'y a pas d'autre tribunal infaillible que la parole de Dieu ! De nos jours, voici quels conseils elle adresse à l'homme par l'organe de M. Chenevière : — Sondez les Ecritures, examinez, réfléchissez, jugez vous-mêmes ; ne vous laissez imposer par aucune autorité, ni par les Pères, ni par les conciles, ni par vos aïeux, ni par les réformateurs même, imparfaits comme vous, faillibles comme vous, ni par les confessions de foi, ni par les synodes.

Et pour arriver où ? à ce double manifeste — de Lœscher que le diable est auteur de l'exégèse de Carlstadt, — d'Œcolampade, que le diable a soufflé à Luther la présence réelle.

M. Chenevière n'est que l'écho du Saxon. En 1517, quand Martin affiche ses thèses sur l'église du château ; en 1518 dans son entrevue avec Caietano ; en 1518 à Leipzig, en présence du docteur Eck ; en 1521 à Worms, devant l'empereur ; c'est ce terrible mot, l'Ecriture, que le moine montre toujours sur la muraille, tracé du doigt de Dieu, comme la sentence de Balthazar : ce mot, écrit dans une langue inintelligible souvent, et qu'il veut que chacun lise, parce que l'esprit de Dieu saura bien en révéler le sens ; ce mot, qui en exaltant ce qu'il y a de plus misérable au fond du cœur de l'homme, a troublé à jamais le repos de l'Allemagne. Eh bien ! aujourd'hui qu'il y a duel, non plus entre protestant et papiste, mais entre Luther et Zwingli, deux frères nourris du même lait, et qui ont grandi au même soleil, la réforme n'en appelle plus à la parole de Dieu ; elle se fait moine et invoque pour expliquer un verset de l'Apôtre, non pas le rayon qui descend du ciel dans l'âme

de quiconque lit avec foi, mais l'autorité des Pères ! Quoi ! Zwingli, des Pères ! vous qui dans votre Exposition de la foi chrétienne disiez que « s'il dépendait de vous, vous préféreriez être où sont Sénèque et Socrate, que là où sont les papes de Rome, les Pères, les empereurs et les princes papistes ; « car, bien que ces ethniques n'aient cru à Jésus, ils ont été plus saints et religieux que tous les Jacobins et Cordeliers. »

Et vous, Luther, les Pères, et saint Augustin encore, « qui a souvent erré, auquel il n'est pas sûr de se fier, et qu'on a mis à tort au rang des saints, car il n'avait pas la vraie foi ! » Mais comment la réforme sortira-t-elle de cet abîme qu'elle s'est creusé elle-même. La voilà cette parole de Dieu qu'elle invoque, signe pour Zwingli, réalité pour Luther, trope aux yeux d'Œcolampade, chair aux sens de Mélanchthon : une parole double, charnelle et spirituelle, synecdoche et métaphore. Voilà cet *est*, existence et apparence. Appelez-en donc au Verbe de Dieu, qui cache deux sagesse, deux symboles dans une unité ! Faites donc descendre le Saint-Esprit pour révéler à Zwingli une interprétation que Luther traite de satanique, et à Luther un sens que Zwingli regarde comme un condamnable anthropomorphisme ! Et si la réforme abandonne l'Écriture, c'est pour tomber dans un autre abîme ; car qu'est-ce que cette lettre de saint Augustin, de saint Fulgence et d'autres Pères, sur laquelle elle s'appuie quand le signe divin l'embarrasse ? une lettre morte, faillible, puisqu'elle nous vient des hommes. Maintenant élevez cette lettre humaine aussi haut que la lettre divine ; autre mécompte ; car cette lettre a, comme la parole divine, une multiple signification, elle est une et double, puisque Luther et Zwingli tirent d'un même verbe la preuve que le Christ est et n'est pas corporellement dans le sacrement. Que la réforme s'y prenne comme elle voudra ; sans l'autorité elle ne pourra jamais fonder

de symbole. Elle n'enfantera que des gloses ; et quand, infidèle à sa logique, elle aura besoin, pour expliquer ou justifier sa foi, de traditions humaines, elle se condamnera et brisera l'œuvre de celui qui, en la fondant, rejeta l'autorité comme un blasphème.

Plus tard, Luther, pour se mettre à l'abri des exégètes sacramentaires, est obligé de donner tête baissée dans l'autorité. — Magnifique retraite, qui prouve bien toute la misère de cette raison dont il fait tant de cas d'abord, et qui au jour du danger n'est plus dans sa main qu'une épée émoussée. Ecoutez cette voix qui s'est usée à défilier la raison, proclamant qu'il n'y a de salut et de refuge que dans l'autorité. — Depuis l'institution du christianisme, l'Eglise n'a jamais eu d'autre doctrine, et ce témoignage constant et uniforme doit nous suffire et nous empêcher d'écouter les esprits de trouble et d'erreur. Il y a danger à s'élever contre la voix, la croyance et les enseignements de la sainte Eglise, qui depuis seize siècles n'a jamais varié sur ce dogme. Douter, qu'est-ce donc ? sinon cesser de croire à l'Eglise, la condamner comme menteuse, elle, et le Christ lui-même, et les apôtres, et les prophètes ? N'est-il pas écrit : Voici : je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles, S. Matth., 28, 10 ; et dans S. Paul : la maison de Dieu est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité ? Je pense donc que puisque la dispute s'éternise, il faut imposer silence aux dissidents, et ce n'est pas moi seulement qui vous donne ce conseil ; mais l'esprit saint, par la bouche de l'apôtre ! « Evitez celui qui est hérétique après l'avoir averti une ou deux fois ; sachez que quiconque est en cet état est perverti, et qu'il parle comme un homme qui se condamne lui-même par son propre jugement. »

La mort vint délivrer la royauté de Luther de deux ennemis puissants, Zwingli et Œcolampade ; Carlstadt les suivit

bientôt dans le tombeau. Tous trois, à quelque intervalle, étaient tombés dans les mains de Dieu. Les dernières années de l'ancien archidiacre de Wittemberg avaient été remplies de douleurs et d'angoisses. Chassé de la Saxe à l'instigation de Luther, il allait traînant de ville en ville ses inquiétudes, vivant du pain de l'aumône, qu'il payait en doctrines qui tuaient les âmes ; tourmenté moins par ses remords que par le bruit des triomphes de son ancien disciple. Las d'errer en Caïn, montré du doigt par les populations, objet de pitié pour les ministres luthériens, de dédain pour les doctes et les courtisans, il s'arrêta en chemin et demanda à son ennemi de le laisser respirer : Luther fut généreux, disent ses biographes : il lui vendit l'air natal au prix d'une rétractation. Vous faites-vous bien une idée de ce qu'elle dut coûter à Carlstadt, qui n'avait que ses doctrines pour toute consolation ! Il se résigna, promit de ne plus prêcher, de ne plus enseigner, et de mourir à tout bruit et à toute querelle théologique. A ce prix on lui assigna pour exil Kemberg et Bergwitz, deux petits villages d'où l'on pouvait apercevoir les clochers de Wittemberg. Il y vint avec sa femme. Tous deux y vécurent quelque temps comme la postérité d'Adam, à la sueur de leur front, l'une en labourant la terre, l'autre tantôt en criant le soir des petits pains, tantôt en portant du bois au marché, en jaquette crasseuse, avec une vieille épée rouillée dans un fourreau cassé, et ne répondant qu'au nom de mon voisin André. A la fin, Carlstadt oublia sa promesse et se remit à la Bible. On prétend que le tentateur se glissa dans la chambre du théologien sous les vêtements d'un officier de Wittemberg, qui venait pour exposer ses doutes simulés sur le chapitre VI de saint Jean ; que cet esprit de ténèbres avait été envoyé par Luther même qui commençait à se défier de la patience de Carlstadt ; mais la ruse n'est pas assez prouvée pour en

flétrir la mémoire du réformateur. Et, du reste, l'archidiacre portait en lui un démon qui, tôt ou tard, devait triompher de ses vœux d'obéissance ; le même qui avait perdu le premier homme, l'orgueil ! Il l'écoula, quitta sa casaque, revêtit le vêtement noir d'Orlamünde, que les vers avaient à demi rongé, et se mit à sermonner sur la cène, matière ardente. Il crut avoir trouvé une exégèse du mystère eucharistique ; et son exégèse était la plus pauvre folie qui ait jamais traversé un cerveau d'homme : Carlstadt transportait au corps même du Sauveur ce que le Sauveur dit du pain. *Ceci est mon corps*, disait Bodenstein, doit être pris dans le sens de : Et sur ce rocher je bâtirai mon église. Voilà ce *τοῦτο* grec, cet *hoc* est latin qui fit tant de bruit et qu'il ne fallait pas, comme Luther, mettre sur le compte de Satan ; car Satan aurait certainement trouvé une meilleure interprétation : c'était le calomnier. Ce malheureux article alluma la colère de Luther et provoqua l'exil du docteur.

Il y avait à Wittemberg deux théologiens qui, pour s'être mis en révolte contre Luther, avaient été obligés de quitter la Saxe : c'étaient Krautwald et Schwenkfeld, qui avaient osé rire de l'impanation du moine. Carlstadt leur écrivit une lettre où il se plaignit en termes amers de l'intolérance de l'ecclésiaste saxon, et où il falsait un tableau piteux de sa pauvreté. — Je serai bientôt forcé de tout vendre pour vivre, ma défroque, ma robe, ma poterie, tout mon ménage : personne n'a pitié de moi, je crois qu'on me verra mourir de faim moi et mon enfant. » En même temps il rappelait dans un long factum au chancelier Brück, tout ce qu'il avait à souffrir de Luther qui lui avait interdit la parole et l'enseignement. Luther eut connaissance des plaintes de Carlstadt, et il résolut de les étouffer. L'archidiacre fut donc obligé de quitter de nouveau la Saxe et d'aller demander en Suisse l'hos-

pitalité. Bâle lui ouvrit ses portes qu'elle avait fermées à Erasme.

Voici la fin de ce drame si misérablement joué par l'archidiacre, rapporté par les témoins réformés et entre autres par Lœscher.

Comme il prêchait à la cathédrale en 1541, il vit entrer un homme noir qui vint se placer à côté du consul. En descendant de chaire, il demanda au magistrat le nom de l'étranger. Le consul affirma qu'il n'avait vu personne. Carlstadt s'en alla à son logis où la servante lui apprit qu'en son absence un homme noir était entré, avait pris son fils, l'avait levé en l'air et laissé cheoir sans que l'enfant se fût fait mal ; qu'en se retirant il avait dit à l'enfant : — Dis à ton père que je reviendrai dans trois jours. Carlstadt se mit au lit, et, trois jours après, il rendit son âme à Dieu, «étranglé du diable,» comme l'assurent tant de témoins et jusqu'aux pasteurs de Bâle.

Durant toutes ces disputes, de grands événements s'étaient accomplis : François 1^{er}, prisonnier à Pavie, venait d'être rendu à la liberté ; la paix était signée entre l'empereur et le roi de France, Charles V avait promis, dès qu'il le pourrait, de repasser les Alpes : il tint parole. Il avait convoqué les ordres de l'empire à Augsbourg.

CHAPITRE XXXIV.

DIÈTE D'AUGSBOURG. — 1530.

Le 15 du mois de juin 1530, Charles V fit son entrée à Augsbourg. Ce fut un des plus beaux spectacles dont jamais ville d'Allemagne ait conservé le souvenir.

L'empereur attirait tous les regards. Jeune, beau, bien fait, monté sur un cheval polonais qu'il maniait avec toute la grace d'un écuyer consommé, il saluait de la main et du regard le peuple répandu sur son passage. Trois cents cloches sonnaient à la fois, et mêlaient leurs sons aux détonnations de l'artillerie, aux fanfares des trompettes, des instruments de musique, et à la grande voix du peuple qui dominait tous ces bruits divers. Jamais prince n'avait paru comblé de plus de gloire. Il portait un manteau espagnol brodé en or et étincelant de pierreries ; la selle de son cheval était garnie de topazes et de rubis, et ses étriers étaient en argent doré. Il s'avancait sous un dais de velours écarlate, parsemé d'abeilles en or, et porté par les sénateurs d'Augsbourg vêtus à l'espagnole. On avait suivi l'ordre prescrit par la bulle d'Or et les règlements publiés par Charles IV en 1356. L'électeur de Saxe, comme grand maréchal de l'empire, précédait l'empereur, entre le comte palatin représenté par le marquis d'Erbach, et le margrave de Brandebourg ; il avait l'épée impériale à la main droite ; le comte palatin tenait la pomme, le margrave de Bran-

debourg le sceptre, tous trois de front, et revêtus de leurs manteaux d'électeur, d'écarlate doublé d'hermine, blasonnés de leurs armes. Le duc de Saxe portait coupé d'argent et de sable à deux espadons de gueules passés en sautoir, et écartelés de toutes les provinces qu'il possédait, et de celles auxquelles il prétendait avoir droit, comme les duchés de Juliers, de Clèves, de Berg ; le margrave de Brandebourg, grand-chambellan héréditaire du Saint-Empire, avec armes écartelées, portait sur un fond d'azur un sceptre d'or. Frédéric, duc d'Autriche, grand échanton héréditaire de l'empire, élu roi de Bohême en 1527, marchait hors rang, seul et immédiatement après l'empereur, la tête couronnée, et escorté de trois cents gardes vêtus de casaques de velours rouge et blanc. L'archevêque de Mayence, le doyen des électeurs ecclésiastiques, précédait les princes qui portaient les insignes auliques, entouré de deux cents gardes de l'empereur, vêtus de casaques de velours jaune et noir ; à gauche, l'archevêque de Cologne, à la tête de cent gardes armés de toute pièce. Les électeurs ecclésiastiques avaient des bonnets d'écarlate doublés d'hermine. Les rues étaient tendues de tapisseries et couvertes de fleurs et de feuillages. A la vue de l'empereur, le peuple s'inclina pour recevoir la bénédiction du légat. Il était aisé de reconnaître dans la foule les luthériens qui se contentaient de courber la tête sans mettre le genou en terre. Aux portes d'Augsbourg, quand l'empereur avait monté le cheval de parade qu'on lui destinait, et que le cardinal Campeggio avait donné sa bénédiction, les princes électeurs s'étaient découverts, mais sans baisser la tête.

Les regards cherchaient en vain celui qui mettait en mouvement cette multitude, qui avait exilé de force l'empereur du théâtre de sa gloire, et dont le nom et l'image occupaient tous les esprits. Luther était absent. Il se tenait caché dans

une petite ville, à Cobourg, où l'avait conduit l'électeur de Saxe, de peur que sa présence dans Augsbourg n'éveillât la colère de Charles V, car il était sous le coup de l'édit de Worms. Spalatin, Jonas, Mélanchton l'avaient accompagné, puis avaient continué leur route vers Augsbourg, en entonnant le premier verset du psaume, *Deus in adjutorium*, traduit en vers allemands et mis en musique par le réformateur, et qu'on chanta dans les temples évangéliques pendant la diète.

Toutefois, il n'eût tenu qu'à Luther que cette pompe triomphale ne se changeât en deuil. L'électeur de Saxe et les princes protestants qui redoutaient le courroux de l'empereur s'étaient assemblés pour détourner l'orage. L'électeur était d'avis qu'on devançât Charles V, et qu'on allât, avec des troupes suffisantes, l'attendre aux pieds des Alpes, pour lui fermer l'entrée du Tyrol : c'était une mesure de désespoir qui aurait été funeste à la réforme, et dont Lutber comprit tout le danger. « Prince, écrivit-il au duc, ce n'est pas par les armes qu'il faut défendre notre cause, mais par la patience et la résignation, et surtout par une confiance sans bornes dans le Seigneur et son bras tout puissant. » Ce conseil était sage ; l'électeur le suivit : avec le temps, le langage de Luther devait changer. Maïmbourg et d'autres historiens catholiques se sont laissés prendre à cette sagesse toute mondaine du réformateur : vraisemblablement ils n'avaient pas lu son « Appel à la nation allemande. »

Le cortège s'avancait vers la cathédrale. On chanta un *Te Deum* en actions de grâces : le légat donna sa bénédiction aux assistants. Le lendemain était un jour de solennité catholique : la fête du Saint-Sacrement qu'on devait porter en procession dans les rues d'Augsbourg ; Charles invita les princes réformés à cette cérémonie. Les princes avaient concerté d'a-

vance leur réponse. Ce fut un véritable coup de théâtre : le marquis George de Brandebourg, portant la main à son cou, déclara qu'il était prêt à monter à l'échafaud et à perdre la tête, plutôt que de renoncer à l'évangile. L'empereur sourit, en répétant : « Pas de tête ! pas de tête ! » et il ne dit plus rien, soit que la langue allemande lui fût peu familière, soit que les longs discours ne convinssent pas à son ame de feu, soit peut-être que, suivant l'habitude de la cour d'Espagne, il laissât la parole à son lieutenant, son frère Ferdinand, roi de Hongrie. Les réformés ne comprenaient pas comment ce prince qui restait muet devant eux, immobile comme une pagode, n'exprimant ses volontés que par des hochements de tête, ou des mouvements de cils, avait pu faire trembler le monde. Ils croyaient parler à un homme, et ils n'avaient trouvé qu'une statue. Plus d'un noble réformé dut son courage du lendemain à cet état apoplectique de la langue impériale.

« Brave homme ! disait Luther, qui parle moins dans une année, que moi dans un jour. »

La nuit, les princes réformés tinrent conseil, s'exaltèrent, et résolurent de ne point assister à la procession. Le lendemain ils attendirent le lever de l'empereur pour lui présenter leur protestation écrite. Le marquis de Brandebourg porta de nouveau la parole : — Plutôt, dit-il en mettant la main à son cou, que de renier l'Evangile... — L'empereur l'interrompit : « Pas de tête ! pas de tête ! » et il retomba dans son silence habituel. Son frère essaya de vaincre l'obstination du prince, mais ce fut en vain. Le canon des bastions et les cloches des églises annoncèrent, à midi, le départ de la procession.

Elle fut plus magnifique peut-être que la marche triomphale de la veille. George Sabin a épulsé, pour la peindre, tous les trésors de la poésie. L'archevêque de Mayence soutenait un

soleil d'or massif dont les rayons semés de pierreries lançaient des feux de toutes couleurs. Six princes qui se relevaient, portaient un dais lamé d'or et d'argent, et surmonté, aux quatre coins, de bouquets de plumes d'autruche. Sur chaque place publique s'élevait un reposoir, orné de fleurs, de dentelles, et de tableaux précieux. A droite de l'archevêque, marchait le roi Ferdinand ; à gauche, Joachim, électeur de Brandebourg ; devant le dais, deux lignes de prêtres et d'enfants de chœur ; les deux grands-maîtres de la maison impériale et royale, suivis de hérauts d'armes, de trompettes, de hautbois et de cornets ; puis les sénateurs de l'empire, les membres du conseil aulique, du conseil royal, les magistrats de la cité, les officiers gentilshommes du palais. Derrière le dais, les regards s'attachaient sur l'empereur, vêtu de son grand manteau de pourpre, doublé de toile d'argent, un flambeau à la main, la tête nue, sans parasol, au milieu des ardeurs d'un soleil de juin. A la suite de sa majesté, venaient le légat, les électeurs ecclésiastiques, les archevêques et évêques, les députés des villes impériales, les grands d'Espagne, les seigneurs italiens et flamands, et enfin la garde de l'empereur et du roi de Hongrie. Les assistants tenaient un flambeau à la main, marchant en silence, lentement, et s'agenouillant chaque fois que l'archevêque élevait le Saint-Sacrement et l'offrait à l'adoration des fidèles. Des enfants de chœur jetaient des fleurs sur le passage de la procession. Les princes réformés attendaient l'empereur dans le temple dont l'entrée leur avait été permise par Luther. Le duc Jean portait l'épée impériale, suivant les devoirs de sa charge. Toutefois il avait cru devoir consulter des théologiens et le docteur Martin entre autres qui lui avaient permis de s'acquitter de ses devoirs de grand vassal, à l'exemple de Naaman, qui soutenait de sa main le roi de Syrie, son maître, quand il vint adorer l'idole de Remmon. Les théologiens ré-

formés ne voilaient pas leur langage. L'empereur, c'était le prince infidèle de Syrie ; la basilique catholique, le temple païen, et le Christ qu'on allait faire adorer au peuple, l'idole de Remmon.

Les princes réformés, après que l'empereur fut entré dans l'église, vinrent prendre les places qui leur étaient destinées. Charles s'assit sur son trône, en face de l'autel. Le chœur était tendu de velours cramoisi ; à gauche et à droite du maître-autel, il y avait six fauteuils, avec un écriteau portant : Mayence, Cologne, Bohême, Bavière, Saxe, Brandebourg ; une chaise était restée vide, et marquait la place de l'électeur de Trèves, alors absent. Les officiers des électeurs debout tenaient, devant eux, l'épée couchée sur l'épaule. Dès que les électeurs se furent assis, on vit entrer dans le chœur divers princes et comtes, puis le comte de Pappenheim qui ferma les portes, et donna les clefs à son chambellan. Alors l'archevêque de Mayence entonna le *Veni Creator*, et tous les assistants se levèrent à la fois ; puis commença la messe du Saint-Esprit, suivant la constitution de la bulle d'Or. Après l'Evangile, les deux assistants, suivis des prêtres et précédés par deux pages, portant des cierges, s'avancèrent, l'un tenant dans sa main l'encensoir, et l'autre le livre des Evangiles, s'approchèrent de l'empereur, firent trois révérences profondes, et lui donnèrent, par trois fois, l'encens ; et une fois à l'électeur de Mayence, à l'électeur de Cologne, au roi de Bohême, au duc de Saxe, au margrave de Brandebourg, auxquels ils firent baisser l'Evangile. Pendant l'*Agnus Dei*, les assistants portèrent une croix d'argent à baiser à l'empereur et aux électeurs. La messe finie, l'archevêque se dépouilla de ses vêtements derrière l'autel, vêtit une chappe, et, s'étant mis à genoux, entonna une hymne que la musique impériale acheva.

Lo cortège reprit ensuite, dans la même pompe, le chemin de la maison de Charles V.

Voyons donc quelles étaient ces ames timorées qui auraient cru souiller leur innocence, en mettant le pied dans un temple catholique. C'était d'abord l'électeur Jean, un des princes les plus gloutons de son siècle, dont le ventre chargé, dès le matin, de vin et de viandes, avait besoin, pour ne pas tomber, d'être retenu par un cercle de fer ; amoureux fou d'une symbolique qui avait aboli le jeûne, le carême, et permettait de faire gras le vendredi et le samedi. Son buffet électoral passait pour le plus abondamment garni de l'Allemagne, de vases de toutes sortes, dérobés au réfectoire des moines, ou à la sacristie des églises. C'était son fils Frédéric qui usait son temps et sa santé à table ou à la chasse, et, comme son père, joyeux convive, ami du vin et de la bonne chère, savait à peine son catéchisme. C'était le landgrave de Hesse, dont la paillardise était devenue proverbe, adultère effronté qui, pour résister aux assauts de la chair, demanda et obtint plus tard la permission de prendre deux femmes, et qui se faisait servir à table par des domestiques portant sur leurs manches brodées ces cinq lettres capitales : V. D. M. J. Æ. *Verbum Domini manet in æternum* : la parole de Dieu subsiste éternellement. C'était Wolfgang, prince d'Anhalt, d'une ignorance crasse, qui n'avait jamais su faire, dit-on, le signe de la croix. C'étaient Ernest et François de Lunebourg, qui ne voulant pas laisser à leurs valets le soin de piller les églises, volaient, de leurs mains, les vases sacrés. Voilà les princes, dont l'ame se troublait à l'idée seule de regarder en face les tabernacles catholiques.

Dès que Charles se fut assis, les archevêques et les prélats vinrent l'un après l'autre bénir le couvent. L'archevêque de Mayence prit les sceaux de l'état, qu'il posa sur la table. L'empe-

reur les remit au chancelier d'Augsbourg qui pendit à son cou le grand scel. Alors parut le margrave de Brandebourg à cheval, tenant en ses mains un bassin et une aiguière d'argent du poids de douze marcs, une serviette damassée, et qui donna à laver à l'empereur. Puis vint le comte Palatin, à cheval, portant quatre plats d'argent, chacun du poids de troismarcs, et garnis de viandes chaudes qu'il posa sur la table ; enfin le roi de Hongrie, grand échanson, une algulère d'argent à la main du poids de douze marcs et pleine de vin et d'eau qu'il offrit respectueusement à Charles V. Au seigneur de Falkenstein appartenait le cheval du margrave ; au margrave de Brandebourg le bassin et l'aiguière ; au seigneur de Nortemberg, maître d'hôtel, le cheval et les plats du comte Palatin ; au seigneur de Limbourg, le cheval et la coupe du roi de Hongrie, et au maréchal de Pappenheim, le cheval, le bâton et le boisseau de l'électeur de Saxe. Voici quelle était la charge de l'électeur Jean. Devant l'hôtel impérial, on avait répandu de l'avoine ; l'électeur, un bâton d'or à la main, et une mesure d'argent doré, du poids de douze marcs, remplissait le boisseau qu'il donnait au premier palefrenier, puis plantait son bâton dans l'avoine et se retirait.

L'édit de Worms défendait positivement aux novateurs de prêcher leur doctrine en chaire. L'édit n'avait point été rapporté, mais les princes réformés, sous prétexte qu'ils ne pouvaient se passer de nourriture spirituelle, avaient, en entrant à Augsbourg, établi dans leurs chapelles privées des prêches où se portait en foule la populace. Elle venait pour y entendre dire des injures aux papistes, donner le nom d'Antechrist au pape et aux évêques, et damner le célibat ecclésiastique. Il fallut un ordre de l'empereur, crié à son de trompe sur toutes les places publiques, pour imposer silence à ces orateurs. Augsbourg était menacé de ces fléaux qui désolèrent le bas-

empire où chaque habitant était changé en controversiste. La ville fourmillait de prédicateurs zwingliens, anabaptistes, carladiens, illyriens, luthériens, qui tous se disaient envoyés de Dieu pour raconter sa parole. Cette nuée d'évangélistes s'abattait ici et là, et de chaque borne faisait une chaire pour haranguer la multitude qui, tiraillée de tous côtés, ne savait à qui prêter l'oreille. Malheur au prêtre catholique en soutane qui se hasardait seul dans les rues d'Augsbourg ! Erasme, avec sa causticité habituelle, a peint ce brouhaha de paroles magistrales, ce tohubohu de questions, ce bourdonnement sans fin d'interrogations, ce glas assourdissant de textes bibliques. « En voici venir un, le nouveau testament en main, qui crie : — Montrez-moi le purgatoire ; un autre, où est le baptême des enfants ? un troisième, où est la trinité, la divinité de Jésus ? un autre, si dans l'union hypostatique il y a autre et autre, ou autre chose et autre chose. Attendez, cela n'est pas fini ; j'en aperçois un qui s'enquiert comment les accidents peuvent être en l'Eucharistie ; un autre, si le pain et le vin sont réduits à néant ou changés en son corps par altération ; un autre encore si le corps subsiste en celui qui le reçoit ou est changé en sa substance. » Vraiment Erasme fut heureux d'être alors malade à Bâle ; car à Augsbourg, où l'avait invité Mélanchthon, ses oreilles eussent cruellement souffert, et sa tête fatiguée de trop de travail aurait eu des vertiges.

Il n'eût été guère plus content de certains prédicateurs catholiques, qui, avant l'arrivée de Charles V, avaient fait de la chaire un trépied sibyllin d'où ils jetaient à la figure des grandes lumières du siècle tout ce que leur inspirait la sottise. Voici, par exemple, un cordelier dont le nom n'est point une vengeance d'Erasme, et qui a le privilège de faire courir à ses sermons, car il ne ménage ni les prêtres, ni les évêques, ni les papes, ni l'empereur, ni les lettrés surtout, qu'il accuse

de tous les maux qui désolent l'Allemagne. — Mes frères, dit-il, je vous annonce un nouveau luminaire qui vient de poindre à l'horizon; la langue se fourche dans ma bouche, j'ai voulu dire un âne, un maître âne, un docteur à longues oreilles, qui s'avise, voyez-vous l'impudent ! de corriger le *Mag-nificat*, ce cantique inspiré du Saint-Esprit ! il a corrompu l'Evangile, ce précurseur de Luther, qui vient d'empester l'Allemagne : c'était d'Erasme que le frère parlait. Jean Faber, confesseur de Charles V, et le cardinal de Trente imposèrent silence au cordelier et lui défendirent de monter en chaire, au grand déplaisir des habitants d'Augsbourg, qui aimaient sa parole lubrique.

Erasme nous a conservé le récit d'une comédie qui sent le luthéranisme, et qu'on eut l'audace de jouer devant l'empereur, qui ne devina l'auteur qu'au dénouement.

La cour était assemblée dans l'hôtel de la diète, avec le roi de Hongrie, les prélats, les princes réformés. Tout à coup paraît un homme masqué, à la robe longue de docteur, qui porte écrit sur le dos, en lettres onciales, le nom de Capnion. Il tient en main un fagot dont les branches se courbent en forme d'éventail, et qu'il place au milieu de la salle. Alors un ecclésiastique masqué, au nez effilé, à l'œil de flamme, à la lèvre plissée, en signe de moquerie, et qu'on reconnaît aussitôt pour Erasme, s'avance en saluant de côté et d'autre, marchant à petits pas, et regardant en souriant les branches recourbées qu'il travaille à redresser : mais peine inutile, il est obligé de les jeter de dépit, et de s'en aller en grommelant entre ses dents des mots intelligibles, et ricanant d'un rire diabolique. Un moine lui succède qui a le front large, la figure soufflée et couleur lie de vin, et une grosse voix, qui beugle, et s'en va mettre le feu au fagot ; puis un empereur avec une large épée dont il frappe le foyer, qui pétille et jette des étia-

celles de toutes parts ; enfin un pape en habits pontificaux, qui porte de chaque main une cruche ; à droite une cruche pleine d'eau, à gauche une cruche pleine d'huile. Il s'approche pour éteindre l'incendie, et malheureusement se trompe de cruche et jette l'huile au lieu de l'eau sur le brasier qui s'enflamme et dévore le bucher. L'empereur irrité fit chercher le coupable : on ne put le trouver.

La diète s'ouvrit le 23 juin, en présence de l'empereur, du roi Ferdinand de Hongrie, des électeurs, des princes de l'empire et des députés des villes impériales, dans une salle immense toute tendue de velours. Au milieu d'un hémicycle dont chaque côté était garni de fauteuils à bras en velours cramoisi, destinés aux princes souverains, s'élevait le trône de l'empereur, couvert d'étoffes à franges d'or et d'argent. A droite et à gauche se tenaient les pages vêtus à l'espagnole. L'empereur avait un manteau qui traînait jusqu'à terre, sur la tête la couronne d'Autriche ; l'électeur de Saxe qui faisait les fonctions de grand maréchal de l'empire, portait l'épée impériale ; la main de justice était tenue par le margrave. Le cousin destiné à recevoir la couronne quand Charles V se découvrirait, était gardé par deux pages. Sur la seconde ligne de l'hémicycle était le siège des archevêques et évêques, du nonce du pape, des ambassadeurs ; au-dessous les pliants réservés aux docteurs catholiques, à Eck, à Cochlée, à Nausea. Eck nous est connu.

Cochlée ne ressemblait pas à Eck ; au lieu de lacets, il filait des toiles d'araignée où il attendait patiemment que vint se prendre son ennemi. Nourrisson chéri des muses, dit le poète protestant, chardon qui s'épanouit au milieu des lis et des roses :

Tamen annumerat tantis quoque musa merentem
Luminibus ; virtus quod vel in hoste placet,

*Lilia sic inter crescens ortalica, rosasque
Germinat et fructur floris honore boni.*

Du reste brave chevalier, de belle mine, qui sonne admirablement de la trompette, et jette à son adversaire un noble défi. Voici un cartel de Cochlée qui méritait d'être ramassé par Luther.

Cochlée à Luther,

« Si tu es homme, viens avec des armes et non avec des injures, revêts-toi du glaive de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire du Verbe de Dieu, et mesurons-nous. Tu as trouvé avec qui combattre pour la foi et la gloire de la religion. Viens, si tu portes un cœur de héros; viens disputer à la face du soleil, dans tout lieu que nous indiquera César, à haute et intelligible voix; viens, pérorons sans ambages, sans détours, sans arrière-pensées; vaincu, je ne récusé ni l'exil, ni la prison, ni la roue, ni le feu, ni le glaive, rien de tout ce qu'il plaira aux juges du camp d'infliger à celui qui aura succombé. Il me sera glorieux de combattre, de vaincre ou de mourir pour ma foi. Viens encore un coup : lutte, combat, triomphe, ou tombe en revenant à la vérité. Je te porte ce défi, à toi, à quiconque des tiens voudra soutenir en champ clos l'honneur de ta Babylone. Il n'y a qu'une femmelette qui puisse se servir, dans une affaire semblable, de ris, de jeux de mots, de moqueries, d'imaginations monstrueuses. Aux hommes, d'autres armes. Viens donc, armé de toute pièce, toi ou un second en ton nom. Je vous attends. J'ai dit, et mes actes soutiendront mon dire : Que Dieu me soit en aide ! *Amen.* »

C'est une chose étrange que le dédain du réformateur pour Cochlée. Il n'a pas daigné une seule fois sortir de son silence pour lui répondre. Il le jugeait sans importance, puisque Cochlée ne lui a pas fait une seule fois commettre le péché de colère. Quand parut le fameux ouvrage du catholique : *La*

Bête à sept têtes : « Je n'en ai qu'une, disait Luther, qu'ils ne peuvent couper, que serais-je, si j'en avais sept? »

Jean Faber était un théologien de la renaissance qui savait son Aristote et son Saint-Thomas par cœur; amoureux comme un écolier lauréat d'Horace et de Virgile, homme du monde, et soigné dans sa parure autant que dans son langage. A Rome il eût disputé à Hortensius le prix de mémoire; au besoin il aurait soufflé à Luther, s'il en avait perdu le souvenir, tout ce que le moine avait écrit depuis quinze ans, sans oublier les injures. Il eut une bonne fortune. Au lieu de pâlir sur des livres pour réfuter son adversaire, il l'avait appris, et s'était mis alors à composer les *Antilogies de Luther*. Vous ouvrez le livre, c'est Arius, Manès, Bérenger; vous tournez la page, c'est Scot, Durand; souvent dans le même feuillet, c'est Huss et Eckius.

L'ouvrage avait fait rire.

Mais Luther s'était mis en colère. « Je ne répondrai pas, avait-il dit, ni à Cochlée ni à Faber : Il n'est pas d'âne qui n'acquière le grado de docteur dès qu'il s'attaque à Luther. Ce Luther est un Dieu qui fait de mendiants, des seigneurs, d'ânes des docteurs, de polissons des saints, de la boue des pierres précieuses; c'est moi qui ai élevé à la tiare Adrien, et vous verrez que je ferai de Faber un cardinal. »

Donc Faber était un controversiste habile qui, au témoignage de Mélanchthon, déploya autant de science que de zèle pour rapprocher les esprits à Augsbourg. C'est lui qui disait en chaire à la diète de Spiro : — Avant que je croie à Luther, j'aimerais mieux croire à Mahomet; car il a conservé les jeûnes, les abstinences, les prières et les bonnes œuvres. « J'ai bien peur, répondait à table Luther, qu'il n'ait prophétisé comme Caïphe et qu'il n'embrasse un jour la foi turque.

Luther se trompait, car Faber mourut dans son évêché de Vienne, que le roi Ferdinand lui avait donné pour prix de ses travaux littéraires. — Encore un d'enrichi par ce pauvre diable de Luther, s'écriait Erasme en apprenant la nomination de Faber, dont il révérait la plété et l'intelligence. Nauséa était un des plus grands prédicateurs de son siècle, mais diffus et retournant un argument comme on ferait d'un vieil habit, jusqu'à ce qu'il fût usé.

Après que le comte palatin, au nom de l'empereur, eut prononcé le discours d'ouverture, les assistants debout et la tête découverte, un héraut d'armes sonna la trompette sur le perron de l'hôtel. A ce signal les portes de la grande salle s'ouvrirent, et les bourgeois les plus notables de la cité vinrent prendre place sur les bancs qui leur avaient été destinés. Il y en avait plusieurs que l'électeur avait réservés aux théologiens de son parti : Justus Jonas, Spalatin, qui moururent dans la foi de leur maître ; Mélanchthon, qui répudia quelques-uns de ses enseignements, et Agricola d'Eisleben, le chef de la secte des Antinomistes, qui quitta et reprit le luthéranisme, et mourut à Berlin, semi-catholique, semi-réformé. Zwingliens, anabaptistes, carlstadiens restèrent dans la foule. Les luthériens qui venaient à Augsbourg pour demander la liberté de conscience étaient prêts à s'associer à toutes les mesures de rigueur que le pouvoir prendrait contre les doctrines et les docteurs dissidents.

Alors l'électeur de Saxe, le marquis de Brandebourg, les ducs François et Ernest de Lunebourg et de Brunswick ; Philippe, landgrave de Hesse, et Wolfgang, prince d'Anhalt, se levèrent de leur siège et s'avancèrent vers le trône de l'empereur. Et George Pontanus, le chancelier de l'électeur Jean, pria sa majesté de permettre qu'on lût publiquement devant les Ordres la Confession de foi des princes, afin de dessiller

les yeux de ceux qui leur attribuaient des opinions hérétiques. L'empereur leur donna rendez-vous pour le lendemain dans la salle de son hôtel, car il n'avait pas de palais.

Cette salle n'eût pu contenir tous les réformés : beaucoup d'entre eux furent obligés de rester dans les appartements voisins, dans les couloirs, où ils attendaient avec une inexprimable anxiété l'effet de la lecture du symbole réformé. Le chancelier Christian, chargé de lire l'exomologèse mélanchthonienno, avait la voix éclatante : ses paroles écoutées dans un profond silence, s'entendaient du château voisin, où un grand nombre de protestants cherchaient dans le silence qu'on donnait à l'orateur d'heureux augures pour l'avenir de leur foi.

La lecture achevée, l'empereur dont la figure était demeurée impassible, remit un exemplaire de la Confession écrite en allemand, à l'archevêque de Mayence, garda pour lui la version latine, qu'il avait prise des mains du chancelier Christian, et congédia les princes après leur avoir fait promettre de ne pas publier la Confession sans son ordre exprès.

Il n'est pas dans l'histoire de la réforme de manifeste plus lumineux contre la mission de Luther, que l'exomologèse de Mélanchthon connue sous le nom de Confession d'Augsbourg. Un moine s'est annoncé comme prêtre du Verbedivin, comme un nouvel Ecclésiaste et un autre Elisée. Il a voulu faire prévaloir son autorité sur celle de l'Eglise catholique. Des peuples ou séduits ou surpris ont marché à sa lumière. Par intervalles Dieu a suscité des docteurs qui prennent en main la défense de la vérité ; mais les mauvaises passions étouffent leur voix, et leur robe est le grand obstacle qui les empêche de se faire écouter. Aujourd'hui voici le Jérémie du réformateur, le disciple en qui il a mis son amour et ses affections,

l'enfant de son cœur et de ses doctrines, qui, forcé de montrer au monde le symbole des néologues, présente, après de longs jours de travail, une confession qui sent l'huile, tant il l'a lue, tant il l'a revue, corrigée, raturée, comme il ferait d'un thème de rhétorique. Luther l'a contresignée et apostillée de ces mots remarquables : « Qu'il soit condamné celui qui enseignera autre chose. » Or, gardez-vous de croire que ce soit l'exposé fidèle des doctrines enseignées jusqu'alors par Luther. Vous vous rappelez ses emportements contre Erasme au sujet du libre arbitre que la préscience divine mettait en poudre dans les créatures ; cet esclavage de l'homme qu'il a trouvé dans les livres saints, et qu'il impose à notre foi sous peine de damnation. Eh bien, Luther consent à apposer son nom au-dessous de l'article dix-huit de la Confession où Mélanchthon établit : « Qu'il faut reconnaître le libre arbitre dans tous les hommes qui ont l'usage de la raison, non pour les choses de Dieu que l'on ne peut commencer ou achever sans lui, mais seulement pour les choses de la vie présente, et pour les devoirs de la société civile. Mélanchthon ajoute, afin d'éclaircir ce passage déjà si clair dans son apologie : « Pour les œuvres extérieures de la loi de Dieu : vous l'entendez. Mais c'est là ce que disait Erasme, et qui excitait les brutalités de Luther.

« Je n'en veux point, de votre libre arbitre, gardez-le ; si Dieu me l'offrait, je le refuserais. » Et il l'accepte aujourd'hui, et il en fait un article de son symbole.

Il vous souvient de cet axiôme décourageant qu'il veut nous imposer de sa pleine science : « Que Dieu opère en nous le péché. » C'était encore un rayon lumineux qu'il dérobaux livres saints et qu'il nous accusait de repousser ; et le voilà qui déclare dans l'article dix-neuf : « Que la volonté du méchant est la cause du péché ! Emser, Cochlée, Eck, Erasme,

pauvres docteurs ! il n'y a pas dix ans que vous disiez abomination à cette doctrine de désespoir ! Que faisait donc alors le Saint-Esprit ? qui troublait ainsi l'entendement du père de la réforme ? Est-ce la lettre ou l'esprit qui tuait son intelligence ? A qui donc faut-il croire ? à Luther dans la chaire de Wittemberg, ou à Mélanchthon à la diète d'Augsbourg ? Vantez-nous donc les illuminations qui partent soudainement de la Bible, et vont saisir qui la prend et veut la lire : vous vous trompiez donc, ou vous nous trompiez.

Vous n'avez point oublié les enseignements de Luther sur les bonnes œuvres, qu'il traite de péché, qu'elles soient opérées même par une âme juste. Pour nous séduire il corrompait le texte paulinique, par des interpolations qui faisaient crier les catholiques, mais il se moquait bien de ces cris de papistes qu'il renvoyait à l'école. Si nous lui citions pour l'embarrasser l'épître de saint Jacques : « Belle autorité, disait-il, épître apocryphe, épître de paille. » Et cependant nous avions raison nous autres. Le maître errait, car, dit-il, — les bonnes œuvres sont dignes de grandes louanges, elles sont nécessaires et elles méritent des récompenses.

Dormez en paix vous tous que Luther damnait le coude appuyé sur la table de son auberge de Wittemberg, entre deux pots de bière de Torgau, quand il répondait à un de ses commensaux qui l'interrogeait si un papiste peut être sauvé : « Je n'en sais rien, ma foi ! » Voici qu'Antoine, Bernard, Dominique et François sont tenus pour saints par l'apologie de Mélanchthon ; enfants par conséquent de la véritable église. Il n'y a plus que Thomas d'Aquin de damné sans pitié, vraisemblablement parce qu'il était jacobin, dit Bossuet. Nous pouvons même désormais, et en toute sûreté de conscience, assister à la messe, cette invention de Satan, — car ils n'ont pas aboli la messe.

— On l'a célébré parmi nous, dit l'Apologie, avec une extrême révérence, et on y a conservé presque toutes les cérémonies ordinaires. En ce temps-là, en effet, un catholique se serait trompé en entrant dans certains temples réformés où l'action de Luther n'avait pu s'étendre. Son livre d'heures à la main il aurait pu suivre le prêtre, et reconnaître l'*introït*, le *kyrie*, la *collecte*, l'*épître*, l'*évangile*, le *credo*, la *préface*, le *sanctus*, les *paroles de la Consécration*, l'*élévation*, l'*oraison dominicale*, l'*agnus*, la *communion*, l'*action de grâces*. Les cierges brûlaient sur l'autel, l'encens fumait, on chantait en latin et en allemand; le prêtre avait les parements et la chasuble avec la croix brodée, le surplis et le rabat. Mélanchthon avait insisté pour la conservation de la liturgie catholique qui dura en partie jusqu'à sa mort, et à sa mort fut emportée avec quelques-unes des vérités qu'il avait maintenues. A quelques messes luthériennes en dehors de Wittemberg on pouvait encore prier pour les morts, comme faisait la primitive Eglise, ainsi que le confesse l'Apologie, qui ne défend pas ces effusions pieuses; entendez bien? le culte des morts, la croyance à l'expiation des âmes dans l'autre vie; ces deux grandes superstitions contre lesquelles s'était rué Luther; ces pratiques nées d'hier et sorties d'un cerveau papiste! Eck de Leipzig, que ne vivez-vous encore, Mélanchthon vous aurait couronné! Mais voici quelque chose de plus merveilleux : « Sodome et Gomorrhe, la grande prostituée de Babylone, l'Eglise catholique enfin, rentrée en grâce, justifiée, glorifiée par Luther, — car, ceci est l'abrégé de notre symbole, où l'on ne trouvera rien de contraire à l'Ecriture, à l'Eglise catholique, ni même à l'Eglise romaine. Que voulez-vous de plus? un hymne à la tradition; une invocation aux docteurs de la foi, de l'encens aux saints que nous révérons? — « Nous ne méprisons pas les dogmes de l'Eglise catholique, ni nous

ne voulons soutenir les opinions impies qu'elle a condamnées ; car ce ne sont pas des passions désordonnées, mais l'autorité de la parole de Dieu et de l'ancienne Eglise, qui nous a portés à embrasser cette doctrine pour augmenter la gloire de Dieu, la doctrine des prophètes, des apôtres, des saints pères, de saint Ambroise, de saint Augustin, etc. » Mais quand le règne de l'ancienne Eglise a-t-il pris fin ? Mélanchthon ne le dit pas, non plus que Luther. Ce ne pouvait être au quinzième siècle, puisque ailleurs Luther appelle un homme merveilleux en tout, ce Gerson qui avait condamné au concile de Constance Wiclef et Jean Huss. Ainsi, remarque Bossuet, l'Eglise romaine était encore la mère des saints dans le quatorzième siècle. Donc, que vous semble, de cette Confession de foi d'Augsbourg ? Croyez-vous que si Luther l'eût faite à la dispute de Leipzig, l'hérésie aurait déchiré l'Eglise, que la Saxe eût nagé dans le sang des paysans ? Un homme de plus en 1519, Mélanchthon, et la révolution religieuse n'avait pas lieu ; un homme de moins en 1530, Luther, et la révolution était close, nous le croyons.

Les docteurs catholiques à l'audition de cette Confession furent frappés d'étonnement. Ils se regardaient les uns les autres, échangeaient des signes muets et ne comprenaient rien à cette parole mesurée qu'avait toujours dédaignée la réforme ; à cette argumentation sans morgue ni faste ; à cet exposé candide et où l'oreille attendait en vain une expression de colère, où par intervalle fermentait bien quelque levain de nouveauté et surgissait quelque hétérodoxie, mais cachée sous les fleurs d'une phraséologie dont le modèle était perdu depuis longtemps.

On répondit aux princes que leur exomologèse serait examinée avec soin et qu'on leur en présenterait la réfutation en bonne forme au jour indiqué par l'empereur.

Les protestants auraient voulu que les catholiques formulassent aussi leur confession. — A quoi bon, répondait Faber ? nous croyons aujourd'hui ce que nous croyions hier, ce que nous croirons demain.

Luther à qui Mélanchthon fit parvenir la résolution de la diète, était à Cobourg, malade. Il souffrait des oreilles et de la tête, et éprouvait des vertiges qui ne lui permettaient même pas l'exercice de pensées sérieuses. — Ma tête tinte ou tonne plutôt, disait-il ; si je ne quittais le travail, je tomberais en syncope : ma tête n'est plus qu'un tout petit chapitre, elle deviendra bientôt paragraphe, puis finira par n'être plus qu'une période. Ce n'est pas une maladie naturelle, écrivait-il à son ami, c'est le doigt de Satan qui s'appesantit sur moi. Mais si je ne puis lire ni écrire, je prie au moins, et je me roidis contre son bras. Dieu me laisse dormir, aller, venir, chanter et jouer... Et ailleurs : — J'ai reçu votre lettre, j'apprenais à connaître Satan, j'étais seul, Veit et Cyriacus m'avaient laissé. Il a si bien fait, le diable, qu'il m'a forcé de quitter la chambre et de me mêler parmi les habitants. » Quelquefois pour échapper aux tentations, il se réfugiait dans la chapelle du château, aux pieds de la croix. Mais une puissance visible le tourmentait bien plus encore que le prince des ténèbres, c'était l'empereur, qu'il s'étudiait à flatter dans les lettres qu'il écrivait à ses amis et qu'on pouvait montrer au prince. Mais avec Mélanchthon, il ne cache ni ses craintes ni son désespoir.

Les docteurs catholiques s'assemblèrent, examinèrent l'exomologèse de Mélanchthon et la condamnèrent, comme offensant en divers articles les dogmes de l'église romaine. On leur reproche de s'être conduits en écoliers bien plus qu'en maîtres de la sacrée science, en relevant une ironie trop amère, une joie trop bruyante, la versatilité de la parole luthérienne. On voudrait que le cœur du théologien ne laissât

pas de prise à la vanité, qu'il changeât de nature et prit celle des anges : cela est impossible ! Un moine dont on a fait un suppôt de l'Antechrist, qui, pendant plusieurs années, a usé son intelligence à prouver qu'il n'a rien de commun avec l'esprit de ténèbres, et que le pape n'est pas l'ange de l'abyme prédit par saint Jean ; ce moine à qui, dans ce jour, ses ennemis mêmes ouvrent les portes du ciel, pendant qu'ils ôtent du front pontifical la couronne de feu qu'ils y avaient posée dans un accès d'humeur et de mauvaise foi ; ce moine doit être bien glorieux ! Et pourquoi ne lui pardonnerions-nous pas d'être tombé dans le péché de vanité ? son adversaire a bien commis le péché d'envie et de colère ? Luther plus tard se repentit d'avoir si facilement consenti à donner le royaume des cieux à ces misérables papistes : et dans ses *Tisch Reden*, il ne trouve pas assez de feu en enfer pour les brûler.

La réponse fut amendée d'après le vœu formel de l'empereur.

Dans toute l'existence de Luther, traversée par tant de débats, de douleurs, de maladies, de tentations, il n'est pas de moment où il souffre comme à la diète d'Augsbourg. Cette fois ses douleurs sont plus profondes, parce qu'elles viennent non plus des papistes, mais de ce qu'il a de plus cher au monde, de ses disciples, qui doivent veiller durant son exil à Cobourg sur l'œuvre commune de la réforme.

Mélanchthon était las de combats. Il voulait la paix pour les vieux jours de son maître, et pour l'Allemagne, qui depuis quinze ans avait versé tant de larmes et de sang ; pour le chef même de l'église, vers qui son amour d'enfance l'attirait malgré lui, et pour cette armée d'évêques catholiques, sur la brèche depuis tant d'années, et qui par une chaîne non interrompue remontaient au berceau même du christianisme. Aux

yeux de Mélanchthon, la vieillesse avait quelque chose de solennel ; et comme il ne passait pas devant une ruine sans que son ame s'émût, ainsi ne pouvait-il songer sans douleur que le vieil édifice catholique s'écroulerait un jour comme les pierres, car il avait le malheur de croire aux prophéties de ses maîtres sur la fin prochaine de la papauté ; et il voulait l'empêcher de périr en conservant la hiérarchie ecclésiastique. C'est donc une bien belle chose que la tradition, puisque dans cette atmosphère de passions où se meut à la diète tout ce qui porte le nom de luthérien, Mélanchthon tremble à l'idée seule d'y porter la main. Il voudrait éteindre le schisme et rentrer sans trop de honte dans le sein de l'Eglise qu'il a quittée. On ne sait pas ce qu'il aurait fait, si le démon luthérien ne l'eût tourmenté de sa prison de Cobourg !

Il faut voir Luther malade, en proie à des douleurs qui lui fendent la tête comme avec une hache, qui soufflent dans ses oreilles comme des serpents, et lui remplissent le cerveau comme des coups de tonnerre ou des chutes d'avalanches, car ce sont là les figures dont il se sert pour peindre ses souffrances ; il faut le voir, disons-nous, au seul mot de paix et de rapprochement que son disciple Jonas a glissé dans une de ses lettres, se lever, prendre la plume, et à ce mot terrible de *restitution*, nous rappeler l'éloquence de la tribune antique. « Restituer, nous autres ! eh ! qu'ils commencent donc par nous rendre Léonhard Keyser, et tant de victimes qu'ils ont tuées ! Qu'ils nous rendent les ames que leurs doctrines impies ont perdues ! qu'ils nous rendent de si nobles intelligences outragées par leurs trompeuses indulgences et leurs fraudes ! qu'ils nous rendent la gloire de Dieu étouffée par leurs blasphèmes ! qu'ils nous rendent la pureté cléricale par eux souillée et conspuée : alors nous compterons et nous verrons qui devra. »

Mélancthon sentait son ame fléchir, et déposait ses secrètes pensées dans le sein de son père. Luther oubliait ses souffrances pour relever le courage de son disciple. Un moment le visage de Philippe s'était couvert de rougeur quand Faber avait cité des textes où le réformateur appuyait sur la nécessité de la confession auriculaire. Il n'y avait rien à répondre. Les repousser était chose impossible ; les livres de Luther étaient là, marqués par un pli aux divers endroits où le dogme catholique était défendu par le docteur saxon. Il ne pouvait pas répondre à ce que Jonas, trop vivement pressé, objectait à ses adversaires — qu'en ce temps-là Luther marchait dans les langes du papisme ; car ces langes il les avait secoués alors. Mélancthon se contente d'exposer candidement l'objection à Luther, qui la repousse d'une singulière manière.

« C'est pour faire parade de leur sagesse, que mes adversaires citent mes contradictions ! ânes qu'ils sont ! il leur appartient bien de juger les antilogies de notre doctrine, eux qui ne comprennent rien à des textes qui se heurtent. Comment notre doctrine pourrait-elle apparaître à leurs yeux autrement qu'embarrassée de contradictions, quand elle exige et condamne les œuvres, repousse et autorise la nécessité des rites, honore et blâme la magistrature, affirme et nie le péché ? Pourquoi des eaux dans la mer ? »

La réfutation n'est-elle pas singulière ? Mélancthon ne fut pas certainement pressé de la présenter à Faber. Il n'y avait pas de papiste dans l'Allemagne catholique qui aurait essayé une justification semblable, à la place de Luther.

Mélancthon, Jonas, Agricola travaillaient néanmoins à l'œuvre de la pacification, à cette *Eucharistie* que tous les esprits souhaitaient avidement. Ils faisaient de larges concessions, et Mélancthon, par exemple, convenait qu'il y avait nécessité

à ne pas dépouiller l'évêque de son autorité, à lui laisser le pouvoir de régler les cérémonies du culte, de maintenir certaines observances et pratiques en usage dans son troupeau. Luther, sans rejeter l'évêque, lui contestait le droit d'établir des règlements, pour le donner à ce qu'il nommait l'église ou l'assemblée des fidèles, seule reine, seule maîtresse des formes du culte, des cérémonies extérieures ou liturgiques. Mais disait Faber, qui donc assemblera cette église, qui la convoquera, puisque vous rejetez l'autorité pontificale ? — L'évêque, répondait Luther, qui n'est véritablement qu'un économe. Mais de sérieuses difficultés venaient embarrasser l'esprit du disciple ; d'abord l'intervention du fidèle dans des matières auxquelles il est étranger, le danger pour le dogme d'une action populaire en dehors de toute juridiction, l'abaissement du caractère sacerdotal, sa dépendance de la multitude. Par exemple, si la commune prescrit ou repousse le jeûne, à qui en appeler de sa décision ? Mélanchthon comprenait parfaitement qu'une constitution semblable menait droit à la négation de l'apostolat luthérien ; car Luther n'avait pas assemblé la communion des fidèles pour prêcher contre les indulgences, pour abolir les vœux monastiques, la messe, pour mutiler l'enseignement catholique, lui ôter la prière des morts, le purgatoire et quelques sacrements ! Si l'évêque n'a pas le droit d'établir des pratiques extérieures, des processions, des pèlerinages ; un moine avait-il pu, de son autorité privée, effacer du catéchisme trois dogmes principaux, et, comme Luther, donner au monde chrétien une symbolique nouvelle ! Eck et Faber n'avaient-ils pas raison de s'écrier ici : ô misère du cœur humain !

Luther poursuivait et établissait que l'évêque même n'avait pas le droit d'imposer des statuts pieux, et qu'on devait lui désobéir et mourir plutôt que de lui céder.

Que justice soit rendue à Mélanchthon ! Si le schisme n'eût eu pour représentants à Augsbourg, que des hommes de conciliation comme lui, il se serait ételot ! Il savait bien que les grandes assemblées ne sont propres qu'à fomentier les haines de partis, et il avait proposé de choisir dans les deux communions des théologiens qui disputeraient sur les questions controversées, sans appeler la foule à leurs débats. Cette proposition avait été accueillie.

C'étaient des deux côtés des hommes d'élite, des orateurs qui avaient l'habitude de la parole, des casuites rompus aux difficultés de l'école. On agita successivement les divers articles de l'exomologèse luthérienne ; on disputa sur la foi, sur le mérite des œuvres, sur la pénitence, sur le sacrement de l'Eucharistie. La mémoire de Faber et d'Eck tenait du prodige. Ils savaient Luther par cœur. Eck, dans son langage figuré, donnait au père de la réforme plusieurs têtes dont chaque bouche, suivant les temps, enseignait sur le même dogme une doctrine différente. La réforme n'était plus si haute, son langage était moins dur. Le matin était destiné au dogme, le soir à la discipline. Mélanchthon assistait à toutes les conférences, et souvent réprimait par sa douce parole, des colères prêtes à se faire jour et à détruire l'œuvre de paix à laquelle il attachait toute sa gloire. Malheureusement ce qu'il édifiait avec tant de peine dans le cénacle des théologiens était le soir livré à l'examen moqueur et à l'œil farouche de quelques puritains réformés qui ne voulaient avec Rome ni paix, ni trêve : Luther était le chef de ces volontés de fer.

Mélanchthon, par exemple, reconnaissait la juridiction épiscopale dans l'intérêt de la société politique et religieuse. On avait chassé les évêques de leur siège, il consentait à ce qu'on les y rétablît. « Et de quel front, disait-il, oserions-nous consacrer cette victoire de la force brutale, si les évê-

ques nous laissent notre doctrine? Faut-il que je vous dise mon opinion? Eh bien! domination épiscopale et administration spirituelle, je voudrais tout leur restituer. Voyez donc l'Eglise que nous aurions sans Politeia! une tyrannie plus intolérable que celle que nous subissions! »

Il allait plus loiu : il voulait conserver le pape comme chef visible de l'Eglise. Il écrivait le 6 juillet au légat Compegio cette lettre dont le ton contraste si fort avec celui que prenait Luther.

— Nous n'avons pas d'autre doctrine que celle de l'église romaine ; nous sommes prêts à lui obéir si elle veut étendre sur nous ces trésors de bienveillance dont elle est si prodigue pour ses autres enfants ; nous sommes prêts à nous jeter aux pieds du pontife de Rome, et à reconnaître la hiérarchie ecclésiastique, pourvu qu'il ne nous repousse pas. Et comment rejetterait-il la prière de suppliants? pourquoi le fer et la flamme quand l'unité rompue est si aisée à rétablir?

Malheureusement il y avait auprès des princes des conseillers intéressés à ce que le projet de pacification de Mélanchthon échouât. C'étaient des courtisans qui avaient gagné une existence brillante, et qui pouvaient faire du despotisme à l'abri du nom de leur maître comme le chancelier Brück qui colorait sa colère contre le pape de zèle pour la religion, et disait avec un ton hypocrite de componction — qu'il ne pouvait en conscience reconnaître l'Antechrist qu'avait annoncé l'apôtre saint Paul.

Mélanchthon lui répondait : — Prenez garde, il y a du danger à renverser un édifice qui existe depuis tant de siècles : que le pape soit l'Antechrist, on peut vivre sous lui comme les Israélites sous le Pharaon.

Mais la voix de Brück était plus puissante. Ses amis, autrefois engagés dans les ordres et qui occupaient de beaux postes à la cour des princes, répétaient avec lui : — Pas de

paix avec l'Antechrist et la bête de l'apocalypse. Les magistrats se joignaient aux prêtres : faction nombreuse qui n'avait embrassé la réforme que pour secouer le joug sacerdotal, et qui avait gagné au changement de religion, des honneurs, des titres et de l'argent. Il y eut un moment un cri de réprobation contre Mélanchthon, qu'on accusait de trahison et de vénalité. Le pauvre disciple succombait à la peine. Il voyait avec douleur qu'il avait entrepris une œuvre que rendaient impossible les mauvais instincts de ses frères : car, disait-il à son maître en découvrant la plaie de la réforme, ce n'est pas pour l'Evangile qu'ils combattent, mais pour le pouvoir. Ils s'inquiètent peu d'enseignement et de religion, ils ne cherchent que le despotisme et la licence?

Brück savait bien que la réconciliation des deux cultes tentée par Mélanchthon échouerait, car Luther n'en voulait pas. Cette pensée de paix était aux yeux du Saxon une impiété, un sacrilège! et pendant que Philippe usait ses forces, ses ardeurs de tête et de plume, et jusqu'à ses larmes que Cochlée a tort de regarder comme hypocrites, pour opérer une réconciliation; Luther, dans son commentaire sur le deuxième psaume, adressé à l'archevêque de Mayence, ce grand martyr de constance catholique, faisait un appel à la haine, soulevait les colères des princes allemands contre la papauté, et offrait son sang en holocauste au triomphe de ses passions.

— Laissez donc enrager le roi, rugir le pape, tempêter les princes : notre roi règne, et le fils de la maison. Mes chers maîtres, vous le laisserez bien tranquille, sinon envoyez-lui un cartel pour lui jeter à la face vos colères et votre défi, afin qu'il prenne ses précautions, qu'il revête ses armes et bâtit un fort.... Nous autres Allemands nous ne cesserons donc de croire au pape, que lorsqu'il nous aura donné un bain, non pas d'eau chaude, mais de sang? La belle joie pour

le pape, quand nos princes se prennent aux cheveux : il rit dans sa barbe ; bon, dit-il : bestiasses d'Allemands, vous ne voulez pas de moi pour pape, et bien me voici. Je ne suis pas prophète, mais je vous prie de prendre garde que vous n'avez pas affaire au pape et à sa suite, mais au diable et à ses diableries que je connais. »

Et, comme Mélanchthon semblait intimidé, il lui jette ces paroles de pitié et de mépris : « A qui meurt de peur, des braiements d'âmes pour chants funèbres, et pour vous qui mourez de votre propre couardise, quels chants entonner ? »

Spalatin penchait pour la paix comme Mélanchthon. Il était vieux, cassé, infirme : les tempêtes où s'était jeté Luther, l'avaient usé. Il n'aspirait plus qu'à la tombe, et il voulait y descendre doucement, y précéder Martin auquel il désirait procurer quelques heures de repos.

A Augsbourg, les catholiques insistaient vivement sur le rétablissement de la messe. Spalatin inclinait, et Mélanchthon aussi, à reconnaître le sacrement, mais il tremblait de déplaire à Luther. Philippe lui écrivit donc, en termes pleins d'amitié et de condescendance ; et voyez comme le Saxon le rudoie !

« C'est Jésus-Christ qui a institué la messe ; il n'a pas parlé à son Eglise de messe privée. Il ne s'agit pas de dire : J'ai bonne intention ; mais bien, j'ai pour moi la parole de Dieu. Pas de culte divin nouveau, sans une parole expresse du Seigneur, ainsi que je l'ai si souvent enseigné. Vous diriez, par le même motif : Je veux monacher, par motif de piété ; moines et messes privées, tout cela a été jugé. Il ne faut pas leur pardonner encore, de peur de les faire revivre : au voleur la potence, c'est sa place. »

Quel pas immense vers la paix ! Mélanchthon qui consent à reconnaître la suprématie du pape et le pouvoir des clefs, par conséquent son infailibilité ; la juridiction épiscopale, la hié-

rarchie cléricale, l'expiation dans cette vie, et dans l'autre, par la prière et le repentir ; Justus Jonas, qui est prêt à restituer les biens des ecclésiastiques, à rendre au moine sa cellule, au curé son presbytère, à l'évêque sa demeure épiscopale ; et Spalatin qui rétablirait la messe privée et l'institution cénobitique ! Ainsi la réforme était en voie de conciliation ; elle reniait Luther, et ne conservait plus que de vieilles rancunes contre des doctrines qu'il coûtait trop de désavouer à l'amour-propre de ses théologiens : encore avait-elle fini par s'accorder avec Faber sur l'efficacité de l'œuvre soutenue de la foi en Jésus-Christ. Mais Martin était là, veillant pour éteindre et étouffer toute pensée de conciliation ; il ne veut ni paix ni trêve : c'est un combat à outrance avec le catholicisme ; il faut que l'un des deux meure : malheur à qui s'interpose entre Luther et le pape ; il le renie pour son frère. Ni le sang qui a coulé en Allemagne pour le triomphe de doctrines que ses disciples eux-mêmes aujourd'hui seraient prêts à désavouer ; ni le sang qui coulera dans un avenir prochain, dont Luther assigne le terme, ne le font trembler ! Il veut en finir à tout prix, et marcher jusqu'à ce qu'il ne rencontre plus sur sa route une âme de catholique ; jusqu'à ce qu'il ait écrasé sous sa semelle l'antique serpent qu'on appelle le pape, et que le pape ait aboli le papisme. — Le bel ouvrage, écrit-il à Spalatin, que vous avez entrepris là de réconcilier le pape et Luther : le pape ne veut pas plus de Luther, que Luther du pape. Si vous réussissez, je ferai comme vous ; je travaillerai à réconcilier le Christ avec Bélial. — Que Pharaon périsse, pourvu qu'Israël soit sauvé ; pas de réconciliation avec des meurtriers qu'étouffe le sang du juste Abel, et qui ne peuvent vivre sans boire le sang de leurs frères.

Quand Charles V doit entrer à Augsbourg, Luther a soin de répandre parmi les catholiques les louanges du prince ; il

en fait un homme de Dieu, un envoyé du ciel, un Auguste nouveau qui a l'amour et les vœux du monde entier. Et ses amis n'oublient pas de demander aux papistes, si c'est là ce théologien farouche qu'ils ne cessent de représenter comme l'ennemi de César ! Attendez, l'empereur aussi a besoin de la paix, et il voudrait bien étouffer ces discordes religieuses que la réforme promène en Allemagne. Il laisse la vie à la réforme, il lui cède des temples, un symbole, des livres ; seulement il lui demande de se taire jusqu'à ce que le concile qu'elle sollicite depuis tant d'années ait jugé en dernier ressort.

Alors tout change, il ne faut plus espérer en la clémence de César ; Charles et ses conseillers ne sont plus des hommes, mais des portes d'enfer ; des juges qui ne peuvent juger sa cause, et auxquels il ne cédera pas un seul poil de sa barbe. Alors ce nom d'empereur et de monarque était puissant sur l'esprit des peuples, et quand l'empereur avait parlé, on croyait que la sagesse divine s'était reposée sur ses lèvres. Il fallait donc aux yeux de l'Allemagne avoir l'air de croire à cette incarnation de l'esprit divin dans la parole du prince. Luther imagine, pour ruiner la décision du souverain, cette distinction entre le prince et le chrétien, que plus tard le philosophisme eût été bien aise de trouver dans quelque écrit de jésuite :—le prince auquel toutes volontés doivent obéir,— le chrétien qui n'a pas reçu du ciel le droit de violenter les consciences. Soumettez-vous à César, c'est la volonté de Dieu qui a commandé d'obéir aux puissances, mais résistez au chrétien qui veut tourmenter votre foi, car c'est un précepte du ciel, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Ainsi quand un vassal comme le landgrave de Hesse désobéit à l'empereur qui lui a prescrit, ainsi qu'aux électeurs, de ne pas quitter sans sa permission Augsbourg ; le réformateur n'a que

des paroles glorieuses à lui adresser, parce qu'il a eu le courage d'échapper par la fuite à cette cité où on voudrait tenir captive la parole de Dieu.

Les princes électeurs, travaillés par Luther, n'attendaient qu'une occasion pour quitter Augsbourg et protester contre le décret dont on menaçait la réforme. Ils la firent naître. Dans une querelle suscitée à dessein, un soldat tombe mort : les bourgeois cachent le meurtrier, et pendant le tumulte l'électeur de Saxe s'enfuit par la porte orientale, au moment même où l'empereur y faisait placer des gardes, car il avait deviné le dessein des dissidents.

Quelques jours après parut le décret impérial où Charles V accordait aux protestants jusqu'à la fin d'avril 1531 « pour examiner s'il ne leur conviendrait pas de retourner à la communion catholique, plutôt que de persévérer dans leur schisme, et pour se préparer à exposer leurs griefs devant le concile qui serait convoqué dans six mois. »

Les princes protestèrent contre la réfutation de leurs doctrines, par des textes scripturaires. Ils dénoncèrent le silence dont on avait accueilli la réponse qu'ils avaient faite aux docteurs catholiques. Brück présenta ces doléances à l'empereur, qui ne voulut pas les recevoir. Les envoyés de Strasbourg, de Memmingen, de Constance, de Lindau, refusèrent de souscrire au décret de la diète. Strasbourg avait embrassé la doctrine de Bucer, et dans la crainte de violence ouverte venait de former une ligue avec Berne, Zürich et Bâle. Le traité portait — que si l'empereur ou les princes menaçaient la liberté religieuse, ces trois villes enverraient des troupes à son secours; que Strasbourg fournirait 20,000 écus d'or chaque mois, par mille hommes d'infanterie; que si les cantons suisses étaient inquiétés, Strasbourg paierait mensuellement un subside de 3,000 écus d'or; que si les alliés

étaient attaqués, la cité rhénane fournirait 10,000 milliers de poudre, Zürich, 10,000 milliers de grains, qu'on déposerait à Bâle. Cette convention fut signée sans le consentement de l'empereur. C'était un acte de félonie que Luther glorifia comme une inspiration divine. Il oubliait qu'il avait flétri, damné ces chrétiens, qui, sous le nom de paysans, avaient résisté aux magistrats civils, et cimenté de leur sang quelques textes obscurs des livres saints.

La confession d'Augsbourg isolée du dogme religieux, et envisagée comme pensée de progrès, point de vue sous lequel l'ont considérée les historiens réformés, attentait au principe de libre examen posé par le moine saxon, en donnant à la réforme une unité symbolique qu'elle eût dû repousser quand chaque intelligence devait être juge souverain de ses croyances. Il n'y a pas de catéchisme avec le droit d'interprétation. Luther, dans cette confession de foi, détrône la raison individuelle sur le front de laquelle il avait mis une si belle couronne. Cette raison n'est plus reine dès qu'on lui dicte un culte, des dogmes, une foi, un symbole. Luther lui a dit : « Tu es libre, » et il la damne, dans cette vie et dans l'autre, si elle rejette la présence réelle. Il a donné des ailes à la pensée, lui a permis de prendre son vol au plus haut des cieux, de scruter des mystères que le catholicisme cache à ses enfants, de sonder des profondeurs où nul œil n'ose plonger, de rejeter l'autorité des siècles, les enseignements des docteurs, des évêques, et de croire tout ce qu'elle veut. Mais aujourd'hui il lui coupe les ailes ; il la fait tomber du ciel et la jette dans un autre lit de Procuste. Essaye t-elle de remuer, Luther l'accuse de révolte et de désobéissance, prêt à la renier comme une mécréante. C'est le libre examen qui a produit les sacramentaires, et les sectaires venus à Augsbourg pour demander la liberté de conscience. On les violente, on veut leur imposer

un formulaire ; n'est-ce pas là de l'autorité ? Au moins dans le catholicisme l'intelligence n'a pas de peine à obéir, dès qu'elle croit que l'esprit de Dieu repose dans cette image vivante du pape, vicaire de Jésus sur cette terre. Mais que penser d'une symbolique à l'instar de la confession d'Augsbourg tracée sur parchemin, que Mélanchthon travaille, fait, défait, polit, corrige, remet sur le métier, transmet à Luther, qui la reprend, la revoie, l'enfle, l'amolndrit, la biffe, la retourne dans tous les sens, pour l'expédier par le premier courrier à son disciple qui la proclame l'œuvre de la réforme, la manifestation de la vérité et l'inspiration du Saint-Esprit ? Singulier Evangile qui ne ressemble pas à lui-même, car reproduit trois fois dans l'espace d'un demi siècle, trois fois il a paru avec des variantes nouvelles.

Aujourd'hui, tout ce qu'il y a d'intelligences logiques dans les deux communions protestante et réformée repoussent les livres symboliques.

« Les confessions, a dit récemment M. de la Harpe, sont contraires au principe de la confession. Le principe de la réformation, c'est la liberté, le droit de faire un choix, le droit de mettre la Bible au-dessus de l'autorité des hommes : une confession de foi, c'est le pape.

CHAPITRE XXXV.

POLITIQUE DE LUTHIER.

Les efforts de Mélanchthon pour donner la paix à l'église d'Allemagne avaient échoué contre les instincts passionnés de Luther. C'était à l'instigation du réformateur que Philippe de Hesse avait quitté subitement Augsbourg et s'était mis en révolte ouverte contre l'empereur. Les protestants confiaient leurs destinées aux mains de ce prince, dont l'histoire a flétri le caractère ; héros de taverne, tout fier de son épée quand le danger est loin, et perdant la tête dès que le péril est à ses côtés. C'est sous ses auspices que fut conclue la ligue Schmalkade offensive et défensive des princes réformés, dont il se détacha au premier signe de colère de l'empereur, et qu'il ranima jusqu'à ce que Charles V, après la journée de Mühlberg, si funeste à la réforme, lui eût fait expier ses perpétuelles indécisions, et l'eût jeté ainsi que Jean Frédéric, dans une prison où ils seraient morts si Maurice de Saxe ne les eût délivrés.

La ligue de Schmalkade devait être funeste au repos du pays. Luther avait poussé les princes à la révolte.

A peine la diète était-elle close, qu'il la poursuivait d'un hymne sauvage que la presse reproduisit dans les deux langues latine et allemande.

— Malheur à vous tous, disait-il, qui avez soutenu le pa-

pisme à Augsbourg, honte sur vos têtes ! La postérité rougira de vous, elle ne pourra croire qu'elle ait eu de semblables ancêtres. Oh ! diète infâme qui n'as jamais eu, qui n'auras jamais ta pareille ! tu as couvert de honte nos princes et le pays ; tu as marqué ton sceau au front de nos allemands, devant Dieu et devant les hommes. Que dira le Turc à l'ouïe d'un tel scandale ? que diront les Moscovites et les Tartares ? Qui désormais, sous le ciel, aura quelque crainte ou quelque respect de nous autres teutons, quand on saura que nous nous sommes laissés ainsi honnir, braver, traiter en enfants, en souche, en pierre par le pape et sa séquelle, et que nous avons souffert, pour l'amusement de cette canaille, qu'on étouffât la vérité et le droit, sous le poids de ce scandale des scandales. Il n'y a pas d'allemand qui ne doive se repentir de s'appeler allemand.

Il avait réservé ses colères, ses ruses pour justifier la révolte à main armée, dans son « Avertissement à ses chers allemands. »

Après la diète d'Augsbourg, un casuite réformé s'était demandé si chrétiennement on pouvait faire la guerre à l'empereur.

Il voulait une réponse pour apaiser sans doute ses remords intérieurs ; il la trouva dans l'*Avertissement* de Luther.

— Quand des égorgeurs et des cbiens de sang n'ont qu'un désir : de tuer, de brûler, de rôtir, il n'y a pas de mal à s'insurger, à opposer la force à la force, le glaive au glaive. Il ne faut pas traiter de rébellion ce que ces cbiens de sang appellent rébellion. Ils voudraient bien nous fermer la bouche et la main, et empêcher qu'on employât contre eux la parole ou le poing. Pour prêcher à leur aise, ils voudraient se servir du poing, effrayer le monde en criant à la révolte, et vivre sans

alarme et sans danger. Tout beau, mon compagnon ! ta définition ne vaut rien, je te le dis et te le prouve. — Qui s'élève contre le droit ne se révolte pas, car alors toute négation du droit serait une révolte. Seulement il y a révolte quand on ne peut souffrir ni magistrature, ni justice, qu'on les attaque ouvertement, qu'on veut s'ériger en maître et en droit vivant, comme l'a fait Münzer : voilà le crime. Donc, résister à ces chiens, ce n'est pas faire de la rébellion ; qui dit papiste, dit oppresseur. Donc voilà le vrai rebelle, qui n'a pour lui ni le droit divin, ni le droit des hommes : méchant, qui ressemble dans ses péchés au meurtrier, à l'insensé.

Si nous connaissions moins le moine Saxon, peut-être nous étonnerions-nous de son appel à la révolte formulé en termes si transparents, lui qui en place d'une crèche a donné à son christianisme pour berceau l'hermine ducale. Mais qu'a-t-il à redouter ? au besoin, pour le défendre on verrait se lever tous les princes qu'il enrichit de la dépouille des églises et des monastères, grands et puissants seigneurs qui préféreraient une révolte ouverte à une restitution. Déjà quelques-uns d'eux traitent secrètement d'une alliance avec François I^{er}, sacrifiant ainsi ce qu'un peuple a de plus glorieux, sa nationalité. Chaque jour des villes nouvelles se détachent du faisceau teutonique : Eslingen, Heilbronn, ont accédé à la Convention de Spire ; Henri VIII vient d'abjurer le catholicisme et les Turcs ne sont plus qu'à quelques journées de marche de la capitale de l'Autriche. Luther n'a donc rien à craindre.

Un catholique de Dresde osa dénoncer à l'Allemagne des doctrines grosses de tempêtes ; il attaqua Luther en face, dépouilla cette parole cauteleuse de sa peau de serpent, montra le venin qu'elle recélait, et étala à tous les regards les versatilités politiques et dogmatiques de son adversaire. C'était un penseur, que cet écrivain de Dresde, un allemand au cœur

chaud, un prophète pour qui Dieu, comme il fait souvent, avait levé quelque coin du voile qui cache l'avenir.

Luther lui répondit dans son style accoutumé, tout trempé de fiel et de vinaigre, où il ressuscite son fantôme usé de papisme pour faire peur aux Allemands, et qu'ensuite il jette dans le sépulcre, au bruit de son tonnerre de blasphèmes et d'exécutions, en guise de cloches.

Le fantôme sut briser la pierre où Luther l'avait couché, à la journée de Lochau, quand Philippe de Hesse et Jean Frédéric, en révolte contre l'empereur, mettaient en pratique les théories de leur docteur. Luther avait applaudi à toutes les insurrections de la réforme contre le droit national de la Germanie. Quand, dans une de ces luttes où elle venait se heurter contre l'épée de Charles, l'un de ses enfants succombait, Luther en faisait tout aussitôt un martyr. Le réformé regardait le ciel, et voyait au delà de cette vie une couronne de béatitudes éternelles promise par son apôtre à qui mourrait pour sa foi. Ce fut en vain que l'empereur voulut étouffer ce prosélytisme, en pacifiant les esprits ; toutes ses tentatives furent inutiles. S'il indiquait une diète à Spire en 1531, l'électeur de Saxo, à la prière de Luther, refusait de s'y trouver. Les protestants, encouragés par l'exemple de leurs princes, s'assemblaient à Francfort, et choisissaient pour chefs de ligue Jean de Saxe et Philippe de Hesse. A Lübek, en 1532, ils se réunissaient aux Bavaois pour blâmer le choix de Ferdinand comme roi de Hongrie : double insulte à Charles V et aux constitutions impériales. En même temps ils refusaient, comme le leur avait recommandé jadis leur père, tout subside pour faire la guerre aux Turcs ; non pas qu'ils regardassent le Turc comme un ennemi vulgaire, mais pour embarrasser l'empereur. Le mot d'ordre de protestantisme leur avait été donné par Luther : la tenue d'un concile national, sauf à protester contre le con-

cile quand il aurait été convoqué. A Nuremberg, en 1532, le catholicisme lassé vint offrir la paix aux dissidents, qui la repoussèrent en termes magnifiques par l'organe d'Urbanus Regius. — Ou la paix, disait ce luthérien dans son affreux dilemme, ou la paix avec les papistes, c'est-à-dire la ruine de notre foi, de nos droits, de notre vie, et une mort de péché ; ou la paix avec le Christ, c'est-à-dire la haine de nos ennemis, et la vie dans la foi. Que décider ? — Tempêtes du diable, hostilités du monde, lutte de l'antechrist, mais protection du ciel et vie dans le Christ.

Le protestantisme refusait même de se réconcilier avec les partis dissidents ; en sorte, dit un historien réformé, que l'homme qui, en 1520, avait ouvert à la pensée progressive un chemin si large, ne lui laissait pas même, en 1532, un sentier libre. Quiconque n'était pas pour lui était contre lui.

L'une de ces sectes, l'anabaptisme, fut donc obligée d'employer les armes pour entrer de vive force dans la communion chrétienne. Nous allons voir ce qu'il en coûta à l'Allemagne.

CHAPITRE XXXVI.

LES ANABAPTISTES. — 1534, — 1537.

Le comte de Frise était un des protecteurs déclarés de l'anabaptisme ; on disait qu'il s'était fait rebaptiser secrètement. Embden, la capitale et le foyer de l'hérésie nouvelle, avait envoyé à la diète d'Augsbourg des missionnaires qui arrêtaient les passants et leur criaient : Faltes-vous rebaptiser, ou vous n'aurez pas le royaume des cieux. Les plus fougueux de ces prédicants était un disciple de Melchior Hoffmann, qui avait pris le nom d'Elie et se faisait remarquer par ses emportements contre les zwingliens et les luthériens, qu'il accusait de morale relachée. Il attaquait Luther, ses mœurs et sa doctrine.

Melchior Hoffmann venait annoncer aux habitants de Strasbourg le nouveau règne des enfants de Dieu. — Ecoutez, leur disait-il, l'esprit saint est descendu sur moi ; il me transforme en ange, il répand sur mes lèvres un vin nouveau qui m'enivre, sur ma tête une lumière de feu qui m'embrase. Je veux réédifier Jérusalem ; mort aux premiers nés d'Egypte ; un nouveau Cyrus va venir, qui désarmera le roi de Babylone, brisera l'arc de Nemrod, ouvrira aux enfants d'Israël un chemin tout neuf pour retourner à leur pays natal... Les sept anges apocalyptiques ont dégainé l'épée qui frappera

tous les infidèles, et l'un d'eux s'apprête déjà à répandre sa fiole dans les airs : le royaume de l'Antechrist touche à son terme. »

Strasbourg, la ville savante, la ville lettrée, l'Athènes de l'Allemagne, à cette époque, écoutait ces rêveries.

Quand Luther avait commencé ses prédications, Strasbourg avait embrassé la symbolique saxonne sur les Indulgences, sur le Purgatoire, sur la Papauté et sur la Cène. Plus tard le Rhin apporte de Zürich les dogmes de Zwingli sur l'Eucharistie ; Strasbourg se rallie à la confession helvétique. Survient Bucer avec une parole nouvelle, et Strasbourg se fait bucérien. Melchior Hoffmann paraît, et Strasbourg lui donne asile et se prend à la dogmatique de l'illuminé. Tout n'est pas fini : d'autres apôtres viennent, chassant ce troupeau de docteurs hétérodoxes qui les ont précédés, c'est-à-dire Carlstadt, Luther, Zwingli, dérobant à chacun d'eux un article de son *credo*, dont ils font sortir je ne sais quelle confession qui n'appartient ni au luthéranisme, ni au zwinglianisme, ni à l'anabaptisme, et Strasbourg adopte ce symbole parce qu'il n'a ni la forme ni la couleur catholique.

Strasbourg était donc représenté à Augsbourg par ces docteurs de toutes sortes : zwingliens, luthériens, carlstadiens, bucériens. Les anabaptistes étaient les plus ardents : le jour même de leur arrivée, sans avoir obtenu la permission des sénateurs, qui, presque tous, penchaient pour Luther, ils avaient établi des conférences où ils jetaient un insolent défi aux dissidents. Un luthérien l'ayant accepté : — De qui as-tu mission de prêcher, demanda-t-il à l'anabaptiste ? — De qui ? reprit l'anabaptiste, tu ne connais donc pas le livre où ton maître dit qu'il a lu toute sa vie ? Or qu'est-il écrit dans ce livre inspiré ? — que la charité du Christ est un titre suffisant pour prêcher sa parole.

L'anabaptiste, pour prouver que les luthériens n'avaient pas ce gage dont parle l'Apôtre, se mit à tracer un tableau satyrique des mœurs réformées. Il représentait les disciples du nouvel évangile escaladant les couvents pour en enlever les nonnes, faisant liesse avec elles dans les cabarets, se gorgeant de viande, de vin, et rompant le vœu de chasteté à chaque taverne qu'ils rencontraient. La populace riait.

Mais le luthérien saisissait le moment où la multitude se taisait pour répondre à son adversaire :

— Tu es un apôtre d'iniquité, tu calomnies saint Paul, tu blasphèmes l'Évangile. Sans doute tout chrétien doit pratiquer les œuvres de charité ; mais tout chrétien n'est pas appelé à annoncer la parole divine. Il faut pour la répandre d'autres titres et une autre mission que la sainteté des mœurs et l'amour du prochain.

— La vocation, sans doute, reprenait l'anabaptiste, je te comprends ; mais dis-moi de qui tu la tiens ?

— Des magistrats : c'est d'eux que nous avons reçu le droit de publier l'Évangile.

— Et moi du choix de nos églises ; nos églises ne valent-elles pas tes magistrats ?.... Ouvre donc notre livre commun, lettre morte pour toi, et pour nous lettre de vie : où donc as-tu lu que Christ ait conféré aux hommes du pouvoir le droit de députer des apôtres et de leur dire : Allez, prêchez, répandez la parole de vie, au nom du Christ, le sauveur des hommes ?

Alors l'anabaptiste s'inspirait, levait les yeux, se recueillait, puis, d'une voix de prophète, annonçait au peuple sa venue au nom de l'Éternel, qui, en songe, lui avait dit : Réveille-toi, prends la route d'Augsbourg ; voici que je serai avec toi dans le chemin, que je te précéderai comme autrefois l'étoile lumineuse précédait les mages ; je mettrai la

sagesse dans ta bouche ; tu annonceras ma parole au peuple de la ville impériale ; j'amollirai les cœurs, et des ruisseaux de miel découleront de tes lèvres.

Ordinairement quelques hommes d'armes envoyés par le sénat mettaient fin à cette scène religieuse : l'anabaptiste descendait de chaire, et allait amener plus loin le peuple.

Ailleurs un autre prédicant, venu de Münster, convoquait ses auditeurs à une conférence en plein vent. C'était un des mille théologiens nés au soleil de cette nouvelle Sion des temps modernes, que saluaient dans leurs rêves tous ces fanatiques dont Luther avait troublé le cerveau, qui voulaient jouer le rôle du Saxon, se disaient prophètes, et se conféraient les noms d'Elie, d'Enoch, de Moïse. Pauvres malades dont la *Captivité de Babylone* avait égaré la raison ; intelligences sans études, sans science, sorties tout à coup de la foule où elles devaient mourir, et qui, perverties par la lecture de livres hérétiques, se croyaient appelées à régénérer le monde.

Münster, véritable Thébàide du désert avant l'apparition de Luther, dormant tranquille sous la houlette de ses pasteurs, était tout à coup devenu une ville de troubles, de désordres, inquiète, tourmentée de son obscurité, et aspirant à imiter Wittemberg. Elle était riche, commerçante, et cultivait avec succès les lettres humaines. Son université avait jeté quelque éclat dans le monde savant. Elle aimait l'antiquité, la Grèce surtout, dont elle avait élucidé les poètes. C'était toute sa passion, jusqu'au temps où ses portes s'ouvrirent à des disciples du Saxon ; alors cette cité demi-grecque, demi-latine, par ses mœurs et ses instincts, se jeta dans la dispute théologique, et ses professeurs abandonnèrent l'étude de Cicéron et d'Homère pour commenter les livres saints. Dieu sait que de choses nouvelles ils trouvèrent dans ces saints livres

que n'avaient jamais enseignées nos prêtres ! Donc toutes les divinités classiques s'en vont de Münster à la fois, comme les hirondelles au printemps, mais pour n'y plus revenir ; et à leur place une scholastique amère, pointilleuse, jacasse, y vient troubler le repos des écoliers, des maîtres et du peuple. La marche révolutionnaire des sectes est toujours la même. Ce sont d'abord des quolibets contre l'ignorance du clergé, de grosses plaisanteries contre l'intempérance des moines et peut-être contre leur ignorance : professeurs, disciples, jusqu'au peuple, tout sourit dans la ville de Münster : mais la révolte grandit, prend des forces, s'enhardit ; elle envahit la chaire catholique où devant le sénat elle débite ses sophismes. De la chaire, elle passe dans le sanctuaire : une fois dans le lieu saint, elle renverse les images, déchire les vêtements sacerdotaux, puis elle s'arme, attaque et détruit les couvents. Les couvents pillés et rasés, elle se jette sur les presbytères dont elle chasse les prêtres comme entachés de papisme.

C'est le moment où apparaît un restaurateur de la parole évangélique : cette fois c'est un jeune homme sorti du peuple, autrefois enfant de chœur de l'église Saint-Maurice, où quelques chanoines l'ont instruit dans les lettres latines. Il s'appelle Rothmann. Quand Luther eût prêché contre les indulgences, le bruit de ses sermons vint jusqu'à Münster et éveilla dans le cœur de l'adolescent un désir immodéré d'entendre le moine. Il partit donc malade de doutes et d'anxiétés. Luther crut avoir conquis un disciple qui travaillerait à son œuvre. Mais Rothmann avait été séduit par Mélanchthon, et surtout par Carlstadt. La lecture de Zwingli fit entrer de nouvelles ténèbres dans son âme, et le livre qui parut en 1531 sous le nom de *Rétablissement*, le refoula du sacramentarisme dans l'anabaptisme. Rothmann croyait à l'alchimie, à

la transmutation des métaux, au fatalisme, et au démon de Zwingli. Un jour pour prouver que le Christ n'est pas dans les espèces eucharistiques, il prit dans le calice des hosties consacrées qu'il jeta à terre en disant à la foule muette d'étonnement : — Voyez, est-ce là du sang, est-ce là de la chair ? Si Dieu était dans ce symbole, il se lèverait et remonterait sur l'autel. C'est le même argument qu'en 1793 un prêtre employait contre l'existence de Dieu. — Si Dieu existe, disait-il, qu'il me tue ; je le nie. Dieu avait le temps d'attendre, et il attendit. Rothmann avait, comme tous les réformés de renom, pris femme par continence, et formulé une confession de foi qu'à sa rentrée à Münster il voulut imposer de force aux catholiques. Cette exomologèse ne ressemblait en rien à la symbolique luthérienne : c'était une œuvre de progrès où il établissait la nécessité d'une communication immédiate de Dieu avec la créature, sous certaines conditions qu'il assignait, et dont la première était de dépouiller le papisme. Les catholiques méprisèrent ces fantaisies, dont Luther se moquait également. Rothmann allait son chemin.

— Répondez donc à Rothmann, criaient ses disciples à Augsbourg ; catholiques, luthériens, zwingliens, vous êtes tous dans le chemin de la perdition, et la seule voie du ciel, c'est celle que vous ouvre mon maître ; quiconque n'y marche pas aura les ténèbres de la vie éternelle.

L'arrivée de l'empereur mit fin à toutes ces prédications : les zwingliens et les anabaptistes gardèrent le silence. Ils espéraient confesser leur foi en pleine diète, comme les protestants en avaient eu le pouvoir, et montrer dans le livre de l'Evangile leur genèse dogmatique. Ils se trompaient. Mélanchthon et Luther surtout ne voulurent pas qu'on les écoutât. Luther écrivait de Cobourg à Philippe — que tout était jugé, que la doctrine de Zwingli et de Rothmann était diabo-

lique, et qu'il fallait chasser ces semeurs de peste, et ces loups dévorants qui dévasteraient le troupeau du Christ. Ainsi donc c'est Luther qui refuse à ces sectes le moyen de se justifier, qui leur ferme la bouche, qui les appelle filles du diable parce qu'elles ont trouvé dans un texte du Nouveau Testament la nécessité d'un second baptême ! Ce n'est pas seulement la vie matérielle qu'il sollicite pour sa communion, mais des temples, des autels, des droits de cité ; et si l'un de ses frères demande, nous ne disons pas des églises, des vases d'or, des édifices publics, ni même de l'ombre, du soleil ou du pain, mais seulement un peu de pitié et de miséricorde, Luther le repousse !

Qu'on n'objecte pas, pour le justifier, que la doctrine de Rothmann avait subi une transformation politique ; qu'elle menaçait la magistrature, et devait ruiner l'édifice social. Jamais l'anabaptisme n'aurait ensanglanté l'Allemagne, si Luther l'eût pris sous sa protection, et eût laissé à ses disciples la liberté d'enseigner leurs visions. Au point de vue catholique, la question est toute autre : l'anabaptiste, au tribunal de l'autorité, est un enfant révolté que les lois peuvent punir ; mais aux yeux des luthériens, qu'est-ce qu'un anabaptiste ? tout au plus un chrétien qui se trompe, et non point un hérétique, puisque sa foi découle de sa raison ; et que la lumière de son intelligence éclaire chacune des interprétations des textes controversés. Rothmann à Augsbourg, c'est Luther à Worms.

Il faut entendre les plaintes qu'exhalent contre le docteur Martin les écrivains favorables aux fanatiques. Dans leur colère, ils l'appellent au pied du tribunal de Dieu, quand l'ange aura réveillé les morts, et ils font crier contre lui le sang de leurs prophètes, versé depuis la diète d'Augsbourg, où le moine étouffe leur voix. Le catholicisme n'a pas besoin d'attendre

le son de la trompette du jugement dernier pour demander compte aux anabaptistes de la mort de tant de prêtres tués de leurs mains dans l'évêché de Münster, de tant d'églises incendiées, de tant de milliers de statues par eux jetées aux flammes, de toutes ces chartes précieuses dont ils bourraient leurs canons, de ces monastères qu'ils pillaient plus cruellement encore que n'avaient jamais fait les luthériens. Ils triomphèrent d'abord. Après leur première victoire, le sénat fit un édit qui enjoignait, au nom du Christ et de son Evangile, de dévaster les églises. Le peuple obéit. On vit une multitude qui se disait pleine de l'esprit de Dieu se ruer sur les portes des temples, les briser à coup de hache, incendier les orgues et les chaires, traîner sur la place publique les statues et les tableaux où un vaste brasier les réduisait bientôt en cendres, tirer les reliques de leurs châsses, jeter au vent les os des anciens martyrs, boire dans les vases sacrés, et finir, à la lumière des cierges allumés, par accomplir dans le saint lieu le précepte, donné à nos premiers pères, de croître et de multiplier.

Ce jour de profanation, Münster fut surnommé la nouvelle Sion, et un rescrit affiché par Rothmann décida qu'il n'y avait désormais qu'un livre nécessaire au salut, la Bible, et qu'il fallait brûler tous les autres comme inutiles ou dangereux. Deux heures après périssait dans les flammes la bibliothèque de Rudolphe Langlus, presque toute composée de manuscrits grecs et latins.

Mais Dieu eut enfin pitié de la vieille église de Münster. La ville était assiégée. Le printemps avait fait naître un peu de verdure sur les remparts et dans les jardins de la ville. Jean de Leyde l'avait fait couper et distribuer à ses soldats ; mais un vent violent, accompagné de neige et de gelée, faucha ces brins d'herbe ; les assiégés, sans une sortie heureuse qu'ils firent malgré l'ordre de leur prophète, allaient mourir de

faim. Aucune voix cependant, parmi ce peuple de cadavres, ne s'élevait pour crier merci. L'évêque qui pressait le siège eut pitié de ces malheureux. Il envoya à Jean de Leyde un soldat pour le sommer, au nom de Dieu, de rendre la place. — Il ne fut point écouté. Les anabaptistes s'encourageaient à mourir : un d'eux, monté sur un cheval semblable à celui de l'apocalypse, sonnait de la trompette et annonçait à haute voix que les morts allaient sortir de leurs tombeaux et venir au secours de la ville. Les morts dormirent de leur sommeil éternel. Le canon battait vainement depuis un mois les murailles de la ville rebelle, la trahison en ouvrit les portes. L'armée épiscopale s'avança jusqu'à la grand'place. Il ne restait plus que trois cents anabaptistes, qui, retranchés derrière des charrettes mouraient en chantant des cantiques. La faim leur fit tomber les armes des bras : on les reçut à merci.

Jean de Leyde combattait encore ; la lance d'un soldat lo renversa. On se jeta sur le prophète, qu'on étreignit de cordes et de chaines, et qu'on traîna, pressé entre deux chevaux, aux pieds de l'évêque. Le prélat était à cheval, sur un tertro d'où son œil pouvait découvrir la ville tout entière, et son oreille entendre les derniers gémissements des mourants. — Voilà ton ouvrage, dit-il à Jean de Leyde ; vols donc ces églises et ces palais en cendre, ces maisons abattues, cette herbe qui croit dans les rues arrosées du sang de tes frères. — Waldech, répondit l'anabaptiste, quel si grand mal ai-je donc fait ? ta ville était démantelée, je te la rends fortifiée. Veux-tu que je te propose une excellente affaire qui te dédommagera des trésors que tu as dépensés au siège de Münster ? enferme-mol dans une cage que tu promèneras dans toutes les villes de l'Europe, et, à un florin par tête pour voir le roi de Sion, il y aura tant de curieux que tu auras de quoi acquit-

ter toutes les dettes et augmenter les revenus. — C'est ce que je ferai, dit l'évêque.

Jean de Leyde et d'autres chefs qu'on destinait au supplice furent conduits au château de Bevergen. Le peuple accourait des campagnes pour voir les vaincus et les conspuer. On leur crachait à la face ; pour étancher leur soif, un homme leur présenta une fiole pleine de sang ; les prédicants luthériens arrêtaient quelquefois le convoi, et, entourés de leurs ouailles, offraient à ces malheureux une dispute en règle. Jean de Leyde en accepta une avec Corvinus, un des ministres du landgrave de Hesse, qui nous a laissé les actes de cette conférence. Il est glorieux d'avoir triomphé de l'anabaptiste, qui abjura et pleura même ses erreurs sur l'Eucharistie, et sa révolte contre son souverain ; mais le roi de Münster nia constamment l'efficacité du baptême donné aux enfants, et l'humanité du Christ formée dans le sein de Marie. — Le Verbe fait chair, disait-il à Corvinus, est l'œuvre de l'Esprit saint ; l'humanité a traversé toute formée le sein de la Vierge, comme un rayon de soleil traverse le cristal.

Il y avait trois hommes dont le supplice devait effrayer le monde : Jean de Leyde, Knipper Dolling et Kretting, car Rothmann n'existait plus. On avait élevé un échafaud en face même du palais où Jean de Leyde paraissait dans toute la splendeur de ses habits royaux, et entouré d'un sérail de femmes, ses concubines. Il était entre ses deux complices, plus élevé, afin qu'on le vit de plus loin. Le bourreau avait des tenailles ardentes, dont il lui déchirait les chairs. Jean de Leyde priait. Le supplice dura près d'une heure. On y mit fin par un coup d'épée qui lui perça le corps d'outre en outre. Il rendit l'âme. Ses deux compagnons moururent de la même mort. Une cage de fer était prête, où l'on enferma ce qu'il

restait de Jean de Leyde, qu'on plaça au haut de la tour de Saint-Lambert pour servir d'épouvante aux anabaptistes. On jeta aux vents les cendres de Knipper Dolling et de Kretting.

La réforme ne put cacher sa joie à la chute de l'anabaptisme à Münster : elle croyait prendre possession des ruines de cette ville infortunée ; mais le vieux culte, qui avait souffert surtout dans sa lutte avec Jean de Leyde, fut, par une décision de la diète de Worms, réintégré dans tous ses droits ; seulement il dut relever les ruines que l'hérésie y avait faites. Un moment le nom d'anabaptiste fut un signe de réprobation : qui en était marqué ne pouvait trouver asile dans les cités protestantes. L'anabaptisme s'appela donc davidisme et memnomisme, du nom de deux de ses membres qui s'étaient chargés des destinées de la secte.

La réforme abandonnait la parole pour en appeler au glaive politique. Elle eut un synode, concile œcuménique, où toutes les villes qui s'étaient détachées de l'autorité envoyèrent des députés. L'assemblée se tint à Hombourg, le 7 août 1536. Luther n'y vint pas en personne, mais en esprit, sous forme de pamphlets.

Des actes de cette diète, le protestantisme n'a cité que d'informes fragments, comme s'il devait en rougir : il a raison. Qu'il pleure maintenant sur le sang de ses confesseurs, versé par le glaive dans diverses cités des Pays-Bas ; qu'il tresse des couronnes de martyr pour ses disciples morts dans sa foi ; qu'il glorifie le bûcher de Jean et de Henri, brûlés à Bruxelles ; mais qu'il n'accuse plus le pouvoir de cruauté ! A Worms et à Augsbourg il disait qu'il n'y a pas d'autre glaive que la parole ; aujourd'hui qu'il a des temples dont il a dépouillé les anciens maîtres pour célébrer son culte, qu'il boit dans nos calices, qu'il donne la communion avec nos coupes, qu'il pré-

che dans nos chaires, qu'il s'est revêtu de nos vêtements recousus à sa taille, qu'il appelle ses fidèles au son de nos cloches, quand il ne les a pas fondues ; si un anabaptiste, pauvre âme qu'il a séduite, vient lui demander de l'air et de la paille, et lui crier elle aussi merci, il s'arme du glaive, il fait de la force et donne le signalement de l'hérétique. « Et d'abord il serait inutile d'examiner si le ministre de la parole a le droit d'user du glaive contre l'hérétique. Ce droit n'appartient qu'au magistrat qui peut seul faucher l'ivraie avec le fer ; et encore l'enseignement doit-il précéder le châtiment. Maintenant voyons ce qu'il faut décider à l'égard de l'anabaptisme. Quelques-uns de ses dogmes sont subversifs de l'ordre social, par exemple la polygamie, le parjure envers le prince, la révolte contre l'autorité politique, le refus du serment en justice : aux magistrats de poursuivre et d'exterminer ces dogmes impies. Il est d'autres dogmes qui, sans porter atteinte au pouvoir, sont hostiles au pur Evangile, par exemple le baptême des enfants que les fanatiques rejettent, la négation du péché originel, leurs révélations immédiates du Créateur, et la damnation à laquelle ils condamnent à jamais quiconque s'est souillé d'un péché mortel. On demande ici s'il est permis de punir de mort ceux qui soutiennent ces maximes hétérodoxes? »

Presque tous les réformés opinèrent pour la confiscation des biens, l'exil et la mort en cas d'impénitence. On ouvrit le livre saint. — *Qui Deum blasphemat morte moriatur*, dit le Seigneur ; donc le magistrat est obligé d'exterminer le blasphémateur. C'est un précepte divin ; et quel plus grand blasphème que de nier l'Eglise de Jésus-Christ, comme font les anabaptistes ? En vain allèguent-ils, pour justifier leur schisme, le scandale des ministres évangéliques ; c'est l'excuse dont les Donatistes autrefois essayèrent de colorer leur

séparation de l'Eglise chrétienne; c'est justement que les édits d'Honorius et de Théodose vinrent frapper ces hérétiques qui voulaient fonder un nouveau ministère.

« Qu'on ne dise pas que le soin de la parole divine n'appartient pas au magistrat temporel : le ministère du prêtre, le ministère du magistrat, ont tous deux été établis de Dieu pour maintenir l'harmonie des sociétés. Le prince doit veiller sur cette double œuvre du Seigneur, et punir la révolte contre la parole, comme la révolte contre la société : ainsi dans le Vieux Testament les rois de Juda punissaient de mort ceux qui suivaient les faux prophètes.

« Qu'on ne dise pas non plus que Jésus-Christ a défendu d'arracher l'ivraie : c'est aux ministres de la parole que s'adresse ce précepte; mais le Christ n'a pas songé à porter atteinte aux droits du magistrat; il l'arme du glaive pour frapper et punir celui qui blasphème son saint nom. Si donc l'anabaptiste persistant dans sa doctrine de péché, soutient la nécessité d'un second baptême, nie le péché originel et se sépare de nous sans nécessité, — qu'il meure par le glaive dans sa coupable obstination. »

Aucune voix ne s'éleva dans l'assemblée de Hombourg contre cet anathème. Mélanchthon, le « Fénélon de la réforme, » opina pour la peine capitale contre tout anabaptiste qui persisterait dans ses erreurs, ou qui romprait son ban sur la terre d'exil où les magistrats l'auraient déporté. — Un magistrat, répétaient les envoyés de Lunembourg, a droit de vie et de mort sur les hérétiques; le prince peut contraindre ses sujets à entendre la parole de Dieu. — Que l'hérésie soit éteinte dans le sang et les flammes, demandèrent les ministres d'Ulm. Et ceux d'Augsbourg : — Si nous n'avons envoyé encore aucun rebaptisé au gibet, nous leur avons marqué la joue d'un fer rouge. Et ceux de Tubingue : — Pitié pour les

pauvres anabaptistes, qui ne suivent que la voix de leurs chefs ; mais mort aux ministres de la parole. Le chancelier se montra plus tolérant : il conclut à ce qu'on enfermât les rebaptisés dans une prison où on s'étudierait à les convertir à force de misères. Tous demandèrent qu'on rédigeât en cette occasion un code religieux qui servit de règle de conduite aux protestants, afin d'exterminer à jamais le fanatisme. Et de cette assemblée sortit un décret semblable à ceux de ces Pères dont Luther s'est si fort amusé, et où nous retrouvons jusqu'au Saint-Esprit qu'ils invoquaient, et que les réformateurs appellent aussi à leur secours.

Or, voici cette bulle, à laquelle vous pouvez comparer celle de Léon X, que Luther nommait une œuvre d'enfer.

— Les ministres de la parole évangélique exhorteront d'abord les peuples à prier le Seigneur pour la conversion des rebaptisés : qu'une punition exemplaire soit infligée à ceux de nos frères dont les dérèglements scandaliseront les consciences ; que les ivrognes, les adultères, les joueurs, soient réprimandés ; que nos mœurs se réforment.

« Qui rejette le baptême des enfants, qui transgresse les ordres des magistrats, qui prêche contre les impôts, qui enseigne la communauté des biens, qui usurpe le sacerdoce, qui tient des assemblées illicites, qui prêche contre la foi, soit
PUNI DE MORT.

« Voici comment on procédera contre les coupables : on amènera devant le surintendant tout chrétien soupçonné d'anabaptisme ; le ministre le reprendra et l'exhortera avec douceur et charité ; s'ils se repent, on écrira au magistrat et au pasteur de sa résidence, qu'on peut lui pardonner et l'admettre à la communion des fidèles. Le coupable abjurera ses erreurs, confessera ses fautes, en demandera pardon à l'Eglise et promettra de vivre en fils soumis. S'il retombe et qu'il

veuille se réconcilier de nouveau avec Dieu, il sera frappé d'une amende dont on devra distribuer le produit aux pauvres. Tout étranger qui s'obstinera dans ses erreurs sera banni du pays : s'il rompt son ban, on le fera mourir.

« Quant aux simples qui n'auront ni prêché, ni administré le baptême, mais qui, séduits, se seront laissé entraîner aux assemblées des hérétiques; s'ils ne veulent pas renoncer à l'anabaptisme, ils seront battus de verges, exilés à jamais de leur patrie, — et mis à mort, s'ils reviennent par trois fois au lieu d'où ils auront été chassés. »

Une seule voix s'éleva dans l'Allemagne protestante contre la sévérité de ce manifeste, ce fut celle du landgrave de Hesse dont les Etats étaient infectés d'anabaptisme. Sa conscience n'était pas tranquille. Il voulut consulter ses docteurs ordinaires. Il s'adressa donc à Mélanchthon et à Luther. Nous avons leur réponse, elle est datée de Wittemberg, le lundi après la Pentecôte. C'est la paraphrase du commentaire de Luther sur le psaume 82.

« Que parlez-vous d'hérésie, avait dit autrefois Luther, ce sont des factieux, des perturbateurs de la paix publique, que tous vos anabaptistes, qu'il faut mettre à la raison de gré ou de force. Qui nie les dogmes de la foi, un seul article même de notre croyance reposant sur l'Ecriture ou l'autorité de l'enseignement universel de l'Eglise chrétienne, doit être sévèrement puni. Il faut le traiter, non seulement comme un hérétique, mais comme un blasphémateur du saint nom de Dieu. Il n'est pas besoin de s'amuser à disputer avec de pareils gens, on les condamne comme des impies et des blasphémateurs. Et à quoi bon discuter sur des dogmes que l'Eglise a reçus, qu'on a longtemps débattus et trouvés conformes à la raison, appuyés du témoignage des livres saints, cimentés par le sang des martyrs, glorifiés par de nombreux miracles, et sanction-

nés par l'autorité de tous les docteurs ? Donc, s'il survient entre catholiques et sectaires un de ces duels de parole, où chaque combattant s'avance avec un texte ; c'est au magistrat de connaître de la dispute et d'imposer silence à celui dont la doctrine ne concorde pas avec les livres divins. — Voilà pour ces brouillons qui prêchent et enseignent en public ; mais il en est ici d'autres qui cherchent les ténèbres, qui, sans mission et sans vocation, se glissent furtivement dans les familles, y répandent leur venin, enlèvent les brebis au troupeau de Christ. Il n'est pas besoin d'attendre qu'on les défère au pasteur et au magistrat civil : ce sont des voleurs et des fripons qu'il faut traiter en voleurs et en fripons. Que si un pauvre diable a eu le malheur de tomber dans un pareil guépier, il faut que, sous peine de parjure à Dieu et aux hommes, il déclare à quel troupeau il veut appartenir avant qu'on l'écoute. Veillons soigneusement à ce que nul prédicant, quand il vivrait en saint, ne vienne usurper la parole parmi les paroissiens qui ont un pasteur papiste ou un ministre hérétique. En vient-il qui n'apporte pas avec lui les titres de sa vocation divine, et le mandat humain en vertu duquel il veut exercer le ministère évangélique ; quand ce serait un ange, Gabriel lui-même descendu du ciel, chassez-le comme un apôtre d'enfer, et s'il ne s'enfuit pas, livrez le polisson et le séditieux au bourreau. »

On fit ce qu'avait recommandé Luther : tout ce qui portait le nom d'anabaptiste, devenu odieux au pouvoir, fut chassé. L'anabaptisme cite encore aujourd'hui ces jours d'orage où sa constance lassa le bras du magistrat, comme des temps d'épreuve que Dieu faisait lever en faveur de son église de prédilection. Il rappelle avec orgueil quelques-uns de ses confesseurs, qui aimèrent mieux souffrir la prison, l'exil et la mort même, que de renier le verbe de Jésus : même il a des

chants pour ces « martyrs, » et des paroles de pitié méprisante pour le moine saxon, qui en 1528, dans son livre *de Cæna Christi* et dans un autre traité *Contra pædobaptismum*, avait d'abord si énergiquement défendu la liberté de conscience. Et, pour toute vengeance, il rappelle les larmes que le Saxon répandit un jour quand Balthazar Hubeneyer, un de ses frères, fut conduit au supplice par ordre de Ferdinand d'Autriche, et ses paroles, plus éloquentes encore que ses pleurs, dans une épître à ses paroissiens : « Au nom de Dieu, point de flammes ni de gibet, point de sang parmi nous ! que chacun croie en liberté au cri de sa conscience. N'est-ce donc pas assez des feux de l'enfer, des feux éternels pour punir l'hérétique ; pourquoi des peines dans ce monde, s'il n'a commis d'autre crime que d'errer dans sa foi ?

Depuis quinze ans que nous écoutons Luther, chez lui la pensée a fait comme le corps, elle a changé à chaque heure de la journée.

CHAPITRE XXXVII.

LES JURISTES.

Nous nous rappelons la révolte de Martin contre la lettre. Il avait commencé par enseigner la suprématie de l'esprit sur le mot. Pour émanciper la raison, il dut poursuivre l'image humaine dans la tradition catholique. A la fin, il lui fallut éri-

ger un symbole : il eut donc besoin à son tour de signe matériel ; mais sa lettre nouvelle épouva le sort de la lettre ancienne, elle fut soumise au doute, et niée. Luther protesta contre cette négation, et immola cette fois l'esprit à la lettre : l'infaillibilité de l'Eglise entra donc dans sa dogmatique.

— Il est dangereux de croire ou d'enseigner contre le témoignage de la foi et des dogmes de l'église. Celui qui doute d'un seul article écrit dans son symbole, est un hérétique en révolte contre le Christ et ses Apôtres et contre son église, roc inébranlable de vérité. — C'est au duc Albert de Prusse que parle le réformateur.

— Mais, dit ici Menzel, qui comprend merveilleusement tout le danger de cette parole pour le libre examen, que va donc faire le réformateur ? dira-t-il aux flots de la pensée comme aux flots de la mer : Vous n'irez pas plus loin ? Si derrière ces flots point une lumière que les néologues regardent avec des yeux de chair et d'esprit comme une lumière divine ; affirmera-t-il qu'il n'y a que ténèbres ? Si le sectaire a assez de foi pour marcher sur les flots, est-ce que Luther l'arrêtera ? Voilà donc la nuit papiste qui s'étend de nouveau sur ce bel adage de l'apôtre : Prenez, et gardez ce qui est bon.

Les juristes développèrent la pensée de Menzel, soutinrent et prouvèrent que le dogme du libre examen posé, il ne pouvait y avoir d'hérésie dans l'église luthérienne, et repoussèrent comme un attentat à la raison et une défaillance de Luther cette exégèse du psaume 82, où le docteur change des négations en hérésie, et cette postille où il établit le droit qu'ont l'Eglise et le pouvoir de punir l'hérétique.

Luther crut échapper à ses adversaires par une transfiguration nouvelle : il nia la lettre.

— Cette défaillance incessante de doctrines finit par frapper quelques âmes qui, ralliées à l'œuvre de Luther dès le

principe, s'effrayaient des ruines que la réforme faisait dans le domaine des intelligences. Esprits positifs, versés dans la pratique du droit, et qui détournés par Luther de ces voies traditionnelles où leur science pouvait se régler et s'alimenter, voyaient leur crédit s'éteindre parmi leurs concitoyens et leur parole abandonnée. Les juristes tentèrent donc de revenir sur leurs pas, et de ramener les chrétiens au droit civil ou à l'autorité. Ce fut un coup de la providence, que le retour des prêtres de la jurisprudence à la tradition. Leur appel aux décrétales, aux canons de l'Eglise, aux bulles papales, au concile, pour établir le dogme, quand la lettre scripturaire paraissait insuffisante, causa à Luther sur ses vieux jours une cuisante douleur ! Les juristes proposaient donc d'adorer ce qu'on avait d'abord brûlé ? Schurff, une des premières conquêtes de Luther, fut aussi un des premiers à proclamer la beauté et la valeur de la tradition ! Il proposait un argument qui blessait au cœur le docteur saxon : car, disait Schurff, qu'est-ce que l'Ecriture, sinon une tradition ? Comment prouver le caractère divin de l'Ecriture, sinon par la voie orale, tradition séculaire qui nous assure que le souffle de Dieu s'est répandu sur la lettre ? Il n'en est pas du Nouveau-Testament comme du firmament, où chaque étoile parle un langage compris de tous. Qui nous a remis ce livre de bonne nouvelle ? des hommes ; qui nous l'a transmis d'âge en âge ? des hommes ; ainsi donc c'est par la tradition que vous savez que le nom de chrétien que vous portez vient du Christ. C'est le fleuve de la tradition qui vous apporta les deux Testaments, le Sinaï et le Thabor, l'ancienne et la nouvelle loi, Dieu et Jésus.

Luther vieillissait ; sa verve s'épuisait, son cerveau se dépeuplait, quand il déclara la guerre aux juristes. Son argumentation est faible, traînante et embarrassée. Il s'aperçut bientôt du peu d'effet que sa parole produisait et il revint à

sa nature première. Il se fit moqueur, car déjà la moquerie ne lui venait pas spontanément, ainsi que dans sa lutte avec le « papisme : » il avait besoin de la chercher, et souvent longtemps, sans la trouver.

« Il y a trois ans, disait-il en chaire le dimanche de la Quadragésime, que je me tais : c'est bien assez de temps. Les juristes sont venus m'attaquer de tous côtés : à la bonne heure, qu'ils viennent, mais avec l'arme de Dieu, et point avec les décrets des pontifes. Quand je succomberais, ce qui n'arrivera pas, ils devraient honneur et gloire à notre doctrine, ce Verbe de Dieu que l'Esprit-Saint a répandu et annoncé par ma bouche en disant : qu'ils gardent cette parole quand bien même Caïphe ou Judas la prêcherait. Que nous parlent-ils des canons ? quand ces canons vaudraient quelque chose, ce ne sont pas des chaînes qui doivent nous lier : nous n'adorons pas pour faire plaisir aux juristes les excréments et les décrets des pontifes de Rome. Qu'ils s'en aillent donc avec leur droit et nous laissent tranquilles ; ils ne parviendront pas à troubler nos églises, et à infecter les esprits de nos étudiants de leurs dogmes impies ; ils ne pourront jamais faire un objet de risée de nos théologiens. Savez-vous ce qui adviendra ? tout au plus que l'indifférence et l'ingratitude de la multitude, et le sarcasme de nos juristes, dépeupleront nos temples de ministres selon le cœur de Dieu.

« Messieurs les juristes, on vient de me dire que vous avez fait entrer le droit canon à notre académie, et que vous voulez en protéger l'enseignement. Vous savez bien que nous avons pillé et réduit en cendres, il y a déjà long-temps, cet âne-papiste, cette asinique papauté et ce qu'elle avait dans le derrière. Je vous en prie, mes bons amis, soyez donc d'accord avec nous ; ne jugez pas contre le droit : voilà quel doit être votre enseignement, et celui des professeurs, des grands,

des petits, des écoliers de tout âge : moi je veux ni ne puis souffrir que vous déchiriez notre église. Si cela vous plait, allez au diable. De sécrétions et de flatuosités papistes, je ne veux : bon pour vous, faites-en votre régal. Si vous n'écoutez pas cette admonition, et que vous preniez vos cornes, je vous montrerai les miennes et je vous attaquerai vertement. Si de noirs que vous étiez je vous ai faits blancs, je puis encore aujourd'hui vous rendre votre couleur première, et vous deviendrez noirs aux yeux des hommes comme un démon tartaréen. Alors j'ouvrirai la bouche et je raconterai comment vous avez ces toges et ces pelisses précieuses, et ces vêtements brillants. Ne vous avisez plus d'appeler nos théologiens des ânes ou des troncs ; autrement j'en dirai autant de vous ; que l'envie ne vous prenne plus de faire adorer à nos églises ces sons et ces ordures que rend le derrière papal, surtout dans cette cité de Wittemberg. Tous tant que vous êtes, juristes, avec toute votre science, vous ne seriez pas capables d'expliquer un seul commandement de Dieu ! Vous croyez donc que je ne sais pas ce que vaut un jurisconsulte. Si je prêche, il faudra bien que vous renonciez à vos projets : montez en chaire si le cœur vous en dit, je ne m'y opposerai pas. Je vous cèderai la place et je me retirerai ailleurs pour faire mon salut. Que le pape consperge de ses excréments le monde entier, qu'il les mange ! nous avons bien su en venir à bout et le lasser, cet ennemi cruel ; c'était un adversaire redoutable. Vous ne pourriez rien faire, rien entreprendre, rien enseigner, qui nous porte préjudice. Vous croyez donc bonnement que je ne sais pas ce que vous valez : je vous le dirai si vous me poussez à bout ; je dirai vos sottises, votre science de *sacretier*, mes beaux juristes, dont pas un quand on le distillerait jusqu'à la cinquième essence, ne serait en état de nous donner l'explication d'un précepte de Dieu ! »

A table, le soir, Luther reprenait le discours qu'il avait laissé inachevé en chaire, et là il avait des auditeurs qui pouvaient au moins le comprendre.

A l'entendre, le droit canon n'était qu'une chimère, une déglutition avinée du pape, un os qui doit rester au derrière des juristes qui en font bonne bouche, de la pondrette dont saint Pierre avait empesté le monde chrétien ; les canonistes étaient des ânes ; des ânessimes, des pestes de l'Eglise, des suppôts d'enfer et de Satan, des blasphémateurs du Christ, des ennemis de l'Evangile qui ont avalé le pape et le gardent dans l'estomac, des savetiers, des disputeurs mer....

Mais ces paroles grossières, ces plaisanteries ramassées dans le fumier, ces quolibets trempés d'ordures et de fango n'avaient déjà plus la valeur d'autrefois. Luther ne trouvait pas de lèvres prêtes à rire, il avait épuisé la saillie ; les fronts ne pouvaient plus se dérider ; il se répétait en vieillissant.

Les juristes le laissèrent dire, ils ne répondirent même pas à ses sarcasmes. Ils avaient pour eux son disciple Mélanchthon, qui rougissait de son maître, et disait à l'oreille de qui voulait l'entendre la nécessité de reconstruire la hiérarchie ecclésiastique, et de s'appuyer sur l'enseignement des siècles passés.

Un élève du Saxon, Gaspard de Schwenkfeld, avait prévu et annoncé le retour à la lettre, la désertion de l'idée pour le signe, et la consécration de la forme où retomberait nécessairement Luther. Déjà, en 1525, il montrait de nouveau Sisyphe roulant son rocher sans pouvoir atteindre la sainte montagne de Jésus : — O lumière de l'Evangile, s'écriait-il, tu tires tes clartés de l'Ecriture ! tu as éclairé les turpitudes du royaume papiste, tu as brisé les chaînes des consciences, tu as rendu aux intelligences la liberté, et tu n'as pas été

comprise ! Combien de chrétiens qui se disent évangéliques et enfants du Seigneur parce qu'ils peuvent rire sans danger du pape et refuser le tribut aux moines !

Schwenkfeld entrevoyait le jour où le luthéranisme périrait, tué par la lettre même, qu'il viendrait réhabiliter après l'avoir percée d'outre en outre : — Place à l'Evangile de Luther, continuait-il, qu'on le laisse passer, il a fait son temps, et qu'on prie Dieu de susciter d'autres apôtres, de nouveaux ouvriers qui aplaniront le chemin à un autre Messie, lequel relèvera l'homme par la toute puissance de l'esprit, et vivifiera par le Verbe vivant de Jésus. Les tonneaux sont trop vieux pour un vin nouveau. Luther a mis la créature à la place du créateur, la lettre à la place de l'esprit, la terre à la place du ciel ; il nous a sortis de l'Egypte et laissés dans le désert. Que de la lettre émane un souffle de vie qui renverse toutes ces plantes que n'a pas semées le père céleste. — Honneur à Luther dont ma voix reconnaissante proclamera toujours les bienfaits ! mais je confesse hardiment que la vérité une fois trouvée comme elle l'est, j'aimerais mieux retourner aux papistes qu'aux luthériens. Luther a délivré de ses chaînes un peuple sans science de l'esprit ; mieux aurait valu ne pas briser ses fers. Qu'est-ce que notre réformateur ? un homme qu'il faut bien se garder de suivre en tout, aveuglément, surtout quand il invoque le glaive pour répandre l'Evangile. Il n'y a que Dieu qui soit notre maître et notre guide... N'oublions pas qu'il a enfanté des disciples qui se sont retirés honteusement des voies du Seigneur et qui nous ont fait plus de mal que les papistes. Parmi eux il en est beaucoup qui ne comprennent ni la parole, ni l'esprit ; missionnaires qui n'ont reçu leurs lettres que d'eux-mêmes et non du Verbe, qui ne prêchent que dans leur intérêt, et qu'il faut renvoyer à l'école du Christ pour s'y nourrir du pain de la sagesse.

Luther était presque aussi courroucé de la pitié que des louanges de son ancien disciple. Quand Gaspard, enfant docile, l'écoutait l'œil baissé, alors les lèvres du docteur s'épanouissaient de joie, et d'odorantes paroles s'en échappaient en forme de bouquets. Schwenkfeld était un autre Benjamin ; mais aujourd'hui que le disciple a quitté la voie du maître, le maître gronde. Il est colère surtout depuis que Schwenkfeld a eu l'audace de lui envoyer une de ses élucubrations. — Au diable, dit-il, fou que tu es, laisse-moi donc avec tes livres tout souillés des ordures de Satan ; voici mon dernier mot sur ton compte : que Dieu te confonde, maudit Satan, toi et tous ceux qui procèdent de ton souffle !

Les Luthériens répétèrent l'imprécation du docteur ; Melancthon seul n'invoqua pas le diable, mais le bras de chair des princes pour chasser cette « peste » de l'Allemagne.

CHAPITRE XXXVIII.

DERNIÈRES TENTATIVES DE LA PAPAUTÉ. — 1555. — 1557.

A la diète d'Augsbourg, l'empereur s'était engagé à solliciter du pape la tenue d'un concile, pour ramener, s'il était possible, les dissidents à l'unité. Les catholiques, âmes simples, se faisaient illusion et pensaient qu'une réunion œcuménique des évêques étoufferait les derniers germes de la révolte. Luther ne cessait d'en appeler au concile. Que de fois, depuis

ses thèses, il avait proclamé à la face de son pays qu'il était prêt à rendre compte de sa foi dans un synode national, dont il reconnaîtrait les décrets! Les réformés, qui ne connaissaient pas ces tabagies où chaque soir le docteur venait rire de ce qu'il avait dit la veille, croyaient à la sincérité de sa parole. L'empereur avait de grandes pensées ; au moment où il allait se mettre en devoir de les réaliser, il trouvait sur son chemin un moine qui lui barrait la route. Pour en finir avec le schisme qui grandissait d'heure en heure, il avait essayé de tout : de son autorité impériale, qu'on avait méconnue, et des bourreaux mêmes, dans les Pays-Bas, qui s'étaient lassés. Il restait encore une voix à faire parler, celle de l'autorité dans un concile universel. Il voulait que ses Allemands l'entendissent, dans l'espoir qu'elle opèrerait quelques miracles, ainsi que dans la primitive église. Le commandement le plus difficile n'était pas de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, mais à autrui ce qui lui appartenait. Luther lui-même n'aurait pas été écouté, car la noblesse germanique avait déjà vendu les chevaux des évêques, les tapisseries des églises, les vases sacrés, les tableaux, les statues, et, pour vivre, elle attendait que la réforme allât en avant et fit de nouvelles ruines et de nouvelles proies. C'était le vœu sincère de la papauté, que la tenue d'une de ces grandes assises où l'Eglise pourrait faire entendre sa voix, montrer au monde chrétien tout ce que son chef visible sur cette terre avait, depuis près de vingt ans, dépensé de conseils, de larmes et de miséricorde pour ramener au giron de l'autorité des enfants rebelles.

Si la tiare a jamais été honorée, c'est par le pape Clément VII ; sans préjugés et sans passions, d'un cœur doux et élevé, ami sincère des lettres, savant dans des sciences où jamais pontife ne l'avait été, mécanicien, ingénieur et architecte ! Et pourtant jamais pontife ne fit plus de fautes. Sa politique fut

timide et soncieuse ; il eut peur de la France et peur de Charles V. Le rêve qui le tourmentait sans cesse était d'user l'Empire par la France, et la France par l'Empire. Il se jetait dans les bras de Charles V quand l'étoile de François I^{er} semblait briller de trop d'éclat, et dans ceux de son rival quand l'astre de Charles V l'empêchait de regarder la France. Charles n'eut pour Clément ni amour ni crainte. Le pape eut tort aussi d'attenter aux libertés de Florence, que ses neveux, après sa mort, finirent par étouffer. Sur son lit d'agonie, il eut la douleur de voir le Vatican déchu de sa gloire et de son influence dans les affaires de ce monde, les royaumes du septentrion se détacher de la foi catholique, et la Suisse rompre avec le saint-siège. Il mourut de chagrin ; comme vicaire de Jésus-Christ, n'ayant aucun reproche à se faire, et s'endormant dans le Seigneur après une vie pure ; mais comme prince humain, pleurant sur cette politique à deux faces qu'il avait adoptée dans l'intérêt de sa couronne mondaine. « Et voyez, dit ici Ranke, de quelle vitalité puissante est doué le catholicisme ! il semble qu'il eût dû s'éteindre ou s'affaiblir dans les mains débiles de ce pontife, et il se relève avec des splendeurs nouvelles sous Paul III, son successeur. » Paul adopta une politique franche et toute de conciliation. A peine est-il monté sur le trône, que les peuples et les souverains sont également en admiration devant ses manières nobles, aisées, son élégance sans faste, et sa douceur sans faiblesse. La papauté grandit à cette noble réponse de Paul à l'empereur, qui lui demandait le chapeau de cardinal pour ses deux petit-fils : — Je le donnerai quand on m'aura prouvé qu'on a fait des cardinaux à la bavette. Clément laissait à son successeur une grande tâche à remplir, et sous le faix de laquelle il avait succombé. Voici ce qu'il avait à faire : vaincre le protestantisme, ou du moins poser une barrière à ses envahissements, restaurer l'édifice catholique, lui

rendre ce qu'il avait perdu de vie et d'éclat aux yeux des hommes, lui imprimer de l'unité ; contre le septentrion protestant, soulever le midi ; à une ligue réformée opposer une ligue catholique, et, quand cette œuvre serait accomplie, précipiter l'Europe contre la Porte Ottomane, et éteindre les dernières querelles des princes amis du saint-siège, qui faisaient tort au christianisme, en réconciliant la France et l'Espagne. Presque toutes ces belles pensées écloses et nourries dans son cerveau, il eut la gloire d'en poursuivre l'achèvement. Le temps, plus fort que lui, l'empêcha de triompher partout également ; mais sa grande œuvre, celle qui l'a comblé d'honneur aux yeux même des protestants de bonne foi, c'est le concile qu'il ouvrit à Trente, et dont le nom s'associera à jamais à l'illustration de son pontificat. Vaste idée qui a survécu et survivra à toutes les autres gloires de ce pontife ; car si à Trente une barrière insurmontable s'éleva entre les deux cultes, le catholicisme se retrempa, prit de nouvelles forces, et étreignant d'un lien indissoluble toutes les nations qui lui appartenaient. Le nord put se détacher du faisceau ; mais la chaîne qui liait le midi fut à jamais scellée. Après le symbole d'Anathase, il n'y a pas de livre plus révérend parmi les catholiques que celui qui porte pour titre : *le Catechisme du concile de Trente*, qui n'est lui-même que le développement lumineux de ce symbole : c'est là que l'inviolabilité du dogme, la suprématie pontificale et l'unité chrétienne ont été mises à l'abri de toute tentative d'erreur et de nouveauté. Ranke, que nous almons à citer, remarque avec raison que le marteau saxon croyait avoir brisé jusqu'à la dernière pierre de la Babylone moderne, mais qu'à Trente on vit bien que l'édifice catholique n'avait pas été entamé. C'est alors que, pour compenser cette défection des nations allemandes, surgissent tout à coup ces ordres religieux qui s'en vont dans

toutes les parties du globe, conquérir des âmes au saint-siège, combler les places où la réforme laissait des vides, et porter au bout du monde le nom de Rome. Tout ce qu'il y a de grand, dit le même écrivain, dans l'histoire moderne, est l'ouvrage de ces ordres et des jésuites surtout, république qui égale en puissance, en habileté, celle de Romulus. Si Luther enleva à Rome deux millions de chrétiens, Ignace de Loyola lui en donna dix.

Paul III, de la famille des Farnèse, était venu pour opérer une œuvre de conciliation que les événements imprévus avaient empêché ses prédécesseurs d'accomplir. Vergerio, son légat, eut ordre de partir pour l'Allemagne et d'annoncer à Charles V, à son frère Ferdinand et aux princes de la chrétienté, que le concile que les peuples demandaient depuis si long-temps s'ouvrirait enfin à Mantoue.

Vergerio arriva dans les premiers jours de novembre à Wittemberg, et manifesta tout d'abord le désir d'entretenir Luther : cette fois c'était l'Eglise qui venait à Luther, en suppliante. Le docteur attendait le légat, et il riait de l'ambassadeur avec ses amis : — Voici qu'on m'annonce un reverendissime cardinal, écrit-il à Mélanchthon, un légat qui ressemblera à tous les autres, un escroc, un voleur, le diable en personne. Je voudrais que l'Angleterre eût beaucoup de rois comme Henri VIII, qui savait si bien se débarrasser de cette canaille.

Un vieil écrivain réformé de l'époque nous a conservé le récit de cette entrevue :

— Aussitôt que le docteur Martin Luther connut l'heure du rendez-vous, il fit appeler son barbier : — Mon maître, lui dit le barbier, que veut dire ceci, que vous m'appellez de si bonne heure pour vous faire la barbe ? Le docteur lui répondit : C'est que je dois être reçu par l'envoyé du Saint-Père,

et vois-tu, il faut si bien me faire le poil, que je ressemble à un Adonis, et le légat pensera : Diable, si Luther si jeune nous a fait passer de si mauvaises nuits, que fera-t-il donc dans la force de l'âge ? Quand maître Heinrich l'eut savonné et barbifié, Luther mit son plus bel habit et passa autour du cou un collier d'or : — Mais c'est pour vous moquer, dit en étouffant de rire le barbier. — Tu as raison, reprit le docteur ; ils se sont assez moqués de nous, c'est à notre tour de les faire enrager. C'est ainsi qu'il faut traiter les renards et les serpents. — Allez en paix, ajouta le barbier, dans la paix de Dieu ; que le Seigneur soit avec vous et les convertisse par votre bouche. — Je n'en ferai rien, reprit Luther, mais cela pourrait se faire, et je me propose de lui laver la tête.

Cela dit, il monta avec Pomer dans le char que le légat lui avait envoyé en signe d'honneur, et prit le chemin de la citadelle. En mettant le pied dans la voiture, il éclata de rire, et dit à son compagnon : — Vois donc, le pape des allemands et le cardinal Pomer assis côte à côte, c'est un vrai miracle !

Luther se dispensa des hommages ordinaires qu'on rendait aux légats du pape. Il se fit annoncer ; le nonce le prit par la main, et l'introduisit dans son appartement. Après quelques paroles indifférentes, Vergerio mit la conversation sur le concile. — Bah ! dit Luther en secouant la tête, dérision que votre concile : si le pape en tient un, ce sera pour traiter de cuculle, de moines, de tonsure cléricale, de viandes et de vin, et d'autres niaiseries de cette force ; mais de la foi, de la pénitence, de la justification, du lien de la charité qui doit unir tous ceux qui vivent de la même foi, rien, rien absolument : graves et solennels enseignements dont la réforme s'est occupée jusqu'à ce jour, illuminéo par la lumière de l'Esprit Saint ! Qu'avons-nous donc besoin, nous autres, de votre concile, qui n'est bon que pour les pauvres nations que vous

tenez en captivité? Vous autres papistes, vous ne savez même pas ce que vous croyez. Marchez, marchez; si vous voulez, assemblez votre concile; j'irai, je vous le promets, même quand je saurais qu'on m'y destine le feu ou la potence.»

Le légat ne récrimina par aucune parole amère : il inclina la tête en signe de satisfaction, comme s'il eût obtenu tout ce qu'il venait solliciter de Luther... — Mais dites-moi, docteur, demanda-t-il, et où voudriez-vous que se tint le concile? — Moi, reprit le Saxon en riant, où vous voudrez, à Mantoue, à Padoue, à Florence, peu m'importe. — Et à Bologne? ajouta le légat... à Bologne! — A qui appartient cette ville, dit Luther? — Au pape, répondit le légat. — Bon Dieu! dit tout haut le docteur, encore une ville que le pape a volée. Va pour Bologne; j'irai. — Et le pape lui-même viendrait à Wittemberg, reprit le légat, si le salut des âmes l'exigeait. — Oh! par Dieu! qu'il vienne, dit Luther, nous le recevrons de notre mieux. — Et comment voudriez-vous qu'il parût, demanda Vergerio, avec des hommes de guerre ou sans soldats? — Comme il voudra, interrompit brusquement Luther, il sera toujours le bienvenu.

La conversation changea. Le légat demanda à Luther s'il faisait des ordinations parmi les réformés. — Certainement, nous ordonnons, puisque le pape défend aux siens de nous conférer le sacerdoce. Et tenez, monseigneur, dit-il en montrant du doigt Pomer, voilà un évêque de notre façon, le docteur Pomer, qui a reçu la consécration épiscopale.

Tout cet entretien ne fut qu'une raillerie insolente, où Luther traita le nonce du pape en « escroc et en fripon. » Quand Vergerio monta à cheval pour quitter Wittemberg, il tendit la main à Luther en lui rappelant la promesse qu'il lui avait faite la veille. — Adieu monseigneur, dit Luther : j'irai, et j'y porterai ma tête et mes épaules. Le lendemain il conta

à Mélanchthon et à Justus Jonas son entrevue avec le légat.

— Notre légat est parti : il n'a fait que paraître en cette ville. Cet homme vole et ne marche pas. Il m'avait invité, ainsi que Pomer à déjeuner ; j'avais refusé son souper. J'ai mangé à sa table. Il n'appartient pas à bouche humaine de raconter ce qui s'est dit entre nous ; j'ai fait le Luther pendant tout le repas.

Il est certain qu'il voulait s'amuser aux dépens des catholiques, et qu'il n'avait pas l'intention de tenir la promesse qu'il lui faisait d'assister au concile. Ce concile à ses yeux n'était qu'une œuvre du diable dont il refusait d'être complice. Les pamphlets qu'il publia en ce temps-là témoignent tous qu'il ne voulait à aucun prix de réconciliation avec la papauté. Ces synodes de Hanau, de Francfort, de Schmalkade, où la fleur des théologiens des deux communions se réunissait pour rapprocher les deux cultes, n'étaient imaginés que pour endormir l'empereur. Au colloque de Schmalkade (1537), Luther enfermait ses commissaires dans un cercle de fer, d'où ils ne pouvaient sortir sans encourir sa colère. Il redoutait surtout les molles timidités de Mélanchthon, qui penchait plus que jamais pour rendre aux évêques la juridiction ecclésiastique. Le disciple s'entortillait dans des protestations équivoques, de peur d'attrister son maître. Le landgrave de Hesse, qui voulait à toute force échapper au joug impérial, s'associait secrètement aux mauvaises pensées de Luther ; en public et dans les synodes il adoptait les idées conciliatrices de Mélanchthon, jouant ainsi un double jeu. Il comptait, pour prix de ses condescendances, faire bénir sa polygamie par l'Eglise de Wittemberg.

Arrêtons-nous sur cette page de l'histoire de Luther.

CHAPITRE XXXIX.

RIGAMIE DU LANDGRAVE DE HESSE. — 1559. — 1540.

Philippe était depuis seize ans uni à Christine, la fille du duc George de Saxe, et père de huit enfants. Ce mariage n'avait pas été heureux : le duc était emporté, violent, débauché et superstitieux.

Il tomba malade lors du synode religieux de Francfort. Comme tous les réformés, il aimait à lire la Bible, qui ne quittait pas son chevet. Il l'ouvrit au chapitre du Nouveau-Testament où saint Paul menace du feu éternel les fornicateurs, et il eut peur. La santé revenue, il continua sa vie ordinaire; mais la sentence apostolique était toujours là qui le remplissait de terreurs. Il prit le parti de renoncer à la communion. Le repos ne revint pas. Il aimait alors avec passion Marguerite de Saal, une fille d'honneur de sa sœur Elisabeth. La jeune femme, belle, coquette et dressée aux manéges de cour, résistait; et les désirs du landgrave croissaient et devenaient de plus en plus violents. Il ne dormait ni ne mangeait, et avait oublié jusqu'à ses honteuses amours de corps-de-garde. Christine souffrait, et se plaignait ouvertement. Les courtisans qui trouvaient leur profit aux amours adultères du prince, le poussaient dans la débauche. A tout prix il lui fallait Marguerite.

Il relut la Bible, et cette fois elle s'ouvrit au chapitre V du

livre de Moïse. Philippe crut à un avertissement du ciel, et, à l'instar des prophètes de l'ancienne loi, il voulut prendre deux femmes.

Il fallait légitimer cette bigamie. Le landgrave, peu inquiet de l'opinion publique, tranquille dans sa conscience, tenait à ce qu'une haute parole étouffât en son âme jusqu'aux germes du remords, le mit en paix avec Dieu et bannit ces visions qu'il redoutait presque autant que la mort. Il connaissait tout ce qu'il avait fait pour l'œuvre évangélique, et savait que, s'il retirait son bras, cette œuvre courrait des dangers. Les chefs et les apôtres de la réforme vivaient de ses bienfaits : aux uns il avait donné publiquement de l'argent, aux autres des burettes d'église, à plusieurs quelques mitres d'évêques pour se marier. Il n'eut eu besoin que d'appeler dans son palais, et il n'aurait pas manqué de voix prêtes à l'absoudre, et au besoin à chanter son adultère ; mais il voulait l'approbation du docteur de Wittemberg et de ses disciples.

Un prêtre catholique, dominicain d'abord, puis luthérien, zwinglien ensuite, et qui en ce moment ne croyait plus à rien, se chargea de rédiger le mémoire que le prince voulait adresser à l'église saxonne.

Mais il voulut écrire lui-même. Sa lettre était courte, hautaine et pleine de cynisme : il disait qu'il avait besoin de femme, et qu'à défaut de Marguerite, si on la lui refusait, il saurait en trouver d'autres.

Luther s'irrita de cette insolence, accoutumé qu'il était à plus d'obséquiosité de la part des puissances. Il témoigna dans sa réponse l'intention que la question fût examinée mûrement par le clergé de la Hesse. Le landgrave voulait aller tête levée, et il lui fallait une autre approbation que celle de ce bas sacerdoce qui ployait sans murmure à tous ses caprices, mais dont le peuple méprisait l'ignorance.

Bucer vint encore en aide au landgrave. C'était un théologien de savoir, à la parole fleurie et au ton mielleux, une âme de courtisan ou de serpent qui avait fait toute sa vie mêler d'apostasie. Il avait trahi le couvent où il avait sucé ce qu'il savait de théologie, trahi les pauvres prêtres qui l'avaient nourri et habillé à leurs frais dans son enfance, trahi le catholicisme qui l'avait fait prêtre, trahi Luther qui l'avait recueilli, vanté et produit dans le monde, trahi Carlstadt, dont il avait embrassé la foi, trahi les sacramentaires dont il avait célébré l'enseignement. De retour à Luther, il venait récemment de le renier pour passer aux Strasbourgeois. C'est cette bouche souillée de tant de parjures qui prononcera le vœu le plus épouvantable qui soit sorti des lèvres d'un prêtre : de voir déchirer et disperser les entrailles de Servet, qui ne pensait pas comme lui sur la Trinité.

Cette âme, qui ne se trouvait bien nulle part et ne pouvait dormir sur aucun oreiller, aimait l'argent. Le landgrave, qui le jetait à ses filles de jole seulement, traita Bucer comme une de ses maîtresses, et Bucer rédigea une instruction aux grands théologiens de Wittemberg, qu'il se chargea de porter et de faire valoir lui-même.

C'est une confession de soldat.

Le landgrave était pressé ; la consultation des prêtres de l'Eglise de Wittemberg ne se fit pas attendre. Elle est divisée en vingt-quatre articles.

L'article 21 est ainsi conçu :

« Si votre altesse est résolue d'épouser une seconde femme, nous jugeons qu'elle doit le faire secrètement, comme nous avons dit à l'occasion de la dispense qu'elle demandait, c'est-à-dire qu'il n'y ait que la personne qu'elle épousera, et quelques autres au besoin, qui le sachent, en les obligeant au secret sous le sceau de la confession. Il n'y a pas ici à craindre

de contradiction ni de scandale considérable ; car il n'est point extraordinaire aux princes de nourrir des concubines, et, quand le menu peuple s'en scandalisera, les plus éclairés se douteront de la vérité. — On ne doit pas se soucier beaucoup de ce qui s'en dira, pourvu que la conscience aille bien. C'est ainsi que nous l'approuvons.

« Votre altesse a donc dans cet écrit non seulement l'approbation de nous, dans tous les cas de nécessité, sur ce qu'elle désire, mais encore les réflexions que nous y avons faites. »

Cette consultation est signée des noms de Luther, P. Mélancthon, M. Bucer, Ant. Corvin, Adam, J. Leningen, J. Vinfert, D. Mélanther, c'est-à-dire de toutes les gloires de la réforme à cette époque.

Le contrat de mariage entre Philippe et Marguerite de Saal fut rédigé sans doute par un docteur luthérien ; le notaire n'y paraît que pour apposer sa signature ; le théologien, pour justifier la bigamie du landgrave.

Son altesse y déclare qu'elle ne prend pas Marguerite à la légère, ni par curiosité, ni par mépris du droit civil, mais par l'entraînement de certaines nécessités de corps et d'âme, et parce qu'il lui serait impossible de vivre selon Dieu et de mériter le ciel sans une double femme.

Tout ce qu'il y avait d'âmes honnêtes dans la réforme s'émut de douleur à ce grand scandale. L'électeur de Saxe se couvrit la figure quand il aperçut pour la première fois Bucer à son retour de Wittemberg. — Si le landgrave avait besoin de filles, disait-il, en haussant les épaules, il y en avait assez à sa cour !

Bucer, en homme habile, laissa cette colère s'exhaler. Il fit ensuite l'éloge de la piété du prince, de son amour pour les siens, et au nom de Philippe, promit à l'électeur les secours dont il avait besoin pour tenir tête à l'empereur, et finit par

lui montrer un écrit où la landgrave elle-même donnait son assentiment à ce mariage. L'électeur resta inflexible et Bucer en fut pour sa honte.

Le mariage se célébra le 3 mars 1540, à Rothenburg sur la Fuld, en présence de Mélanchthon, de Bucer et d'autres théologiens.

On voulait garder le silence sur cette bigamie ; mais la jeune fille et sa mère, tentées par le démon de la vanité, divulguèrent le secret. La famille du prince, le duc Henri de Dresde et sa sœur étaient irrités, moins dans l'intérêt de la morale que de ces vaines considérations mondaines qui parlent si haut en Allemagne. La mère de Marguerite à Dresde fut en butte aux risées et aux humiliations d'une cour orgueilleuse qui voulait lui faire expier l'élévation de sa fille, par tout ce qui peut briser le cœur d'une mère et d'une femme.

Le landgrave avait fermé sa Bible, et, en paix avec Dieu, sa conscience et son église, il marchait le front haut, donnant le bras à ses deux femmes pour aller au prêche, s'asseyant à table au milieu d'elles, les présentant à la fois à ses courtisans, heureux de la fécondité de ses deux compagnes, qui le rendirent père de quatorze enfants.

L'Eglise réformée resta muette. Elle aurait voulu jeter un voile sur cette couche impudique, trop contente qu'aucune main catholique ne vint le déchirer.

Mais il y avait une honte plus grande à dérober aux regards : c'était celle des deux astres de la réforme, Luther et Mélanchthon, donnant leur autorisation à la bigamie du prince, et au nom de Dieu, lui disant : Dors en paix, approche quand tu voudras de la table eucharistique ; mange la chair et bois le sang de ton Dieu. C'était cette page qu'ils auraient voulu anéantir à tout prix, et qu'un moment ils étaient venus à bout de faire disparaître, quand Dieu permit qu'on la tirât des

archives de la Hesse : c'est une main protestante qui mit ainsi en lumière le déshonneur de la secte.

Du reste, la réforme a pris son parti ; elle s'est unie au catholicisme pour flétrir la lâcheté de Luther et de Mélanchthon, dont la main eût dû se dessécher plutôt que de signer cet acte scandaleux. Tous deux portèrent dès cette vie le châtiment de leur faute : Mélanchthon frappé d'une maladie soudaine, qu'il subit comme une expiation ; Luther, en reniant quelque sorte son œuvre, et en proclamant en toute occasion l'indissolubilité du mariage !

Car, comme il s'était trouvé une âme assez vile pour défendre le landgrave dans un pamphlet qui parut sous le nom de Huldreich Neobulus, le docteur de Wittemberg jeta loin de lui ce livre infâme, et s'écria : — Polisson que tu es ! Qué le diable serve un bain de feu dans le fin fond de l'enfer à qui t'écoute et est tenté de prendre plus d'une femme ; c'est mon opinion bien arrêtée ; et quand toi, mauvais garnement, toi et tous les diables viendriez m'enseigner une autre doctrine, je ne vous écouterai pas : je tiens qu'un homme ne peut pas quitter sa femme, à moins de flagrant adultère.

Il ne se rappelait donc plus qu'il avait dit autrefois — qu'aucun texte biblique ne défendait la polygamie !

CHAPITRE XL.

CHAGRINS ET SOUFFRANCES DE LUTHER.

La vieillesse vint pour Luther avant le temps. A ses derniers jours étaient réservés les plus grands chagrins qu'il eût encore éprouvés : la mort de son père et de sa mère, qu'il aimait si vivement ; la perte de deux de ses filles, surtout de Magdeleine, qu'il pleura toute sa vie ; l'exil de quelques-uns de ses amis ; l'apostasie de plusieurs de ses disciples ; la dégénérescence de son œuvre, et des maladies nouvelles. Ces coups du ciel qui se succédaient à de courts intervalles jetaient dans son âme une sorte de désespoir qui s'exhale parfois en plaintes où l'on a peine à reconnaître « l'enfant du Christ. » En 1537, malade de la pierre à Schmalkade, où à chaque instant il s'attendait à mourir, il se sent assez de force pour se lever sur son séant et adresser à Dieu une prière dont il n'a certainement pas trouvé le modèle dans les livres saints : — Maître du ciel, mon Dieu et seigneur, s'écrie-t-il, je vais mourir, moi l'ennemi de tes ennemis, l'effroi et le supplice de l'Antechrist ; tu vas prononcer notre sentence. Au pape des peines et des douleurs sans fin ; à moi, ta pauvre créature, qui ai proclamé ton nom et ta majesté, la gloire et le bonheur éternels ! » Ce lit de mort, qui ordinairement inspire de si douces paroles, des vœux si tendres, de si amoureux soupirs pour

tout ce qui doit rester après nous sur la terre, est pour Luther une chaire d'où s'exhalent des souhaits de haine. Au milieu de baisers de paix qu'il envoie de sa couche à celle qui l'a toujours « servi comme une bonne servante, » à ses domestiques, à ses disciples de Wittemberg, à tout ce qu'il a chéri dans cette vie, il trouve à placer le nom du pape, et c'est pour le maudire ! — Je suis prêt à mourir, écrit-il à Pomer, quand il plaira au bon Dieu, mon Sauveur ; mais que je puisse vivre seulement jusqu'à la Pentecôte pour flétrir à la face du monde cette bête romaine, qu'on appelle le pape, lui et son royaume ! Cette bête romaine se nommait... Clément VII ! Ses douleurs étaient si cuisantes, qu'il dit un jour à sa garde-malade : — S'il y avait là un Turc pour me tuer ! Ses amis ne croyaient plus le revoir ; ils célébrèrent son retour à Wittemberg comme un miracle ; les médecins eux-mêmes désespéraient du malade, qui repoussait toutes leurs drogues.

Luther n'a jamais su prier. Prier, c'est aimer, et il a voulu haïr. Du sein de ses effusions à Dieu s'élève toujours quelque odeur de vieil homme qui trouble et obscurcit la pitié qu'on se sent disposé à prendre à ses souffrances. Comment cette prière qui sort d'abord en pur encens de ses lèvres, se change-t-elle si vite en absinthe ? Ecoutez-le donc : « Mes péchés, la mort, Satan et tous ses anges ne me laissent aucun repos ! Que me reste-t-il, ô mon Dieu, pour consolation et espérance ? Votre grace ! Ah ! qu'elle n'abandonne pas le plus misérable des hommes, le dernier des pécheurs. »

Ne semble-t-il pas que le ciel doive s'ouvrir, et que cette miséricorde qu'il sollicite si amoureusement aille descendre sur l'aile d'un ange ? mais le ciel est d'airain, parce que le pécheur qui l'implore a tant de fiel dans le cœur que la haine en

déborde. — O mon Dieu! ajoute-t-il, que je voudrais qu'Erasme et les sacramentaires puissent un moment éprouver à leur tour les tourments dont vous m'accablez ; alors je deviendrais prophète et j'annoncerais leur repentir et leur conversion ! N'aimez-vous pas mieux la prière de Thomas de Cantorbéry, qui tombant sur l'autel frappé par ses assassins, lève les yeux au ciel et murmure en mourant : — *Par donnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font !* Et pourtant ce Thomas est un papiste que Luther a plus d'une fois damné !

C'est à Cobourg que Luther apprit la nouvelle de la mort de son vieux père, Hans. Sa femme, pour l'aider à supporter ce coup affreux, lui adressa une lettre toute pleine de consolations, où elle avait enfermé le portrait de l'un de leurs enfants. Luther en la lisant regarda le ciel, essuya quelques larmes qui roulaient dans ses yeux. Il avait foi dans le Seigneur, et la vue de ce firmament où il espérait que reposait son père avait suffi pour faire taire sa douleur ; car il aimait son père comme un bon fils. Et Hans, comme il était fier de Martin, comme il en parlait avec feu, comme il le chérissait !

Nous trouvons dans la lettre que son domestique écrivit à cette occasion à Catherine quelques détails pleins d'intérêt.

— Ma chère et bonne dame, ma maîtresse bien-aimée, consolez-vous, ne soyez pas en peine de votre mari, le docteur. Grâce à Dieu il se porte bien, et il a reçu la nouvelle de la mort de son père avec courage. Dès qu'il eut décacheté la lettre de Hans Reinicken, il se tourna vers moi et me dit : Voilà mon pauvre père mort ! Alors il prit son livre de psaumes et se retira dans sa chambre et se mit à pleurer, à tant pleurer, que le lendemain il en avait la tête toute grosse ; et puis il n'y a plus rien. »

Quelques jours avant sa mort et dans ce lit qu'il ne devait plus quitter, Hans avait reçu la dernière lettre de son fils.

« Jacob mon frère m'a déjà écrit que vous étiez bien malade ; l'air, la saison, tout me fait peur. Dieu à la vérité vous a donné un corps robuste et une santé de fer ; mais votre âge me tourmente. Aucun de nous n'est sûr d'une heure de vie. J'aurais eu une grande joie à vous aller voir, bien que mes amis ne me conseillassent pas de me mettre en voyage, et de tenter Dieu ; vous savez comme m'aiment les nobles et les paysans ! Ce ne serait rien que d'aller vous voir, mais revenir, voilà le danger. J'aimerais mieux, si cela était possible, qu'on vous amenât vous et ma mère auprès de moi ; ma Kéthä le désire dans les larmes.

Luther, matin et soir, recommandait à Dieu dans sa prière son père, sa mère et ses amis, Mélancthon surtout, et son excellent et vieux Veit Dietrich.

C'était un serviteur dévoué, qui aimait son maître avec une sorte de culte, qui veillait à tous les besoins, nettoyait avec un soin extrême les vêtements du docteur, les raccommodait au besoin, époussetait les livres, mettait en ordre les papiers dont la table de travail était toujours chargée. Au sermon Veit Dietrich se plaçait en face du prédicateur, l'écoutait dans un silence d'admiration, témoignait de l'humeur quand la porte de l'église s'ouvrait avec trop de bruit, et retenait avec une merveilleuse mémoire ce que son maître avait prêché. Luther l'admettait volontiers à sa table. Dietrich avait soin de remplir les verres épuisés ; il avait l'art de verser la bière en véritable buveur allemand, jusqu'au bord des verres sans que la liqueur s'échappât jamais. Dietrich, à force de s'asseoir à la table où devisaient Luther, Mélancthon, Jonas, avait fini par s'imprégner de cette atmosphère théologique au

milieu de laquelle il passait depuis dix ans chaque soirée. Il dissertait donc lui aussi sur les indulgences, sur le purgatoire et les matières ecclésiastiques. Il aimait à attaquer quelque valet de moine ou de curé catholique qu'il se vantait d'avoir mis au sac, *ad saccum reducere*, parce qu'il lui avait lavé la tête de ces épithètes d'antechrist, de paillard, d'âne, de théologastre, de thomiste, qui tombaient à chaque rasade des lèvres des buveurs. Mais il était de bonne foi et haïssait de si bon cœur tout ce qui portait tonsure ! Luther l'avait séduit comme tous ceux qui étaient à son service. Il existe de ce Dietrich diverses lettres qui font un bel éloge de son ame. C'était un de ces bons allemands comme on en trouve dans les romans d'Auguste Lafontaine, qui ont voué à leur maître un amour que le trépas ne rompt même pas ; car à la mort du maître, le valet cesse de servir, et vit dans quelque coin retiré où il pleure et bénit son bienfaiteur.

Dietrich écrivait donc à Mélanchthon.... — De grâce, je vous prie de ne pas lire légèrement les lignes que vous a écrites le docteur. Je ne saurais assez admirer sa constance, sa foi, son espoir dans ces mauvais jours où nous vivons ; ce sont des dons qu'il gagne sans doute par la prière. Il n'y a pas de jour, voyez-vous, où il ne passe trois longues heures à marmoter entre ses dents. Je l'ai vu prier, moi, j'ai eu ce bonheur. Mon Dieu ! que de fol, que d'âme dans chacune de ses paroles ! c'est comme un fils qui s'adresse à son père.... — Ah ! oui, Seigneur, prie-t-il, je sais que tu es notre père et notre sauveur bien aimé ; c'est pourquoi j'ai confiance en toi ; j'espère fermement que tu feras surmonter la tentation à tes serviteurs ; et, quand tu ne le permettrais pas, quoi qu'il arrive, c'est que tu l'as voulu, nous devons nous soumettre à ta volonté...

« La première fois que j'entendis la voix forte du docteur

prononcer ces belles paroles, tout mon cœur s'émut, s'enflamma d'une sainte joie. Je ne doute pas que sa prière n'ait été pour nous d'un grand secours dans cette triste diète d'Augsbourg. »

Cette prière, qu'a recueillie un pieux serviteur et qu'il doue d'une si grande puissance, ne pouvait cependant calmer les tourments de celui qui l'adressait à Dieu. C'est une chose bien remarquable que l'oraison, ce baume pour toutes les plaies d'un cœur chrétien, n'ait jamais versé une goutte de rosée dans celui de Luther. C'est lui-même qui nous apprend cette inexplicable stérilité de la prière. Il était donc abandonné de Dieu, puisqu'il n'était pas écouté? Est-ce que ce n'est pas là la marque d'une conscience qui cherche Dieu, mais qui ne peut le trouver, parce qu'elle suit la lumière dont le Seigneur cherche à l'inonder?

Il y a dans les *Tisch-Reden* un chapitre intitulé : *Comment le docteur est ressuscité*. Aurifaber, l'éditeur de ce recueil, croit au miracle. Justus Jonas et Bugenhagen nous ont conservé le récit de cette épreuve, où ils voient le doigt du démon.

« Le samedi, la veille de la Visitation, notre cher père et docteur Martin éprouva un de ces rudes assauts du diable, tels qu'ils sont décrits dans le Psalmiste. Il n'en eut jamais de semblable. Il était tombé dans un si triste état, que nous nous attendions à le voir passer. Quand il put parler, il nous dit que c'était un de ces combats comme Paul en eut à soutenir avec Satan. L'épreuve avait commencé par l'oreille gauche où il avait cru d'abord entendre comme des flots d'une mer furieuse : sa tête était pleine de tempêtes. Duel diabolique, disait-il, coups de Satan auxquels l'homme succomberait de toute nécessité, si Dieu n'en eût abrégé la durée... »

« A six heures on vint m'appeler. Je le trouvai étendu dans

son lit : il priait Dieu tour à tour en latin et en allemand, Dieu le père, et son fils Jésus-Christ. — Non, disait-il, je ne suis pas digne de répandre mon sang pour la gloire du Christ et de son saint Evangile, comme beaucoup de mes frères l'ont fait avec tant de bonheur. C'est une grâce qui a été refusée également à saint Jean l'évangéliste, qui a écrit contre le papisme un livre plus violent que je n'en ai composé et n'en composerai jamais.

« J'étais ému de pitié et de douleur. — Ah ! mon cher docteur, lui dis-je, priez avec nous que Dieu vous conserve pour la consolation de tant d'âmes souffrantes. — Mourir, répondit-il, serait un vrai bonheur pour moi ; mais vivre dans la chair serait pour beaucoup de ces âmes un grand avantage, que la volonté de Dieu soit faite.

« Alors il se tourna vers moi et le docteur Jonas, et nous dit : Il ne faut pas douter que le monde ne mente à mon égard : il y en a qui diront qu'avant ma mort je me suis rétracté. Je vous en conjure, vous rendrez témoignage, vous autres, de mes doctrines ; c'est du fond de la conscience, je le proteste, que j'ai prêché de l'ordre de Dieu la parole de Dieu. J'ai enseigné la doctrine de vérité touchant la foi, la charité, la croix, les sacrements et les autres dogmes de notre symbole. On m'a reproché ma parole violente et amère ; oui, je suis violent, amer et emporté ; oui, me voilà tel que je me suis montré, non pour perdre les âmes, mais pour les sauver, et pour la bienheureuse éternité de mes ennemis. »

L'épreuve la plus poignante qu'il eut à subir fut la mort de sa petite Magdeleine.

Luther supporta ce coup du ciel avec un admirable courage. Il aimait si tendrement sa petite fille : mais disait-il en levant les yeux au ciel, mon Dieu, si vous voulez me l'enlever, que votre volonté soit faite ! — Un jour qu'elle souffrait cruelle-

ment, il s'approcha du lit de l'enfant, et, prenant ses petites mains toutes décharnées qu'il couvrait de baisers : — Ma petite Magdeleine, ma bonne petite fille, disait-il, tu sais bien que tu as un bon père ici-bas ; mais au ciel il en est un qui t'attend, qui est bien meilleur encore. N'est-ce pas que tu dis oui ? — Oh oui, petit père, répondit la malade, père de mon cœur, que la volonté de Dieu soit faite ! — Pauvre amie, ajoutait Luther ; la chair cède, mais comme l'esprit est fort ! oh ! que je t'aime !

Et, se tournant vers un ami qui était venu le visiter : — Voyez-vous, il n'y a pas d'évêque au monde que Dieu ait traité aussi magnifiquement que moi ; mais je m'en veux de ne pouvoir reconnaître ses bienfaits !

Cependant l'agonie approchait. La figure de la jeune fille se couvrait d'ombre : on sentait arriver la mort. Quand le docteur aperçut ces signes, il se jeta à genoux, croisa les mains et pria, en versant un torrent de larmes. L'enfant avait perdu connaissance, puis s'était penchée dans les bras de son père, où elle venait de s'endormir pour l'éternité. Catherine était dans un coin de la chambre, n'osant lever les yeux sur le lit de sa fille. Ce cruel événement arriva, à neuf heures du matin, l'an 1542.

Alors le docteur posant doucement sur l'oreiller cette tête si belle de jeune fille : — Pauvre enfant, murmura-t-il, tu as retrouvé un père dans le ciel.... O mon Dieu, que votre volonté soit faite !

On l'enterra le lendemain. Luther accompagna le corps jusqu'au cimetière. Comme on le descendait dans la fosse : — Adieu, dit-il, Lennichen, adieu ; au revoir, chère petite étoile, tu ressusciteras et tu brilleras au ciel comme un diamant, comme un beau soleil ! Le fossoyeur avait fait la fosse trop petite : Ton lit de chair est bien étroit, dit Luther,

pauvre enfant , mais là haut ta couche sera bien plus belle !

Le peuple qui était accouru en foule, prenait part à la douleur du père et essayait de le consoler en disant : — Pauvre ami, vous souffrez bien ! — Merci de votre pitié, répondait Luther, merci ; j'ai dépêché un ange vers le ciel, un bel ange ; je vous souhaite à tous une pareille mort, et à moi aussi. — Amen, reprit un assistant.....

A quoi le docteur Martin Luther répondit : — La chair est chair, et le sang est sang ; de la joie intérieurement, au dehors de la tristesse ; c'est la chair qui pleure et se plaint.

D'autres s'approchaient pour le consoler : — Non, non, je ne suis pas triste, disait le docteur, mon bel ange est au ciel. Des ouvriers venaient chanter sur le bord de la tombe : — Que Dieu ne se ressouvienne plus de nos iniquités passées. — Seigneur, Seigneur, ajoutait Luther, ni de nos péchés du lendemain.

Au moment où le fossoyeur jetait de la terre sur la bière : — Voilà, s'écria le docteur, la résurrection de la chair : ma fille est aux cioux corps et ame, c'est l'ordre et la promesse de Dieu ; de quoi nous plaindrions-nous ? N'est-ce pas sa volonté qui s'accomplit ? Nous sommes les enfants de l'éternité, j'ai enfanté une sainte au Seigneur.

Quand la bière eut été recouverte de terre , on plaça sur la tombe une petite pierre qui portait le nom de la jeune fille, son âge et le jour de sa mort, et une sentence tirée des livres saints. Plus tard, lorsque Luther put se remettre au travail, il composa pour placer sur le cippe funèbre, cette inscription latine, si pleine de douce mélancolie et de résignation à Dieu. .

Dormio cum sanctis hic Magdalena LUTHERI

Filia, et hoc strato tecta quiesco meo;

Filia mortis eram, peccati semine nata,
Sanguine sed vivo, CHRISTE, redempta tuo.

« Moi, Magdeleine, la fille de Luther, je dors ici avec les saints, et je repose dans ma couche, fille de la mort, engendrée du péché, mais rachetée par le sang immortel du Christ. »

Nous avons cherché cette tombe dans le cimetière de Wittenberg, et nous ne l'avons pas trouvée.

Cette mort frappa Luther au cœur. Il la regarda comme un avertissement du ciel : c'était un autre coup de foudre : le premier lui avait enlevé son ami d'enfance, le jeune Alexis ; le second lui ravissait la joie de ses vieux jours, une fille adorée. A partir de cette époque, le moindre de ses billets est empreint d'une indéfinissable mélancolie : l'aile de la mort s'étend sur toutes pensées.

A la réception d'une lettre de l'électeur qui lui promet de longs jours encore, il secoue la tête, et répond à son noble ami : — La cruche est allée bien souvent à la fontaine, elle finira par se briser.

Un jour qu'il prêchait, il tira les larmes des yeux de tous les assistants, en leur annonçant sa fin prochaine : — Le monde est saoul de moi, disait-il, et je suis saoul de lui : le divorce se fera bientôt. C'est un voyageur qui dit adieu à son hôtellerie.

Depuis longtemps il avait voulu régler ses affaires de famille. Enfermé dans sa cellule, il avait écrit, en 1542, son testament.

« Moi, Martin Luther, docteur, par les présentes, signées de ma main, je donne et lègue à ma chère femme Catherine, pour en jouir sa vie durant, et suivant son bon plaisir, 1^o ma petite propriété de Zeilsdorf, telle que je l'ai achetée, meublée et agencée ; 2^o la maison de la fontaine (*zum Brunnen*),

dont j'ai fait acquisition, sous le nom de Wolf ; 3^o mes gobelets, mes bijoux, mes bagues et chaînes, mes bijoux d'or et d'argent, qui peuvent valoir environ 1000 gouldes.....

« Je fais ces dispositions :

1^o Parce qu'elle m'a toujours aimé et chéri, qu'elle s'est toujours conduite en digne et honnête femme, et que, par une grace particulière du Seigneur, elle m'a donné et m'a élevé cinq enfants encore vivants, que Dieu conserve ;

2^o Afin qu'elle se charge d'acquitter mes dettes, si je ne le puis avant ma mort, lesquelles peuvent bien s'élever à 450 gouldes, et peut-être davantage ;

3^o Et surtout parce que je veux qu'elle ne dépende pas de ses enfants, mais ses enfants d'elle, suivant le précepte de Dieu....

« Je prie tous mes bons amis de servir de protecteurs à ma chère Kéthä, de la défendre contre les mauvaises langues qui l'accuseraient de garder pour elle de l'argent caché au détriment de mes pauvres enfants ; car à l'exception des dits gobelets et bijoux, j'affirme que je n'ai trésor d'aucune espèce. Cela est bien facile à comprendre ; car à l'exception des présents que j'ai reçus, il n'est pas un petit grain de mes revenus qui n'ait passé en bâtisses, en achats, en entretien de ménage, et c'est même une grande bénédiction du ciel que j'aie pu suffire à tous mes besoins sans faire d'autres dettes.

« Je demande enfin que, si je n'ai pas employé dans ce testament les formules du droit, on veuille bien reconnaître ici la main d'un homme suffisamment connu au ciel, sur la terre et dans les enfers, et à qui on doit foi et croyance beaucoup plus qu'à aucun notaire. Si Dieu a bien voulu se fier à moi, pauvre créature toute chargée de souillures et de péchés ; s'il m'a donné à annoncer l'Evangile de son cher fils ; s'il m'a béni dans ma fidélité ; si, grace à moi,

beaucoup d'âmes ont embrassé cet Evangile et m'ont tenu pour son apôtre, malgré les excommunications des papes, des empereurs, des rois, des princes et des moines, et la colère du diable ; on peut bien croire à mon témoignage dans ces dispositions de si peu d'importance, surtout quand ma signature est si connue. J'espère qu'il suffira qu'on puisse dire : Ceci est de la main de Luther, notaire de Dieu et témoin de son Evangile. »

A partir de cette époque, Luther traîne une vie de douleurs. Dieu le visite dans son esprit et dans sa chair. Son esprit, affaibli par la souffrance corporelle, n'a plus que de rares illuminations ; son regard éteint se retourne partout pour trouver une sympathie, et c'est en vain. Ses disciples se perdent dans des rêveries qu'il voudrait bien frapper au cœur ; mais quand il saisit cette plume qui versait du feu, ses doigts ont peine à la tenir, il cherche à secouer son cerveau, mais sa tête est froide et n'enferme plus ni idée ni parole, ou pleine de tempêtes qui n'engendrent que des pensées incomplètes.

Un moment toutes ces tempêtes s'apaisent : matière et intelligence, en lui tout a rajeuni, il a repris sa plume, et c'est le testament de son âme qu'il veut écrire. Le voilà à son pupitre, travaillant à son pamphlet *contre la papauté née du diable*. La papauté a tenté un rapprochement, et les entrailles de Luther se sont émues, car il veut mourrir en guerre avec Rome !

— Un concile ? que vous en semble, polissons que vous êtes, qui ne savez ce que c'est qu'un évêque, ni César, ni Dieu même, ni son Verbe ? Pape, tu n'es qu'un âne, et tu resteras âne...

« Mon petit Paul, je t'aimerai, ne regimbe pas ; ne regimbe pas, papâne : la glace n'est pas sûre, elle pourrait bien se briser, tu tomberais et tu te casserais la cuisse ; et si en tom-

bant tu allais faire quelque incongruité, comme on rirait ! on dirait : Ah ! bon Dieu, le papâne qui s'est empesté.

« Chrétien quand tu trouveras les armes du pape, n'oublie pas de les asperger. »

Ce papâne était Paul III, le grand protecteur des lettres et des arts !

CHAPITRE XLI.

DERNIERS MOMENTS DE LUTHER. — 1546.

Les haines divisaient la noble famille des comtes de Mansfeld. Ces haines prenaient leur source dans de misérables questions de territoire. En 1545, le comte Jean George, dans un voyage à Wittemberg, avait prié Luther d'user de son influence pour réconcilier les princes. Luther avait promis sa médiation. Albert l'avait repoussée comme offensante. C'était un spectacle désolant pour la réforme, que ces querelles qui survivaient à toutes les exhortations. L'électeur de Saxe qui voulait la paix, pria le docteur de partir pour Eisleben : noble mission que Luther eût pu refuser, car sa santé était mauvaise. Quelques jours auparavant il écrivait au pasteur de Brême : — Me voilà vieux, décrépît, paresseux, fatigué, grelottant et n'y voyant plus que d'un œil ; je croyais au repos pour mes derniers jours, et je succombe à la peine.

Il se mit en route par un temps froid et pluvieux.

Luther n'avait guère foi aux médecins : jamais il n'avait voulu suivre leurs conseils. Son état devint à la fin si violent, qu'il ne pouvait plus faire un pas sans crainte de tomber ; alors ses yeux étaient voilés, son front chaud comme un charbon ardent. Il fut forcé de se laisser poser un vésicatoire à la jambe gauche. Les vertiges cessèrent, sa tête devint libre, sa parole facile, sa pensée claire, lumineuse et abondante.

En quittant Wittemberg, il oublia les prescriptions de l'art, et laissa se fermer le cautère qu'il avait pratiqué pour dévier les humeurs, ainsi que s'exprimait alors la science. Ses tempêtes de tête revinrent accompagnées de tout ce cortège de malaises qu'il endurait si patiemment depuis douze ans : la matière peccante reflua vers le cerveau. La maladie dont Luther était affecté était une érosion du ventricule.

C'est dans cet état qu'il arriva le 28 février 1546 à Eisleben, ayant été retenu près de trois jours à Halle, à cause de l'inondation de la Sal. Il était accompagné de Justus Jonas et des trois enfants qui lui restaient ; sa femme malade n'avait pu le suivre. Comme ils traversaient la rivière, le bateau, battu par les flots, inclina ; les enfants effrayés se jetèrent dans les bras de leur père. Luther se prit à sourire : — Avouez, Jonas, dit-il, que le diable rirait bien, si Luther, ses trois enfants et le docteur Jonas se noyaient dans la Sal ?

Les princes de Mansfeld étaient venus l'attendre aux portes de la ville avec un appareil militaire, les bannières de la ville déployées, et plus de cent cavaliers sous les armes : le canon et les trompettes retentissaient comme à l'arrivée d'un dignitaire de l'empire.

A peine avait-il aperçu les clochers de son cher Eisleben, qu'il fut saisi d'une sorte de pamoison : son cœur défaillait, il

crut mourir et regarda le ciel, comme si sa dernière heure était venue. On se hâta de le transporter dans une maison voisine, où on lui frotta le corps avec des linges chauds pour le rappeler à la vie. Il ouvrit les yeux et dit aux assistants de ne pas s'étonner de cette syncope, œuvre du diable, qui jamais n'avait manqué de l'assaillir chaque fois qu'il avait quelque grande mission à accomplir.

Le lendemain de son arrivée, il avait oublié ses douleurs. Il monta en chaire dans l'église de Saint-André, où, en présence d'une foule accourue de loin, il répéta contre le pape et les moines toutes les vieilles injures qu'il traînaient dans ses livres depuis près de vingt ans.

Luther crut en chassant les juristes auxquels les princes avaient remis leurs intérêts, ramener la paix dans la famille de Mansfeld; mais ses efforts échouèrent.

Les princes le reçurent magnifiquement, et dépensèrent à le fêter les meilleurs vins du Rhin et le gibier le plus fin des forêts voisines. Luther fit honneur à ses hôtes, et but cette fois en véritable allemand, sans cependant perdre la tête. Maimbourg prétend au contraire qu'il laissa la raison et la santé à ces tables somptueuses.

Luther avait retrouvé sa verve juvénile dans ces larges coupes, qu'il vidait comme dans son adolescence : on le croirait à Wittemberg, au bon temps de Prierias et de Miltitz. Gal convive, il épanche son humeur en sarcasmes contre ses ennemis naturels, le pape, l'empereur, les moines et le diable aussi, qu'il n'oublie pas : — Mes chers amis, dit-il, il ne nous faut mourir que lorsque nous aurons vu Lucifer par la queue.. Je l'aperçus hier matin, qui me montrait le derrière sur les tours du château. Alors se levant de table, il détacha de la muraille un morceau de craie, et traça sur la paroi ce vers latin :

Peatis eram vivus, moriens tua mors ero, Papa.

« Vivant, j'étais pour toi la peste, pape! mort, je serai ta mort. »

Et il vint se rasseoir au milieu des rires des convives, qui croyaient que Dieu venait d'écrire la sentence de la papauté. Mais le masque de Démocrite tomba bientôt, et la figure de Luther prit une indicible expression de mélancolie. Il présentait qu'il allait bientôt en finir avec le monde. Il disait à ses compagnons, qui parlaient des longs jours que Dieu lui promettait : — Les hommes ne vieillissent pas comme autrefois.

— Maître, interrompit Jonas, nous reconnaitrons-nous là-haut? — Adam, répondit le docteur, réveillé de son sommeil, ne dit pas à Evo, qu'il n'avait jamais vue : D'où viens-tu? qui es-tu? mais : Voilà les os de mes os et la chair de ma chair. D'où savait-il donc que cette femme ne sortait pas d'une pierre? de l'esprit saint dont il était rempli. Et nous, nous revêtirons dans l'autre vie une vie nouvelle, et nous reconnaitrons nos parents et nos amis. — A vous, Jonas, ajouta Luther, qui s'apercevait de la tristesse de son ami; à votre santé, et, lui présentant un verre rempli de bière, il improvisa ce vers latin, allusion anacréontique à la brièveté de la vie :

Dat vitrum vitro Jonæ, vitrum ipse Lutherus.

Un des convives, pour changer le ton de la conversation, se mit à parler à son voisin du style des Ecritures, Luther l'interrompit : — Grande et difficile chose que d'entendre les Ecritures. Il faut avoir passé cinq ans à labourer pour comprendre les Géorgiques de Virgile, vingt ans dans le maniement des affaires, pour voir clair aux épîtres de Cicéron, cent ans avec les prophètes Elie, Elisée, Jean-Baptiste, le Christ, les prophètes, pour déguster les Ecritures.. Pauvre humanité !

Comme on se levait de table, vint un de ses disciples de Francfort, qui apportait la nouvelle de la mort du pape Paul III; c'était une rumeur qui s'était répandue à Francfort. — Voilà le quatrième pape que j'enterre, dit gaiement Luther; j'en enterrerai bien d'autres. Si je meurs, vous verrez venir un homme qui ne sera pas aussi doux que moi pour la monacaille. Je lui ai donné ma bénédiction : il prendra une faucille, celui-là, et la tondra comme un épi.

— Avez-vous remarqué, dit Cœlius à Jonas, au sortir de la table comme l'œil de notre père brillait d'un feu extraordinaire, et comme sa poitrine était oppressée ! La chaire le tuerait inévitablement. On fit comprendre à Luther qu'il devait, dans un temps si froid, renoncer à prêcher. Il ne voulait pas d'abord écouter les conseils de ses amis; mais les instances du comte de Mansfeld étaient si pressantes qu'il dut céder. Il cessa donc dès ce moment de se montrer en public.

C'était le 17 février; Luther, enveloppé dans une large robe de chambre fourrée, se chauffait auprès du poêle, ses deux enfants, Paul et Martin, assis à ses pieds. Michel Cœlius et Jonas s'entretenaient avec lui de la vie future et riaient du papisme.

Luther les interrompit en secouant la tête. — Si je sors d'Eisleben, dit-il, ce sera pour m'enterrer tout vif dans la tombe, et donner le moine à manger aux vers. En ce moment le docteur éprouva de vives douleurs, sa figure se crispa. Survint Aurifaber, dont il serra affectueusement la main, en la portant sur son cœur. — Mon père, dit Aurifaber, la comtesse Albert a un excellent remède pour apaiser ces douleurs de poitrine, c'est une potion formée d'eau-de-vie et de corne pilée; si vous le désirez, j'irai au château. — Luther fit signe qu'il voulait bien. En attendant, Jonas et Cœlius faisaient

chauffer des linges qu'ils appliquaient sur l'estomac du moine.

Le comte Albert ne tarda pas à arriver avec la potion : le danger était passé, l'état du malade ne donnait plus d'inquiétude. Luther exprima à voix basse toute sa reconnaissance. Le comte s'en alla. Aurifaber, Cœlius et Jonas restèrent auprès de leur père. On fit boire la potion à Luther, qui respira doucement et demanda à dormir. — Vous verrez, dit-il, qu'un peu de sommeil me fera beaucoup de bien. Il était neuf heures du soir. On étendit plusieurs oreillers de plumes dans le fauteuil. Le malade ferma bientôt les yeux, ses deux enfants dormaient auprès du poêle. A dix heures la cloche du château le réveilla. Il regarda près de lui, et vit ses amis qui sommeillaient. — Pourquoi n'êtes-vous pas allés vous coucher, leur demanda-t-il ? Jonas répondit qu'ils devaient veiller et avoir soin de leur père.

Le malade voulut se coucher : le lit était tout prêt, on l'avait bassiné. Luther se leva et refusa le bras de ses amis. A la porte de son appartement il dit d'une voix étouffée : — Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ; et, se tournant vers ses disciples, dont il cherchait la main : — Docteur Jonas, maître Cœlius, priez pour notre Dieu et pour notre Evangile, car la colère du concile et du pape est allumée. Les assistants se rangèrent autour du lit du Saxon : Cœlius à droite, Aurifaber et Jonas à gauche du chevet ; aux pieds les trois enfants ; dans le fond, sur des chaises, les domestiques et quelques conseillers du prince Albert.

Luther dormit jusqu'à une heure après minuit, où il se réveilla, se leva sur son séant, et s'informa si la chambre à feu était chauffée, parce qu'il voulait retourner à son fauteuil. Jonas lui ayant demandé s'il souffrait toujours : — De vives douleurs, répondit Luther. Ah ! mon ami, mon cher docteur,

je vois bien que je mourrai à Eisleben, où jo suis né, et où j'ai reçu le baptême. — Révérend père, reprit Jonas, invoquez Jésus-Christ, notre sauveur, notre père, notre médiateur, que vous avez confessé. Vous avez sué, Dieu vous soulagera. — Sueur froide, reprit Luther en passant la main sur son front, prodrome de la mort, je m'en vais : *In manus tuas, Domine.*

Sa face et son front étaient devenus froids. On le posa dans son fauteuil : il ne parlait plus. On alla en toute hâte chercher les médecins et avertir le comte Albert, qui accourut avec sa femme ; le comte de Schwartzburg était déjà auprès du mourant. Ses amis, ses disciples murmuraient : — Mon père ! Luther n'entendait plus. La comtesse lui frottait les tempes, approchait de ses narines des aromates et des sels : aucun signe de vie. Le médecin souleva la tête de l'agonisant, lui desserra les dents, et versa dans la bouche quelques gouttes de liqueur forte.... Luther ouvrit les yeux. — Mon père, dit Jonas, mourez-vous dans la foi et la doctrine que vous avez prêchées ? — Oui, murmura Luther, qui se tourna sur le côté gauche, et s'endormit. La comtesse Albert souriait en signe d'espoir ; mais le médecin, découvrant les draps, montra les pieds, que le froid de la mort avait déjà saisis, et le nez qui bleussait. La noble dame espérait encore : elle frottait le corps, qui se glaçait sous ses mains ; la poitrine rendait un râle caverneux. En ce moment, les lèvres du mourant s'entr'ouvrirent, et il s'en exhala un léger souffle qui fit pâlir ses amis, et interrompit le travail pieux de la princesse ; — le réformateur était devant le tribunal de Dieu.

Le corps, enseveli, fut porté en grande pompe dans l'église de Saint-André d'Eisleben. Justus Jonas prononça l'oraison funèbre. Les gémissements des assistants interrompirent souvent l'orateur, qui pleurait à chaudes larmes. Dix citoyens

veillèrent la nuit auprès du catafalque. Le lendemain, 20 février, le corps fut posé sur une voiture de deuil qui prit le chemin de Wittemberg. Sur toute la route que parcourait le cortège, le peuple accourait la tête découverte, en chantant les prières des morts.

D'après les ordres de l'électeur, l'université, le clergé, le sénat, la bourgeoisie de Wittemberg, vinrent recevoir le corps à la porte d'Elster, et l'accompagnèrent jusqu'à l'église en passant par la rue du collège et le marché, au milieu du bruit des cloches de toutes les églises. Le cortège marchait dans l'ordre suivant : le clergé, composé de quatre diacres, le docteur Pomer ; les officiers de la maison de l'électeur, tous à cheval ; les deux comtes de Mansfeld, leurs serviteurs et leurs écuyers. Le corps était enseveli dans une bière d'étain, recouverte de velours noir, et trainée sur un char à quatre roues. Le char était suivi de la veuve de Luther et de quelques dames dans une petite voiture découverte, de ses trois fils, de son frère Jacob, des deux enfants de sa sœur, George et Syriac le marchand, du chevalier Magnificus, de Grégoire Brück, Philippe Mélanchthon, Justus Jonas, Gaspard Creuziger, Jérôme Schruff, d'autres professeurs, docteurs et maîtres, enfin de conseillers, d'étudiants, de bourgeois, de femmes nobles, de jeunes filles, d'enfants, qui tous fondaient en larmes. La foule était grande, elle se pressait dans les rues et sur les toits des maisons. Quand le corps fut arrivé à l'église et qu'on l'eut déposé au pied de la chaire, on entonna des cantiques funèbres, et Pomer prononça un discours qu'il interrompit souvent par des larmes et des sanglots. Il compara Luther à l'ange de l'apocalypse, et rappela la prophétie de Huss au milieu des flammes, et la voix du « martyr, » qui annonçait la venue du docteur Martin. Il parla de la mort chrétienne, des souffrances, de la maladie de Luther, et des vœux qui s'étaient

échappés de ses lèvres à demi fermées, et dont le Seigneur hâterait l'accomplissement. Il commenta le *pestis cram*.

« Mélanchthon le remplaça et retraça dans un long discours les travaux de « l'apôtre de l'Allemagne. »

Les chants recommencèrent. Quand ils eurent cessé, on descendit le corps dans le caveau fraîchement ouvert en face de la chaire, puis le caveau fut fermé et scellé, et recouvert d'une plaque de cuivre où l'on avait gravé l'inscription latine qui suit :

MARTINI LUTHERI S. THEOLOGÆ DOCTORIS CORPUS H. L. S. E. QUI ANNO CHRISTI MDLVI, XII CAL. MARTII EYSLEBII IN PATRIA S. M. O. C. V. ANN. LXIII MIIIX.

Quelques années plus tard, Wittemberg assiégé fut pris. Charles V voulut voir le tombeau du réformateur. Les mains croisées sur la poitrine il lisait l'inscription, lorsqu'un de ses officiers lui demanda la permission d'ouvrir la tombe et de jeter au vent les cendres de l'hérétique. L'œil du monarque s'enflamma. — Je ne suis pas venu, dit-il, pour faire la guerre aux morts : j'ai bien assez des vivants, et il quitta le temple.

CHAPITRE XLII.

CATHERINE BORA. — RELIQUES DE LUTHER.

Les princes réformés oublièrent bien vite la veuve de Luther : après quelques années, Catherine Bora, délaissée, manquait de pain pour nourrir ses enfants. Elle était réduite à mendier quelques aumônes pour la veuve du réformateur ; mais ses prières ni ses larmes n'étaient entendues. Mélanchthon, dans une lettre à son ami Justus Jonas, se lamente sur la dureté des grands de la terre ! — Ils s'élèvent contre nous, dit-il, ou nous oublient ! un seul a eu pitié de nous, c'est le roi de Danemarck, qui vient d'envoyer à la veuve du bienheureux une petite somme.

Il paraît que la pitié du monarque se lassa bientôt. Une lettre de Bugenhagen adressée à Christiern III resta sans réponse ; elle était bien pressante, cependant : — Que votre majesté daigne jeter les yeux sur le sort d'une pauvre veuve qui n'a pas de quoi nourrir et élever ses enfants ; nous l'en conjurons au nom de Luther, dont le souvenir vivra éternellement.

Catherine résolut alors d'émouvoir le cœur du prince. Elle lui écrivit une lettre bien suppliante où, lui rappelant le secours de 50 thalers, que le monarque lui avait adressé il y avait quelques années, elle appelait de nouveau sa pitié sur le

sort d'une femme que les malheurs du temps avaient réduite à la dernière misère, et qui n'avait pas de pain pour nourrir sa famille.

Cette lettre, qui porte la date du 6 octobre 1550, ne fut pas plus heureuse que celles de Mélanchthon et de Pomer. Catherine se rappela douloureusement la prophétique parole de Luther sur le dénuement où les princes laisseraient ce qu'il avait de plus cher au monde.

En 1547, Wittemberg fut assiégé par les troupes de l'empereur Charles V. Bora était malade et souffrait de la faim : personne ne vint lui donner du pain qu'elle demandait. La peste la força de quitter la ville où reposaient les cendres du docteur.

L'an 1552, le jour de saint Thomas, on afficha à la porte de la cathédrale de Torgau l'avis suivant, signé du recteur Paul Elber :

« Catherine Bora vient de mourir. Cette noble dame était réservée à toutes sortes d'afflictions : ce fut pour elle une grande peine de ne pouvoir assister son époux dans sa dernière maladie, de lui fermer les yeux et de lui rendre les derniers devoirs... Vint la guerre, qui la força de s'exiler, et un fléau plus douloureux pour son cœur, l'ingratitude de ses concitoyens. La peste la surprit, et pour échapper à la mort qui la menaçait, elle, pauvre veuve, prit ses enfants et partit pour un autre pays. En route, ses chevaux s'effarouchèrent ; le char où elle était montée fut renversé, elle tomba dans une marre d'eau où la peur, plus encore que la chute, détermina une maladie, qui, au bout de trois semaines, la mit au tombeau. Pendant tout le temps que dura sa maladie, elle se consola en Dieu et dans sa parole, soupirant doucement après une autre vie, recommandant au Seigneur l'Église et ses enfants, et conjurant l'esprit saint de rétablir cette unité d'en-

seignement, objet des efforts de son pieux époux, et qui, à sa mort, avait été si malheureusement troublée.

« L'enterrement aura lieu aujourd'hui à trois heures ; nous prions donc vivement nos paroissiens de se rassembler en la demeure de la veuve, dans la rue qui aboutit au château, pour rendre à cette digne matrone les derniers devoirs. »

Les restes de Catherine reposent dans l'église paroissiale de Torgau : une pierre les recouvre, sur laquelle la compagne de Luther est représentée de grandeur naturelle, tenant en main une Bible ouverte. Au dessus de la tête, à droite, sont les armes de Luther, à gauche celle de sa femme, un lion dans un champ d'or, et dans le heaume une queue de paon. Sur les quatre bandes on lit en langue allemande cette inscription :

« L'an 1552, le 20 décembre, s'est endormie dans le Seigneur, à Torgau, la veuve du docteur Martin Luther, Katharina de Bora. »

Les *Petites affiches d'Altona* du 15 novembre 1837, contenait une annonce sous le titre de : *les Orphelins de Luther*,

« Ce sont les enfants de Joseph-Charles Luther, né à Erfurt le 11 novembre 1792, et rentré au giron du catholicisme. Il était mort en Bohême.

« M. Reinthaler, administrateur de la fondation de Saint-Martin, élevée à Erfurt à la mémoire de Luther, a recueilli ces orphelins.

Le 6 mai, 1830, l'aîné, Antoine, né en 1821, arriva à l'ancien couvent des Augustins, instruit dans les principes de la réforme, il fit sa première communion aux fêtes de Pâques. On l'a mis en apprentissage chez un ébéniste ; Marie et Anne, ses sœurs, sont domestiques d'auberge ; Thérèse, la plus jeune, fréquente l'école. »

M. Reinthaler avait fait un appel à la pitié de ses coreligionnaires pour les descendants de Luther. La souscription n'a

pas été heureuse : Francfort-sur-Mein et Leipzig ont envoyé 50 thalers, et c'est tout.

Longtemps après sa mort, on montrait à Eisleben le lit où couchait Luther, et sa table de travail. On venait de loin pour toucher ces reliques : chaque dévot à Luther en emportait quelque parcelle pour la guérison des maux de dents et de tête. Arnold, qui fit le pèlerinage d'Eisleben, remarqua que les parois de la chambre qu'occupait le réformateur étaient grattées dans mille endroits par des disciples superstitieux, qui en détachaient quelques grains de poussière auxquels ils attribuaient des vertus extraordinaires. Le pèlerin, à la vue de ces témoignages d'un culte idolâtrique, ne put s'empêcher de s'écrier : Quo Dieu dévore cette maison de Luther, où la superstition a si beau jeu. Le feu l'a dévorée.

Christ Juneker, dans un ouvrage consacré à la gloire de Luther, parle le plus sérieusement du monde d'un portrait du réformateur, à Ober-Rossla, dont le front se couvrit de sueur au moment où le ministre s'apitoyait sur le triste sort des études en Allemagne.

Le voyageur qui vient à Erfurt visite ce vieux couvent des Augustins où Luther entra le 27 juillet 1505, où, deux ans plus tard l'évêque Jean de Lasphe l'ordonna prêtre, et qu'en 1508 Martin quitta pour aller professer à l'université de Wittenberg. Les lieux comme le temps ont changé ! Il n'y a plus de moines dans l'ancien couvent des Augustins, mais de pauvres orphelins qui chantent en Allemand les louanges du Seigneur ; un gymnase évangélique où l'on enseigne d'autres doctrines que celles du réformateur. C'est là qu'en 1837 nous trouvâmes sur la table d'un professeur la vie de Jésus-Christ du ministre Strauss. Dans la bibliothèque, nous avons vu les œuvres de Luther, de Zwingli, d'Œcolampade, d'Eek et de Cochlée. Sur les marges des écrits catholiques, aussi vieilles

quo la réforme, car ce sont des éditions originales, nous avons remarqué des annotations de Luther et de Mélanchthon.

La petite cellule du réformateur existe encore dans son état primitif. Les murs ont été blanchis, et, sur le plâtre, la main du pèlerin a tracé une foule de sentences bibliques, d'hymnes en vers et en prose en l'honneur du Saxon. A droite, en entrant, pend le portrait de Luther de grandeur naturelle avec cette inscription latine :

Martin-Lutherus S. Theolog. D. Natus Islebiæ, anno 1483, ibique in Christo obiit anno 1546, d. 18. Feb. et Wittebergæ sepultus est, ætatis 63. M. L. Northusanus, P. 4.

Le moine est peint à la fleur de l'âge : son œil est ardent, ses lèvres légèrement contractées par le sourire. On dirait qu'il vient d'écrire une de ses lettres si pleines d'empoiement contre la papauté. L'artiste, dont on ignore la patrie, s'est plu à peindre le contentement intérieur d'une âme ulcérée qui vient de se venger.

La relique la plus précieuse sans contredit de l'oratoire d'Erfurt, c'est le nécessaire de voyage de Luther ; petit meuble soigneusement conservé dans toute sa fraîcheur et où il enfermait à la fois son argent et un trésor inestimable : de l'encre et une plume. « Encre d'or, suivant l'expression d'un de ses admirateurs, telle qu'un chimiste n'en inventa jamais, où Luther trempa sa plume pour tracer ces caractères qui brillent comme le soleil depuis trois siècles et qui ne s'éteindront qu'avec cet astre : plume de diamant qu'il décochait comme un trait contre le lion qui régnait alors, et qui jeta bas de son front la triple couronne dont il était ceint. »

Voici l'histoire de ce nécessaire, que Luther portait en voyage, à la diète d'Augsbourg, et dans sa visite aux princes et aux légats.

Quand Luther, au mois de février 1546 partit pour Halle, il emportait avec lui son écritoire toute pleine d'encre et sa cassette, mais bien légère d'argent. Il logea au Palais d'or du directeur des salines, Joseph Tentzner, dans la rue nommée Schmeerstrasse, et il oublia en s'en allant son nécessaire et son bâton de voyage, des lettres de famille et des feuilles volantes où il avait jeté quelques pensées. Luther mourut à Eisleben : la guerre survint, et ses héritiers ne songèrent pas à redemander ces objets sans valeurs, qui restèrent en possession de la famille Tentzner, comme *res derelictæ*, suivant le droit allemand.

Martin Hessen, qui avait épousé une Tentzner, réduit à la misère, fut obligé de vendre l'écritoire à un maître d'école de Lützendorf nommé Schüler. On voit ensuite cette relique passer dans les mains de Joh. George Zeidler, employé dans l'université de Halle, puis dans celles de Büttner, conseiller à Welssenfels, qui la cède à la société des sciences naturelles, et enfin venir se placer, comme un véritable diamant, dans le musée cellulaire d'Erfurt, en 1754, où, depuis cette époque, on la montre à la curiosité des voyageurs.

Quand on a longtemps contemplé cette écritoire et subi les exclamations du cicérone, on passe à une autre merveille : c'est l'Ancien-Testament traduit par Luther, exemplaire dont plusieurs feuilles de papier attachées au volume renferment des autographes de Luther, de Mélanchthon, de Bugenhagen, de Creuziger, et de Ph. Agathon. Ce sont des textes bibliques avec une courte exégèse. Voici celle de Luther sur un verset de l'épître aux Corinthiens :

1 Cor. XV (55).

Absorpta est mors in victoriam

Isaïæ XXV (8).

« Avec Adam qui vit, c'est-à-dire pèche, la mort absorbe la

vie ; mais quand le Christ meurt, c'est-à-dire justifie, la vie absorbe la mort. Louange à Dieu, parce que le Christ est mort et a opéré la justification.

Martin LUTHER, D. 1543.

L'autographe est aujourd'hui sous verre, pendu comme un tableau à la muraille de la maison. A côté en est un autre de Mélanchthon : une paraphrase du 21^e verset, chapitre 59 d'Isaïe. Ceux qui veulent que le caractère de l'homme se révèle jusque dans les signes muets qui servent d'instrument à sa pensée, pourraient trouver à appuyer leur système sur la forme diverse de l'écriture des deux réformateurs : celle de Luther, ferme, droite, dure et toute d'un trait ; celle de Mélanchthon indécise, molle, et où la main incertaine quitte et reprend le même trait.

On a eu longtemps la pensée d'enrichir ce musée luthérien d'une merveille qui eût effacé toutes les autres, de ses deux anneaux, l'un connu sous le nom d'anneau des fiançailles. l'autre sous celui d'anneau de noces, bien que les noces et le fiançailles aient eu lieu le même jour ; mais les possesseurs de ces deux bijoux ont résisté à toutes les séductions et aux offres brillantes qu'on leur faisait.

La bague des fiançailles appartient à un riche particulier de Leipzig ; elle est en or, ornée d'un rubis, et entourée d'images de la passion ciselées avec beaucoup d'art, des dés, du roseau, de la croix où est attaché l'homme-Dieu ; en dedans on lit le nom de l'époux et la date des fiançailles, 13 juin 1525. Croirait-on qu'il existe de longues dissertations sur cette bague, que la science allemande traite aussi prolifiquement qu'elle eût pu faire d'un texte biblique ou de quelques vers d'Orphée ? Ce brillant appartenait à Catherine Bora, qui, manquant de pain, l'engagea pour ne pas mourir de faim.

La bague de mariage est aujourd'hui à la bibliothèque de

Wolfenbüttel. Elle s'ouvre en deux et est surmontée d'un rubis et d'un diamant. En dedans sont les initiales des époux, C. V. B. — M. L. D. ; en dehors est gravée en creux la devise allemande : *Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a réuni.*

La famille Mesen, de Zittau, conserve un verre en cristal qui servit à Luther, d'un beau travail et qu'elle acquit dans le dix-septième siècle au prix de 60 thalers.

A Dresde on montre la cuiller du docteur, qui appartient à J. And. Gleich. Elle est en argent. Sur le manche on lit : *Da gloriam Deo.* Au milieu est le millésime 1540, et les lettres unies D. L.

Dresde conserve encore la bague du docteur et la médaille que Catherine Bora portait au cou.

A Francfort-sur-le-Mein on montre à la bibliothèque les souliers et le bâton de voyage du réformateur.

Nous n'avons pu retrouver le cachet qu'il a décrit dans une lettre à Spengler, et où il avait fait graver une croix noire, symbole de sa foi en Jésus-Christ, et de la vie d'épreuve du chrétien ; et un cœur enflammé au milieu d'une rose blanche, dans un champ d'azur entouré d'un cercle d'or, « emblèmes de la paix de l'esprit dans la foi et de l'aspiration aux félicités éternelles. »

Ces reliques devaient vivre beaucoup plus longtemps que les doctrines de Luther. Au moment où le réformateur mourait, un homme, né à Noyon en Picardie, se prenait à la symbolique wittenbergeols, et en niait la vérité : c'était Calvin. Jean de Noyon ne sera pas plus heureux que Martin Luther. Tous deux croyaient emporter dans la tombe le catholicisme, mais la parole de Dieu ne meurt pas.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES ANNÉES DE LUTHER, 1483, 1508.

Naissance de Luther. — Hans Luther, son père. — Les Curren-Schule de Magdebourg. — Eisenach et Cotta. — Luther à Erfurt. — Au couvent. — Luther prêtre. — Sa vie sacerdotale, 1-13.

CHAPITRE II.

VOYAGE A ROME.

Sensations de Luther à la vue de l'Italie. — Montefiascone. — Le peuple italien. — Rome. — Impressions et préjugés de Luther. — Enfant du nord, il ne comprend pas la poésie de l'art. — Ses adieux à Rome, 13-19.

CHAPITRE III.

LUTHER DOCTEUR, 1508, 1516.

L'université de Wittemberg. — Le sénat de Wittemberg nomme Luther prédicateur de la ville. — Luther licencié et docteur. — Il quitte la chaire, et par ordre de Staupitz visite les couvents saxons. — Tentations de Luther. — Ses doutes. — Est-il encore catholique? 19-27.

CHAPITRE IV.

TEZEL ET LES INDULGENCES, 1517.

Léon X publie les indulgences. — Tezel à Leipzig. — Calomnies de Luther contre le dominicain. — Tezel à Lüterbock. — Luther prêche contre les indulgences. — Examen de son œuvre. — Son action sur l'Allemagne. — Tezel justifié. — Tezel réfute Luther, appréciation de sa polémique. — Son défi relevé par Luther, 27-52.

CHAPITRE V.

LES THÈSES, 1517.

Nécessité d'une réforme proclamée par la papauté. — Lettre de Luther à l'archevêque de Mayence, sur le sermon contre les indulgences. — Scultet envoie l'abbé de Lénin à Luther, qui promet de retirer ses thèses. — Quelques jours après il les fait afficher sur les murs de la collégiale de Wittemberg. — Effet qu'elles produisent en Allemagne. — Erasme les approuve. — Hutten fait imprimer la lettre apologétique du philosophe, en la défigurant. — Eck loué par Luther. — Portrait de Priérias. Il défend l'autorité. — Opinion d'Erasme sur l'écrit de Priérias. — Luther traduit ses thèses en allemand. — Il affirme ne vouloir que disputer. — Ses anxiétés, sa lettre à Scultet qu'il essaie en vain de tromper. — Scultet, 32-41.

CHAPITRE VI.

LUTHER CITÉ A ROME, 1518.

Ses thèses traversent les Alpes. — Appel de Luther au pape. — Sa feinte soumission au moment même où il écrit le sermon « touchant la mort d'Adam, dans l'homme. » — Léon X veut ramener le docteur et lui fait écrire par Staupitz. — Luther refuse d'écouter le moine. — Ses doctrines se répandent. Les princes travaillent à les populariser et par quels motifs. — L'empereur Maximilien dénonce Luther au pape. — Caietano est chargé par le souverain pontife de citer Luther à Rome. — Hésitation du moine, son subterfuge pour refuser d'obéir. — Il reprend courage et se rit des menaces d'excommunication et du bref du pape. — Il ne partira pas; il veut être jugé en Allemagne. — Le pape consent à lui donner Caietano pour juge. — Luther est décidé d'avance à ne pas se rétracter, 41-47.

CHAPITRE VII.

LUTHER DEVANT CAJETANO, 1518.

Départ de Luther pour Augsbourg. — Son arrivée dans cette ville, il écrit à Mélanchthon qu'il mourra plutôt que de se rétracter. — Sa conférence avec le légat. — Il demande à se défendre par écrit; son apologie. — Caietano lui offre vainement d'intercéder pour lui auprès du pape. — Staupitz et Wenceslas Linek sont chargés de la

part du nonce de tenter de ramener Luther. — Luther ému jusqu'aux larmes confesse ses emportements, mais refuse de se rétracter. — Le soir même il s'enfuit d'Augsbourg après avoir affiché sur le mur du couvent des Carmélites son appel au pape. — Et son recours au concile dans le cas où le pape le condamnerait. — Sa lettre à Spalatin contre la bulle du « polisson Léon X. » — Modération du pape, 47-54.

CHAPITRE VIII.

LE PEUPLE ALLEMAND, 1519. — MILTITZ.

Le peuple en Allemagne favorise la réforme et pourquoi. — L'imprimerie et l'art du dessin s'unissent au peuple. — Luther nie l'infailibilité du pape. — Sa lettre de soumission à Léon X. — Entrevue du nouveau légat Miltitz avec Luther. — Luther s'engage à prendre pour juge de ses doctrines l'évêque de Salzbourg. — Il écrit en ce sens à l'électeur de Saxe. — L'entrevue finie, il récuse le jugement de l'épiscopat. — Il s'emporte contre Miltitz et appelle Léon X « l'Antechrist. » — Belle conduite de la papauté. — Luther veut du bruit, et demande à disputer, 54-63.

CHAPITRE IX.

PROGRÈS DE L'IDÉE LUTHÉRIENNE, 1520.

Luther promet à Staupitz et à Wenecslas Liuk d'écrire une lettre de soumission au pape, et ce soir même il insulte la papauté dans une lettre à Spalatin. — Ses emportements contre Alfred. — La révolte fait des progrès. — Cause de ses triomphes. — Erasme. — Heine, 63-69.

CHAPITRE X.

LETTRE DE LUTHER A LÉON X, 1520.

Les doctrines luthériennes sont condamnées par les universités auxquelles Luther en avait appelé. — Luther les honnit. — Il justifie ses colères. — Ses prophéties sur l'Allemagne, — Miltitz apprend à Rome qu'il a été joué par Luther. — Lettre de Luther à Léon X. — Il joint à sa lettre son traité « de la liberté chrétienne, » examen de cet ouvrage. — Dogmes de Luther, 70-75.

CHAPITRE XI.

LES DEUX BULLES, 1520.

Caractère des résistances de Luther. — Longanimité de Léon X. — Il se décide à fulminer une bulle contre l'hérésiarque. — Appréciation littéraire de cette bulle. — L'anti-bulle de Luther. — Hutten commente l'anti-bulle. — Procédé littéraire de Luther pour perdre ses adversaires. — Eck est chargé de répandre la bulle en Allemagne. — Luther fait brûler la bulle, Exurge, à Wittemberg. — Il monte en chaire pour crier abomination sur Rome et haine à Léon X, 76-84.

CHAPITRE XII.

LÉON X, 1520, 1521.

Tableau de l'influence de ce pape sur les lettres, les arts, les sciences, la pensée en Italie, 85-103.

CHAPITRE XIII.

LUTHER A WORMS, 1521.

Dispositions de Luther avant son départ pour Worms. — Son pamphlet à la noblesse allemande. — Départ pour Worms. — Son cantique, Ein' feste Burg. — Sa visite au cimetière d'Erfurt. — Son sermon à l'église de cette ville. — Entrée dans Worms. — Sa comparution devant la diète. — Inutiles efforts de l'archevêque de Trèves et du chancelier Veh pour ramener Luther. — Physionomie du drame. — Elénchus ou abrégé de la symbolique de Luther à la diète. — Examen des débats religieux de Worms. — Nécessité d'une autorité, 103-122.

CHAPITRE XIV.

LA WARTBOURG. — APPARITION, 1521.

L'électeur fait enlever Luther. — La Warthourg. — Occupations de Luther dans sa Pathmos. — Récit de l'une de ses chasses. — Vision. — Douleurs physiques. — Ses fureurs contre l'archevêque de Mayence. — La Warthourg en 1836, 123-132.

CHAPITRE XV.

CONFÉRENCE AVEC LE DIABLE, 1521.

Apparition de Satan à Luther. — Examen de la narration de Luther.

— Influence de cette apparition sur la symbolique luthérienne. —

A quelle époque fixer cette conférence, 132-145.

CHAPITRE XVI.

DÉSORDRE DANS LES INTELLIGENCES LUTHÉRIENNES, 1521, 1522.

Effets des doctrines de Luther, mariage de l'abbé de Kemberg. — De

Gerbell de Strasbourg. — Les moines quittent leurs couvents. —

Violence exercée contre quelques-uns d'eux, blâmée par Luther.

— Le divorce, la polygamie, enseignés publiquement. — L'immortalité de l'âme niée, 145-149.

CHAPITRE XVII.

RÉVOLTE CONTRE LUTHER, 1520, 1522.

Travaux littéraires de Luther à la Wartbourg. — Son hymne à l'au-

torité. — Ses antilogies. — Troubles excités à Wittemberg par

Carlstadt et Didyme. — Profanation des églises. — Guerre aux

images. — Erasme proteste contre le fanatisme de Carlstadt. —

Luther se joint à Erasme. — Défection de Carlstadt. — Etat de la

réforme. — Ce qu'elle a détruit. — Ce qu'elle a fondé. — Dou-

leur de Luther. — Son amour pour les fleurs. — La Wartbourg, 149-164.

CHAPITRE XVIII.

TRAVAUX LITTÉRAIRES. LA BIBLE, 1521.

Luther travaille à sa symbolique. — Sa Bible allemande. — Examen

littéraire de sa traduction. — Enthousiasme qu'elle excite. — Em-

ser réfute l'œuvre de Luther. — Fautes où est tombé Luther. — Ce

que l'Allemagne pense de la traduction de Luther. — L'église ca-

tholique avait traduit la Bible en langue vulgaire longtemps avant Luther, 164-173.

CHAPITRE XIX.

LES PROPHÈTES, 1521, 1522.

La réforme divisée contre elle-même. — Luther orateur. — Son effet

sur les masses. — Les nouveaux évangélistes. — Marcus Stübner. — Storch. — Münzer. — Les prophètes attaquent les doctrines de Luther, 173-184.

CHAPITRE XX.

RETOUR A WITTEMBERG. — SERMON SUR LE MARIAGE, 1521, 1522.

Luther rompt son ban, et court à Wittemberg. — Il monte en chaire. — S'empporte contre Carlstadt et les briseurs d'images. — Leur demande des miracles pour croire à leurs doctrine. — Conférence de Marcus Stübner avec Luther. — Stübner demande à son tour des prodiges au réformateur. — Hymnes en faveur de l'autorité. — Entrevue de Münzer et de Luther. — Storch et Münzer proscrits. — Opinion d'Erasme sur ce discours. — Pensée de Luther. — Le duc Georges s'effraie des hardiesses du moine. — Staupitz abandonne Luther, 185-198.

CHAPITRE XXI.

ADRIEN VI. DIÈTES DE NUREMBERG.

Adrien, professeur de philosophie à Louvain, est nommé pape. — Sa vie littéraire en Hollande. — Son appel à Erasme pour défendre le principe catholique. — Hésitation et refus du philosophe. — Adrien pape; ses réformes. — Manifeste de Luther; le livre de la magistrature séculière. — Diète de Nuremberg. — Tentatives de la papauté pour rapprocher les esprits. — Le légat Chérégat. — Réponse de la diète au nonce. — Nouvel écrit de Luther. — Mort d'Adrien. — Clément VII choisit Campegio pour le représenter à Nuremberg, 198-212.

CHAPITRE XXII.

NUREMBERG ET RATISBONNE, 1523, 1524.

Le légat Campegio à la diète de Nuremberg. — Physionomie des Etats. — Décrets de la diète. — Protestation de Luther contre les ordres. — Les catholiques s'assemblent à Ratisbonne. — Ligue des princes réformés. — Luther défend de fournir des subsides pour faire la guerre aux Turcs. — Instabilité de sa parole, 213-224.

CHAPITRE XXIII.

HENRI VIII, 1524, 1525.

La « captivité de Babylone » excite une vive sensation en Angleterre. — Henri VIII attaque l'ouvrage de Luther. — Idée de l'œuvre royale. — Réponse de Luther au pamphlet d'Henri VIII. — Luther a peur, se rétracte et fait amende honorable à Henri VIII. — Thomas Morus défend la cause de son roi. — Idée de son ouvrage, 224-259.

CHAPITRE XXIV.

LES PAYSANS, 1524, 1525.

Conrad. — Le manifeste de Luther contre les princes pousse les peuples à la révolte. Son « exhortation aux paysans ». — Soulèvement des campagnes. — Pfcifer et Münzer. — Révolte des paysans, leur manifeste. — Réponse de Luther aux insurgés. — Réplique de Münzer. — Oslander et Erasme accusent Luther des révoltes de la Souabe et de la Thuringe. — Mélanchthon ne veut pas qu'on écoute les doléances des paysans. — Les paysans courent aux armes. — Bataille de Franckhausen. — Défaite des rebelles. — Münzer se réconcilie avec l'église catholique et meurt en maudissant Luther. — Accusation de Memno Simon, d'Erasme, de Cochlée contre la mémoire du réformateur. — Luther eu appelle à l'arquebuse pour mettre les révoltés à la raison, 239-257.

CHAPITRE XXV.

CARLSTADT.

Les Sacramentaires. — Luther à Iéna prêche contre les prophètes. — Défi de Carlstadt. — Dispute sur la Cène à l'auberge de l'Ons-Noir. — Luther à Orlamünde. — Conférence. — Réapparition de Carlstadt. — Le cordonnier théologien. — Luther chassé d'Orlamünde, 257-275.

CHAPITRE XXVI.

SÉCULARISATION DES COUVENTS ET MARIAGE DES MOINES, 1524, 1525.

Expédients de sécularisation trouvés par Luther. — Désordre produit par l'ouvrage du réformateur sur le célibat. — Les moines défro-

qués se mettent au service des imprimeurs. — Ce sont les auxiliaires les plus actifs de la réforme. — Froben de Bâle. — Carlstadt. — Bigamie monacale, 276, 282.

CHAPITRE XXVII.

SPOLIATION DES BIENS DU CLERCÉ.

Luther offre aux princes, pour les gagner, les dépouilles des monastères. — L'Allemagne féodale impatiente du joug de Rome. — Effet de la parole luthérienne sur les grands vassaux. — Apostasie des nobles. — Code formulé par Luther à l'usage des princes qui convoient les biens des églises. — Partage des dépouilles monacales. — Envahissements du pouvoir civil. — Pillage des églises et des propriétés catholiques. — Indignation tardive de Luther. — Il avait prêché la spoliation et le meurtre, 282-293.

CHAPITRE XXVIII.

USURPATIONS DU POUVOIR CIVIL.

L'enfance en Allemagne, sous le régime des convents. — Empiètements des princes. — Luther encourage les prétentions du pouvoir. — Intolérance et despotisme des princes réformés. — Les libertés catholiques confisquées. — Doctrine primitive de Luther sur la séparation des pouvoirs, 294-299.

CHAPITRE XXIX.

DÉSORGANISATION DU CULTE CATHOLIQUE, 1524.

Troubles dans le culte catholique déplorés par les protestants. — Abolition des chants d'église. — Des vêtements sacerdotaux. — Les revenus des collégiales abandonnés aux communes, 299, 303.

CHAPITRE XXX.

LA RÉFORME AU TRIBUNAL D'ÉRASME.

Accusation d'intolérance, d'obscurantisme, de mensonge, que le philosophe batave porte contre les réformateurs, 306-310.

CHAPITRE XXXI.

MARIAGE DE LUTHER, 1525.

Le célibat et Luther. — Prévisions des catholiques touchant le ma-

riage de Luther. — Argula. — Lettres de Luther à ses amis sur son hymen. — Il veut donner femme à l'archevêque de Mayence. — Sa colère contre le prélat. — Mélanchthon et Kétha. — Lettre de Justus Jonas à Spalatin. — Chants de joie des moines. — Epithalame d'Emser. — Cantiques catholiques sur le mariage de Luther. — Caricatures. — Conrad Wimpina. — Portraits de Catherine Bora. — Erasme à Daniel Mochius d'Ulm sur la fécondité hâtive de Catherine. — Rétractation d'Erasme. — Controverse à ce sujet. — Henri VIII à Luther sur ses noces incestueuses. — Influence du mariage de Luther sur les destinées de la réforme. — Les couvents, 310-324.

CHAPITRE XXXII.

CATHERINE BORA. LUTHER DANS SON MÉNAGE, 1525.

Origine de Catherine. — Son portrait, par Werner et par Kraus. — Luther fut-il heureux en ménage? — Tourments de Luther. — Sa patience. — Scènes de ménage. — Luther père de famille. — Elisabeth, Jean, ses enfants. — Luther à Cobourg et le marchand de joujoux. — Sa lettre à son enfant. — Luther jardinier. — Dans son intérieur. — Logement de Luther. — Le couvent d'Erfurt en 1538. — Luther à table. — Ce qu'il pense de la musique. — Registre des dépenses de la ville de Wittemberg en faveur du docteur. — Luther débiteur insolvable. — Hans Luft et Amsdorf. — Courage du réformateur dans la pauvreté. — Ses aumônes. — Sa fierté dans l'indigence. — Son culte pour les muses. — Eobanus, 324-343.

CHAPITRE XXXIII.

ZWINGLI. COLLOQUE DE MARBOURG, 1528, 1529.

Zwingli nie la présence réelle. — Songe du docteur. — Doctrine de Luther, son inspiration. — La haine du papisme, grand argument des sacramentaires réfuté par Luther. — Zwingli accuse le luthéranisme d'intolérance. — Le landgrave de Hesse veut réunir les esprits divisés. — Colloque de Marbourg. — Luther refuse de recevoir pour frère Zwingli. — Accusation de Zwingli contre Luther. — Echange de malédictions et d'anathèmes. — Appel des deux

partis à l'autorité, — Enseignements tirés de cet appel. — Mort de Zwingli. — Destinées de Carlstadt, 345-363.

CHAPITRE XXXIV.

DIÈTE D'AUGSBOURG, 1530.

Entrée de Charles V à Augsbourg. — Procession du saint Sacrement.

— Les princes refusent d'y assister. — L'électeur Jean. — Le landgrave de Hesse. — Les prédicants. — Récit d'une comédie luthérienne racontée par Érasme. — Ouverture de la diète; orateurs catholiques. — Exomologèse de Mélanchthon. — Antilogies de Luther. — Luther à Cobourg. — Dispositions pacifiques de Mélanchthon. — Luther repousse toute voie de conciliation. — Mélanchthon consent à conserver l'épiscopat et la papauté. — Bruck ne veut pas qu'on reconnaisse le pape ou l'Antechrist. — Cri de réprobation contre Mélanchthon. — Appel de Luther aux haines. — Ses paroles de pitié à Mélanchthon. — Spalatin veut rétablir la messe. — Colère de Luther. — Sa doctrine sur l'obéissance due aux puissances. — La confession d'Augsbourg examinée comme pensée de progrès, 364-396.

CHAPITRE XXXV.

POLITIQUE DE LUTHER.

Ligue de Schmalkade. — Luther poursuit la diète de ses écrits. — Il justifie la révolte à main armée. — Son « avertissement aux Allemands. » — Explications des hardiesses de Luther. — Divination des tendances de ce livre. — Réplique de Luther. — Tentatives du catholicisme pour un rapprochement que repousse le réformateur. — Le protestantisme rejette l'anabaptisme et le force de recourir aux armes, 397-402.

CHAPITRE XXXVI.

LES ANABAPTISTES. 1534-1537.

Melchior Hoffmann prêche contre Luther. — Strasbourg se prend aux rêveries du prophète. — Disputes à Augsbourg entre anabaptistes et luthériens. — Münster. — Rothmann et ses dogmes. — Luther ne

veut pas que la voix des anabaptistes se fasse entendre à la diète. — Plaintes des prophètes. — Ils triomphent d'abord à Münster. — Siège et prise de la ville. — Mort de Jean de Leydo. — Joies de la réforme. — Elle a recours au glaive politique. — Actes du synode de Hombourg. Exil, confiscation et peine de mort prononcés par l'assemblée protestante contre les anabaptistes. — Décret de Hombourg contre les hérétiques, — N'est que la paraphrase du commentaire de Luther sur le psaume 82. — Versatilités de la parole de Luther, 402-418.

CHAPITRE XXXVII.

LES JURISTES.

Luther qui a besoin d'un symbole immole l'esprit à la lettre. — Remarque de Menzel. — Transfiguration nouvelle. — Luther nie la lettre. — Défection de plusieurs de ses disciples. — Luther aux prises avec les juristes en chaire et à table. — Son retour à la lettre. — Gaspard de Schwenkfeld attaque Luther. — Son opinion sur la valeur dogmatique du réformateur, 418-425.

CHAPITRE XXXVIII.

DERNIÈRES TENTATIVES DE LA PAPAUTÉ, 1535.

Clément VII. — Paul III envoie Vergerio en Allemagne pour pacifier l'église d'Allemagne. — Entrevue de Vergerio et de Luther. — Luther se moque du légat, 425-432.

CHAPITRE XXXIX.

BIGAMIE DU LANDGRAVE DE HESSE, 1539, 1540.

Mœurs du prince. — Sa lettre à Luther pour demander la légitimation de sa bigamie. — Bucer. — Confession du landgrave. — Consultation des membres de l'église de Wittemberg. — Douleur de l'Allemagne. — L'église réformée reste muette à ce scandale. — Repentir de Luther. — Le pamphlet de Wittemberg, 433-439.

CHAPITRE LX.

CHAGRINS ET SOUFFRANCES DE LUTHER.

Luther malade à Schma'kade. — Ses souhaits contre la papauté. —

Luther n'a pas su prier. — Mort de son père. — Diétrich. — Lettre de ce serviteur à Mélanchthon. — Crise. — Prière à Dieu. — Mort de Magdeleine. — Soins pieux du père. — Testament du docteur. — Pamphlet contre la papauté, 439-451.

CHAPITRE XLI.

DERNIERS MOMENTS DE LUTHER, 1546.

Querelle dans la famille des comtes de Mansfeld. — Départ de Luther pour Eisleben. — Son émotion à la vue des clochers de cette ville. — Luther à table, ses prophéties sur la papauté. — Derniers moments du docteur. — Convoi de Luther. — Charles V au tombeau du réformateur, 451-459.

CHAPITRE XLII.

CATHERINE BORA. RELIQUES DE LUTHER.

Pétesse de Catherine Bora. — Sa mort. — Reliques de Luther, 460-467.

99 90314



